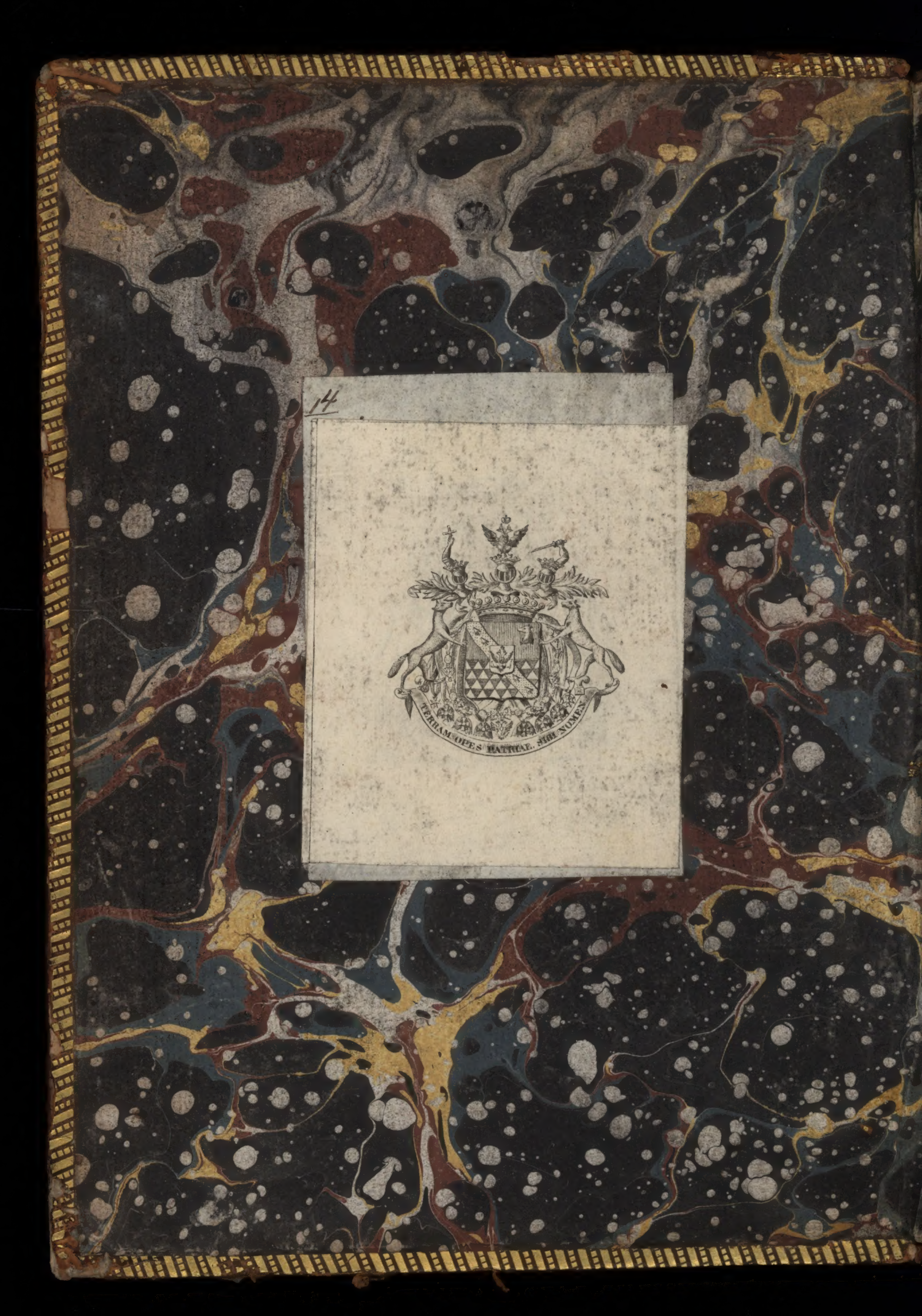
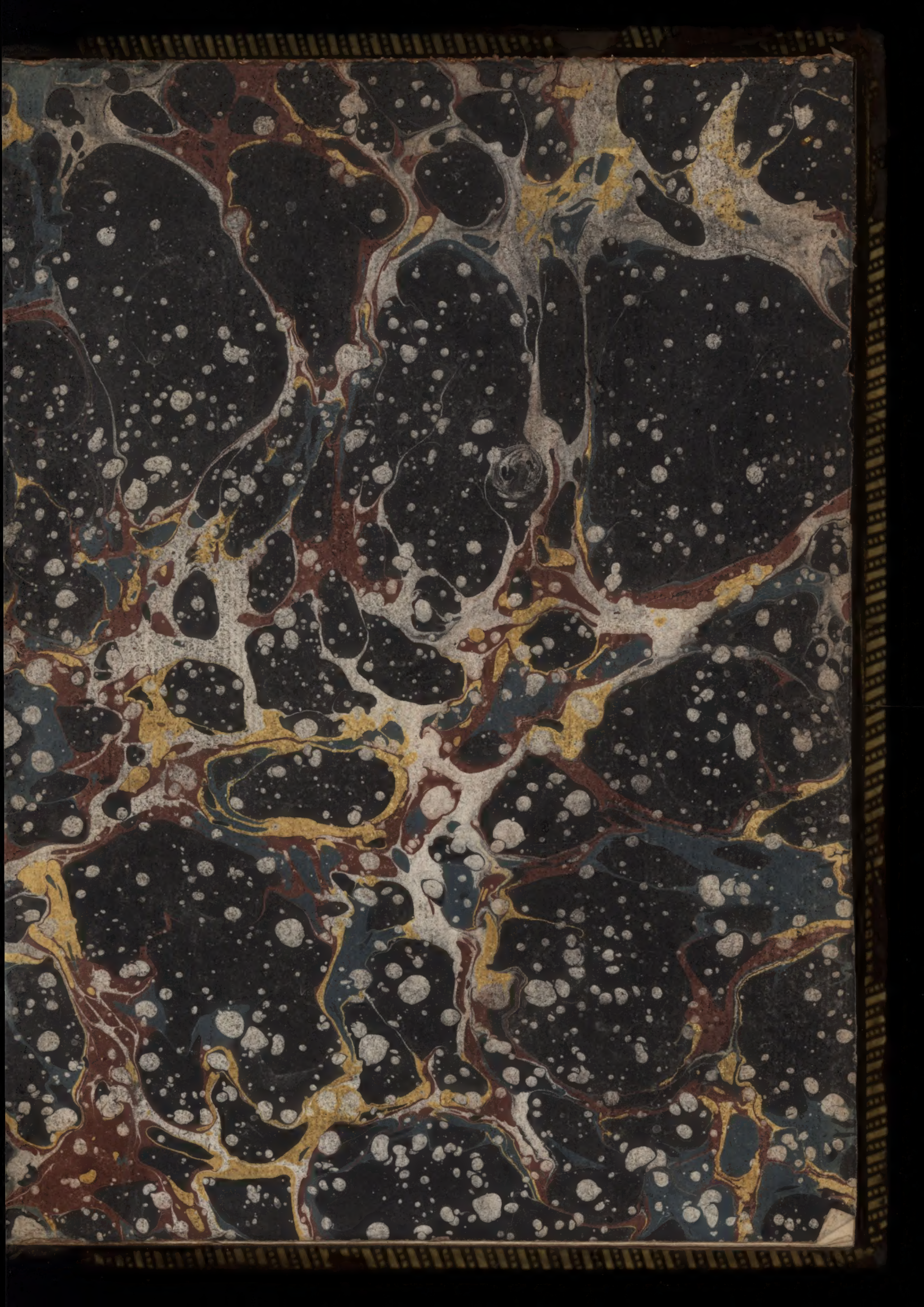



14
TERRAM OPES PATRIAE, SIBI NOMEN



Vega

1st French edn.

30801

1st French edition

precedes amsterdam

3500 -

HRGKMA

LE COMMENTAIRE ROYAL, OV L'HISTOIRE DES YNCAS, ROYS DV PERV;

Contenant leur origine, depuis le premier *Ynca Manco Capac*, leur Establissement, leur Idolatrie, leurs Sacrifices, leurs Vies, leurs Loix, leur Gouuernement en Paix & en Guerre, leurs Conquestes; les merueilles du Temple du Soleil; ses incroyables richesses, & tout l'Estat de ce grand Empire, auant que les Espagnols s'en fissent maistres, au temps de *Huascar*, & *d'Atahuallpa*.

Ensemble vne descripton particuliere des Animaux, des Fruicts, des Mineraux, des Plantes, & des singularitez du Païs.

Oeuure curieuse, & tout à faict necessaire à l'intelligence de l'Histoire des Indes.

Escritte en langue Peruuienne, par l'Ynca Garcillasso de la Vega, *natif de Cozco; & fidellement traduitte sur la version Espagnolle, par* I. BAVDOIN.

Auec deux Tables fort amples, l'vne des Chapitres, & l'autre des principales Matieres.

A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', Libraire & Imprimeur de Monseigneur Frere du Roy, au Palais, dans la petite Salle, à la Palme.

M. DC. XXXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

LE

COMMENTAIRE ROYAL,

OV

L'HISTOIRE DES YNCAS

ROYS DV PERV;

Contenant leur origine, depuis le premier Ynca Manco Capac, leur Establissement, leur Idolatrie, leurs Sacrifices, leurs Vies, leurs Loix, leur Gouuernement en Paix & en Guerre; leurs Conquestes; les merueilles du Temple du Soleil; ses incomparables richesses, & tout l'Estat de ce grand Empire, auant que les Espagnols s'en fissent maistres, au temps de *Huascar*, & d'*Atahuallpa*.

Ensemble vne description particuliere des Animaux, des Fruits, des Mineraux, des Plantes, & des singularitez du Païs.

Oeuure curieuse, & tout à faict necessaire à l'intelligence de l'Histoire des Indes.

*Escrite en langue Peruuienne, par l'*Ynca Garcilasso de la Vega, *natif de Cozco; & fidellement traduite sur la Version Espagnole, par* I. BAVDOIN.

Avec deux Tables fort amples, l'vne des Chapitres, & l'autre des principales Matieres.



A PARIS,

Chez AVGVSTIN COVRBE', Libraire & Imprimeur de Monseigneur Frere du Roy, au Palais, dans la petite Salle, à la Palme.

M. DC. XXXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A TRESHAVT, ET TRES-EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEVR LOVYS DE BOVRBON, COMTE DE SOISSONS, &c.



ONSEIGNEVR;

La naissance des Princes, qui est vn Chef-d'œuure de la Nature, differe beaucoup de celle des autres

Personnes. Pour les rendre tels qu'ils doiuent estre, il faut plus d'vn iour, comme pour engendrer Hercule, il fallut plus d'vne nuict. Aussi est-ce pour cela que les Poëtes les appellent des HEROS, c'est à dire des hommes extraordinaires, dans le sang desquels est meslé ie ne sçay quoy de diuin. Mais comme le Soleil agissant à la generation de l'or, le produict assez souuent imparfaict; Eux de mesme ne peuuent pas naistre tousiours accomplis, ny sous vn Astre si fauorable, que n'y laissant rien à desirer, il leur communique tout ce qu'il a de Vertus, & de bonnes influences. L'Histoire remarque cette verité en la personne d'Alexandre, de Iules Cesar, d'Auguste, & de leurs semblables. Ie veux croire qu'il n'est pas poßible d'examiner separément les grandes choses qu'ils ont faites, sans les appeller immortelles, puis que la memoire en est auiourd'huy viuante: Mais il me faut aduoüer aussi que leurs vices ne sont pas encore morts, & qu'à bien considerer toute leur vie; on la trouuera composée d'vn confus meslange de qualitez, bonnes & mauuaises. Il n'en est pas ainsi de la vostre, MONSEIGNEVR; Et peut-on bien dire d'elle, que la source en est si pure, qu'on ne la sçauroit iamais troubler. Vos actions ne sont pas moins fleurissantes que vos années, qui portent desia des fruicts tous meurs en leur pre-

miere verdure. En l'âge où vous estes, vostre conduite peut seruir d'imitation à ceux-là mesme qui ont vieilly dans les affaires publiques, & il ne vous reste presque rien à souhaitter icy bas, possedant, comme vous faites, dans vne pleine tranquillité, les biens du Corps, de l'Ame, & de la Fortune. Ceux qui ont l'honneur de vous voir faire les exercices dignes d'vn Printe, en sont rauis de merueille; & parmy tant de disposition, & de grace qu'ils y remarquent, ne peuuent assez loüer cette taille aduantageuse, ce visage heroïque, ce maintien majestueux, & ces autres ornemens exterieurs, dont le Ciel vous a doüé. Par de si doux charmes, vous attirez puissamment les cœurs; Et c'est par eux encore que les volontez de tous vous sont acquises, mieux que ne le furent iadis celles des Romains à l'Empereur Titus, que l'on surnomma Les Delices du monde, *pour des qualitez inferieures aux vostres. Mais bien qu'on ne puisse nier à celles-cy le titre d'Illustres, si est ce qu'elles ne semblent estre que la monstre, & l'eschantillon des autres, qui vous sont essentielles. Vous auez, MONSEIGNEVR, en la plus belle partie de vous-mesme vne PIETÉ sans fard, qui à l'exemple du grand S. LOVYS, de qui vous estes sorty, vous faict aymer Dieu auecque zele, autant que vous hayssez les ennemis de son Nom, & particu-*

lierement les Blasphemateurs, & les Libertins. Vous auez vne Foy inuiolable au seruice de nostre ROY, vne Franchise, qui ne se lasse iamais d'obliger, vne Prudence admirable, vn Iugement profond, vn Esprit capable des grands employs, et vn courage inuincible dans les dangers. Tesmoing le siege de la Rochelle, où faisant haster le trauail du fort Louys, par l'ordre exprés que vous en eustes de sa Majesté; Il n'y eust celuy qui ne prit garde, qu'à trauers la poudre & la fumée du canon, d'où l'on auoit de la peine à vous faire retirer, vostre Valeur sembloit deffier la mort, & se fortifier par la tendresse de vos années. Vous auez en vn mot toutes les Vertus les plus souhaittables en vn Prince de vostre naissance, en qui se trouue parfaitemẽt iointe la sciẽce de connoistre les hommes, d'en faire eslection par le merite, de n'approuuer que leurs bonnes actions, & de leur apprendre à ne point violer l'obeïssance, & le respect qui se doiuent aux Souuerains. A ces biens du Corps & de l'Esprit, qui forment asseurement vne excellente harmonie dans les suiects où ils se rencontrent; il faut adiouster pour comble ceux de la Fortune. Quelque criminelle que la fassent les Poëtes, quand ils disent qu'elle les donne d'vne main, & les oste de l'autre; Il me semble, MONSEIGNEVR, qu'elle a raison d'employer toutes les deux à vous les distri-

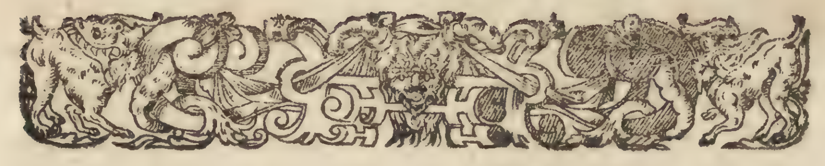
buer,

buer, puis qu'auec la mesme largesse que vous les receuez d'elle, vous en vsez generalement pour le commun bien des honnnestes gens que vous en estimez dignes. Elle ne peut donc pecher par excez en ce partage de ses faueurs; qui sera tousiours au dessous de vostre Generosite, quand mesme elle vous le feroit außi grand qu'à tous ces riches Roys du Peru, qu'elle accabloit de thresors inestimables, & qui leur seruoient plustost pour le plaisir de la veuë, que pour l'vsage de la vie, comme il se remarque en diuers endroicts de cette Histoire. Estant escrite par vn de leurs Princes, soubs le tiltre de Commentaire Royal; *elle ne peut, MONSEIGNEVR, estre plus legitimement dediée, qu'à vn Prince tel que vous, de qui les Vertus sont toutes Royales. Si la Version que i'en ay faite merite l'honneur de vous entretenir à vostre loisir; poßible qu'en cette diuersité de choses estranges & inouïes, il y en aura quelques-vnes qui vous seront agreables. Vous y verrez auec ordre, la Religion, les mœurs, les Coustumes, les Loix, les Guerres, les Conquestes, & le Gouuernement de ces Indiens; qui dans le Pays de l'or, où ils estoient naiz, passoient innocemment leur vie, comme on faisoit au siecle doré. Vous y verrez vn prodigieux trauail de chemins publics, de Ponts, de Chaussées, & d'Aqueducs, auec des richesses incroyables,*

employées à l'embelliſſement, pluſtoſt qu'à la ſtructure d'vn aſſez bon nombre de Forteresſes, de Magazins, de Temples, & de Palais, où l'excellence de l'Art eſtoit moins conſiderable que celle de la matiere. Vous y verrez finalement la decadence d'vn grand Empire, aduenuë par la tyrannie d'vn Vſurpateur; & remarquerez en luy tant d'iniuſtices, dont vous eſtes ennemy mortel, qu'il eſt à craindre que l'horreur du crime ne vous en rende ſuſpecte la verité. Mais quoy qu'il en ſoit, par l'Ouurage de celuy qui vous en offre les Relations traduites en noſtre langue; vous ſerez aſſeuré de la ſincerité de ſon intention, & de l'extréme deſir qu'il a d'eſtre aduoüé,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, & tres-obeïſſant
Seruiteur, I. BAVDOIN.



AV LECTEVR.



E ne pensois à rien moins qu'à la version de ce liure, lors qu'vn excellent Esprit me conseilla de l'entreprendre, & me fist la faueur de m'en donner la copie. Il m'en racconta de si belles choses, & si dignes de la curiosité des honnestes gens, que i'aurois creu faillir contre le deuoir, si apres son iugement i'eusse consulté le mien, & differé plus long temps à mettre la main à l'œuure. Ie commençay doncques d'y trauailler; Et peu s'en falût, à dire le vray, qu'en ayant trouué d'abord l'Ouurage assez espineux, ie ne le quitasse, bien qu'à regret, pour la iuste defiance que i'ay tousiours euë de moy-mesme, & particulierement en matiere de productions de l'esprit, qui ont d'ordinaire peu d'aprobateurs, & beaucoup de Iuges. Mais enfin, apres que ie me fus proposé la dignité du suject, & la honte que ce me seroit de m'arrester en si beau chemin, puis que, comme dit le Poëte,

Vn bon commencement est la moitié de l'œuure; cette consideration, & les persuasions de mes Amis, m'obligerent à passer outre dans la Traduction de ce Volume. Il vous esclaircira de beaucoup de choses, que les autres Historiens n'ont qu'obscurement traittées, & que celuy-cy corrige en diuers endroicts de son Commentaire. Il a moyen de le faire, comme natif du Peru, & parfaitement instruict en la langue de la Cour, qui se parloit de son temps a Cozco, où il a passé la meilleure partie de son aage. D'ailleurs il il a cela de recommandable, que dans les matieres douteuses, il n'asseure iamais rien, qu'il ne le fortifie aussi tost des tesmoignages de ceux qui en ont escrit; & qui pour n'auoir entendu, ny sceu prononcer la plusparț des mots Peruuiens, contenus aux Relations qu'on leur a données, en ont peruerty le sens; à quoy nostre Autheur supplée, quand il le trouue defectueux De vous dire au reste quel fruict l'on peut recueillir de cette lecture, cela seroit superflu, puis qu'à bien considerer la façon de viure des plus ciuilisez d'entre ces Peuples, il paroist assez que les connoissances naturelles leur ont apris à ioindre ensemble celles de la Politique, & de la Morale. En quoy certes leurs Roys, qu'ils appelloient *Yncas*, ont tellement excellé, qu'en

la vraye institution des Loix & des Coustumes de leur Empire, il se treuue que leur Genie admirable s'est rencontré auec celuy de Platon, pour former d'idée d'vn parfaict Gouuernement, & mettre à son plus haut poinct la tranquilité publique. Auec tout cela neantmoins, ie ne doute pas que plusieurs ne s'efarouchent des veritez de ce Liure, de ses noms estranges, & des grandes choses que son titre leur promet, y croyant treuuer possible les *Aduentures de Fernand Mendez*, qui pour leur estre suspectes de mensonge, ne laissent pas toutesfois de paroistre agreables, & diuertissantes. Mais quoy qu'il en soit, si leur incredulité leur faict chocquer cet Ouurage, ie seray bien aise qu'ils sçachent mon intention. Elle n'a iamais esté que de le traduire en faueur des hommes raisonnables, & non pas de leurs contraires, qui pour auoir ouy dire que Paris est vn Monde, s'imaginent qu'il n'y en a point d'autre, ny point de Mer que la Seine; & que les Cartes Geographiques sont seulement des paysages faicts à plaisir, qui ne seruent qu'à l'entretien de la veuë. Pour moy, de quelque façon que ie considere cette Histoire, elle me semble tres-veritable, s'il en faut croire l'apparence, & le bon sens de celuy qui l'a escrite. Vous l'apprendrez par les raisons qu'il en rend luy-

mesme au commencement de cette premiere Partie. Ie vous la donne, Lecteur, en attendant la seconde, où vous verrez l'establissement des Espagnols en cette contrée des Indes, que nous descriuons icy ; Auec vne ample relation d'vn nombre presque infiny de partialitez, de diuisions, & de guerres, aduenuës en ce Païs-là, par l'ambition de ces Conquerans insatiables. Que si la Naissance & la Vertu sont de puissans charmes, pour faire estimer l'Autheur d'vn Ouurage ; en voicy vn, qui vous sera, ie m'asseure, en vne consideration tres-particuliere, & pour sa qualité de Prince, & pour son propre merite.

Vn de mes amis m'a donné les Vers suiuans, que i'ay mis icy, plustost pour luy complaire, & remplir le blanc qui restoit, que pour me laisser chatoüiller de vaines loüanges.



SVR LE SVIET DE CE LIVRE,

STANSES.



OVS de qui l'Eſprit ſe pourmene
Dans ce Païs delicieux;
Où le Valeureux Fils d'Alcmene,
Souſtint la Machine des Cieux;
Sans faire de plus long voyage,
Arreſtez-vous à lire cét Ouurage,

Vous y verrez de puiſſans Rois
Faire des conqueſtes plus hautes,
Que celle qui fiſt autrefois
Courir les Mers aux Argonautes,
Et trouuerez que leur toiſon
A plus valu que celle de Iaſon.

Leurs memorables Aduantures,
Pleines de Prodiges charmans,
Sont des Veritez toutes pures,
Non pas de fabuleux Romans,

Et ſi l'on s'adonne à les lire,
Il ne ſe peut que l'on ne les admire.

Pluton en leur Païs natal
Ouure à la terre ſes entrailles,
Pour leur donner ce cher Metal,
Dont ils lambriſſent les murailles,
Qui dans le Temple du Soleil,
Brillent ſans art d'vn eſclat nompareil.

Ils le poſſedent ſans enuie,
Pour en embellir les Autels,
Non pour l'vſage de la vie,
Comme la pluſpart des Mortels,
Qui par vn excez d'auarice
Adorent l'Or; Idole de leur Vice.

Toy de qui l'Eſprit nous départ
Tant de nouueaux fruicts de tes veilles,
Continuë à nous faire part
De la ſuitte de ces Merueilles,
Qui nous obligent d'aduoüer,
Qu'on ne ſçauroit aſſez bien te loüer.

DE BEAV-CLAIR.

PREFACE
DE L'AVTHEVR.



E sçay qu'il y a plusieurs Historiens Espagnols, qui pour satisfaire à leur curiosité particuliere, & à celle du public, ont escrit assez au long des Royaumes du nouueau Monde; comme de la Mexique, du Peru, & ainsi des autres; Mais ils ne l'ont pas faict auecque la relation entiere qui s'en pouuoit donner, comme ie l'ay remarqué particulierement dans les choses qu'ils ont dittes du Peru; dont ie puis asseurer sans vanité, qu'estant natif de la ville de Cozco, qui fut comme vne seconde Rome dans ce grand Empire, i'en dois auoir vne connoissance plus ample, & plus claire que n'est celle qu'il nous en ont donnée. Ce n'est pas pourtant que ie ne veuille bien admirer qu'ils disent beaucoup de choses de la grandeur & des merueilles de cet Empire. Mais le mal-heur est, qu'ils les descriuent si succinctement, que de la façon qu'ils en parlent, i'ay bien de la peine à comprendre ce qu'il y a de plus intelligible dans leurs escrits. Cette consideration iointe à l'amour naturelle que i'ay pour les choses de mon Pays, m'a faict resoudre à mettre en lumiere ces Commentaires, où vous verrez, ie m'asseure, assez distinctement, quelle estoit la Religion de ces peuples, quelle leur façon de viure, & quel le Gouuernement dt leurs Roys en paix & en guerre, auant que les Espagnols entrassent dans le Peru. Vous y verrez,

dis-je, tout ce que la curiosité vous sçauroit faire souhaiter touchant les mœurs de ces Indiens, depuis les moindres exercices des suiects, iusques à la plus haute grandeur de leurs Roys. Ie n'ay seulement escrit que de l'Empire des Yncas, sans m'engager dans les autres Monarchies, pour n'auoir eu connoissance que de celle-cy. Que si ie n'apporte à cette Histoire toutes les graces requises, ie suis bien asseuré du moins de ne rien dire qui ne soit vray, ny de ne mettre en auant aucune chose, qui semble incroyable d'abbord, qu'en mesme temps ie ne l'authorise par le tesmoignage des Historiens Espagnols qui en ont escrit, ou entierement, ou en partie. Aussi n'est-ce pas mon intention de les contredire, mais bien plustost de commenter leurs escrits, & de leur seruir de truchement sur plusieurs mots Indiens, qu'ils ont fort mal expliquez, pour n'auoir sceu cette langue. Vous en apprendrez la verité par la lecture de cette Histoire, que i'ay composée auecque soing, non pas pour mes interests particuliers, mais pour seruir generalement la Republique Chrestienne. Car ie m'asseure, que les plus curieux qui prendront la peine de la bien considerer, rendront en mesme temps graces à Dieu, de ce qu'il luy a plû tirer tant de grandes Nations du profond abysme de l'Idolatrie, pour les reduire au giron de l'Eglise comme ie le souhaitte de toute mon ame. Ie m'ose promettre au reste, que ma bonne volonté pourra suppleer aux deffauts de mon ouurage; Et que vous le receurez auecque la mesme sincerité que ie vous le presente; en attendant qu'en suitte de ce Volume ie vous puisse donner l'autre, où il sera traitté des choses plus memorables que les Espagnols ont faites dans mon Pays, iusques à l'an 1560. qui fut le temps auquel i'en sortis.

REMARQVES TOVCHANT LA LANGVE GENERALE DES Indiens du Peru.



AFIN de mieux faire entendre, ce que moyennant la grace diuine ie me ſuis propoſé d'eſcrire dans cette Hiſtoire ; pource qu'il y doit eſtre parlé de pluſieurs noms touchant la langue generale des Indiens du Peru, ie m'aſſeure qu'il ne ſera pas hors de propos que ie faſſe là deſſus quelques remarques particulieres.

La premiere eſt, Qu'il y a trois diuerſes manieres de prononcer quelques ſyllabes de cette langue, bien differente de l'Eſpagnole, & en la prononciation de laquelle conſiſtent les diuerſes ſignifications d'vn meſme mot, y ayant des ſyllabes qui ſe prononcent les vnes entre les deux levres, les autres en retirant la langue vers le palais, & les autres du fonds du goſier, comme il ſera monſtré plus au long par les exemples que nous en donnerons cy-aprés.

La ſeconde, Que les mots n'ont iamais d'accent en la derniere ſyllabe, mais preſque touſiours en

la penultiesme, & fort peu souuent en celle qui la precede ; Ce que i'ose bien affirmer contre l'opinion de plusieurs, qui pour ne sçauoir ces langues estrangeres, s'opiniastrent à soustenir que l'accent de leurs dictions doit estre en la derniere syllabe.

La troisiesme, Que la langue generale de Cozco, de laquelle c'est mon dessein de parler, & non pas des autres particulieres de châque Prouince, dont le nombre est infiny, manque des lettres suiuantes, B. D. F. G. I. Iota, & L. simple ; Car il n'y en a point que de doubles ; comme au contraire l'R. double ne se prononce iamais, ny au commencement, ny au milieu de la diction. A quoy i'adiouste que la lettre X. n'est point en vsage en cette langue, non plus que ces autres dont ie viens de parler, & qu'ainsi il y a six lettres dans l'Alphabet Espagnol qui manquent au Peruuien, voire mesme huict, si l'on en retrenche l'L. simple, & l'R. double ; par où l'on peut voir que les Espagnols qui les y adioustent, ne le peuuent faire sans alterer & corrompre ce langage ; D'où il s'ensuit aussi, qu'à faute de ces mesmes lettres, les Indiens, qui n'en sçauent pas l'vsage, prononcent fort mal les dictions Espagnoles. Puis qu'il est donc raisonnable qu'estant du païs, ie m'efforce d'empescher, s'il est possible, que ma langue naturelle ne soit corrompuë ; l'on ne doit pas trouuer mauuais, qu'en cette Histoire i'escriue comme Indien ; c'est à dire que ie me serue des mesmes

lettres dont il faut former les mots que l'on eſcrit; à quoy ie ne penſe pas que le Lecteur ſe doiue oppoſer legitimement, ny trouuer eſtrange cette nouueauté, puis que ie l'ay introduitte contre le mauuais vſage; Au contraire il me ſemble qu'à la conſiderer comme il faut, il aura bien plus de plaiſir à lire ces mots en leur pureté naturelle, qu'à voir leur ſource troublée. Or pource qu'ayant à prouuer les choſes que ie diray, il faudra que i'en allegue pluſieurs tirées des Eſpagnols, & que ie le feray mot à mot, ſans aucune corruption, & de la façon qu'ils les ont eſcrites; vous m'obligerez de ne croire pas que ie me contrediſe, lors qu'aux endroicts que i'allegueray, ie me ſeruiray des meſmes lettres, que i'ay dit n'eſtre point dans l'vſage de cette langue, mon intention en cela n'eſtant autre, que d'en vſer ainſi, pour rapporter fidellement les authoritez des Eſpagnols, qui me ſeruent de preuues.

La quatrieſme remarque eſt, Qu'en cette langue generale, il n'y a point de plurier; Il eſt vray qu'ils ſe ſeruent de particules qui le denottent, & de ſingulier en tous les deux nombres; de maniere, que ſi i'ay mis au plurier en certains endroicts quelque nom Indien, ie ne l'ay faict que par vne maniere de corruption Eſpagnole, ou pour m'accommoder aux Adiectifs; Car ie ne voy pas que i'aye pû raiſonnablement mettre au ſingulier les mots Indiens, ny au plurier les Adie-

ctifs, ou les Relatifs Eſpagnols. I'obmets quantité d'autres choſes qu'on peut remarquer en cette langue, qui eſt grandement differente de l'Eſpagnole, de l'Italienne, & de la Latine; A quoy les *Meſtiz*, & les *Criollos*, qui auront tant ſoit peu de curioſité, prendront ſoigneuſement garde, s'ils le trouuent bon; Pour moy ie penſe faire beaucoup pour eux, de leur monſtrer, comme auecque le doigt, de la Cour d'Eſpagne, où ie ſuis à preſent, les principes de leur langue, afin qu'ils ſe la conſeruent toute pure; Car pour en dire le vray, c'eſt vn grand dommage, de voir ſe corrompre ainſi, & s'alterer peu à peu vne langue ſi gentille, & ſi profitable à ceux qui la ſçauent. Teſmoings les Peres Ieſuites, & pluſieurs autres bons Religieux, qui pour l'auoir eſtudiee auecque ſoing, l'ont vtilement employée au ſalut des Indiens, qu'ils ont inſtruicts en la doctrine Chreſtienne.

La cinquieſme, Que le mot *d'habitant* ſe doit entendre des Eſpagnols eſtablis dans le Peru, & c'eſt en ce meſme ſens que nous auons accouſtumé d'en vſer.

La ſixieſme, Que durant tout le temps que ie fus aux Indes, à ſçauoir iuſques à l'an mil cinq cens ſoixante, ny de vingt ans apres, il n'y eut en tout mon païs, ny or, ny argent monnoyé. Car les Eſpagnols qui vouloient vendre ou achepter quelque choſe, ſouloient peſer ces deux me-

taux par marcs, & par onces ; & comme en Eſpagne on dit ordinairement des ducats, ainſi au Peru l'on diſoit des Caſtillans, ou des poids ; chacun deſquels, ou d'or, ou d'argent valoit quatre cens cinquante marauedis, de maniere que cinq de ces poids valoient ſix ducats ; Ce que nous auons bien voulu rapporter icy, afin qu'en la lecture de cette Hiſtoire, l'on ne confonde point l'vn auecque l'autre. Le poids de l'argent differoit beaucoup en quantité de celuy de l'or ; mais quant au prix c'eſtoit vne meſme choſe. Que s'ils vouloient changer l'vn pour l'autre, ils ſçauoient en tel cas combien ils deuoient donner pour cent, & en faiſoient de meſme du fin argent, quand ils le changeoient auecque celuy, qu'ils appelloient *courant*, qui n'auoit pas encore paſſé par l'eſpreuue.

La ſeptieſme, Que le mot *Galpon*, qui eſtoit comme vne maniere de *hale*, n'eſt point de la langue generale du Peru, mais pluſtoſt des Iſles de *Barlauento.* Par ce mot, que les Eſpagnols ont introduict en leur langue, comme pluſieurs autres, dont il eſt parlé en noſtre Hiſtoire, ſe doit entendre vne ſalle ſpatieuſe & fort longue. Car les Roys *Yncas* en auoient de ſi grandes, qu'ils s'en ſeruoient comme de places publiques pour s'y reſiouïr, & y celebrer leurs Feſtes ſolemnelles en temps de pluye. Cela ſe remarque en quantité d'endroicts de ce Liure, où

ſe rencontrent à tout propos d'aſſez belles deſcriptions des aſſemblées qui ſe faiſoient en tels lieux, que l'on pouuoit nommer à bon droict des Theatres deſtinez aux diuertiſſemens du peuple. Voyla quant aux principales remarques de ce Volume, qu'il ſuffira d'auoir icy rapportées.



TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN CE VOLVME.

LIVRE PREMIER.

*

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIESME.

LIVRE QVATRIESME.

qu'il

LIVRE CINQVIESME.

LIVRE SIXIESME.

LIVRE SEPTIESME.

LIVRE

LIVRE HVICTIESME.

LIVRE NEVFIESME.

Fin de la Table des Chapitres.

PRIVILEGE DV ROY.



OVIS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Seneſchaux, Preuoſts, leurs Lieutenans, & autres de nos Iuges qu'il appartiendra, Salut. Noſtre cher & bien-aymé AVGVSTIN COVRBE', Marchand Libraire en noſtre Ville de Paris; Nous a faict remonſtrer, qu'il deſireroit faire imprimer vn Liure intitulé, *Le Commentaire Royal, contenant l'origine des* YN*cas, Roys du Peru, &c. Eſcrit en Eſpagnol par l'*YN*ca Garcillaſſo de la Vega, natif de Cozco*; Et mis *en noſtre langue, par* I. BAVDOIN; S'il vous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Permiſſion ſur ce neceſſaires. A CES CAVSES, deſirant gratifier ledit expoſant, & luy donner le moyen de retirer les grands frais qu'il luy conuient faire, tant pour la traduction, que pour l'impreſſion dudit Liure: Et en conſideration de l'vtilité que le public en pourra receuoir; NOVS LVY AVONS PERMIS, & permettons par ces preſentes, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & diſtribuer en tous les lieux & terres de noſtre obeïſſance, iceluy Liure, en vn, ou pluſieurs volumes, autant de fois,

& en telles marges que bon luy semblera, durant l'espace de six ans, à compter du iour que châque volume sera acheué d'imprimer pour la premiere fois; Et faisons tres-expresses inhibitions & deffences à toutes personnes, de quelque qualité & condicion qu'elles soient, d'imprimer, ou faire inprimer, vendre & debiter en aucun lieu de nos Royaumes, ledit Liure, d'autre traduction que celle dudit BAVDOIN, imprimée par ledit COVRBE', ou ceux qui seront aduoüé de luy, soubs pretexte d'augmentation, correction, changement, ou en quelque autre sorte & maniere que ce soit, à peine de trois mil liures d'amende, applicables, vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit exposant, de confiscation de tous les exemplaires contrefaicts, & de tous despens, dommages & interests; *A condition qu'iceluy exposant mettra deux exemplaires en blanc dudit Liure en nostre Bibliotech publique auant que de les exposer en vente*: & moyennant ce, Nous vous mandons, que vous le faciez ioüir, & vser pleinement & paisiblement du contenu au present Priuilege, sans qu'il luy soit donné aucun trouble ny empeschement; Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Liure vn bref extraict des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées. ET MANDONS au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous exploicts necessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre

Normande, & autres Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. Donné à Ruel, le dixhuictiesme iour d'Auril, l'an de grace mil six cens trente-deux : Et de nostre Regne le vingtiesme.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

CONRART.

Acheué d'imprimer le quatriesme iour de Nouembre, mil six cens trente-deux.



LE COMMENTAIRE ROYAL DES YNCAS.

LIVRE I.

Contenant la descouuerte du nouueau Monde, la deduction du nom Peru ; *l'Idolatrie de cette Nation, & sa maniere de viure, auant qu'estre gouuernée par ses Rois appellez* Yncas; *leur origine ; la vie du premier Ynca ; ses conquestes ; ses deportemens enuers ses subjets, & l'explication des Noms qu'ils luy donnerent.*

S'il y a plusieurs Mondes ? Et des cinq Zones.

Chapitre I.



AYant à traiter du nouueau Monde, & de sa meilleure & principale partie, à sçauoir des Royaumes, & des Prouinces de l'Empire appellé *Peru*, de l'antiquité duquel, & de l'origine de ses Rois, ie me suis pro-

posé de parler, il me ſemble raiſonnable de m'accommoder à la faço d'eſcrire de ceux qui ont accouſtumé d'eſclaircir telles matieres. Ie rechercheray donc auec eux au commencement de cét ouurage, s'il y a pluſieurs mondes, ou s'il n'y en a qu'vn ſeul? Si luy & le Ciel ſont ronds, ou eſtendus comme vne raze campagne? Si toute la terre eſt habitable, ou s'il n'y a que les Zones qu'on appelle temperées, qui ſoient deſtinées à la demeure des Creatures viuantes? Si l'on peut paſſer d'vne Zone temperee à l'autre? S'il y a des Antipodes? Quels ils ſont, & ainſi de pluſieurs autres choſes ſemblables, que les Anciens Philoſophes ont amplement, & curieuſement examinées, & dont les Modernes traitent encore, châcun d'eux s'accommodant à l'opinion qui luy eſt la plus agreable. Toutesfois d'autant que ce n'eſt pas là mon principal deſſein, & que les forces d'vn Indien tel que ie ſuis ne peuuent aller ſi haut, ioint que depuis qu'on a deſcouuert vn nouueau Monde, l'experience a deſabuſé les hommes de la pluſpart de ces doutes, ie les eſclairciray ſuccintement, & paſſeray outre à la principale partie, que ie me dois propoſer pour but, où i'ay belle peur de ne pouuoir arriuer, ſi ce n'eſt par vne particuliere aſſiſtance de la miſericorde diuine.

Pour commencer donc par la premiere propoſition, ie dis qu'on peut ſouſtenir legitimement qu'il n'y a qu'vn Monde. Car de ce qu'on dit qu'il s'en eſt deſcouuert vn tout nouueau pour noſtre commun vſage, il ne s'enſuit pas qu'il y en ait deux, veu qu'on

ne met cette distinction que pour en monstrer la grande estenduë. Que s'il est ainsi qu'il se trouue des hommes si peu raisonnables, que de s'imaginer qu'il y ait plusieurs Mondes, ie n'ay point d'autre response à leur faire, sinon qu'ils ont beau persister en leur creãce erronee, s'ils attẽdent d'en estre desabusez ailleurs qu'en Enfer. Quant à ces autres qui se mettent en peine de rechercher si le Monde est rond, ou s'il est vny comme vne plaine, ie les renuoye pour leur satisfaction au tesmoignage de ces hazardeux Nauigateurs qui en ont fait tout le tour, ou du moins la plus grande partie, comme ceux du vaisseau nommé *la Victoire*, & quelques autres qui ont depuis suiuy leur route, & fait le mesme circuit. Pour ce qui est du Ciel, si les plus curieux me demandent s'il est plain ou rond, ie me seruiray pour leur respondre de ces paroles de Dauid *Extendens cælum sicut pellem*; Par où sans doute, il nous a voulu monstrer la forme, & la façon de ce grãd ouurage, lors qu'il a vsé de cette comparaison, comme s'il eust dit; Vous auez Seigneur estendu le Ciel de mesme que vous auez accoustumé d'estendre vne peau, c'est à dire que vous vous estes seruy du Ciel à couurir en rond ce grand corps des quatre Elemens, tout ainsi que vous couurez d'vne peau iusques aux moindres parties du corps d'vn animal.

Ie viens maintenant à ceux qui des cinq parties du Monde qu'on appelle *Zones*, veulent qu'il n'y en ayt d'habitables que les deux temperées; Que celles du milieu, & des deux extremitez ne le puis-

ſent eſtre, à cauſe du violent excez de la chaleur, & du froid; Et que d'vne Zone habitable, il n'y ayt pas moyen de paſſer à l'autre, pource qu'il s'y rencontre vn bien dangereux obſtacle, à ſçauoir la chaleur démeſuree qui eſt au milieu. Mais qu'ils en ayent tel ſentiment qu'ils voudront: Pour moy ie me puis vanter d'eſtre plus ſçauant qu'eux en cette matiere. Car auec ce que ie ſuis nay à Cozco, qui eſt en la Zone torride, où i'ay paſſé iuſques à vingt ans de mon âge, i'ay eſté en la Zone temperee, de l'autre coſté du Tropique du Capricorne, tirant vers le Sud, aux derniers confins des Charcas, qui ſont les Chichas. Or eſt-il que pour aller à cette autre Zone temperée, qui eſt du coſté du Nord, où i'ay eſcrit cette Hiſtoire, il m'a fallu paſſer neceſſairement par la Zone torride: Ce que i'ay fait, & l'ay trauerſée toute, ſi bien que ie me ſuis veu trois iours entiers ſoubs la ligne Equinoctiale, où eſt le Cap de Paſſau. De toutes leſquelles choſes, ie puis à bon droit conclure par l'eſpreuue que i'en ay faite; que la Zone torride eſt habitable, de meſme que celles qu'on appelle temperées. Quant aux Zones froides, ie voudrois vous en pouuoir rendre raiſon auſſi bien que des autres trois. Mais d'autant que ie ne le puis, pour n'y auoir pas eſté, ie m'en remets au dire de ceux qui en ſçauent plus que moy. S'il s'en treuue neantmoins qui les tiennent inhabitables à cauſe de leur froideur exceſſiue, i'oſeray bien leur reſpondre auec ceux qui ſont d'opinion contraire, qu'il n'y a pas moins d'apparence qu'elles ſoient habitées que les autres. Car à

le bien conſiderer, ce ſeroit folie de s'imaginer, tant s'en faut qu'on le doiue croire, que Dieu ayt fait les parties du monde ſi grandes, pour les laiſſer inutiles, veu qu'on ſçait bien qu'il a creé ce vaſte Vniuers pour la demeure des hommes. D'où il faut conclure, que les Anciens ne ſe ſont pas moins trompez en l'opinion qu'ils ont euë des Zones froides, qu'en ce qu'ils ont dit de la torride, lors qu'ils nous l'ont faite inhabitable pour la violence de la chaleur. Au contraire il eſt bien pluſtoſt à croire que le ſouuerain Seigneur de toutes choſes, comme Pere ſage & puiſſant, & la Nature comme Mere pitoyable & vniuerſelle, ont mis ordre aux inconueniens du froid par vn temperament de chaleur, comme par meſme moyen ils ont pourueu aux grandes incommoditez que pouuoient receuoir ceux de la Zone torride. Car ils en ont amoindry la chaleur par la grande abondance des neiges, des lacs, des fontaines & des riuieres qui s'y trouuent en pluſieurs endroits, & particulierement au Peru; ce qui ſert ſans doute pour en temperer l'ardeur. D'où il ne s'enſuit pas que les degrez de chaleur ne ſoient differens ſelon la ſituation des lieux, eſtant certain qu'il y en a de ſi bas, qu'à cauſe du grand chaud qu'il y fait, ils ſont preſque inhabitables. Comme au contraire il s'y en voit de ſi hauts, qu'on n'y ſçauroit demeurer, pour eſtre touſiours couuerts de glace & de neige. Ce qui monſtre aſſez qu'il y a des endroits en la Zone torride, qui ſont plus ou moins ſuſceptibles du froid, contre l'opinion des Philoſphes, qui n'ont peu ia-

mais s'imaginer qu'il y deuſt auoir de la neige, bien qu'il y en ayt en tout tẽps ſous la meſme ligne Equinoctiale, & particulierement en cette grande eſtenduë de montaignes qui ſont comme enchaiſnées enſemble, ſi ce n'eſt en ſes embouchеures ou en ſes ports. Or ce qu'il y a de remarquable icy, c'eſt qu'en cét endroit du Peru qui eſt en la Zone torride, il ne faut pas tirer conſequence ny de la chaleur ny du froid par la diſtance des contrées, c'eſt à dire de ce qu'elles ſont ou plus proches, ou plus eſloignées de la ligne, mais bien de ce qu'elles ſe trouuent, ou plus hautes ou plus baſſes en vn meſme climat, & en fort petite diſtance de terre, cõme il ſera demonſtré plus amplement cy-apres. Tellement que pour la meſme raiſon il n'eſt pas incompatible que les Zones froides ne ſoient temperées, & par conſequent habitables, comme le tiennent pluſieurs Autheurs dignes de foy, biẽ que ce ne ſoit ny pour l'auoir veu, ny pour aucune eſpreuue qu'ils en ayent faite. Cela ſe confirme encore par l'expreſſe parole de Dieu meſme, lequel ayant creé nos premiers parens: *Croiſſez*, leur dit-il, *& multipliez; rempliſſez la terre, & vous la rendez ſuiette.* D'où il faut conclure neceſſairement qu'elle eſt habitable, & que ſi cela n'eſtoit l'on ne pourroit ny ſe l'aſſuiettir, ny la poſſeder, & la peupler d'habitans. Mais comme ces ſecrets vont par deſſus l'eſprit humain, i'eſpere que ce meſme Dieu tout-puiſſant, qui nous a deſcouuert le nouueau Monde, les deſcouurira de meſme, quand il en ſera temps. Ce qui tournera ſans doute à la confu-

ſion & à la honte de ces temeraires & mal-adduiſez, qui par leur Philoſophie naturelle s'imaginent folement que la Puiſſance diuine ne va point plus auant que les bornes de l'eſprit humain, ſans conſiderer que d'vne ſcience à l'autre il n'y a pas moins d'inegalité que du finy à l'infiny.

S'il y a des Antipodes?

CHAP. II.

PResuppoſé que le Mõde ſoit rond, comme il n'en faut pas douter, ſi l'on demande s'il y a des Antipodes, l'on peut aſſeurement reſpondre qu'oüy. Toutesfois d'autant que ce Monde inferieur n'eſt pas du tout deſcouuert, ie tiens pour moy qu'il eſt impoſſible de ſçauoir au vray quelles Prouinces ſont Antipodes des autres, comme quelques-vns l'affirment. Que ſi par demõſtration l'on en peut tirer des preuues certaines, c'eſt pluſtoſt à l'eſgard du Ciel, que de la Terre; comme par exemple des Poles, qui ſont Antipodes l'vn de l'autre, & de l'Orient qui l'eſt du Ponent. Or de ſçauoir maintenant par où peuuent auoir paſſé tous ces peuples du nouueau Monde, qui ſont en ſi grand nombre, & ſi differens de mœurs & de langue, c'eſt ce qui eſt impoſſible encore. Que ſi l'on m'allegue qu'il faut qu'ils ayent trauerſé la mer dans des nauires, la raiſon en deſtruira l'apparence

à cauſe des animaux qui s'y trouuent. Car on pourroit demander à bon droit, comment ou à quel propos les auroit on embarquez, puis qu'il y en a la pluſpart qui ſont beaucoup plus nuiſibles que profitables ? Que ſi l'on me dit qu'ils ont pû s'y en aller par terre, vne conſequence encore pire s'en enſuiura. La raiſon eſt, pource qu'on pourra demander, d'où vient que s'ils ont tranſporté les animaux qu'ils auoient là domeſtiques, ils n'en ont fait de meſme de ceux qui ſont demeurez par deça, ou qu'on y a depuis amenez ? Que ſi l'on reſpond qu'ils n'en ont peu tranſporter vn ſi grand nombre, comment n'en eſt il demeuré parmy nous quelques vns de l'engence de ceux qu'ils ont enleuez ? Où il eſt à remarquer qu'on en peut dire de meſme des grains, des legumes, & des fruits de leur pays; qui en produit de ſi differents des noſtres, que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on l'appelle nouueau Monde. Car ſoit que l'on conſidere les animaux ou ſauuages, ou appriuoiſez, ou les alimens de toutes les ſortes, ou les hommes meſmes de ces lointaines cõtrées qui ont peu de poil & point de barbe, tout cela ſans doute paſſera chez no⁹ & pour merueille & pour nouueauté. Mais dautãt que ie tiens pour perduë la peine que l'on employe à vouloir apprendre des choſes ſi peu certaines, & que i'eſtime tout autre eſprit plus capable que le mien de les rechercher; Ie laiſſeray aux plus curieux à reſoudre toutes ces doutes, & ces vaines piccoteries. Pour moy, il me ſuffira de traiter du ſeul ſuiet que ie me ſuis propoſé pour but, à ſçauoir de l'origine des Rois

Yncas,

Yncas, de leur ſucceſſion, de leurs conqueſtes, de leurs loix, & de leur gouuernement en temps de paix & de guerre. Mais auant qu'en venir-là, il ne ſera pas hors de propos ce me ſemble, que nous diſions comment ſe deſcouurit ce nouueau Monde; puis nous traiterons particulierement du Peru.

De la deſcouuerte du nouueau Monde.

CHAP. III.

ENuiron l'an 1484. Alonſo Sanchez de Huelua, fameux pilote (ainſi ſurnommé pource qu'il eſtoit natif du meſme lieu de Huelua, qui eſt au Comté de Niebla) traficquoit ordinairement ſur la mer auec vn petit Nauire, dans lequel il enleuoit d'Eſpagne des marchandiſes qu'il tranſportoit aux Canaries, où il les vendoit fort bien. Pour y mieux trouuer ſon compte, il y chargeoit ſon vaiſſeau des fruits du pays, qu'il alloit vendre en l'Iſle de Madere, d'où il s'en retournoit en Eſpaigne chargé de Conſerues & de ſucres. En cette route triangulaire, comme il traiettoit des Canaries à Madere, il fut battu d'vne ſi grande tempeſte, que n'y pouuant reſiſter, il fut contraint de caler voile, & d'abandonner ſon Nauire à la violence de la tourmente. Elle fut ſi impetueuſe qu'elle le fit courir vingt neuf iours, ſans ſçauoir où il eſtoit, ny quelle route il deuoit tenir,

pour ce qu'en tout ce temps là il luy fut impoſſible de prendre les eleuations ny par le Soleil, ny par le Nord. Cependant il n'eſt pas à croire, en quelles extremitez ſe virent reduits ceux de ſon vaiſſeau, par vne tempeſte ſi eſtrange qu'elle les empeſchoit de manger & de dormir. Mais en fin s'eſtant calmee par le changement du vent, ils ſe trouuerent auprés d'vne Iſle, de laquelle on ne ſçauoit pas bien le nom: neantmoins l'apparence a fait croire depuis que c'eſtoit celle qu'on nomme à preſent *de Sainct Dominique*. En quoy certes ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ceſte Iſle eſtant au Ponent des Canaries, il falloit de neceſſité que le vent qui emporta ce Nauire fuſt le Solan, ou Leſt qui en cette nauigation calme pluſtoſt la tourmente qu'il ne l'irrite. Quoy qu'il en ſoit, ie trouue pour moy que ce fut vn particulier effet de la puiſſance de Dieu, qui par ſa miſericorde infinie tire des cauſes contraires les choſes les plus myſterieuſes, & neceſſaires, comme d'vn rocher il en tira iadis des ſources d'eau viue; & de la bouë, des lumieres miraculeuſes pour faire voir vn Aueugle. Toutes ces choſes, cóme i'ay dit, ſont des effets de ſa Clemẽce & de ſa Bonté dont il luy plût vſer encore, quand il trouua bon d'enuóyer ſon Euangile, & la lumiere de la Foy à tous les peuples du nouueau Monde. Dequoy l'on ne peut douter qu'ils n'euſſent vn extreme beſoin, puis qu'ils viuoient, ou pour mieux dire ils mouroient dans les tenebres de la Gentilité, & d'vne Idolatrie barbare & brutale, comme nous verrons plus au long par la ſuitte de cette Hiſtoire.

Le Pilote abbordé à terre prit auſſi-toſt les Eleuations,& ne manqua pas de faire de bõs memoires de toutes les aduẽtures qu'il auoit couruësſur cette mer, enſemble des choſes qu'il auoit veuës; & s'en retournant il en fit vn autre de celles qui luy arriuerent depuis. Là deſſus ayant fait aiguade, & prouiſion de bois, il ſe remit à la voile, ſans ſçauoir à ſon retour non plus qu'à ſon abord quelle route il deuoit prendre. D'où il s'enſuiuit que pour auoir eſté plus longtemps qu'il ne falloit en cette nauigation, l'eau & les prouiſions luy manquerẽt,& queces nouuelles miſeres iointes aux autres incommoditez que tous ceux de ſon Nauire auoient ſouffertes allant & venant, en firent depuis tomber malades pluſieurs, dont il en mourut la meilleure partie : car de dixſept hommes qui eſtoient ſortis d'Eſpagne, il n'en arriua que cinq en la Tercere, du nombre deſquels eſtoit le Pilote Alonſo Sanchez de Huelua. A leur abbord en cette Iſle, ils s'en allerent loger en la maiſon du fameux Chriſtophle Colomb Geneuois, pour auoir appris que c'eſtoit vn grand Pilote, & qui faiſoit des Cartes pour nauiguer. Cét excellent homme les receut auec de grandes demonſtrations d'amitié, & leur fit tout le bon accueil qui luy fut poſſible, afin de s'inſtruire d'eux touchant les choſes qu'ils diſoient leur eſtre arriuees en vn ſi long & ſi eſtrange naufrage. Mais quelque bon traitement qu'il leur ſceut faire, pour les remettre en ſanté, il n'en pût venir à bout; de maniere qu'eſtants affoiblis par tant de maux qu'ils auoient ſoufferts, ils furent contraints

de ceder à leur derniere violence, & moururent tous en ſa maiſon. Les trauaux qui auoient eſté cauſe de leur mort, furent tout l'heritage qu'ils laiſſerent au grand Colomb, qui les accepta auec tant de reſolution, & de courage; qu'oubliant ceux du paſſé, bien qu'ils fuſſent en plus grand nombre, & qu'ils euſſent duré plus long-temps, il entreprit deſlors de donner à l'Eſpaigne les prodigieuſes richeſſes du nouueau Monde. Comme en effet il en vint à bout heureuſement, & le teſmoigna depuis par ces mots qu'il prit pour deuiſe de ſes armes.

A Caſtilla y a Leon:
Nueuo mundo diò Colon.

Qui ſignifient; *Colomb a donné vn nouueau Monde aux Royaumes de Caſtille & de Leon.* Que ſi quelqu'vn deſire voir plus au long les immortelles actions de cét Heros, il n'a qu'à lire l'Hiſtoire generale des Indes, eſcrite par Franciſco Lopez de Gomara, qui toutesfois n'en a fait que l'abbregé. Il eſt vray qu'vn homme de ſi haute reputation s'eſt plus acquis de lauriers & de loüanges luy-meſme en cette deſcouuerte du nouueau Monde, qu'on ne luy en ſçauroit donner dás l'Hiſtoire. I'y adiouſteray neantmoins vne choſe, pour ſuppleer au deffaut de la Relation de cét Ancien Hiſtorien. C'eſt, qu'ayant compoſé ſon œuure loin du lieu où ſe paſſoient ces euenemens, & ſur les memoires qu'il en auoit des Nauigateurs, il fut impoſſible qu'il ne laiſſaſt imparfaites pluſieurs choſes qu'on ne luy racontoit qu'à de-

my. Mais pour moy i'en puis parler plus ſçauamment, pour les auoir oüy dire dans mon pays à mon pere meſme, & à ceux de ſon tẽps, leſquels cõme en la conuerſation qu'ils auoient enſemble ils s'entretenoient ordinairement des plus valeureuſes & plus remarquables actions aduenuës durant ces conqueſtes; il me ſouuient de leur auoir oüy rapporter les choſes que nous auons dittes, & celles que nous dirons cy apres. Dequoy certes il eſt à croire qu'ils auoient eu vne pleine & entiere Relation de ceux qui les premiers de tous auoiẽt deſcouuert & cõquis le nouueau Monde. De moy n'eſtant alors qu'vn ieune garçon, il faut que i'aduouë qu'en les oyant raconter comme i'ay dit, ie les eſcoutois auecque peu d'attention. Ce qui me fait croire que ſi ie me fuſſe rendu plus ſoigneux que ie n'ay eſté de les retenir, ie pourrois eſcrire maintenant beaucoup d'autres choſes du tout merueilleuſes, & qu'il ſeroit neceſſaire de rapporter en cét ouurage. Ie ne laiſſeray pas toutesfois de parler icy de celles dont ie me pourray ſouuenir, auec vn extreme regret des autres dont i'ay perdu la memoire.

Le Reuerend Pere Ioſeph Acoſta fait auſſi mention de la deſcouuerte du nouueau Monde, auec vn grand deſplaiſir de n'en pouuoir deſcrire l'hiſtoire entiere, n'y de quelques autres conqueſtes plus nouuelles, pour n'en auoir eu que des memoires imparfaits; pour ce qu'à ſon arriuée en ces contrées, il trouua que les Anciens conquerans eſtoient morts; Ce qu'il ſemble vouloir donner à entendre par ces

paroles expresses du dixiesme Chapitre de son Liure dixhuictiesme. *Apres auoir monstré cy-deuant qu'il n'y a pas d'apparence que ceux qui ont les premiers habité les Indes se soient embarquez expressement, auec dessein de s'y en aller, il s'ensuit à mon aduis que s'ils y ont esté par mer, çà esté fortuitement & par la violence de la tempeste qui les y a iettez. Ce qui n'est pas incroyable, quelque grande que soit l'estenduë de l'Ocean; Car nous sçauons assez que le mesme arriua en la descouuerte qui se fit de nostre temps, lors qu'vn Marinier dont nous ignorons le nom, afin de n'attribuer qu'à Dieu seulement vne affaire de si haute consequence, ayant recogneu le nouueau Monde par vn effet extraordinaire d'vne importune tourmente, laissa à Christophle Colomb la connoissance d'vne si grande chose, pour recompense du traitement qu'il auoit receu au logis d'vn si bon hoste. Pour cette mesme raison il se peut faire qu'il y ayt des peuples, &c.* Ce sont les paroles du R.P. Acosta qui monstrent assez qu'estant au Peru, il y trouua, sinon toute cette relation, du moins la plus essentielle partie de la nostre. Voila quelle fut l'origine, & quel le principe de la descouuerte du nouueau Monde, & de sa grande estenduë. Dequoy se peut venter à bon droit le petit Bourg de Huelua, pour auoir donné naissance à Alonso Sanchez. Car ce fut sur la relation de ce Pilote, & sur l'asseurance qu'eut de luy Christophle Colomb, qu'il persista si long-temps en sa demande, promettant des choses qu'on n'auoit iamais ny veuës ny oüyes. Cependant comme bien auisé qu'il estoit, il s'en reserua long-temps le secret, iusqu'à ce qu'enfin il le descouurit à quelques personnes de grãde authorité,

qui luy donnerent dequoy venir à bout de ſon entrepriſe, en l'aſſiſtant de leurs faueurs enuers les Rois Catholiques, dont ils approchoient de prés la perſonne. Que ſi de hazard Alonſo Sanchez de Huelua ny luy euſt donné cognoiſſance de ſi grandes choſes, il n'euſt peu ſans doute par vne ſimple imagination de Coſmographie, ny promettre de ſi hautes merueilles auec tant d'aſſeurance, ny terminer ſi promptement cette deſcouuerte du nouueau Monde: Car s'il en faut croire à cét Autheur, Colomb ne mit pas dauantage de ſoixante huict iours en tout ſon voyage iuſques en l'Iſle Guanatianico, ioint qu'il ſeiourna quelque temps en la Gomere pour s'y fournir de rafreſchiſſemens. D'où il faut conclure qu'il n'euſt peu autrement que par vn bien grand miracle aller ſi loing en ſi peu de temps, ſi par le rapport d'Alonſo Sanchez, il n'euſt appris quels Rombes il deuoit prendre en vne mer de ſi large eſtenduë.

La deduction du nom Peru.

CHAP. IV.

PViſque nous auons à traiter du Peru, il ne ſera pas hors de propos que nous rapportions icy l'origine de ce nom, qui n'a rien de commun auec le langage des Indiens. Pour cét effet, il faut ſçauoir, qu'en l'an 1513. la mer du Sud ayant eſté deſcouuerte par vn

Gentil-homme qu'on appelloit Vasco Nunnez de Balboa, natif de Xerez de Badaioz, qui fut le premier Espagnol qui la trauersa; les Rois Catholiques l'honorerent du tiltre d'Admiral de la mesme mer, & luy donnerent en outre la conqueste & le gouuernement de tous les Royaumes qu'il pourroit descouurir en cette nauigation. Mais le malheur voulut pour luy qu'il ne ioüist pas long-temps de cette bonne fortune, pource que le Gouuerneur Pedro Arias d'Auila son propre beau-pere, pour recompense des grandes choses qu'il auoit faites, & des biens dont sa valeur le rendoit digne, luy fit indignement trancher la teste. Il faut remarquer icy qu'auant que mourir, ce grand Capitaine fit tout son possible pour descouurir & sçauoir, comment s'appelloit tout ce pays, qui depuis Panama s'estend iusques vers le Sud. Pour cela mesme il mit trois ou quatre vaisseaux sur mer, qu'il enuoyoit l'vn apres l'autre en diuerses saisons de l'année à la descouuerte de cette coste; & luy cependant donnoit ordre aux choses qui luy sembloient necessaires à la conqueste de ces contrées. Comme donc ceux des nauires faisoiét toute sorte de diligẽces pour s'acquitter de leur charge, ils ne venoient iamais d'aucun voyage sans apporter quelque nouuelle relation des terres qu'ils auoient descouuertes en grand nombre le long de cette riuiere. Voila cependant qu'vn de ces nauires qui alla plus auant que les autres, & passa la ligne Equinoctiale du costé du Sud, continuant sa route le long de cette coste auec les soins & precautions dont on vsoit

on vſoit d'ordinaire en ce voyage, apperceut fortuitement vn Indien, qui s'en alloit peſchant à l'embouchеure d'vne riuiere, de celles qui ſont en grand nombre en tout le pays. Ceux qui eſtoient dans la vaiſſeau s'eſtonnerent de cette rencontre; Et à l'heure meſme le plus accortement qu'il leur fut poſſible, ils mirent à terre aſſez loing du lieu où eſtoit cét Indien, quatre Eſpagnols, non moins habiles à la courſe qu'à la nage, pour empeſcher qu'on ne les peuſt attrapper ny par terre ny par eau. Apres auoir mis cét ordre, ils paſſerent deuant l'Indien dans leur nauire, ſe doutant bien que cét homme s'amuſeroit à les regarder attentiuement, & que cela l'empeſcheroit de prendre garde à ceux qu'on auoit mis en embuſche, & en armes derriere luy. Comme en effet l'Indien ne ſe trouua iamais ſi eſtonné qu'il le fut alors, de voir ſur la mer vne choſe qu'on n'y auoit point encore veuë, à ſçauoir vn nauire qui voguoit à pleines voiles. Comme il eſtoit donc tout eſperdu, & hors de ſoy-meſme, ne pouuant s'imaginer quelle machine c'eſtoit, il s'attacha ſi fort à cette penſée, qu'auant qu'il euſt moyen de ſe donner garde des Soldats qui le guettoient, il ſentit qu'ils ſe ietterent ſur luy, & le menerent au nauire, bien aiſes de l'auoir ainſi ſurpris. L'ayant mis dedans, tous les Eſpagnols leurs compagnons, le careſſerent le mieux qu'ils peurent, pour luy faire perdre la crainte qu'il auoit deſia de voir des gens d'vne autre mine que luy, & qui auoient de la barbe. En ſuitte dequoy ils luy demanderent & par ſignes, & par paroles quel eſtoit

ce pays là, & comment il s'appelloit ? Cependant l'Indien, qui par les grimasses & les signes qu'ils luy faisoient comme à vn muet, & du visage, & des mains, iugeoit bien qu'ils luy demandoient quelque chose, mais qui ne sçauoit ce que c'estoit, pour preuenir le mal qu'il s'imaginoit qu'on luy deust faire, ne leur fit point d'autre response, sinon qu'il leur dit à la haste son propre nom, à sçauoir *Beru*, & y adiousta en mesme temps le mot de *Pelu*; Ce qu'il fit apparemment, comme s'il eust voulu dire; Si vous me demandez mon nom, sçachez que ie m'appelle Beru ou bien, si vous voulez que ie vous die, où ie m'arrestois n'aguere, ie vous aduise que i'estois sur le bord de la riuiere. Car il faut sçauoir qu'en la langue de cette Prouince le mot Pelu est vn appellatif qui signifie riuiere, comme nous le prouuerons ailleurs, par le tesmoignagne d'vn Autheur digne de foy. Voila quelle fut la response de cét homme, qui eust quelque chose de semblable à celle d'vn autre Indien, dont il est fait mention en nostre Histoire de la Floride, liure sixiesme, Chapitre quinziesme, lors qu'entendant parler de son Maistre, il vsa des mots *Breços*, & *Bredos*.

Or pour reuenir à nostre prisonnier, les Espagnols du nauire, s'imaginant qu'il les auoit entenduz, & que sa response estoit conforme à leur dessein, comme s'ils luy eussent parlé Espagnol, prirent cela comme on dit pour argent content, si bien que depuis ce temps là, qui fut enuiron l'an mil cinq cens seize, ils appellerent Peru ce grand & riche Royau-

me. Par où l'on peut voir qu'ils corrompirent les deux mots que l'Indien leur auoit dits, comme c'est la coustume des Espagnols de corrompre presque toutes les paroles qu'ils empruntent du langage des Indiens de cette contrée. Ce qu'ils firent assez paroistre, lors qu'en ce nom de l'Indien Beru ils changerent le B. en P. & en celuy de Pelu qui signifie riuiere, ils prirent l'L. pour vne R. Si bien que d'vne d'autre façon ils dirent Peru. A quoy i'adiouste qu'il y en a mesme quelques-vns, à sçauoir ceux d'entre les Modernes qui se picquent le plus de politesse qui corrompent les deux lettres, & disent *Piru* dans les ouurages qu'ils en escriuent. Mais c'est à quoy l'on ne doit pas s'arrester, puisque les plus anciens Historiens, tels que sont, Pedro de Cieça de Leon, Augustin de çaraté, Francisco Lopez de Gomara, Diego Fernandez natif de Palence, & le R. P. F. Ierosme Roman, tous d'vn mesme accord appellent ce grand Empire Peru, & non pas Piru. Or d'autant qu'il se trouua que le Parage où telle chose arriua, estoit comme vne frontiere du pays, que les Rois Yncas auoient conquis de ce costé-là, & assuiettis à leur Estat; ils appellerent deslors du nom de Peru tout ce qu'il y a d'estenduë depuis cette contrée, qui est le Parage de Quitu, iusques aux Charcas; car ce fut le principal pays de leur conqueste, qui a sept cens lieuës de largeur; ce qui n'empesche pas, que leur Empire ne s'estendit à cinq cens lieuës par de là, à sçauoir iusques à Chile, qui est vn autre Royaume grandement riche, & fertile.

Authoritez pour vne confirmation plus ample du nom PERV.

CHAP. V.

VOila quelle fut l'origine du mot Peru, qui est vn nom si renommé par le Monde. Aussi à dire le vray ce n'est pas sans raison qu'il est si fort en estime, puis qu'il a remply d'or, de perles & de pierrerie toute la terre habitable. Or bien qu'il y ayt 72. ans qu'on a conquis ce pays, si est-ce que pour auoir esté ainsi fortuitement appellé, les Indiens natifs du Peru, n'vsent point de ce nom, comme s'ils ne l'auoient iamais imposé. Et quoy que par la communication qu'ils ont auecque les Espagnols ils entendent assez ce qu'il signifie, ils ne s'en seruent pas toutesfois. Car en leur langage, ils n'ont point de mot general pour nommer tout à la fois les Prouinces & les Royaumes que leurs Rois legitimes ont subiuguez, comme qui diroit, la France, l'Italie, l'Espagne, & ainsi des autres Estats qui contiennent plusieurs Prouinces. Comme il est donc tres-certain que pour designer châque Prouince ils auoient vn nom particulier, ainsi que nous le verrons bien amplement en la suitte de cette Histoire ; il est veritable aussi, qu'ils n'en auoient point de propre qui signifiast vn Royaume entier. Par exemple, quand ils vouloient denoter le Monde, ils vsoient du mot,

Tauantinsuys, qui signifie ses quatre parties ensemble. Toutes ces raisons sont à mon aduis d'assez fortes coniectures, pour monstrer, comme nous auons desia veu, que le mot Beru estoit le nom propre d'vn Indien; où est il à considerer encore, que de semblables noms vsoient ordinairemẽt entre les Yncas Indiens ceux du plat pays, & des Costes de ceste Mer, & non pas ceux des montaignes, qui ne se seruoiẽt non plus du general langage des autres. Et cõme en Espagne il y a des nõs significatifs d'vne Prouince, & qui luy sont particulierement affectez, il y en auoit de mesme entre les Indiens du Peru. Que si pour monstrer comme quoy ce nom a esté premierement imposé par les Espagnols, & qu'il n'a iamais esté receu dans la langue vulguaire des Indiens, il n'est question que d'en confirmer la verité par authoritez expresses; En voicy trois remarquables que i'ay tirées de Pedro de Cieça de Leon. La premiere est au troisiesme Chapitre de son liure, où parlant de l'Isle appellée *la Gorgone*; Là dit-il, *se trouua le Marquis Dom Frãcisco Piçarro, auec treize Chrestiens Espagnols de nation, & ses compagnons, qui auoient descouuert la contree que nous appellons le Peru &c.* La seconde au Chapitre treiziesme, où il en parle ainsi. *Il faut donc bien necessairement que depuis Quito, qui est asseurement l'endroit par où l'on commence d'entrer au Peru, &c.* Et la troisiesme au dixhuictiesme; où repetant le mesme nom; *Asseurement* adiouste-t'il, *des relations que nous font les Indiens de Cuzco, il faut inferer qu'il y a eu autresfois de grandes guerres en toutes les Prouinces de ce Royaume que nous appellõs Peru, &c.*

Ce qui fait voir clairement qu'il n'vseroit pas si souuent qu'il fait du terme ou du mot de Peru, n'estoit qu'il veut donner à entendre que les Espagnols ont les premiers imposé ce nom, & que les Indiens n'en ont iamais eu de tel en leur langue generale, ce que ie certifie moy-mesme, qui suis Ynca du pays. Le R. P. Acosta esclaircit encore plus amplement cette verité, au premier liure de son Histoire naturelle des Indes, Chapitre treisiesme, où discourant sur ce mesme suiet; *Il est certain*, dit-il, *que ceux qui ont descouuert le nouueau Monde ont tourné en coustume de donner aux ports & aux autres lieux qu'ils ont conqui, des noms conformes aux occasions qu'ils en ont euës, comme il se peut remarquer par le nom Piru, qu'on a imposé à ce Royaume. Car c'est l'opinion commune, que les Espagnols qui firent ceste descouuerte, appellerent tout le pays Piru, du nom d'vn fleuue où ils aborderent premierement. A quoy sert de preuue bien euidente l'authorité des Indiens natifs du Piru, parmy lesquels ce mot n'est point en vsage, si bien qu'il n'est pas à croire qu'ils ayent iamais ainsi nommé leurs pays.* Voila le tesmoignage qu'en rend cét Autheur digne de foy, qui doit suffire, ce me semble, pour confondre toutes les nouueautez qu'on a depuis inuentées sur ce nom-là; comme nous le monstrerons cy-apres, lors que nous en toucherons plus particulierement quelques-vnes. Or d'autant que la riuiere que les Espagnols nomment Peru est en ce mesme Parage, & fort proche de la ligne Equinoctiale, i'oseray bien affirmer que ce fut là mesme, où les Espagnols se saisirent de l'Indien qu'ils amenerent en leur vais-

ſeau, ſi bien que depuis & la riuiere & le reſte du pays furent appellez du nom propre de l'Indien Beru. A quoy i'adiouſte que le nom appellatif Pelu eſtant auparauant commun à toutes les riuieres en general, fut depuis fait vn nom propre par les Eſpagnols, qui le donnerent particulierement à cette riuiere, qu'ils appellerent Peru.

Franciſco Lopez de Gomara, parlant de la deſcouuerte de Yucatan dans ſon Hiſtoire generale des Indes, Chapitre cinquante deux, met deux deductions de noms, fort ſemblables à celles que nous auons données du Peru; Ce qui m'oblige à les rapporter icy pour leur grande conformité. *Vn peu apres,* dit-il, *partit Franciſco Hernandez de Cordoüa; Et ſoit que le temps ne luy permiſt pas de faire voile en vn autre Cap, ou qu'il euſt deſſein d'aller deſcouurir quelque nouueau pays, tant y a que les vents le ietterent en vne terre inconnuë aux noſtres. Là prés de quelque ſalines, il deſcouurit vne pointe, qu'il appella* de las Mugeres, ou, la pointe des femmes, *pour y auoir remarqué certaines tours de pierre amoncelées, auec quelques Chapelles couuertes de bois & de chaume, où ſe voyoient rangées en bel ordre, pluſieurs Idoles, qui ſembloient eſtre des femmes. Les Eſpagnols, qui iuſques alors n'auoient apperceu en ce lieu là aucun baſtiment de pierre, s'eſtonnerent fort d'y en remarquer, & de voir les habitans ſi leſtes, & ſi richement veſtus. Car ils auoient des Camiſoles, & des Mantes de Coton blanc, & d'autres couleurs, comme pareillement de belles plumes des pendans d'oreille, & des ioyaux d'or & d'argent; ioint qu'ils prirent garde que les femmes auoient la teſte couuerte, & la gorge auſſi.*

De ce lieu là il prit sa route vers vne autre pointe, qu'il appella Cotoché, *pource qu'il s'y trouua des pescheurs, qui de crainte ou d'estonnement gaignerent la terre, & se mirent à crier en s'en allant* cotohé, cotohé, *c'est à dire* Maison, Maison, *pource qu'ils s'imaginerent que ceux du nauire leur demandoient quelque lieu pour s'y en aller; à cause dequoy cette pointe de terre fut tousiours depuis nommée* le Cap de Cotoché. *En suitte de cette aduenture ils en eurent vne autre bien-tost apres. Car vn peu plus auant ils firent rencontre de certains hommes, lesquels interrogez comment se nommoit vn grand Bourg qui estoit là tout contre;* leur respondirent Tectetan, Tectetan, *qui signifie* ie ne t'entends point. *Ce qui fut cause que les Espagnols, qui s'imaginerent que ce lieu s'appelloit ainsi, luy imposerent par corruption le nom* de Iucatan, *qui luy pourra bien demeurer tousiours.* Ces deux dernieres authoritez sont tirées mot à mot de Francisco Lopez de Gomara. Par où l'on peut voir, qu'en plusieurs autres contrées des Indes, aussi bien qu'en celle du Peru, il arriuoit assez souuent que ceux qui les descouuroient, les appelloient du premier nom qu'ils oyoient dire aux Indiens, ausquels ils demandoient quelque chose, s'imaginans que ces gens là leur respondissent à propos sur ce qu'ils vouloient sçauoir, comme si les vns & les autres n'eussent parlé qu'vne mesme langue. Ce qui fut sans doute vne faute que l'on commit en plusieurs euenemens qui se passerent au nouueau Monde, & particulierement en nostre Empire du Peru, comme il sera facile de remarquer en diuers passages de l'Histoire.

Tesmoignage d'vn autre Autheur touchant le nom Peru.

CHAP. VI.

AVx authoritez de Pedro de Cieça, du R. P. Ioseph Acosta, & de Gomara, qui ont rapporté sur le mot Peru les choses que i'en ay dites, ie puis adiouster le tesmoignage d'vn autre excellent Autheur, à sçauoir du R. P. Blas Valera, Religieux de la compagnie de Iesus. Le public luy a cette obligation entre les autres d'auoir fait l'Histoire de cét Empire en fort beau Latin, aussi bien qu'il l'eust peu escrire en plusieurs langues, pour y estre extremement bien versé. Mais il arriua par malheur au grand dommage de mon pays, que ce Royaume ne merita pas d'auoir son Histoire escrite d'vne si bonne main, à cause que ses papiers furent perdus au sac, que les Anglois firent de Calez, l'an 1596. qui fut le temps enuiron lequel il mourut, ou vn peu apres. Ie recouuray neantmoins ce qui resta de ses memoires, & qui fut sauué d'vne si deplorable ruïne. Mais ce ne fut pas sans vn extreme regret de n'en auoir que des fragmens, où il manquoit le meilleur. I'en ay l'obligation au R. P. Pierre Maldonat de Saauedra natif de Seuille, & de la mesme Compagnie, qui me les donna l'an 1600. auquel temps il faisoit le-

çon de Theologie en cette ville de Cordoüe. Mais pour reuenir à la denomination du nom Peru, ie rapporteray celle qu'en donne le Pere Valera en son Histoire Latine, dont voicy les paroles, que moy-mesme qui suis Indien, ay traduittes en nostre vulgaire. *Le Peru, qui est vn Royaume grandement illustre, fort fameux, & de grande estenduë, abonde si fort en or, en argent, & en autres riches metaux, que cette prodigieuse abondance a fait passer en prouerbe cette commune façon de parler; Qu'vn homme possede le Peru quand il est comblé des biens de fortune. Ce nom fut imposé fortuitement par les Espagnols à cét Empire des Yncas: Car il est certain qne ce n'est pas vn nom propre; Aussi tant s'en faut que les Indiens l'appreuuent, qu'au contraire ils le tiennent pour barbare, & l'ont si fort en horreur, que pas vn d'eux ne le veut proferer; tellement qu'il n'y a que les Espagnols qui en vsent. Il ne signifie, ny richesses, ny autre chose de grande importance; & peut-on bien dire, que comme l'imposition du mot se trouua nouuelle, la signification des richesses le fut aussi, pource qu'elles procederent purement du bon-heur de leur conqueste. Quant au mot* Pelu, *c'est vn nom appellatif, qui signifie riuiere en la langue de ces Barbares, qui habitent entre Panama & Huaya, si ce n'est qu'on veuille dire que c'est aussi le nom propre d'vne certaine Isle, appellée Pelua, ou Peru. Comme il aduint donc que les premiers Conquerans de ces terres, qui estoient Espagnols de nation, nauiguant depuis Panama, furent jettez en cette Coste premier qu'en autre lieu, le mot de Peru ou de Pelua leur plût si fort, que comme s'il eust signifié quelque grande chose, ils s'en seruirent depuis à denoter tous les autres lieux qu'ils descouurirent, tellement qu'à la fin il se trouua qu'ils appellerent Peru tout l'Empire des Yncas. Quelques-vns*

neantmoins ne trouuant pas à leur gré ce nom, n'en voulurent point vser, & appellerent ces terres la nouuelle Castille. Toutesfois le general l'emporta sur le particulier, si bien que depuis on imposa ces deux noms à ce grand Royaume, iusques-là mesme, que les Notaires tant Ecclesiastiques que Royaux, ont accoumé d'en vser encore pour le iourd'huy, bien que toutesfois en l'Europe & aux autres Royaumes il soit plus ordinaire que celuy de Pelua. Quant à son Etymologie, il y en a plusieurs qui la tirent du nom Pirua, qui est vn mot des Quechuas, du pays de Cozco, par où est signifiée vne maniere de Closture en forme de palissade, où ceux du pays ont accoustumé de serrer les biens de la terre. Et certes à le bien considerer l'opinion de ceux-cy n'est pas beaucoup esloignée de la vray-semblance, estant certain qu'en ce Royaume les Indiens ont quantité de telles Clostures en forme de granges, pour y mettre leur recolte : à cause dequoy il n'est pas incompatible que les Espagnols n'ayent emprunté ce nom estranger, & dit Piru en ostant la derniere voyelle, pour mettre l'accent, & la derniere syllable aussi. S'il est donc vray que ce nom dont se seruirent les premiers Conquerans de ces terres, comme d'vn nom propre, pour denoter tout l'Empire, est doublement appellatif, ie ne feray point difficulté de m'en seruir, & de dire indifferemment Peru & Piru. Or l'introduction de ce nouueau nom ne se doit point reietter, comme vsurpé faussement & à la volée, y ayant de l'apparence que les Espagnols n'en treuuerent point de general ny de plus propre que celuy-cy, pour estre imposé à cette contrée. Car auant le regne des Yncas, châque Prouince auoit son nom propre, comme Charca, Colla, Cosco, Rimac, Quitu, & ainsi de leurs semblables, sans auoir esgard aux autres pays. Mais depuis que les Yncas assuiettirent tout ce Royaume, ils le nommerent conformement à l'ordre de leurs conquestes, &

des peuples qu'ils firent leurs tributaires, comme par exemple pour denotter les quatre parties du Royaume, ils dirent Tahuantin Suiu, & appellerent les vassaux de l'Ynca, O *Yncap-runam. Ce qui fut cause que les Espagnols, qui remarquerent la confusion & la diuersite de ces noms, donnerent fort prudemment celuy de Peru à ces terres par eux descouuertes. Celuy de Peru ou de nouuelle Castille, &c.* Voila les paroles du R.P. Blas Valera, où il ne s'esloigne aucunement de l'opinion du P. Acosta, qui preuue, comme nous l'auons monstré, que ce nom fut premierement imposé par les Espagnols à tout ce pays-là, & qu'auparauant leur arriuée, ses Indiens n'en auoient iamais vsé en leur langage. Mais pour moy, sans m'arrester tout à fait à ce qu'en dit le P. Blas Valera, il me semble qu'il y a plus d'apparence de croire que l'imposition du nom Peru prit son origine du nom propre Beru, ou de l'appellatif Pelu, qui signifie riuiere en la langue de cette Prouince, plustost que de Pirua, qui est le mesme que Gabion, ou closture. Car, comme i'ay dit cy-deuant, ceux qui l'imposerent les premiers furent les gens de Vasco Nunnez de Balboa, qui n'estoient pas encore entrez si auant dans le pays, qu'ils peussent sçauoir ce que signifioit le mot Pirua. A quoy i'adiouste que ce ne furent non plus les Conquerans du Peru, d'autant que 15 ans auãt qu'on fust allé à cette conqueste, les Espagnols qui viuoient dans Panama appelloient Peru tout le pays, qui depuis la ligne Equinioctiale s'estend iusques au Midy. Ce que certifie encore Francisco Lopez de Gomara en son Histoire des

In des Chapitre cent dixiesme, où il parle ainsi. *Il y en a qui disent que par vne particuliere Relation qui fut faite à Balboa, il sceut qu'au Peru il y auoit de l'or & des Esmeraudes. Mais soit qu'il le faille croire ou non, tant y a qu'il est certain qu'il se parloit desia du Peru dans Panama, au temps que Piçarro, & Almagro armerent pour s'y en aller, iusques-là mesme qu'on en disoit de fort grandes choses.* Voila qu'elles sont les paroles de Gomara, qui font voir assez clairement, que le nom Peru estoit desia en vsage, long-temps auparauant le voyage de ceux qui s'y en allerent pour le conquerir, & qui le conquirent en effect.

Deductions de quelques autres noms nouueaux.

CHAP. VII.

AFin que la deduction du nom Peru ne soit pas seule, il me semble n'estre pas hors de propos d'en rapporter d'autres semblables, qui se firent auant & apres celle-cy. Car il n'y aura point de mal que nous les anticipions, pource que cela nous espargnera la peine d'en parler quand il en sera temps. Nous commencerons donc par celle de *Puerto Vieio* ou du *vieux port*, pource qu'elle se fit tout auprés du lieu où arriua celle du Peru. Mais auparauant il sera bon de sçauoir que de Panama iusques à la ville Royale on nauigue auec beaucoup de peine, à cause des grands

courans de la mer, & du vent de Sud, qui eſt ordinaire en cette Coſte. Pour éuiter donc les inconueniens qui en pouuoient arriuer, ceux qui s'en alloient à ce voyage, eſtoient contraints au ſortir du port de bordejer auec leurs vaiſſeaux à trente, ou quarante lieuës de mer, ſi bien que de cette ſorte ils gaignoient le haut de la coſte, nauiguant touſiours à la Boline ; D'où il ſenſuiuoit bien ſouuent, que lors qu'il ſe rencontroit que le nauire n'eſtoit pas bon de voile du coſté de la Boline, il eſtoit ietté plus loing que le lieu d'où il eſtoit party. Mais enfin depuis que François Drac Anglois eut paſſé le deſtroit de Magellan, ce qu'il fit en l'an 1579. il deſcouurit vne meilleure methode de nauiguer, qui fut de bordejer à deux ou trois cens lieuës dans la mer, ce que les Pilotes n'auoient encore oſé faire. Car ils entroient en apprehenſion, ſans ſçauoir autrement dequoy ny de qui, ſi ce n'eſt qu'en leur imagination ils ſe perſuadoient qu'ils ne ſeroient pas pluſtoſt à cent lieuës de terre, qu'ils ſe perdroient dans la mer, à cauſe de ſes grands calmes, de ſorte que pour ne tomber en cét inconuenient, ils n'oſoient s'y enfoncer bien auant. En effect pour cette meſme crainte, peu s'en fallut que noſtre nauire ne ſe perdit lors que ie pris la route d'Eſpagne, & qu'il fut ietté en l'Iſle Gorgone, où nous euſmes bien de la peine à nous tirer d'vn ſi mauuais Golphe. Comme donc au commencement de la conqueſte du Peru, vn de ces nauires qui nauiguoit de la façon que nous auons ditte, ſe fut mis à bordejer ſix ou ſept fois au ſortir du meſme port,

où il retournoit tousiours, ne pouuant venir à bout de cette nauigation; il arriua qu'vn de la troupe ennuyé de ce qu'on ne pouuoit passer outre, se mit à dire ces mots. *Ce port est viel pour nous autres:* Si bien que depuis, il à tousiours esté nommé *Puerto Viejo*. Et d'autant que le iour de Saincte Heleine ils descouurirent prés du mesme port vne langue de terre assez remarquable, ils la nommerent pour cét effect *la pointe de Saincte Heleine*. Mais long-temps auant l'imposition de ces noms, il y en eut vne autre semblable, & qui merite bien d'estre remarquee. Car en l'an 1500. vn certain vaisseau s'estant mis sur mer, sans qu'on sceust au vray si c'estoit celuy de Vincent Yennez Pinçon, ou de Iean de Solis, Capitaine de marine, fort hazardeux à descouurir de nouuelles terres, comme il s'en alloit en queste & s'enqueroit du pays, car c'estoit alors tout l'exercice des Espagnols, auec vn desir extreme de trouuer la terre ferme, pource qu'on n'auoit encore descouuert que des Isles, à sçauoir toutes celles qu'on nomme auiourd'huy *de Barlouento*, vn marinier qui estoit à la hune descouurit de bonne fortune le lieu qu'on appelle *Caprira*, qui est au dessus la ville *de nombre de Dios*; & en mesme temps inuitant ceux du nauire à se resiouyr; Or çà compagnons, leur dit-il, *en nombre de Dios sea*, comme s'il eust voulu dire: loüé soit Dieu messieurs, ie voy la terre ferme. De maniere que depuis on a tousiours appellé *Nombre de Dios*, la ville qu'on y bastit, & Terre ferme cette seule Coste; bien qu'il y en ait d'autres que celle-là. Dix ans apres,

ils appellerét encore cette Prouince *la Castille d'or*, pour la grande quantité qu'ils y treuuerét de ce metail, & à cause d'vn fort que Diego de Nicuessa y fit bastir en l'an mil cinq cens dix. L'Isle qu'on nomme *la Trinidad*, qui est en la Mer douce, fut nommée comme cela, pour auoir esté descouuerte le iour de la tres-saincte Trinité: A quoy i'adiouste que la ville de Cartagene s'appella ainsi, à cause de son port, qui pour estre semblable à celuy de Cartagene en Espagne, donna suiet aux premiers qui le virent de s'escrier *ce Haure n'est pas moins bon que le port de Cartagene*. Pour cette mesme raison l'Isle *Serrane*, que l'on trouue vers la Hauana, au voyage de Cartagene, fut ainsi ditte du nom de Pedro Serrano Espagnol de nation. Car son nauire s'estant perdu non loing de-là, luy seul se sauua à la nage, & fut jetté en cette Isle, qu'il trouua deserte, & où il n'y auoit ny bois, ny eau douce: Et toutesfois faisant de necessité vertu, il y vescut sept ans durant par son industrie, comme il sera dit plus au long au Chapitre suiuant, pource que c'est vne Histoire qui n'est pas moins remarquable que digne d'admiratió; Or il n'y a point de doute que pour memoire de son nom & de cét euenement, on appella cette Isle *Serrana*, & *Serranilla*, celle qui est auprés, pour mettre vne difference entre l'vne & l'autre. Ainsi la ville de Santo Domingo, ou de Sainct Dominique, & toute son Isle ont tiré leur nom des euenemens qui en ont donné sujet, comme le remarque Gomara au Chapitre trentecinquiesme, d'où i'ay tiré ces paroles mot à mot. *La plus fameuse ville de cette Coste*

est celle



eſt celle de ſainct Dominique, les fondemens de laquelle furent iettez par Barthelemy Colomb ſur le bord de la riuiere d'Ozama. Il l'appella ainſi, pour ce qu'il arriua en ce lieu vn dimanche iour de ſainct Dominique qui eſtoit le nom de ſon pere, tellement qu'il y eut trois cauſes qui contribuerent à vn meſme effect, &c. Voila ce qu'en dit Gomara. De cette meſme façon, ont eſté impoſez tous les autres noms des plus beaux ports, des grandes riuieres, & pareillement des Prouinces & des Royaumes du nouueau Monde. Car ceux qui les ont apperceus les premiers les ont appellez du nõ du Sainct, ou de la Saincte au iour deſquels ils ont eſté deſcouuerts, ou meſme les Capitaines, les Soldats, & les Pilotes qui en ont fait la deſcouuerte leur ont donné leurs noms propres; dequoy nous touchons quelque choſe en noſtre Hiſtoire de la Floride en l'endroit où nous en faiſons la deſcription, & parlons de ceux qui s'y en allerent les premiers. Là meſme, ie m'eſtois aduiſé d'adiouſter en ſuitte du quinzieſme Chapitre du 6. liure, toutes ces deductions de noms iointes enſemble auec celles du mot Peru, de peur qu'il ne vint faute de moy, auant que pouuoir mettre la main à cette Hiſtoire. Mais puis qu'il a pleu à Dieu me maintenir en vie, i'ay trouué à propos de les oſter de là pour les mettre chacune en ſon lieu. Toute l'apprehenſion que i'ay maintenant, c'eſt que quelque Hiſtorien ne s'en ſoit accommodé, d'autant que ce liure a deſia paſſé par pluſieurs mains, ioint qu'entre tant de perſonnes qui ont voulu ſçauoir de moy la deduction du nom Peru, il s'en eſt trouué à qui ie ne l'ay peu refuſer honne-

ſtement pour leur eſtre entierement acquis, quelque deſſein que i'euſſe de n'en donner les memoires à perſonne, & de les garder par deuers moy.

Deſcription du Peru.

CHAP. VIII.

L'Empire des Yncas eſtoit ainſi borné de quatre coſtez, lors que les Eſpagnols y entrerent. Il s'eſtendoit du coſté du Nord iuſques à la riuiere Ancaſmayu, qui paſſe entre les confins de Quitu & de Paſtu. Elle ſignifie en la langue generale du Peru *Riuiere Azurée*, & peu s'en faut qu'elle ne ſoit perpendiculairement ſous la ligne Equinoctiale. Deuers le Midy il eſtoit borné de la riuiere appellée Mauly, qui court Leſt Oüeſt au de là du Royaume de Chily, auant qu'arriuer au pays des Araucos, qui eſt à plus de quarante degrez de la ligne au Sud. Entre ces deux fleuues on compte enuiron mille trois cens lieuës de largeur par terre. Ce qu'on appelle Peru en a ſept cens cinquante, depuis la riuiere Ancasmayu, iuſques à la Prouince des Chicas, qui eſt la derniere des Charcas, à le prendre North Sud; Et quant au Royaume qu'ils appellent Chilé, il a pareillement a North Sud, cinq cens cinquante lieuës, à compter depuis les frontieres de la Prouince des Chicas, iuſques à la riuiere Mauly. Il eſt borné vers

le Leuant d'vne longue chaiſne de montaignes touſiours couuertes de neiges, & inacceſſibles, non ſeulement aux hommes & aux beſtes, mais aux oyſeaux meſmes; & qui depuis Saincte Marthe s'eſtendent iuſques au deſtroit de Magellan, & ſont appellées des Indiens *Ritiſuyu*, comme qui diroit ceinture, ou eſcharpe de neige. A le prendre par la coſte, les confins de cét Empire s'eſtendent depuis le Cap de Paſſau iuſques à la riuiere de Mauly, qui s'engolfe dans la mer du Sud. Tout ce Royaume paroiſt fort eſtroit à qui le conſidere du Leuant au Ponant. Sa plus grande largeur, ſi l'on trauerſe depuis la Prouince Muyu-Pampa par le pays de Chachapuyas, iuſques à la ville de Truxillo ſcituée ſur la Coſte de la mer, eſt de ſix vingts lieuës, & ſa plus eſtroite eſtenduë, depuis le port d'Arica iuſques à la Prouince appellée Liliaricoſſa, n'eſt que de 70. lieuës. Voila quelles ſont les quatre Confins de l'Empire qu'ont ſubiugué les Rois Yncas, dont nous pretendons eſcrire l'Hiſtoire moyennant l'aſſiſtance Diuine. Mais auparauant que paſſer outre il ne ſera pas hors de propos, de raconter icy l'aduenture de Pedro Serrano, que nous auons cy-deuant promiſe, tant pource qu'il n'y a pas long-temps qu'il en a eſté parlé, qu'afin d'allonger vn peu ce Chapitre.

Pedro Serrano s'eſtant ſauué à la nage, apres le deſbris de ſon vaiſſeau, fut ietté en cette Iſle deſerte, qui fut depuis appellée de ſon nom. Elle auoit deux lieuës de circuit, à ce qu'il diſoit, & la Carte de nauigation aſſeure le meſme. Car on y peut voir depein-

tes trois Isles fort petites, & tout à l'entour quantité de bancs de sable, où se remarque encore l'autre Isle qu'on appelle *Serranilla*, qui contient cinq petites Isles plus pleines de bancs que n'est la Serrane, desquels il y en a quantité en tout ce Parage. Aussi est-ce pour cela que les vaisseaux s'en esloignent tant qu'ils peuuét, afin de ne se mettre en danger de leur perte. Le malheur ayant donc voulu que Pedro Serrano fist naufrage en ce lieu là, il eut recours à son industrie pour se sauuer, & fist si bien qu'à force de nager il abborda l'Isle dont nous parlons. Y estant arriué, il s'y vit en estat de se dire l'homme du monde le plus desolé; car il n'y trouua ny eau ny bois, & non pas mesme de l'herbe, ny autre chose qui peust seruir à sa nourriture, en attendant qu'il passast par là quelque vaisseau, qui le receust pour l'empescher de mourir de faim & de soif, qui luy sembloit vne mort plus cruelle que s'il se fut noyé, pource qu'il n'eust pas languy si lóg temps. En ce miserable estat il passa la premiere nuict à pleurer son infortune, & à s'affliger bien fort, comme pourroit faire toute autre personne qui se verroit reduitte en de si grandes extremitez. Le lendemain il ne fut pas plustost iour, que s'estant mis à se pourmener tout allentour de l'Isle il y trouua quelques poissons sur le bord, tels que peuuent estre des Escreuisses marins & autres Coquillages qu'il recueillit, & les mangea cruds, n'ayant point de feu pour les faire cuire. Voila dequoy il se nourrit quelque temps, iusques à ce qu'ayát apperceu certaines Tortuës qui sortoient hors de la

mer, comme il vit qu'elles en estoient assez loing, il en attaqua vne dont il se saisit, & en fit de mesme de toutes les autres, qu'il pût attrapper; Puis empoignant vn cousteau, qu'il souloit porter à sa ceinture, & qui luy seruit alors d'vn fauorable instrument de vie, il en tua vne, & en beut le sang en lieu d'eau. En ayant fait autant des autres, il en couppa la chair par tranches, & la mit cuire au Soleil. Quant à leurs coquilles, apres qu'il les eust destachées, il s'en seruit à recueillir de l'eau de pluye; Car on ne peut mettre en doute que tout ce pays là ne soit extremement pluuieux. Il passa donc quelque temps à se nourrir de la chair de ces tortuës, qu'il tuoit en assez bon nombre, & dont il y en auoit de toutes façõs, les vnes de la largeur d'vne grande targe, & les autres moindres. Il est vray qu'il ne luy seruoit de riẽ de cõbattre les plus grandes, pource qu'elles se trouuoient plus fortes que luy, tellement qu'en vain il montoit sur elles pour les lasser, & les abattre sous luy, d'autant que le portant ainsi sur le dos, elles rebroussoient incontinent vers la mer, de sorte que l'experience luy monstroit quelles tortuës il deuoit ou combattre ou laisser, pour n'auoir dequoy en venir à bout. Cependant il n'est pas à croire combien d'eau il amassoit dans leurs conques, y en ayant quelques-vnes qui en tenoient vne quantité notable. Comme il vit qu'il auoit suffisamment à manger & à boire, il dit à par soy, qu'il ne luy falloit plus rien que du feu pour cuire sa viande, & faire fumée, si de hazard il passoit par-là quelque nauire. Sur cette imagination

que la neceſſité fit naiſtre en luy, comme ayant accouſtumé d'aller ſur la mer, qui a cela de propre de rẽdre ingenieux dãs les trauaux ceux qui la frequentent, il s'aduiſa d'aller chercher des caillous, pour s'en ſeruir comme de pierres à feu, & de ſon couſteau en lieu de fuſil. Mais n'en trouuant point dans l'Iſle, ou il n'y auoit rien que du ſable, il entroit ſouuent dans la mer, où il ſe mettoit à la nage & à faire le plongeon, n'oubliant aucune ſorte d'inuention pour voir s'il ne trouueroit point ce qu'il cherchoit. En effect il trauailla ſi bien, qu'a la fin ſa peine luy reüſſit, & il trouua quelques Caillous, dont il choiſit les meilleurs, qu'il battit les vns contre les autres, auec tant de bon ſuccez, qu'il en ſortit des eſtincelles de feu. Alors d'vne piece qu'il rompit de ſa chemiſe, il en fit vne maniere de charpie, qui reſſembloit à du cotton, & ainſi s'aydant de tout le fuſil enſemble, à la fin à force de le battre, & d'adiouſter inuention ſur inuention, il en tira du feu, comme il deſiroit. Et d'autant qu'il ne luy reſtoit plus qu'à trouuer dequoy l'entretenir, pour cét effect il s'en alloit d'heure en heure deſſus le bord de la mer, afin d'en ramaſſer les balliures; Car il y trouuoit quantité de mouſſe marine, qu'on appelle vulgairement *Ouas marinas*, & meſme il y rencontroit quelquesfois des eſclats de bois pourry, reſté du deſbris des nauires qui ſe perdoient ſur la mer; Comme pareillement des os de poiſſon, des coquillages, & autres choſes ſemblables, dont il entretenoit le feu. Auecque cela pour empeſcher que l'eau ne vint à l'eſteindre, des plus

grandes tortuës qu'il auoit tuées, il en fit comme vne maniere d'auuent, vſant de toute la vigilance qui luy eſtoit poſſible, afin de le conſeruer. Il paſſa deux mois en cette auſterité de vie, à la fin deſquels, voire auparauant, il ſe treuua tout nud, pource que les méchans habits qu'il auoit ſur luy, ſe pourrirent par vn meſlange de chaleur & d'humidité, les pluyes, comme i'ay dit, n'eſtant pas moins grandes en ce clymat, que la chaleur y eſt exceſſiue. Auſſi n'eſt-il pas à croire combien eſtranges eſtoient les incommoditez qu'elle luy cauſoit, n'ayant ny habillement, ny ombre pour ſe defendre du Soleil. De maniere que lors qu'il n'en pouuoit plus ſupporter la violence, il eſtoit contraint de ſe mettre dans l'eau pour y trouuer quelque rafraiſchiſſemẽt. En ces trauaux qui vont par deſſus l'imagination, trois ans s'écoulerent tous entiers, durant leſquels il vit paſſer aſſez de nauires. Mais quelque fumée qu'il peuſt faire, ſignal ordinaire de ceux qui ſont perdus ſur la mer, les nauigateurs paſſoient outre, & ne daignoient aller voir ce que c'eſtoit, de peur qu'ils auoient de ſe perdre eux-meſmes, & d'eſchoüer ſur les bancs. Dequoy le pauure Serrano s'affligeoit ſi fort, qu'il eſt croyable qu'en des extremitez ſi rudes & ſi faſcheuſes, il euſt preferé tres-volontiers la mort à la vie. Durant cela les incommoditez du temps, & les miſeres qu'il enduroit, le firent deuenir velu comme vn Ours par toutes les parties de ſon corps, ſi bien que la barbe & les cheueux luy alloient plus bas que la ceinture. Apres auoir veſcu de cette ſorte durant trois ans, il

arriua finalement qu'vn soir, comme il ne pensoit à rien moins il apperceut en cette Isle vn hóme qui la nuict d'auparauãt auoit fait naufrage en ces bancs, & s'estoit sauué à la faueur d'vne des planches du nauire. Le lendemain si tost qu'il fut iour cét hóme inconnu ayant pris garde à la fumée que faisoit le feu de Pedro Serrano, & se doutant bien de ce que c'estoit, tascha de s'y en aller, s'aydant pour cét effect de la planche, & de l'addresse qu'il auoit à nager. Il seroit bien difficile de dire lequel des deux fut le plus estonné quand ils se virent d'assez prés. Serrano s'imagina d'abbord que c'estoit quelque Demon, qui sous la figure d'vn homme s'en venoit à luy; pour le tenter, & le mettre au desespoir. Celuy-cy cependant auoit la mesme pensee de Serrano; & à considerer vn homme, ou plustost vn monstre si velu par tout le corps, & qui ne sembloit estre que poil & que barbe, il creut voir le diable en sa propre figure. Comme ils fuyoient ainsi l'vn de l'autre, à la fin le nouuel hoste se rasseura de sa peur, quand il ouyt que Pedro Serrano disoit *Seigneur Iesus desliurez moy des tentations du diable*. Il l'abborda doncques, & les yeux tous beignez de larmes. Ha! mon frere luy dit-il, ne fuyez point ie vous prie: ie suis Chrestien comme vous, & en mesme temps pour mieux l'asseurer de cette verité, il se mit à dire *le Credo*. Alors Pedro Serrano ne pouuant plus douter apparẽment que ce ne fust vn Chrestien, accourut à luy, & ils s'embrasserent tous deux fort estroitement, auec des demonstrations d'vne tendresse extraordinaire, & du grand regret qu'ils

auoient de ſe voir enuelopez dans vne meſme diſgrace, ſans eſperāce de s'en pouuoir retirer. En ſuitte de cela s'eſtans racontés l'vn à l'autre en peu de paroles leurs aduentures paſſées, Pedro Serrano, qui ſe douta bien que ſon hoſte auoit faim, luy offrit à manger & à boire de ce qu'il auoit, ce qu'il accepta tres volontiers, puis ils s'entretindrent à loiſir ſur le ſuiet de leur miſerable fortune. Ils commencerent deſlors à mettre ordre le mieux qu'ils peurent aux moyens qu'ils leur falloit tenir pour s'empeſcher de mourir de faim, partageans pour cét effect les heures du iour & de la nuict, afin de pouruoir chacun à ſon tour à leurs communes neceſſitez, ſoit qu'il fuſt queſtion de ſe fournir de quelque marée, ou d'aller chercher de la mouſſe marine, des eſclats de bois, des os de poiſſon, ou autres choſes ſemblables que la mer iettoit à bord, & s'en ſeruir pour entretenir leur feu; car c'eſtoit dequoy ils auoient vn ſoing particulier, & pour cela meſme qu'ils veilloient chacun à ſon tour, pour l'empeſcher de s'eſteindre. Ils paſſerent quelques iours à viure de cette ſorte. Mais le malheur voulut qu'ils ne peurent eſtre long-temps enſemble ſans ſe broüiller & ſe quereller, & meſme peu s'en fallut qu'ils n'en vinſſent aux mains; par où l'on peut voir combien ſont miſerables les hommes de ſe laiſſer ainſi commander à leurs paſſions. Le ſuiet de leur querelle vint de ce que l'vn pretendoit que ce fuſt à faire à l'autre de pouruoir aux choſes qui leur eſtoient neceſſaires, tellement que cette broüillerie iointe aux paroles picquantes qu'ils ſe

direntlà deſſus ſepara l'vn d'auec l'autre. Mais en fin la neceſſité les r'appella, & les mit bien enſemble, de telle ſorte qu'ils ne ſe quitterent point de quatre ans, durant leſquels ils firent touſiours fumée à châque vaiſſeau qu'ils virent paſſer ; en vain toutesfois, & cela les affligea ſi fort, qu'ils perdirent toute eſperance de pouuoir iamais ſortir d'vn ſi miſerable exil.

Apres qu'vn ſi long temps ſe fut eſcoulé, voila finalement qu'vn nauire venant à paſſer aſſez prés du lieu où ils faiſoient de la fumée, s'en apperceut de bonne fortune, ſi bien que ceux de dedans enuoyerent vne chalouppe à leur bord, afin de les prendre. Alors Pedro Serrano & ſon compagnon, qui n'eſtoit pas moins effroyable que luy, voyant que la chalouppe s'approchoit d'eux ; pour empeſcher que les mariniers qui les alloient ioindre, ne les priſſent pour quelques demons, & ne s'en fuïſſent d'eux, ſe mirent à dire *le Credo*, inuoquans à haute voix le nom de Ieſus noſtre Redempteur. En quoy certes ils furent bien-aduiſez, & il eſt à croire que ſans cela, les Mariniers s'en fuſſent fuïs, pource qu'ils paroiſſoient pluſtoſt des monſtres, que non pas des hommes. Ils les receurent donc en leur chalouppe, d'où ils les furent mettre dans le nauire ; Où il n'y euſt celuy des nauigateurs qui ne fuſt rauy d'eſtonnement & de pitié, de les voir en ſi miſerable eſtat, & d'oüir les choſes qu'ils auoient ſouffertes par le paſſé. Ils continuerent donc leur route, auec deſſein de faire voile en Eſpagne ; mais le dernier

des deux mourut ſur la mer, au grand regret de Pedro Serrano, lequel au ſortir de tant de miſeres, euſt le bon-heur d'abborder en Allemagne, & d'eſtre preſenté à l'Empereur ainſi affreux qu'il eſtoit, & couuert de poil, afin qu'vne choſe ſi extraordinaire fuſt vne preuue de ſon naufrage, & des grands maux qu'il auoit ſoufferts. Que s'il euſt voulu tarder quelque temps en châque ville par où il paſſoit, pour y faire monſtre de ſoy-meſme, il n'y a pas de doute qu'il euſt amaſſé beaucoup d'argent. Auſſi y euſt-il quelques Seigneurs qui furent curieux de le voir, & luy donnerent dequoy paſſer ſon chemin. Mais par deſſus tous les autres, l'Empereur bien eſtonné de luy oüir dire les choſes eſtranges qu'il racontoit de ſon naufrage, luy fit don de quatre mille poids de rente, qui valent au Peru quatre mille & huict cens ducats. Ce qui ne luy ſeruit de rien neantmoins, d'autant qu'il fut preuenu de mort, comme il s'en alloit à Panama pour y iouyr de ce reuenu. Ie tiens cette Hiſtoire d'vn Gentilhomme digne de foy, qu'on appelloit Garciſanchez de Figueroa, qui en pouuoit parler comme ſçauant, pour auoir conneu familierement Pedro Serrano. Il aſſeuroit de luy en auoir oüy faire le recit à luy-meſme, & diſoit de plus qu'apres que Serrano euſt veu l'Empereur, il ſe fit coupper vne partie de ſes cheueux & de ſa barbe, qu'il porta depuis tant ſoit peu plus courte que la ceinture. Et d'autant qu'elle eſtoit fort large, & touffuë, il eſtoit contraint de la treſſer quand il vouloit repoſer, autrement elle l'incommodoit dans le lict, & l'empeſchoit de dormir.

De l'Idolatrie de ceux du Peru, & des Dieux qu'ils adoroient auant qu'estre gouuernez par les Yncas.

CHAP. IX.

POur mieux donner à entendre quelle estoit l'Idolatrie des Indiens du Peru, & quelle encore leur maniere de viure, il est necessaire que nous diuisions cét ancien temps en deux âges; Au premier desquels, nous dirons de quelle façon ils souloient viure, auant qu'estre gouuernez par les Yncas, & au second quel estoit le gouuernement de ces Roïs, afin de ne confondre cette matiere, & de n'attribuer l'Idolatrie ny les mœurs des vns à celles des autres. Il faut donc sçauoir qu'en ce premier âge, il y auoit parmy les anciens Gentils des Indiens vn peu meilleurs que des bestes appriuoisees, & d'autres qui estoient pires que les animaux les plus sauuages. Or ayant à traiter de leur Idolatrie, il est à propos de commencer par leurs Dieux. Ils les choisissoiét conformes à leur brutalité, & à l'infame inclination qu'ils auoient, soit à les adorer en grand nombre, soit à rendre des honneurs diuins aux choses du monde, les plus viles & les plus basses qu'on sçauroit s'imaginer. Car il est certain que châque Prouince, châque Nation, châque Famille, châque Ville, châque ruë, & mesme châque

maiſon auoit ſes Dieux differens de ceux des autres. Car ils s'imaginoient follement qu'il n'y auoit que le Dieu auquel ils ſe voüoient particulierement qui les peuſt ayder à leur beſoin; Et voila pourquoy ils tenoient pour eſtrangers tous ceux que les autres adoroient. Ce fut de cette pernicieuſe creance que prirent leur origine les Dieux qu'ils eurent, qui furent diuers, & en fort grand nombre. Or d'autant que leur eſprit n'alloit point ſi auant que celuy des Romains, qui ſe figuroient des Deitez imaginaires, telles qu'eſtoient la Paix, l'Eſperance, la Victoire, & ainſi des autres ; comme ils n'eſleuoient point leurs penſées à des choſes inuiſibles, ils n'adoroient auſſi que celles qu'ils voyoient, & le faiſoient brutallement les vns à la difference des autres, ſans conſiderer ny ſi elles en eſtoient dignes, ny ſans meſme auoir égard à leur propre perſonne, veu qu'ils ſe portoient à l'adoration des choſes qui leurs eſtoient inferieures. C'eſtoit donc leur principale intention d'auoir des Dieux qui differaſſent les vns des autres, ſans ſe mettre en peine de quelque nature qu'ils peuſſent eſtre. Ils le teſmoignoient aſſez en ce qu'ils adoroient indifferemment des Herbes, des Plantes, des Fleurs, & des Arbres de toutes les ſortes, des hautes Montaignes, des Creuaſſes, des precipices profonds, de groſſes pierres, & de petits caillous diuerſement colorez comme du Iaſpe, qu'ils trouuoient deſſus le bord des riuieres. Adiouſtons à cecy qu'en la Prouince qu'on appelle *Puerto Viejo*, c'eſt à dire le vieux port, ils adoroient particulierement l'Eſme-

raude, auec apparence qu'ils en eussent fait de mesme des Diamans & des Rubis s'il s'en fust trouué en ce pays là. Ils adoroient encore diuers animaux, les vns pour leur cruauté, comme le Tygre le Lion, & l'Ours, qu'ils ne rencontroient iamais, que les tenant pour leurs Dieux ils ne se prosternassent à terre, & ainsi ils se laissoient tuer miserablement, sans prendre la fuitte, & sans se mettre en deffence. I'obmets quantité d'autres animaux qu'ils adoroient à diuerses fins, les vns pour leurs ruses, comme les Singes, & les Renards, les autres pour leur fidelité, comme le Chien, & les autres pour leur vitesse, comme le Loup Ceruier. Ils en faisoient de mesme enuers vn Oyseau par eux appellé *Cuntur*, qui leur estoit en veneration, à cause de sa grandeur; & particulierement à certains peuples qui se disoient estre descendus de luy. Il y auoit aussi quelques Nations qui sacrifioient aux Aigles, & d'autres qui adoroient les Faucons, à cause de leur addresse à voler, & à prendre du gibier pour s'en nourrir. Ils adoroiẽt le Chahuan, à raison de la beauté de ses yeux & de sa teste, comme pareillement la Choüete, pour la subtilité de ses yeux qui voyẽt dãs les tenebres; ce qui leur sembloit vne chose merueilleuse. Auec cela ils tenoient pour Deitez les Couleuures, & les Serpens, principalemẽt les plus cruels & les plus grands, tels que ceux qui sont en la Contrée des Antis, qui ont iusques à vingt cinq ou trente pieds de longueur, & autant de largeur ou peu s'en-faut. Ceux des pays où les Couleuures n'estoient pas si grandes, qu'en la Contrée des

Antis, en adoroient d'autres de diuerſes formes, & meſme leur Idolatrie paſſoit iuſques aux Leſards, & aux Crapaux. En vn mot il n'y auoit point chez eux de ſi vilains animaux qu'ils ne recogneuſſent pour leurs Dieux, pluſtoſt pour monſtrer qu'ils en auoient de differents les vns des autres, que pour aucune vtilité qu'ils en peuſſent eſperer. Par où l'on peut voir, que ces peuples eſtoient extremément niays, & tels que des Brebis ſans Paſteur. Mais il ne faut pas s'eſtonner, ſi des gens qu'on n'inſtruiſoit point, & qui n'auoient aucune teinture des bonnes lettres, ſe laiſſoient choir en de ſi grandes erreurs, puis qu'il eſt certain que les Romains & les Grecs, qui ſe picquoiét ſi fort de ſçauoir, furent bien ſi aueuglez que d'auoir iuſques à trente mille Dieux, au temps le plus fleuriſſant de leur Empire.

De diuers autres Dieux qu'ils eurent.

CHAP. X.

IL y euſt en ce premier âge pluſieurs autres Indiens de diuerſes Nations, qui firent election de leurs Dieux auec plus de conſideration que ceux dont nous venons de parler. Ie mets en ce nombre ceux qui tenoient pour Deitez les choſes dont ils receuoient quelque proffit, tels qu'eſtoient ces peuples qui adoroient les ſources d'eaux viue, & les grandes Riuieres,

pource, qu'elles leur seruoient pour arroser les terres, où ils auoient semé des grains.

Les vns adoroient la Terre, & l'appelloient leur bonne mere, à cause qu'elle leur donnoit ses fruits; les autres l'Air, pource disoient-ils, qu'il faisoit viure les hommes par le moyen de la respiration; les autres le Feu, à cause qu'il leur seruoit à se chauffer, & à leur apprester à manger; Les autres le Mouton, pour le grand nombre de trouppeaux qu'ils nourrissoient en leurs pasturages; Les autres cette longue estenduë de Montaignes dont nous auons desia parlé, tant à raison de leur hauteur merueilleuse, que pour estre la source de plusieurs fontaines & ruisseaux qui arrosoient leurs terres; Les autres *le Maiz* où le *çarra* (c'est ainsi qu'ils appellent leur bled) pource qu'ils en faisoient du pain; Et les autres toutes les sortes de Legumes & de Fruicts que leur pays produisoit. Ceux qui habitoient la coste de cette mer auoient aussi vne infinité de Dieux qu'ils adoroient particulierement. Mais à le prendre en general, ils recognoissoient la Mer pour la plus puissante de toutes les Deitez, & l'appelloient *Mamacocha*, c'est à dire leur mere. Par où ils vouloient donner à entendre, qu'elle leur seruoit de nourisse, en leur donnant son poisson, pour se maintenir en vie. Tous ceux de la mesme Coste adoroient aussi en general la Baleine, à cause de sa monstrueuse grandeur; Où il est à remarquer qu'outre cette adoration, qui estoit commune entre-eux, ils en auoient en châque Prouince vne autre particuliere enuers les poissons qu'ils

y tuoient

y tuoient en plus grande abondance. Ils faiſoient à ce propos vn fort plaiſant conte, à ſçauoir que le premier de tous les poiſſons qui eſtoit au plus haut monde (c'eſt ainſi qu'ils ont accouſtumé d'appeller le Ciel) engendroit tous les autres de la meſme eſpece, dont ils ſe nourriſſoient, & que ſuiuant le cours des ſaiſons, luy-meſme prenoit le ſoing de leur enuoyer quantité de ſes enfans, pour leur commun aliment. Pour cette meſme raiſon les habitans de quelques Prouinces ſouloient adorer la Sardine, pource qu'ils en prenoient en plus grande quantité que d'autre poiſſon. I'obmets que pluſieurs en faiſoient de meſme de la Raye, du Chien de mer, de la Dorade, à cauſe de ſa beauté, de l'Eſcreuiſſe marin, & de toute autre ſorte de marée qui leur tenoit lieu d'autre meilleur poiſſon, ſoit qu'il n'y en euſt point en cette mer, ou qu'ils n'euſſent pas l'addreſſe de le peſcher. En vn mot, ils tenoient pour leurs Dieux ceux d'entre tous les poiſſons qu'ils ſçauoient leur eſtre les plus profitables; De telle ſorte qu'ils adoroient non ſeulement les quatre Elemens, châcun d'eux conſideré àpart ſoy, mais encore, tous les corps qui en eſtoient compoſez & formez, quelques abiets, & immondes qu'ils peuſſent eſtre. Il y auoit auſſi d'autres peuples, comme les Chirhuanes & ceux du Cap de Paſſau, qui ſont deux Prouinces ſeruans de bornes au Peru, du coſté du Septentrion & du Midy, qui n'adoroient pour tout aucune choſe ny baſſe ny haute, pour n'y eſtre portez d'inclination, ou pour raiſon de leur intereſt, ou par la crainte

mesme, si bien qu'ils viuoient alors, & viuent encore comme des bestes, qu'ils surpassent en brutalité, ce qui procede sans doute de ce que l'establissement des Loix, & de la doctrine des Rois Yncas n'a point passé iusques à eux.

Des Sacrifices qu'ils souloient faire.

Chap. XI.

L'Inhumanité plus que barbare des sacrifices que faisoient ces anciens Idolatres estoit tout à fait conforme à l'ignominie & à la bassesse de leurs Dieux: Car laissant à part leurs offrandes ordinaires, qui consistoiēt en fruicts de la terre, en moissons, & en animaux, ils sacrifioient en outre des hommes & des femmes de tous les âges, apres les auoir fait prisonniers aux guerres qu'ils se faisoient. Cette coustume execrable alloit iusques à ce point de felonnie parmy quelques-vns de ces peuples, qu'elle surpassoit celle des bestes les plus sauuages. Car n'estants pas contents de sacrifier leurs prisonniers, ils immoloient au besoing leurs propres enfans. Or ce Sacrifice diabolique d'hommes, de femmes, de garçons, d'enfans de tout sexe, & de tous âges, se faisoient entre eux en les ouurant tous en vie par le milieu de l'estomach, d'où ils leur arrachoient le cœur & les poulmons; puis de leur sang encore chaud, ils ensanglantoiēt l'Idole,

à laquelle le ſacrifice s'addreſſoit. Ce qu'ils n'auoient pas pluſtoſt fait, que leurs Deuins tenoient fixement les yeux attachez ſur le meſme cœur, & ſur les poulmons, pour voir par les coniectures qu'ils en tiroient, ſi leur offrande auoit eſté agreable ou non. Apres cela de quelque façon que la choſe leur ſemblaſt auoir reüſſi, ils bruſloient à l'honneur de l'Idole les poulmons & le cœur de celuy qu'ils auoient ſacrifié, dont ils mangeoient le corps à la fin, auec vn inſatiable appetit, & quand c'euſt eſté leur enfant propre, ils ne laiſſoient pas de s'en reſiouïr.

Le R. P. Blas Valera, par les coniectures qu'on en peut tirer de diuers fragmens de ſes memoires, ſembloit auoir la meſme intention que i'ay, en pluſieurs endroits de ſes eſcrits, à ſçauoir de diuiſer les temps, les âges, & les Prouinces, afin que l'on en peuſt mieux comprendre les mœurs & la maniere de viure de châcune de ces Nations. En voicy vne preuue que i'ay tirée le mieux que i'ay peu d'vn de ſes cahiers rompus, où parlant de l'eſtat preſent de ces peuples, qui vſent encore auiourd'huy de la meſme inhumanité dont nous venons de parler, il en dit ce qui s'enſuit. *Les Habitans du pays d'Antis mangent de la chair humaine. Les Tygres ne ſont pas ſi cruels qu'eux; Ils ne recognoiſſent ny Dieu ny Loy; ne ſçauent que c'eſt que de Vertu, & n'ont aucunes Idoles, ny rien qui en approche, ſi ce n'eſt qu'ils adorent le Diable, quand ſoubs la forme d'vn Serpent, ou de quelque autre animal, il ſe preſente à ces miſerables, afin de parler à eux. S'il arriue que par droit de guerre ou autrement, ils faſſent vn priſonnier, & qu'ils le con-*

noissent pour estre vn homme de peu, ils l'escartellent incontinant & en donnent les membres à leurs amis, ou à leurs valets, afin de les manger s'ils veulent, ou de les vendre à la boucherie. Mais si c'est vn homme de condition, en tel cas les principaux s'assemblent entre-eux auec leurs femmes & leurs enfans, pour assister à sa mort. Alors ces impitoyables ministres du Diable, l'ayant despoüillé, l'attachent tout nud à vn gros pieu, & le descouppent par tout le corps à coups de rasoirs & de cousteaux, faits d'vn certain caillou fort tranchant, & qui est vne maniere de pierre à feu. En cette cruelle execution ils ne le desmembrent pas d'abbord, mais ils ostent seulement la chair des parties qui en ont le plus; comme du gras de la iambe, des cuisses, des fesses, & des bras. Apres cela tous pesle-mesle, hommes, femmes, enfans, se teignent du sang de ce malheureux Martyr, & sans attendre que la chair qu'ils en ont tirée soit ou boüillie ou rostie, ils la mangent goulument, ou pour mieux dire, ils l'engloutissent sans la mascher, & ainsi ce miserable se voit mangé tout en vie, & enseuely dans le ventre de ses ennemis. La cruauté de ces meschans hommes, bien qu'inhumaine iusques au dernier poinct, ne l'est encore pas tant que celle des femmes, qui se frottent le bout des mammelles du sang de ce pauure patient, afin de le faire succer à leurs enfans, auec le laict qu'elles leur donnent. Ils continuent auec beaucoup de ioye ce bourrelage sanglãt, qu'ils appellent Sacrifice, iusques à ce que le prisonnier ayant acheué de viure, ils acheuent aussi de leur costé d'en manger la chair, & les entrailles; s'imaginãt deslors que toutes les resiouyssances & les festes qu'ils sçauroient faire ne sont rien à comparaison des delices qu'ils s'en vont gouster. Ils tiennent cette viande en grande veneration, & la mangent comme vne chose sacrée. Que s'ils ont pris garde que dans les langueurs & les supplices qu'ils ont fait souffrir au mi-

ſerable deſſunct, il ayt teſmoigné le moindre ſentiment de douleur, ou en ſon viſage, ou aux autres parties de ſon corps, ou meſme qu'il luy ſoit eſchappé quelque gemiſſement, ou quelque ſouſpir, alors ils briſent ſes os, apres en auoir mangé la chair, & les iettent à la voirie, ou dans la riuiere auec vn meſpris extreme. Au contraire s'il s'eſt monſtré reſolu, conſtant, & meſme farouche dans les tourmens; en tel cas, comme ils en ont mangé la chair & les entrailles, ils ſeichent les nerfs & les os au Soleil; puis les ayant mis ſur le ſommet des montagnes, ils les tiennent pour des Dieux, les adorent, & leur font des Sacrifices. Voila quelles ſont les Idoles de ces peuples brutaux, qui n'ont ny le ſens commun, ny la moindre connoiſſance des bonnes choſes, pource que l'Empire des Yncas ne s'eſt point eſtendu iuſques à eux, ny meſme celuy des Eſpagnols, tellement qu'ils perſiſtent encore auiourd'huy en leur infame ignorance, qui les rend pires que des beſtes. Cette engaence d'hommes cruels, & deſnaturez, eſt ſortie de la Mexique, à ce que l'on tient, & a peuplé depuis toutes les Contrées de Darien & de Panama, d'où elle a paſſé outre en ces grandes montaignes qui d'vn coſté abboutiſſent à Sainƈte Marthe, & de l'autre au nouueau Royaume de Grenade. Tout ce que ie viens de dire eſt tiré du R. P. Blas Valera, qui par le recit qu'il fait de ces deteſtables & infernaux Sacrifices, nous ayde à exagerer plus fort la façon de viure de ce premier âge, & celle qui s'y prattique encore auiourd'huy.

Il s'eſt trouué d'autres Indiens qui n'ont pas eſté ſi deſnaturez que ceux-cy, ny ſi cruels en leurs ſacrifices. Car bien qu'ils fuſſent ſanglants, la mort neantmoins ne s'en enſuiuoit pas, veu qu'ils ſe contentoient d'offrir ſimplement de leur ſang qu'ils ſe fai-

ſoient tirer des bras ou des cuiſſes, ſelon que le ſacrifice eſtoit d'importance. Que ſi la ſolemnité en deuoit eſtre grande, en tel cas on leur en tiroit aux extremitez des narines, ou entre les deux ſourcils. Dequoy certes il ne faut pas s'eſtonner, puis que l'on ſçait bien que la ſaignée a touſiours eſté ordinaire aux Indiens du Peru, vne entre les autres dont nous parlerons particulierement cy-apres, de laquelle ils ſouloient vſer non ſeulement en leurs ſacrifices, mais encore en leurs maladies, principalement pour appaiſer les maux de teſte. Or les ſacrifices dont nous venons de parler n'eſtoient pas les ſeuls qui leur eſtoiẽt ordinaires, veu qu'ils en auoient de differentes façons, qui s'introduiſoient ſelon la diuerſité des couſtumes de châque Prouince. Toutesfois, à le prendre en general, ils ſacrifioient la plus-part du temps des animaux, comme par exemple des Moutons, des Brebis, des Aignaux, des Lappins, & pareillement des Perdrix & autres oyſeaux. Ils en faiſoient de meſme du Suif, de l'herbe appellée *Cuca*, qui eſt ſi fort eſtimée parmy-eux, du Mayz, & des autres graines; ou bien des Legumes, du bois odorant, & de ſemblables choſes que la terre leur produiſoit. En quoy certes ceux de châque nation s'accommodoient à leurs propres ſentimens, & à la nature de leurs Dieux, ſelon qu'ils iugeoiẽt à peu-prés que leur offrande leur pourroit eſtre agreable. Par exemple s'ils adoroient des oyſeaux, ou des animaux carnaſſiers, ils leurs offroient des choſes qu'ils leur voyoiẽt manger plus volontiers, ou à quoy il leur sembloit

qu'ils prenoient le plus d'appetit. Et voila, ce me ſemble, tout ce que l'on peut dire touchant les offrandes & les ſacrifices de ces peuples Idolatres.

De la maniere de viure de ces Anciens Gentils; Enſemble de leur Gouuernement.

CHAP. XII.

CEs Anciens Gentils n'eſtoient pas moins barbares en la façon de loger, & de viure enſemble, qu'ils l'eſtoient en matiere de ſacrifier à leurs Dieux. Les plus Politiques d'entre-eux demeuroient dans vn enclos, tel qu'vn parc où l'on reſſerre les beſtes, & où il n'y auoit ny place ny arrangement de ruës & de maiſons. Il y en auoit encore, qui pour receuoir moins de dommage de leurs ennemis, auec leſquels ils eſtoient en guerre, s'en alloient demeurer ſur le ſommet des Montaignes, où ils ſe tenoient aſſeurez comme en vne fortereſſe imprenable. I'obmets ceux qui ſe retiroient en des cauernes, & autres lieux eſcartez parmy les campagnes & les valons, où ils s'arreſtoient ſelon les commoditez des lieux, & les moyens qu'ils trouuoient d'y demeurer, & de s'y nourrir. D'autres encore viuoient dans des foſſes & dans les creux des gros Arbres, ſelon qu'ils trouuoient que la nature auoit mis ordre à leur logement, car pour eux ils ne s'en mettoient pas beaucoup en peine. Il s'en trouue

mesme encore auiourd'huy qui viuent dans cette mesme brutalité, tels que sont ceux du Cap de Passau, les Chirihuanes, & autres peuples que les Rois Yncas ont conquis, & qui se ressentent tousiours de la brutale façon de viure de leurs Peres. Or ce qu'il y a de pire, est que ceux-cy sont les plus reuesches de tous, ie ne diray pas à se reduire sous le seruice des Espagnols, mais soubs le doux ioug de la Religion Chrestienne. Ce qui procede à mon auis, de ce que pour n'auoir iamais esté instruits, ils ne sont pas raisonnables, & ont à peine vne langue pour expliquer leurs pensées, quoy qu'ils soient d'vne mesme nation, si bien que de cette sorte ils viuent comme des animaux de differétes especes, tousiours esloignez les vns des autres, sans iamais communiquer ensemble.

Le plus hardy d'entre-eux, & qui auoit plus d'asseurance à leur commander, estoit celuy qui se faisoit leur Chef, & qui dans leurs peuplades & leurs Bourgs (si toutesfois il les faut ainsi nommer) vsurpoit le tiltre de Souuerain. Depuis que luy mesme se l'estoit donné, il traitoit ses suiets auec toute sorte de tyrannie & de cruauté, iusques là mesme, qu'il se seruoit des hommes comme d'autant d'esclaues, & abusoit indifferemment de leurs femmes & de leurs filles. Ils se faisoient la guerre les vns aux autres, auec tant d'inhumanité, qu'en quelques Prouinces ils escorchoient leurs prisonniers, & faisoient vn tambour de leur peau, pour espouuenter leurs ennemis, alleguant pour raison que cette Caisse faite du cuir de leurs parens auoit vne secrette vertu

de les

de les mettre en furie, si tost qu'ils l'oyoient. Ils passoient leur vie dans vn continuel exercice d'assassinats, & de volleries, sans faire difficulté de mettre le feu dans les Bourgs, & d'vser d'autres telles violences, par le moyen desquelles ils vsurpoient tyranniquement l'authorité sur autruy, & viuoient en petits Rois. Et d'autant qu'il s'en trouua parmy eux qui durant leur vie traiterent bien leurs suiets, les maintindrent en bonne paix, & firent obseruer la Iustice; cela fut cause qu'apres leur mort ils s'aduiserent de les mettre au rang de leurs Dieux, & de les adorer comme tels. Car apres auoir bien consideré leur vie & leur bon gouuernement, à comparaison des meschancetez, & de la pernicieuse conduitte des Tyrans qu'ils auoient eus, ils trouuoient qu'à moins de leur deferer des honneurs diuins, ils ne s'acquittoient pas de leur deuoir enuers eux. Ceux de quelques autres Contrées, n'auoient ny Chef qui les gouuernast, ny l'esprit de se gouuerner eux-mesmes en façon de Republique; tellement que sans vser d'aucune conduitte en leur vie, ils la passoient dans vne stupidité qu'on pouuoit dire innocente. Car ils viuoient pesle-mesle comme les brebis, sans se faire ny bien ny mal; ce qui procedoit plustost d'vne pure ignorance, & du peu de malice qu'ils auoient, que d'vn excés de vertu.

Quant à la maniere de s'habiller, & de couurir leur nudité, la mode en estoit si ridicule & si honteuse en la plus part de ces Prouinces, qu'il n'est pas possible de se l'imaginer sans en rire. Il y en auoit

aussi quelques-vns, qui en leur manger estoient si affreux, & si barbares, qu'il n'eust pas esté possible de les regarder, sans en auoir peur, & s'en estonner. Mais sur tout en plusieurs Contrées de grande estenduë, l'vne & l'autre extrauagance se remarquoient parmy ces Indiens en leur façon de manger, & de s'habiller. Ils ne semoient presque rien, ou du moins fort peu de chose dans les pays chauds, qui estoient les plus fertiles. La raison est, pource que la terre leur donnoit assez dequoy viure à leur mode, par l'abondance des herbes, des racines, des fruits sauuages & des legumes qu'elle leur produisoit. Car bien que cela semblast peu de chose, si ne laissoient ils pas de s'en contenter, comme gens qui s'accommodoiét à tout, pourueu qu'ils eussent dequoy se nourrir. En plusieurs Prouinces ils estoient si affriandez à la chair humaine, que sans attendre que celuy qu'ils auoient blessé à mort eust rendu l'esprit, ils beuuoient le sang qui sortoit de sa playe; & en faisoient de mesme lors qu'ils le couppoient par quartiers, le suççant auidement, iusques à s'en lauer les mains, de peur qu'il ne s'en perdist quelque goutte. Ils auoient des boucheries publiques de chair humaine, dont ils prenoient des morceaux qu'ils hachoient menu; & des boyaux ils en faisoient des saucisses & des boudins, afin qu'il n'y eust rien de perdu. Pedro de Cieça rapporte la mesme chose au vingt-sixiesme Chapitre de son Histoire, où il en parle comme sçauant pour l'auoir veu de ses propres yeux. Cette manie alla si auant, qu'ils ne pardonnoient pas mesme aux

enfans qu'ils auoient eus des Eſtrangeres par eux priſes à la guerre. Car de leurs priſonnieres ils en faiſoient leurs maiſtreſſes, & nourriſſoient delicatement les enfans qu'ils en auoient, iuſques à ce qu'ayant atteint enuiron treize ans, ils les tuoient pour les manger, & practiquoient le ſemblable enuers les meres, quand elles ne pouuoient plus engendrer. Les Indiens meſmes qu'ils faiſoient leurs priſonniers, n'en eſtoient pas quittes à meilleur marché que les Eſtrangers. Que s'ils leur donnoient la vie, c'eſtoit pour les marier à des femmes de la nation des vainqueurs, afin de manger les enfans qui prouenoient de tels mariages, apres les auoir eſleuez comme les leurs en attendant qu'ils fuſſent grands, & alors ils leur couppoient la gorge. Par où l'on peut voir qu'ils faiſoient comme vn Seminaire de ieunes garçons pour les manger à la fin, ſans eſtre touchez ny par la proximité du ſang, ny par la nourriture qu'ils en auoient faite, bien que toutesfois elle ayt aſſez de force pour appriuoiſer enſemble les animaux les plus contraires entre-eux par vne antipatie naturelle, comme l'experiēce le montre. Il faut donc bien dire que ces Barbares eſtoient plus cruels que les beſtes les moins ſenſibles à la pitié, puiſque ſans auoir eſgard ny à l'vne ny à l'autre de ces conſiderations, ils tuoient indifferemment & les enfans qu'ils auoient engendrez, & celles qui en eſtoient les meres; Ce qu'ils ne faiſoient que pour les manger, ſans eſpargner non plus les peres, qu'ils mettoient à mort tout de meſme que les autres, quand ils

oyoient qu'ils ne pouuoient plus auoir d'enfans, sans respecter ny allience ny parenté. Ie diray bien dauantage, c'est que parmy ces peuples il s'en trouuoit de si affamez de chair humaine, que de leur insatiable estomach ils en faisoient vn tombeau à leurs plus proches amis. Car si tost qu'il y en auoit quelqu'vn de deffunct, tous les parens s'assembloient entre-eux, & le mangeoient boüilly ou rosty, selon qu'ils le trouuoient gras ou maigre. Apres qu'ils en auoient fait festin, ils ramassoient tous les os, & auec de grandes demonstrations de dueil ils s'en alloient les ensevelir dans les ouuertures des rochers, ou bien dans le creux des Arbres, sans faire aucunes offrandes, pource qu'ils n'auoient point de Dieux, & n'adoroient alors rien que ce fut, non plus qu'auiourd'huy. Cette rage de se repaistre de chair humaine estoit plus commune aux Indiens des pays chauds, qu'à ceux des Contrées froides. Que s'il y auoit des endroits où la terre ne portast ny herbes, ny fruits, ny racines, pour estre sterile & froide, alors la necessité les contraignoit d'y semer du Mayz, & autres Legumes; ce qu'ils faisoient indifferemment en quelque temps que se fust. Pour ce qui est de la chasse & de la pesche, ils ne s'en preualoient pas beaucoup, pour n'y auoir non plus d'addresse qu'à toute autre chose.

De leur maniere de s'habiller.

Chap. XIII.

Bien qu'il ſeroit poſſible plus à propos de ne parler ny de la nudité de ces anciens Gentils, ny de leur maniere de s'habiller, que d'en entamer le diſcours, à cauſe qu'il ſemble que cela choque la bien-ſeance, ſi ne laiſſeray-ie pas d'en dire quelque choſe, pource que l'Hiſtoire m'y oblige, pour ne la donner imparfaite, & ne rien oſter à la verité. Que s'il y a de la faute de mon coſté, ie priray les honneſtes gens de ne m'eſcouter pas, & de me punir de cette diſgrace, que ie tiendray pour bien employée. Les Indiens de ce premier âge n'alloient point autrement veſtus que les beſtes, comme n'ayans pour tout habillement que la peau dont la nature les auoit couuerts. Pluſieurs d'entre-eux n'auoient ſur le corps qu'vne groſſe ceinture de filaſſe, de laquelle ils ſe croyoient ſuffiſamment couuerts, ſoit qu'ils la portaſſent ou par curioſité, ou par vne maniere de galenterie ; & cela ſuffira pour maintenant, ſans qu'il me ſemble beſoing d'en dire dauantage, pour ne violer les loix de l'honneſteté. Il me ſouuient à ce propos que l'an 1560. comme ie reuenois d'Eſpagne ie rencontray dans vne ruë de Cartagene cinq Indiens tous nuds, & qui ne marchoient pas tous enſemble, mais l'vn apres l'autre comme

les grues ou les oysons, combien qu'il y eust assez long-temps que le commerce qu'ils auoient auec les Espagnols deust auoir du moins vn peu corrigé les mauuaises habitudes qu'ils auoient prises en leur pays.

Les femmes alloient aussi toutes nuës comme les hommes, si ce n'est que les mariées portoient attaché à vn fil grossier en forme de ceinture vn meschant haillon de cotton fait en quarré, qui leur seruoit comme de tablier; Et dans les pays où ny elles mesmes ny les hommes ne sçauoient ce que c'estoit ny de tissure ny de filler, les vns & les autres se couuroient les parties honteuses auec les fueilles ou l'escorce de quelque Arbre. Les filles auoient de mesme vne ceinture de fil, qu'elles portoient ordinairement auec vn tablier, qui par quelque marque differente des autres monstroit qu'elles estoient à marier; Et d'autant que ie veux garder la bienseance, comme i'ay dit, & n'offenser les chastes oreilles, i'ayme mieux taire que publier ce que ie pourrois dire à ce propos. Qu'il suffise donc de sçauoir que les Indiens des pays chauds, ne s'habilloient point autrement que i'ay dit, & qu'en matiere d'honnesteté, ils n'estoient non plus considerables que des bestes despourueuës de raison; Tellement que par cette brutalité, & par le peu de soing qu'ils auoient de couurir leurs corps, il est bien aysé de voir qu'en cela non plus qu'en autre chose ils ne paroissoient aucunement hommes; ce qui estoit commun generalement à tous ces Gentils auant l'Empire des Yncas.

Dans les pays froids ils alloient vn peu plus honnestement couuerts, sans que toutesfois ils le fissent par honnesteté, mais seulemẽt pour s'empescher d'auoir froid. Ils s'affubloient de peaux d'animaux, & de certaines couuertures qu'ils faisoient de chanvre sauuage, & d'vne espece de ionc assez large, souple au maniment & qui sentoit fort bon; Ils le cueilloiẽt à la campagne, où il y en auoit quantité, vsant de cette inuention, & d'autres semblables pour couurir leur nudité le mieux qu'ils pouuoient. Il s'en trouuoit d'autres neantmoins, qui n'estoient pas si grossiers; & qui se couuroient de certains manteaux bizarres, l'estoffe desquels estoit filée & tissuë d'vne estrange sorte. Ils les faisoient ordinairement de laine, ou d'vn certain chanvre sauuage, qu'ils appellent *Chahuar*, les portans attachez au col, & ceints par le milieu du corps, ce qui suffisoit pour les deffendre du froid. Voila de quelle façon ils s'habilloient en ce premier âge; car quant à ce que nous auons dit qu'aux pays chauds ils alloient pour l'ordinaire tous nuds, c'est vne verité dont il ne faut pas douter. Ce que les Espagnols peurent assez remarquer en plusieurs Prouinces que les Rois Yncas n'auoient point encore soubmises à leur Empire. Ie diray bien dauantage, c'est qu'il y a quantité de pays que les Espagnols ont conquis, dont les habitans sont si brutaux, qu'ils ne veulent en façon quelconque oüir parler de couurir leurs corps, non pas mesmes ceux qui conuersent familierement auec eux, & qui les frequentent iusques dans leurs maisons. Que si quel-

quesfois il leur arriue de s'habiller, c'eſt pluſtoſt pource qu'ils ſe laſſent d'en eſtre importunez, que pour aucun plaiſir qu'ils y prennent, ny pour aucune conſideration d'honneſteté. A quoy i'adiouſte que ce ne ſont pas ſeulement les hommes qui le refuſent, mais les femmes meſmes; de ſorte que pour leur faire deſpit, & leur reprocher qu'elles ſont auſſi deshonneſtes que mauuaiſes fileuſes, les Eſpagnols ont accouſtumé de leur demander par rallerie; Si c'eſt pour ne vouloir eſtre habillées qu'elles ne filent pas, ou ſi elles ne s'habillent point pour s'exempter de filer?

De la diuerſité de leurs Mariages, & de leurs langues; Enſemble de leur abominable couſtume d'vſer de poiſon, & de ſortilege.

CHAP. XIV.

CEs Anciens Gentils ne teſmoignoient pas d'eſtre plus honneſtes & plus ciuils en toute autre action, & particulierement en celle du Mariage, qu'ils l'eſtoient en la maniere de s'habiller, & de ſe nourrir. Les vns s'aſſembloient de diuerſes Nations, & s'accouppIoient peſle-meſle comme des beſtes, ſelon qu'ils ſe rencontroient, ſans auoir aucune femme qui leur fuſt particuliere. Les autres, dont la brutalité n'eſtoit pas moindre, ſe marioient indifferemment à

ment à qui que ce fust ; comme par exemple à leurs sœurs, à leurs filles, & mesme à leurs meres, qui toutesfois estoient les seules qu'on exceptoit en certains pays. De plus, les habitans de quelques Prouinces tenoient pour chose loüable de permettre aux filles d'estre aussi debordées qu'elles voudroient, & de s'addonner à toute sorte de vilénies ; d'où il s'ensuiuoit que les plus dissoluës trouuoient à qui se marier plustost que les autres, ce qui tournoit entierement à leur gloire. Car ils faisoient vne estime particuliere de celles qui auoient esté mariées, ou qui l'estoient, les honorant du tiltre de valeureuses; Comme au contraire ils souloient appeller lasches les plus retenuës, & leur reprocher que personne n'auoit voulu d'elles. A cette coustume estoit directement opposée celle de quelques autres Prouinces, où les meres gardoient leurs filles auec vn soing merueilleux. Que s'il se presentoit quelque bon party pour les marier, ils les produisoient alors en public, où en presence des parens qui estoient demeurez d'accord du mariage, elles les deffloroient de leurs propres mains, pour monstrer à tous qu'elles auoient esté soigneuses de les bien garder.

En d'autres Prouinces, les meilleurs amis, & les plus proches parens de celuy qui se deuoit marier luy despucelloient sa maistresse, tellement que le mariage se consommoit ainsi, & le nouueau mary la receuoit pour sa femme, comme le remarque Pedro de Cieça au vingt-quatriesme Chapitre de son liure. Il y auoit aussi des Contrées dont les habitans estoiét

ſuiets au deteſtable crime de Sodomie; ce qui n'arriuoit neantmoins qu'à quelques particuliers, qui s'y adonnoient en cachette, ſi bien que ce vice contre nature n'eſtoit point commun à toute la Nation. En quelques endroits ils faiſoient ſeruir leurs Temples à cette action deteſtable, pource que le Diable leur perſuadoit que leurs Dieux y prenoient vn merueilleux plaiſir; Ce que ce commun ennemy du genre humain faiſoit tout exprés, pour leur oſter le voile de la honte, qui les retenoit; & rendre cette abomination publique & commune entre-eux. Parmy ces peuples encore, il ſe trouuoit des hommes & des femmes qui faiſoient meſtier d'empoiſonner. Ils ſe ſeruoient diuerſement du poiſon, ſoit qu'il fuſt queſtion de faire mourir ſoudainement, ou d'vne mort lente. Aux vns ils oſtoient l'vſage de la raiſon, & aux autres les principaux traits du viſage, qu'ils rendoient difforme & hideux à voir, ioint qu'ils leur faiſoient venir par tout le corps certaines puſtules noires & blanches, & les rendoient eſtroppiez de tous leurs membres. Châque Prouince, & châque Nation, voire en pluſieurs endroits châque ville auoit ſon langage particulier, qui differoit de celuy de ſes voiſins. Ainſi ceux qui entendoient la langue l'vn de l'autre, ſe diſoient parens & bons amis, ou alliez; Comme au contraire ceux qui ne s'entendoient pas, à cauſe de la difference de leur langage, ſe tenoient pour ennemis, & ſe faiſoient vne cruelle guerre, iuſques à s'entremanger comme des beſtes ſauuages, & de differentes eſpeces. Adiouſtons à

cecy qu'il y auoit parmy eux beaucoup de ſorciers, & encore plus de ſorcieres, qui s'addonnoient la pluspart à ce dangereux meſtier, afin qu'ayant moyen de communiquer particulierement auec le Diable, ils ſe peuſſent mettre en eſtime parmy les peuples par la prediction des choſes futures, & ainſi paſſer pour de grāds Deuins. I'obmets que par vn effet d'enuie ou de haine contre les hommes, les femmes vſoient ſouuent de ces ſortileges, qui faiſoient les meſmes operations que le poiſon. Cela ſuffira pour maintenant touchant la façon de viure des Indiens de ce premier âge. Que ſi ie n'en ay rendu le diſcours conforme à la matiere, l'imagination du Lecteur pourra ſuppleer à ce deffaut, ſi toutesfois il eſt poſſible à l'eſprit humain de s'imaginer combien ont eſté grandes les abominations & les vilénies de ces Gentils. Auſſi ne ſe pouuoit-il autrement, puis qu'ils n'eſtudioient qu'en l'eſchole du Diable, qui leur ſeruoit de Maiſtre & de guide : Par où l'on peut voir qu'il y en auoit parmy eux de toutes les ſortes; A ſçauoir les vns barbares iuſques au dernier poinct en leur adoration, en leurs Sacrifices, & en leur façon de viure; & les autres ſi niays, & ſi ſots en tout ce qu'ils faiſoient, qu'on les euſt pris pour des beſtes appriuoiſées. Mais le troiſieſme genre eſtoit de ceux qui tenoient des deux extremitez, comme nous le verrons cy-apres en la ſuitte de noſtre Hiſtoire, où nous deduirons en particulier, ce que nous n'auons dit qu'en general de la brutalité des habitans de châque Prouince.

De l'origine des Yncas Roys du Peru.

CHAP. XV.

IL ne se pouuoit rien trouuer de pire que l'estat de la vie & de la mort de ces Barbares, comme nous venons de móstrer; lors qu'il plût à Dieu permettre que d'vn Ciel si couuert de broüillars, il en sortit vne belle Estoille, qui les esclairant parmy de si espaisses tenebres, leur donnast quelque recognoissance de la Loy naturelle, & du respect que les hommes se doiuent porter les vns aux autres en praticquant la ciuilité. Il plût à Dieu, dis-ie, que les descendans du premier Gouuerneur qui leur fut donné allant tousiours de bien en mieux cultiuassent ces esprits brutaux, & les transformassent en hommes, en les rendant capables de raison, & de toute sorte de bonne doctrine. Ce qui estoit entierement necessaire, afin que lors qu'il sembleroit bon au vray Soleil de Iustice de faire luire sur ces Idolatres les rayons de sa diuine misericorde, ceux qu'il y enuoyeroit les trouuassent plus dociles, & moins reuesches à receuoir la doctrine de l'Eglise nostre bonne Mere. En effect, ils l'ont receuë depuis, comme nous monstrerons plus au long dans la suitte de cette Histoire. Et sans mentir l'experience a fait voir bien clairement, que parmy ces peuples des Indes, qui sont en si grand nombre, il

ne s'en est point trouué de plus prompts, ny de plus enclins à receuoir l'Euangile, que ceux qui ont eu le bon-heur d'estre gouuernez & instruits par les Roys Yncas; à quoy n'ont peu paruenir les autres nations des confins de cét Empire, plusieurs desquelles sont encore auiourd'huy aussi brutales qu'auparauant, sans que les Espagnols, qui depuis 71. an se sont donnez vne entrée dans le Peru, ayant peu iamais leur apprendre la ciuilité. Mais puisque nous sommes à la porte d'vn si grãd labyrinthe, il sera bon que nous passions dans la cognoissance des choses qui s'y trouuoient.

Apres auoir bien examiné quelles traces, & quelles routes peuuent estre les meilleures, pour entrer dans le discours de l'origine des Yncas Roys du Peru, ie n'en trouue point de plus facile que celle-cy, qui est de raconter ce que durant mon bas âge, i'ay plusieurs fois oüy dire à ma mere, à ses freres mes oncles, & à mes autres parens, touchant l'origine dont nous parlons. Car tout ce qu'on en peut conter d'ailleurs se rapporte directement à ce que ie me propose d'en dire, ioint que pour l'apprendre au vray il me semble plus à propos d'vser des mesmes termes des Yncas que de ceux des autres Autheurs estrangers, qui en parlent châcun à sa mode. Ie diray donc qu'au temps que ma mere residoit à Cozco, lieu de sa naissance, ce peu de parens qui nous estoient restez des cruautez & des tyrannies d'Atauhuallpa, comme nous monstrerons en sa vie, s'en venoient la visiter presque toutes les semaines. En ces visites leur plus

grand plaiſir eſtoit à s'entretenir de l'origine de leurs Roys, de leur Maieſté, de la grandeur de leur Empire, de leurs Conqueſtes, de leurs beaux Faits, de leur Gouuernement en temps de paix & de guerre, & des Loix qu'ils auoient ſagement eſtablies pour le bien de leurs ſuiets. En vn mot il ne s'eſtoit rien paſſé de leur temps à l'aduantage de leur pays, qu'ils ne fiſſent tomber à propos ſur le ſuiet de leur entretien. En ſuitte de ce diſcours; des grandeurs & des proſperitez paſſées ils venoient à l'eſtat des affaires preſentes; parlant, les yeux tous baignez de larmes, de la mort de leurs bons Roys, de la deſolation de leur pays, & de la ruïne de leur Empire. Voila les diſcours qu'auoient enſemble en leurs communes viſites les Yncas & les Pallas; qui ne les finiſſoient iamais que par des larmes, quand ils ſe remettoient en memoire les biens qu'ils auoient perdus, & les maux qu'enduroient les ſuiets ſous le gouuernement d'vn mauuais Roy. Durant ces choſes, i'allois, & venois ſouuent où ils eſtoient, & prenois plaiſir à les eſcouter, comme ſi i'euſſe oüy lire quelque belle fable. Cela continua vn aſſez long-temps, à la fin duquel enuiron la dix-ſeptieſme de mes années, vn iour que mes parens parloient du vieux temps à leur accouſtumée, & de la vie de leurs Roys; Il arriua que m'addreſſant au plus âgé d'entre-eux, qui entretenoit la compagnie; Ynca, mon Oncle, luy diſ-ie, ie voudrois bien ſçauoir n'y ayant parmy vous aucun liure pour vous conſeruer entiere la memoire des choſes paſſées, comment ſe peut-il faire que vous ayez

connoiſſance de l'origine de nos Roys? Car pour les Eſpagnols, & les autres peuples qui ſont aux confins de leur Empire, il ne faut pas s'eſtonner ſi par le moyen des liures, & de la connoiſſance qu'ils ont de l'Hiſtoire diuine & humaine, ils peuuent rendre compte de l'Eſtat de leurs Roys, & des Princes Eſtrangers; comme pareillement, du temps de leur Regne, & de la reuolution des Empires; iuſques-là meſme qu'ils ſçauent depuis combien de mille années Dieu a creé le Ciel & la Terre. Mais quant à vous autres qui ne ſçauez ce que c'eſt de liures, comment pouuez vous parler au vray du temps paſſé? Sçauriez vous bien dire qui eſtoit le premier de nos Yncas? comment il s'appelloit? d'où il tiroit ſon extraction? par quels moyens il commença de regner? auec quelles forces il conquit ce grand Empire? & quels furent les commencemens de nos plus memorables faits d'armes? Alors l'Ynca, qui pour l'extreme plaiſir qu'il prenoit à diſcourir de ſemblables choſes, eſtoit bien ayſe d'oüir que ie luy faiſois ces demandes, ſe tournant vers moy, qui l'auois autresfois aſſez ſouuent eſcouté, mais non pas ſi attentiuement que ie l'eſcoutois alors; Mon Nepueu, me reſpondit-il, ie ſatisferay tres-volontiers aux choſes que tu deſires ſçauoir de moy, & ſeray bien ayſe que tu les oyes auec attẽtion pour les conſeruer dans ton cœur (c'eſt le terme dont ils vſent ordinairemẽt pour dire *ſe ſouuenir*) Tu ſçauras donc qu'antiennement en toute cette grande eſtenduë de pays, il n'y auoit que montaignes & precipices, couuerts de broſſail-

les, & de buiſſons. Les hommes de ce temps-là tels que des beſtes eſtoient ſans police & ſans Religion. Il ne ſe parloit parmy eux ny de maiſon ny de ville; Et d'autant qu'ils n'auoient aucune ſorte d'eſprit, ils ne ſçauoient ny cultiuer la terre, ny filer la laine ou le cotton, pour en faire des habillements propres à couurir leur nudité. Quant à leur vie, elle eſtoit entierement ſauuage, car ils la paſſoient enſemble deux à deux, ou trois à trois, ſelon qu'ils ſe rencontroient, & ſe retiroient en des lieux ſoubterrains, & dans des Cauernes. Les herbes des champs, les racines des Arbres, les fruits ſauuages & meſme la chair humaine eſtoient les viandes dont ils ſe nourriſſoient comme des beſtes. Les vns ſe ſeruoient de peaux d'animaux, & d'eſcorces d'Arbres, ou meſme de leurs feuilles, à couurir leur nudité, & les autres alloient tous nuds; Bref ils menoient vne vie tout à fait brutale, & s'accouploiẽt auec les premieres femmes qu'ils rencontroient, ſans en auoir aucune en propre, ou qui leur fuſt particuliere.

Voila quel fut le commencement du diſcours que l'Ynca mon Oncle ſe propoſoit de me faire. Mais auparauãt qu'en dire la ſuitte, afin que vous ne vous ennuyez d'oüir ſi ſouuent repeter ces mots *le Soleil noſtre Pere*, i'ay à vous aduertir que c'eſtoit vne façon de parler ordinaire aux Yncas; qui en vſoient par maniere de veneration & de reſpect, toutes les fois qu'ils parloient du Soleil, dont ils ſe diſoient eſtre deſcendus; tellement qu'il n'eſtoit permis qu'au ſeul Ynca d'auoir à la bouche ce nom venerable.

Que ſi

Que si quelqu'autre en vsoit, on le lapidoit incontinant en qualité de Blasphemateur. Comme donc, continua l'Ynca, le Soleil nostre Pere vit que les hommes estoient tels que ie vous ay dit cy-deuant, il en fut touché de compassion, & leur enuoya du Ciel en terre deux de ses enfans, à sçauoir vn fils & vne fille, pour les instruire en la cognoissance du Soleil nostre Pere, afin qu'ils l'adorassent à l'aduenir, & le reconnussent pour leur Dieu. Ces deux enfans diuins leur furent aussi enuoyez, pour leur imposer des Loix, & leur donner des preceptes, par le moyen desquels ils peussent viure en hommes raisonnables, apprendre la ciuilité, demeurer en des maisons, peupler les villes, labourer la terre, cultiuer les plantes, faire la moisson, nourrir des troupeaux, ioüir des commoditez qui en reuiendroient, s'accommoder des fruits de la terre, & finalement viure en vrays hommes, & non pas en bestes. Auec cét ordre, qu'il pleut au Soleil nostre Pere donner à ses deux enfans, il les mit prés du marescage de Titicaca, qui est à huict cens lieuës d'icy, & leur dit qu'ils s'en allassent où bon leur sembleroit, & que lors qu'ils voudroient manger ou dormir en quelque lieu, ils essayassent de ficher en terre vne verge d'or, ayant deux doigts de grosseur, & demie aulne de long, qu'il leur donna tout exprés, pour vn signal infaillible de sa volonté; qui estoit que là où cette verge s'enfonceroit dãs la terre d'vn seul coup qu'ils luy dõneroiẽt, là mesme le Soleil nostre Pere vouloit que ses deux enfans s'arrestassent, pour s'y establir,

& y tenir leur Cour. En ſuitte de cela leur voulant recommander ce qui eſtoit de leur deuoir. Mes enfans, leur dit-il, quand vous aurez ſoubmis ces peuples à noſtre obeyſſance, vous aurez ſoin de les maintenir par les Loix de la raiſon, de la pieté, de la clemence, & de l'equité requiſe; faiſant pour eux tout ce qu'vn bon Pere a couſtume de faire pour des enfans qu'il a mis au monde, & qu'il ayme tendrement: en quoy certes vous enſuiurez mon exemple, puiſque comme vous ſçauez, ie ne ceſſe de faire du bien à tous les mortels. Car c'eſt moy qui les eſclaire de ma lumiere, pour leur donner moyen de voir, & de vacquer à leurs affaires; moy qui les eſchauffe quand ils ont froid, qui rends fertilles leurs champs & leurs paſturages, qui fay fructifier leurs arbres, qui multiplie leurs trouppeaux, & qui leur enuoye la pluye & le beau temps quand la neceſſité le requiert. Moy meſme encore prends le ſoing de faire le tour du monde vne fois le iour, pour voir de quelle choſe la terre peut auoir beſoing, afin d'y mettre ordre, au ſoulagement de ceux qui l'habitent. Et partant, ie veux que vous faſſiez à mon exemple, comme mes enfans bien aymez, que i'enuoye au monde pour le bien & l'inſtruction de ces pauures gẽs qui viuent en beſtes. C'eſt pourquoy ie vous donne dés à preſent le tiltre de Roys, & veux que voſtre Empire ſoit ſouuerain ſur tous les peuples que vous inſtruirez par de fortes raiſons & de bonnes actions, mais ſur tout par voſtre exemple & par voſtre bon gouuernement.

Apres que le Soleil noſtre Pere eut ainſi declaré ſa volonté à ſes deux enfans, il les congedia; ſi bien qu'en meſme temps ils ſortirent de Titicaca, & ſe mirent à marcher du coſté du Septentrion, ſans qu'en tous les lieux où ils s'arreſtoient ils manquaſſent le long du chemin d'eſprouuer leur verge d'or ſelon l'ordre qu'ils en auoient; Mais ils trouuoiét touſiours qu'elle ne s'enfoncoit point dans la terre. Comme ils eurent bien cheminé, ils arriuerent en fin en vn petit Dortoir qui eſt vers le Midy, à huict lieuës & demy de cette ville, & qu'on appelle vulgairement *Pacarec Tempu*, c'eſt à dire *dortoir du poinct du iour*, Nom qui luy fut impoſé par l'Ynca, pource qu'il ſortit de ce Dortoir lors que le iour commencoit à poindre. Là meſme ſe voit auiourd'huy la Ville, que ce Prince enuoya peupler depuis au grand honneur de ſes habitans, qui ſe glorifient fort de ce nom, pource qu'il luy fut impoſé par noſtre Ynca, lequel au ſortir de ce lieu s'en vint auec la Royne ſa femme en cette vallee de Cozco, où ne ſe voyoient alors que precipices & que montaignes.

De la fondation de la ville Imperiale de Cozco.

CHAP. XVI.

LE premier lieu où ils s'arreſterent dans ce vallon, continua l'Ynca, fut en cét endroit que l'on appelle *Huanacauti*, qui regarde cette ville du coſté du Midy. Là ils firent la meſme

eſpreuue qu'auparauant ils auoient faite de leur verge d'or, qui au premier coup qu'ils en donnerent contre la terre, s'y enfonça ſi auãt que iamais plus ils ne la virẽt. Alors noſtre bon Ynca s'addreſſant à celle qui eſtoit & ſa ſœur & ſa femme; C'eſt en ce vallon dit-il, que le Soleil noſtre Pere veut que nous nous arreſtions, pour nous y eſtablir & y faire noſtre demeure, puiſque telle eſt ſa volonté. Et partant, ô ma ſœur & ma Royne, il faut que vous & moy attirions ces gens, & les faſſions aſſembler, pour les inſtruire, & leur faire le bien que le Soleil noſtre Pere entend que nous leur faſſions. Cela dit, ils ſortirent tous deux de Huanacauri, & s'en allerent de toutes parts, qui d'vn coſté, qui de l'autre, pour faire aſſembler les gens. Et d'autant que cét endroit-là eſt le premier lieu de noſtre connoiſſance, où nous ſçauons qu'ils ont mis le pied, & d'où ils ſont ſortis, pour s'en aller faire du bien à toute la race des hommes, nous y auons baſty vn Temple, afin d'y adorer noſtre Pere le Soleil, pour memoire de ſes faueurs, & de tant de graces qu'il a faites au monde. Le Prince s'en alla donc au Septentrion, & la Princeſſe au Midy. S'eſtants ainſi ſeparez, comme ils paſſoient leur chemin, ils arreſtoient tout ce qu'ils trouuoient d'hommes & de femmes dans ces ſolitudes, que les broſſailles dont elles eſtoient pleines, & les pantes des Rochers rendoient effroyables. Ils leur diſoient, Que le Soleil leur Pere les auoit là enuoyez du Ciel, pour eſtre les Maiſtres & les Bienfacteurs de tous les habitans de ce pays, en les tirant de leur ſauuage

façon de viure, pour leur apprendre à ſe comporter en vrays hommes; & partant, que pour accomplir le commandement du Soleil leur Pere, qui les auoit enuoyez, ils s'en alloient les chercher de toutes parts pour les ramaſſer, & les tirer de ces montaignes, afin de les mettre enſemble dans des villes, & leur donner dequoy manger, non pas en beſtes, mais en vrays hommes. Ces choſes & autres ſemblables furẽt dittes par nos Roys aux premiers Sauuages qu'ils rencontrerent en ces montagnes. Eux cependant ne ſe trouuerẽt iamais ſi eſtonnez qu'ils le furent alors, de voir ces deux perſonnes parées des ornemens que le Soleil noſtre Pere leur auoit donnez, leur habillement eſtant fort different de celuy de ces Barbares. Ils auoient les oreilles percées comme nous qui ſommes leurs deſcendans, faiſant paroiſtre bien clairement & par leurs paroles & par la maieſté de leurs viſages, qu'ils eſtoient fils du Soleil, venus exprés pour leur donner des villes, où ils peuſſent demeurer enſemble, & des viandes pour ſe nourrir. Ainſi bien eſtonnez d'vn coſté de ce qu'ils voyoient, & de l'autte touchez de leurs promeſſes, ils n'en mirent plus en doute l'euenement, ſi bien que deſlors ils les adorerent comme enfans du Soleil, & leur obeirent comme à leurs Roys. Apres tout cela, ils ſe ramaſſerent de toutes parts, & ſe diſans les vns aux autres les grandes merueilles qu'ils auoient veuës & ouyes, ils s'aſſemblerent hommes & femmes en fort grand nombre, & s'en allerent auec nos Roys, pour les ſuiure en quelque part qu'ils les vouluſſent mener.

Cependant nos Princes voyant tant de gens apres eux, en commirent quelques-vns, pour faire les prouiſions de tous enſemble, afin qu'ils euſſent dequoy manger, & qu'en ces montaignes la faim ne les contraigniſt de s'eſcarter les vns des autres. Il y en euſt auſſi qui eurent la commiſſion de faire des logemens & des maiſons, ſuiuant le modelle que l'Ynca meſme leur en donna. Voila comme quoy noſtre ville Imperiale commença de ſe peupler: Elle fut deſlors diuiſée en deux parties, dont l'vne fut appellée *Hanan Cozco*, c'eſt à dire, comme tu ſçais, *Cozco la haute*, & *Hurin Cozco*, qui ſignifie *Cozco la baſſe*. Le Roy trouua bon que ceux qu'il auoit amenez auec luy peuplaſſent Hanan Cozco, qu'ils nommerent pour cét effet la haute ville, tout de meſme que ceux qui vindrét auec la Royne ſe mirent à peupler Hurin Cozco, & l'appellerent à cauſe de cela Cozco la baſſe. Or ce que la ville fut diuiſée de cette ſorte, ne ſe fit pas afin qu'en matiere de preeminences & d'exemptions les vns euſſent de l'aduantage par deſſus les autres, mais pluſtoſt pour les rendre tous eſgaux, comme de bons freres, qui n'auoient qu'vn meſme Pere, & qu'vne meſme Mere. Car l'Ynca, qui en fit la diuiſion par la difference de ces deux noms, Hanan Cozco, & Hurin Cozco, trouua bon que cela fuſt ainſi, afin qu'il reſtaſt à la poſterité vne perpetuelle memoire de ce que luy meſme auoit ramaſſé vne partie des habitans, & la Royne l'autre. Que s'il y euſt en cela quelque difference entre-eux, elle ne fut autre, ſinon qu'il voulut que ceux de Cozco la haute

fussent respectez, & reconnus comme freres aisnez, & ceux de la basse tenus comme leurs cadets. Bref il iugea fort à propos qu'en matiere de preeminence & de dignité ceux-là fussent le bras droit, pour auoir esté attirez par vn homme, & ceux & le gauche pour estre venus soubs la conduitte d'vne femme. Aussi fust-ce la raison pour laquelle on diuisa de mesme depuis ce temps-là toutes les villes de nostre Empire, autant les petites que les grandes: car la diuision s'en fit tousiours par quartier, ou par lignées, vsant ordinairement de ce terme. *Hananayllu, Hurin ayllu*, c'est à dire, *la haute & la basse Lignee*, & de celuy-cy *Hanan Suyu y Hurin*, qui signifie le haut & le bas enclos.

Tandis que nostre grand Ynca vacquoit à peupler la ville, il apprenoit diuerses choses aux Indiens, à sçauoir aux hommes comment il leur falloit fendre & cultiuer la terre, & comment semer les moissons & les legumes, dont il leur monstra les plus profitables & les meilleures à manger. Pour ce mesme effet, il leur apprit à faire les charruës, & les autres instrumens dont on a coustume de se seruir. Bref il leur enseigna quelles commoditez ils pouuoient tirer des ruisseaux, qui courent en cette vallée de Cozco, iusques à leur monstrer à faire cette maniere de chaussure dont nous vsons. La Royne cependant n'estoit pas oysiue de son costé, & dressoit les Indienes aux exercices propres aux femmes; comme par exemple à filer, à tistre du cotton & de la laine, & à faire des vestemens, pour s'en habiller,

comme pareillement leurs maris, & leurs enfans, ſans oublier à leur dire ponctuellemét tout ce qu'elle iugeoit appartenir au ſeruice de leur maiſon, & au bien de leur meſnage. En vn mot nos Princes n'oublierent rien de tout ce qui peut appartenir à la vie humaine, qu'ils ne le monſtraſſent à leurs premiers vaſſaux, le Roy ayant pris la charge d'enſeigner aux hommes ce qu'ils deuoient faire, & la Royne Coya celle d'inſtruire les femmes.

Des Conqueſtes du premier Ynca Manco Capac.

CHAP. XVII.

CEs meſmes Indiens que l'Ynca venoit nouuellement de reduire ſe voyans tous autres qu'ils ne ſouloient eſtre, & reconnoiſſans les biens-faits qu'ils auoiét receus, en eſtoient ſi ayſes, & ſi contents, qu'ils s'en alloient de toutes parts en queſte dans les brouſſailles, & parmy les rochers, pour voir s'ils n'y trouueroient point de leurs compatriotes; Comme en effet ils n'en auoient pas ſi toſt rencontré, qu'auec vne extreme ioye ils les entretenoient ſur le ſuiet de ces enfans du Soleil, qu'ils diſoient eſtre venus en leur pays pour le commun bien de tout le monde. Surquoy ils leur racontoient les grandes obligations qu'ils leur auoient pour les biens-faits qu'ils en

receuoient de iour en iour; Et pour les obliger à le croire, ils leurs monſtroient les nouueaux habillemens, & les nouuelles viandes dont ils vſoient; Ioint qu'ils ne viuoient plus eſcartez dans des ſolitudes, mais vnis enſemble dans des villes, & des maiſons. Ces diſcours eſtonnoient d'abbord les autres Sauuages, qui toutesfois s'en reſiouïſſoient à la fin, & accouroiét à la foule pour voir les merueilles qu'on leur racontoit, & qui ſe diſoient par tout de nos premiers Peres, nos Roys, & nos Souuerains Seigneurs. Alors, apres que leurs propres yeux leur auoient donné de nouuelles aſſeurances de ce qu'ils ne ſçauoient que par le rapport d'autruy, ils ſe voüoient entierement à leur ſeruice, & leurs rendoient toute ſorte d'obeïſſance. De cette façon la parole paſſant des vns aux autres, ils s'aſſemblerent ſi bien, qu'en fort peu d'années il y eut vne grande affluence de gens, de ſorte qu'au bout de ſix ou ſept ans il ſe trouua que l'Ynca en auoit aſſez pour faire vn corps d'armée, & ſe deffendre contre tous ceux qui le voudroient attaquer, ou meſme pour attirer par la force ceux qui refuſeroient de venir à luy de leur bon gré; tellement que pour cette meſme fin il leur apprit à faire des armes offenſiues, comme par exemple des arcs, des fleſches, des lances, des maſſuës, & autres ſemblables dont nous vſons aujourd'huy.

Or pour abbreger les memorables faits d'armes, & les Conqueſtes de noſtre premier Ynca, tu dois ſçauoir que du coſté du Leuant il ſouſmit à ſon Em-

pire, tout ce qu'il y a de pays iusques au fleuue appellé *Paucartampu*, ; Que deuers le Ponent, il conquit huict lieuës de terre iusques à la grande Riuiere Apurimae, & au Midy neuf lieuës, à sçauoir iusques à Quequisana. En toute cette estenduë nostre Ynca enuoya peupler plus de cent Bourgs, dont les plus grands estoient de cent maisons, & les autres moindres, seló que la situation du lieu le pouuoit permettre. Voila quelle fut la fondation, & quels les commencemens de nostre ville, que tu vois peuplée comme elle est. Voila dis-ie, quelle a esté la naissance d'vn si grand, si riche, & si fameux Empire, que ton Pere & ses compagnons nous ont osté; Et voila, pour le dire en vn mot, quels furent les premiers Yncas & les Roys qui vindrent en ces contrées au commencement du monde, desquels ont pris leur origine les autres Princes que nous auons eus; & nous mesmes sommes venus d'eux. De te dire maintenant combien il y a d'années que le Soleil nostre Pere nous a enuoyé ses premiers enfans, c'est ce qui m'est impossible, & que ie ne sçaurois specifier, pource qu'il y a vn si long-temps, que la memoire ne l'a peu retenir, bien que toutesfois nous soyons tous d'opinion qu'il y a de cela plus de quatre cens années. Le nom de nostre premier Ynca estoit Manco Capac, & celuy de nostre Royne Coya Mama Oello Huaco, qui estoient freres tous deux, comme ie t'ay dit, & enfans du Soleil, & de la Lune nos Peres. C'est tout ce que ie puis dire, pour respondre aux demandes que tu m'as faites, ausquelles ie croy

auoir ſatisfait aſſez amplement. Mais pour ne te faire pleurer, ie ne t'ay point raconté cette Hiſtoire auec des larmes de ſang, bien que toutesfois ie n'en repende que trop dans le profond de mon cœur, pour l'extreme douleur que i'ay de voir nos Yncas exterminez, & noſtre Empire perdu.

Voila quelle fut la relation que me fit cét Ynca, frere de ma mere, touchant l'origine des Roys de ce pays. L'ayant euë de luy i'ay taſché depuis de la traduire fidellement de ma langue maternelle, qui eſt la meſme de l'Ynca en langage Caſtillan. Que ſi ie ne l'ay eſcrite en termes maieſtueux, tels que ceux de l'Ynca, lors qu'il m'en faiſoit le recit, ny en paroles ſi propres à exprimer que ſont celles des Indiens, cela n'empeſche pas, ce me ſemble, que ie ne doiue eſtre excuſable; car ie ſçay aſſez que cette langue éſtant ſignificatiue comme elle eſt, ie deuois poſſible m'eſtendre beaucoup plus que ie n'ay fait. Toutesfois i'ay trouué meilleur d'en abbreger la verſion en certaines choſes, qui la pouuoient rendre odieuſe, me contentant de n'y mettre que les vrays ſentimens que i'ay iugé les plus conuenables à la connoiſſance de cette Hiſtoire. Cét Ynca me dit pluſieurs autres choſes ſemblables, combien que ſuccintement, dans les conferences & les viſites qui ſe faiſoient dans la maiſon de ma mere. Mais ie me reſerue de les rapporter en d'autres lieux, où ie citteray l'Autheur. Et certainement il me deſplaiſt fort de ne luy auoir fait quantité d'autres demandes, ſur pluſieurs matieres que ie ſçaurois maintenant, &

que ie pourrois escrire icy, sans craindre qu'on me deust reprendre, apres en auoir tiré des memoires d'vn si bon lieu.

Des fables Historiques touchant l'origine des Yncas.

Chap. XVIII.

AYant à rapporter les plus communes opinions touchant l'origine des Roys Yncas, ie diray que la plus part de ceux du Peru, à sçauoir les Indiens, qui sont au Midy de Cozco, qu'ils appellent *Collasuyu*, & ceux du Ponent, nommez *Cunti suyu*, en racontent vne fable bien plaisante. Pour l'authoriser par le temps, ils disent qu'elle aduint apres le deluge, duquel toutesfois ils ne sçauent point donner d'autre raison, sinon qu'il a esté veritablement. Mais ils ignorent en tout, s'il fut general comme du temps de Noé, ou mesme particulier. C'est pourquoy, ce qu'ils en comptent & de plusieurs autres choses semblables estant plustost des resueries, & des fables mal-liées que des Histoires, ie suis bien content de les passer sous silence, ou du moins de n'en alleguer qu'vne partie. Ils disent donc qu'apres que les eaux du deluge se furent retirées, il arriua qu'en la Contrée de Tiahuacanu, qui est au Midy de Cozco, s'apparut vn certain homme si puissant, qu'il diuisa le monde en

quatre parties, & les donna à quatre hommes qu'il honora du tiltre de Roys, dont le premier s'appelloit *Manco Capac*, le second *Colla*, le troisiesme *Tocay*, & le quatriesme *Pinahua*. Ils adioustent à cela, qu'il donna la partie Septentrionale à Manco Capac, celle du Midy à Colla, du nom duquel cette grande Prouince a depuis esté nommée; à Tocay celle du Leuant, & à Pinahua la derniere, à sçauoir celle du Ponent. Ils asseurēt de plus qu'apres les auoir ainsi obligez, il enuoya chacun d'eux aux terres qui luy appartenoient, pour y conquerir & gouuerner tout ce qui s'y trouueroit de gens. Où l'on peut remarquer combien il y a d'extrauagance en leur dire, en ce qu'ils ne voyent pas que le Deluge les deuoit auoir noyez, ou qu'il falloit que les Indiens fussent ressuscitez, pour estre conquis, & receuoir l'instruction qui leur deuoit estre donnée. En suitte de cela, ils nous veulent faire accroire que de ce partage du monde nasquit par apres celuy que firēt les Yncas de leur Royaume appellé *Tahuantin Suyu*; Et que Manco Capac s'en estant allé iusques au Nord, arriua finalement en la vallée de Cozco, où il fonda cette ville, subiugua les peuples voisins, & se mit à les instruire; de maniere qu'appuyez sur ces principes il s'en faut biē peu qu'ils ne disent de Manco Capac les mesmes choses que nous en auons dittes. Mais bien qu'ils fassent venir de luy les Roys Yncas, si est-ce qu'ils n'ont pas l'esprit de dire au vray quels ont esté les descendans des autres Roys; Et voila les belles Histoires que ces anciens Gentils nous rapportent; ou plustost voila

quelles sont les bagatelles qu'ils nous estallent. Et sans mentir il ne faut pas s'estonner si des gens qui n'ont eu aucune connoissance des bonnes lettres, pour s'en seruir à conseruer la memoire de l'antiquité, traitent si confusement de ces premiers temps, puisque les Payens du vieux monde, qui estoient si sçauans, ont bien inuenté des fables qui sont incomparablement plus ridicules que celles-cy : tesmoing celle de Pirrha & de Deucalion, & ainsi des autres, que ie laisse à part, & qu'il me seroit facile d'alleguer. Neantmoins, s'il falloit faire vn parallele des vns aux autres, ie m'asseure qu'il s'y trouueroit beaucoup de rapport en diuers endroits, veu mesme qu'elles ont ie ne sçay quoy de semblable à l'Histoire de Noë, comme quelques Espagnols l'ont voulu dire, ainsi que nous verrons en son lieu. Mais pour reuenir à l'origine des Yncas, ie reserue à dire en vn autre endroit ce qui m'en semble.

Les Indiens qui viuent au Leuant & au Nord de la ville de Cozco, rapportent vne autre origine des Yncas semblable à la precedente. Car ils disent qu'au commencement du monde sortirent hors des fenestres de certains Rochers, qui sont auprés de la ville, en vn lieu qu'on nomme *Paucartampu*, quatre hommes & quatre femmes, freres & sœurs. Ces fenestres adioustent-ils estoient trois de nombre, & n'y eut que celle du milieu qui seruit à la sortie de ces gens-là. Aussi fut-elle depuis appellé *la fenestre Royale*, & pour cela mesme couuerte de toutes parts de grandes placques d'or, où il y auoit quantité de

pierrerie enchassee. Mais quant aux fenestres des deux costez, elles estoient de mesme garnies d'or, sans que toutesfois il y eust aucun enrichissement de pierres precieuses. Le premier de ces freres est par eux appellé Manco Capac, & sa femme Mama Oellio. C'est leur opinion que celuy-cy fut le fondateur de cette Ville, qui en la langue particuliere des Yncas signifie nombril; que luy-mesme subiugua ces peuples, ausquels il apprit à viure en hommes, & que de luy sont descendus tous les Yncas. Quant au second frere, ils le nomment *Ayar Cachi*, le troisiesme *Ayar Vchu*, & le quatriesme *Ayar Sauca*, Où il faut remarquer que le mot *Ayar* n'a point de signification en la langue generale du Peru, bien que toutesfois il en doiue auoir vne en la particuliere des Yncas. Pour le regard de la diction *Cachi*, elle signifie le mesme que sel, tel que celuy dont nous vsons ordinairement, & par le mot *Vchu* se doit entendre vne sorte d'espicerie à peu prés semblable au poiure, dont ils ont accoustumé de se seruir en leurs saupicquets, comme par celuy de *Sauca* est denotée la resiouïssance. Or pour reprendre toutes ces choses, & venir à ce qu'ils racontent de ces trois freres, & de leurs sœurs, ils en disent mille extrauagances; Puis comme ils voyent qu'ils ne s'en peuuent tirer, ils font des allegories sur cette fable, disant que par le Sel, qui est vn de leurs noms, ils entendent les bons enseignemens que leur Ynca leur donna touchant leur façon de viure; par le poiure, le goust qu'ils y prirent, & par le mot de resiouïssance, l'extreme contente-

ment qu'ils eurent depuis. Mais outre que ces choses sont tout à fait impertinentes d'elles-mesmes, ils les rapportent auec tant de confusion, qu'on entend plustost par coniecture ce qu'ils veulēt dire, que par aucun ordre qu'ils tiennent en leurs discours, dont les paroles n'ont aucune liayson. Tout ce qu'ils affirment, c'est que Manco Capac est leur premier Roy, duquel les autres sont descendus; De maniere que de tous les trois costez ils rapportent l'origine des Yncas à Manco Capac, sans faire aucune mention des trois autres freres: au contraire ils les reduisent à neant auec leurs Allegories, si bien qu'il ne leur reste plus qu'vn seul Manco Capac. Comme en effet il semble que cela soit ainsi, veu que depuis luy, iamais aucun Roy ny aucun homme qui soit sorty de sa tige, ne s'est appellé de ces noms, & que pas vne Nation ne se les est attribuez. Il s'est trouué quelques Espagnols, qui plus curieux que les autres en la recherche des choses, ayant oüy faire ces comptes, ont voulu dire qu'il falloit que ces Indiens eussent oüy parler de l'Histoire de Noé, de ses trois fils, de sa femme, & de ses bruz, qui furent quatre hommes & quatre femmes que Dieu sauua du deluge vniuersel. Ce sont eux adioustent-ils, qui seruent de suiet à la fable; dont les Autheurs se sont figurez la fenestre de *Paucartampu*, à l'exemple de celle qui estoit dans l'Arche. Quant à cét homme puissant, dont il est dit dans la premiere fable, que s'estant apparu en la Contrée de Tiahuanacu, il partagea le monde à ces quatre hommes; les plus subtils veulent

que ce

que ce ſoit Dieu, qui commanda à Noé & à ſes trois enfans de peupler la terre. I'obmets quelques autres endroits de ces fables, qu'ils s'imaginent auoir du rapport auec ceux de l'Hiſtoire ſaincte, & ſuis bien content de les paſſer ſous ſilence, pour ne m'engager dans vn labyrinthe ſi profond : car il me ſuffit de parler ſimplement des fables Hiſtoriques, qu'il me ſouuient d'auoir oüy raconter à mes parens, comme ie n'eſtois encore qu'en mon bas âge; laiſſant à la diſcretion de ceux qui les liront de les expliquer comme bon leur ſemblera, & leur donner telle Allegorie qu'ils voudront. De toutes ces fables que nous auons dittes des Roys Yncas, les autres peuples du Peru tirẽt ſuiet d'en inuenter vne infinité de ſemblables touchant l'origine de leurs premiers parens, afin de ſe rendre differens les vns des autres, comme nous verrons en la ſuitte de cette Hiſtoire. Et certainement il n'eſt point d'Indien qui ſe picque tant ſoit peu d'honneur, qui ne ſe diſe deſcendu de la premiere choſe qu'il ſe met en la fantaiſie, comme par exemple d'vne fontaine, d'vne riuiere, d'vn lac, de la mer, & des animaux les plus farouches, tels que ſont les Lyons, & les Tygres; ou pareillement de l'Aigle, ou de l'oyſeau appellé *Cuntur*, & de leurs ſemblables qui ne viuent que de proye; Ou finalement des montagnes, des precipices, & des cauernes, ſelon que châcun ſe l'imagine ou plus cõuenable à ſa gloire, ou plus conforme à la vanité dont il ſe picque. Mais c'eſt aſſez parlé de leurs fables: paſſons à d'autres matieres.

Proteſtation de l'Autheur touchant cette Hiſtoire.

Chap. XIX.

APres auoir poſé la premiere pierre de noſtre edifice, par l'Hiſtoire fabuleuſe que nous auons rapportée de l'origine des Yncas Roys du Peru, il me ſemble à propos de paſſer outre dans la conqueſte & la reduction des Indiens. Ce que ie feray en eſtendant vn peu plus au large la ſommaire Relation que me donna l'Ynca dont i'ay parlé, enſemble celle de pluſieurs autres Yncas & Indiens, natifs des villes que ce premier Ynca Manco Capac enuoya peupler, & qu'il aſſuiettit à ſon Empire, auec leſquels i'ay eu moyen de communiquer, pour auoir eſté nourry parmy-eux iuſques à l'âge de vingt-ans. Il eſt veritable auſſi que ie n'eſcry rien dequoy ils ne m'ayent donné cognoiſſance, veu que durant mon bas âge ils m'entretenoient ſouuent de ces Hiſtoires; que i'eſcoutois volontiers, comme les enfans ont accouſtumé de prendre plaiſir aux fables qu'on leur raconte. Depuis, comme ie deuins vn peu plus grand, ils me donnerent vne plus ample cognoiſſance de leurs Loix, & de leur police, en oppoſant le nouueau gouuernement des Eſpagnols à celuy des Yncas, & faiſant vne diuiſion particuliere de

toutes les maluerſations, & de la rigueur des peines dont on les ſouloit punir. Ils m'apprenoient les deportemens de leurs Roys en temps de paix & de guerre; de quelle maniere ils traitoient leurs ſuiets, & de quelle façon ils en eſtoient ſeruis. Auec cela ils me racontoient comme à leur enfant propre toute leur Idolatrie, qui conſiſtoit en couſtumes, en ceremonies, & en Sacrifices; Comme pareillement leurs feſtes grandes & petites, & de quelle façon ils les ſouloient celebrer. A quoy ils adiouſtoient vn recit de leurs abus & de leurs ſuperſtitions, enſemble la difference de leurs Deuins ou bons ou mauuais, tant de ceux qui prenoient garde à leurs Sacrifices, que de toute autre ſorte de gens ſemblables à eux. En vn mot il n'y auoit rien de remarquable en leur Eſtat dont ils ne m'entretinſſent alors; Si bien qu'à la fin il ſe trouua qu'ils m'en dirent tant de choſes, qu'il n'y a point de doute que ie fairois ce volume plus gros qu'il n'eſt, ſi ie les voulois rapporter toutes. I'en puis donc parler, à mon aduis, aſſez veritablement, & par le rapport des Indiens, & par ce que i'en ay veu moy-meſme, pour m'eſtre trouué en la plus-part des feſtes, & des ſuperſtitions dont ils entretenoient leur Idolatrie. Car il me ſouuient que la couſtume n'en eſtoit point encore du tout perduë, & qu'en ce temps-là i'auois enuiron treize ans. Comme ie naſquis donc huict ans apres que les Eſpagnols ſubiuguerent mon pays, où ie fus eſleué iuſques à la vingtieſme de mes années, ie remarquay quantité de choſes que faiſoient les Indiens qui

estoient Gentils, lesquelles ie raconteray pour les auoir veuës. De plus, outre les Relations de mes parens, touchant ce que i'ay dit cy-deuant, & ce que i'ay veu moy-mesme, i'ay trouué moyen d'en auoir quantité d'autres, traitant des conquestes de ces Roys, & de leurs memorables faits d'armes. Car si tost que i'entrepris de composer cette Histoire, i'escriuis à mes compagnons d'Escole, & les priay de m'enuoyer châcun en son particulier, tout ce qu'ils pourroient auoir de memoires touchant les Conquestes que les Yncas auoient faites des Prouinces de leurs Meres. Car il est à remarquer icy que châque Prouince a ses comptes, & ses neuds, afin de soulager la memoire, en la cognoissance des Annales, ou des Histoires de son pays, & en conseruer la tradition, Si bien que par ce moyen les habitans peuuent beaucoup mieux retenir ce qui est arriué chez eux, qu'ils ne retiennent ce qui s'est passé dans les Prouinces des autres. Voila donc que mes compagnons d'Escole croyant veritable, comme il l'estoit en effet, ce que ie leur escriuis de mon dessein, furent bien aises de m'y pouuoir assister; de maniere que châcun d'eux le communiqua particulierement à sa mere, & à ses autres parens. Ils ne sceurent pas plustost qu'vn Indien natif de leur pays en vouloit escrire l'Histoire, qu'ils tirerent de leurs archiues les Relations & les memoires qu'ils en auoient, & me les enuoyerent en mesme temps. I'ay appris par ce moyen quelles ont esté les Conquestes des Yncas, dont i'ay eu la mesme cognoissance que les Histo-

riens Eſpagnols en ont euë; Toute la difference qu'il y a, c'eſt que ie m'eſtends beaucoup plus qu'eux, comme le Lecteur pourra remarquer par les aduis que ie luy en donne en diuers endroits de cét ouurage. Or d'autant que tous les faits de ce premier Ynca ſont comme les fondemens & les ſources de l'Hiſtoire que nous auons à eſcrire, il nous ſeruira grandemẽt de les rapporter icy, du moins les plus importans & les principaux, afin que cela ne nous oblige à les repeter à l'aduenir, quand nous parlerons en particulier des vies, & des exploits de châcun de ces Yncas leurs deſcendãs. Car tous generalement, tant les Roys que ceux qui ne l'ont pas eſté, ſe ſont efforcez d'imiter en tout les couſtumes, les mœurs & les actions de ce premier Prince Manco Capac. Tellement qu'apres auoir parlé des choſes qui les regardent, nous aurons dit ce qui touche la vie de tous les autres. En cela neantmoins nous ſerons ſoigneux de ne rapporter que les choſes qui tiennent le plus de l'Hiſtoire, & en laiſſerons à part pluſieurs autres, comme impertinentes, & trop prolixes. Que s'il y en a quelques-vnes, tant de celles que nous auons cy-deuant alleguées, que des autres qui ſeront deduites, qui ſemblent eſtre fabuleuſes, ſi ne laiſſeray-ie pas de les eſcrire pour tout cela. Ce que ie feray exprés pour ne deſtruire les fondemens ſur leſquels s'appuyent les Indiens, pour demonſtrer les plus grandes, & les principales merueilles qu'ils nous racontent de leur Empire. Auſſi eſt il vray, apres auoir bien conſideré le tout, que de ces fabuleux commen-

cemens ont pris naissance les grandeurs que l'Espagne possede auiourd'huy reellement. Ayant donc à declarer tout ce qui appartient à la cognoissance la plus claire que l'on puisse donner des commencemens, du milieu, & de la fin de cette grande Monarchie, ie proteste de le faire le pl⁹ ponctuellemẽt qu'il me sera possible. En quoy certes ie ne flatteray nullement la verité, ne disant rien que ie n'aye appris dés mon enfance, & dont ie n'aye tiré les relations de mes parens. Or quelque affection que ie puisse auoir pour eux, cela n'empeschera pas que ie ne deduise veritablement châque action, sans rien adiouster ou diminuer en matiere des choses, qui seront ou bonnes ou mauuaises. Car puis qu'on sçait bien que la vie de ces anciens Gentils a produit quantité d'actions detestables; lors que i'en rapporteray la plus part, ie ne diray rien de nouueau, declarant seulement les mesmes choses que les Historiens Espagnols ont escrites de ces Cõtrées & de leurs Roys. Ce que ie confirmeray en alleguant leurs mesmes paroles où il en sera besoing, afin que l'on voye que ie n'inuente point des fourbes en faueur de mes parens, & que ie ne mets rien en auant qui n'ayt esté desia dit par les Espagnols. Ainsi ie ne seruiray que de commentaire à declarer & amplifier plusieurs choses qu'ils ont obmises, & laissées imparfaites, pour n'en auoir eu la relation toute entiere; & en adiousteray quantité d'autres qui manquent à leur Histoire, bien que toutesfois elles soient veritablement aduenuës. Par mesme moyen i'en retranche-

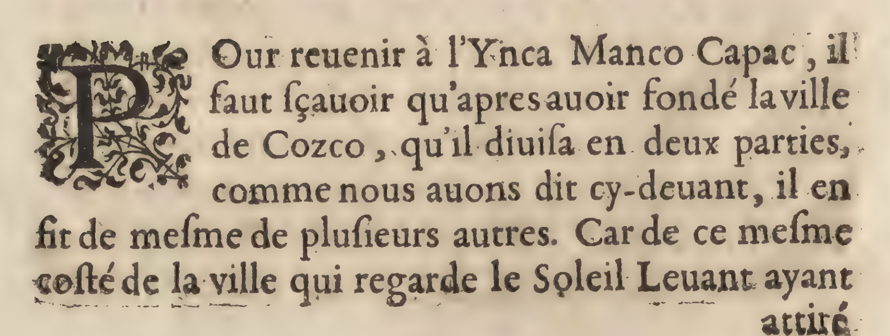
ray quelques-vnes qui ſont aſſeurement ſuperfluës; Et c'eſt en cela que les meſmes Autheurs Eſpagnols ont failly, apres les fauſſes relatiós qu'ils en ont euës, pour ne s'eſtre aduiſez d'en demãder des memoires qui fuſſent conformes à la diſtinction des temps, ou des âges, & à la diuiſion des Prouinces & des nations; Ou meſme il n'eſt pas incompatible que cela ne ſoit arriué par la difficulté du langage, qui les a empeſchez de s'entendre les vns les autres. Car quelque ſçauant que ſe pût dire pour lors vn Eſpagnol en la langue Indienne, il eſt à croire que de dix parties il en ignoroit neuf, ſoit pource qu'vn meſme mot ſignifie pluſieurs choſes, ou bien à cauſe que la prononciation en marque la difference, & luy donne diuers ſens, comme nous verrons cy-apres par l'explication de quelques mots que ie ſeray contraint d'alleguer, pour eſtre de l'eſſence de mon ſuiet.

En vn mot ayant deſſein de parler de ce grand Eſtat, qui a eſté pluſtoſt deſtruit que connu, ie diray ponctuellement & ſans fard tout ce qui concerne l'Idolatrie, les ſuperſtitions, les Couſtumes, les Sacrifices, & les ceremonies de ces anciens Gentils; Enſemble leur gouuernement, leurs Loix, & leur maniere de viure en temps de paix & de guerre. Ce que ie feray, s'il plaiſt à Dieu, ſans cõparer aucune de ces choſes, & autres ſemblables à celles qui ſe trouuent dans les Hiſtoires diuines & humaines, ny au gouuernement de noſtre temps, pour ce qu'en cela toute comparaiſon me ſemble odieuſe. Ie laiſſeray pourtant à la curioſité du Lecteur d'en faire des pa-

ralleles comme il aduisera ; Et suis bien certain qu'il y trouuera plusieurs euenemens qui semblent auoir du rapport à quelques Histoires des sainctes lettres, & aux fables prophanes de l'ancienne Gentilité. Il y trouuera, dis-ie, quantité de Loix & de Coustumes, dont les vnes ressemblent à celles de nostre temps, & les autres leur sont du tout contraires. Pour mon particulier apres auoir trauaillé de tout mon possible sur cette matiere, n'ayant peu faire ce que i'eusse bien desiré, i'auray recours à la discretion du Lecteur, pour suppleer à mes deffauts. Par mesme moyen ie le priray d'auoir esgard à ma bonne volonté, qui n'aspire qu'à le contenter, quoy que ie ne pense pas pouuoir faire monter si haut les forces d'vn Indien, qui n'a iamais esté nourry parmy les liures, mais plustost parmy les armes & les cheuaux.

Des Bourgs & des Villes que le premier Ynca enuoya peupler.

CHAP. XX.



POur reuenir à l'Ynca Manco Capac, il faut sçauoir qu'apres auoir fondé la ville de Cozco, qu'il diuisa en deux parties, comme nous auons dit cy-deuant, il en fit de mesme de plusieurs autres. Car de ce mesme costé de la ville qui regarde le Soleil Leuant ayant

attiré

attiré quantité de gens, dans toute cette estenduë de pays qui se borne de la Riuiere appellée *Paucartampu*, il enuoya peupler aux deux endroits du chemin Royal d'Antisuyu treize lieux assez remarquables, que ie ne nommeray pas pour euiter la prolixité, les habitans desquels estoient presque tous de la nation qu'on appelle Poques. Au Ponent de la ville à quelques neuf ou dix lieuës à la ronde, il fit peupler de mesme trente Bourgs, qui se voyent aux deux costez du chemin dont nous venons de parler. Toutes ces peuplades se firent de trois nations differentes, appellées Masca, Chillqui, Papri. Au Nord de la ville furent encore iettez les fondemens de vingt Bourgs, dont les habitans estoient composez de quatre Nations, qui sont Mayu, Cancu, Chinchapucuyu, Rimactampu. Ces Bourgs sont pour la pluspart en la belle Vallée de Sacsahuana, où Gonçal Piçarro donna bataille, & fut fait prisonnier. Le Bourg le plus esloigné de ceux-cy est à sept lieuës de Cozco, & les autres s'estendent le long du chemin Royal de Chinchasuyu, tant à main droite qu'à gauche. Vers cét endroit de la ville Imperiale qui regarde le Midy, furent peuplées trente-huict ou quarante Bourgades, dont il y en auoit dix-huict de la Nation Ayarmaca, qui estoient de part & d'autre trois lieuës à la ronde du chemin Royal de Collasuyu, à le prendre depuis le parage des Salines, qui sont à vne petite lieuë de la ville, où se dóna la sanglante bataille du vieux Dom Diego d'Almagro & de Hernando Piçarro. Quant aux autres peuplades, elles estoient

de cinq ou ſix nations diuerſement appellées, à ſçauoir Queſpicancha, Muyna, Vrcos, Quehuar, Huaruc, Cauïna. Ces dernieres auoient cette fole creance, que leurs premiers Peres eſtoient ſortis d'vn mareſcage où ils diſoient que les ames des morts retournoient, & qu'elles en ſortoient de-rechef pour entrer dans le corps de ceux qui naiſſoient, & en prendre poſſeſſion. Ces Cauiniens auoient vne Idole dont la figure eſtoit effroyable, & luy faiſoient des Sacrifices du tout barbares, qui furent depuis abolis par l'Ynca Manco Capac, qui leur oſta leur Idole, & voulut qu'ils adoraſſent le Soleil comme ſes autres vaſſaux.

Ces Bourgs, qui eſtoient enuiron cent de nombre, furent ſi petits au commencement, que les plus grands n'auoient pas dauantage de cent maiſons, & les moindres n'en auoient que vingt cinq ou trente. Mais il arriua depuis que par des priuileges particuliers, qui leur furent octroyez par le meſme Manco Capac, comme nous dirons cy-apres, ils s'augmenterent de telle ſorte, que la plus-part furent de mille feux, & les moindres de trois à quatre cens; mais ces meſmes graces & priuileges qui leur auoient eſté faits par le premier Ynca & ſes deſcendans, furent cauſe que le grand Tyran Atauhuallpa les ruïna, les vns plus & les autres moins, iuſques là meſme qu'il en fit deſmollir pluſieurs à fleur de terre. Il eſt arriué depuis que le temps leur a bien fait encore changer de face. Car ny les Bourgs de ce coſté là, que l'Ynca Manco Capac enuoya peupler, ny preſque

tous les autres du Peru ne ſont plus en leur ancienne ſituation; n'y ayant que vingt-ans, comme il ſera dit en ſon lieu, qu'vn Viceroy ayant trouué moyen d'en ioindre cinq ou ſix enſemble d'vn coſté, & ſept ou huict de l'autre, tant du plus que du moins, ſelon qu'ils ſe rencontroient, en fit de grandes Bourgades; D'où s'enſuiuirent pluſieurs inconueniens, que ie paſſe ſous ſilence, pource qu'ils ſont odieux.

De l'inſtruction que l'Ynca ſouloit donner à ſes Sujets.

CHAP. XXI.

APres que l'Ynca Manco Capac eut ainſi peuplé les villes & les Bourgades dont il auoit ietté les fondemens, il tourna toutes ſes penſées à polir, & bien inſtruire ſes Suiets. Il leur enſeigna pour cét effet; premierement à cultiuer la terre, à pouruoir aux commoditez de leur meſnage, & à faire toutes les autres choſes qu'il iugea neceſſaires à la vie humaine; puis il leur apprit les bonnes mœurs, & la ciuilité, leur recommandant d'eſtre honneſtes en leur conuerſation, & de ſe rendre de bõs offices les vns aux autres, ſans ſortir iamais des bornes que la raiſon & la Loy naturelle leur auoient preſcrites. Ce qu'il trouua moyen de leur perſuader auec plus d'efficace en leur remonſtrant, que s'ils vouloient viure entre eux dans

vne mutuelle concorde, ſans auoir aucune ſorte d'animoſité ny de paſſion, il falloit qu'ils s'empeſchaſſent de faire aux autres, ce qu'ils n'euſſent point voulu leur eſtre fait à eux meſmes, puiſque les Loix eſtoient auſſi bien eſtablies pour eux que pour autruy. Et d'autant que leur brutalité les emportoit d'ordinaire dans vne concupiſcence deteſtable, qui eſtoit le vice le plus commun entre-eux; afin d'y pouruoir, il voulut qu'à l'aduenir, ils ne violaſſent en façon quelconque, le reſpect qui ſe doit à l'honneſteté des femmes & des filles. Il ordonna par meſme moyen que châcun d'eux n'auroit qu'vne femme, qu'il eſpouſeroit dans ſa parenté, afin qu'il n'y euſt point de confuſion dans les lignées, & que nul n'euſt à ſe marier qu'au deſſous de vingt ans, afin qu'ils peuſſent tous amaſſer du bien, & vacquer aux affaires de leur maiſon. Auec cela il fit ramaſſer tout ce qu'il y auoit de brebis & de moutons à la cãpagne, de la laine deſquels il les habilla, s'aidant en cela de l'induſtrie de la Royne Mama Oello Huaco, qui monſtra aux Indiennes l'art de filer & de tiſtre. De plus il leur apprit luy-meſme à faire cette maniere de chauſſure, dont ils vſent encore auiourd'huy, & qu'ils appellent *Vſuta*. Ce qu'ayant iudicieuſement eſtably, il donna à châque Nation, ou à châque peuple de ceux qu'il ſoubmit à ſon pouuoir vn Curaca, qui eſt le meſme que le Cacique en la langue de Cuba ou de ſainct Dominique, c'eſt à dire vn Gouuerneur, qui euſt le ſoin de ceux qui luy ſeroient donnez en charge. Et d'autant que cette affaire luy ſembla de

grande importance, il ne choisit pour la conduitte d'autruy que ceux d'entre-eux qu'il iugea les plus gens de bien, & qui auoient le plus trauaillé à la reduction des Indiens par leur vigilance & leur bon exemple. En cette espece d'authorité qu'il leur donna sur les autres, ce qu'il leur recommanda le plus, fut de les instruire comme Peres, & par mesme moyen il enioignit aux Indiens de leur obeir comme bons enfans.

Il ordonna qu'on eust à metrre ensemble toute la recolte qui se feroit en châque Cómunauté, afin de partager par apres entre-eux ce dequoy ils auroient besoing, en attendant qu'on eust moyen de donner des terres à châcun en particulier. A tous ces preceptes il adiousta ceux qui concernoient le culte diuin touchant leur Idolatrie. Pour cela mesme, il leur marqua le lieu qui luy sembla le plus propre à bastir vn Temple au Soleil, où ils peussent luy faire des Sacrifices. Il voulut que le tenant pour leur Dieu, ils l'adorassent, & luy rendissent graces de tant de biens qu'il leur faisoit en les esclairant de sa lumiere. Surquoy il leur remonstroit, que c'estoit luy qui rendoit fertiles leurs champs, qui produisoit les fruicts de la terre, & qui faisoit multiplier leurs troupeaux; sans y comprendre vne infinité d'autres biens qu'ils receuoient tous les iours de luy. Il leur disoit en suitte, qu'ils luy deuoient vne adoration particuliere, & à la Lune, pour leur auoir enuoyé deux de leurs Enfans, qui leur ayant fait quitter leur façon de viure brutale & sauuage, les auoient mis dans le train

de la vie humaine,& de la societé ciuile. Auecque cela il voulut, que lors qu'il y auroit autant de femmes du sang Royal, qu'il en falloit pour le seruice du Soleil, ils eussent à luy bastir vne maison, où ces Dames seroient enfermées, pour luy rendre le culte qui luy appartenoit. Il leur recommanda d'obseruer & d'accomplir ponctuellement toutes ces choses, pour ne se monstrer ingrats des bien-faits receus, ne pouuant nier qu'ils ne fussent grands ; Et leur en promit encore d'autres plus considerables, de la part du Soleil son Pere, en cas qu'ils fissent ce qu'il leur disoit ; les asseurant au reste que c'estoit le Soleil mesme, qui luy inspiroit ces choses pour les leur dire, & que ce grand Dieu, comme bon Pere, luy seruoit de guide, & d'addresse en toutes ses actions, & en ses paroles.

Comme les Indiens ont tousiours esté iusques à maintenant fort niais & fort credules, ils adiousterent foy à tout ce que l'Ynca leur dit, & le creurent fils du Soleil. Ce qu'ils se persuaderent d'autant plus facilement, qu'il y en auoit desia parmy eux qui faisoient de semblables comptes de leur naissance, bien que toutesfois, ils ne la fissent pas si noble que l'Ynca, pource qu'ils se disoient estre descendus des premiers animaux qu'ils se mettoient en la fantaisie, & des choses les plus terrestres, & les plus basses. De cette façon les Indiens iugeans à peu-prés de l'extraction de l'Ynca par la leur propre, & par les grands biens qu'il leur auoit faits, le tindrent asseurement pour estre fils du Soleil; Tellemẽt que dés ce temps-

là, ils l'adorerent comme tel & promirent d'obeir de poinct en poinct à ses commandemens ; Ce qu'ils protesterent par cét adueu general, Qu'vn mortel ne pouuoit pas auoir mis en euidence les choses qu'il leur auoit tesmoignées, & partant qu'ils le croyoient vn homme diuin, qui leur estoit venu du Ciel.

Des marques d'honneur, & autres enseignes fauorables, que l'Ynca donna à ses Sujets.

CHAP. XXII.

L'Ynca Manco Capac employa plusieurs années à ce que i'ay dit cy-deuant, & à beaucoup d'autres choses semblables, qu'il fit pour le commun bien de ses sujets. A la fin comme il eust tiré de grandes preuues de fidelité, d'amour, & d'adoration ; pour les obliger dauantage à tous ces deuoirs qu'ils luy rendoient, il s'aduisa de les ennoblir, en leur donnant le mesme nom qu'il auoit, & les mesmes marques d'honneur qu'il souloient porter sur sa teste. Ce que toutesfois il ne voulut faire, qu'apres leur auoir persuadé qu'il estoit fils du Soleil, afin que par ce moyen ses faueurs leurs fussent en plus grande considera-tion. Pour mieux entendre cecy, il faut sçauoir, que l'Ynca Manco Capac ne portoit ordinairement que l'espaisseur d'vn doigt de cheueux, qu'il auoit couppez par eschellons ; & que ses descendans les por-

terent depuis de mesme que luy. Il se les couppoient auec des rasoirs faits de pierres à feu, & les laissoient de la hauteur que nous auons ditte; où il est à remarquer que la necessité les contraignoit d'vser de ces rasoirs peu commodes, pour n'auoir encore l'inuention des ciseaux; tellement que châcun se peut bien imaginer, qu'ils ne se faisoient le poil qu'auecque beaucoup de peine. Surquoy ie diray qu'il me souuiendra tousiours que l'vsage des ciseaux s'estant depuis introduit dans le pays, il y eust vn Ynca qui n'en pouuant assez loüer l'inuention; Sans mentir, dit-il à vn de mes compagnons d'Eschole, quand les Espagnols vos Peres n'auroient fait autre chose que nous apporter des rasoirs, des ciseaux, des peignes, & des miroirs, cela pouuoit suffire pour nous obliger à leur donner liberalement tout ce que nous auions d'or & d'argent. Ils auoient donc les cheueux couppez, cōme ie viens de dire, & les oreilles percées, principalement les femmes, qui se les accommodoient d'vne estrange sorte, pour y porter des pendans. Car c'estoit leur coustume, comme nous dirons cy-apres, de s'y faire vn trou d'vne grandeur incroyable à qui ne l'auroit veu; estant presque impossible, que ce peu de chair qui fait le bout de l'oreille se peust dilater de telle sorte, qu'elle fust capable de supporter vn pendant de la largeur du pied d'vn bocal, qui estoit la forme ordinaire de leurs pendans d'oreille, qu'ils portoiēt attachez à des lassets longs d'vn quart d'aulne, & gros d'enuiron la moitié d'vn doigt. Et d'autant que les Indiens souloient vser de cette

maniere

maniere de pendans, les Eſpagnols les nommerent pour cela *Orejones*, c'eſt à dire *hommes à grandes oreilles*, nom qui leur eſt demeuré depuis en quelques Contrées des Indes.

Les Yncas portoient auſſi ſur la teſte en lieu de bonnet vne maniere de treſſe ou de cordon nommé *Llautu*, qui eſtoit de pluſieurs couleurs, & enuiron de la groſſeur d'vn doigt. Cette treſſe leur faiſoit quatre ou cinq tours de la teſte, & reſſembloit à vne guirlande; Et voila quelles eſtoient les principales enſeignes ou marques d'honneur de l'Ynca Manco Capac, qui conſiſtoient en cette maniere de treſſe dont nous venons de parler, comme auſſi en la façon de ſe coupper les cheueux, & de porter les oreilles percées, ſans y comprendre pluſieurs autres enſeignes dont nous parlerons cy-apres, qui n'appartenoient qu'à la perſonne du Roy.

Or le premier priuilege que l'Ynca donna à ſes vaſſaux, fût de leur permettre à tous generalement de porter la treſſe à ſon imitation, pourueu qu'elle fuſt ſeulement noire, & non pas de toutes couleurs, comme la ſienne. Quelque temps s'eſtant eſcoulé apres qu'il leur euſt fait cette grace, il leur en octroya depuis vne autre, qu'ils eſtimerent plus fauorable, à ſçauoir de pouuoir porter les cheueux par eſchellons, auec difference neantmoins, ſelon que les vns eſtoient plus ſuiets que les autres. En quoy certes & en toute autre choſe l'Ynca proceda ſi iudicieuſement, que pour empeſcher qu'il n'y euſt de la confuſion au partage ou en la diuiſion qu'il faiſoit de

châque Prouince, ou de châque Nation, & par meſme moyen mettre de la diſtinction entre luy, & ſes Sujets, il s'aduiſa de la rendre remarquable par leur habillement de teſte. Il ordonna pour cét effet que les vns euſſent à porter vne tocque en façon de bonnet à oreilles, ouuerte iuſques aux temples, ayant les cheueux des deux coſtez iuſques aux extremitez des oreilles; & que la coiffure des autres ne leur vint qu'au milieu de l'oreille, ou meſme qu'il y en euſt qui la portaſſent plus courte. Mais quoy qu'il en fût, il deffendit que pas vn d'eux n'euſt à porter les cheueux ſi courts que luy; Où il faut remarquer que tous ces Indiens, principalement les Yncas, prenoient vn extreme ſoing d'auoir touſiours les cheueux de meſme, & de les coupper quand il le falloit, afin qu'ils ne ſemblaſſent changer de mode en leur coiffure, ſe faiſant voir d'vne façon auiourd'huy, & demain de l'autre. De ſorte qu'il n'y auoit pas vn d'eux qui n'euſt vne curioſité particuliere de bien aiuſter ſa coiffure, pour la rendre differente de celle des autres, d'autant que châque Nation faiſoit trophée de ſon habillement de teſte, principalement ſi elle l'auoit receu de la main de l'Ynca.

De quelques autres enseignes plus fauorables, & *du nom* Ynca.

Chap. XXIII.

QVelques années & quelques mois s'estans escoulez, il leur fit vne autre grace plus fauorable que les precedentes, qui fut de leur permettre de se percer les oreilles, à condition que le trou n'en seroit pas la moitié si grand que celuy de l'Ynca. A cette ordonnance il adiousta, qu'ils porteroient pour pendans d'oreille des choses diuerses, selon la difference des noms & des Prouinces, à sçauoir les vns, comme ceux de la Nation Mayu & Cancu, vn morceau de bois de la grosseur du doigt, les autres, comme ceux qu'on nommoit *les Poques*, vn floccon de laine blanche, qui des deux costez de l'oreille leur deuoit sortir de la grosseur d'vn poulce. Il commanda de plus que les peuples appellez Muyna, Huaruc, Chillqui, eussent à vser de pendans d'oreille de ionc commun, que les Indiens nomment *Tutura*, & que la Nation Rimactampu, ensemble ceux qui en estoient voisins en portassent du bois qu'on appelle *Maguey* aux Isles de Barlouento, & Chuchau en la langue generale du Peru; duquel ayant osté l'escorce, le dedans en est fort tendre & fort maniable. Il voulut de mesme par vne grace

ſpeciale que les trois peuples que l'on nomme Vrcos, Yucay, & Tampu, qui ſont au deſſous de la riuiere d'Yucay, euſſent les oreilles plus ouuertes que toutes les autres Nations, pourueu toutesfois qu'elles le fuſſent la moitié moins que l'Ynca n'auoit accouſtumé de les porter. Pour cela meſme il leur donna la meſure du trou, comme à tous les autres, afin qu'il ne fuſt pas plus grand qu'il le deſiroit. Quant aux oreilleres, il trouua bon qu'elles fuſſent du iong Tutura, pource qu'elles reſſembloient plus à celles de l'Ynca, & il luy ſembla plus à propos de les appeller *Oreilleres*, que pendans d'oreille, à cauſe qu'elles ne pendoient point, mais y eſtoient enchaſſées.

Quant aux differences de ces Enſeignes, outre qu'elles eſtoient des marques pour diſcerner les Nations & leurs Noms, elles demonſtroient encore, du moins les Indiens le tenoient ainſi, vne faueur particuliere, ſelon qu'elles reſſembloient le plus à celles du Roy : auſſi eſt-il vray que ce qu'il donnoit ces marques d'honneur, n'eſtoit point à la volée, ny pour affectionner les vns plus que les autres, mais bien par vne pure conſideration de Iuſtice, & d'equité. Car s'il en voyoit quelques-vns qui fuſſent plus dociles que les autres, & plus capables de ſa doctrine, ou qui euſſent trauaillé particulierement à la reduction des Indiens, à ceux-là il bailloit les Enſeignes les plus ſemblables à celles de ſa perſonne, & les honoroit de faueurs particulieres. Or pource qu'il leur donnoit touſiours à entendre, qu'il ne faiſoit tout cela que par la reuelation & l'ordre ex-

prés qu'il en auoit de ſon Pere le Soleil, les Indiens ne manquoient iamais d'y adiouſter foy. De maniere qu'ils ſe rendoient touſiours ſouples aux commandemens de l'Ynca; & quelque traitement qu'il leur peuſt faire, ils le trouuoient bon, & en eſtoient contents. Car auec ce qu'ils croyoient, que tout cela leur eſtoit enioint par vne particuliere reuelation du Soleil, l'experience leur apprenoit qu'ils recueilloient de grands biens de cette obeïſſance qu'ils luy rendoient.

Apres que toutes ces choſes ſe furent ainſi paſſées; à la fin l'Ynca ſe voyant ſur l'âge, commanda à ſes principaux Sujets de s'aſſembler en la ville Imperiale de Cozco; Ce qu'ils n'eurent pas pluſtoſt fait, qu'il leur declara en pleine aſſemblée, que l'heure s'approchoit en laquelle il s'en deuoit retourner au Ciel, pour s'y repoſer auec le Soleil ſon Pere (paroles dont tous les autres Roys ſes deſcendans vſerent depuis en ſe voyant proches de leur fin) & partant qu'ayant à les quitter, il leur vouloit laiſſer le dernier comble de ſes graces & de ſes faueurs, à ſçauoir le nom Royal, afin qu'eux & leurs deſcendans fuſſent à l'aduenir eſtimez de tout le monde. Il adiouſta en ſuitte, que pour leur monſtrer qu'il les aymoit comme ſes enfans, il vouloit qu'eux meſmes & leur Poſterité s'appellaſſent touſiours Yncas, ſans diſtinction ny difference quelconque des vns auecque les autres, comme il y en auoit eu aux graces & aux faueurs qu'il leur auoit faites par le paſſé; Qu'au reſte il entendoit que tous generalement iouïſſent à pur

& à plein de l'eminente grandeur de ce nom, pour recompenſe de ce qu'ils auoient eſté ſes premiers vaſſaux, qui s'eſtoient reduits volontairement à ſon ſeruice. Il leur declara là deſſus, qu'à cauſe de cela il leur donnoit ſes meſmes Enſeignes ou ſes marques d'honneur & de plus ſon nom Royal; Ioint que les aymant comme ſes enfans, il eſtoit bien aiſe qu'ils en euſſent le tiltre; à quoy il ſe portoit volontairement, pource qu'il ſe promettoit qu'eux & les leurs ſeruiroient touſiours leur Roy, & ceux qui ſuccederoient aux Conqueſtes & à la reduction des autres Indiens, pour l'accroiſſement de cét Empire; De toutes leſquelles choſes il les prioit de ſe ſouuenir, & de les grauer au profond de leur cœur, afin d'y reſpondre par leurs ſeruices, comme bons & fidelles Suiets. Il conclud tout cecy par vne expreſſe declaration qu'il leur fit de ne vouloir pas que leurs femmes ny leurs filles fuſſent appellées Pallas, comme celles du ſang Royal; Alleguant pour raiſon que n'eſtant pas capables de porter les armes comme les hommes, ny de ſeruir à la guerre, elles ne meritoient point par conſequence d'eſtre honorées de ce nom Royal.

De ces Yncas, qui furent faits par vn priuilege ſpecial, ſe diſent deſcendus ceux qui en portent encore auiourd'huy le nom dans le Peru; & de qui les femmes s'appellent Pallas & Coyas, pour iouyr des exemptions que les Eſpagnols leur ont données, & aux autres Nations, tant en cecy qu'en pluſieurs choſes ſemblables. Quant aux Yncas du ſang Royal, ils

ſont en fort petit nombre, & la plus-part inconnus, pour eſtre fort pauures par vn effet de la tyrannie & de la cruauté d'Atahuallpa. Car il eſt certain que s'il s'en eſchappa quelques-vns des principaux & des plus remarquables, ils finirent depuis miſerablement leur iours par d'autres calamitez qui leur ſuruindrent, comme il ſera dit en ſon lieu. De toutes les marques d'honneur que l'Ynca Manco Capac ſouloit porter ſur ſa teſte, il n'en reſerua qu'vne ſeule, tant pour ſoy, que pour les Roys ſes deſcendans; à ſçauoir vne bordure de couleur en façon de frange, qui luy couuroit le front d'vne temple à l'autre. Le Prince ſon heritier la porta iaune, & moindre que celle du Roy ſon Pere, comme nous le monſtrerons plus amplement cy-apres, quand nous parlerons des ceremonies qu'ils obſeruoient, lors que l'ayant declaré pour ſucceſſeur legitime, ils luy preſtoient le ſerment de fidelité. Quant aux autres Enſeignes ou marques d'honneur, que les Roys Yncas porterent depuis, nous en traiterons auſſi en ſon lieu, & dirons comme quoy on les armoit Cheualiers.

Les Indiens eſtimoient fort ces Enſeignes dont leur Roy les fauoriſoit, comme venans de la perſonne Royale, tellement qu'encore qu'elles leurs fuſſent données ſelon les differences que nous auons dittes, ſi ne laiſſoient-ils pas de les accepter auec de grands aplaudiſſemens, pource que l'Ynca leur faiſoit accroire qu'il les leur donnoit comme nous auōs dit par l'exprés commandement du Soleil, pour recompenſe du merite & des beaux-faits de châque

Nation ; à cause dequoy ils tenoient à singuliere faueur d'en estre honorez. Mais quand ils virent à quel poinct de gloire & de dignité monta la derniere grace qui leur fut faite, à sçauoir celle du surnom Ynca, & que non seulement eux, mais leurs descendans aussi en estoient honorez ; Alors certes ils furent si fort rauis de la generosité de leur Prince, & de sa magnificence, qu'ils ne sçauoient par quelle demonstration tesmoigner la ioye qu'ils en auoient en leur ame. Ce qui leur faisoit dire les vns aux autres, que leur Ynca n'estant pas content de les auoir transformez en hommes, de bestes qu'ils estoient auparauant, ny de s'estre estudié par toute sorte de soings & de bien-faits à leur apprendre les choses necessaires à la vie humaine, comme aussi les Loix naturelles, pour viure moralement, & la cognoissance du Soleil leur Dieu, ce qui suffisoit pour les rendre à iamais ses esclaues, il s'estoit bien voulu abbaisser par vn excez de bonté extraordinaire, iusques à les honorer de ses Enseignes Royales. Qu'au reste au lieu de leur imposer des tributs, il leur auoit communiqué la Maiesté de son nom, qui estoit si haut & si grand, qu'ils le tenoient pour diuin, si bien que pas vn d'eux n'osoit le proferer, qu'auec beaucoup de veneration, lors qu'il falloit nommer le Roy ; & que toutesfois pour leur donner estre & qualité, il l'auoit maintenant rendu si commun, qu'ils en pouuoient tous vser, estants faits fils adoptifs du fils du Soleil, bien qu'ils tinssent à honneur d'estre ses Sujets, & ses Vassaux ordinaires.

Des noms & des ſurnoms que les Indiens donnerent à leur Roy.

CHAP. XXIV.

APres que les Indiens eurent bien conſideré les hautes faueurs, & les graces ſignalées que l'Ynca leur auoit faites, auec des demonſtrations d'vn amour extraordinaire, ils ſe mirent à l'enuy ſur les loüanges de leur Prince, & à le combler de benedictions infinies. Ils commencerent des-lors à chercher des tiltres & des ſurnoms qui fuſſent dignes de luy, & de la grandeur de ſon courage, ou qui peuſſent meſme ſignifier à la fois toutes ſes actions & ſes vertus heroïques. Or les principaux de ces nõs, qu'ils inuenterent pour le loüer furent ces deux-cy. Le premier celuy de Capac, qui ſignifie Riche non pas en biens de fortune, car comme diſent les Indiens ce Prince n'en eut aucuns, mais bien en threſors d'eſprit, de compaſſion, de clemence, de courtoiſie, de liberalité, de iuſtice, & de bonnes œuures enuers les pauures. Et d'autant qu'au dire de ſes Sujets il en auoit fait en ſi grand nombre, & de ſi heroïques qu'on ne les pouuoit aſſez admirer, ce n'eſtoit pas ſans raiſon, adiouſtoient ils, qu'ils l'appelloient Capac, qui ſignifie encore riche & puiſſant en armes. Le ſecond nom fut Huaç Chacuiac, c'eſt à dire amateur

des pauures, & leur bien-faicteur. Tiltre qu'ils s'aduiserent de luy donner, afin que comme le premier signifioit les grandeurs de son courage, le second fust vne marque des grands biens qu'il auoit faits à ses Sujets. Ce Prince fust donc des-lors appellé Manco Capac, ayãt tousiours esté nommé auparauant Manco Ynca. Que si nous venons à considerer ce mot Manco, nous ne douterons point que ce ne soit vn nom propre: mais nous ne sçauons pas ce qu'il signifie en la langue generale du Peru. A quoy i'adiouste qu'en celle dont les YNCAS souloient vser en particulier, quand ils parloient les vns aux autres, qui s'est depuis entierement abolie, il falloit necessairement que ce mesme mot eust quelque signification, veu que les noms des Roys en auoient vne pour la plus-part, comme nous monstrerons cy-apres; quand nous viendrons à l'explication des autres. Quant à ce nom YNCA, il faut remarquer, qu'à le considerer en vn Prince, c'est le mesme que Seigneur, ou Roy, ou Empereur, & qu'en tous les autres il signifie seulement Seigneur. Mais à l'expliquer proprement & en son vray sens, il sert à denoter vn homme de sang Royal. Car quelques grand Seigneurs que les Curacas pussent-estre, si est-ce qu'ils ne les appelloient point YNCAS. Que s'ils vouloient denoter vne femme de sang Royal, ils l'honnoroient du tiltre de Pallas; comme pour distinguer le ROY d'auec les autres Incas, ils l'appelloient Capac YNCA, qui signifie absolument Seigneur, comme les Turcs ont accoustumé d'appeller leur Prince le grand Seigneur. De-

quoy nous rendrons raiſon plus amplement cy-apres, pour le contentement des curieux, en la declaration que nous ferons des noms Royaux, tant des hommes que des femmes. I'adiouſte pour concluſion, que les Indiens appellerent encore leur premier Roy, & ſes deſcendans auſſi Yntip Churin; C'eſt à dire fils du Soleil, bien que toutesfois ce nom luy fuſt donné, comme ils le croyoient fauſſement, pluſtoſt par nature que par impoſition.

Le Teſtament, & la mort de l'Ynca Manco Capac.

Chap. XXV.

MAnco Capac regna pluſieurs ans, mais l'on ne ſçait pas combien, pour le pouuoir aſſeurer au vray. Les vns diſent qu'il tint le ſceptre trente ans durant & les autres qu'il en regna plus de quarante; durant lequel temps il s'occuppa touſiours aux choſes que nous auons rapportées. Se voyant proche de la mort il appella ſes enfans, dont il en auoit pluſieurs, tant de la Royne Mama Oello Huaco ſa femme, que des Maiſtreſſes qu'il auoit entretenuës, diſant qu'il importoit au bien de ſon Eſtat qu'il y euſt pluſieurs enfans du Soleil. Il fit venir encore deuant luy les principaux de ſes ſujets, auſquels il ſe mit à faire vn long diſcours en forme de teſtament. Il recommanda ſur toutes choſes au Prince

ſon heritier, & à ſes autres enfans d'aymer ſes ſujets, ſe monſtrans touſiours ſoigneux de la conſeruation de leurs biens; & aux ſujets d'eſtre fidelles au Roy, de luy rendre le ſeruice qu'ils luy deuoient, & d'obſeruer ſoigneuſement les loix qu'il leur auoit laiſſees, par l'exprés commandement de ſon Pere le Soleil. Leur ayant parlé de cette ſorte, il les renuoya: puis il fit plus particulierement à ſes enfans vne autre remonſtrance qui fut la derniere de ſa vie. Par elle il leur recommanda en termes exprés de ſe ſouuenir touſiours qu'ils eſtoient fils du Soleil, & par conſequent obligez de l'adorer comme leur Dieu & leur Pere. Il leur dit de plus, qu'à ſon imitation ils euſſent à garder ſes loix, & ſes commandemens; Qu'ils fuſſent eux-meſmes les premiers à les obſeruer, pour donner bon exemple à leurs ſuiets; Qu'ils ſe monſtraſſent debonnaires & pitoyables à tous; Qu'ils s'aſſuiettiſſent les Indiens par biens-faits & par amour, & non par la force; Que ceux qu'ils gaigneroient par la violence, ne leur ſeroient iamais bons ſuiets: qu'ils les maintiſſent par la iuſtice, ſans iamais ſouffrir qu'il leur fuſt fait aucun tort: Et pour concluſion qu'en toutes leurs actions ils ſe monſtraſſent vrays fils du Soleil, confirmant touſiours par les effects ce qu'ils aſſeuroient par les paroles; afin que les Indiens euſſent ſubiect de les croire, au lieu de ſe mocquer d'eux, s'ils leur oyoient dire vne choſe, & leur en voyoient faire vne autre. Il leur recommanda ſur tout d'inſtruire pleinement leurs enfans en toutes les choſes qu'il leur auoit dittes; afin que ſes

enſeignemens, & ſes remonſtrances peuſſent paſſer à leurs deſcendans de race en race, & qu'ainſi ils fuſſent ſoigneux d'accomplir & d'obſeruer exactement ce que ſon Pere le Soleil deſiroit qu'ils fiſſent. Au reſte il les aſſeura, que c'eſtoit de luy que venoient toutes les choſes qu'il leur diſoit, & qu'il leur laiſſoit par teſtament, comme autant de teſmoignages de ſon intention, & de ſa derniere volonté. A quoy il adiouſta pour concluſion, que le Soleil l'appelloit, qu'il s'en alloit repoſer auec luy, qu'ils veſcuſſent en bonne paix, & qu'eſtant au Ciel il auroit touſiours ſoing d'eux, les aſſiſteroit de ſes faueurs, & leur ſeroit ſecourable en toutes leurs neceſſitez.

Voila quelles furent les remonſtrances & les paroles de l'Ynca Manco Capac; qui les ayãt acheuees, acheua de viure auſſi, & laiſſa pour heritier le Prince Sinchi Roca ſon fils aiſné, qu'il auoit eu de Coya Mama Oello Huaco ſa femme & ſa ſœur. Outre ce Prince ils laiſſerent encore d'autres fils, & d'autres filles, qui furent mariez enſemble, pour ne s'allier que de ceux de leur ſang, qu'ils diſoient fabuleuſement eſtre de la race du Soleil; à cauſe dequoy ils tindrent touſjours depuis en grande veneration ceux qui ſe pouuoient vanter d'en eſtre deſcendus, ſans meſlange d'autre ſang que de celuy-cy, qu'ils croyoient eſtre diuin : comme au contraire ils appelloient humaine toute autre race, & celle là meſme des plus grands Seigneurs leurs vaſſaux, par eux nommez *Curacas.*

L'Ynca Sinchi Roca eſpouſa ſa ſœur aiſnée, qui s'appelloit Mama Oello, ou Mama Cora, ſelon quelques

vns; Ce qu'il s'aduiſa de faire à l'imitation de ſon Pere, ou ſi vous voulez, du Soleil & de la Lune ſes ayeulx; pource qu'en effet ces Gentils croyoient que la Lune fuſt femme & ſœur du Soleil. Or ce qu'ils firent ce mariage, fut pour conſeruer leur ſang en ſa pureté, comme auſſi pour faire que le Royaume appartint legitimement de par le Pere & la Mere au fils qui en prouiendroit; Et pareillement pour pluſieurs raiſons, que nous deduirons plus amplement, cy-apres. Ce fut encore pour cela qu'ils marierent de meſme les autres freres, tant les baſtards que les legitimes, à ſçauoir pour conſeruer & augmenter la ſucceſſion des Yncas. Or ce qu'ils meſloient ainſi les freres auec les ſœurs, eſtoit pour obeïr à l'exprés commandement que l'Ynca Manco Capac leur en auoit fait de la part du Soleil, leurs fils ne pouuant ſe marier autrement, pour conſeruer leur ſang pur & entier, ny l'Ynca heritier du Royaume eſpouſer d'autre perſonne que ſa ſœur; Comme en effet ils l'obſeruerent touſiours depuis, ainſi que nous monſtrerons par la ſuitte de cette Hiſtoire.

La mort de l'Ynca Manco Capac fût extremement ſenſible à ſes Suiets, qui en porterent le deüil pluſieurs mois durant; en firent les funerailles, & en embaumerent le corps, pour l'auoir touſiours auec eux, & ne le perdre iamais de veuë. Auſſi l'adorerent ils comme Dieu fils du Soleil, & luy firent quantité de Sacrifices de moutons, d'aigneaux, de brebis, de lapins domeſtiques, d'oyſeaux, de moiſſons & de legumes; le reconnoiſſant pour ſouuerain Seigneur

de tout ce qu'il leur auoit laissé. Que si des choses que i'ay veuës & remarquées, touchant le naturel, & la façon de viure de ces peuples, plusieurs coniectures s'en ensuiuent; celle que ie puis tirer à peu prés de l'origine de ce Prince Manco Ynca, que ses Sujets appellerent Manco Capac pour ses qualitez eminentes, est à mon aduis, Qu'il falloit que cét homme là fust quelque Indien de bon esprit, & non moins recommandable pour le conseil que pour la prudence; Qu'ainsi sçachant merueilleusement bien iuger de la stupidité de ces peuples, & du grand besoing qu'ils auoient d'apprendre à bien viure, afin de se faire estimer d'eux, il s'aduisa subtilement de feindre que luy & sa femme estoient enfans du Soleil, & que leur Pere les auoit enuoyez du Ciel par deuers eux pour les instruire, & leur faire du bien. Au reste il est vray-semblable que pour les mieux fortifier en cette creance, il se presenta en l'equipage que nous auons dit cy-deuant, se faisant particulierement remarquer par ses oreilles, qu'il auoit si grandes, comme c'est la coustume des Yncas de se les faire croistre par artifice, qu'il ne seroit pas possible de le croire à qui ne l'auroit veu comme moy en la personne de ses descendans, tant la largeur en est ample & prodigieuse. Et d'autant que par les biens & les honneurs que ce nouueau Roy fit à ses Vassaux, il leur confirma la fable de sa Genealogie, les Indiens creurent asseurement, qu'il estoit fils du Soleil, venu du Ciel pour les assister. Sur cette creãce ils l'adorerent pour tel, à l'imitation des anciens Gen-

tils, qui plus raisonnables qu'eux, en faisoient de mesme à ceux qui les obligeoient par de semblables biens-faits, où il est à remarquer que la chose du monde à quoy ces gens-là s'arrestent le plus, c'est à considerer si les actions de leurs Maistres respondent aux enseignemens qu'ils leur donnent. Que s'ils trouuent qu'il y ait de la conformité en leur vie & en leur doctrine, ils se laissent incontinant persuader par leur exemple, sans qu'il soit besoing d'autre argumẽt pour les ranger à ce qu'on desire d'eux; Ce que i'ay bien voulu dire, pour monstrer que ny les Yncas du sang Royal, ny ceux du pays ne tirent point d'ailleurs l'origine de leurs Roys, que de ce que nous en auons veu dans leurs fables Historiques, qui se rapportent les vnes aux autres, & qui toutes d'vn commun accord font Manco Capac leur premier Ynca.

Des Noms appellez Royaux, & de leur signification.

CHAP. XXVI.

IL ne sera pas hors de propos que nous rapportions icy succintement la signification des noms Royaux appellatifs, tant des hommes que des femmes, & que nous monstrions par mesme moyen, à qui & comment ils se donnoient, & mesme comme quoy l'on en souloit

en ſouloit vſer; Par où nous verrons combien grande a eſté la curioſité que les Yncas ont euë de s'impoſer des noms & des ſurnoms; ce qui me ſemble vne choſe aſſez remarquable. Pour commẽcer donc par le nom Ynca, il faut ſçauoir qu'en la perſonne Royale il ſignifie Empereur ou Roy, & qu'en ceux de ſa race, c'eſt le meſme que qui diroit *homme de ſang Royal.* Car ce nom leur appartenoit à tous moyennant la difference que ie viens de dire, & ne ſe donnoit toutesfois qu'aux deſcendans de la ligne maſculine. Ils appelloient leurs Roys Capac-Ynca, c'eſt à dire ſeul Roy, ſeul Empereur, ou ſeul Seigneur, pour ce que *Capa* ſignifie, ſeul. Or ils ne le donnoiẽt à pas vn de la race, ny à pas vn Prince heritier, qui n'euſt premierement ſuccedé à la Couronne. Car n'y ayant qu'vn ſeul Roy, ils ne pouuoiẽt donner ſon nom qu'à luy ſeulement, pource qu'autrement ils euſſent fait pluſieurs Roys. Ils l'appelloient encore *Huacchacuyac*, c'eſt à dire Amateur & bien-faicteur des pauures, qui eſtoit vn ſurnom qu'ils n'attribuoiẽt qu'à leurs Roys, à cauſe du ſoing particulier qu'ils ſouloient tous auoir, depuis le premier iuſques au dernier, de faire du bien à leurs ſuiets. Quant au ſurnom *Capac*, duquel ie penſe auoir dit cy-deuant qu'il ſignifie Riche en generoſité, ou bien ſplendide & Royal, ils ne le donnoient non plus qu'au Roy ſeulement, pour ce qu'il eſtoit leur principal Bien-faicteur. Ils l'appelloient de plus *Yntip Churin*, c'eſt à dire fils du Soleil, tiltre dont ils honoroient tous les hommes du ſang Royal, qu'ils diſoient fabuleuſe-

ment eſtre deſcendus du Soleil,& ne l'attribuoiét iamais aux femmes. Dauantage les fils du Roy & tous ſes Parens deſcendus en ligne maſculine eſtoient par eux nommez, *Auqui*, comme qui diroit Infants, ainſi qu'on appelle les Puiſnais du Roy d'Eſpagne. Ils retenoient ce nom iuſques à ce qu'ils ſe mariaſſent, & alors on les honnoroit de celuy d'Ynca. Voila quels eſtoient les noms & les ſurnoms qu'ils donnoient à leur Roy & à ceux du ſang Royal, ſans y comprendre les autres que nous verrons cy-apres, qui de noms propres deuenoient appellatifs en leurs deſcendans.

Que s'il eſt queſtion maintenant de paſſer aux noms des femmes du ſang Royal, il faut ſçauoir que la Royne, femme legitime du Roy eſtoit par eux appellée *Coya*, c'eſt à dire Royne ou Imperatrice. Ils luy donnoient encore le nom de *Mamanchic*, c'eſt à dire noſtre mere, pource qu'à l'imitation de ſon mary, elle faiſoit l'office de Mere enuers tous ſes parens & ſes Suiets. Ils nommoient *Coya* ſes filles par vne maniere de participation du coſté de la Mere, ce nom ne leur eſtant pas naturel, pour ce qu'il n'appartenoit ſeulement qu'à la Royne : Ils appelloient Pallas, c'eſt à dire femmes du ſang Royal les Maiſtreſſes du Roy qui eſtoient leurs parentes, & toutes les autres femmes du ſang Royal : car pour le regard des Eſtrangeres, & de celles qui n'eſtoient point de ſon ſang, ils les appelloient *Mamacuna* qui eſt le meſme que Matrone, ou qui à le prendre plus au large denote vne femme qui eſt obligée de faire office de Mere. Ils

nommoient *Nuſta* ou femme de ſang Royal les Infantes filles du Roy, & toutes les autres filles de la meſme race. C'eſtoit neantmoins auec cette difference, qu'ils appelloient ſimplemẽt *Nuſta* celles qui eſtoient legitimement d'extraction Royale, au lieu qu'aux Baſtards ils donnoient le nom de la Prouince où leur mere auoit pris naiſſance, comme qui diroit *Colla Nuſta*, *Huanca Nuſta*, *Quitu Nuſta*, & ainſi des autres Prouinces. Où il faut remarquer que ce nom de *Nuſta* leur demeuroit iuſques à ce qu'elles fuſſent mariées, car alors elles prenoient celuy de *Palla*.

Voila quels eſtoient les noms & les ſurnoms des perſonnes deſcenduës du ſang Royal en ligne maſculine; A faute dequoy combien que la mere fuſt parente du Roy, pource qu'il aduenoit pluſieurs fois que les Roys marioient aux plus grands Seigneurs du pays des Baſtardes qui ſe trouuoient leurs parentes; En tel cas ny les fils ny les filles qui naiſſoient de tels mariages, ne prenoient point les noms du ſang Royal, mais bien celuy de leur Pere ou de leur Mere, c'eſt à dire qu'ils ne s'appelloient ny Yncas ny Pallas. Toute la raiſon qu'on peut alleguer de cela, eſt que les Yncas ne faiſoient aucune eſtime de l'extraction du coſté de la femme, pour n'auillir & n'abbaiſſer la grandeur du ſang Royal. Car c'eſtoit leur creance que les deſcendans en ligne maſculine perdoient beaucoup de leur luſtre & de leur naiſſance Royale, s'il y auoit vn meſlange de ſang eſtranger, ou qui ne fuſt pas de la meſme lignée, & qu'à plus forte

raiſon la ligne des femmes y gaignoit encore moins. Que ſi maintenant nous rapportons ces noms les vns aux autres, nous trouuerons que celuy de *Coya*, qui veut dire Royne, a de la correſpondance auec le nom *Capa Ynca* qui ſignifie ſeul Seigneur; Que celuy de *Mamanchic*, c'eſt à dire noſtre Mere; eſt conforme au nom *Huacchacuyac*, qui ſignifie Amateur, ou Bien-faiteur des pauures; Que le nom de Nuſta ou d'Infante a du rapport auec *Auqui*, & que Palla, ou femme de ſang Royal eſt preſque le meſme que le nom Ynca. Voila quels eſtoient les noms qu'on appelloit Royaux, qui me furent donnez à moy-meſme, & dont ie vy ſouuent appeller les Yncas & les Pallas, parmy leſquels i'eſtois ordinairement en mon enfance. Or quelques grands Seigneurs que fuſſent les Curacas, ſi eſt-ce que ny eux, ny leurs femmes, ny leurs enfans ne pouuoient prendre ces noms, pource qu'ils n'apparteoient qu'à ceux qui eſtoient directement deſcendus du ſang Royal en ligne maſculine. A quoy ne ſert de rien d'oppoſer l'opinion de Dom Alonſo de Erzilla & Cuniga, lequel en l'explication des mots Indiens qu'il a faite en vers, parlant du nom Palla dit, qu'il ſignifie vne Dame qui a quantité de richeſſes & de Vaſſaux. Car il eſt à remarquer qu'au temps que ce Cauallier arriua en ces Contrées, les noms d'Ynca & de Palla eſtoient impoſez deſia fort improprement à pluſieurs perſonnes, ce que ie ne dis pas, à mon aduis, ſans quelque raiſon, pource qu'il n'eſt point de peuple, ſi groſſier, & ſi barbare ſoit-il, qui ne ſe picque

des noms Illuſtres, & des tiltres heroïques ; d'où il arriue qu'en vn pays où perſonne ne l'empeſche, les plus ambitieux d'honneur vſurpent les meilleurs noms, & ſe les attribuent iniuſtement, comme il eſt arriué à pluſieurs dans le lieu de ma naiſſance.

Fin du premier Liure.



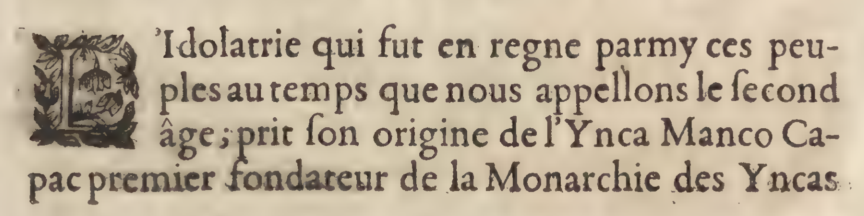
LE COMMENTAIRE ROYAL DES YNCAS.

LIVRE II.

Où il eſt monſtré quelle a eſté leur Idolatrie; Qu'ils ont figuré le vray Dieu, & creu l'immortalité de l'Ame, enſemble la Reſurrection vniuerſelle. Auec vn recit particulier de leurs Sacrifices, & de leurs Ceremonies; De la couſtume qu'ils auoient d'enrooler leurs Sujets par Decuries, pour le bien de leur Eſtat; De l'office des Decurions, ou des Dizeniers; De la vie & des conqueſtes, tant de Sinchi Roca leur ſecond Roy, que de celles de Lloque Yupanqui ſon ſucceſſeur, & des Sciences dont les Yncas eurent cognoiſſance.

Idolatrie du ſecond âge, & ſon origine.

CHAPITRE I.



L'Idolatrie qui fut en regne parmy ces peuples au temps que nous appellons le ſecond âge; prit ſon origine de l'Ynca Manco Capac premier fondateur de la Monarchie des Yncas

Roys du Peru, qui regnerent à la verité plus de quatre cens ans, mais non pas à mon aduis iusques à six cens années ou enuiron, comme le P. Blas Valera l'a rapporté. Nous auons dit au precedent liure quel homme ce fut que Manco Capac, d'où il vint, quels fondemens il ietta de son Empire, la reduction qu'il fit des Indiens ses premiers Vassaux, les enseignemens qu'il leur donna, comment il leur apprit à cultiuer la terre, à bastir des maisons, à viure dans vn mesme enclos, & à faire toutes les autres choses qu'il iugea necessaires pour l'entretenement de la vie humaine. En suitte de cela, nous auons monstré commēt la Royne Mama Oello Huaco apprit aux Indiennes à filer, à tistre, à esleuer leurs enfans, à seruir leurs maris auec amour, & à prēdre le soin de toutes les autres choses qu'vne hōneste femme doit faire dans sa maison. Apres tout cecy il a esté dit que l'vn & l'autre leur enseignerent la Loy naturelle, qu'ils leurs dōnerent des instructiōs pour bien viure moralemēt au commun proffit de tous, afin de ne se faire aucun tort les vns aux autres, ny en leurs biens, ny en leur honneur; & que par mesme moyen ils leurs apprirent l'Idolatrie, leur commandant d'adorer pour principal Dieu le Soleil, qu'ils leur persuaderent estre tel à cause de sa lumiere, & de sa beauté merueilleuse. Pour leur mieux faire accroire cela, l'Ynca leur disoit que *Pachacamac*, c'est à dire celuy qui soustient le monde, n'auoit donné à ce bel Astre tant de grands aduantages par dessus toutes les estoilles du Ciel, destinées pour le seruir, que pour leur appren-

dre à l'adorer & le tenir pour leur Dieu. Pour cette mesme fin il leur representoit les grāds biens dōt le Soleil les cōbloit tous les iours, & la faueur particulire qu'il leur auoit faite n'aguere de leur enuoyer ses enfans, afin que les tirant de leur brutale façon de viure, ils les fissent vrays hommes, comme ils l'auoiēt veu par espreuue, & comme ils le verroient auecque le temps. D'vn autre costé pour mieux desabuser leurs esprits, & les retirer de la pluralité de leurs Dieux, ils leurs remonstroient, Qu'en vain ils mettoient leur esperance en des choses si viles, pour en auoir du secours à leur besoing; & qu'il s'en falloit beaucoup que de ces vilains animaux qu'ils adoroient, ils en receussent le bien que le Soleil leur Pere leur faisoit de iour en iour; Qu'à bien considerer les herbes, les plantes, les arbres, & les autres choses qu'ils recognoissoient pour des Diuinitez, ils trouueroient qu'elles n'estoient que de simples creatures de ce grand Astre, qui leur donnoit l'estre pour le seruice des hommes, & pour la nourriture des bestes; Qu'il y auoit bien de la difference de la lumiere, & de la beauté de cét Astre à l'horrible deformité d'vn Crapault, d'vn Lezard, d'vn Serpent, & des autres Reptiles qu'ils tenoient pour Dieux; Et partant qu'ils les deuoient plustost chasser de deuant eux que les adorer, puis que la Nature les auoit produits pour les auoir en horreur, non pas pour les estimer, & en faire estat. Par ces raisons & autres semblables l'Ynca Manco Capac trouua moyen de persuader à ses premiers Sujets d'a-

dorer

dorer le Soleil, & le recognoistre pour Dieu.

Eux cependant conuaincus par ce raisonnement, mais encore plus par les grands biens qu'ils auoient receus; & desabusez par leurs propres yeux, se resolurent en fin de n'adorer que le Soleil, sans luy donner pour Compagnon ny Pere ny frere. Par mesme moyen ils tindrent leurs Roys pour estre naiz de cét Astre, & creurent absolument que cét homme & cette femme qui auoient fait tant de choses pour eux, estoient ses enfans qu'ils auoient enuoyez du Ciel. Tellement que sur cette croyance ils luy rendirent des honneurs Diuins, & en firent de mesme depuis à tous leurs descendans, qu'ils adorerent auec plus de veneration interieure & exterieure, que les anciens Gentils Grecs & Romains n'en eurent iamais pour leurs plus grands Dieux, tels qu'estoient Iupiter, Mars & ainsi des autres. Ie dy donc qu'ils les adorent auiourd'huy comme l'on faisoit alors, iusques là mesme que châque fois qu'ils veulent nommer quelqu'vn de leurs Roys Yncas, ils s'y preparent auparauant par des grandes marques d'adoration. Que si quelqu'vn leur demande pourquoy ils le font, puis qu'ils sçauent bien que leurs Yncas ont esté des hommes comme eux, & non pas des Dieux; ils respondent à cela, qu'ils se tiennent desia pour desabusez de leur Idolatrie, & qu'ils les adorent pour le grand nombre de biens-faits qu'ils en ont receus; Qu'au reste ils se sont comportez enuers leurs Suiets en vrays Yncas fils du Soleil, & que si maintenant on leur peut monstrer des hommes qui

leur ressemblent, ils les adoreront comme eux.

Ce fut icy la principale Idolatrie que les Yncas enseignerent à leurs Suiets. Or bien qu'ils eussent accoustumé d'vser de plusieurs Sacrifices, que nous rapporterons cy-apres, & de beaucoup de superstitions, comme d'adiouster foy aux songes, de s'amuser aux Deuins, & de s'arrester à telles autres sotises, sans y comprendre quantité de choses qu'ils deffendoient; Si est-ce qu'ils ne receuoient point d'autre Dieu que le Soleil, qu'ils adoroient pour ses excellentes qualitez, & pour les grands biens qu'il faisoit au monde. En quoy toutesfois, ils se monstroient plus aduisez & plus Politiques que n'auoient fait leurs predecesseurs du premier âge. Tellement que par succession de temps, ils luy bastirent des Temples qu'ils ornerent de richesses incroyables; ce qu'ils ne firent pas à la Lune. Car bien qu'ils la tinssent pour la sœur & la femme du Soleil, & mesme pour la mere des Yncas, si est-ce qu'il ne se trouue point qu'ils l'ayent iamais adorée comme Deesse, ny fait des Sacrifices sur ses Autels, ny dressé des Temples à sa gloire; Ce qui n'empeschoit pas qu'ils ne l'eussent en grãde veneratiõ, iusques à l'appeller la Mere vniuerselle de toutes choses, sans que neantmoins ils allassent plus auant dans leur Idolatrie. Ils appelloient le Tonnerre, l'Esclair, & la Foudre, *les executeurs de la Iustice du Soleil*, comme nous verrons cy-apres, lors que nous parlerons de l'apartement qu'ils leur bastirent en la maison du Soleil, qui estoit dans Cozco. Mais il ne s'ensuit pas de là

qu'ils les ayent iamais tenus pour Dieux, comme vn Hiſtorien Eſpagnol nous l'a voulu faire croire; au contraire, s'il aduenoit qu'vn logis ou vn autre lieu fuſt frappé d'vn eſclat de foudre, ils l'auoient en ſi grande abomination, qu'ils en muroient auſſi toſt la porte auec de la pierre & de la bouë, afin qu'il n'y entraſt iamais perſonne. Que ſi la foudre eſtoit tombée à la campagne, ils en remarquoient l'endroit auecque des bornes, qu'ils y mettoient, afin qu'aucun n'y miſt le pied. Bref ils appelloient tels lieux infortunez, malencontreux, & maudits, diſant que le Soleil leur auoit enuoyé cette malediction par le moyen de la foudre, qui eſtoit comme ſon valet, & le Miniſtre de ſa Iuſtice. Ie puis confirmer cette verité par ce que i'en ay veu moy-meſme en la ville de Cozco, & dire qu'au temps qu'elle fut partagée entre ceux qui la conquirent, vn des apartemens de la maiſon Royale de L'Ynca Huaynacapac, qui eſcheut pour ſa part & portion à Anthonio Altamirano, ſe trouua muré comme nous venons de dire. Car la foudre y eſtant auparauant tombée, les Indiens ne manquerent pas d'en condamner les portes à force de pierres & de bouë, prenant cét euenement pour vn ſi mauuais Augure qu'ils dirent tout haut, qu'aſſeurement leur Roy perdroit vne partie de ſon Empire, ou qu'il luy arriueroit quelque autre diſgrace ſemblable, puis que le Soleil ſon Pere auoit marqué ce lieu pour infortuné. Depuis, eſtãt aduenu que les Eſpagnols le rebaſtirent; trois ans apres la foudre tomba derechef au meſme logis, & le bruſla tout

entier. Ce qui donna ſuiet aux Indiens de dire entre les autres contes qu'ils faiſoient ; Que puis que ce lieu là eſtoit maudit du Soleil, les Eſpagnols ne le deuoient point rebaſtir, mais pluſtoſt le laiſſer inhabité comme il eſtoit, ſans en faire eſtat. Par où l'on peut voir le peu d'apparence qu'il y a de croire ce qu'en dit l'Hiſtorien Eſpagnol, dont nous auons parlé cy-deuant; Car il eſt euident que ſi les Indiens euſſent pris ces lieux pour eſtre Sacrez, ils y euſſent baſty leurs plus beaux Temples, alleguant pour raiſon que la Foudre, l'Eſclair, & le Tonnerre, qui eſtoient leurs Dieux, vouloient ſans doute demeurer en ces endroits là, puis qu'ils les marquoient eux-meſmes, & les conſacroient. Ils les appellent tous trois enſemble *Yllapa*, qui eſt le meſme nom qu'ils ont donné aux armes à feu, à cauſe de leurs effets conformes à ceux de ces Meteores. Quant aux autres noms qu'ils attribuēnt au Tonnerre & au Soleil en quelques Contrées, ils ſont tous nouueaux, & composez par les Eſpagnols, qui en matiere de ces mots, ny des autres qui leur reſſemblent, n'ont iamais eu de relation aſſeurée pour fonder leur dire, pource qu'il ne ſe trouue point qu'il y ayt eu de tels noms en la langue generale des Indiens du Peru; Ioint qu'en leur nouuelle compoſition, qui n'eſt pas des meilleures, ils ne ſignifient rien pour tout de ce qu'ils voudroient qu'ils ſignifiaſſent.

Les Yncas ont figuré le vray Dieu.

CHAP. II.

LEs Indiens n'ont pas ſeulement adoré le Soleil comme vn Dieu viſible, auquel ils ont offert des Sacrifices, & celebré de grandes feſtes à ſa gloire, ainſi qu'il ſera dit en vn autre endroit; mais de plus les Roys Yncas, & leurs *Amautas*, qui eſtoient les Philoſophes du pays, eſclairez de la lumiere naturelle, ont figuré le vray Dieu noſtre Souuerain Seigneur, qui a creé le Ciel & la Terre, comme nous verrons cy-aprés par les arguments & les mots ſententieux que quelques-vns d'entre-eux ont laiſſez de la Maieſté diuine, qu'ils ont appellée *Pachacamac*; où il nous faut remarquer que c'eſt vn nom compoſé de Pacha par où eſt denoté le monde & de *Camac*, qui eſt vn participe du temps preſent du verbe *Camar*, qui ſignifie animer, lequel tire ſon Ethymologie du nom *Cama*, qui eſt le meſme que l'ame. De ſorte qu'a ioindre le tout enſemble, par le mot de Pachacamac eſt demonſtré *Celuy qui eſt l'ame de l'vniuers*, & en toute ſon entiere ſignification qui luy eſt la plus propre, c'eſt le meſme que ſi l'on diſoit celuy qui eſt à l'Vniuers ce que l'ame eſt au corps, ce qu'a voulu donner à entendre Pedro de Cieça au 72. Chap. de ſon liure; où voulant expliquer ce mot; *Le nom de ce Demon*, dit-il, *ſignifie*

Celuy qui a fait le monde, pource que Cama *eſt le meſme que Facteur,* & Pacha *eſt pris pour l'Vniuers.* Mais il m'excuſera s'il, luy plaiſt, ſi ie dis qu'il a failly, & qu'eſtant Eſpagnol il ne pouuoit pas ſçauoir la langue auſſi bien que moy, qui ſuis Ynca & Indien. Ce mot leur eſtoit en ſi grande veneration qu'ils n'oſoient le proferer. Que s'il falloit qu'ils le fiſſent neceſſairement, c'eſtoit auec de merueilleuſes demonſtrations de reſpect & de reuerence. Car alors ils reſſerroient les eſpaules, ils baiſſoient la teſte & tout le corps; ils hauſſoient les yeux vers le Ciel, puis tout à coup ils les penchoient en bas; ils portoient ſur l'eſpaule droite les mains ouuertes, & donnoient des baiſers à l'air. Toutes leſquelles choſes parmy les Yncas & leurs Vaſſaux eſtoient des marques d'vne ſouueraine adoration, & d'vne reuerence extraordinaire, auec leſquelles ils nommoient Pachacamac, adoroient le Soleil, & reueroient le Roy. En cecy neantmoins ils procedoient par degrez, ou plus ou moins, ſelon la qualité des perſonnes. Car ils vſoient d'vne partie de ces ceremonies enuers ceux du ſang Royal, & en faiſoient de beaucoup moindres aux autres Seigneurs, tels qu'eſtoient les Caciques. Il ſe remarquoit par les effets, qu'en leur ame ils auoient en plus grande veneration Pachacamac que non pas le Soleil; Ce qui paroiſſoit aſſez, en ce qu'ils n'oſoient proferer ſon nom, au lieu qu'ils nommoient le Soleil à tout moment. Que ſi quelqu'vn leur demandoit, qui eſtoit Pachacamac, ils reſpondoient que luy ſeul donnoit la vie à l'Vniuers, & le faiſoit ſub-

ſiſter; Qu'ils ne le cognoiſſoient point neantmoins, pour ne l'auoir iamais veu; à cauſe dequoy ils ne luy batiſſoient point de Temples, & ne luy offroient aucuns Sacrifices, mais ils l'adoroient en leur cœur, c'eſt à dire mentalement, & le tenoient pour le Dieu inconneu. Auguſtin de Carate, Liure ſecond, Chapitre cinquieſme, eſcriuant ce que le R. P. F. Vincent de Valuerde dit au Roy Atahuallpa, à ſçauoir que noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt auoit creé le monde, rapporte que l'Ynca luy reſpondit; *Qu'il ne ſçauoit rien de cela, & ne croyoit pas qu'aucun peuſt creer quelque choſe, ſi ce n'eſtoit le Soleil, qu'il tenoit pour Dieu, & la Terre pour Mere auecque leurs Guaccas; Qu'au reſte Pachacamac auoit tiré ce grand monde du neant, &c.* Par où l'on peut voir clairement que les Indiens le tenoient pour le Souuerain Createur de toutes les choſes d'icy-bas.

Cette verité que ie declare, à ſçauoir que par le nom de Pachacamac, les Indiens ont figuré le vray Dieu, auquel ils l'ont attribué; fut confirmée par le Diable meſme, bien qu'il le fiſt malgré luy. Car eſtant, comme il eſt, le Pere du menſonge, ſi ne pût il s'empeſcher de dire le vray, de quelque deſguiſement dont il vſaſt, lors que voyant preſcher en ce pays-là le Sainct Euangile, & qu'on y baptiſoit deſia les Indiens, il aduertit quelques-vns de ſes familiers en la vallée qu'on appelle auiourd'huy *Pachacamac*, à cauſe du fameux Temple qu'ils y baſtirent à ce Dieu inconneu; que c'eſtoit vne meſme choſe de luy & du Dieu que les Eſpagnols preſchoient, com-

me le rapporte Pedro de Cieça de Leon en l'Histoire du Peru, Chapitre 72. Le R. P. F. Ierosme Roman en sa Republique des Indes Occidentales, liure premier, Chapitre cinquiesme, en dit tout autant; Et ils font tous deux vne grande faute, en ce que parlant de ce mesme Pachacamac, ils prennent ce mot pour le Diable mesme, pour n'en sçauoir la propre signification. Or quand cét ennemy du genre humain confessa que le Dieu des Chrestiens & Pachacamac estoient vne mesme chose, asseurement il dit la verité, pource que l'intention de ces Indiens fut d'attribuer ce nom au Souuerain Dieu, qui donne l'estre & la vie au monde, comme le signifie ce mesme nom, bien que toutesfois à le prendre d'vn autre costé, il mentist de s'appeller soy-mesme Pachacamac. Car les Indiens n'eurent iamais intention de donner ce nom au Diable, qu'ils appelloient ordinairement *Cupay*; Et mesme quand ils le vouloient nommer, ils souloient cracher à terre en signe de malediction, & d'abomination, au lieu qu'ils nommoient Pachacamac auecque l'adoration & les demonstrations de culte que nous auons dittes cy-deuant. Et d'autant que ce commun ennemy du genre humain n'auoit que trop de pouuoir sur ces Infidelles, il se disoit leur Dieu, & se faisoit de feste en toutes les choses qu'ils reueroient, & qu'ils tenoient pour sacrées. Ce qu'il leur dônoit assez à connoistre, lors qu'aux Oracles qu'il rendoit en leurs Temples, en leurs maisons, & aux autres Lieux, il se disoit estre le Pachacamac, & tout ce à quoy les Indiens

diens attribuoient de la Diuinité; D'où il s'ensuiuoit que ces miserables se laissans ainsi tromper, adoroiẽt toutes les choses dans lesquelles le Diable parloit à eux, se faisant accroire que c'estoit la Deité qu'ils s'imaginoient. Que s'ils eussent creu au vray que le Diable s'y fust meslé, asseurément ils les eussent bruslées, comme ils font auiourd'huy par vn particulier effet de la Misericorde diuine.

Les Indiens ne sçauent pas d'eux-mesmes, ou du moins ils n'osent point faire la Relation de ces choses auecque leur propre signification, ny en expliquer les mots, pource qu'ils voyent que les Chrestiens Espagnols les ont toutes en horreur comme diaboliques. Aussi les confirment-ils pour telles, & en parlent de la façon qu'ils se l'imaginent, sans se donner la peine de s'en esclaircir nettement par la vraye signification des mots du pays. Ce qui procede encore de ce qu'ils ignorent les vrays fondemens de la langue generale des Yncas, pour voir & entendre la deduction, l'Ethymologie, & la propre signification de semblables mots. D'ou vient qu'en leurs Histoires ils donnent encore vn autre nom à Dieu, qui est celuy de *Tici viracocha*, duquel ie ne sçay point la signification, ny eux non plus. Voila comme se doit entendre le nom de *Pachacamac*, que les Historiens Espagnols ont si fort en horreur, pource qu'ils n'en sçauent pas l'explication, bien que toutesfois ils se puissent sauuer d'vn autre costé, s'ils disent que le Diable parloit aux Infidelles dans ce riche Temple, où sous ce mesme nom qu'il s'attri-

buoit, en se faisant adorer pour Dieu ; Mais pour moy qui suis Indien, & qui par vn particulier effet de la misericorde Diuine fais profession de la Religion Chrestienne; si quelqu'vn me demandoit maintenant ; Comment s'appelle ton Dieu en ta langue? ie luy respondrois *Pachacamac*, pource qu'en la langue generale du Peru, il n'y a point d'autre nom qui conuienne à Dieu que celuy-là. Tellement que tous ceux que les Historiens luy attribuent, peuuent estre dits impropres, sans en excepter pas vn. La raison est, ou pource qu'ils ne sont point de la langue generale, ou bien à cause qu'ils sont corrompus par celle de quelques Prouinces particulieres; ou nouuellement composez par les Espagnols. Or quoy que quelques-vns de ces noms modernes puissent estre pris conformement à la signification Espagnole, comme le mot de *Pachayachacher*, par qui ils veulent estre denoté, Celuy qui a fait le Ciel, bien que toutesfois cela signifie plustost Celuy qui instruit le monde, & que pour mieux parler il fallut dire *Pacharurac*, pource que *Rura* signifie faire ; si est-ce que tous ces mots n'ont rien de commun auecque la langue generale du pays, soit, à cause qu'ils ne sont pas naturels, mais estrangers, soit pource qu'à dire le vray, ils abbaissent ie ne sçay quoy de cette ineffable grandeur de Dieu, & de cette haute Majesté où l'esleue le nom de *Pachacamac*, qui luy est entierement propre. Pour mieux entendre ce que nous disons, il faut sçauoir que le verbe *Yacha* veut dire apprendre, & que y adioustant cette syllable *Chi*,

c'eſt le meſme qu'enſeigner; comme pareillement le verbe *Rura* ſignifie agir, & auec l'addition de *Chi*, c'eſt comme ſi l'on diſoit faire, ou commander qu'ils faſſent ; & l'on peut dire le meſme de tous les autres verbes, qu'ils s'imaginent. Et d'autãt que ces Indiens n'attachoient point leur eſprit à des meditatiõs ſpeculatiues, mais à des choſes materielles; de là vient auſſi que ces verbes dont ils vſent ne denotent nullement ny de hauts chefs d'œuure; ny des effets miraculeux & diuins, cõme pourroit eſtre celuy de la creation du monde, & ainſi des autres ; Au contraire ils ſignifient des actiõs baſſes, rampantes, mechaniques, & produites par la main des hommes, pluſtoſt que des œuures qui appartiennent à la Diuinité. Or eſt-il que de toutes ces choſes materielles eſt grandement eſloigné le nom *Pachacamac*, qui ſignifie, comme nous auons dit, Celuy qui opere enuers le monde ce que fait l'ame auecque le corps, en luy donnant l'eſtre, la vie, l'accroiſſement, & la nourriture. De ces choſes que i'ay dites il eſt aiſé d'inferer, qu'on ne peut appeller qu'impropres tous les Noms nouuellement compoſez, pour les attribuer à Dieu, s'il eſt ainſi que ceux qui en ſont les Autheurs, entendent parler en la propre ſignification du langage des Indiens : La raiſon eſt, pource qu'ils ne denotent rien que de bas & de vulgaire, bien que toutesfois il y ait quelque eſperance qu'auecque le temps, ils pourront eſtre receus, & ſe polir par l'vſage. Quoy qu'il en ſoit, ceux qui les compoſent, doiuent ſoigneuſement prendre garde à ne changer la ſignifi-

cation du nom ny du verbe. Car cela n'eſt pas de petite conſequence pour les faire approuuer des Indiens, & empeſcher qu'ils ne s'en mocquent, ſur tout en ce qui touche la doctrine Chreſtienne, & l'inſtruction de ces ames, qui eſt la principale fin pour laquelle on doit compoſer ces mots auecque beaucoup d'attention.

D'vne Croix qu'auoient les Yncas en vn lieu Sacré.

CHAP. III.

LEs Roys Yncas eurent dans Cozco vne Croix de marbre fin, qu'on nomme autrement Iaſpe Criſtallin, & ne ſçait-on pas depuis quel temps elle y pouuoit eſtre. Quoy qu'il en ſoit, l'an 1560. ie la laiſſay en la Sacriſtie de la grande Egliſe, où elle eſtoit attachée à vn clou, & percée par le haut. Ie me ſouuiés que l'attache eſtoit d'vne liſiere de velours noir, auec apparence d'y auoir eu, au temps que les Indiens la poſſedoient, vne boucle d'or ou d'argét, à la place de laquelle l'on en auoit mis vne de ſoye. Elle eſtoit longue d'enuiron trois quarts d'aune, large de trois doigts, eſpaiſſe preſque d'autant, toute d'vne piece, & d'vne pierre extremement luiſante & polie; ſans qu'en ſes angles, qui eſtoient fort bien-faits, ny en ſes branches de forme quarrée, il y euſt aucune inegalité. Ils la gar-

doient en vne de leurs maiſons Royales, dans vn appartement de ceux qu'ils appellent *Huaca*, qui eſt vn lieu tenu pour ſacré. Combien qu'il ne l'adoraſſent pas ils l'auoient neantmoins en tres-grande veneration, ſoit qu'ils le fiſſent ou pour la beauté de ſa figure, ou pour quelque conſideration que nous ne ſçauons pas. Ils la garderent touſiours en ce lieu là, iuſques à ce que le Marquis Dom Franciſco Piçarro entra dans la vallée de Tumpiz, où pour vne choſe fort memorable, qui aduint à Pedro de Candïa, ils commencerent à l'adorer, & l'eurent en plus grande veneration qu'auparauant, comme il ſera dit en ſon lieu.

Apres que les Eſpagnols ſe furent faits Maiſtres de cette ville Imperiale, & qu'ils y eurent baſty vn Temple à noſtre grand Dieu, ils mirent comme nous auons dit, cette Croix en la Sacriſtie de l'Egliſe Cathedrale de Cozco, bien qu'à mon aduis il euſſent eu plus de raiſon de la mettre ſur le grand Autel, apres l'auoir enrichie d'or & de pierrerie. Ils commencerent deſlors à ſe ſeruir des choſes meſmes qu'ils trouuerent dans les Indes, & particulierement de cette Croix, pour rendre ceux du pays affectionnez à noſtre ſaincte Religion. De toutes leſquelles choſes ils en firent vn parallele auec les noſtres, & pareillement de quelques-vnes de leurs Ordonnances, qu'ils trouuerent auoir vn peu de conformité auec les commandemens de noſtre ſaincte Loy, & beaucoup de reſſemblance auecque les œuures de miſericorde, comme nous verrons cy-apres. Ie diray là deſſus ſur

le ſuiet de la Croix, que les Yncas & tous les peuples de leur Empire ont cette loüable couſtume, de ne iurer iamais en quelque façon que ce ſoit, au lieu qu'il ne s'en trouue que trop parmy nous, qui à leur grande confuſion iurent à tout propos, ou par le nom de Dieu, ou par la Croix meſme, & en iugemét, & dehors; ſoit qu'ils le faſſent ou pour confirmer ce qu'ils diſent, ou ſans aucune neceſſité, & par vne pernicieuſe habitude. Les Indiens tout au contraire, comme nous l'auons remarqué ailleurs, auoient en ſi grande veneration les noms de Pachacamac, & du Soleil, qu'ils ne les proferoient iamais qu'auec vn religieux reſpect, & en intẽtion de les adorer. Quand ils examinoient quelque teſmoing, pour importante que fuſt l'affaire dont il eſtoit queſtion, au lieu de luy faire preſter ſerment, le Iuge ſe contentoit de luy dire ces paroles. *Promets tu d'aduoüer la verité à l'Ynca?* A quoy le teſmoing reſpondoit; *Oüy ie le promets.* Surquoy le Iuge parlant à luy derechef; *Prends bien garde*, adiouſtoit-il, *à ne point deſguiſer le vray, & à ne cacher aucune des particularitez du fait; mais dy purement ce que tu ſçais.* Ce que le teſmoing promettoit pour la ſeconde fois, diſant, *Aſſeurement ie le feray ainſi.* Alors ſur la promeſſe qu'il auoit faite, le Iuge luy laiſſoit dire tout ce qu'il ſçauoit de l'affaire, ſans le ſonder par aucune autre demande, comme nous auons accouſtumé de faire; Et quand meſme il eſtoit queſtion d'vn meurtre, qui s'eſtoit enſuiuy de quelque querelle, ceux que l'on produiſoit en teſmoignage, eſtoient ſimplement requis de dire nettement

ce qu'ils ſçauoient de cette querelle, ſans rien paſlier de ce qu'auoient fait ou dit ceux qui s'eſtoient battus enſemble. Comme en effet, on s'inſtruiſoit alors du procés par la bouche des teſmoings, ſelon qu'ils depoſoient en faueur des vns, ou contre les autres. Or il arriuoit rarement qu'en telles depoſitions ils oſaſſent mentir, pour eſtre ce peuple d'vn naturel grandement timide, & fort religieux en ſon Idolatrie; ioint qu'ils n'ignoroiẽt pas combien grande eſtoit la peine de ceux qu'on pouuoit conuaincre de menſonge. Car ſi l'affaire eſtoit d'importance, on les faiſoit mourir bien ſouuent, non tant pour la faute par eux commiſe en leur depoſition, que pour auoir menty à l'Ynca, & violé ſon Ordonnance, qui leur commandoit expreſſement de dire la verité. Auſſi comme ils ſçauoient fort bien que parler au Iuge eſtoit la meſme choſe que comparoiſtre deuant l'Ynca, qu'ils adoroient pour Dieu; cette conſideration, ſans y comprendre les autres, eſtoit la principale qui les obligeoit à ne point mentir en leurs teſmoignages.

Apres que les Eſpagnols eurent conquis cét Empire, quelques meurtres remarquables s'eſtants faits en vne Prouince des Quéchuas, le Gouuerneur de Cozco y enuoya vn Iuge exprés, pour informer de l'affaire. Il s'y en alla donc; & eſtant queſtion d'ouïr la depoſition d'vn Curaca, qui eſt le meſme que parmy nous vn Seigneur qui a pluſieurs Vaſſaux; pour mieux l'obliger à dire la verité, il le voulut faire iurer ſur la Croix de ſa baguette, qu'il luy preſenta

pour cét effet. Mais l'Indien bien estonné de cela; *Ie ne pense pas* luy respondit-il, *auoir esté baptisé pour iurer comme font les Chrestiens.* Alors sur ce que le Iuge luy dit derechef, qu'il eust à iurer par les noms du Soleil & de la Lune ses Dieux, comme pareillement par ses Yncas; *Tu te trompes,* luy respondit le Curaca, *si tu crois qu'il me soit permis de prophaner ces beaux noms, que nous autres Indiens n'auons accoustumé de proferer que pour vne marque d'adoration.* Quelles asseurances aurons nous donc, adiousta le Iuge, de la verité de ton dire, si tu ne nous en donnes quelque gage? *Il te doit suffire* luy repartit l'Indien, *que ie t'en donne ma parole, & de sçauoir que ie parle à toy, comme à ton Roy mesme, puis que tu viens icy rendre la iustice en son nom, du moins c'est ainsi que nous auons accoustumé de proceder enuers nos Yncas. Neantmoins pour satisfaire en quelque façon à ce que tu desires de moy, ie iureray par la terre, disant que ie veux bien qu'elle s'ouure, & m'engloutisse tout en vie, si ie ne dis la verité.* Le Iuge ayant pris ce serment de luy, puis qu'il n'en pouuoit tirer d'autre, l'interrogea sur le fait de ces meurtres, pour sçauoir qui en estoient les autheurs. A quoy le Curaca luy respondit selon ce qu'il en sçauoit. Mais voyant qu'il ne luy demandoit rien touchant les agresseurs de cette querelle, qui estoient ceux là-mesme qu'on auoit tuez, il le pria de luy laisser deduire au long tout ce qu'il en sçauoit, *pource,* luy dit-il, *que ie ne croy pas dire la verité toute entiere, comme ie te l'ay promis, lors que ie responds simplement aux demandes que tu me fais, veu qu'en tel cas, ie ne dis qu'vne partie du fait, & ne declare point l'autre.* A quoy le Iuge ayant voulu repliquer qu'il

estoit

estoit content pourueu qu'il respondist à ce qu'il luy demandoit; Si vous l'estes, luy dit le Curaca, ie ne le suis pas pour moy, si pour satisfaire à ma promesse ie ne declare entierement ce que les vns & les autres ont fait. Ainsi le Iuge s'estant esclaircy de l'affaire, le mieux qu'il luy fut possible, s'en retourna à Cozco, où il raconta ce qui s'estoit passé entre le Curaca & luy, au grand estonnement de ceux qui l'oüyrent.

De plusieurs Dieux que les Historiens Espagnols ont attribuez improprement aux Indiens.

CHAP. IV.

POur reuenir à l'Idolatrie des Yncas, nous dirons plus amplement que nous n'auons fait cy-deuant, qu'ils n'auoient pour tous Dieux que le Soleil, qu'ils adoroient entierement: aussi ne fut ce qu'à luy qu'ils bastirent de beaux Temples, qui par le dedans, à le prendre du haut en bas, estoient tous couuerts de lames d'or. Auecque cela, ils luy souloient faire plusieurs Sacrifices, luy offrants quantité d'or, & ce qu'ils auoiét de plus precieux, pour recompense des choses qu'il leur auoit données; iusques là mesme qu'ils luy adiugerent le tiers de toutes les terres labourables des Royaumes & des Prouinces de leur Conqueste; Ensemble les biens qui en prouiendroient, & vn nom-

bre infiny de troupeaux; Ioint qu'ils luy bastirent des maisons, dont l'enclos estoit fort grand, pour la demeure des filles qui luy estoient dediées, lesquelles y gardoient vne perpetuelle virginité.

Outre le Soleil, ils adorerent interieurement le Pachacamac pour le Dieu inconnu, comme nous auons dit cy-deuant. Ils l'auoient en plus grande veneration que le Soleil, bien que toutesfois ils ne luy fissent ny Temples, ny offrandes, ny Sacrifices, pource disoient-ils, qu'ils ne le cognoissoient pas, pour ne s'estre iamais fait voir à eux, encore qu'ils le creussent estre en effet; Dequoy nous traiterons plus amplement en vn autre endroit, où il sera parlé du fameux & riche Temple, qui fut dedié depuis à ce Dieu inconnu, en vn lieu qu'on appella de son Nom *la vallée de Pachacamac*; par où l'on peut voir que les Yncas n'adoroiẽt point d'autres Dieux que les deux que nous auons dit, l'vn visible, & l'autre inuisible. Car ces Princes & leurs Amautas, qui estoient les Philosophes & les Docteurs de leur pays, gens qui n'auoient aucune teinture des bonnes lettres, tenoient pour chose inciuile & infame, d'attribuer le nom, l'honneur, l'authorité, la puissance, & les autres qualitez diuines aux choses sublunaires; Ce qui fut cause que par vne Loy qu'ils establirent, & qu'ils firent publier, ils ordonnerent à tous ceux de leur Empire d'adorer le Pachacamac pour Dieu & Souuerain Seigneur, & auecque luy le Soleil, pour les grands biens qu'il leur faisoit à tous generalement; Voulant quant au reste qu'on eust à reuerer la Lune,

pource qu'elle estoit sa femme & sa sœur, & à porter de l'honneur aux Estoilles, qu'ils disoient estre les Damoyselles & les filles seruantes de sa maison.

Il sera parlé en son lieu de *Viracocha*, qui estoit vn Dieu, ou plustost vn Fantosme, qui s'apparut à vn Prince heritier des Yncas, se disant estre fils du Soleil. Les Espagnols attribuent plusieurs autres Dieux aux Yncas, pour ne sçauoir diuiser les temps ny les Idolatries de ce premier âge, non plus que celles du second; Ce qui procede encore de ce qu'ils ignorent la proprieté du langage, qui les empesche d'en demander de veritables relations aux Indiens, ou d'entendre celles qu'ils leur en donnent. Cependant cette ignorance fut cause d'abbord qu'ils attribuerent, comme i'ay dit, quantité de Dieux aux Yncas, & tous ceux-là mesme qu'ils abolirent dans les pays des Indiens, qu'ils assuiettirent à leur Empire qui estoient horribles, & en grand nombre. Que s'il en faut chercher vne raison plus particuliere, l'on trouuera que cét abus est venu de ce que les Espagnols ne pouuoient sçauoir encore les diuerses significations du nom *Huaca*, duquel si l'on prononce la derniere syllabe en retirant la langue vers le palais, il signifie le mesme qu'Idole, comme pourroit estre Iupiter, Mars, Venus, & ainsi des autres, sans que de ce nom l'on en puisse deduire vn Verbe pour dire Idolatrer, ou commettre Idolatrie. A quoy i'adiouste qu'outre cette premiere & principale signification, il en a quantité d'autres dont nous allegueron plusieurs exemples, afin qu'on le puisse mieux en-

tendre. Car il ſignifie vne choſe ſacrée, à leur mode, comme eſtoient toutes leurs Idoles, à ſçauoir les Rochers, les Pierres, les Arbres, ou le Diable entroit pour parler à eux, & leur faire accroire qu'il eſtoit Dieu. Ie diray bien dauãtage, c'eſt qu'ils appelloient Huaca les offrãdes meſmes qu'ils faiſoient au Soleil, comme des figures d'hommes, d'oyſeaux & d'autres animaux, faites d'or, d'argent, ou de bois, & ainſi des autres choſes qu'ils eſtimoient ſacrées, & qu'ils auoient en grande veneration, à cauſe qu'elles appartenoiẽt au Soleil, puis qu'il les auoit receües en offrãdes. Ils donnoient auſſi le nom de Huaca à quelque tẽple que ce fuſt, ou grand, ou petit, cõme pareillement aux tombeaux qu'ils auoient à la campagne, aux recoins des maiſons, où le Diable ſouloit parler à leurs Preſtres, & aux autres lieux où ils deuiſoient familierement auecque luy, leſquels ils tenoient ordinairement pour ſacrez, & les reſpectoient ſans comparaiſon, comme nous pourrions faire vn Oratoire ou vne Chapelle.

Ces Indiens appellent encore Huaca toutes les choſes, qui en excellence & en beauté ſurpaſſent celles de leur eſpece, comme vne Roſe, vne Pomme & ainſi des autres fruits, qui ſont ou meilleurs, ou plus beaux que tous ceux de l'arbre; attribuant ce meſme nom aux arbres, qui ont quelque aduantage ſur ceux de leur genre. Et toutesfois en vn ſens contraire, ils nomment Huaca, les choſes qui apportent de l'horreur & de l'effroy à ceux qui les voyent, pour eſtre difformes & monſtrueuſes, telles qu'eſtoient

les grandes Couleuures des Antis, ayant iusques à vingt-cinq ou trente pieds de longueur. Ils en vſoiét de meſme enuers celles qui paſſoient l'ordinaire de la nature; comme par exemple, s'il arriuoit qu'vne femme euſt deux enfans d'vne ventrée, prenant cela pour vne merueille, ils appelloient Huaca la mere & les Iumeaux; qu'ils couronnoient de fleurs, & les portoient publiquement par les ruës, auec de grandes demonſtrations d'allegreſſe, ne ceſſant en leurs chanſons & en leurs danſes de loüer la mere, à cauſe de ſa grande fecondité; Comme au contraire, il y auoit d'autres Nations qui pleuroient en de ſemblables euenemens, & qui les prenoient pour eſtre de mauuais augure. C'eſt le meſme nom qu'ils attribuent encore à tous les troupeaux, & les haras dont les beſtes ont deux portées à la fois; pource qu'y ayant grand nombre de troupeaux en ce pays-là, principalement de vaches, & de jumens, elles n'en ont qu'vne pour l'ordinaire. Pour cela meſme en leurs Sacrifices, ils offroient plus volontiers les aigneaux beſſons, s'il y en auoit, que non pas les autres de la meſme eſpece, d'autant qu'ils les croyoient auoir ie ne ſçay quoy qui tenoit du prodige & de la merueille; Ils les nommoient doncques Huaca, comme pareillement les enfans qui venoient au monde d'vne façon extraordinaire, c'eſt à dire qui eſtoient ou plus ou moins imparfaits, ſoit qu'ils euſſent ſix doigts à la main, ou en l'vn des pieds, ou qu'ils naſquiſſent boſſus, ou qu'en leur viſage il y euſt quelque deffaut remarquable, cóme par exem-

ple vne levre fenduë en forme de bec de lievre (& de ceux il y en auoit plusieurs parmy eux) Ou mesmes qu'ils fussent lousches, & eussent telles autres imperfections de Nature. Voila donc comme ils se seruent diuersement du mot Huaca, qu'ils donnent de mesme aux sources d'eau viue, qui rejallissent à gros boüillons, & qui deuiennent riuieres. Ce qu'ils font asseurement, pour monstrer qu'elles ont ie ne sçay quoy de plus noble que les autres fontaines; En vsant de mesme enuers les petits Caillous, qui sont sur le bord des fleuues, ou des petits ruisseaux, s'ils les trouuent esmaillez de diuerses couleurs, & que la Nature ingenieuse en ses ouurages y ayt tracé des figures & des traits qui les rendent differents des autres pierres.

Ils s'aduiserent aussi de nommer Huaca, la grande Montagne couuerte de neige, qui s'estend par tout le Peru, iusques au destroit de Magellan; nom qu'ils luy donnerent, à cause de sa hauteur & de sa longueur. Ce qui est, sans mentir, vne chose du tout admirable à quiconque la cõsidere atentiuement. Ils nomment encore auiourd'huy de mesme les Monts qui sont esleuez par dessus les autres; Ensemble les hautes tours des maisons, & les grands costaux que l'on trouue en passant chemin, dont il y en a quelquesfois de trois, quatre, cinq, & six lieuës de haut, & qui sont aussi droits qu'vne muraille. Les Espagnols par corruption du mot les appellent *Apachitas:* Et il est certain que les Indiens les adoroient, & leur faisoient des offrandes, comme nous monstrerons

cy-apres, lors que nous dirons quelle estoit cette maniere d'adoration. Il est tres-certain qu'ils appelloient Huaca, toutes ces choses & autres semblables, non pour aucune inclination qu'ils eussent à les adorer, ny à les tenir pour des Deitez, mais seulement pour monstrer qu'elles auoient ie ne sçay quoy de particulier & d'extraordinaire, qui les obligeoit d'en parler auecque beaucoup de respect & de veneration. Cependant les Espagnols qui n'entendoient que la premiere & la principale signification du mot Huaca, qui est le mesme qu'Idole; sans considerer qu'il en auoit plusieurs autres differentes, s'allerent imaginer que les Indiens tenoient pour Diuinitez toutes les choses qu'ils appelloient Huaca, & que les Yncas les adoroient comme ceux du premier âge.

Que s'il est question maintenant d'expliquer le nom *Apachitas*, que les Espagnols attribuent aux Tertres haut esleuez, iusque là mesme qu'ils les font passer pour Dieux des Indiens, il faut sçauoir que *Apacheta est* le datif, & *Apachecpa* le genitif de ce participe du temps present *Apachec*, qui est vn nominatif, & qu'en y adioustant la syllabe *Ta* il deuient datif, & signifie *Celuy qui fait supporter*, sans dire ny quoy, ny qui il est. De maniere qu'à prendre ce mot, suiuant l'ordinaire façon de parler des Indiens, lesquels, comme nous auons desia monstré, & comme nous monstrerons cy-apres, comprenoient beaucoup de choses en vne seule parole; C'estoit le mesme que s'ils eussent dit, *Rendons vne humble action de graces, &*

offrons quelque chose à Celuy qui nous donne autant de vigueur & de force, qu'il nous en faut, pour monter iusques au sommet de ces lieux si haut esleuez, & si rabboteux; Paroles dont ils n'vsoient iamais que lors qu'ils auoient gaigné le haut du Costau. Ce qui a donné suiet aux Historiens Espagnols de croire qu'ils en appelloient le sommet *Apachitas*, pour leur auoir oüy dire ce mot. Tellement qu'à faute d'en sçauoir la signification, ils ont ainsi appellé les Costaux & les hautes Collines. Mais toutes les fois que les Indiens esclairez de la lumiere naturelle vsoient de ces termes, leur intention estoit de monstrer, qu'ils deuoient rendre graces, & faire quelque offrande au Pachacamac, ou au Dieu inconnu, qu'ils adoroient mentalement, pour leur auoir aydé à venir à bout de ce trauail. Aussi arriuoit-il ordinairement, que se voyans au plus haut du Costau, ils posoient leur fardeau, s'ils en auoient, puis haussant premierement les yeux au Ciel, & apres les penchant vers la terre, ils faisoient les mesmes marques d'adoration qu'ils souloient faire au Pachacamac, comme il a esté dit cy-deuant. Auecque cela ils repetoient deux ou trois fois le datif *Apacheca*; Apres par vne maniere d'offrande, ils se tiroient le poil des sourcils; Et soit qu'ils en arrachassent ou non, ils les souffloient en l'air, comme s'ils l'eussent voulu enuoyer au Ciel. Par mesme moyen ils iettoient l'herbe par eux appellée *Cuca*, qu'ils auoient à la bouche, & qui estoit fort en estime parmy-eux, comme s'ils eussent voulu dire qu'ils offroient à Pachacamac ce qu'ils auoient de plus

precieux.

precieux ; Et en cas qu'ils ne peussent auoir quelque chose de meilleur, ils luy presentoient pour offrande de petits esclats de bois, ou des pailles mesmes, s'ils en rencontroient. Que s'ils n'en trouuoient aucunes, ils offroient quelque caillou, ou bien à faute de cela vne poignée de terre ; de toutes lesquelles offrandes il y auoit de grandes Mont-ioyes sur le sommet des Costaux. Or quand ils faisoient ces ceremonies, ils ne regardoient iamais le Soleil, d'autant que ce n'estoit pas à luy, mais bien au Pachacamac que s'adressoit leur adoration ; Ioint que tous ces dons n'estoient pas tant des offrandes que des marques de leur affection, comme sçachant bien que des choses de si peu de valeur ne meritoient pas d'estre offertes. Dequoy ie puis parler au vray comme tesmoing oculaire, pour l'auoir veu plusieurs fois marchant auec eux ; où il est à remarquer que telles ceremonies n'estoient faites que par ceux qui se deschargeoient de quelque fardeau qu'ils portoient. Mais depuis il a pleu à Dieu par sa misericorde infinie, qu'au lieu de toutes ces choses il y ait au sommet de ces Costaux de grandes Croix, que ceux du pays adorent, pour recognoissance de la grace que nostre Seigneur Iesus-Christ leur a faite, de leur en auoir communiqué l'vsage.

De plusieurs autres significations du mot Huaca.

Chap. V.

Cette mesme diction *Huaca*, si l'on en prononce la derniere syllabe du plus profond du gosier passe pour vn Verbe, & signifie *pleurer.* Ce qui a donné suiet à deux Autheurs Espagnols, qui ne sçauoient pas cette difference, d'vser de ces mots en leur Histoire. *Les Indiens pleurent, & gemissent, quand ils entrent dans leurs Temples, pour y faire leurs Sacrifices; ce qu'ils donnent à entendre par le mot Huaca.* Mais ils ne voyẽt pas la grande difference qu'il y a de cette signification, l'vn estant vn verbe, & l'autre vn nom. Et toutesfois cela ne consiste qu'en la differente prononciation, sans changer la lettre ny l'accent. Car la derniere syllabe du mesme mot, se prononce tantost du fond du gosier, & tantost en tirant la langue vers le haut du Palais. De laquelle prononciation, & de toutes les autres, qui sont remarquables en cette langue, les Espagnols, pour curieux qu'ils soient, n'en font point d'estat, pour n'auoir rien de commun auec leur langage; bien que toutesfois il leur importe grandement de le sçauoir. Ie rapporteray à ce propos ce qui m'aduint vn iour auec vn Religieux de sainct Dominique, qui auoit esté quatre ans au Peru Pro-

fesseur de la langue generale de cét Empire. Ce bon Pere ayant sceu que i'estois natif de ce pays là, me fist l'honneur de me venir voir, pour communiquer auecque moy ; & ie le visitay aussi plusieurs fois à sainct Paul de Cordouë. Estant donc aduenu qu'vne fois entre les autres nous entrasmes en discours touchant la langue de ces Contrées, & les differentes significations qu'ont les mesmes mots ; Ie rapportay pour exemple celuy de *Pacha*, lequel prononcé pleinement selon l'accent Espagnol, signifie le Ciel, la Terre, l'Enfer, & quelque terrain que ce soit. A quoy le Religieux fit response, qu'il se pouuoit prendre aussi pour des habillemens, & mesme pour les meubles d'vn logis. Il est vray, luy respondis-ie, mais ie voudrois bien que vous m'eussiez dit quelle difference il y a en la prononciation, pour faire qu'il signifie ce que vous dittes ? Ie n'en sçay rien, me repliqua-t'il. Et quoy, luy dis-ie alors, est-il bien possible, qu'ayant enseigné cette langue vous ne scachiez pas cela ? Ie vous aduise donc que si par ce mot l'on veut donner à entendre vn habillement, ou vne robbe, il en faut prononcer la premiere syllabe les levres serrées, & la rompre auec le ton de la voix, de telle sorte que cela fasse vne maniere de son ; Surquoy ie luy monstray de viue voix la prononciation de ce nom & de plusieurs autres, n'estant pas possible de l'enseigner autrement ; Ce qui fut au Professeur vn grand suiet d'admiration, & aux Religieux, qui se trouuerent en nostre conference.

Ce que nous venons de dire sert d'vn tesmoigna-

ge assez ample, pour monstrer que les Espagnols sont grandement ignorans dans les secrets de cette langue, puis que ce Religieux, qui auoit fait profession de la monstrer, n'en auoit point la principale cognoissance. Il ne faut donc pas s'estonner, si pour ne la sçauoir comme il faut, nos Historiens font de si grandes fautes dans leurs escrits, & s'ils en tirent de si mauuaises consequences; Comme quand ils disent que les Yncas & leurs suiets adoroient pour Dieux toutes les choses qu'ils appelloient Huaca, pource qu'ils ignoroiẽt les diuerses significations de ce nom. Cela suffira pour maintenant touchant les Dieux, & l'Idolatrie des Yncas; En laquelle s'il y a quelque chose à remarquer, ie trouue que ces Indiens, tant ceux du second âge, que du premier, doiuent estre fort loüez, en ce qu'en vne si grande diuersité de Dieux ridicules il ne se trouue point qu'ils ayent adoré la Volupté, ny le Vice comme les anciens Gentils, qui adoroient ceux-là mesme qu'ils tenoient pour Adulteres, pour Homicides, & pour Yurognes, mais particulierement Priape; bien que toutesfois ils se picquassent fort des belles lettres, & des grandes cognoissances, sans considerer que leur sçauoir chocquoit directement les bonnes mœurs.

Il s'est trouué vn autre Historien, qui parlant de l'Idole *Tanga-tanga*, nous a voulu persuader que ceux de Chuquisaca l'adoroient, & que les Indiens disoient qu'il estoit vn en trois, & trois en vn. Mais pour moy ie n'ay iamais oüy parler de telle Idole, & ne trouue point que ce mot soit de la langue gene-

rale du Peru. Ce qui n'empesche pas toutesfois qu'il ne puisse estre receu dans cette Prouince, qui est à cent quatre-vingt lieuës de Cozco. Toutesfois il y a plus d'apparence de croire que c'est vne diction que les Espagnols ont corrompuë, comme c'est leur coustume de corrompre tous les mots Indiens, & de les prononcer à leur mode. Ainsi il n'est pas incompatible qu'ils n'ayent dit *Tanga-tanga* au lieu *d'Acatanca*, qui est pris pour vn Escarbot. Nom qui auec beaucoup de proprieté est composé du mot *Aca* qui signifie *excrement*, & du Verbe *Tanca* (prononcant la derniere syllabe du fonds du gosier) qui est le mesme que pousser auec violéce, si bien qu'à ce compte-là *Acatanca* signifieroit *Celuy qui reiette, ou qui repousse quelque ordure*

De dire maintenãt qu'ẽ ce premier âge ceux de l'ancienne Gentilité, auant l'Empire des Roys Yncas, tenoiẽt pour Dieu l'Escarbot; cela ne semblera pas incompatible à quiconque voudra considerer, cõme nous auons dit, qu'ils adoroient quantité de choses aussi abiectes & aussi viles que celle-là, dont ils reietterent le culte à l'aduenement des Yncas, qui les deffendirent toutes. Quant à ce que les Indiens disoiẽt (si toutesfois il le faut croire) que ce Tangatanga estoit vn en trois, & trois en vn, ie m'imagine pour moy, que ce fut vne nouuelle inuention dont ils s'aduiserent entre-eux, apres qu'ils eurent oüy parler de la Trinité, ou de l'vnité du vray Dieu nostre Souuerain Seigneur. Ce qu'ils firent sans doute, pour flatter les Espagnols par vne maniere de com-

plaisance, en leur disant qu'en leur Religion ils auoient certaines choses semblables aux nostres, comme celle-cy touchant la Trinité, que le mesme autheur dit qu'ils attribuoient au Soleil & à ses rayós, iusques-là mesme, qu'ils se disoient auoir des Confesseurs comme les Chrestiens, ausquels ils faisoient vne entiere declaration de leurs pechez. Mais toutes ces choses sont tellement esloignées de l'apparence, qu'on n'en peut iuger autrement comme i'ay dit, sinon que les Indiens les ont inuentées, afin que s'accommodant à l'humeur des Espagnols, ils en tirassent d'eux plus de courtoisie; ce que ie certifie, comme Indien, pour la cognoissance que i'ay du naturel de ces peuples. Ie dis donc qu'ils n'ont iamais eu d'Idole sous le nom de la Trinité; mais qu'il est bien vray que la langue generale du Peru, qui n'est pas beaucoup copieuse en paroles, comprend en vne seule diction trois ou quatre choses differentes, comme par exemple le nom *Illapa*, qui comprend l'Esclair, le Tonnerre & la Foudre ensemble; Et le mot *Maqui*, lequel signifie la main, & pareillement le mollet du bras, & toute son estenduë. Il en est de mesme encore du nom *Chaqui*: Car s'il est prononcé nettement comme l'on l'escrit en Espagnol, il denote le pied, & comprend tout à la fois le pied, le gras de la jambe, & la jambe mesme. Ce que ie pourrois demonstrer aussi par plusieurs autres noms de cette nature, qu'il me seroit aysé de produire; Mais il ne s'ensuit pas pour tout cela qu'ils ayent adoré des Idoles sous le nom de la Trinité, ny qu'il y en ait eu de

tel en leur langue, comme nous monſtrerons cy-apres. Que ſi l'on m'allegue que le Diable pretendoit poſſible de ſe faire adorer ſous ce nom-là; Ie reſpondray que cela ſe pouuoit en effet, veu le grand Empire qu'il ſe dónoit ſur ces Infidelles entierement eſloignez de la verité Chreſtienne, & tout à fait plongez dans l'Idolatrie. Voila les abus qui ſe ſont commis dans la vaine Religion de ces anciens Gentils, que i'ay ſuccintement demonſtrez. A quoy i'adiouſteray pour concluſion de ce Chapitre; que ſi du meſme nom *Chaqui* l'on en prononce la premiere ſyllabe en retirant la langue vers le palais, il ſignifie alors auoir ſoif, ou bien eſtre ſec, ou eſſuyer quelque choſe moüillée, qui ſont trois diuerſes ſignifications en vne ſeule parole.

Teſmoignage d'vn Autheur, touchant les Dieux qu'ils auoient.

CHAP. VI.

IE me ſeruiray à ce propos de l'authorité du R.P. Blas Valera, dans les papiers duquel i'ay trouué les paroles ſuiuantes, que i'ay pris la peine de traduire, pour eſtre de mon ſuiet, afin de les rapporter icy. En cét endroit donc de ſes memoires, où il parle des Sacrifices que faiſoient les Indiens de la Mexique, & ceux des autres Prouinces, enſemble des Dieux qu'ils adoroient;

Il n'est pas poßible, dit-il, *d'expliquer par des paroles, ny mesme de s'imaginer sans estonnement, & sans horreur, combien estranges, cruels, inhumains, & contraires à la vraye Religion estoient les genres de Sacrifices, que les Anciens Indiens souloient faire, ny combien grande la quantité de leurs Dieux; qui estoit telle, qu'en la seule ville de Mexique, & en ses faux-bourgs, il y en auoit plus de deux mille. Ils appellent generalement* Teutl *leurs Dieux & leurs Idoles, qui en particulier ont diuers noms. Car de croire ce que Pierre Martyr, l'Euesque de Chiapa, & quelques autres Historiens affirment, à sçauoir que les Indiens de Cuzumela, suiets à la Prouince de Yncatan, adoroient pour Dieu le sacré signe de la Croix, & que ceux de la Iurisdiction de Chiapa auoient cognoissance de la tres-saincte Trinité, & de l'Incarnation de nostre Seigneur Iesus-Christ; c'est à mon aduis, ce qu'on ne peut faire, sans vne bien grande absurdité. Il est donc plus vray-semblable que les Historiens Espagnols se sont imaginez cette explication, qu'ils ont appliquée à ces Mysteres; comme nous lisons dans les Histoires de Cozco, qu'ils appliquoient à la Trinité les trois Statuës du Soleil, qui estoient dans son Temple; & pareillement celles du Tonnerre, & de l'Esclair. Mais ie responds à cela que s'il est vray, comme il n'y a point de doute, qu'auiourd'huy mesme ces peuples sçauent à peine s'il y a vn sainct Esprit, apres tant d'enseignemens que les Euesques & les Prestres leur en ont donnez; Il n'est pas poßible que dans les tenebres où ils estoient plongez alors, ils peussent auoir vne claire cognoissance du mystere de l'Incarnation, & de la Trinité. Or la coustume de nos Espagnols, qui escriuoient l'Histoire de ces Contrées, estoit de demander en leur langue à ceux du pays les choses qu'ils desiroient sçauoir. Eux cependant, qui n'auoient point vne entiere cognoissance de*

l'antiquité

l'antiquité ny la memoire assez bonne les leur racontoient imparfaites, & dans vn meslange de Fables poëtiques, ou d'Histoires fabuleuses. En quoy ce qui se trouuoit de pire, estoit le peu de cognoissance, que chacun d'eux auoit du langage de l'autre, pour s'entendre entre-eux tant en leurs demandes qu'en leurs responses; Ce qui ne pouuoit proceder, que de la grande difficulté du langage Indien; Ioint que ceux du pays n'auoient encore pour lors qu'vne bien legere teinture de la langue Espagnole. Cependant, de cette ignorance des vns & des autres s'ensuiuoient de grands abus, pource que ny l'Indien ne pouuoit entendre ce que l'Espagnol luy demandoit, ny l'Espagnol comprendre encore moins la response que l'Indien luy faisoit. De maniere qu'il arriuoit plusieurs fois, qu'ils s'entendoient tantost au contraire de leurs intentions, & tantost qu'au lieu de conceuoir les choses dans leur propre & vraye signification, ils comprenoient celles auec qui tant seulement elles auoient de la ressemblance & de la conformité. Ainsi parmy cette grande confusion le Prestre ou le Seculier qui s'instruisoit d'eux, tiroit de leur response ce qui luy sembloit plus conforme à son intẽtion, ou plus à son goust, & ce qu'il s'imaginoit que l'Indien pouuoit auoir respondu. De cette façon se laissans conduire à leur simple sentiment & à ce que l'imagination leur dictoit, ils escriuoient pour veritables des choses, ausquelles les Indiens n'auoient pas tant seulement songé. Cela estant, ie ne pense pas que l'on me puisse blasmer quand ie dis que de leurs veritables Histoires, s'il y en a quelques-vnes, l'on n'en sçauroit tirer vne consequence d'aucun mystere de nostre Religion Chrestienne. Il ne faut pas douter neantmoins qu'en cecy le Diable par vn effet d'orgueil & d'ambition n'ayt brigué d'estre tenu & honoré comme Dieu, non seulement en ce qui est des Ceremonies des Gentils, mais encore en quelques coustumes de la Religion

Chreſtienne, qu'il a introduites, comme vn Singe enuieux, & maling, en pluſieurs Contrées des Indes, afin d'en eſtre mieux honoré, & tenu en plus grande eſtime par ces Miſerables. Delà vient qu'il y auoit parmy eux vne Prouince, dont les habitans ſe confeſſoient de viue voix, pour nettoyer leurs pechez; & vne autre où ils ſouloient lauer la teſte aux enfans. I obmets ces Contrées où ils ieuſnoient auec vne merueilleuſe abſtinence, & ces autres où ils s'offroient volontairement à la mort, pour la deffenſe de leur fauſſe Religion. De cette façon comme en l'ancien monde les fidelles Chreſtiens ſe preſentoient au Martyre pour la foy Catholique, afin de gaigner le Ciel, au prix de leur ſang; Ainſi au monde nouueau les Gentils s'expoſoient à la mort par la malice du Diable. Mais quant à ce qu'on a voulu faire accroire qu'ils tiennent que Icona *eſt Dieu le Pere,* Bacab *Dieu le Fils,* Eſtruac, *le ſainct Eſprit,* Chiripia, *la tres-ſaincte Vierge Marie, &* Iſchen, *la bien-heureuſe ſaincte Anne; Et qu'auec cela* Bacab *mis à mort par* Eopuco *repreſente noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt crucifié par Pilate;* Toutes ces choſes & autres ſemblables, ne ſont à proprement parler que fables, & qu'inuentions de quelques Eſpagnols, que les Indiens ignorent entierement. Il eſt bien vray neantmoins que ceux qu'ils adoroient ſous ces noms-là furent autresfois des hommes & des femmes, qui ſeruoient de ſuiet à leur deteſtable Idolatrie. Car les Mexicains auoient des Deeſſes & des Dieux qu'ils adoroient, *parmy leſquels ils en mettoient d'extremement ſalles & difformes, qu'ils diſoient eſtre les Dieux des Vices, tels qu'eſtoient,* Tiazolteuti, *Dieu de la Luxure,* Ometochtli, *Dieu de l'Yurognerie, &* Viteilpuchtli, *Dieu de la Guerre & du Meurtre. De plus ils appelloient* Icona

le Pere de tous leurs Dieux, qu'ils croyoient les auoir engendrez des femmes & des maistresses qu'ils auoient euës. Aussi disoient-ils qu'il estoit le Dieu des gens mariez, comme Bacab l'estoit des enfans de famille, Estruac, le Dieu de l'air, Chiripia, Mere des Dieux, & la Terre aussi; Ilchen leur Marâtre, ou leur belle mere, & Thalac, le Dieu des eaux. Ils reueroient encore plusieurs Dieux semblables, dont ils tenoient les vns pour autheurs des Vertus morales, comme par exemple Quecalcoathl, Dieu aerien, reformateur des mœurs, & les autres pour directeurs de la vie humaine & de l'âge des hommes. Ils auoient en outre vn nombre infiny d'images & de figures de leurs Dieux, inuentées pour diuerses fins, & la plus-part desquelles estoient horribles & difformes. De tous ces Dieux ils en adoroient les vns en commun, & les autres en particulier, iusques là mesme, que tous les ans chacun les changeoit à sa mode, & selon qu'il le trouuoit bon. Apres auoir reietté ceux-cy comme sur-annez, & qu'ils estimoient infames, pour ne leur auoir esté vtiles, ils en reueroient d'autres sous le tiltre de leurs bons Genies, ou pour mieux dire de leurs Demons domestiques. I'obmets ces Dieux imaginaires, qu'ils croyoient estre comme surintendants de l'âge des enfans, des jeunes, & des vieillards. Ceux qui heritoient de quelque bien, pouuoient si bon leur sembloit, accepter ou repudier les Dieux de leurs Peres, qui ne leur permettoient pas de se soubmettre à eux, s'ils ne le vouloient. Les vieillards reueroient aussi certains Dieux d'vne plus haute volée, qu'ils reiettoient à la fin, & en mettoient d'autres à leur place, apres la reuolution de l'année, ou de l'âge du monde, qui estoit le terme dont souloient vser les Indiens. Voilà quels estoient les Dieux que tous ceux de la Mexique, de Chiapa, de Guatimala, de Paz, de Vera, & des autres Contrées des Indes souloient adorer, croyãt

ceux de leur eslection plus grands & plus hauts que les autres, à cause de leur authorité Souueraine. Quand les Espagnols s'en allerent en ce pays là, ils trouuerent que les Dieux qu'adoroient les habitans estoient faits & esleus, à ce qu'ils disoient, depuis la renouation du Soleil dans le dernier âge. Car au rapport de Gomara, chaque Soleil, de la façon qu'ils le prenoient, estoit de huict cens & soixante années, bien que toutesfois il y en eust beaucoup moins, au compte des mesmes peuples de la Mexique. Or cette façon de compter par Soleils l'âge du monde, estoit vne chose assez commune, & fort vsitée entre ceux de la Mexique & du Peru. Que s'il en faut croire leur supputation, les ans du dernier Soleil se doiuent compter depuis l'an de nostre Seigneur mille quarante trois. Conformement à cecy, il n'y a point de doute que les peuples de la Mexique adorerent les anciens Dieux, au temps qui preceda ce dernier âge. Car pour ceux qui furent six ou sept cens ans auparauant, ils perirent tous, à ce qu'ils disent, & furent submergez dans la mer, si bien qu'au lieu d'eux ils en inuenterent quantité d'autres. D'où il s'ensuit necessairement, qu'on ne sçauroit appeller que fausse l'opinion de tous ces Autheurs, qui se sont imaginez que les Dieux nommez par les Indiens Icona, Barac, & Estruac, *estoient parmy eux, comme sans comparaison sont parmy nous le Pere, le Fils, & le sainct Esprit.*

Tous les autres habitans de ces Contrées septentrionales, qui respondent à celles du vieux Monde, comme par exemple les Prouinces de la grande Floride, & les Insulaires, n'auoient aucunes Idoles, ny aucuns Dieux qu'ils eussent faits, & choisis. De sorte qu'ils n'adoroient seulement que ceux que Varron appelle Naturels, *à sçauoir les Elemens, la Mer, les Lacs, les Riuieres, les Fontaines, les Montaignes, les bestes sauuages, les Serpens, les Moissons, & ainsi des autres choses; Coustume qui*

prit ſon origine des Chaldées, & s'eſtablit inſenſiblement parmy diuers peuples. Ceux qui mangeoient de la chair humaine, & qui tenoient l Empire de la Mexique, enſemble toutes les Iſles & la plus-part des confins du Peru, garderent brutalement cette pernicieuſe habitude, iuſques au regne des Yncas, & des Eſpagnols. Tout ce que ie viens de rapporter eſt tiré du R. P. Blas Valera, qui dit en vn autre endroit, que les Yncas n'adoroient que le Soleil, & les Planetes, & qu'en cela ils imitoient les Chaldées.

Qu'ils ont creu l'Immortalité de l'ame, & la Reſurrection vniuerſelle.

Chap. VII.

LEs Yncas Amautas ont creu que l'homme eſtoit composé d'ame & de corps, que l'ame ne pouuoit mieux eſtre appellée qu'vn eſprit immortel, & que le corps eſtoit fait de bouë, pource qu'il deuenoit terre. Pour cela meſme ils le nommoient *Alpacamaſca*, c'eſt à dire terre animée; & pour en marquer la difference auecque les beſtes, ils vſoient du mot *Runa*, qui ſignifie vn homme doüé d'entẽdement & de raiſon, au lieu que celuy de *Llama* leur ſeruoit pour denoter vne beſte. Et d'autant que la raiſon naturelle leur apprenoit que les animaux croiſſoient, & auoient du ſentiment, ils leur attribuoient pour cét effet l'ame vegetatiue & la ſenſitiue, mais non pas la raiſonna-

ble. Ils croyoient qu'apres cette vie il y en auoit vne autre qui estoit meilleure pour les bons, & pire pour les meschans, à cause de la recompense des vns, & du supplice des autres. Auecque cela ils diuisoient l'Vniuers en trois mondes, dont ils appelloient le premier, à sçauoir le Ciel *Hanan Pacha*, c'est à dire le haut Monde, où les gens de biens receuoiét le salaire de leurs vertus; Le secód, *Hurin Pacha*, ou le bas monde, à cause de la generation & de la corruption, & le troisiesme, *Veu Pacha*, qui signifie le Centre de la terre ou le Monde, inferieur, qu'ils disoient estre destiné pour la demeure des meschás. Or pour les mieux expliquer, ils le nómoient encore autrement, à sçauoir *Cupaypa Huacin*, c'est à dire maison du Diable; ioint que ne prenant pas l'autre vie pour estre spirituelle, mais corporelle cóme celle que nous passons icy bas, ils disoient que le repos du haut Monde consistoit à meiner vne vie paisible, & libre des inquietudes de celle-cy; Come au contraire ils tenoiét asseurement que la vie du Monde inferieur, que nous appellons Enfer, estoit pleine de toutes les maladies, & de tous les maux que nous souffrons icy bas, sans qu'il y eust aucune sorte de repos, ny de contentement. De cette façon ils diuisoient cette vie en deux parties, donc l'vne pleine de delices, de contentement, & de repos, estoit pour les gens de bien, & l'autre tousiours ennuieuse, & penible, pour ceux qui auoient mal vescu. A quoy il faut adiouster qu'ils ne comptoient point parmy les plaisirs de l'autre vie, ny les voluptez charnelles, ny les autres vices nonplus, mais

bien la tranquillité de l'ame, & celle du corps, qu'ils mettoient à n'auoir aucun ſoucy, ny aucune peine.

Les Yncas croyoient encore la Reſurrection vniuerſelle, ſans que toutesfois leur eſprit s'eſleuaſt plus haut que cette vie preſente, pour laquelle ils diſoient que nous deuions reſſuſciter, ſans s'imaginer ny gloire ny peine quelconque. Ils auoient vn ſoin extraordinaire de mettre en lieu de ſeureté leurs ongles, & les cheueux qu'ils ſe coupoient, ou qu'ils s'arrachoient auecque le peigne. Pour cét effet ils les ſouloient cacher dans les fentes, ou dans les trous des murailles. Que ſi de hazard ils venoient à choir auecque le temps, & qu'il paſſaſt par là quelque Indien qui s'en apperceuſt, il les releuoit incontinant, & les reſſerroit; ce qui me donnoit enuie aſſez ſouuent de leur demander à quelle fin ils faiſoient cela? A quoy certes-ils me reſpondoient tous d'vn meſme accord vne choſe extremement ridicule. Sçauez vous bien, me diſoient-ils, que tout ce que nous ſommes de gens, qui auons pris naiſſance icy bas, viendrons reuiure en ce Monde (c'eſt ainſi qu'ils s'exprimoient, n'ayans aucun verbe pour dire *reſſuſciter*) & que les ames ſortiront des tombeaux auec tout ce qu'elles auront de leurs corps. Pour empeſcher donc que les noſtres ne ſoient en peine de chercher leurs ongles & leurs cheueux, car il y aura ce iour-là bien de la preſſe, & bien du tumulte; nous les mettons icy enſemble, afin qu'on les trouue plus à l'aiſe, & meſme s'il eſtoit poſſible nous cracherions volontiers touſiours en vn meſme lieu. Franciſco Lopez de Go-

mara au Chapitre 125. de ſon liure parlant des enterremens que l'on ſouloit faire aux Roys & aux grands Seigneurs du Peru; *Quand les Eſpagnols*, dit-il, *ouuroient ces tombeaux, & en iettoient les oſſemens çà & là, les Indiens les prioient de n'en rien faire, afin qu'ils ſe trouuaſſent enſemble, lors qu'il faudroit reſſuſciter, Par où l'on peut voir, qu'ils croyoiẽt la reſurrectiõ du corps, & l'immortalité de l'ame, &c.* Cela ſert à mon aduis, d'vne preuue bien euidente de ce que nous diſons, veu que cét Autheur, qui n'auoit iamais eſté aux Indes, ne pouuoit eſcrire cecy en Eſpagne, ſans en auoir eu la meſme relation. A ces paroles ſont preſque conformes celles d'Auguſtin de Carate, en ſon premier liure, Chapitre 12. Et Pedro de Cieça au Chapitre 72. dit pareillement, *Que les Indiens ont creu l'immortalité de l'ame, & la reſurrection des corps.* Ces authoritez iointes à celle de Gomara, que i'ay trouuées en liſant tous ces Autheurs, apres auoir eſcrit ce que i'en auois oüy dire à mes parens, m'ont grandement pleu, pour l'apprehẽſion que i'auois que cette creance touchant la Reſurrection eſtant bien fort eſloignée de celle des Gentils, l'on ne me reprochaſt d'auoir inuenté ce que i'en ay dit, s'il ne ſe fuſt trouué quelque Eſpagnol qui en euſt fait mention dãs l'Hiſtoire. Surquoy ie puis dire veritablement, & certifier que i'ay trouué ces authoritez apres auoir eſcrit tout cecy; afin qu'on ne croye pas qu'en aucune de ces choſes ie ſuiue les Eſpagnols; bien que neantmoins quand ie trouue de leurs authoritez, ie ſois bien aiſe de m'en ſeruir, & meſme de les alleguer, pour confirmation de ce que i'ay oüy dire aux miens,

par la

par la tradition qu'ils en ont euë. Le mesme m'est encore arriué touchant la Loy qu'ils auoient contre les Sacrileges, & pareillemét contre ceux qui estoiét conuaincus d'Adultere, auecque les femmes de l'Ynca, ou du Soleil, comme nous verrons en suitte. Car apres l'auoir escritte, ie l'ay trouuée fortuitemét dans l'Histoire du Thresorier General Augustin çarate; ce qui m'a fort contenté, pour m'auoir donné moyen de confirmer cette verité par le tesmoignage de cét Espagnol, sur tout en vne matiere de cette importance. De vous dire maintenant par quelle tradition, ou comme quoy les Yncas ont peu croire la Resurrection des corps, puis que cet article est de nostre foy, c'est ce qui m'est impossible. D'ailleurs dans la profession que ie fais de porter les armes, ce n'est point à moy à m'enquerir de choses si hautes; Ioint que ie ne pense pas que l'on s'en puisse iamais esclaircir au vray, que lors qu'il plaira à Dieu nous les descouurir. Tout ce que ie puis dire en cela, c'est qu'asseurement ces Indiens croyoient la Resurrection.

I'auois desia escrit tout cecy dans mon Histoire de la Floride; mais ie le tiray depuis de son propre lieu, pour obeyr à la Requeste que m'en firent les Reuerends Peres de la Compagnie de Iesus, Miquel Vazquez de Padilla natif de Seuille, & Ierosme de Prado de la ville d'Vbeda. L'ayant donc osté de-là, bien qu'vn peu trop tard, ie me suis aduisé de le mettre icy, comme en son lieu propre, afin que tout ce grand edifice ne mãquast point d'vne pierre que i'ay

iugé luy estre si necessaire ; A quoy nous adiousterons en suitte quantité d'autres choses, selon qu'elles se presenteront. Car il n'est pas possible de raconter tout à la fois les grandes sottises, ny les extrauagances, & les fables que ces peuples tenoient pour autât de veritez ; Comme quand ils disoient, que l'ame sortoit du corps, tandis qu'il dormoit, pource qu'elle mesme ne pouuoit dormir, & qu'en ces promenades elle voyoit par le monde les choses que nous disons auoir songées. En effet cette vaine creance authorisoit beaucoup celle qu'ils auoient des Songes, qu'ils expliquoient religieusement, iusques à dire, qu'ils estoient autant d'augures, & de certains Pronostiques, d'où les hommes pouuoient tirer des consequences ineuitables des maux & des biens qui leur deuoient arriuer.

Des choses qu'ils Sacrifioient au Soleil.

CHAP. VIII.

LEs Yncas sacrifioient au Soleil quantité de choses differantes, sur tout des animaux domestiques, grands, & petits. Mais le principal Sacrifice, & le plus estimé de tous, estoit celuy des Aigneaux, des Moutons, & des Brebis steriles. Ils offroient aussi des Lapins priuez, ensemble toute sorte d'Oyseaux bons à manger, comme aussi du Suif, des Espics, & des Legumes. Ils en faisoient

de meſme de l'Herbe appellée *Cuca*, & des habillemens les plus fins. Toutes leſquelles choſes eſtoient par eux bruſlées & preſentées au Soleil, en action de graces de ce qu'il les auoit creées pour la nourriture des hommes. De plus ils offroient en Sacrifice vne bonne quãtité d'vn certain breuuage dont ils vſoiẽt, qui eſtoit fait d'eau & de Mayz. Car en leurs repas ordinaires, quand il leur prenoit enuie de boire, apres auoir mangé (ce qu'ils ne faiſoient iamais autrement) ils trempoient le bout du doigt dans le breuuage qui eſtoit au vaſe; Puis regardant le Ciel auecque beaucoup de veneration, & ſecoüant du doigt, comme qui donneroit vne chiquenaude, la goutte qui s'y eſtoit attachée, ils l'offroient au Soleil en recognoiſſance de ce qu'il leur bailloit à boire; & en meſme temps ils donnoient deux ou trois baiſers à l'air, ce qui eſtoit entre-eux, comme nous auons deſia dit, vne particuliere marque d'adoration; Puis ſans vſer d'autre Ceremonie, apres qu'ils auoient fait cette offrande des premiers vaſes, ils beuuoient tout à leur aiſe, & comme bon leur ſembloit.

Ie me ſouuiens d'auoir veu faire cette Ceremonie, ou pour mieux dire cette Idolatrie aux Indiens qui n'eſtoient point baptiſez. Car de mon temps il y en auoit pluſieurs, principalement d'entre les Vieillards; dont i'en baptiſay quelques-vns moy-meſme, pource qu'il le fallut par neceſſité. L'on peut donc bien dire qu'en leurs Sacrifices, les Yncas eſtoient en partie ou du tout ſemblables aux Indiens

du premier âge, & que s'il y auoit de la difference, elle consistoit seulement en ce qu'ils ne sacrifioient ny chair ny sang humain, principalement si la mort s'en estoit ensuiuie ; Au contraire ils l'auoient en si grãde horreur, qu'ils en deffendoient l'vsage, & n'en mangeoient point. Que si quelques Historiens l'ont escrit autrement, c'est qu'ils ont esté trompez par ceux qui leur en ont donné les relations, & pour n'auoir sceu la diuision des âges & des Prouinces ; non plus que le lieu, ny le temps auquel se faisoient ces Sacrifices d'hommes, de femmes, & d'enfans. Vn certain Autheur parlant des Yncas, dit à ce propos, qu'ils sacrifioient des hommes, & nomme là dessus deux Prouinces, où l'on souloit faire ces Sacrifices, dont l'vne est presque à cent lieuës de Cozco, car c'estoit dans cette ville où les Yncas sacrifioient ordinairement, & l'autre porte le mesme nom ; L'vne à deux cens lieuës de Cozco, tirant vers le Sud, & l'autre à plus de quatre cens du costé du Nord. Par où l'on peut voir clairement, que pour ne sçauoir diuiser le temps ny les lieux, ils ont attribué plusieurs fois aux Roys Yncas quantité de choses qu'eux mesmes deffendirent à leurs suiets, apres qu'ils les eurent soubmis à leur Empire, & que les Indiens n'en ont iamais vsé qu'en ce premier âge.

Ie puis tesmoigner au vray d'auoir plusieurs fois oüy dire à mon Pere & à ceux de son temps (lors qu'en leurs discours familiers ils comparoient ensemble ces deux Republiques, à sçauoir celle de la Mexique, & celle du Peru) que l'vne estoit incomparablement

plus loüable que l'autre ; auſſi quand ils deuiſoient entre eux particulierement touchant la couſtume de ſacrifier des hommes, & de manger de la chair humaine, il n'eſt pas à croire cõbien ils loüoient les Yncas du Peru, pource qu'ils ne permettoient pas que l'on fit de tels Sacrifices ; Comme au contraire ils auoient en abomination ceux de la Mexique, à cauſe qu'ils ſouffroient l'vn & l'autre dedans leur ville, & hors de ſon enclos ; Ce qu'ils pratiquoient d'vne façon deteſtable, & tout à fait diabolique, cõme il eſt rapporté dans l'Hiſtoire de la Conqueſte de ce pays. Car il eſt certain, bien que le bruict n'en ſoit pas commun, que celuy qui le conquiſt, & qui le ſubiugua par deux fois, en fut l'Hiſtorien luy meſme, comme ie le croy veritable pour moy, pour ce qu'en mon Pays & en Eſpagne, i'en ay ouy faire le recit à des Gentilshommes dignes de foy, qui me l'ont ainſi certifié: ioinct que cette Hiſtoire teſmoigne aſſez la verité de leur dire ; ſi on la conſidere attentiuement; Et peut on bien aſſeurer que ce fut vn grand dommage qu'on ne la publiaſt point au nõ de ſon Autheur, qui l'euſt grandement miſe en credit, & ſe fuſt faict aduoüer en tout veritable imitateur du grand Iules Ceſar.

Or pour reuenir aux Sacrifices, nous dirons que les Yncas ne conſentoient iamais qu'il s'en fit aucuns ny d'hommes ny d'enfans, non pas meſme durant la maladie de leurs Roys, comme le rapporte vn ancien Hiſtorien. Car lors qu'ils ſe trouuoient mal, ils n'appelloient pas ces accidẽs des effets de l'humaine

fragilité, tels que ſont ceux qui arriuent à l'ordinaire des hommes ; mais ils les tenoient comme pour des meſſagers du Soleil Pere de leur Ynca, *qui venoit*, à ce qu'ils diſoient, *appeller ſon fils, afin qu'il ſe repoſaſt au Ciel en ſa compagnie*, car c'eſtoient les mots qu'auoient ordinairemét à la bouche tous les Roys Yncas, lors qu'ils ſe voyoient à l'article de la mort. Comme ils publioient donc cette vanité de toutes parts ; afin que les Indiens n'en doutaſſent point, ny de toutes les autres choſes, qu'ils ſouloient dire du Soleil, ſemblables à celles-cy ; ils ne vouloient pas ſouffrir que l'on contredit leur volonté, en faiſant des Sacrifices pour leur gueriſon, puis qu'eux meſmes confeſſoient que le Soleil, duquels ils eſtoient fils, les appelloit pour s'aller repoſer auecque luy : Ce qui ſuffira maintenant, pour monſtrer qu'ils ne ſacrifioient ny hommes, ny femmes, ny enfans ; en attendant que cy-apres nous racontions plus au long leurs Sacrifices, tát en commun qu'en particulier, & les feſtes ſolemnelles qu'ils ſouloient faire au Soleil.

Toutes les fois qu'ils entroient en leurs Temples, ou qu'ils y eſtoient dedans, le Principal de ceux qui s'y donnoit vne entree, portoit la main ſur l'vn des ſourcils ; & ſoit qu'il en arrachaſt du poil, ou non ; tant y a qu'il le ſouffloit en l'air deuant l'Idole, en ſigne d'offrande. Où il faut remarquer que cette eſpece d'adoration ne ſe faiſoit point au Roy, mais ſeulement aux Idoles, aux arbres, & aux autres choſes, où le Diable ſouloit entrer, afin de parler à eux. Cette meſme couſtume eſtoit obſeruee par les ſorciers, & par leurs faux Preſtres, lors qu'ils entroient dans des recoings,

& des lieux ſecrets, pour y parler auecque le Diable; comme ſi par cét acte d'idolatrie ils euſſent voulu obliger cette Deïté imaginaire à les ouyr, & leur faire reſponce, veu que par cette demonſtration ils luy offroient leurs perſonnes ; Ce que ie puis aſſeurer au vray, pour auoir veu commettre cette Idolatrie à pluſieurs d'entre eux.

Qu'ils attribuoient au premier Ynca l'inſtitution de leurs Preſtres, de leurs Couſtumes, de leurs Ceremonies, & de leurs Loix.

CHAP. IX.

ILs ſe ſeruoient ordinairement de Preſtres à faire leurs Sacrifices; en quoy il y auoit cette diſtinction, qu'en la ville de Cozco les Preſtres de la maiſon du Soleil eſtoient tous Yncas, nais du ſang Royal; au lieu que pour tout autre ſeruice du Temple il ſuffiſoit qu'ils fuſſent du nombre des Yncas priuilegez. Ils n'eſliſoient pour ſouuerain Preſtre qu'vn des Oncles ou des Freres du Roy, ou ſi c'eſtoit quelque autre il falloit du moins qu'il fuſt legitimement venu de ſon ſang. Le Preſtre n'auoit point d'habillement particulier entr'eux, mais bien l'ordinaire; ioint qu'en toutes les Prouinces où le Soleil auoit des Temples en fort grand nombre, il n'y auoit que ceux qui en eſtoient natifs, & parens du Seigneur de châque

Prouince, qui pouuoit exercer cette charge en leur Religion. Mais quant au principal Prestre, comme sans comparaison pourroit estre vn Euesque parmy nous, il falloit qu'il fut Ynca. Or afin qu'en leurs Sacrifices & en leurs ceremonies ils se rendissent conformes à leur Metropolitain, en toutes les charges de preeminence, ils eslisoient les Yncas pour superieurs en temps de paix & de guerre, sans demettre ceux du pays, afin qu'on ne leur reprochast point de les desdaigner, & d'vser de tyrannie enuers eux. Ils eurent de mesme plusieurs maisons de Religieuses, dõt les vnes gardoient vne perpetuelle virginité, sans sortir iamais: & les autres estoiẽt Maistresses du Roy, de la qualité desquelles il sera parlé plus amplement cy apres, ensemble de leur maniere de viure, & pareillement de leurs charges, & de leurs exercices ordinaires.

Il faut sçauoir apres tout cecy que quelques Sacrifices, ou quelques loix que les Roys Yncas voulussent establir tant au spirituel de leur vaine Religion, qu'au temporel de leur Gouuernement politique, ils les attribuoient tousiours au premier Ynca Manco Capac. Car ils disoient ordinairement qu'il les auoit toutes fondées, en mettant les vnes en vsage, & leur laissant seulement vn crayon des autres, afin que leurs descendans y apportassent les derniers traits, quand il en seroit temps. Et comme ils le tenoient asseurement pour estre fils du Soleil, & venu du Ciel, pour gouuerner les Indiens, & leur imposer des loix, ils croyoient aussi que son Pere luy auoit dit

&

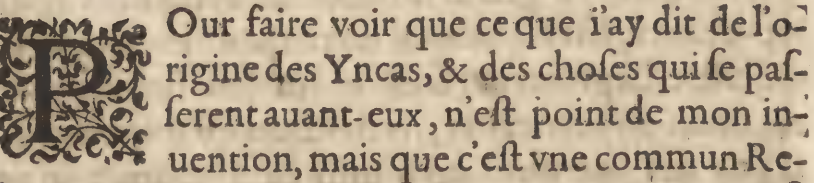
& enseigné quelles Loix il deuoit faire pour le commun bien des hommes, & quels Sacrifices luy offrir dans les Temples qui luy seroient consacrez. Or ce qu'ils soustenoient cette fourbe, & taschoient de la faire passer pour veritable, estoit pour donner plus de vigueur & de force à tout ce qu'ils ordonneroient à l'aduenir; A cause de quoy l'on ne peut pas asseurer au vray quel des Yncas fit telle ou telle Loy: Car comme ils n'eurẽt point l'vsage de l'escriture ny des liures, ils manquerent de plusieurs choses, qui s'y conseruent pour instruire la Posterité. Mais quoy qu'il en soit, il est bien certain que ce qu'ils auoient de Loix & d'ordonnances, estoit ou nouueau, ou reformé sur l'antiquité, selon que le temps, & la necessité le requeroient.

Ils font vn de leurs Roys, comme nous verrons en sa vie, grand Legislateur, pource qu'il leur donna plusieurs Loix nouuelles, & qu'il corrigea, ou augmenta toutes celles qu'il trouua faites. A laquelle qualité, ils adioustent celle de Souuerain Prestre, à cause qu'il institua quantité de Ceremonies & de Coustumes, pour en vser en leurs Sacrifices, & qu'il orna plusieurs Temples d'vne infinité de richesses; Et ils disent de plus, qu'il fust vn excellent Capitaine, qui conquist vn grand nombre de Prouinces & de Royaumes. Mais quelque tiltre qu'ils luy donnent d'illustre Legislateur, si est-ce qu'il ne font aucune mention en particulier, ny des Loix qu'il leur imposa, ny des Sacrifices qu'il institua. De sorte que ne trouuant par où mieux s'eschapper, ils attribuent au

premier Ynca toutes ces choſes, tant pour ce qui eſt de leurs Loix, que du fondement de leur Empire. Suiuant cét ordre cōfus nous raporterōs icy la premiere Loy fondamentale de leur Eſtat; puis nous paſſerons aux autres, & aux Conqueſtes de tous les Roys; aux vies deſquels, & à leurs faits memorables, no⁹ entremeſlerons pluſieurs autres Loix; & finalement nous parlerōs de leurs mœurs, de leurs couſtumes, de leur maniere de Sacrifier, des maiſons de leurs Religieuſes; de leurs feſtes ſolemnelles, des Ceremonies qu'ils obſeruoient, quand ils faiſoient des Cheualiers, du ſeruice de leur Maiſon, & de la pompe de leur Cour; Ce que nous ferons à deſſein, afin que le Lecteur ſe deſennuye par la diuerſité de ces comptes agreables. Mais auant que paſſer outre, il me ſemble que ie ne feray pas mal de preuuer les choſes que i'ay dittes par les authoritez des Hiſtoriens Eſpagnols, qui ont eſcrit de cette meſme matiere.

L'Autheur preuue ce qu'il a dit cy-deuant par le teſmoignage des Hiſtoriens Eſpagnols.

CHAP. X.



POur faire voir que ce que i'ay dit de l'origine des Yncas, & des choſes qui ſe paſſerent auant-eux, n'eſt point de mon inuention, mais que c'eſt vne commun Relation, que les Indiens ont faite aux Hiſtoriens Eſ-

pagnols; Il me ſemble fort à propos de rapporter icy vn Chapitre, de ceux que Pedro de Cieça de Leon, natif de Seuille, met en la premiere partie de ſa Cronique du Peru, où il fait le denombrement & la deſcription de ces Prouinces, auec vn recit particulier de la fondation des nouuelles villes, de la façon de viure des Indiens, de leurs mœurs, de leurs Couſtumes, & ainſi des autres choſes, qui font le tiltre du liure de cét Autheur. Cette Hiſtoire fut compoſée dans le Peru par luy meſme; pour l'eſcrire auec plus d'aſſeurãce & de verité, qui dit auoir fait par terre quelques douze cens lieuës de chemin, à le prẽdre en long, depuis le port d'Vraca iuſques à la ville qu'ils appellent auiourd'huy *Ciudad de Plata.* Comme il voyageoit ainſi, il ſe donnoit le ſoing d'eſcrire en châque Prouince la Relation qu'on luy faiſoit des Couſtumes & des Loix de ceux du pays, ſoit qu'elles fuſſent ou barbares ou politiques, le tout ſelon la diuiſion des temps & des âges. Suiuant cette inſtruction il rapporte ce que faiſoient les habitans de châque Contrée, auant que les Yncas les aſſeujetiſſent à leur Empire, & ce qu'ils firent depuis; à quoy il employa vn aſſez long-temps; car il fut neuf ans tous entiers, à recueillir les Relations qu'il en auoit euës, à ſçauoir depuis l'an quarante-vn iuſques à cinquante. Ayant donc à eſcrire ce qu'il auoit remarqué depuis Vraba iuſques à Paſto, qui eſt aux frontieres du pays des Yncas, il en fait vn Chapitre particulier, qui eſt le trentehuictieſme de ſon Hiſtoire, où il dit les paroles ſuiuantes.

Ayant ſouuent à traiter des Yncas en cette premiere partie, enſemble des lieux où ils faiſoient leur demeure, & de plusieurs autres particularitez, il m'a ſemblé à propos d'en dire icy quelque choſe, afin que le Lecteur ſçache quels ils ont eſté, & qu'il ne mette point leur valeur en doute, prenant l'vn pour l'autre; bien que toutesfois i'aye deſia parlé d'eux & de leurs beaux faits aſſez amplement, en vn liure particulier que i'en ay eſcrit. Les Indiens de Cozco nous ont donné pluſieurs Relations d'où l'on peut tirer cette conſequence, qu'il y auoit autresfois de grands deſordres en toutes les Prouinces de ce Royaume, que nous appellons Peru, dont les habitans eſtoient ſi peu raiſonnables, & ſi deſpourueus d'eſprit, qu'il n'eſt pas poßible de le croire. C'eſt l'opinion commune que tous ces peuples viuoient en beſtes; que parmy eux les vns mangeoient de la chair humaine, & les autres ſe marioient à leurs filles, ou meſme à leurs meres; Dequoy n'eſtans pas contents, à des pechez ſi horribles ils en adiouſtoient quantité d'autres beaucoup plus enormes, iuſques là meſme, qu'ils auoient de grandes familiaritez auec le Diable, & le ſeruoient auecque beaucoup d'honneur & de reuerence.

Ils auoient ſur le haut des Collines & des Montaignes quantité de Chaſteaux & de places fortes, d'où ils ſe declaroient la guerre pour les moindres choſes, & s'entretuoient inhumainement, ou ſe faiſoient priſonniers. Or bien qu'ils fuſſent plongez dans ces inhumanitez, & accouſtumez à de ſi grands vices, l'on tient neantmoins qu'il y en auoit parmy eux, qui ne laiſſoient pas d'auoir quelque Religion; à cauſe dequoy en diuerſes Contrées de ce Royaume ils baſtirent de grands Temples, où ils ſouloient faire leurs prieres, & adorer le Diable, qui ſe communiquoit à eux viſiblement, vſant enuers ces Idoles de ſuperſtitions, & de Sacrifices abominables. Tandis que les habitans de ce Royau-

me viuoient ainsi, voila que dans le Prouinces de Colloa, & en d'autres pays se remuerent de grands Tyrans, qui commencerent à se declarer la guerre à outrance, en authorisant à toute reste le meurtre & les voleries. Dans ce commun desordre, les vns & les autres furent cause de grandes calamitez, & qu'il y eust plusieurs fortes places desmolies, sans que ces Barbares missent aucune fin à leurs sanglantes querelles; Dequoy le commun Ennemy du genre humain se resiouyssoit extremement, à cause qu'il se perdoit vne infinité d'ames.

Toutes les Prouinces du Peru estoient dans ces diuisions mortelles; lors que tout à coup l'on vit suruenir deux Freres, dont l'vn s'appelloit Manco Capac, de qui les Indiens comptent de grandes merueilles, & des fables fort plaisantes, comme l'on pourra voir dans le Liure que i'ay allegué cy-deuant, apres qu'il sera mis en lumiere. Ce Manco Capac fonda la ville de Cuzco, & fit des Loix pour le commun vsage des habitans. Luy-mesme & ses descendans s'appellerent Yncas, c'est à dire Roys ou grands Seigneurs. Ils se rendirent auec le temps si redoutables, & si puissans, qu'ils sousmirent à leur Empire toute cette grande estenduë de pays qui est depuis Pasto iusques à Chilé. Leurs triomphantes bannieres furent veuës tant du costé du Sud que du Nord, sur les Riuieres de Maule & d'Angas Mayo, où se borne leur Empire, qui ne pouuoit estre que bien grand, puis qu'il y a plus de treize cẽs lieuës de l'vne à l'autre. Ils firent bastir quantité de Chasteaux & de places fortes en toutes les Prouinces de leurs Estats; à la garde desquelles ils mirent de bõs Capitaines & des Gouuerneurs fidelles. Aussi faut-il aduoüer que par leur bonne conduitte ils firent des choses si merueilleuses, qu'il se trouue peu de Princes qui ayent eu de l'aduantage sur eux en matiere de bien regir vn Estat, Or quoy que l'vsage des lettres ne fust point introduit en ces Con-

trees de leur Empire, ſi ne laiſſoient-ils pas d'auoir le ſens extremement bon, & vne grande viuacité d'eſprit.

Ils apprirent à leurs ſuiets cette loüable couſtume de ſe ſeruir d'habillemẽs pour couurir leur nudité, & de porter en lieu de ſoulliers vne maniere de ſandales, ou pour mieux dire, de brodequeins. Ils ſe plaiſoient fort à ouyr parler de l'immortalité des ames, & des autres ſecrets de la Nature, croyant pour certain que toutes les choſes du monde auoient eſté creées, & qu'elles ſe conſeruoient par le moyen du Soleil, qu'ils tenoient pour le Souuerain Dieu, auquel ils baſtirent de magnifiques Temples. Ils adoroient, comme les Gentils, iuſques aux arbres & aux pierres, ſeduits par la malice du Diable. Dans les principaux de leurs Temples, ils auoiẽt quantité de belles filles, qui viuoient comme autresfois dans Rome les Religieuſes de Veſta, & obſeruoient preſque les meſmes Loix. C'eſtoit leur couſtume de n'enuoyer iamais à la guerre que les plus vaillans & les plus fidelles Capitaines qu'ils pouuoient trouuer dans le pays. Ils auoient vne merueilleuſe ſoupppleſſe d'eſprit, & vne addreſſe incroyable à remettre bien enſemble ceux qui eſtoient ennemis, ſans auoir recours aux armes pour les ranger à la paix. Que ſi quelques-vns faiſoient les mutins & les rebelles, la ſeuerité qu'ils employoient à les chaſtier eſtoit extremement grande. Mais ayant deſia fait, comme i'ay dit, vn liure du Gouuernement de ces Yncas. il me doit ſuffire d'en auoir icy traité ſuccinctement; Car ie ſuis bien certain que ceux qui prendront la peine de le lire, y trouueront quels ont eſté ces Roys, & qu'ils ont valu beaucoup.

Ce que ie viens de rapporter eſt tiré du 38. Chapitre de l'Hiſtoire de Pedro de Cieça de Leon, où il ſemble auoir remarqué tout ce que ſuccinctement nous auons dit, ou que nous dirons au long de l'I-

dolatrie des Roys Yncas, comme aussi de leurs Conquestes, & de leur Gouuernement en temps de paix & de guerre: Ensuitte de tout cecy, il rapporte plus auant la mesme chose dans le contenu de 83. Chapitres qu'il escrit du Peru, où il parle tousiours à la loüange des Yncas. Que s'il traite des Prouinces dont les habitans sacrifioient des hommes, mangeoient de la chair humaine, alloient tous nuds, laissoient la terre en frische, à faute de la sçauoir cultiuer, & commettoient vne infinité d'abus estranges, iusques à se porter à l'adoration des choses infames & viles; il adiouste tousiours en suitte, qu'ils perdirent toutes ces mauuaises Coustumes par les instructions que leur donnerent les Yncas, apres qu'ils eurent conquis leur pays. Puis, là où il parle de plusieurs autres Prouinces, qui tenoient la mesme façon de viure, il en adiouste la cause, disant que le gouuernement des Yncas n'estoit point encore venu iusques à eux; Et en d'autres endroits où il traite des Contrées dont les habitans estoient plus ciuilisez, & moins barbares que leurs voisins; *Ces Indiens*, dit-il, *se reformerent par le gouuernement des Yncas.* Par où l'on peut voir qu'il leur donne tousiours la gloire d'auoir aboly les abus, & rendu meilleures les bonnes Coustumes, comme il sera dit en quelques endroits, où nous repeterons ses mesmes paroles. Que si quelqu'vn les desire voir au long, il n'a qu'à lire son Histoire, où il trouuera que les Coustumes de ces Indiens estoient du tout diaboliques, & leurs ordures si estranges, que l'imagination des hommes n'en sçauroit trou-

uer de plus grandes. Dequoy toutesfois l'on ne s'estonnera pas, si l'on considere que le Diable en estoit l'autheur, & que les mesmes choses qu'il enseignoit aux anciens Gentils, il les enseigne encore auiourd'huy à ceux qui ne sont point esclairés des veritables lumieres de la foy.

Or bien qu'en diuers endroits de son Histoire, il rapporte que les Yncas, ou leurs Prestres, parloient au Diable, & qu'ils auoient beaucoup d'autres superstitions odieuses, si est-ce qu'il ne s'en trouuera pas vn seul, où il die qu'ils sacrifioient des hommes ou des enfans. Il n'y a seulement qu'vn endroit, où parlant d'vn Temple qui estoit aux enuirons de Cozco, il remarque qu'ils y sacrifioient du sang humaine, qu'ils versoient dans vne masse de pain, & faisoient cette saignée entre les deux sourcils, cóme il sera dit en son lieu, sans que pour cela l'on fit mourir ny des hommes ny des enfans. Ce mesme Autheur trouua moyen, comme il dit, de conferer auecque plusieurs Curacas, qui auoiét connu le dernier de leurs Roys, qu'on nommoit Huayna Capac. De ces Curacas il eut diuerses Relations touchant ce qu'il escriuit; où il est à remarquer que les choses d'alors (depuis lesquelles il s'est passé enuiron cinquante ans) differoient beaucoup de celles d'auiourd'huy, pour estre plus fresches, & plus approchantes de cét âge. Ce que i'ay bien voulu dire, pour refuter l'opinion de ceux, qui ont mis en auant que les Yncas sacrifioient des hommes & des enfans, combien qu'ils ne l'ayent iamais fait: toutesfois le croira qui voudra, puis que

de quelque

de quelque façon que l'affaire se passast ils commettoient tousiours vne Idolatrie, quoy qu'à dire le vray tels Historiens ne deuoiẽt point mettre en auãt vne si grande inhumanité, sans en estre auparauant bien asseurez. Le R. P. Blas Valera parlant des Antiquitez du Peru, & des Sacrifices que les Yncas faisoient au Soleil, qu'ils reconnoissoient pour leur Pere; *Leurs successeurs*, dit-il, *pour vn tesmoignage de grande veneration faisoient au Soleil plusieurs Sacrifices de brebis, & d'autres animaux*; mais ils ne luy sacrifioient iamais des hommes, comme Polo, & quelques autres à son imitation l'ont faussement affirmé.

Ce que nous auons dit que les Yncas sortirent d'vn marescage appellé Titicaca, est pareillement confirmé par Francisco Lopez de Gomara en son Histoire generale des Indes, Chapitre 120. où il parle de la race d'Atahuallpa, qui fut pris & mis à mort par les Espagnols. Le mesme est aussi rapporté par Augustin de Carate Surintendant general des finances de sa Maiesté, qui l'asseure ainsi en l'Histoire qu'il a escrite du Peru, liure premier Chapitre treiziesme; & par le R. P. Ioseph Acosta, lequel dans le fameux liure qu'il a composé de la Philosophie naturelle & morale du nouueau monde, liure premier, chapitre vingt-cinquiesme, parle plusieurs fois à la loüange des Yncas. Par où l'on peut voir que ce que ie dis n'est pas nouueau, & qu'estant nay Indien i'amplifie par la propre Relation que i'en ay, celle que les Espagnols comme estrangers n'ont fait qu'abreger, pour n'auoir sceu la proprieté de la langue, que i'ay

apprise en mon enfance, comme ayant ſuccé, s'il faut ainſi dire, auecque le laict de ma nourrice, ces veritez & ces fables de la façon que ie les raconte. Paſſons outre maintenant dans la connoiſſance de l'ordre qu'obſeruoient les Yncas à gouuerner leurs Royaumes.

Les Yncas diuiſoient leur Empire en quatre parties, & tenoient vn Role de leurs Sujets.

CHAP. XI.

L'Empire des Roys Yncas eſtoit par eux meſmes diuiſé en quatre parties, qu'ils appelloient *Tauantinſuyu*, c'eſt à dire les quatre parties du monde, conformement aux principales du Ciel, qui ſont l'Orient, le Ponent, le Septentrion, & le Midy. La ville de Cozco en eſtoit comme le poinct ou le centre, à ce qu'ils diſoient. Auſſi ſignifioit elle en la langue particuliere des Yncas *le nombril de la terre*, nom qui ne luy eſt point improprement impoſé, ny ſans vne grãde reſſemblence. Car tout le Peru eſt long & eſtroit comme le corps humain, & la ville de Cozço en fait preſque le milieu. Ils appelloient *Antiſuyu* cette partie qui regarde l'Orient, à cauſe de la Prouince des Antis qui eſt au Leuant, à raiſon de quoy ils nomment encore *Anti* toute cette grande eſtenduë de montaignes couuertes de neige à l'Orient du Peru. Ils vſent

du mot *Cuntiſuyu* pour denoter la partie du Ponent, ainſi dit de la Prouince de *Cunti*, qui eſt fort petite. Quant à la partie du Nord, elle prend le nom de *Chinchaſuyu* de la Prouince de *Chincha*, qui eſt vne des plus grandes du pays, ſituée au Nord de la ville; & celle de la *Collaſuyu*, qui eſt comme le deſtroit du milieu, emprunte le ſien d'vne autre Prouince de large eſtenduë, qu'ils appellent vulgairement *Colla*, qui eſt du coſté du Sud. Par ces quatre Prouinces ils entendoient tout ce qu'il y auoit de pays iuſques à ces quatre parties, combien que ſortant de leurs bornes il y euſt d'autres Contrées dans leſquelles ils empietoient de pluſieurs lieuës; Comme par exemple le Royaume de Chilé, qui du coſté du Sud eſt à plus de ſix cens lieuës de la Prouince de Colla, & qui toutesfois eſtoit compris dans la partie de Collaſuyu; Comme pareillement le Royaume de Quitu, qu'ils comprenoient dans le deſtroit de Chinchaſuyu, quoy que vers le Nord il fuſt à plus de quatre cens lieuës de Chincha. De ſorte que nommer ces parties-là, eſtoit le meſme que dire à l'Orient, au Ponent, &c. ioint que c'eſt ainſi qu'ils appellent encore auiourd'huy les quatre principaux chemins que l'on trouue au ſortir de Cozco, pource qu'ils conduiſent aux quatre parties du Royaume. Pour eſtablir le fondement de leur Eſtat, les Yncas inuenterent vne Loy, par le moyen de laquelle ils ſe promirent de preuenir & arreſter tous les maux qui pourroiét naiſtre dans leurs Royaumes. C'eſt qu'ils ordonnerent qu'en toutes les villes de leur Empire, grandes, ou

petites, les habitans seroient enrolez dans le registre public par Decuries de dix en dix, le Chef desquelles, à sçauoir le Decurion prēdroit la charge des neuf. Cinq de ces Decuries auoient vn autre Decurion ou Chef, qui en commandoit cinquante. Par mesme moyen vn autre Capitaine auoit sous luy deux Decuries de cinquante, c'est à dire de cent hommes; puis en augmentant tousiours cinq Decuries de cent estoient sous la charge d'vn autre Decurion, qui auoit sous luy cinq cens Bourgeois. Ensuitte de quoy deux Compagnies de cinq cens hommes reconnoissoient vn General, qui en commandoit mille. Car ils ne vouloient pas qu'il y eust plus de mille habitans en leurs Decuries, alleguant pour raison que c'estoit bien assez qu'vn Chef eust mille hommes à commander, afin d'en rēdre bon compte. De maniere qu'à bien considerer le tout, ils auoient des Decuries de dix, de cinquante, de cent, de cinq cens, & de mille, auecque leurs Decurions, ou leurs Chefs d'Escadre, qui dependoiēt les vns des autres, à le prendre des moindres aux plus grands, iusques au dernier, qui estoit le principal Decurion que nous appellons General.

De l'office des Decurions.

CHAP. XII.

LEs Decurions ou les Dixainiers estoient obligez à deux choses enuers ceux de leur Decurie, ou de leur Escadre; L'vne de solliciter pour eux en cas de necessité, rēdant bon compte des incommoditez de leurs gens au Gouuerneur, ou à tel autre Ministre, qui auoit charge d'y mettre remede; Comme par exemple de leur donner des viures pour se nourrir, des grains à semer, de la laine pour s'habiller, ou mesme dequoy rebastir leur maison, en cas qu'elle fust tumbée, ou que le feu s'y fust mis dedans, & ainsi des autres incommoditez grandes ou petites. Secondement, c'estoit le deuoir du Decurion de se porter pour accusateur, s'il aduenoit que quelqu'vn de son Escadre eust commis la moindre faute. Car alors il estoit obligé d'en rendre compte au Decurion duquel il dependoit, qui deuoit luy-mesme, ou bien le Chef qui estoit par dessus luy, prendre le soin de faire chastier le coupable. Car comme l'offence estoit plus ou moins enorme, il y auoit aussi preeminence de dignité entre les Iuges, qui releuoient pour l'ordinaire les vns des autres. Ils y procedoient de cette sorte, afin que le chastimēt s'en ensuiuist sans delay, & qu'à châque accusation il ne fust pas besoing d'euoquer la cause à vne

plus haute Iuriſdiction, par vn ou plusieurs appels, iuſques à la faire tomber entre les mains des ſouuerains Iuges de la Cour. Ils alleguoient là-deſſus, qu'en matiere de punition, les deſlays en obligeoiēt pluſieurs à faire du mal; que les procés ciuils s'entretenoient iuſqu'à l'infiny, à force de productions, d'appels, & de preuues, & que les pauures ainſi trauerſez, pour n'auoir dequoy fournir parmy ces longueurs, eſtoient à la fin cōtraints d'abandonner leur bon droit, & de perdre leur bien miſerablement, y ayant trois fois autant de frais que de principal. Pour empeſcher donc que tels inconueniés n'arriuaſſent, ils s'aduiſerent de donner ordre, qu'en châque ville il y euſt vn Iuge qui ordonnaſt definitiuement des procés qu'auroient enſemble les habitans, horſmis toutesfois, ceux qui feroient intentez par vne Prouince contre l'autre, touchāt les bornes des champs, ou le droit des paſturages. Car en tel cas l'Ynca deputoit vn Commiſſaire particulier, afin d'en juger, comme nous dirons cy-apres.

Tout Caporal ou Chef d'Eſcadre, grand ou petit qui ſe monſtroit nonchalant à ſolliciter pour ſes gens, eſtoit chaſtié plus ou moins, ſelon l'importance du fait, & de la neceſſité, qu'ils auoient ſoufferte pour n'auoir eſté aſſiſtez. Que ſi connoiſſant au vray que quelqu'vn de ceux qui eſtoient ſous luy euſt commis vne mauuaiſe action, il tardoit vn iour à l'accuſer, ſans que la cauſe en fut legitime, en tel cas il eſtoit declaré coupable pour autruy, & chaſtié par deux fois; l'vne pour n'auoir bien fait ſon deuoir, &

l'autre pour s'estre chargé de l'offense du coupable, à faute de l'accuser. Et d'autant que châque Caporal releuoit d'vn autre Chef, qui auoit l'œil sur luy, & qui esclairoit ses actions, cela les obligeoit tous à bien faire, & à s'acquitter de leur charge le mieux qu'ils pouuoient. Cependant vne si bonne police estoit cause qu'il n'y auoit ny vagabonds ny fayneants dans tout le pays, & que châcun prenoit garde à ne rien faire qui ne fust de iustice, comme ayant tousiours vn accusateur qui l'esclairoit. D'ailleurs, pour y donner meilleur ordre par l'apprehension de la peine, ils la faisoient si rigoureuse, que pour la moindre faute que ce fust, ils condamnoient à la mort la plus-part du temps ceux qui en estoient conuaincus. Car ils ne le chastioient pas tant disoient-ils, pour leur propre faute & pour celle d'autruy, que pour auoir contreuenu au commandement, & à la parole de leur Ynca, qu'ils respectoient comme leur Dieu. Et bien que celuy qui estoit offensé n'en eut formé aucune plainte, & qu'on ne procedast en cette affaire que par la voye ordinaire du Procureur Fiscal, ou du Decurion, selon qu'ils y estoient obligés par le deuoir de leur charge, si ne laissoit-on pas selon l'importance de la faute, de punir entierement le delinquant de la peine ordonnée par la Loy, qui estoit, ou la mort, ou le foüet, ou le banissement, & ainsi des autres peines.

Ils chastioient vn fils de famille selon que la faute qu'il auoit faite, se trouuoit grande ou petite, sans luy pardóner pas vne de ces actions que l'on appelle

ordinairemẽt des traits de ieunesse. En quoy toutes-fois ils moderoient plus ou moins la peine par l'âge, conformement à son innocence. Quant au Pere, ils le punissoient à toute rigueur, pour n'auoir destourné ces mauuaises habitudes de son fils, en prenant le soing de l'instruire, & de le corriger en son bas âge. Le Decurion estoit encore obligé d'accuser le fils aussi bien que le Pere de quelque faute que ce fust que l'vn ou l'autre eust commise; tellement que cette precaution dont on vsoit, faisoit que les Peres esleuoient leurs enfans auec vn merueilleux soing, & qu'ainsi ils les empeschoient de faire des actions indignes d'eux, & dans la ville, & à la campagne; d'où il s'ensuiuoit que les ieunes gens, qui d'ailleurs sont en ce pays là d'vn naturel fort docile, n'estoient pas moins doux ny moins appriuoisez que des Aignaux, à cause des bonnes instructions qu'ils receuoient de leurs Peres.

De quelques Loix qu'eurent les Yncas dans l'estenduë de leur Empire.

CHAP. XIII.

LEs Indiens ne souloient point condamner à l'amande, ny confisquer iamais le bien de personne. Ils alleguoient pour raison que se prendre aux biens des coupables, & les laisser en vie, n'estoit pas bannir le crime d'vn Estat, mais donner aux

aux Criminels la liberté de faire de plus grands maux. Si vn Curaca se reuoltoit, ce qu'ils chastioient à toute rigueur, ou s'il faisoit quelque autre offense, pour laquelle il meritast d'estre executé, combien qu'il le fut en effet, si est-ce que celuy qui deuoit succeder à son office, ne le perdoit point. Au contraire ils le luy donnoient, luy representant la faute & la peine de son Pere, afin qu'il prist garde à ne faire comme luy. Pedro de Cieça de Leon parlant des Yncas à ce mesme propos au 28. Chapitre de son Liure. *Pour empescher*, dit-il, *que leurs suiets ne leur voulussent du mal, ils auoient cette coustume de n'oster iamais la dignité de Cacique à ceux qui la tenoient hereditaire, & qui estoient du pays. Que si de hazard quelqu'vn auoit commis vne faute, qui fust si enorme, qu'il meritast pour punition d'estre degradé de cette marque d'honneur & de noblesse, ils la donnoient en tel cas à l'vn de ses enfans ou de ses freres, commandant à tous de leur obeyr, & de les reconnoistre pour Caciques, &c.* Voila ce qu'en dit Pedro de Cieça, qui se rapporte en quelque façon à la coustume qu'ils auoiẽt d'obseruer le mesme en matiere des charges militaires. Car ils ne cassoiẽt iamais les Capitaines natifs des Prouinces, où ils auoiẽt pris des gens, pour les meiner à la guerre; Au cõtraire ils les laissoient fort paisibles dãs leurs charges, quand mesme ils eussent esté Maistres de Camp; & leur donnoient pour Chefs d'autres personnes du sang Royal. Dequoy les Capitaines estoient bien ayses, d'autant que par ce moyen, ils seruoient de Lieutenans aux Roys Yncas desquels ils se disoient estre les Soldats & les Ministres, ce que les Suiets te-

noient à singuliere faueur. En la sentence que donnoit vn Iuge, il ne deuoit nullement desroger à la punition portée par la Loy, mais bien l'executer de poinct en poinct, sur peine de mort, s'il auoit contreuenu aux Ordonnances du Roy. Ils disoient là dessus, qu'on ne pouuoit permettre au Iuge d'y adiouster ou diminuer quelque chose du sien, sans rauäller la maiesté de la Loy; Qu'au reste on la deuoit d'autant plus respecter, que c'estoit le Roy mesme qui l'auoit faite du consentement de tous ceux de son Conseil; Que des Iuges particuliers n'auoient pas tant d'experience qu'eux, & partant que les authoriser iusques à ce poinct, seroit rendre la Iustice venale, & ouurir vn chemin à la corruption ou par prieres ou par presens. Ils adioustoient en suitte, que cela ne se pouuoit souffrir sans attirer vn grand desordre dans l'Estat, d'autant que par ce moyen châque Iuge entreprendroit de faire à sa mode; & qu'en vn mot il n'estoit pas raisonnable qu'aucun d'entre-eux se rendist Legislateur, mais qu'il se deuoit porter simplement pour executeur de ce que la Loy commandoit, quelque rigoureuse qu'elle peust estre. Ie sçay qu'apres auoir bien consideré la grande seuerité de ces Loix, la plus-part desquelles, comme nous auons dit cy-deuant, condemnoient à la mort pour la moindre faute, elles passeront d'abbord pour iniurieuses & barbares. Mais d'vn autre costé si l'on s'arreste sur le proffit que cette rigueur apportoit à leur Estat; L'on trouuera que ceux qui les auoient faites, estoient des hommes bien aduisez, qui vouloient

par ce moyen preuenir les accidens, & desraciner les maux de leur Republique. Car il n'y a pas de doute que les hommes, qui ayment naturellement la vie, apprenoient à estre sages, de peur de la perdre, s'ils failloient contre des Loix si rigoureuses, & dont ils ne pouuoient euiter la peine; De maniere que cette apprehension leur faisoit auoir en si grande horreur le vice, qu'à peine en toute vne année il se trouuoit vne seule faute punissable dans tout l'Empire de l'Ynca. La raison est, pource qu'encore que son estenduë fust de treize cens lieuës, & qu'il y eust entr'eux diuersité de Nations & de langues, si est-ce que tous les habitans se gouuernoient par de mesmes Loix, comme si tout ce grand peuple n'eust esté qu'vne seule famille. D'ailleurs comme ces Loix leur sembloient diuines, cela seruoit grandement à les leur faire estimer, auecque beaucoup d'amour & de respect. Car pour la mesme raison qu'en leur vaine creance ils tenoient leurs Roys pour fils du Soleil, & le Soleil pour leur Dieu, ils appelloient diuins aussi les commandemens du Roy, & à plus forte raison les Loix particulieres, qu'il faisoit pour le commun bien de tout le pays. Aussi disoient-ils ordinairement que le Soleil commandoit à l'Ynca son fils, de faire ces Loix, & qu'il les luy reueloit. Tellement que si quelqu'vn les violoit, il se croyoit Anatheme & Sacrileges, sans que mesme sa faute fust diuulguée; Aussi arriuoit-il assez souuent, que ceux qui se sentoient coupables & conuaincus par leur conscience, s'en alloient volontairement deuant le Iu-

ge faire vne declaration de leurs plus ſecretes offenſes. Car cette creance qu'ils auoient, que l'ame ſe condemnoit elle meſme, les obligeoit pareillement à croire que par ſes pechez elle eſtoit cauſe de tous les malheurs qui arriuoient à la Republique; comme par exemple des maladies, des morts, des mauuaiſes ſaiſons, & ainſi des autres diſgraces, ou communes ou particulieres. Pour empeſcher donc qu'à cauſe de leur offenſe leur Dieu n'enuoyaſt d'autres maux au monde, ils diſoient qu'ils vouloient expier leur peché par leur mort. Cela me fait dire toutes les fois que i'y penſe, que ces confuſions publiques peuuent bien auoir donné ſuiet aux Hiſtoriens Eſpagnols, de ſouſtenir que les Indiens du Peru confeſſoient ſecrettement leurs pechez, comme les Chreſtiens, & qu'ils auoient des Confeſſeurs exprés. Mais ils ne voyent pas que c'eſtoit vne fauſſe relation des Indiens, qui pour ſe rendre complaiſans à l'humeur des Eſpagnols, leur faiſoient accroire cela, reſpondant aux demandes qui leur eſtoient faites des choſes qu'ils iugeoient eſtre ſelon leur gouſt, bien que nullement conformes à la verité. Car il eſt certain que les Indiens (i'entends parler de ceux du Peru, & non pas des autres peuples, dont ie n'ay aucune connoiſſance) n'vſoient point de confeſſions ſecretes, mais de celles dont nous venons de parler, qu'ils faiſoient publiquement, demandant qu'on euſt à punir leur faute d'vn chaſtiment exemplaire.

En quelque procés dont il fuſt queſtion, ils n'apelloient iamais d'vne Chambre à l'autre. Car le pre-

mier Iuge ne pouuant contreuenir à la Loy, la faisoit executer de poinct en poinct par sa Sentence, & ainsi l'affaire se terminoit. Il est vray que veu le bon ordre qu'y apportoient ces Roys, & l'honneste façon de viure de leurs Sujets, il y auoit fort peu de procés entre-eux. Pour les vuider sans delay, ils establissoient vn Iuge en châque ville, qui apres l'audience dónée aux parties, les obligeoit de mettre en execution dans cinq iours le contenu de la Loy. Que si de fortune il se passoit quelque action, qui pour estre plus considerable, ou plus noire que l'ordinaire, eust besoing qu'on la renuoyast par deuant le Iuge Prouincial, l'on s'en alloit pour cét effet droit à luy, qui en ordonnoit definitiuement. Car pour empescher que ceux qui estoient en procés ne sortissent de leur Prouince, il y auoit dans la ville capitale vn Surintendant de la Iustice, pour faire droit aux parties. Et d'autát que les Roys Yncas sçauoiét fort bien que les pauures n'auoient pas de quoy aller playder hors de leur pays, ny en d'autres Tribunaux, à cause des frais qu'il leur falloit faire, qui estoient quelquefois plus grands que le principal, si bien qu'ils se voyoient contraints de laisser perdre leur bon droit à faute de le pouuoir deffendre, principalement s'ils auoient affaire à des parties qui fussent plus riches qu'eux, la coustume de telles gens estant de rendre mauuaise par leur puissance la cause des miserables, quelque bonne qu'elle soit; Pour remedier à cela, ils ordonnerét qu'il y auroit fort peu de sieges Presidiaux, où ceux qui auroient procés pourroient recourir,

ſans ſortir de la Prouince. Il ne ſe donnoit point de Sentence par les Iuges ordinaires, de laquelle à châque Lune ils ne fuſſent obligez de rendre compte à leurs Superieurs, qui le rendoient pareillement à d'autres Iuges, deſquels ils n'eſtoient que Subalternes. Car il y en auoit à la Cour de pluſieurs grades, qu'on ſouloit employer diuerſement, ſelon que l'importance de l'affaire le requeroit; Et pour cela meſme en toutes les negotiations de l'Eſtat, il y auoit ordre des moindres aux plus grands, iuſques aux ſouuerains Iuges, qui eſtoient les Viceroys, ou les Lieutenans des quatre parties de l'Empire. Ce rapport d'vn Iuge à l'autre ſe faiſoit exprés, pour voir s'ils auoient bien & deüement exercé leur charge, afin que par ce moyen les Iuges inferieurs fuſſent ſoigneux de s'en acquitter, ou qu'à faute de cela on les chaſtiaſt à toute rigueur; ce qu'on pouuoit appeller vne ſecrete reformation, qui ſe faiſoit de mois en mois. Quand ils vouloient donner ces aduis à l'Ynca, & à ceux de ſon grand Conſeil, ils ſe ſeruoient de certains cordons de diuerſes couleurs, où il y auoit quantité de neuds, par où il comprenoient comme par des chifres, tout ce que l'on vouloit dire. Car par les differentes couleurs de ces neuds eſtoient demonſtrées les fautes qu'on auoit chaſtiees; Ioint qu'ils donnoiēt à connoiſtre la puntion du coupable conformement à la Loy par le moyen de certains petits filets de pluſieurs couleurs, & qui eſtoient attachez aux fiſcelles ou aux cordōs les plus gros. La neceſſité, qui eſt la mere des inuentions, les

faiſoit recourir à ces marques exterieures, pource qu'ils n'auoiét aucun vſage des lettres, comme nous monſtrerons cy-apres en vn Chapitre particulier, où i'eſpere que nous ferons vne plus ample Relation de leur façon de compter par neuds, choſe que les Eſpagnols ont pluſieurs fois admirée. Auſſi ne s'eſtonnent-ils pas ſans raiſon de voir que leurs meilleurs Arithmeticiens ſe trompent aſſez ſouuent en leur calcul, au lieu que les Indiens ſont ſi aſſeurez en leurs comptes, & en leurs Reigles de partition, & de compagnie, que plus on leur en propoſe de difficiles, & plus ils s'en acquittent facillement. Ce qui procede ſans doute de ce que ceux qui en font meſtier ne vacquent ny iour ny nuict qu'à cela tant ſeulement, ſi bien qu'il eſt impoſſible que par cette aſſiduité ils ne s'y rendent habiles.

Quand il ſuruenoit quelque differend entre deux Royaumes ou deux Prouinces, pour le fait des bornes, ou pour le droit des paſturages, l'Ynca y ſouloit deputer vn Iuge du ſang Royal, auec commiſſion expreſſe de s'informer, & ſe porter ſur les lieux, pour voir de quoy il eſtoit queſtion entre les parties, afin que toutes choſes bien conſiderées de part & d'autre, il trouuaſt moyen de les accorder; ce qu'ils ne faiſoient iamais que cét accord ne ſe paſſaſt par vne Sentence qu'il donnoit au nom de l'Ynca, qui tenoit lieu d'vne Loy inuiolable, & auoit la meſme force que ſi le Roy l'euſt prononcée. Que ſi quelquesfois le Iuge ne pouuoit mettre d'accord les parties, en tel cas il donnoit aduis à l'Ynca des difficul-

tez qui l'empeschoient, & de ce que l'vne & l'autre pretendoiẽt auoir. Surquoy l'Ynca faisoit vn Edit qui passoit pour Loy; ou bien, s'il n'approuuoit point le rapport du Commissaire, il ordonnoit qu'il y auroit suspension de poursuitte en ce procés, iusques à la premiere visite qu'il feroit en cette Prouince, afin qu'apres auoir veu sur les lieux le fait dont il s'agissoit, il en ordonnast definitiuement; Ce que ses Sujets tenoient à singuliere faueur.

Que les Decurions deuoient rendre compte de ceux qui naissoient & qui mouroient.

CHAP. XIIII.

POur reuenir aux Caporaux ou aux Decurions, outre que par le deuoir de leur charge, ils estoient obligez de proteger leurs gens, & d'en estre comme les Procureurs Fiscaux, il falloit pareillement qu'à châque mois de l'année ils rendissent compte à leurs Superieurs d'vn degré à l'autre de ceux des deux sexes qui naissoient & qui mouroient, & que par consequent au bout de l'année le Roy en sceust le nombre au vray, comme aussi de ceux qu'on auoit enuoyez à la guerre, & lesquels y estoient morts. Ce mesme ordre des Decurions s'obseruoit en la Milice touchant les Chefs d'Escadre, les Enseignes, les Capitaines, les Maistres de Camp, & le General, montant d'vn degré

degré à l'autre. Car ces Chefs par le deuoir de leur charge seruoient à leurs Soldats & de protecteurs & d'accusateurs, d'où il s'ensuiuoit qu'en la plus grande violence de leur guerre, les affaires n'estoient pas moins bien reiglées qu'à la Cour mesme, ny moins tranquilles qu'en pleine paix. Ils ne souffroient iamais le sac, ny le pillage des villes, non pas mesme de celles qu'ils gaignoient à force d'armes. Les Indiens souloient dire, que le soing extraordinaire qu'on apportoit à chastier les premieres fautes, empeschoit qu'on ne faillist ny deux ny trois fois; Et qu'il n'estoit pas possible qu'en vn Estat où l'on ne se donnoit point la peine d'estouffer les mauuaises plantes en leur naissance, il ne se cõmit vne infinité de maux; Qu'au reste ce n'estoit pas vne bonne maxime en vne Republique bien policée, ny vn bon moyen de tenir en bride les meschans, que d'attendre qu'il y eust diuerses plaintes formées cõtre eux; veu que la pluspart du temps plusieurs qui en auoient esté mal traitez, ne daignoient se plaindre, pour ne rendre leur infamie publique, & attendoient l'occasion de s'en venger de leurs propres mains; d'où ne pouuoient aduenir que beaucoup de maux, & de pernicieux scandales, ausquels on couppoit chemin, lors qu'on se mettoit en deuoir de conseruer la Iustice aux Bourgeois, & de chastier ceux qu'on sçauoit estre coupables.

Les noms de ces Decurions estoient tirez ordinairement du nombre de leurs Decuries; Comme par exemple ils appelloient les premiers *Chunca Camayu*,

Comme qui diroit, *Celuy qui a charge de dix.* Car le mot *Chunca* ſignifie dix, & par *Camayu* eſt denoté *Celuy qui a quelque charge.* Ils en faiſoient de meſme des autres denominations, qu'ils tiroiẽt des nombres, que ie paſſe ſous ſilence, pour euiter la prolixité, & me contente de dire que les curieux auroient ſans doute bien du plaiſir à voir deux ou trois nombres multipliez, & compoſez du mot *Camayu.* A quoy i'adiouſte qu'il a pluſieurs autres ſignifications, qui ſe forment des Noms & des Verbes qu'on y entremeſle, & que meſme ils s'en ſeruent quelquefois pour denoter vn *perpetuel Pipeur & vn Berlandier.* Car ils appellent *Chunca* quelque ieu que ce ſoit, pource qu'on les compte tous par nombres. Et d'autant que tous les Nombres aboutiſſent à celuy de dix, c'eſt pour cela qu'ils l'ont pris pour le ieu meſme; tellement que lors qu'ils veulent ioüer, ils ont accouſtumé d'vſer du mot *Chuncaſum*, comme s'ils diſoient à le prendre à la rigueur de ſa propre ſignification, *Comptons par dixaines, ou par nombres*, c'eſt à dire ioüons Ce que i'ay bien voulu remarquer, & le rapporter icy, afin de faire voir aux Lecteurs qu'eſtant tres-certain que les Indiens ſe ſeruent d'vn meſme mot à diuerſes ſignifications, il eſt grandement difficile de tirer de leurs propres racines les proprietez de cette Langue.

Par le moyen de ces Decurions, l'Ynca & ſes Viceroys, ou ceux qui eſtoient Lieutenans dans les Prouinces ou dans les Royaumes, ſçauoient tous au vray, combien il y auoit d'habitans en châque ville.

Ce qui leur seruoit à partager deuëment, sans fouler personne les contributions des œuures publiques, qu'ils estoient obligez de faire en commun en leurs Prouinces; comme par exemple les Ponts, les Chemins, les Chaussées & ainsi des autres reparations; pource qu'ils faisoient leur compte là dessus, pour enuoyer des gens à la guerre, pour le Combat, & pour le Bagage. Que si quelqu'vn en retournoit sans congé, en tel cas sur la simple accusation qu'en formoit son Capitaine, ou bien son Enseigne, son Chef d'Escadre, ou son Decurion dans la ville; on luy faisoit incontinant son procés, par lequel il estoit condamné à la mort, pour auoir esté si lasche & si traistre que d'abandonner ses compagnons, ses parens, son Capitaine, & l'Ynca mesme, ou le General, qui representoit sa personne. Or ce n'estoit pas seulement pour le fait des Contributiós, & des Roles des gens de guerre, que l'Ynca vouloit sçauoir tous les ans, cóbien il auoit de Suiets de tous âges en châcune des Prouinces & des villes de son Empire. Car ce qu'il en faisoit, estoit pour s'instruire encore touchant l'abondance ou la sterilité de châque pays; afin de preuenir la famine par ce moyen, & secourir de viures les Bourgeois; comme pareillement pour apprendre quelle quantité de laine & de cotton il faudroit auoir pour les habiller, quãd il en seroit temps, ainsi que nous monstrerons ailleurs. De toutes lesquelles choses, l'Ynca commandoit qu'on l'aduertist de bonne heure; afin que sans vser de delay, l'on eust moyen d'assister ses Sujets, quand ils en auroient

besoing. Par où l'on peut voir facilement que les Yncas se donnoient le soing de preuenir les incommoditez de leurs Vassaux; pour le commun bien desquels ils faisoient des choses si merueilleuses, que ce n'est pas sans raison que le R. P. Blas Valera dit en plusieurs endroits de son Histoire, *Qu'au lieu de leur donner le tiltre de Roys, on les deuoit plustost appeller de soigneux & biẽ aduisez Tuteurs des Orphelins*, à cause dequoy les Indiens pour comprendre le tout en vn mot, les souloient nommer *Amateurs des pauures*.

Pour empescher que les Gouuerneurs & les Iuges, ny tous les autres Officiers subalternes, non plus que ceux qui auoient le maniment des biens du Soleil & de l'Ynca, n'abusassent point de leurs charges, il y auoit des Controleurs & des Commissaires establis exprés, qui s'en alloient secrettement dans les Prouinces, pour s'enquerir des maluersations de tels Officiers; dequoy ils rendoient compte à leurs Superieurs; afin de les faire chastier par le deuoir de leur charge, & tels Espions estoient par eux appellez, *Cucuy Ricoc*, comme qui diroit *Celuy qui a l'œil par tout.* Ainsi il n'y auoit point d'Officier en tout l'Estat, ny en la maison du Roy & en son Domaine, qui ne fust subalterne à vn autre, & ne dependit de luy; afin que cela l'obligeast à estre sage, & à bien faire sa charge. S'il arriuoit qu'vn Gouuerneur ou vn Officier qui estoit sous luy, eust peché contre l'equité dans les bornes de sa iurisdiction, ou commis quelque autre offense, il estoit puny auecque plus de rigueur qu'vn homme du commun, qui auoit failly de mesme. Car

alors on le traitoit auec vne ſeuerité d'autant plus grande, qu'il eſtoit releué par deſſus les autres par l'office qu'il exerçoit. Ils alleguoient pour raiſon, Qu'il n'y auoit aucune apparence de ſouffrir qu'vn homme choiſy exprés pour rendre la Iuſtice aux autres, fiſt des meſchancetez luy meſme au lieu de les chaſtier, & partant qu'il meritoit d'eſtre puny extraordinairement, pource qu'il offenſoit le Soleil, & l'Ynca, qui l'auoiét eſleu à cette charge, penſant qu'il deuſt eſtre plus homme de bien que les autres.

Opinion des Indiens touchant les Yncas du ſang Royal, qu'ils diſent n'auoir iamais commis aucune faute.

CHAP. XV.

IL ne ſe trouue point, à ce que diſent les Indiens, qu'ils ayent iamais puny pas vn Ynca du ſang Royal, à tout le moins en public pour auoir commis quelque faute qui meritaſt vn chaſtiment exemplaire. Toute la raiſon qu'ils en donnent eſt, que la doctrine de leurs Peres, l'exemple de leurs Anceſtres, & la voix publique, qui les fait fils du Soleil, naiz pour inſtruire les hommes, & pour leur faire du bien, les retenoient dans les bornes d'vne ſi grande moderation, qu'ils ſeruoient d'vn parfait modelle de ſageſſe à leur Eſtat, pluſtoſt que d'vn ſuiet de ſcãdale, & d'vne pier-

re d'achopement. Ils adiouſtoient à cela, qu'ils ne pouuoient pas faillir, pour n'en auoir les occaſions, qui ſont les paſſions deſreiglées, qu'on a pour les femmes, ou pour les biens enſemble, la conuoitiſe, & les autres effets de l'humaine fragilité. De toutes leſquelles choſes leur Ynca eſtoit exempt à ce qu'ils diſoient; Car s'il deſiroit des femmes, il luy eſtoit permis d'en auoir de toutes les ſortes; Et quelque belle que fuſt vne fille; il n'auoit qu'à la demander à celuy qui en eſtoit Pere, qui n'auoit garde de la luy refuſer; au contraire il ne manquoit iamais de la mettre entre ſes mains, & de le remercier bien humblement de ce qu'il auoit daigné s'abbaiſſer iuſques à la prendre pour ſa Maiſtreſſe ou pour ſa ſeruante. Ils en diſoient de meſme touchant les biens, deſquels leurs Yncas n'auoient iamais eu faute, pour vſurper ceux d'autruy, ny ſouffert aucune incommodité qui les peuſt obliger à faire des concuſſions. Car en quelque lieu qu'ils ſe trouuaſſent, ils auoient à leur commandement toutes les richeſſes du Soleil, & des Yncas leurs Predeceſſeurs, comme en ayant le gouuernement; à faute dequoy, les Chefs des Iuriſdictions & les Gouuerneurs des lieux eſtoiét obligez de leur fournir tout ce dequoy ils auoient beſoing; alleguant pour raiſon, qu'en qualité de fils du Soleil, & de freres de l'Ynca, ils pouuoient diſpoſer de ſes biens, & y prendre telle part qu'ils iugeoient leur eſtre neceſſaire. Ils manquoient pareillement de toutes les occaſions qui par vn effet de colere ou de vengeance portoient au meurtre les au-

tres hommes. Car tant s'en faut qu'aucun les voulut offenser, qu'au contraire, il n'y auoit celuy d'entre-eux qui ne leur defferast le second rang apres le Roy & qui ne les adorast. Que si quelqu'vn pour grand qu'il fust, mettoit en colere vn Ynca, il estoit tenu pour Sacrilege, & puny à la rigueur; de mesme que s'il se fust attaqué au Roy. Aussi peut-on asseurer au vray qu'il n'y eut iamais d'Indien chastié pour auoir offensé vn Ynca, en sa personne, en ses biens, ou en son hōneur; la raison est, pource qu'il ne s'en trouuoit point qui l'osât faire, veu que tous ceux du pays tenoient les Yncas pour Dieux; desquels on peut dire pareillement, qu'ils n'estoient iamais punis pour leurs fautes, d'autant qu'ils n'en commettoient aucunes, du moins qui fussent enormes. Tellement qu'ils se sentoient fort scandalisez, s'il aduenoit que les Espagnols parlant de leur vie, leur demandassent quelque chose qui pût rendre tant soit peu suspecte leur probité. C'est possible de cela qu'vn de leurs Historiens, a tiré cette mauuaise consequence. *Que ceux du pays auoient vne Loy entre-eux, qui exemptoit de la mort vn Ynca, quelque crime qu'il eust commis.* Mais tant s'en faut qu'il le faille croire, qu'au contraire telle loy ne pouuoit estre que sçandaleuse aux Indiens, pource que par elle il leur eust esté permis de s'abandonner impunement à toute sorte de maux. A quoy s'opposoit directement ce qu'ils disoient d'ordinaire, à sçauoir, Que les Loix estoient faites indifferemment pour tout le Monde, & qu'en cas qu'vn Ynca vint à faillir, ils le degraderoient aussi-tost, le decla-

rant n'estre point du sang Royal ; & le puniroient auec plus de rigueur que les autres, pource qu'il se trouueroit que d'Ynca qu'il souloit estre, il seroit deuenu *Auca*, c'est à dire Traistre, Tyran, & Pariure.

Pedro de Cieça de Leon parlant de la Iustice des Yncas, touchant la discipline militaire rapporte au 44. Chapitre de son liure ; *Que s'il se faisoit quelque violence, ou quelque volerie aux terres frontieres, ceux qui se trouuoient coupables estoient chastiez incontinant auec beaucoup de seuerité ; & qu'en cela les Yncas se monstroient si equitables, & si rigoureux ensemble ; qu'ils ne pardonnoient pas mesme à leurs propres enfans, s'ils auoient failly, &c.* Et au Chapitre 60. parlant de cette mesme Iustice ; *S'il arriuoit*, dit-il, *que parmy ceux qui accompagnoient l'Ynca il s'en trouuât quelqu'vn, qui fust si hardy que d'entrer ou dans les champs ou dans les maisons des Indiens; quoy que le dommage n'en fust pas grand, si ne laissoient-ils pas de le faire mourir aussi-tost, &c.* Ce qui s'entendoit generalement de tous, adiouste le mesme Autheur, & sans aucune distinction des Yncas, pource que leurs Loix estoient vniuerselles. Or ce qui les obligeoit par dessus tout à bien viure, estoit le haut tiltre qu'ils se donnoient de fils du Soleil. Car ils ne se picquoient pas moins de surpasser les autres en probité qu'en naissance, afin que les Indiens ne doutassent point que ces qualitez ne leur fussent hereditaires. Comme en effet ils le croyoient si bien, que s'il aduenoit à quelque Espagnol de loüer leurs Roys, ou quelqu'vn de leurs parens ; *Asseurement*, luy respondoient-ils, *il n'y a pas dequoy s'estonner s'ils faisoient de si grandes choses, puis qu'ils estoient Yncas.* Que si tout

au contraire

au contraire on blaſmoit vne mauuaiſe action, *Il eſt certain*, diſoient-ils, *que iamais Ynca n'a fait cela, s'il n'a eſté Baſtard ou quelque Impoſteur*, comme ils le reprochoient à Atahuallpa, pour la trahiſon qu'il auoit faite à ſon frere Huaſcar, qui eſtoit Ynca, & legitime heritier de l'Empire, ainſi qu'il ſera dit en ſon lieu.

En châcune des quatre parties de l'Eſtat, l'Ynca tenoit trois ſortes de Conſeils, dont l'vn eſtoit pour la guerre, l'autre pour le fait de la Iuſtice ordinaire, & le dernier pour le regard des biens. Or châcun de ces Conſeils auoit ſes Officiers ſubalternes, à le prendre des plus grands aux moindres; iuſques aux derniers, qui eſtoient les Decurions, ou les Dixainiers, leſquels de degré en degré deuoient rendre compte aux Cours ſouueraines de tout ce qui ſe faiſoit dans l'Empire. Il y auoit de plus quatre Viceroys, châcun deſquels preſidoit aux Conſeils qui ſe tenoient dans ſon Gouuernement. Ceux-cy receuoient l'eſtat des affaires qui ſe paſſoient dans le Royaume; pour en rendre compte à l'Ynca, duquel ils deſpendoient immediatement, & eſtoient Souuerains dans leur Prouince. Il falloit qu'ils fuſſent Yncas legitimes, & bien entendus aux affaires de la paix & de la guerre. Auſſi n'y auoit-il qu'eux qui fuſſent du Conſeil d'Eſtat, & qui receuſſent de la propre bouche de l'Ynca, l'ordre qu'il falloit tenir en quelque temps que ce fuſt; Ce qu'ils faiſoient ſçauoir à leurs Miniſtres, qui le communiquoient aux autres de degré en degré, iuſques aux derniers. Il ſuffira d'auoir dit

cecy touchant le Gouuernement & les Loix des Yncas : passons outre maintenant dans le discours de leur vie & de leurs faits, où nous entremeslerons les choses qui nous sembleront les plus remarquables.

La vie & les faits de Sinchi Roca, second Roy d'entre les Yncas.

CHAP. XVI.

A L'Ynca Manco Capa succeda son fils Sinchi Roca ; où il est à remarquer que *Roca* qui est le nom propre ne signifie aucune chose que ie sçache en la langue generale du Peru, si ce n'est qu'en la particuliere des Yncas il ayt quelque signification que ie confesse m'estre inconnuë. Le R. P. Blas Valera parlant de ce nom remarque bien que Roca, si l'on en prononce l'R. doucement comme nous faisons, signifie vn *Prince prudent*, mais il ne dit pas en quelle langue. Ce qu'il rapporte en l'endroit où il traite des vertus & des belles qualitez de cet Ynca, comme nous verrons cy-apres. Quant au mot *Sinchi*, c'est vn adiectif, qui est le mesme que *Vaillant.* Car ils disent qu'il eust beaucoup de courage & de force, bien qu'il n'exercast ny l'vn ny l'autre à la guerre, pource qu'il ne la faisoit à personne. Dequoy toutesfois il donnoit de bonnes preuues, quand il estoit question de luter, de courir,

de ſauter, de tirer vne pierre, de darder vn Iauelot, & de faire toute autre ſorte d'exercices, où il s'agiſſoit de la force ; en matiere deſquels, il ſurpaſſoit tous ceux de ſon temps.

Ce Prince ayant ſolemnellement fait ſon deuoir en la pompe funebre de ſon Pere, & pris la couronne Royale, qui eſtoit vne bordure de couleur, fit deſſein d'eſtendre plus loing les bornes de ſon Empire. Pour cela meſme ayant fait vne aſſemblée des Principaux Curacas que ſon Pere luy auoit laiſſez, il les harãgua long-temps, pour leur donner à connoiſtre ſa volonté. Entre les autres choſes qu'il leur remonſtra par ce diſcours, il leur dit particulieremẽt celles-cy ; Que ſon Pere voulant retourner au Ciel luy auoit recommandé ſur tout de conuertir les Indiens à la connoiſſance & à l'adoration du Soleil ; Et partant que pour executer ſon commandement il eſtoit reſolu de faire aſſembler tous ceux des terres frontieres, pour leur dire ; Que puis qu'ils tenoient l'Ynca pour leur propre Roy, ils eſtoient obligez comme luy, de rendre les meſmes deuoirs au Soleil, qui eſtoit leur commun Pere ; Qu'il leur enioignoit expreſſement de le faire ainſi, puis que cela ne pouuoit tourner qu'à leur proffit, & au bien de leurs voiſins ; Qu'il importoit grandement de les tirer hors de leurs ordures, & de leur brutale façon de viure ; qu'eux meſmes pouuoiẽt bien connoiſtre par leur propre exemple, combien leur vie preſente eſtoit differente de celle qu'ils auoiẽt menée par le paſſé, auant la venuë de l'Ynca leur Pere ; Et que par conſequent il falloit

que cela les obligeat à luy ayder à reduire ces Barbares ; afin que les autres se rangeassent plus facilement, quand ils verroient les grands biens que leurs voisins auroient receus par ce changement de vie.

La response que les Curacas firent à cecy fut, qu'ils estoient prests d'obeïr à leur Roy, pour l'amour duquel ils se ietteroient tres-volontiers dans le feu, s'il en estoit besoing. Surquoy ils acheuerent leur Conference, & prirent iour pour se mettre à la Campagne. Comme il fut venu, l'Ynca sortit auecque ses gens, & fut iusques à Collasuyu, qui est au midy de la ville de Cozco. Là il fit assembler ceux du pays, & tascha d'abbord de les gaigner par belles paroles, leur persuadant par l'exemple des autres, que la raison les obligeoit de se soubmettre à l'Empire de l'Ynca, & à l'adoration du Soleil. En effet ceux des Nations qu'on appelle Puchina, & Canchi, qui sont en cette frontiere, s'y accorderent incontinant, & obeirent à l'Ynca. A quoy ils furent portez par leur propre naturel, qui les rendoit enclins à tout croire, principalement en matiere de nouueauté, comme c'est la coustume des Indiens ; mais encore plus par l'exemple de ceux qu'ils voyoient desia reduits, l'imitation d'autruy estant la chose du monde dont ils se picquent dauantage, & la plus capable de les conuaincre. Ainsi durant tout le temps que l'Ynca vescut, il gaigna peu à peu ces peuples de la façon que nous auons ditte, sans recourir aux armes ny à la force. Tellement que par ce moyen il estendit de ce costé là, les bornes de son Empire iusques à la ville

que l'on appelle Chuncara, c'est à dire vingt lieuës au de là du pays que son Pere auoit conquis; & se rendit maistre de plusieurs villes, qui sont aux deux costez du grād chemin. Ayant ainsi reduit ces Barbares, il prattiqua enuers eux les mesmes maximes de son Pere, qui furent, de leur apprendre à cultiuer la terre, de les instruire en la vie morale & naturelle, & de leur remonstrer doucement, qu'ils deuoient quitter leurs Idoles & leurs mauuaises coustumes, pour adorer le Soleil, & faire ses commandemens, qui consistoient en l'obseruation des Loix que luy mesme auoit reuelées & declarées à l'Ynca Manco Capac. Aussi arriua-t'il que les Indiens luy obeyrent sans difficulté, & firent de poinct en poinct tout ce qu'il desira d'eux; De maniere qu'ils vescurent depuis vn assez long-temps sous le nouueau gouuernement de l'Ynca Sinchi Roca, lequel à l'imitation de son Pere, fit de son costé tout ce qui luy fut possible pour le commun bien de ses Sujets, qu'il traita paisiblement.

Quelques Indiens tiennent que cét Ynca ne gaigna qu'autant de pays qu'il y en a iusques à Chuncara; Comme en effet, à le bien considerer, on trouuera que c'estoit assez, veu le peu de pouuoir qu'auoient alors les Roys Yncas. Mais il y en a plusieurs qui le font aller bien plus auant, & qui disent qu'il gaigna beaucoup d'autres villes le long du grand chemin d'Vmasuyu, à sçauoir Cancalla, Cacha, Rurucachi, Assillu, Asancatu, & Auancani, iusques à Puçara d'Vnasuyu; qu'on appelle ainsi, pour la

diſtinguer d'auec vne autre ville du meſme nom, qui eſt en la Contrée d'Orcoſuyu. Mais ceux qui ont eſcrit cela me pardonneront, s'il leur plaiſt, ſi ie dis que c'eſt vne impertinence à tous autres qu'à ceux du Peru de s'amuſer à nommer ainſi en particulier les villes & les Prouinces. Et d'autant que Puçara ſignifie forteresſe, ils diſent encore que ce Prince fit baſtir celle-cy, pour eſtre comme la frontiere du pays qu'il auoit cõquis; & que du coſté des Antis, il gaigna tout ce qu'il y a d'eſtenduë iuſques à la riuiere qu'on appelle *Callahuaya*, où s'engendre de l'or ſi pur & ſi fin, qu'il paſſe vingt-quatre carats; comme pareillement, tous les autres Bourgs que l'on trouue entre Callahuaya, & le chemin Royal d'Ymaſuyu, où ſont les villes que nous auons cy-deuant nommées. Mais ſoit qu'il en faille croire les vns, ou les autres, & que ce fuſt ou le ſecond Ynca, ou le troiſieſme qui fiſt tributaires ceux de ces Contrées, tant y a qu'il eſt bien certain que les Yncas les gaignerent, non par la force des armes, mais par le moyen des perſuaſions & des promeſſes dont ils leur firent ſentir les effets. Or pource qu'il n'y eut aucune guerre en ces Conqueſtes, l'on n'en peut aſſeurer autre choſe, ſinon qu'elles durerent pluſieurs années, ſans que toutesfois l'on en ſçache le nombre preciſement, ny meſme du Regne de l'Ynca Sinchi Roca, que quelques-vns diſent auoir eſté de trente ans. Ce Prince ayant aſſuietti ces peuples, ſe comporta enuers eux à l'imitation d'vn bon iardinier; lequel ayant planté queque arbre le cultiue ſoigneuſement de toutes les

façons qui luy ſemblent neceſſaires pour en auoir le fruit qu'il deſire. Ainſi il employa toute ſorte de ſoings & de diligences pour polir, & ciuiliſer ces peuples. Ce qui luy reuſſit ſi heureuſement, qu'il recueillit à la fin tout le fruit qu'il pouuoit eſperer de ſon trauail. Car ſes Sujets, qui luy furent touſiours obeïſſants, & fidelles, embraſſerent paſſionnement ſes Loix & ſes ordonnances, & les obſeruerent auec beaucoup de veneration, pource qu'on leur faiſoit croire que c'eſtoient autant de commandemens du Soleil, leur protecteur & leur Dieu.

L'Ynca Sinchi Roca ayant veſcu pluſieurs années en la tranquillité que nous auons ditte, mourut à la fin, diſant qu'il s'alloit repoſer auecque ſon Pere le Soleil, apres tant de peine qu'il auoit euë à reduire les hommes à ſa connoiſſance, & à l'adoration qu'ils luy deuoient. Il laiſſa pour ſucceſſeur *Lloque Yupanqui*, qu'il auoit eu de Mama Cora, ou ſelon quelques-vns de Mama Oello ſa femme & ſa ſœur. Outre ce Prince ſon heritier, il eut d'autres fils de ſa femme, & de ſes Maiſtreſſes, qui eſtoient ſes niepces, que nous appellons legitimes, pour eſtre ſorties de ſon ſang. A quoy il faut adiouſter qu'il eut quantité de Baſtards des autres femmes Eſtrangeres, dont il entretenoit vn grand nombre, afin d'accroiſtre la race & la maiſon du Soleil, comme ſouloient dire les Indiens.

Du troisiesme Roy Lloque Yupanqui, & de la signification de son Nom.

CHAP. XVII.

L'Ynca Lloque yupanqui fut le trosiesme Roy du Peru : on l'appella *Lloque* à cause qu'il estoit gaucher; Ce qui luy arriua par la faute & le peu de soin de ceux qui l'esleuerẽt en son enfãce. Quant à ce nom *Yupanqui*, il luy fut dõné à cause de ses vertus & de ses faits memorables. Surquoy ie diray qu'afin de comprendre quelques façons de parler, dont les Indiens du Peru ont accoustumé d'vser en leur langue generale, il est besoing de sçauoir, que le mot *Yupanqui* tiré d'vn Verbe, est la seconde personne du futur imparfait de l'indificatif, au nombre singulier, qui signifie *tu compteras.* Où il est à remarquer qu'en vn seul mot ainsi proferé absolument ils comprennent tout ce que l'on sçauroit s'imaginer à la loüange d'vn Prince, comme s'ils disoient; Tu compteras ses beaux faits, ses excellentes vertus, sa pieté, sa clemence, & ainsi du reste ; ce qui est vne maniere de parler qu'ils tiennent pour elegante. Or bien que les paroles en soiẽt courtes, comme il me semble auoir dit, si ne laissent elles pas d'estre grandement significatiues d'elles mesmes. Que si les Indiens vsoient ainsi des noms, ou des verbes qu'ils imposoient à leurs Roys, ils le

faisoient

faiſoient à deſſein, afin de comprendre tout ce que l'on pouuoit dire là deſſus, comme nous l'auons monſtré en ce mot *Capac*, qui ſignifie *Riche*, non pas en biens de fortune, mais en toutes les vertus qu'vn bon Prince peut auoir. Comme cette façon de parler eſtoit eſtimée noble, ils l'appliquoient à leurs Roys tant ſeulement, & non pas aux autres, quelques grands Seigneurs qu'ils fuſſent. Car ils croyoiẽt eſtre de la bien-ſeance, de ne point rendre commun ce qu'ils attribuoient à leurs Yncas; & faire autrement paſſoit chez eux pour vn Sacrilege. En quoy, ce me ſemble, ces noms auoient ie ne ſçay qu'elle conformité auecque celuy *d'Auguſte*, que les Romains donnerent à Octauian Ceſar pour ſes vertus eminentes; eſtant certain qu'il perd toute ſa grace & ſa maieſté, ſi on l'attribuë à vn autre qu'à vn Empereur, ou à quelque Monarque.

Que ſi l'on m'allegue que ces mots *Tu compteras*, ſe peuuent indifferemment approprier au bien & au mal, ie reſpondray à cela, qu'en ces termes, qui ſont de l'Elegance de cette langue, les Indiens n'vſent iamais du meſme Verbe, pour donner à entendre le bien & le mal, mais l'vn des deux tant ſeulement. Comme au contraire quand ils veulent parler d'vn mauuais Prince, ils prennent vn autre Verbe different, la ſignification duquel eſt appropriée aux meſchancetez de celuy qu'ils blaſment. A quoy peut ſeruir d'exemple le mot *Huacanqui*, lequel à parler de meſme, en temps, en nombre, & en perſonne, ſignifie *tu pleureras*, à ſçauoir ſes cruautez inhumaines

exercées en public & en particulier, ſoit par le poiſon ou par le glaiue, enſemble ſon inſatiable auarice, iointe à ſes actions tyranniques, qu'il a faites ſans diſtinguer les choſes profanes d'auec les ſacrées, & pour le dire en vn mot *tu pleureras*, tout ce qu'vn mauuais Prince a de vicieux, & de méchant pour attirer les larmes des hommes. Et d'autant, qu'à leur iugement il n'y auoit rien de mauuais à pleurer en leurs Yncas; quand ils vſoient du Verbe *Huacanqui*, cela s'entendoit des Amoureux; Comme s'ils euſſent voulu dire, *qu'ils pleureroient* à cauſe des inquietudes & des peines que les Amans ont accouſtumé d'auoir. Ainſi en la meſme ſignification que nous auons ditte, les Indiens attribuerent à trois autres de leurs Roys ces deux noms *Capac* & *Yupanqui*, pour s'en eſtre rendu dignes, comme nous verrons cy-apres. Il y en euſt auſſi pluſieurs du ſang Royal, qui les prirēt, & qui du nom propre qu'ils donnerent aux Yncas en firent vn ſurnom, comme il eſt arriué en Eſpagne touchant celuy d'Emanuel, qui de nom propre d'vn Infant de Caſtille eſt deuenu ſurnom en ſes deſcendans.

Des conqueſtes que fit l'Ynca Lloque Yupanqui.

CHAP. XVIII.

APres que Lloque Yupanqui ſe fut mis en poſſeſſion de ſon Royaume, & qu'il en euſt fait la reueuë en perſonne, il ſe reſolut de l'agrandir, & d'en eſtendre les bornes le plus loing qu'il

pourroit. Il fit leuer pour cét effet ſix ou ſept mille hommes de guerre, afin de s'en aller à cette Conqueſte auecque plus de puiſſance, & d'authorité que ſes Predeceſſeurs; depuis le regne deſquels il y auoit deſia ſoixante ans d'eſcoulez. Pour mieux venir à bout de ſon deſſein, il s'aduiſa que ce n'eſtoit pas aſſez d'eſſayer à gaigner ſes voiſins par le moyen des perſuaſions ou des prieres; mais qu'il luy falloit encore employer les armes, & la puiſſance, principalement contre les plus obſtinez. En cette entrepriſe il prit pour Maiſtres de Camp déux de ſes Oncles; & pour ſes Capitaines & ſes Conſeillers quelques autres de ſes parens: puis laiſſant le chemin *d'Vmaſuyu*, que ſon Pere auoit tenu en ſa Conqueſte, il prit celuy *d'Orcoſuyu.* Où il eſt neceſſaire de remarquer que l'vn & l'autre ſe diuiſent à Chuncara, d'où ils aboutiſſent au deſtroit appellé Collaſuyu, & s'eſtendent vers le grand Marecage de Titicaca.

Si toſt que l'Ynca fut hors de cette frontiere, il entra dans vne grande Prouince appellée *Cana*, où il enuoya des hommes exprés à ceux du Pays, pour leur dire de ſa part, Qu'ils euſſent à ſe reduire au ſeruice, & à l'obeïſſance du Fils du Soleil, & à quitter leurs pernicieux Sacrifices & leurs couſtumes brutales. Mais auant que paſſer outre, les Canas employerent quelque temps à s'enquerir de tout ce que l'Ynca leur demandoit. Ils voulurent ſçauoir par meſme moyen quelles Loix ils deuoient ſuiure, & quels Dieux adorer. De quoy s'eſtans eſclaircis, ils firent reſponſe, qu'ils eſtoient contents d'adorer

le Soleil, d'obeyr à l'Ynca, & d'obseruer ses Loix pource qu'elles leur sembloient meilleures que les leurs propres. Cette resolution prise, ils s'en allerent au deuant du Roy, & se declarerent ses tributaires, & ses Vassaux. L'Ynca leur laissa donc des gens, tant pour les instruire en leur Idolatrie, que pour leur apprendre à cultiuer la terre & la partager entre-eux. Ce qu'il n'eut par plustost fait, qu'il passa outre iusques au pays de ceux qui sont appellez *Ayauiri*. La response que rendirent ceux-cy aux remonstrances & aux prieres qui leur furent faites, fut qu'ils vouloient tous mourir resolument pour la deffence de leur liberté; Ainsi n'estant pas possible de les auoir par la douceur, ny par l'exemple des autres Indiens, qui s'estoient reduits, tant ils estoient endurcis & obstinez en leur resolution; Il ne fut, plus question que d'en venir à la force. Pour cét effet l'Ynca voyant qu'il luy arriuoit tout le contraire de ce qui estoit aduenu à ses Predecesseurs, se resolut de combatre ces Barbares, principalement quand il apperceut qu'ils ne vouloient entendre aucunes raisons. Voila donc que luy & ses gens se mirent tous en bataille, plustost pour se deffendre d'eux, que pour leur nuire de volonté deliberée. En ce combat, qui dura vn assez long-temps, il y en eut de part & d'autre quelques-vns de tuez & de blessez, sans qu'on pût iuger de quel costé panchoit la victoire. Mais enfin les ennemis firent retraite en leur ville, où ils se fortifierent le mieux qu'ils peurent, faisans tous les iours des sorties contre les gens de l'Ynca. Luy cependant,

pour ne contreuenir aux choſes que ſes Predeceſſeurs auoient deſirées, vſoit de toute ſorte d'excuſes, afin de ne vuider ce differend par vn combat general; & comme s'il euſt eſté luy-meſme aſſiegé il ſouffroit genereuſement les laſchetez & les iniures de ces Barbares, recommandant touſiours à ſes gens de les boucler, s'il eſtoit poſſible, & les tenir eſtroitement aſſiegez, afin de les reduire à ſe rendre ſans en venir aux mains. Mais cette bonté de l'Ynca ne ſeruant qu'à aigrir plus fort le courage des aſſiegez, eſtoit cauſe qu'ils deuenoient de iour en iour plus obſtinés, & plus farouches au combat. De ſorte qu'ils eſtoient bien ſi hardis, que d'entrer iuſques au quartier de l'Ynca, quoy que toutesfois en ces eſcarmouches & en ces rencontres, ils euſſent touſiours du pire.

Cependant pour empeſcher que cette reſiſtance des Ennemis ne ſeruiſt d'exemple aux autres Nations, & ne les portaſt à prendre les armes inſolemment; l'Ynca ſe reſolut de chaſtier ces Mutins, & pour ce ſujet il enuoya querir du renfort, plus pour monſtrer ſa puiſſance; que pour aucun beſoing qu'il en euſt. Auecque cela, il tint les ennemis de ſi prés, & les aſſiegea ſi bien de toutes parts qu'ils ne pouuoient plus ſortir en façon quelconque, pour aller donner ordre aux choſes qui leur eſtoient neceſſaires. Dequoy ils s'affligeoient grandement, & encore plus de ce que les viures commençoient à leur manquer. A la fin, pour eſſayer à ſe tirer par la force de leurs bras, des grandes extremitez où ils eſtoient, ils firent vne ſortie, & chargerent rude-

ment les gens de l'Ynca qui leur resisterent d'vn grand courage. En ce combat il y en eut quantité de tuez & de blessez de part & d'autre. Toutesfois les Barbares y eurent du pire, & se trouuerent si mal de la bataille, qu'ils n'y oserent plus retourner, ny faire d'autres sorties. Et bien qu'il fust facile aux gens de l'Ynca d'en mettre la plus-part au fil de l'espée, si est-ce qu'ils n'en voulurent rien faire, & se contenterent de les tenir tousiours assiegez, pour les obliger à se rendre volontairement. Cependant les gens de secours que l'Ynca auoit enuoyé querir, arriuerent dans le Camp; Ce qui fit que les Ennemis perdirent courage, & qu'ils se rendirent, voyant bien que la place n'estoit plus tenable. L'Ynca les receut à discretion, sans aucun traité; & leur ayant enuoyé faire vne serieuse reprimande, pour le peu de respect qu'ils auoient porté au fils du Soleil, il leur pardonna, & mit ordre qu'on eust à les bien traiter, sans auoir esgard à l'obstination qu'ils auoient monstrée en leur resistance. En suitte de quoy, il leur laissa des hommes pour les instruire, & pareillement pour faire election des biens qu'ils iugerent les plus conuenables au Soleil & à l'Ynca, pour les approprier à l'vn & à l'autre. Ce qu'il n'eut pas plustost fait, qu'il s'en alla à Pucara, où il fit bastir vne forteresse qu'il appella de ce nom, afin qu'elle seruist à deffendre la frontiere de cé pays qu'il auoit conquis. Cela luy sembla necessaire encore, pour tenir en bride les habitans de cette ville, qu'il auoit fallu gaigner à force d'armes, ioint que la nature du lieu seruoit de

fortification à cette place, où il mit vne bonne garnison; puis il reprit le chemin de Cozco, & y fut receu auec beaucoup de resiouïssance.

De la conqueste de Hatun Colla, & des plaisans contes que font les Collas touchant leur Genealogie.

CHAP. XIX.

QVelques années apres l'Ynca Lloque Yupanqui s'aduisa de retourner à la conqueste & à la reduction des Indiens. Car dés leur aduenement à la Couronne les Yncas ayant semé le bruit que le Soleil les auoit enuoyez icy bas, pour tirer les hommes de leur brutale façon de viure, & leur apprendre la Politique; leurs successeurs entretindrent tousiours leurs Sujets en cette opinion, couurant leur ambition de ce beau pretexte; *Que le Soleil le vouloit ainsi*, combien qu'en effet leur principale intention fust d'assuiettir les Indiens à leur Empire. Ce fut donc auecque ce mesme pretexte que l'Ynca mit sur pied huict ou neuf mille hommes de guerre; si bien qu'ayant donné ordre aux Officiers & aux Capitaines de son armée, il s'en alla par la Prouince de Collasuyu, iusques à la forteresse de Pucara, où arriua depuis la deroute de Francisco Hernandez Giron, en la bataille qui fût appellée du nom de ce

fort. De ce lieu là il enuoya ses Auancoureurs à Paucarcolla, & à Hatuncolla, d'où prit son nom la Contrée de Collasuyu, qui est vne fort grande Prouince, laquelle en contient plusieurs autres sous le mot de Colla. Ils dirent de sa part à ceux du pays, qu'ils ne fissent point de resistance, comme les Ayauiriens, que le Soleil auoit chastiez par le glaiue & par la famine, pour auoir esté si hardis que de prendre les armes contre ses enfans; & qu'il en feroit autant d'eux, s'ils se laissoient choir dans la mesme faute. Cette proposition estant faite les Collas ne furent pas long temps pour en resoudre, & les Principaux d'entre-eux s'assemblerẽt pour cét effet dans Hatun-Colla, qui signifie Colla la grande. Là se representant que le malheur aduenu n'aguere à ceux d'Ayauiri & de Pucara, estoit vne punition du Ciel; Et prenant exemple à l'infortune d'autruy, ils respondirent à l'Ynca, qu'ils estoient fort contents d'estre ses Sujets, d'adorer le Soleil, d'obeyr à ses Loix, & de les obseruer exactement. Apres cette response, ils s'enallerent au deuant de luy auec des acclamations solemnelles, & de noueaux chants d'allegresse, qu'ils inuenterent pour tesmoigner leur esprit.

L'Ynca receut les Curacas auec beaucoup d'applaudissemẽt, & leur fit quantité de presens, iusques à leur donner de ses propres robbes; ce qu'ils tindrent à singuliere faueur. Depuis luy mesme & ses Descendans, cherirent fort ces deux villes, & particulierement *Hatuncolla*, pour les grandes demonstrations que les Habitans leur auoient données de

leur

leur bienueillance. Auſſi les Yncas leur furent touſiours fauorables, & recognurent leurs bons ſeruices, tant qu'ils veſcurent, iuſques à les recommander à leurs ſucceſſeurs, lors qu'ils ſe voyoient ſur le poinct de rendre l'eſprit. De quoy ne ſe contentant pas, ils embellirent cette ville auecque le temps de quantité d'Edifices extremement beaux, & meſme d'vn Temple dedié au Soleil, & d'vne maiſon de Religieuſes, qu'ils y fonderent; Choſe que les Indiens priſoient grandement.

Pour mieux entendre ce qui regarde les Collas, il faut ſçauoir que ce ſont pluſieurs peuples, differents entre-eux, & qui ſe vantent auſſi d'eſtre deſcendus de diuerſes choſes. Car les vns veulent que leurs premiers Peres ſoient ſortis du grand Mareſcage de Titicaca, iuſques là meſme qu'auant le Gouuernement des Yncas, ils croyoient auoir pris naiſſance de luy, l'adoroient entre leurs Dieux, dont ils auoient vn grand nombre, & luy faiſoient des Sacrifices ſur le bord de ſes Riuieres. Les autres, auſſi extrauagans que les premiers, ſe diſoient venir d'vne grande fontaine, d'où ils s'imaginoient que le premier de leurs Ayeuls eſtoit ſorty. Il y en auoit auſſi qui aſſeuroient que leurs Predeceſſeurs eſtoient naiz de certaines foſſes, & des creuaſſes de quelques Rochers fort grands; ſi bien qu'ils tenoient ces lieux là pour ſacrez, & leur faiſoient des Sacrifices de temps en temps, pour recognoiſſance de ce qu'ils deuoient à leurs Peres. I'obmets ceux qui ſe vantoient que le premier de leur Nation auoit tiré ſon origine d'vn

certain fleuue qu'ils reueroient comme leur Pere, iusques à tenir pour Sacrileges ceux qui en tuoient les poissons, pource qu'ils les croyoient estre leurs freres. Ils faisoient plusieurs autres contes semblables touchant leur Genealogie, & auoient par mesme moyen quantité de Dieux tous differents, qu'ils reueroient pour diuerses considerations, selon qu'ils s'imaginoient. Il est vray neantmoins que les Collas ne laissoient pas d'auoir vn Dieu particulier, qu'ils adoroient tous egalement, & le tenoient pour le Chef de tous les autres, à sçauoir vn Mouton blanc, auquel ils faisoient des Sacrifices, en recognoissance de ce qu'ils auoient quantité de troupeaux. Ils alleguoient à ce propos que le premier Mouton qu'il y auoit eu au plus haut Monde (c'est ainsi qu'ils appelloient le Ciel,) s'estoit donné plus de soing d'eux que des autres Indiens, & qu'il les aymoit particulierement, pource qu'il faisoit multiplier le bestail en leur pays, plus qu'en toute autre Contrée. Ce qu'ils s'imaginoient estre veritable, pource qu'en effet les pasturages y estoient beaucoup meilleurs, & les troupeaux mieux nourris qu'en tout le reste du Peru. De maniere que pour recognoissance de ce bien-fait les Collas adoroient le Mouton, auquel ils offroient en Sacrifice des Aigneaux & de la graisse; Où il sera bon de remarquer, qu'ils faisoient vne particuliere estime des Moutons, qui estoient tous blancs, d'autant qu'à ce qu'ils disoient, ils approchoient plus que les autres de la Deité de leur premier Pere, pour la ressemblance qu'ils auoient auecque luy.

A ces ſottiſes & à ces contes ridicules eſtoit iointe vne autre brutalité bien grande. Car en pluſieurs Prouinces des Collas, les habitans eſtoient infames iuſqu'à ce poinct, qu'ils permettoient à leurs filles de ſe proſtituer à tous venans, auant qu'eſtre mariées, & de faire de leur corps, tous les tours de ſoupplesse, & toutes les deſbauches imaginables. Tellement que les plus diſſoluës d'entre-elles trouuoient pluſtoſt à ſe marier que les autres, pource que l'excez du vice leur tenoit lieu d'vne tres haute vertu. Mais les Roys Yncas abolirent depuis toutes ces pernicieuſes couſtumes; principalement celle qu'ils auoient, touchant la pluralité de leurs Dieux. Car ils leur perſuaderent enfin, qu'il n'y auoit que le Soleil qui meritaſt d'eſtre adoré pour ſon excellence, & ſa beauté merueilleuſe, outre que toutes les choſes qu'ils tenoient pour Deïtez, luy deuoient l'eſtre & la nourriture. Or bien que les contes qu'ils faiſoient de leur Genealogie fuſſent ridicules, ſi eſt-ce que les Yncas ne les contrediſoient point; Au contraire, comme ils ſe picquoient eux meſmes d'eſtre venus du Soleil, ils eſtoient bien-ayſes qu'il y euſt quantité de telles fables, afin que la leur paſſaſt pour vray-ſemblable, & que cela ſeruiſt pour en faciliter la creance.

Apres que l'Ynca eut mis ordre au gouuernement des principales villes de tout ce pays, tant pour le fait de la Religion, que des reuenus du Soleil & de l'Ynca, pour eſtre annexez à leur Domaine, il s'aduiſa de retourner à Cozco; & ne voulut point pour

cette fois aller plus auant en ses conquestes. Car les Yncas tenoient vne maxime fondée sur la raison, & sur le bon ordre, qui estoit, d'aduancer peu à peu leurs conquestes, sans y apporter de la violence; Ce qu'ils faisoient à dessein, afin que tous leurs Sujets allechez par la douceur de leur gouuernement, inuitassent leurs voisins à s'y soubmettre; Comme en effet, ce procedé estoit bien meilleur que s'ils eussent tout à la fois enuahy plusieurs Contrées, chose qu'ils ne pouuoient faire sans scandale, & sans se rendre coupables d'ambition, de conuoitise, & de tyrannie.

Le grand Pays de Chucuytu se soubmet paisiblement à l'Empire de l'Ynca, & plusieurs Prouinces en font de mesme.

Chap. XX.

L'Ynca fut receu dans Cozco auec de grands applaudissemens, & des tesmoignages d'vne allegresse publique. Il y passa quelques années auec vne grande tranquillité, sans penser à autre chose, qu'au gouuernement & au commun bien de ses Sujets. Mais enfin il s'aduisa d'en sortir, & de faire vne reueuë de son Royaume, tant pour l'extreme contentement que les Indiens receuoient de le voir en leur pays, que pour empescher qu'à cause de son absence ses

Miniſtres ne deuinſſent nonchalans en l'exercice de leurs charges. Apres que cette viſite fut acheuée, il fit leuée de gens de guerre, pour adiouſter de nouuelles conqueſtes à celles qu'il auoit faites par le paſſé. Auec ces Soldats, qui eſtoient dix mille de nombre, conduits par des Capitaines d'eſlite, il ſe rendit à Hatuncolla, & aux confins de Chucuytu, Prouince extremement peuplée, & qui pour eſtre des principales de tout le pays, fut donnée à l'Empereur, au partage que les Eſpagnols firent de ces terres. Y eſtant arriué, il enuoya ſommer les habitans à ſon accouſtumée, leur faiſant dire qu'ils adoraſſent le Soleil, & le tinſſent pour leur Dieu. Alors ceux de Chucuytu, bien que grandement puiſſants, & dont les Predeceſſeurs auoient conquis quelques villes de cette frontiere, ne voulurent point neantmoins reſſiſter à l'Ynca; Au contraire ils s'offrirent par leur reſponſe, à luy obeyr tres-volontiers, pource qu'il eſtoit Fils du Soleil, de la clemence & de la bonté duquel ils s'aſſeuroient tellement, que pour iouyr de ſes biens-faits, ils eſtoient contents de ſe donner à luy, & ſe rendre ſes Vaſſaux.

L'Ynca les receut auec ſa courtoiſie ordinaire; leur fit des careſſes & des preſens, choſe qui plaiſoit fort aux Indiens; Et voyant le bon ſuccez qu'auoit eu cette conqueſte, enuoya ſommer de meſme les autres villes prochaines, iuſques au Canal du grand Lac, ou du Mareſcage de Titicaca; Ce qui luy reüſſit ſi bien, qu'elles obeïrent, toutes à l'imitation de celles de Hatuncolla, & de Chucuytu. Les principales

de ces villes furent Hillaui, Chulli, Pumata,& Cipita, dont ie me contente de faire mention generalement, sans m'arrester aux demandes ny aux responses que firent les Habitans de châque ville en particulier, pource qu'elles furent toutes conformes à ce que nous auons dit cy-deuant, & qu'il n'est pas besoing de le repeter tant de fois. Il y en a qui asseurent que l'Ynca fut plusieurs années à conquerir ces villes. Mais quoy qu'il en soit, cela me semble de peu d'importance, puis qu'ils demeurent tous d'accord de la maniere qu'il se les assuietit.

Les ayant pacifiées, il renuoya son armée, ne retenant prés de sa personne que les Gardes qui luy estoient necessaires, & ceux qu'il iugea les plus propres pour l'instruction de ses nouueaux Sujets. Or ce qu'il voulut assister luy-mesme à toutes ces choses, fut en partie pour en haster le succez, & en partie aussi pour fauoriser de sa presence ces villes & ces Prouinces, qui estoient les principales; ioint que cela portoit coup, pour ce qu'il auoit à faire à l'aduenir. Les Curacas & tous leurs Vassaux se creurent fort honorez de ce que l'Ynca daigna passer l'Hyuer parmy-eux; ce que les Indiens tenoient pour la plus haute faueur qu'on leur peust faire. Luy cependant les traita le plus doucement qu'il luy fut possible, adioustant à ses caresses beaucoup de nouuelles faueurs, & d'autres effets de sa bien-veillance, qu'il faisoit naistre de iour en iour, pour les attacher plus puissamment à son seruice: Car l'experience, & l'instruction de ses Ancestres, l'obligeoient à croire,

Que la douceur & les biens-faits estoient les plus puissants charmes que peust auoir vn grand Prince, pour gaigner les Estrangers, & les ranger à l'obeïssance ; A cause de quoy les Indiens publioient de toutes parts la grandeur & la vertu de leur Roy, qu'ils disoient estre vray Fils du Soleil. Or tandis que l'Ynca estoit au pays des Collas, il fit tenir prests dix mille hommes de guerre pour le printemps suiuant; qui ne fut pas plustost venu, qu'ayant ramassé toutes ses troupes, il voulut qu'elles fussent commandées par quatre Maistres de Camp; & enuoya pour General de l'armée vn sien frere, le nom duquel est inconnu aux Indiens. L'ordre qu'il luy donna fut de suiure l'aduis de ces Capitaines en la conqueste qu'il luy enuoyoit faire; Enioignant tres-expressement à ces Chefs, qui estoient cinq ; de ne combattre en façon quelconque les Indiens, qui refuseroient de se reduire par la douceur, mais de faire en sorte de les auoir par caresses & par biens-faits, à l'imitation de leurs deuanciers, faisant enuers eux l'office de peres enclins à la paix, plustost que de Capitaines accoustumez à la guerre. Apres ces choses il leur commanda que du mesme costé du Ponent où ils estoient, ils eussent à s'en aller en la Prouince appellée Hurin Pacaça, afin d'y ranger les habitans au deuoir. En effet le General & les Capitaines s'acquitterent si dignement de leur commission, qu'auec beaucoup de bonne fortune, ils conquirent vingt lieuës de pays, à sçauoir iusques à cét endroit qui diuise la coste de la Montagne, appellée vulgairement *Sierra ne-*

uada, pource qu'elle est tousiours couuerte de neige. Il ne leur fut pas mal-aysé de reduire les Indiens, pour ce que n'ayant ny ordre ny police entre-eux, ils viuoient pesle-mesle comme des bestes sauuages, se laissant gouuerner à celuy des leurs qui l'emportoit par la force, & par la tyrannie: Tellement que sans faire mine de se deffendre, comme gens paisibles & niays, ils se rendirent d'eux-mesmes, au bruit des merueilles qu'ils oyoiét dire tous les iours des Yncas Fils du Soleil. Le General & ses quatre Chefs furent bien prés de trois ans à conquerir ce pays, pource qu'ils perdirent plus de temps à faire instruire ces hómes brutaux, qu'à se les assuiettir. Comme ils eurent fait cette Conqueste; & laissé des Ministres necessaires pour gouuerner ces gens-là, ensemble des Capitaines & des Soldats, qu'ils y mirent en garnison pour la deffense des terres conquises, ils s'en retournerent trouuer l'Ynca, pour luy rendre compte des choses qu'ils auoient faites. Luy cependant, qui durant cette conqueste s'estoit occupé à la visite de son Royaume, auec vn soing particulier de l'embellir par diuers moyens, & de rendre labourables les terres qui estoient en frische; fit faire de nouueaux canaux, & des bastimens necessaires pour la commodité des Indiens, comme des maisons de retraite, des ponts, & de grands chemins, afin qu'entre les Prouinces, il y eust communication des vnes aux autres. A leur arriuée le General & les Capitaines furent fort bien receus de luy, qui les recompensa dignement de la peine qu'ils auoient euë; puis s'en

retourna

retourna droit à Cozco, en intention de mettre fin à ses conquestes, pource qu'il creut auoir estendu assez loing les bornes de sõ Empire. Aussi est-il vray, qu'à le prendre du costé du Nord.Sud, il gaigna plus de quarante lieuës de terre, & deuers L'est huest plus de vingt, iusques au pied de la Montagne dont nous auons parlé cy-deuant, qui diuise le plat pays; Et c'est la distinction que les Espagnols y ont mise par ces deux noms.

Il fut receu dans Cozco auec des acclamations, & des resiouïssances vniuerselles; n'estant pas à croire combien l'aymoient tous les Habitans, à cause de sa douceur, de la bonté de son naturel, & des grands biens qu'il leur faisoit liberalement. Il passa ce qui luy resta de vie dans vn grand calme, n'ayant rien si à cœur que de s'employer au commun bien de ses Vassaux, & de leur rendre Iustice. Il enuoya par deux diuerses fois à la visite de son Royaume le Prince son heritier; qu'on appelloit *Mayta Capac*, auquel il donna pour luy tenir compagnie des hommes d'âge & d'experience, afin que par leur moyen il apprit à cognoistre ses Sujets, & à les bien gouuerner. Comme il se vit proche de sa fin, il fit venir ses enfans, & particulierement le Prince son heritier, leur recommandant sur toutes choses, en lieu de testamẽt & de sa derniere volonté, de trauailler tousiours à l'vtilité publique, & d'obseruer les Loix, & les ordonnances que leurs Predecesseurs leur auoient laissées, par l'ordre exprés du Soleil, leur Dieu & leur Pere, & de ne s'esloigner en rien de ses commandemens. Quant

aux Capitaines Yncas, & aux autres Curacas, qui estoient Seigneurs de plusieurs Vassaux, il les exhorta d'auoir soing des pauures, & d'obeyr à leur Roy; y adioustant pour conclusion, qu'ils vescussent en bonne paix; & que le Soleil son Pere l'appelloit, pour s'aller reposer auecque luy, apres tant de peine qu'il auoit euë. Ayant dit ces choses, & autres semblables, il rendit l'esprit, & laissa plusieurs enfans de tous les deux sexes, qui luy nasquirent de ses Maistresses. Car de sa femme legitime, qui s'appelloit *Mama Caua*, il n'eust qu'vn seul fils, à sçauoir le Prince *Mayta Capac*, qui luy deuoit succeder, & deux ou trois filles. Lloque Yupanqui sceut si bien gaigner les cœurs & les volontez durant sa vie, qu'apres sa mort il fut pleuré generalement de tous ses Sujets, pour ses vertus eminentes. Aussi le mirent-ils au nombre de leurs Dieux enfans du Soleil; & comme tel ils l'adorerent publiquement. Mais afin que le Lecteur ne se lasse de voir si souuent vne mesme chose repetée dans cette Histoire, il ne sera pas hors de propos d'entremesler à la vie des Roys Yncas quelques-vnes de leurs coustumes, & de leurs belles qualitez. Car il me semble que le recit en sera plus agreable que celuy de leurs Conquestes & de leurs guerres, qui ont presque toutes esté faites d'vne mesme sorte. Commençons donc par leurs sciences, & par la cognoissance qu'ils en ont euë.

Des ſciences que les Yncas ont euës, & premierement de l'Aſtrologie.

CHAP. XXI.

LEs Yncas eurent fort peu de connoiſſance de l'Aſtrologie, & de la Philoſophie naturelle : car n'ayant aucun vſage des lettres, ils ne pouuoient pas eſtre beaucoup ſçauants. L'on tient neantmoins qu'il y auoit parmy eux quelques bons eſprits, du moins ils les croyoient tels, & les appelloient *Amautas*. Ceux-cy auoient des raiſonnemens ſubtils, à la maniere des Philoſophes, & en reduiſoient la Theorie en pratique, comme ils le teſmoignoient aſſez ſouuent en certaines choſes qui touchoient le gouuernement de leur Eſtat. Toutesfois pour ce que ne ſcachant pas eſcrire, ils ne les peurent tranſmettre à leurs Succeſſeurs, elles perirent enfin auec ceux qui les auoient inuentées. De cette façon ils ignorerent entierement les ſciences, ou du moins ils n'en eurent qu'vne bien foible teinture, ou qu'vn ſimple crayon, qui leur venoit de la lumiere naturelle. Et d'autant qu'ils y adiouſterent depuis des traits fort groſſiers, pour les faire voir, & remarquer à tout le monde; il ne ſera pas hors de propos de les demonſtrer icy, & de dire par meſme moyen quel

ſentiment ils eurent de châque choſe.

Il n'y a point de doute qu'ils ſceurent la Philoſophie morale, & que leurs Couſtumes, leurs Loix, & leur maniere de viure furent les liures où ils la laiſſerent eſcrite, comme il ſera bien-ayſé de voir cy aprés, par ce que nous en dirons. A quoy certes leur ſeruoit grandement la Loy naturelle, qu'ils s'eſtudioient d'obſeruer, iointe à l'vſage des bonnes mœurs, qu'ils pratiquoient de iour en iour dans leur Republique.

Quant à la Philoſophie naturelle, il eſt bien à croire qu'elle leur eſtoit inconnuë, & ne les touchoit aucunement. Car comme en leur ſimple façon de viure ils ſuiuoient leur inclination, ils ne ſe ſoucioient point de ſçauoir les ſecrets de la Nature, pource qu'il n'y auoit rien qui les obligeaſt à les rechercher. Auſſi n'eſtoit-ce point pour aucune cognoiſſance qu'ils euſſent d'elle, ny des qualitez des Elemens, qu'ils ſçauoient que la terre eſtoit froide & ſeiche, & le feu chaud & ſec, mais bien pource qu'en effet ils ſentoient qu'il eſchauffoit & bruſloit; Si bien qu'ils apprenoient cela par eſpreuue, non pas par la Philoſophie. Que ſi l'on me dit qu'ils ſçauoient les vertus occultes, & les proprietez de certaines plantes, dont ils ſouloient vſer contre leurs maux, comme nous dirons de quelques-vnes, quand nous parlerons de leur maniere de ſe guerir, ie reſpondray à cela, qu'ils l'auoient appris par l'experience & par la neceſſité, plus que par les voyes de la Philoſophie naturelle, comme gens qui ne s'amuſoient iamais aux ſpecula-

tions des choses, s'ils ne les touchoient auecque leurs mains.

Pour le regard de l'Astrologie, ils en auoient vn peu plus de cognoissance que de la Philosophie naturelle, pour estre portez à cette haute speculation par des obiets qui resueilloient leur curiosité, tels qu'estoient le Soleil, la Lune, & les diuers mouuemens de la Planete de Venus, qu'ils voyoient tantost deuant le Soleil, & tantost derriere; Comme pareillement, les changements de la Lune, soit qu'elle fust pleine, ou en son croissant, ou que mesme elle se desrobbast à leur veuë en sa conionction, par eux appellée sa mort, pource qu'ils ne la voyoient point durant ce temps-là, qui estoit de trois fois vingt-quatre heures. De cette mesme façon se representant la nature du Soleil, il estoient tous estonnez de voir qu'à diuers temps ils s'esloignoit d'eux, & s'en approchoit, & qu'il y auoit des iours, les vns plus grands que les nuicts, les autres moindres, & les autres egaux. Toutes lesquelles choses furent cause que les esprits s'arresterent à les considerer, bien que toutesfois si materiellement, que cette contemplation n'alloit pas plus loing que leur veuë.

Ils s'estonnoient donc des effets de ces choses, & ne se soucioient point toutesfois d'en rechercher les causes; tellement qu'ils ne mettoient point en question s'il y auoit plusieurs Cieux, & ne s'en imaginoient qu'vn seulement. Ainsi ils ne pouuoient rendre raison, ny du changement de la Lune, ny des

mouuemens des autres Planetes, plus ou moins viſtes ou tardifs ; iuſques-là meſme qu'ils ne cognoiſſoient que les trois Aſtres nommez cy-deuant, pource qu'ils y trouuoient tant d'eſclat & tant de beauté à comparaiſon des autres, qu'eux ſeuls eſtoient capables de les mettre dans l'admiration. Quant aux Signes celeſtes, c'eſt dequoy ils ne s'aduiſerent iamais, ny moins encore de leurs influences. Ils appelloient le Soleil *Ynti*, la Lune *Cuilla*, & l'Eſtoille de Venus *Chaſca*, c'eſt à dire cheuelue, à cauſe qu'elle à pluſieurs rayons. Et d'autant qu'ils ne iugeoient des choſes que par les ſens, ils ſouloient auſſi arreſter leur veuë ſur les Plyades, & les admirer pour cette ſeule raiſon, que ces Eſtoilles iointes de prés leur ſembloient differentes des autres. Or comme il n'y auoit point de neceſſité qui les obligeaſt à la contemplation des autres Eſtoilles, ils ne s'y amuſoient pas auſſi, & ne donnoient point de nom particulier qu'à celles que nous auons dittes, les nommant toutes en general *Coyllur*, qui eſt le meſme qu'Eſtoille.

De leur façon de compter l'année, & comment ils cognoissoient les Solstices, & les Equinoxes.

CHAP. XXII.

QVelques grossiers que fussent les Yncas, si ne laisserent-ils pas de cognoistre que le mouuement du Soleil s'acheuoit dans vne année. Ce qu'ils denoterent par le nom *Huata*, c'est à dire *l'an*, bien qu'à le prendre en vne autre signification, ce mesme mot soit vn Verbe qui signifie *attacher*, sans changer ny la prononciation ny l'accent. Le menu peuple comptoit les années par les Recoltes, & tous ensemble cognoissoient les Solstices du Printemps, & de l'Hyuer d'vne façon extraordinaire. Dequoy ceux du pays laisserent des marques grandement visibles; qui furent huict tours, qu'ils firent à l'Orient, & autres huict au Ponent de la ville de Cozco, flanquées quatre à quatre; & deux desquelles, plus petites que les autres, & d'enuiron trois estages de hauteur, estoient posées entre deux autres beaucoup plus grandes. Les petites estoient à huict, dix, & vingt pieds l'vne de l'autre, & aux costez se voyoient rangees en pareille distance les deux autres tours, beaucoup plus grandes que celles qui en Espagne sont des eschaugueтes aux ports de mer, ou sur les fron-

tieres. Celles-cy seruoient comme de visée, afin de mieux descouurir, de maniere qne ce qu'il y auoit d'espace entre les petites tours par où le Soleil passoit à son leuer & à son coucher, estoit le poinct des Solstices, de telle sorte que les tours de l'Orient respondoient à celles du Ponent, pour preuue du Solstice du Printemps ou de l'Esté.

Pour le mieux verifier, l'Ynca se mettoit pour l'ordinaire en vn lieu commode, d'où il regardoit attentiuement, si le Soleil se leuoit & se couchoit entre les deux petites tours qui estoient à l'Orient & au Ponent, & ainsi par le moyen de la peine que se donnoient les plus habiles des Indiens à faire ces obseruations, ils se rasseuroient en l'Astrologie de leurs Sostices. Pedro de Cieca, Chapitre 92. fait mention de ces tours, & le P. Ioseph Acosta en dit aussi quelque chose au 3. Chapitre de son sixiesme liure. Mais ny l'vn ny l'autre n'en designent pas le poinct. Les Indiens les denotoient par des marques si grossieres, pour ne le sçauoir faire autremét, ny les demonstrer par les iours des moys, ausquels tels Solstices ont accoustumé d'arriuer. Car ils souloient compter les moys par les Lunes, & non par les iours, comme il sera dit cy-apres. Or bien qu'ils fissent châque année de douze Lunes, neantmoins pource que l'an solaire a vnze iours plus que le lunaire commun; comme ils n'auoient pas l'esprit d'aiuster l'vn de ces ans auecque l'autre, ils se seruoient pour cela du mouuement du Soleil, pour trouuer leur compte touchant les Solstices, & ne comptoient point par Lunes.

Lunes. De cette façon, ils diuisoient vn an d'auec l'autre, se seruant de l'année Solaire & non pas de la Lunaire pour l'obseruation du temps qu'il falloit semer la terre. Or bien qu'il y en ayt eu quelques-vns qui ont voulu dire qu'ils n'ignoroient point l'art de supputer egalement les deux années, à sçauoir la Solaire & la Lunaire, si est ce qu'il y a de l'apparence qu'ils se trompoient en leur Relation; la raison est, pource que si les Indiens eussent sceu faire cela, asseurement ils auroient marqué les Solstices par les iours des moys, ausquels ils arriuent ordinairement, sans qu'il eust esté besoing de faire des tours, ny de prendre tant de peine pour voir leuer le Soleil, & se coucher vis à vis d'elles. Ie me souuiens que ie les laissay sur pied l'an 1560. & si depuis ce temps-là l'on ne les a point abbattuës, par elles mesmes on pourra verifier encore si le lieu par où les Yncas souloient prendre garde aux Solstices, estoit vne des tours de la maison du Soleil, ou quelque autre endroit. Dequoy ie ne parleray point icy, pour n'en estre pas asseuré.

Ils cognoissoient encore les Equinoxes, & faisoient en ce temps-là de grandes solemnitez. En celuy de Mars, les habitans de Cozco souloient couper leurs Mayz, ou leurs bleds, & se resiouyr entre eux, principalement à Collcampara, qui estoit comme le iardin du Soleil. Mais sur tout en l'Equinoxe de Septembre ils celebroient vne des quatre principales festes qu'ils appelloient *Citua Raymi*, comme il sera dit en son lieu. Pour verifier l'Equinoxe, ils auoient de ri-

ches colomnes artiſtement trauaillées, & dreſſées au milieu des Paruis ou des places, qui eſtoient deuant le Temple du Soleil. Là s'aſſembloient leurs Preſtres, quand ils ſçauoient à peu prés que l'Equinoxe s'approchoit: & pour le cognoiſtre ils ſe donnoient le ſoing tous les iours de prendre garde à l'ombre que la colomne faiſoit. Car il faut remarquer que ces colomnes eſtoient poſées au centre d'vn cercle fort grand, & qui contenoit toute l eſtenduë & la largeur de la place. Du milieu de ce cercle ils tiroient vne ligne de l'Orient au Ponent, la longue experience leur ayant appris en quel endroit ils deuoient chercher leur poinct, & ainſi par l'ombre que la colomne faiſoit ſur la ligne, ils cognoiſſoient que l'Equinoxe approchoit. Que ſi elle occupoit pleinement le milieu, depuis le leuer du Soleil iuſques au coucher, & ſi à midy le Soleil meſme enuironnoit la colomne ſeule, ſans faire aucune ombre, de quelque coſté qu'on tournaſt la veuë, ils tenoient ce iour-là pour l'Equinoxial. Alors ils paroient ces colomnes de fleurs & d'herbes odorantes; puis ils y mettoient deſſus la chaire ou le Throſne du Soleil, où ils diſoient qu'il ſe venoit aſſeoir ce iour-là auec toute ſa lumiere, & qu'il s'arreſtoit à plein ſur ces Colomnes. Auſſi l'adoroient-ils particulierement ce meſme iour, auec les plus grandes demonſtrations qu'ils luy pouuoient donner de leur allegreſſe; & luy faiſoient de riches preſens d'or, d'argent, de pierrerie, & d'autres choſes de prix. Où il eſt à propos de remarquer, qu'à meſure que les Roys Yncas gai-

gnoient des Prouinces, les Amautas, qui eſtoient leurs Philoſophes, apprenoient par eſpreuue, que plus ils s'approchoient de la ligne Equinoxiale, & moins d'ombre faiſoient les Colomnes en plein midy; à cauſe dequoy celles qui eſtoient les plus proches de Quitu; & dans cette ville meſme & en ſon parage, iuſques à la coſte de la mer, eſtoient les plus eſtimées, pource que le Soleil y donnant à plein, n'y faiſoit aucune ombre à midy. Pour cette meſme raiſon ils reueroient plus ces Colomnes que les autres, pource diſoient-ils, qu'il falloit bien croire que le Soleil ne trouuoit point de ſiege plus agreable que celuy-là, puis qu'il prenoit plaiſir de s'y aſſeoir droitement, au lieu qu'il ne s'arreſtoit aux autres que de coſté. Voila les fables que ces Barbares ſe figuroient en leur Aſtrologie, où leur imagination ne paſſoit pas plus auant que les choſes qui s'offroient materiellement à leurs yeux. Or pource que telles Colomnes eſtoient à ces Indiens autant de ſujets d'Idolatrie, le Gouuerneur Sebaſtien de Belalcaçar fit abattre celles de toute la Contrée de Quitu, & ce qu'il y en auoit par tout le Royaume fut auſſi demoſly par les autres Capitaines Eſpagnols.

De ce qu'ils croyoient des Eclypses du Soleil & de la Lune.

CHAP. XXIII.

ILs souloient compter par Lunes les mois de leur année, qu'ils appelloient *Quilla*, à le prendre d'vne Lune nouuelle à l'autre; Et n'y auoit point de mois qui n'eust son nom particulier, comme la Lune l'auoit aussi, par le croissant de laquelle ils comptoient les demi-mois, & les semaines par les quartiers, n'ayant aucuns noms pour en specifier les iours. Pour le regard des Eclypses du Soleil & de la Lune, ils les sceurent bien considerer auec admiration, mais non pas en cognoistre la cause. Quand le Soleil s'eclypsoit, ils disoient qu'il estoit fasché contre eux, pour quelque faute qu'ils auoient commise, puis que sa face en estoit toute troublée comme celle d'vn homme en colere; & là dessus, à la maniere des Astrologues, ils pronostiquoient qu'il leur arriueroit bien-tost quelque grande punition. Ils en disoient de mesme de l'Eclypse de la Lune; qu'ils croyoient estre malade, quand ils la voyoient noircie, & asseuroient que si elle acheuoit de s'obscurcir, elle mourroit asseurement, & tomberoit du Ciel, si bien qu'ils periroient tous, & la fin du monde arriueroit; Ce qui leur donnoit si fort l'alarme qu'aussi-tost qu'elle commencoit à Escly-

pſer, ils ſe mettoient à faire vn grand bruit, auec des Trompettes, des Cornets, des Atabales, & des Tambours. Auecque cela, ils attachoient les chiens, & leur donnoient plusieurs coups, pour les faire abboyer, comme s'ils euſſent inuoqué la Lune, qu'ils croyoient auoir de l'affection pour ces animaux, à cauſe d'vn ſignalé ſeruice, qu'elle en auoit receu autrefois; tellement que par cette plaiſante fable, ils s'imaginoient qu'oyant leurs pitoyables abbois, elle prendroit pitié d'eux, & s'eſueilleroit de l'aſſoupiſſement que ſa maladie luy cauſoit.

Mais quelque extrauagant que fuſt ce conte, il ne l'eſtoit pas tant que ce qu'ils s'imaginoient des taches noires qui ſe voyent ſur la face de la Lune. Car cette autre fable auoit ie ne ſçay quelle conformité auec celle des anciens Gentils, par laquelle ils feignoient que Diane aimoit les chiens & la chaſſe; au lieu que celle-cy eſtoit tout à fait brutale, & contre le ſens commun. Ils diſoient donc que le Renard s'eſtant rendu amoureux de la Lune pour ſon extreme beauté, s'auiſa vn iour de monter au Ciel pour ſe ioindre à elle. Comme en effet il l'embraſſa ſi eſtroitement, qu'à force de la ſerrer & de la baiſer, il luy fit les taches qui ſe remarquent en elle. Ce qui eſt ſans doute, vne fable ſi ſottement inuentée, qu'apres celle-là, ie ne penſe pas qu'il en faille chercher d'autre, pour faire voir l'impertinence de ces Barbares. Or tandis que la Lune eſtoit ainſi malade, ils incitoient les enfans & les ieunes garçons à l'inuoquer, les larmes aux yeux, & à faire de grands cris,

en l'appellant *Mama Quilla*, c'est à dire *la mere Lune* la priant au reste de ne se point laisser mourir, de peur que sa mort ne fust cause de leur perte vniuerselle. A quoy les hommes & les femmes respondoient confusement, auec vn bruit si estrange, qu'il n'est pas possible de s'en imaginer vn semblable.

Ainsi selon que l'Eclypse auoit esté grande ou petite, ils iugeoient plus ou moins de la maladie de la Lune Que si elle s'obscurcissoit entierement, ils la croyoient morte, & apprehendoient à tout moment qu'elle ne tombast, pour les faire perir tous; Ce qui leur faisoit redoubler leurs pleurs & leurs plaintes, cóme gens qui pensoient estre à la fin du monde. Au contraire quand ils voyoient quelle reprenoit peu à peu sa lumiere, ils disoiét qu'elle cómençoit à se bien porter, & que le Pachacamac, qui soustenoit l'Vniuers, l'auoit guerie, luy commandant expressement de ne mourir pas, depeur que tout le monde ne perist. Mais lors qu'elle s'esclaircissoit à l'accoustumée, ils se resiouïssoient tous de sa guerison, & la remercioient humblement de ce qu'elle n'estoit point tombee; dequoy ie puis parler au vray pour l'auoir veu plusieurs fois. Ils appelloient le iour *Punchan*, la nuict *Tuta*, & le matin *Pacari*, ioint qu'ils auoient des noms particuliers, pour denoter les autres parties du iour & de la nuict, comme le leuer de l'Aurore, la mynuict, & l'heure de midy.

Ils admiroient fort les effets de l'Esclair, du Tonnaire, & de la Foudre, & les appelloient tous trois ensemble *Yllapa*, sans que toutesfois ils les adorassent

comme Dieux. Ils les auoient neantmoins en grande veneration, & les tenoient pour les valets du Soleil, qu'ils croyoient faire leur residence en l'air. Par mesme moyen ils rendoient beaucoup d'honneur à l'Arc-en-Ciel tant pour la merueilleuse beauté de ses couleurs, que pour la connoissance qu'ils auoient qu'elles venoient du Soleil; ce qui fut cause que les Roys Yncas le prirent pour leur deuise. A quoy il faut adiouster que chacune de ces choses auoit son logement à part dans la maison du Soleil, comme il sera dit en son lieu. Ils s'imaginoient que les taches noires, qui se remarquent en cette longue trace que les Astrologues appellent vulgairement le chemin de laict, representoient la figure d'vne Brebis, qui alaitoit vn Aigneau, comme ils me le monstroient quelquefois à moy-mesme, disant; voyez vous la teste de la Brebis, voyez vous bien l'Aigneau, & le corps de tous les deux? Mais quelque demonstration qu'ils n'en fissent, ie ne pouuois me l'imaginer, & ne voyois que des taches noires.

De ces impressions & de ces figures d'Astrologie, ils en traçoient la peinture en leur imagination; & ne faisoient des pronostiques ny des iugemens que du Soleil, de la Lune, & des Cometes, qu'ils tenoient pour des choses estranges & grandes, qui presageoient la mort des Roys, & la destruction des Royaumes, & des Prouinces, comme nous remarquerons plus particulieremēt cy-aprés, en vn endroit où il sera parlé de quelques Cometes. Toutesfois leurs pronostiques ordinaires auoient pour fonde-

mens les songes, & les Sacrifices, plustost que les Estoilles, & les impressions de l'air. Mais sur tout les predictions qu'ils tiroient des songes estoient si estranges, & si effroyables à les ouyr raconter, que pour ne scandaliser les ames vulgaires, ie suis bien-ayse de les passer sous silence. Quant à la Planete de Venus, pource qu'ils la voyoient, tantost au matin, & tantost au soir, ils disoient que telle chose arriuoit à cause que le Soleil, souuerain Roy des Estoilles, vouloit que celle cy, comme la plus belle de toutes, se tint tousiours prés de luy; & qu'elle marchât deuant ou derriere, selon qu'il le iugeoit à propos.

Quand ils voyoient que le Soleil se couchoit, & qu'il sembloit se precipiter dans la mer, qui en toute l'estenduë du Peru est du costé du Ponent, ils disoient qu'il entroit dedans, où par la violence de sa chaleur, il desseichoit la plus-part des eaux, & qu'à l'imitation d'vn bon nageur, il faisoit le plongeon par dessous la terre, qu'ils croyoient estre sur l'eau, pour sortir le iour d'apres des portes de l'Orient; ce qu'ils ne disoient que du coucher du Soleil, sans parler de celuy de la Lune, ny des autres Estoilles. De toutes lesquelles choses, que les Yncas tenoient pour vrayes en leur Astrologie, on peut inferer qu'ils n'y estoient gueres sçauans. Passons maintenant à la Medecine, & disons de quelle façon ils en vsoient.

De la

De la cognoiſſance qu'ils auoient de la Medecine, & de la Methode par eux obſeruée en la gueriſon de leurs maladies.

CHAP. XXIV.

ILs tenoient pour vne choſe vtile & neceſſaire l'euacuation par les Medecines, & par la ſaignée, qu'ils ſouloient faire aux bras & aux cuiſſes, ſans ſçauoir ny à quelles maladies elle ſeruoit, ny quelle eſtoit la diſpoſition des veines; & ſans y entendre d'autre fineſſe, ſinon qu'ils ouuroient la veine la plus proche de l'endroit où eſtoit le mal. Que s'ils auoient de grandes douleurs à la teſte, ils ſe faiſoient ſaigner au plus haut du nez, à ſçauoir entre les deux ſourcils. Quant à leur lancette, elle n'eſtoit autre que la pointe d'vn caillou, qu'ils attachoient à vn petit baſton fendu en deux; puis ils l'appliquoient ſur la veine, qu'ils ouuroient auec moins de douleur que n'en font les lancettes ordinaires. Pour le regard des Medecines, ils s'en ſeruoient au hazard, ſans ſçauoir ny connoiſtre les humeurs par l'vrine, où ils ne regardoient iamais, ny quelle choſe c'eſtoit que le Phlegme, la Colere, & la Melancolie.

Ils ſe ſouloient purger quand ils ſe ſentoient peſans & chargez d'humeurs, bié que toutesfois ils fuſſent plus ſains que malades, & ne prenoiét pour tout

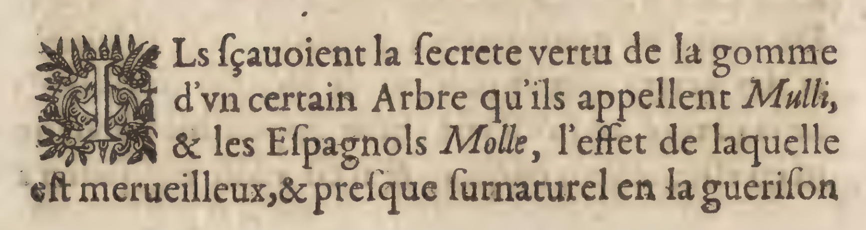
remede que d'vne certaine racine blanche, à peu prés ſemblable à des nauets. La doze eſtoit d'enuiró deux onces, tant du maſle que de la femelle, qu'ils piloient par égales parties, & l'aualoiét dans de l'eau, ou dans vn certain breuuage dont ils vſoient ordinairement. Si toſt qu'ils auoient pris cette medecine, ils ſe mettoient au Soleil, afin qu'il leur eſmeut les humeurs par ſa chaleur, & que l'operation en fuſt meilleure; Comme en effet vne heure apres, ils ſe ſentoient ſi eſbranlez par tout le corps, qu'ils ne ſe pouuoient ſouſtenir. Car alors ſemblables à ceux qui n'ont pas accouſtumé d'aller ſur la mer, ils auoient de grands maux de cœur, & la teſte leur tournoit; outre qu'ils n'auoient ny nerf ny veine aux bras ou aux cuiſſes, ny aucune iointure en leur corps, où il ne leur ſemblaſt ſentir des fourmis, qui les faiſoient friſſonner. Que s'il faut parler plus particulieremẽt de la qualité de ce remede, ie diray qu'il a cela de propre de faire aller par bas & par haut tous ceux qui en prennent, & de les affoiblir tellement, qu'on diroit à tout coup qu'ils s'en vont rendre l'eſprit. Ils perdent tout appetit tant que cela dure, & iettent tout ce qu'ils ont d'humeurs dans le corps, iuſques à des vers. Mais enfin apres que la Medecine a bien operé, ils ſe ſentent ſi affamez, qu'ils ne demandent qu'à manger, comme ie l'eſprouuay moy-meſme à deux diuerſes fois que l'on me fit prendre de cette racine, pour me guerir d'vn mal d'eſtomach. Ces euacuations & ces ſaignées ſe faiſoient par l'ordonnance du plus experimenté d'entre-eux, & particulierement de

certaines vieilles, telles que ſont parmy nous les ſages femmes, & de leurs herboriſtes, dót il y en auoit de tres-excellens au temps des Yncas, qui cognoiſſoient la vertu de pluſieurs plantes, & les enſeignoiét par tradition à leurs deſcendans. Ceux-cy paſſoient ordinairement pour de fort grands Medecins, & ne s'employoient qu'à la gueriſon des Roys & des perſonnes de leur ſang, ou bien des Curacas, & de leurs Parens. Quant à ceux du commun, ils ſe gueriſſoient les vns les autres par l'vſage des remedes, dont ils auoient appris les vertus de pere en fils. S'il arriuoit que les enfans qui eſtoient à la mamelle, euſſent quelque maladie, ils les lauoient d'vrine au matin, & les enueloppoient auecque leurs langes; iuſques-là meſme, qu'ils luy en donnoient à boire. Auecque cela lors qu'en la naiſſance d'vn enfant, il luy coupoient le nombril, ils luy laiſſoient le boyau de la longueur d'vn doigt, & le gardoient auecvn grand ſoing, apres qu'il eſtoit tombé; puis ils le luy donnoient à ſuccer, s'il eſtoit malade. Dequoy pour mieux s'aſſeurer, ils luy faiſoient tirer la langue; & s'ils voyoient qu'elle fuſt blanche, ils tenoient cela pour vne marque d'indiſpoſition, ſi bien qu'ils luy donnoient alors le boyau, afin qu'il le ſuçaſt, & il falloit que ce fuſt le ſien propre, pource que celuy d'vn autre ne luy pouuoit ſeruir, à ce qu'ils diſoient. De vous dire maintenant s'il y auoit en ces choſes-là des vertus ſpecifiques, & de ſecretes proprietez de la nature, ce m'eſt vne choſe impoſſible, pour ne m'en eſtre iamais enquis, & n'en auoir oüy parler à

perſonne. Ils ne ſçauoient ny l'art de taſter le pouls, ny de iuger d'vne vrine ; & toute la connoiſſance qu'ils auoient de la fievre ne ſe fondoit que ſur l'exceſſiue chaleur du corps, outre qu'ils ſe purgeoient, & ſe faiſoient ſaigner, auant que tomber malades. Car lors qu'ils l'eſtoient, ils vſoient ſimplement d'vn bon regime de viure, & laiſſoient faire le reſte à la nature, ſans recourir aux remedes. Ils ne ſçauoient ce que c'eſtoit de cliſteres, ny d'onctions, & d'emplaſtres, dont ils n'vſoient que fort rarement, & les faiſoient de choſes communes. En vn mot peu s'en falloit que le menu peuple, & les pauures gens qui eſtoient parmy eux, ne ſe traitaſſent en beſtes. A quoy i'adiouſte pour concluſion, que le froid ou le friſſon de la fiévre tierce ou quarte eſtoit par eux appellé *Chuechu*, c'eſt à dire trembler, & le chaud *Ruppa*, qui eſt le meſme que ſe bruſler, & qu'ils apprehendoient grandement ces maladies, à cauſe des extremitez du froid & de la chaleur.

De la cognoiſſance qu'ils auoient des Plantes medecinales.

CHAP. XXV.



ILs ſçauoient la ſecrete vertu de la gomme d'vn certain Arbre qu'ils appellent *Mulli*, & les Eſpagnols *Molle*, l'effet de laquelle eſt merueilleux, & preſque ſurnaturel en la gueriſon

des playes. L'herbe *Chillca* chauffée sur vn rechaud, est admirable à guerir les douleurs froides des iointures, & mesme les cheuaux qui ont les pieds gastez ou les nerfs foulez. Ils se seruent aussi d'vne certaine racine, comme celle du Chien-dent, mais qui est vn peu plus grosse, pour fortifier les dents, & les genciues, & y faire venir la chair. Pour cét effet ils ont accoustumé de la mettre sur vn rechaud, & de l'approcher du feu, puis quand elle est bien chaude, & presque rostie, ils la couppent à belles dents, & la mettent entre les genciues, où ils la laissent vn peu de temps, iusques à ce qu'elle se refroidisse, auec vne extreme douleur du patient, à qui ce Caustique brusle la bouche. Ceux qui vsent de cette racine se l'appliquent auant que se mettre au lict, & le lendemain matin ils ont les genciues blanches comme de la chair qu'on auroit échaudée; Ce qui les incommode si fort, qu'ils sont deux ou trois iours sans masscher, ny sans pouuoir prendre que des choses liquides. Mais enfin cette chair bruslée vient à tomber, & au dessous d'elle s'en descouure vne autre extremement belle & vermeille. Ils se renouuellent ainsi les genciues de temps en temps. Ce que ie voulu moy-mesme esprouuer vne fois, sans que i'en eusse besoing; mais ie me souuiens que ie quittay là bien viste cette racine, comme ie vis qu'elle me brusloit.

Ils se seruoient à diuerses fins de l'herbe ou de la plante que nous appellons vulgairement du *Tabac* & les Indiens *Sayri*, qu'ils prenoient par les narines pour se descharger le cerueau. A quoy certes elle est

extremement propre, & a plusieurs autres vertus, que l'experience a fait cognoistre aux Espagnols, qui la nomment pour cét effet, *L'herbe saincte.* I'obmets cette autre Plante que les Indiens appellent *Mateellu*, les proprietez de laquelle sont presque miraculeuses, pour la guerison du mal des yeux. Elle croist dessus le bord des ruisseaux, n'ayant qu'vn pied de hauteur, ny qu'vne seule feüille, qui est toute ronde, & ne peut mieux estre comparée qu'à celle que les Espagnols nomment vulgairement *Oreja de Abad* ou, *Oreille d'Abbé*, qui naist sur les toits en temps d'Hyuer. Les Indiens la mangent creuë, & le goust en est fort bon. Que si on la masche, & si vn peu auant que se coucher l'on en met le jus & le marc en forme d'emplastre sur les paupieres des yeux malades, serrant le tout d'vn bandeau, pour empescher l'herbe de tomber; quelque taye qu'ō y puisse auoir, elle la dissipe dans vne nuict, & guerit le mal entierement, pour violente que soit la douleur, & quelque accident qu'il y puisse auoir.

Ie rapporteray icy pour preuue de mon dire, que ie mis vn iour de cette mesme herbe sur l'œil d'vn ieune homme, qui l'auoit presque hors de la teste, auec vne inflammation si grande, qu'il sembloit estre tout en feu, ioint qu'il s'y estoit fait dessus vne certaine carnosité, qui tomboit presque sur la ioüe, & empeschoit qu'on ne discernât le blanc de l'œil d'auecque le noir. Dequoy l'effet fut si merueilleux, que la premiere nuict qu'on y mit de la mesme herbe, l'œil se remit aussi-tost en son assiete naturelle,

& la seconde il fut entierement guery. I'ay veu depuis en Espagne ce mesme ieune homme, qui m'a dit qu'il ne void pas si clair de l'autre œil que de celuy dont il auoit esté si fort malade. I'appris à connoistre cette plante d'vn Espagnol qui me la monstra, & qui me iura de plus, qu'ayant esté sur le poinct de perdre la veuë, il l'auoit recouurée en deux nuicts, par la vertu de cette herbe. Aussi quelque part qu'il la vist, il la baisoit mille fois ; puis se la mettoit sur les yeux & sur la teste, & ne cessoit de rendre graces à Dieu, de ce qu'il luy auoit suscité vn si bon remede pour le guerir. A cette plante i'en pourrois adiouster plusieurs autres, dont les Indiens mes parens souloient vser en leurs maladies. Mais pource que ie ne m'en souuiens pas, ie suis contraint de les passer sous silence.

L'on peut voir par là que les Indiens Yncas du Peru se seruoient ordinairement de simples, pour se guerir de leurs maux, & non pas de medecines composées. Que s'il est vray qu'ils estoiẽt si peu soigneux de leur santé, qui est la chose du monde la plus importante, qu'ils negligeoient d'apprendre la methode & les moyens de la conseruer ; il est bien à croire qu'ils n'estoient non plus sçauans en la Philosophie naturelle ny en l'Astrologie, qu'en la Medecine, & encore moins en la Theologie. La raison est, pource qu'ils n'auoient pas l'esprit assez haut, pour l'esleuer iusques aux choses inuisibles ; si bien que toute leur Theologie estoit comprise dans le seul nom de Pachacamac. Mais les Espagnols ont esprou-

ué depuis ce temps-là les proprietez de plusieurs choses qu'ils ont parmy eux, qui sont fort propres à la Medecine, & particulierement le Mayz, qu'ils appellent *Cara*. Ce qu'ils ont appris en partie par les aduis que les Indiens leur en ont donnez; & en partie aussi pour auoir Philosophé sur la nature des choses, qu'ils voyoient; tellement que l'experience leur fait voir, qu'outre que le Mayz a beaucoup de suc & de substance, pour la nourriture du corps humain, il est fort propre à guerir les maux des reins, les douleurs de la vessie, la grauelle, & les retentions d'vrine. Dequoy ils se sont aduisez, pour auoir pris garde qu'il n'y a presque point d'Indiẽs qui soiẽt trauaillez de ces maladies, à cause de leur boisson ordinaire, qui est faite de Mayz, & assez commune à plusieurs Espagnols, qui sont suiets à tels maux; Ioint que pour en guerir quantité d'autres, les Indiens font de ce Mayz vne maniere d'emplastre.

De ce qu'ils sçauoient de Geometrie, de Geographie, d'Arithmetique & de Musique.

CHAP. XXVI.

ILs sçauoient la Geometrie, pource que cette cognoissance leur estoit necessaire pour mesurer leurs terres, & en faire le partage entre-eux. Toutesfois ils ne la possedoient que materiellement; non par la hauteur des degrez,

des degrez, ny par vne ſupputation ſpeculatiue, mais par le moyen des niueaux, des neuds, & des petits caillous, dont ils vſoient à faire leurs comptes; Dequoy ie ne parleray pas icy, pource que i'aurois de la peine à me faire entendre. Quant à la Geographie, ils en eurent aſſez de cognoiſſance, pour tirer des plans, & faire des modelles, & des deſſeins de leurs Prouinces & de leurs villes; Car pour le regard des autres, ils ne s'en ſoucioient point, & les tenoient pour indifferentes. Ie me ſouuiens à ce propos d'auoir veu repreſentée à leur mode la ville de Cozco, & vne partie de ſa frontiere, enſemble les quatre chemins principaux, le tout fait de terre, de caillous, & de petits baſtons ajuſtez à leur compte, & à leur meſure, auecque ſes places, ſes Carrefours, & ſes ruës; iuſques là meſme qu'on y remarquoit les trois ruiſſeaux qui paſſent par cette ville, ce qui eſtoit vne choſe admirable à voir.

Là ſe voyoit encore repreſenté le payſage d'alentour auec ſes Montagnes, ſes Colines, ſes Coſtaux, ſes Plaines, ſes Riuieres, & ſes Ruiſſeaux; le tout ſi naïuement, que le meilleur Coſmographe du monde n'euſt pas eu l'eſprit de le mieux faire. Ils auoient fait ce modele, pour le mõſtrer à vn Viſiteur, nommé Damian de Vaudera, qui auoit des lettres expediées en Chancellerie, portant commiſſion de s'enquerir combien il y auoit de villes & d'habitans en la Prouince de Cozco; Et pour cela meſme il y eut d'autres Viſiteurs enuoyez exprés, par toutes les autres Contrées du Royaume. Ce deſſein, ou pour mieux dire

ce plan de Cozco, que ie vis moy-mesme, auoit esté fait à Muyna, que les Espagnols nomment *Mohima*, qui est à cinq lieuës de cette Ville, à le prendre du costé du Sud; & i'eus le bon-heur de me trouuer en cette visite, qui se fit de la plus-part des villes, & des Indiens, qui estoient du gouuernement de Garcilasso de la Vega mon cher Seigneur.

Pour ce qui est de l'Arithmetique, l'on ne peut mettre en doute qu'ils n'y excellassent, & que les preuues qu'ils en donnoient ne fussent visibles, & merueilleuses. Car ils se seruoiét pour cét effet, comme i'ay dit cy-deuant, de plusieurs neuds, qui estoiét en des ficelles de diuerses couleurs, auec quoy ils rendoient compte de tout ce qu'il y auoit d'imposts & de contributions dans le Royaume de l'Ynca. Auecque ces neuds ils sommoient, deduisoient, & multiplioient leurs comptes, ou pour leur charge, ou pour leur descharge; Et afin de sçauoir à quoy châque ville estoit obligée, ils en faisoient les partitions auec des caillous, & des grains de Mayz; & les faisoient si bien, qu'ils trouuoient tousiours leur compte. Cela leur estoit d'autant plus aysé, qu'en matiere d'affaires de paix ou de guerre, soit qu'il fust question de Vassaux, de tributs, de troupeaux, de Loix, ou de Ceremonies & de toutes les autres choses dont il leur falloit respondre, ils auoient des Maistres des Comptes expressement establis; & qui les rendoient facilement, pource qu'ils ne s'estudioient qu'à cela; ioint qu'ils mettoient à part le Compte de châque chose qui se faisoit par fils, ou par

eſcheueaux, qui leur tenoient lieu de Cahiers ſeparez. Ainſi bien que leur grãd Threſorier euſt deux ou trois charges enſemble, tant du plus que du moins, ſi ne laiſſoit-il pas de les faire, pour le bon ordre qu'il y obſeruoit, en mettant à part le compte de châque choſe. Dequoy nous parlerons plus amplement cy-apres, quand nous traiterons de leur methode à compter par fils & par neuds, & de quelle façon ils s'entendoient.

Ils n'eſtoient pas bien verſez en la Muſique, & en ſçauoient neantmoins quelques accords, dont les Colias Indiens ſouloient vſer en certains inſtrumẽts, qu'ils faiſoient auec quatre ou cinq tuyaux de roſeau attachez enſemble, châcun deſquels auoit vn poinct plus haut que l'autre en façon de tuyau d'Orgue; Si bien que de tous enſemble ſe formoit vne harmonie de quatre tons differens, qui ſont le deſſus, la taille, la haute-contre, & la baſſe. Quand quelque Indien ioüoit de cét inſtrument, vn autre luy reſpondoit en accord de quinte, & en toute ſorte de tons, qu'ils hauſſoient ou baiſſoient plus ou moins, ſans aucune diſſonance. Ils ne ſe connoiſſoient point à la diminution des points de Muſique, les leurs eſtants tous entiers, & d'vne ſeule meſure. Quant à leurs ioüeurs d'inſtrumens ils eſtoient Indiens, & l'on y dreſſoit les grands Seigneurs, pour eſtre de la Muſique du Roy. Car bien que leur maniere de chanter fuſt extremement groſſiere, elle n'eſtoit pas commune neantmoins, & ils auoient aſſez de peine à l'apprendre. Leurs Fluſtes eſtoient de quatre ou cinq points,

comme celles de nos Bergers, & châcune s'accordoit à part, pource qu'ils ne sçauoient pas l'art de les accorder ensemble, s'il falloit faire quelque concert. Ils y chantoient dessus des airs à leur mode, dont les paroles estoient en vers mesurez, composez par galenterie sur le suiet de leurs amours, & des mescontentemens ou des faueurs, qu'ils receuoient de leurs Maistresses.

Châque chanson auoit son ton particulier, tellement qu'on n'en pouuoit dire deux differentes sur vn mesme ton. La raison est, pource qu'vn Amant, qui vouloit donner vne serenade à sa Dame, suiuoit le mouuement de sa passion, quand il ioüoit de son Flageollet; & par la diuersité du ton, ou ioyeux, ou triste, il faisoit sçauoir à sa Maistresse, & à tous ceux qui l'oyoient, la disgrace ou le plaisir de son ame, selon le traitement ou bon ou mauuais que luy faisoit la personne aimée. De cette façon s'il eust dit deux differentes chansons sur vn mesme ton, l'vne eust apporté du desordre à l'autre, & empesché le Galand de se faire entendre, ce qui estoit sa principale intention, comme s'il eust deu parler auecque sa Fluste, & exprimer ses pensées. Ie rapporteray à ce propos, qu'vn Espagnol ayant trouué de nuict à heure induë dans vne ruë de Cozco vne Indienne, qu'il connoissoit, la voulut mener en son logis. Surquoy l'Indienne le priant de l'excuser; Sçays-tu bien, luy dit-elle, que cette Fluste que tu oys maintenant, de laquelle mon Seruiteur ioüe en la prochaine Colline, m'appelle auec tant de passion & de tendresse, qu'il faut

necessairemẽt que ie m'y en aille. Laisse moy donc ie te prie, car la violence de mon amour m'emporte de ce costé-là, & veut que ie sois sa femme, & luy mon mary.

Ils ne chantoient point au son de la Fluste, les vers qu'ils composoient sur leurs guerres, & sur leurs valeureux faits d'armes, pource qu'ils ne s'addressoient point à leurs Maistresses, tellement qu'ils n'en vsoient qu'en leurs principales festes, en leurs victoires, & en leurs triomphes, pour representer ce qu'ils auoient fait de memorable. Quand ie sortis du Peru, qui fut en l'année 1560. ie laissay dans Cozco cinq Indiens, qui estoient si habiles à ioüer de toute sorte de Flustes, qu'il n'y auoit point de tablature sur l'Orgue, à laquelle ils ne s'accordassent à l'ouuerture du liure. Ces ioüeurs d'instrumens estoient à Iean Rodriguez de Villa Lobos, qui estoit habitant de cette ville, & maintenant, qui est l'an 1602. l'on tient qu'il y a quantité d'Indiens qui excellent en la Musique, & à ioüer de ces mesmes instruments. Quoy qu'il en soit, lors que i'estois dans le pays, ils ne souloient point chanter; & le faisoient à mon aduis, pource qu'ils n'auoient pas la voix bonne, ou du moins ils ne l'exerçoient point; comme au contraire il s'y trouuoit quantité de Mestiz, qui l'auoient excellente.

De la Poësie des Yncas Amautas, qui sont leurs Philosophes, & des Harauicus, ou de leurs Poëtes.

CHAP. XXVII.

LEs Amautas, ou si vous voulez, leurs Philosophes estoient grandement bien versez, à composer des Comedies, & des Tragedies aussi, qu'ils representoient deuant leurs Roys & les Seigneurs de la Cour aux iours de leurs festes solemnelles. Ceux qui en ioüoient les personnages n'estoiēt pas gens du cōmun, mais tous Gentilshommes & fils de Curacas, qui estoient eux mesmes de la partie auec des Maistres de Camp; Ce qu'ils faisoient à dessein, afin de faire voir en leur naturel les actes des Tragedies, dont les arguments estoient fondez la plus-part sur des actions militaires, & sur les triomphes, les victoires, les faits memorables, & les grandeurs de leurs Roys, ou des autres hommes Illustres. Quant aux Comedies elles traitoient du mesnage des Champs, du commerce du monde; & de telles autres choses domestiques & familieres, ou qui touchoient les euenemens de la vie humaine. Si tost que la Comedie estoit acheuée, les Acteurs s'alloient asseoir en leur place, châcun selon sa qualité : Au reste les Intermedes n'en estoient ny sales, ny vils, ny abiets. Car lon n'y

traitoit que de choſes graues, honneſtes, & ſententieuſes, ioint que ceux qui auoient le mieux fait, & recité leurs vers de meilleure grace, receuoiẽt pour prix des ioyaux, & d'autres preſens qui valoient beaucoup.

Quant à leurs vers ils en faiſoient de courts & de longs, où ils obſeruoient la meſure des ſyllabes, & s'en ſeruoient ordinairement en des matieres d'amour, auec des tons differents, comme ie penſe auoir dit cy-deuant. A quoy i'adiouſte qu'ils ſouloient auſſi eſcrire en vers les faits memorables de leurs Roys, & des autres fameux Yncas, comme auſſi les grandes actions de leurs principaux Curacas; Ce qu'ils enſeignoient par tradition à leurs deſcẽdans, afin de leur remettre en memoire les vertus de leurs Predeceſſeurs, & les induire à les imiter. En ces vers, qu'ils ne faiſoient pas longs, afin de les pouuoir retenir plus facilement, ils n'vſoient d'aucunes conſonantes, & ils reſſembloient pour l'ordinaire à cette ſorte de poëſie que l'on appelle en Eſpagnol *Redondilla*, qui eſt vne eſpece de balade ou de Rondeau. Il me ſouuient à ce propos d'vne chanſon amoureuſe, ne contenant que quatre vers, qu'il eſt à propos que i'allegue icy, pour monſtrer auec quel art ils abregeoient leurs penſées, quelques groſſieres qu'elles fuſſent. Or ce qu'ils faiſoient ainſi leurs vers courts en des ſuiets d'amour, eſtoit afin qu'on les peuſt chanter plus aiſément ſur la Fluſte. Ie voudrois bien par meſme moyen marquer icy leurs points & leurs notes en façon de tablature d'Orgue, ſi ie ne iu-

geois qu'en ce trauail il y auroit plus d'impertinence que de proffit.

Voicy les vers de la chanſon dont il eſt queſtion.

Caylla Llapi Punnunqui Chaupituta Samuſac.	C'eſt à dire,	*Au Chant* *Tu dormiras:* *A la minuict* *Ie viendray.*

Où il faut remarquer qu'il euſt plus proprement dit *viendray*, ſans vſer du pronom, *Ie*, faiſant trois ſyllabes du verbe, comme c'eſt la couſtume des Indiens de ne point nommer la perſonne, mais bien de la comprendre dans le Verbe pour la meſure du vers. I'obmets, que les Yncas, qui eſtoient Poëtes, qu'ils appelloient *Harauec*, c'eſt à dire *inuenteurs*, en compoſoient de pluſieurs autres manieres. Surquoy ie rapporteray que dans les memoires du Reuerend Pere Blas Valera i'ay trouué des vers d'vne autre ſorte, qu'il appelle ſpondaïques, qui ſont tous de quatre ſyllabes, pour en marquer la difference d'auec ceux-cy, où quelquesfois il n'y en a que trois. En ces vers, qui ſont eſcrits en Indien, & qu'il a traduits en Latin, il eſt traité de l'Aſtrologie. Car ſes paroles font voir, que les Poëtes Yncas qui les ont compoſez, ont voulu Philoſopher ſur les cauſes ſecondes que Dieu a miſes en la Region de l'air, comme ſont le Tonnerre, l'Eſclair, la Foudre, la Greſle, la Neige, la Pluye,

la Pluye, cóme ils le donnent à entendre par les mesmes vers que nous examinerons cy-apres. Ils les ont cópoſez ſans doute ſur le ſuiet d'vne fable qu'ils tiennent par tradition, qui eſt la ſuiuante. Ils diſent que le Souuerain Createur de toutes choſes, a mis dans le Ciel la fille d'vn Roy, qui tient en main vne cruche pleine d'eau, pour la reſpandre icy bas toutes les fois que la terre en a beſoing. A cela ils adiouſtent, qu'vn ſien frere caſſe cette cruche quand il en eſt temps, & que du bruit qu'elle fait quand on la rompt, ſe forment les Tonnerres, les Foudres, & les Eſclairs. Et d'autant que les effets de telles choſes, appartiennét à des hommes, qui ſont pour l'ordinaire plus farouches que les femmes, ils veulent auſſi que ce ſoient eux qui les produiſent; comme au contraire ils font cauſer à la femme, la Greſle, la Pluye, & la Neige, pource qu'elle eſt d'vne complexion plus delicate, & plus tendre que le maſle. Cette fable preſuppoſée, ils tiennent qu'vn de leurs Yncas, qui eſtoit grand Poëte, & grand Aſtrologue, compoſa ces vers pour loüer les excellentes vertus de cette Dame, que Dieu luy auoit données pour en faire part aux creatures d'icy-bas. Le P. Blas Valera dit auoir trouué cette fable & ces vers parmy les neuds & les Comptes de certaines Annales fort anciennes, & denotées par des filets de diuerſes couleurs; Qu'au reſte il auoit appris la tradition ou le ſecret de l'vn & de l'autre de ceux qui auoient la charge de ces neuds, & de tenir compte des années hiſtoriques; & que s'eſtant d'abbord eſtonné de ce que la

connoiſſance de leurs Amautas alloit ſi auant, il auoit eſcrit & retenu ces vers là pour les donner au public. De moy ie ne doute point que cette fable ne fuſt introduite parmy eux, & meſme ie me ſouuiens de l'auoir ouye aſſez ſouuent en mon enfance, auec plu-ſieurs autres contes ſemblables que mes parens me ſouloient faire. Dequoy ie ne daignois point leur demander la ſignification, pource qu'eſtant ieune ie ne conſiderois pas les choſes de ſi prés. Et d'autant que tout le monde n'entend pas l'Indien ny le Latin, ie me ſuis aduiſé de mettre ces vers en noſtre vulgaire, m'arreſtant pluſtoſt à la ſignification de ma langue maternelle que de la Latine. Car auec ce que ie n'y ſuis pas bien ſçauant, i'acquis ce peu de connoiſſance que i'en ay à trauers les armes & les cheuaux, ou parmy la poudre & les harquebuſes, au temps que la guerre eſtoit le plus allumée en mon pays, à quoy ſans mẽtir ie me ſuis plus eſtudié que ie n'ay fait aux Sciences. Le R. P. Blas Valera a imité en ſon Latin les quatre ſyllabes du langage Indien en châque vers; dequoy ie confeſſe qu'il s'eſt mieux acquitté que moy, pource qu'il eſt impoſſible d'obſeruer cela dans la traductionEſpagnole, à cauſe qu'il faut donner toute entiere la ſignification des paroles Indiennes, dont les vnes ont plus de ſyllabes, & les autres en ont moins. *Ruſta* eſt vn mot particulierement affeté aux filles du ſang Royal, d'autant que pour dire vne fille du commun, ils vſent du nom *Tazque*, & appellent *China* vne ſeruante ordinaire. Quant au verbe *Yllapantac*, ſa ſignification

comprend celle de trois autres verbes, qui ſont tonner, eſclairer & foudroyer. Ce que le P. Valera a compris en deux vers, pource que le precedẽt qui eſt *Cununnunun* ſignifie *aller fracaſſant.* Ce qu'il n'a pas voulu traduire ainſi, pour mieux expliquer les trois ſignifications du vêrbe *Yllapantac. Vna* ſignifie eau, *Para* pleuuoir, *Chechi*, greſler, *Riti*, neiger, & *Pacha Camac*, Celuy qui eſt à l'Vniuers ce que l'ame eſt au corps *Viracocha* eſt le nom d'vn de leurs nouueaux Dieux, de qui nous verrons cy-apres l'hiſtoire aſſez amplement. Bref *Chura* ſignifie mettre, & *Cama* donner ame, vie, eſtre, & ſubſtance; ce que nous monſtrerons, par les vers ſuiuans, que nous mettrons icy en trois Langues, ſans ſorrtir de la ſignification du langage Indien, ny ſans nous arteſter à la tranſpoſition des paroles.

Cumac Nuſta,	Pulchra Nympha	*Belle fille,*
Torallayquin	Frater tuus	*Ton frere pluuieux*
Puynnuy quita	Vrnam tuam	*Rompt maintenant*
Paquir Cayan	Nunc infringit:	*T'a petite cruche;*
Hina mantara	Cuius ictus	*Et c'eſt pour cela*
Cununnunun	Tonat, fulget,	*Qu'il tõne, qu'il eſclaire,*
Yllapantac	Fulminatque:	*Et que la foudre tombe.*
Canri Nuſta	Sed tu Nympha	*Toy fille Royale*
Vnuy quita	Tuam Limpham.	*Nous dõneras par la pluie*
Para munqui	Fundens pluis	*Tes belles eaux.*
May nimpiri	Interdumque.	*Quelquesfois auſſi*
Chici munqui	Grandinem ſeu	*Tu fais greſler ſur nous,*
Riti munqui	Niuem mittis;	*Et neiger de meſme.*

Pacha rurac	Mundi factor	*Celuy qui a fait le monde,*
Pachacamac	Pachacamac	*Le Dieu qui l'anime,*
Viracocha	Viracocha	*Le grand Viracocha*
Cayhinapac	Ad hoc munus	*T'a donné l'ame,*
Churasunqui	Te suffecit	*Pour faire cette charge*
Camasunqui	Ac præfecit.	*Où il t'a establie.*

Voila quels estoient ces vers, que i'ay bien voulu mettre icy pour enrichir mon Histoire. Car l'on peut asseurer sans flatterie, que tous les escrits du R. Pere Blas Valera, duquel ie les ay tirez, estoient comme autant de perles, & de pierres precieuses, si bien que si mon pays n'en a pas esté embelly, ie n'en puis dire autre chose, sinon qu'il ne la pas merité. L'on m'a dit depuis que les Mestiz s'addonnent fort maintenant à composer de ces vers en Indien, & de plusieurs autres sortes, dont ils tirent les matieres des choses diuines & des humaines, ce qu'il plaise à Dieu faire tourner à sa plus grande gloire.

De ce que i'ay rapporté cy-deuant l'on peut inferer sans doute, que les Yncas du Peru n'estoient que bien peu versez aux sciéces dót il a esté parlé, & qu'ils en eussent peu transmettre peu à peu la cognoissance des vns aux autres, & se la laisser hereditaire, comme ont fait les premiers Philosophes & les Astrologues, s'ils eussent eu l'vsage des lettres. Or la Philosophie morale fut celle de toutes les Sciences à laquelle ils s'estudierent le plus; soit qu'il fust question de l'apprendre par la Theorie, ou de la reduire en pra-

tique par l'exacte obseruation de leurs coustumes & de leurs Loix. Car ils ne se peinoient pas seulement à sçauoir comment les Sujets se deuoient traiter l'vn l'autre suiuant la Loy naturelle, mais encore à connoistre comment il leur falloit obeyr au Roy, & comment le seruir, & l'adorer; Ils apprenoient par mesme moyen quel estoit le deuoir des Superieurs, principalement du Roy enuers ses Sujets, & de quelle sorte il deuoit gouuerner le Curacas, & recognoistre leurs bons seruices. Et d'autant qu'ils reduisoient à tout coup cette Science en pratique, il se trouua qu'à la fin ils la mirent au plus haut poinct où elle sçauroit iamais estre. Car ils s'y auançoient tous les iours de bien en mieux, & en acqueroient la perfection par l'experience qu'ils en faisoient. Ce qui ne leur arriuoit point en toutes les autres sciences, pource qu'ils ne pouuoient les manier si materiellement que la Morale. D'ailleurs ils ne s'esleuoient point assez hautement à la speculation, qui est requise pour en acquerir la cognoissance, ne s'arrestant qu'à la vie & à la Loy naturelle, comme gens qui se portoient plus d'inclination à ne faire point de mal, qu'à sçauoir du bien. Ce qui n'empeschoit pas toutesfois, qu'ils ne fussent veritablement dignes de l'Eloge que leur donne Pedro de Cieça de Leon, au 33. Chapitre de son Liure, où parlant des Yncas, & de leur Gouuernement *Il faut aduoüer*, dit-il, *qu'ils ont fait de si grandes choses, & estably parmy leurs Sujets vne si bonne police, qu'il se trouuera peu de gens qui se puissent vanter legitimement d'auoir eu de l'aduantage sur eux de ce costé-*

là, &c. A quoy se rapporte encore le jugemẽt que fait d'eux & de ceux de la Mexique, le R. P. Ioseph Acosta au premier de son sixiesme liure, où il dit en leur faueur les paroles suiuantes.

Apres auoir traité de ce qui regarde la Religion dont souloient vser les Indiens, c'est mon dessein d'escrire en ce Liure leur Gouuernement, leur Police, & leurs Coustumes; & de le faire à deux fins differentes. La premiere pour destruire la fausse opinion de ceux qui tiennent ces peuples pour brutaux, iusques à dire, qu'ils ont si peu d'esprit & d'entendement, qu'à peine ils meritent d'estre appellez hommes. Cependant, comme ils sont dans cét abbus, cela est cause qu'ils leur font quantité d'offenses notables, & que ne les ayant en aucune sorte de consideration, il s'en faut bien peu qu'ils ne s'en seruent, comme ils font des bestes. Dequoy ie ne puis dire autre chose, sinon que cét abus n'est pas moins pernicieux qu'il est commun, comme le sçauent assez ceux qui auec quelque peu de zele & de discretion, ont conuersé parmy-eux vn assez long-temps, pour cognoistre la portée de leur esprit, & qui ont pris garde au peu d'estime qu'en font ces presomptueux, qui pensent sçauoir beaucoup, & qui toutesfois sont pour l'ordinaire les plus ignorans, quelque bonne opinion qu'ils ayent d'eux mesmes. Mais pour destruire les fondemens de cette presomption, ie ne voy point de meilleur moyen que de donner à entendre quelle estoit la methode, ou quel le procedé dont ils vsoient en leur façon de viure ordinaire; en laquelle bien qu'ils eussent plusieurs choses sans fondement, & qui tenoient de la barbarie, ils en auoient aussi d'autres excellentes, & dignes d'estre admirées. Par où l'on peut voir facilement, qu'ils sont naturellement capables des bonnes instructions, & qu'en certaines choses ils ont de l'aduantage sur nous. Que si l'on m'allegue qu'il y

auoit parmy eux vn confus meſlange d'abus & de fautes remarquables, ie reſpondray à cela, que ce n'eſt pas dequoy il faut s'eſtonner à mon aduis, puis que les Legiſlateurs, & les Philoſophes les plus rafinez de l'antiquité, ſans en excepter ny Lycurgue, ny Platon, ſont quelquesfois ſuiets à faillir. A quoy i'adiouſteray que dans les plus ſages Republiques du Monde, comme en la Romaine, & en celle d'Athenes, ſe remarquent diuers deffauts, qui ſont infames & ridicules. Que ſi l'on venoit à faire vn parallele de l'Eſtat des Yncas, & des peuples de la Mexique, auecque les Grecs ou les Romains, ie m'aſſeure qu'on donneroit l'aduantage à ces premiers en matiere de gouuernement Politique. Mais d'autant que nous ne conſiderons pas ces choſes de prés, & que nous entrons la force à la main dans les Contrées des Indiens, nous ne daignons les examiner, ny leur donner audience, & nous ſeruons d'eux comme d'vne chaſſe que nous aurions priſe pour noſtre vſage en quelque lieu montagneux. Mais les hommes ſages & bien-aduiſez, qui ſçauent penetrer plus auant dans le ſecret de ces peuples, & dans leur ancienne façon de viure, en iugent bien autrement, & ne peuuent s'eſtonner aſſez du merueilleux reiglement & du bon ordre qu'il y auoit entre eux, &c. Ce que ie viens de rapporter eſt tiré du R. P. Ioſeph Acoſta, l'authorité duquel eſt ſi receuable, qu'elle doit ſuffire, ce me ſemble, pour confirmer tout ce que nous auons dit iuſques icy, & que nous dirons deſormais des Yncas, de leurs Loix & de leur gouuernement. Or ce ne fut pas vne des moindres preuues de leur eſprit, d'auoir ſçeu inuenter en vers & en proſe quantité de fables ſuccinctes, ſoit qu'ils le fiſſent, pour y comprendre pluſieurs belles moralitez, ou pour y conſeruer quelque tra-

dition qu'ils auoient euë, ou de leur Idolatrie, ou des beaux faits de leurs Roys, ou des autres hommes Illustres; à cause dequoy la plus part des Espagnols n'appellent point telles choses des fables, mais bien de veritables Histoires, pour estre en quelque façon conformes à la verité; Comme au contraire il y en a d'autres qui les tiennent pour des contes faits à plaisir; bien qu'à dire le vray, ils s'imaginent que ce soient des mensonges mal inuentez, pource qu'ils n'en sçauent pas l'Allegorie; Non que ie veuille desaduoüer pourtant, qu'il n'y ayt quantité de ces fables, qui sont tout à fait absurdes, & deshonnestes, dont nous auons rapporté quelques-vnes, en attendant qu'en la suitte de cette Histoire nous en expliquions d'autres, qui seront sans doute meilleures, & plus vray semblables.

Du peu d'Outils qu'auoient les Artisans Indiens.

CHAP. XXVIII.

APres auoir declaré quelles estoient les cognoissances, & quel l'esprit des Philosophes & des Poëtes de cette ancienne Gentilité, touchant les Arts & les Sciences, il sera bon que nous rapportions en suitte le peu d'addresse des Artisans en leurs mestiers ordinaires, afin de monstrer par-là combien estoient

miserables les Indiens, & comme ils manquoient entierement des choses qui sont necessaires à l'vsage de la vie. Commençant donc par les gens de Forge, ie diray que bien qu'il y en eust vn fort grand nombre parmy eux, & qu'ils ne cessassent de trauailler, si est-ce qu'ils n'auoient pas l'esprit de mettre en œuure le fer, non plus que les autres metaux. Cela procedoit, à mon aduis, de ce qu'encore qu'ils eussent plusieurs mines de fer, qu'ils appelloient *Quillay*, ils ne les sçauoient pas tirer neantmoins, tellement qu'au lieu d'en auoir des outils pour leur trauail ordinaire, ils en faisoient de certaines pierres fort dures, iaunastres, & vertes, qu'ils polissoient à force de les frotter ensemble, & les tenoient en fort grande estime, pource qu'elles estoient rares. Ils ne sçauoient non plus faire des marteaux, ny les emmancher, & vsoient en leur place de certains outils faits d'vn alliage de cuiure & de leton. Ces outils sont tous quarrez, les vns grands autant qu'ils les peuuent empoigner auecque la main, dont ils vsent pour la batterie la plus forte, les autres moyens, les autres petits, & les autres vn peu longs, & ceux-cy sont les plus propres pour trauailler sur les choses qu'ils veulent faire concaues. Ils les tiennent à la main, comme si c'estoient des pierres, & en frappent à force de bras les matieres qu'ils ont à mettre en œuure. Ils ne sçauoient faire ny limes ny burins, ny mesme des soufflets, propres à la forge. Car quand ils vouloient fondre quelque metail, ils le faisoient à force de souffler, vsant pour cét effet de certains

tuyaux de cuiure, longs de demy-aulne les vns plus, & les autres moins, ſelon que la fonte eſtoit ou grande ou petite. Ces tuyaux alloient en retreſſiſſant par l'vn des bouts, où ils ne laiſſoient qu'vn petit trou, afin que le ſouffle en ſortiſt plus fort, & plus ramaſſé. Quand ils auoient quelque fonte à faire, ils eſtoient enſemble dix ou douze iours, & ſe tenoient alentour du feu, qu'ils ſouffloient à pleine bouche auec leur tuyaux, cóme ils font encore auiourd'huy, ſans qu'on ayt peu leur faire changer cette couſtume. Ils n'auoient aucun vſage de pincettes, ny de tenailles, pour retirer le metail du feu. Ce qu'ils faiſoient auec vn baſton ou vne verge de cuiure, & le iettoiét ſur vn monceau de terre humectée, où ils le remuoient de tous coſtez, iuſques à ce qu'il eſtoit froid & maniable. Or bien qu'il n'y euſt rien de ſi groſſier que leur maniere de trauailler, ſi ne laiſſoient-ils pas pour tout cela de faire des ouurages merueilleux, comme nous verrons cy-apres, principalement quand il eſtoit queſtion de creuſer profondement quelque choſe. Et d'autant que l'experience & la raiſon naturelle leur apprenoient que la fumée des metaux eſtoit dommageable à la ſanté, ils faiſoient touſiours leurs fontes grandes ou petites à deſcouuert, c'eſt à dire aux places publiques, & iamais dans les maiſons. Les Charpentiers de ce pays-là eſtoient encore moins accommodez d'outils que les forgerons, veu qu'au lieu de ce grand nombre de ferremens qu'ont accouſtumé d'auoir les Artiſans de par deça, ceux du Peru, n'auoient que la hache, & la

doloire, qui estoient de cuiure. Ils ne cognoissoient ny la sie, ny le ciseau, ny les autres outils de Charpenterie, & ne sçauoient faire par consequent ny coffres ny portes; mais ils couppoient simplement le bois, & le blanchissoient à force de le ratisser, pour l'employer aux bastimens. Les forgerons, qui ne trauailloient ordinairement qu'en cuiure, & en fonte, leur fournissoient des haches & des essettes. Ils ne souloient point vser de cloux, ny d'aucuns ferremẽts pour faire tenir la charpenterie, mais ils la lioient de certaines attaches faites de ionc, dont ils se seruoient comme nous faisons icy de l'osier. Quant aux Massons, ils n'auoient pour tous outils à tailler les pierres, que certains caillous noirs, par eux appellez *Hihuana*, auec lesquels ils les escachoient, plustost qu'ils ne les tailloiẽt. Que s'il estoit question de hausser les pierres, ou de les baisser, ils n'auoient pour cela ny gruë ny autre machine, & le faisoient à force de bras; Et toutesfois, auec ces incommoditez ils faisoient de si beaux bastimẽs, qu'il ne seroit pas possible de le croire, si les relations des Espagnols, & les mazures qui en sont restées iusques icy, ne le confirmoient euidemment. Ils se seruoient en lieu de ciseaux & d'aiguilles de certaines espines fort longues, qui naissent dans le pays; Si bien que l'ourage qu'ils en faisoient se pouuoit plustost appeller rauauderie que non pas cousture. De ces mesmes espines ils en souloient faire des peignes pour s'agencer les cheueux. Quant à leurs miroirs, les Dames de sang Royal en auoient d'argent poly, & les

femmes du commun n'en vſoient point d'autres que de leton ou de cuiure, pource que l'vſage de l'argent leur eſtoit deffendu, pour les raiſons qui ſeront cy apres alleguées. Les hommes tenoient pour infamie de ſe regarder dans le miroir, diſant que cela n'appartenoit proprement qu'aux femmes; Et voila comme ayant faute de la plus-part des choſes, qui ſont neceſſaires à la vie humaine, ils en faiſoient ſuppleer d'autres à leur deffaut; Où il ſera bon de remarquer qu'encore qu'ils ne ſoient guere inuentifs d'eux meſmes, cela n'empeſche pas qu'ils ne ſçachent grandement bien imiter tout ce qu'ils voyent, comme il s'eſt veu par l'experience de ce qu'ils ont appris des Eſpagnols en la Mecanique; iuſques là meſme qu'ils ont de l'aduantage ſur eux en certaines choſes. Or il eſt certain qu'ils ne ſeroient pas moins capables des ſciences que des meſtiers, ſi lon prenoit là peine de leur en donner la cognoiſſance. Dequoy ſert de preuue bien euidente la merueilleuſe addreſſe qu'ils ont pluſieurs fois monſtrée dans les Comedies, qu'ils ont repreſentées en diuers lieux. Car il eſt aduenu aſſez ſouuent que pluſieurs bons Religieux de diuers Ordres, principalement les Peres de la Compagnie de Ieſus, pour les rendre affectionnez au myſtere du noſtre Redemption, leur en ont fait repreſenter quelques-vnes ſur le theatre. Ce qu'ils ont fait ſans doute, pour auoir ſceu, que ce peuple ſouloit ioüer des Comedies au temps des Roys Yncas; Ioint qu'ils les cognoiſſoient doüez d'vn eſprit ſouple, & d'vne memoire propre à retenir tout

ce qu'on leur monstreroit. Cela fit aduiser vn Pere de la mesme Compagnie de composer vne piece à la loüange de la glorieuse Vierge Marie, qu'il escriuit en la langue qu'ils appellent *Aymara*, qui est differente du langage de ceux du Peru. L'argument en estoit tiré de ces paroles du 3. Liure de sa Genese. *Ie mettray de l'inimitié entre toy & la femme, &c. Elle mesme t'escrasera le chef.* Cette piece fut representée par des ieunes Indiens, dans vne ville appellée *Sulli*, & à Potosy fut recité vn Dialogue de la Foy, où se trouuerent plus de douze mille personnes. A quoy i'adiouste que dans Cozco il s'en recita vn autre de l'enfant Iesus, en la presence de tous les plus grands de la ville, & vne autre encore, en celle qu'ils appellent *Ciudad de los Reyes*, ou, *la ville des Roys.* Ce qui fut fait en la presence de tous les Officiers de la Chancellerie, & d'vn grand nombre de Noblesse & de gens du pays. Le tres-sainct Sacrement de l'Autel estoit le suiet de ce Dialogue, composé en Espagnol, & en la langue generale du Peru. De jeunes garçons Indiens, qui en furent les Acteurs, ioüerent châcun leur personnage, auec tant de grace, de bienseance & de modestie, qu'il n'y eust celuy de la compagnie, qui n'en fust rauy d'admiration. Outre plus ils chanterent certains Hymnes si melodieusement, que plusieurs Espagnols en respendirent des larmes de ioye, tant ils estoient ayses de voir la grace, & le bon esprit de ces petits Indiens. Tellement que dés-lors ils commencerent à changer l'opinion qu'ils auoient euë par le passé, s'imaginant que ces peu-

ples eſtoient groſſiers, & incapables de toute ciuilité. Quand on leur a donné par eſcrit le Role qu'ils ont a ioüer, il s'en vont trouuer les Eſpagnols, qui ſont ou Preſtres, ou Seculiers, ou meſme des Principaux, & les prient de leur lire quatre ou cinq fois châque vers, pour le retenir par cœur; Et afin qu'il ne leur eſchape de la memoire qu'ils ont fort bonne, ils repetent pluſieurs fois châque parole, qu'ils marquent d'vn petit caillou, ou d'vn grain d'vne certaine ſemence qu'ils appellent *Chuy*, qui eſt de diuerſes couleurs. De ſorte que par ces marques ils retiennét les paroles qu'on leur a dittes, & apprennent ainſi leur Role fort ayſemét & en peu de temps, à cauſe du merueilleux ſoing qu'ils y apportent; A quoy les Eſpagnols s'éployent tres-volötiers, & quelques graues qu'ils ſoient, ils ne deſdaignent iamais d'inſtruire ces petits garçons; Au contraire il les careſſent, & ſont bien ayſes de lire leurs vers, ſçachant bien à quelle fin ils le demandent. Par où l'on peut voir, qu'encore que les Indiens du Peru ne ſoient point propres à inuenter, ſi eſt-ce qu'ils ſont tres-habiles à imiter, & à retenir ce qu'on leur enſeigne. Dequoy pouuoit rendre vne preuue irreprochable le Docteur Iean Cuellas, natif de Medina del Campo, & Chanoine de l'Egliſe de Cozco. Cét homme de bien ſe donnoit la peine de lire la Grammaire aux Meſtiz, qui eſtoient fils des Gentils-hommes, & des plus riches de cette ville. Ce qu'il faiſoit charitablement, & pour n'eſconduire les Eſcoliers qui l'en prioient. Car il y auoit cinq ou ſix mois qu'ils

discontinuoient leur estude par la faute de cinq Precepteurs, qui leur monstroient, & qui les auoient quittez; Ce qui n'estoit qu'vn pur effet de leur auarice, pource qu'ils en trouuoient le gain trop petit, combien que châque Escolier leur donnast par mois la valeur de douze ducats; ce qu'ils estimoient peu de chose, pource que tous les Escoliers ensemble n'estoiét qu'enuiron dix-huict. Il me souuient qu'entre les autres il y auoit vn Indien Ynca, qu'on nommoit Philippe, qui pour estre fort habile à lire & à escrire donna suiet à Pedro Sanchez, prestre fort riche, & homme d'honneur, de luy apprendre la Grammaire, où il profita si bien qu'en fort peu de temps il se rendit le meilleur Escolier de tous les Mestiz. Que si de hazard leur Precepteur les quittoit, ils ne laissoient pas d'aller à l'Escole iusques à ce qu'il en venoit vn autre, qui les instruisoit par des principes differents, & leur faisoit oublier tout ce que les autres leur auoient monstré, disant que la methode n'en valoit rien. Cependant ils ne pouuoient pas beaucoup proffiter à changer ainsi de Maistres. Ce qui dura vn assez long-temps, iusques à ce que cét honneste Chanoine dont i'ay parlé, les prit sous sa charge, & leur monstra deux ans durant la langue Latine dans les plus grandes violences de la guerre, qui pour lors estoit si fort embrasée dans le pays, à cause des sousleuements de Dom Sebastien de Castille, & de François Hernandez Giron, qu'à peine vn feu estoit amorty, qu'il s'en allumoit vn autre encore pire, & plus difficile à esteindre. Durant les

quelles choſes, ce bon Chanoine voyant le merueilleux proffit que ſes diſciples faiſoient en la Grammaire, & la grande diſpoſition qu'ils auoient aux autres ſciences, dont ils manquoient, pource qu'il n'y auoit perſonne qui prit la peine de les inſtruire; il ſe plaignoit à tout coup de voir perdre de ſi bons eſprits; & s'addreſſant à eux, ô mes enfans, leur diſoit-il, que i'ay de regret qu'il n'y ayt vne douzaine de vous dans les Eſcoles de Salamanque! Ce que i'ay bien voulu rapporter icy, pour monſtrer que les Indiens ſont fort habiles, & capables de retenir tout ce qu'on leur monſtre; comme pareillement les Meſtiz leurs parens, qui n'ont pas moins d'eſprit qu'eux. Mais quelque peine que ſe donnaſt ce meſme Chanoine, ſi luy fut-il impoſſible d'apprendre à ſes Eſcoliers la perfection de la langue Latine, pour n'auoir eu moyen de ſupporter long-temps le trauail de quatre leçons, qu'il luy falloit faire par iour, outre le temps qu'il employoit à l'Egliſe. Tellement que ceux d'auiourd'huy peuuent bien rendre graces à Dieu de ce qu'il leur a enuoyé les Ieſuites, qui d'vn ſi grand pays en ont fait vn Seminaire de toute ſorte de ſciences, & de bonnes inſtructions. Cela ſuffira pour maintenant touchant cette matiere, que nous laiſſerons à part, pour reuenir à la ſucceſſion des Roys Yncas, & au recit de leurs Conqueſtes.

Fin du ſecond Liure.



LE COMMENTAIRE ROYAL DES YNCAS.

LIVRE III.

Où il est traité de la vie & des faits du quatriesme Roy Mayta Capac ; du premier Pont du Peru, qui fut fait de clayes d'osier, & de l'estonnement qu'il causa. De la vie & des Conquestes du cinquiesme Roy, appellé Capac Yupanqui, & d'vn autre Pont de jonc & de paille, qu'il fit faire sur le grand Canal ; Auec vne description de la maison du Soleil, de son Temple, & de ses grandes richesses.

Ceux de Tiahuanacu se rendent à Mayta Capac quatriesme Ynca, & des bastimens qu'il trouua dans le pays.

CHAPITRE I.

L'Ynca Mayta Capac (le nom duquel n'a pas besoing d'explication, puis que *Mayta* ne signifie rien que ce soit en la langue generale du pays, & que nous auons desia monstré ce que

veut dire *Capac*) ayant fait la pompe funebre de son Pere,& pris possession solemnelle de son Royaume, le fût visiter par tout, comme Prince Souuerain & Roy absolu. Car bien que du viuant de son Pere, il en eust fait la visite par deux fois, si est-ce qu'estant comme en tutelle durant sa minorité, il ne pouuoit ny connoistre des affaires de son Estat, ny mesme y pouruoir & donner des graces, si ce n'estoit en la presence & du consentement de ceux de son Conseil, qui par le deuoir de leur charge estoient obligez d'ordonner sur les Requestes que faisoient ses Suiets, de prononcer les Edicts, & de pouruoir aux graces que le Prince deuoit faire, desquelles toutesfois il ne pouuoit disposer, combien qu'il fust successeur, & legitime heritier de sa Couronne, sinon en cas qu'il fust en âge capable de gouuernement, car telle estoit la Loy du Royaume. Comme il fut donc declaré Maieur, & hors de tutelle, il s'aduisa d'aller faire vne visite generale dans ses Prouinces, sçachant comme il a esté desia dit, que telle reueuë estoit la chose du monde, dont les vassaux s'estimoient le plus obligez à leur Prince, & qu'ils tenoient à singuliere faueur. Ce fût donc en partie pour cela, & en partie aussi pour monstrer sa generosité, sa magnificence, & son affection enuers ce peuple, qu'il entreprit de faire cette visite, en laquelle il fit de grandes largesses aux Curacas, & à tout le reste de ses Suiets.

Apres qu'il l'eust acheuée, il tourna ses pensées & ses desseins au principal but qu'auoient les Roys, Yncas, qui estoit d'attirer à leur Religion ces peu-

ples barbares ; couurant par ce moyen d'vn ſpecieux pretexte d'Idolatrie l'ambition qu'ils auoient d'eſtendre bien loing les bornes de leur Empire. Or ſoit qu'il le fiſt pour l'vn ou pour l'autre,ou pour tous les deux enſemble, ny ayant rien de mal-ayſé à ceux qui ont la puiſſance en main ; tant y a qu'il fit leuée de gens de guerre, iuſques au nombre de douze mille hommes. Puis ſi toſt que le Printemps fut venu, & qu'il euſt pourueu à ſon Armée, dont il donna la conduitte à quatre Maiſtres de Camp, ſans y comprendre les Officiers, & les autres Capitaines, il ſe mit à la Campagne, & s'en alla iuſques au Canal du grand Mareſcage de Titicaca. Car tout ce qu'il y auoit d'eſtenduë en la Prouince de Collao eſtant vn pays plat, la conqueſte luy en ſembloit plus facile que de toute autre Contrée, outre que les habitans eſtoient d'vn naturel grandement ſouple, & docile.

Comme il fut prés du Canal, il fit faire de grands Radeaux pour le paſſage de ſon Armée ; puis il enuoya ſommer tous ceux des premieres villes,y obſeruant les formalitez accouſtumées, qu'il n'eſt pas beſoing de repeter tant de fois. Les Indiens obeïrent incontinant à ceux qui vindrent de ſa part, induits à cela par les merueilles qu'ils auoient oüy dire des Yncas. Mais entre les autres villes qui ſe rangerent à ſon Empire, il n'y en euſt point de plus remarquable que celle de *Tiahuanacu*, de qui ie trouue à propos que nous diſions icy quelque choſe, & particulierement de ſes grands & incroyables baſtimens.

Le plus admirable chef d'œuure de tout ce pays eſt vn Coſtau, ou ſi vous voulez, vn Tertre fait de main d'homme, qui eſt ſi haut qu'il n'eſt pas poſſible de le croire. Les Indiens, qui en la ſtructure de ce mót, ſemblent auoir voulu imiter la Nature, pour empeſcher que ces prodigieuſes terraſſes amoncellées les vnes ſur les autres ne s'eſcoulaſſent, y auoient mis pour fondements de grandes maſſes de pierre, fort bien cimentées, ſans qu'on peuſt ſçauoir à qu'elle fin ils auoient fait ce merueilleux baſtiment. D'vn autre coſté aſſez loing de là ſe voyoiét deux grands Geants taillez en pierre. Ils auoient des habillements qui leur traiſnoient iuſques à terre, & vn bonnet à la teſte, le tout vſé par le temps, & qui ſentoit ſon antiquité. Là ſe remarquoit encore vne muraille fort longue, & les pierres de laquelle eſtoient ſi grandes, qu'on ne pouuoit comprendre, comment les forces humaines auoient eſté capables de les tranſporter, eſtant veritable qu'en cette eſtenduë de terre il n'y auoit que bien loing de là ny carrieres ny rochers, d'où l'on peuſt auoir tiré toute cette enorme maſſe de pierre. L'on y voyoit auſſi en d'autres endroits quantité de baſtimens extraordinaires, entre leſquels eſtoient remarquables de grandes portes dreſſées en diuers lieux, & dont la plus-part eſtoient en leur entier, n'y ayant aux quatre coings qu'vne ſeule pierre en la ſtructure de châcune. Que ſi quelque choſe en augmentoit la merueille, c'eſtoit de les voir preſque toutes poſées ſur des pierres d'vne grandeur incroyable. Car il ſe trouua

qu'il y en auoit de trente pieds de longueur, de quinze de large, & de six de front. Toutes lesquelles pierres auecque les portes estoient d'vne seule piece, sans qu'il fust possible de s'imaginer auec quels outils elles pouuoient auoir esté taillées ; outre qu'il est bien à croire qu'il falloit de necessité qu'elles fussent incomparablement plus grandes, auant qu'estre mises en œuure.

Ceux du pays disent, que tous ces bastimens & autres semblables, dont il n'y a rien par escrit, furent faits auant le Regne des Yncas, lesquels à l'imitation de ceux-cy, firent bastir la forteresse de Cozco, dont nous parlerons cy-apres. Ils tiennent au reste par la tradition qu'ils en ont euë de pere en fils, que toutes ces merueilles se firent en vne nuict, sans sçauoir qui en fut l'Architecte. Quoy qu'il en soit, à bien cósiderer ces bastimés l'on trouue qu'ils sont demeurez imparfaits, comme autant de comměcemens de ce que les fondateurs auoient intention de faire. Tout ce que ie viens de dire est tiré de Pedro de Cieça de Leon, qui a remarqué ces particularitez au cent cinquiesme Chapitre de la description qu'il a faite du Peru, & de ses Prouinces, où il parle assez au long de ces edifices, & de plusieurs autres, que nous ne touchons que succinctement. A quoy toutesfois, ie suis d'auis d'adiouster vne Relation que m'a enuoyé vn mien compagnon d'Escole nommé Diego d'Alcobaca, que ie puis plus proprement appeller mon frere, puis que nous sommes naiz tous deux dans vne mesme maison, & que son Pere m'a esleué.

Entre les autres memoires que i'ay eus de luy, touchant mon pays, il me souuient qu'en vn endroit où il parle de ces admirables bastimens de Tiahuanacu, il dit ces paroles. *Parmy plusieurs antiquitez dignes de merueille, qui se voyent en vne Prouince du pays de Collao appellée Tiahuanacu, il y en a vne qui est bien digne, se me semble, de la memoire des hommes. Elle est tout contre le Lac que les Espagnols appellent* Chucuytu, *& dont le nom propre est,* Chuquiuitu. *Là se voyent des edifices fort grands, & entre les autres vne* Cour *de quinze brasses en quarré, & de deux estages de hauteur. En l'vn des costez de cette place il y a vne Sale de quarante cinq pieds de longueur, & de ving-deux de largeur couuerte de chaume, comme sont les logemens de la maison du Soleil, que vous auez veuz en cette ville de Cozco. La place, ou la basse Cour, dont ie viens de parler, ensemble les murailles, la salle, le plancher, le toict, & les portes, sont tous d'vne seule piece: ce qui est vn chef d'œuure merueilleuxu, qu'on a pris & taillé dans vn grand Rocher. Les murailles de la basse cour ont trois quarts d'aulne d'espoisseur, & bien que le toict de la Salle soit de pierre, il semble toutesfois estre de chaume. Ce que les Indiens ont fait exprés, afin de le faire mieux ressembler à leurs autres logemens, qu'ils ont accoustumé de couurir de paille. Le Marescage ou le Lac, ioint vn des bords de la muraille, & ceux du pays tiennent que ces bastimens sont dediez au Createur de l'Vniuers. Il y a là tout contre quantité d'autres pierres mises en œuure, qui representent diuerses figures d'hommes & de femmes, faites si au naturel, qu'on les diroit estre en vie. Les vnes tiennent des vases en main, comme si elles vouloient boire, les autres sont assises, les autres debout, & les autres semblent vouloir passer vn ruisseau, qui coule à trauers ce Bastiment. Auec-*

que cela il s'y voit des Statues qui representent des femmes, & des enfãs qu'elles ont à leur sein, ou à leur costé, ou qui les tiennent par le pan de la robbe, sans y en comprendre plusieurs autres de toute façon. Les Indiens d'auiourd'huy tiennent que ceux de ce temps-là furent transformez en ces Statues, pour les enormes pechez par eux commis, & particulierement pour auoir lapidé vn homme qui passoit par cette Prouince. Voila ce qu'en dit Diego d'Alcobaça, qui a esté Vicaire & Predicateur en plusieurs Prouinces de ce Royaume. Car ses Superieurs l'enuoyoient en diuers endroits du pays, à cause qu'estant Mestiz natif de Cozco, il sçauoit mieux cette langue que les autres, & faisoit par consequent plus de fruict.

De la Reduction de Hatunpacassa, ensemble de la Conqueste de Cacyauiri.

CHAP. II.

POur reuenir à l'Ynca Mayta Capac, il faut sçauoir que par le mesme moyen que nous auons dit cy-deuant, qu'il gaigna sans resistance la plus-part des Prouinces; il conquit aussi celle de Hatunpacassa, qui est tout ce pays qu'on trouue à main gauche du costé du grand Canal. De vous dire maintenant, si ce fut tout à coup, ou en plusieurs iours, c'est ce qui m'est impossible, veu les differentes opinions, & les contrarietez des Indiens. Toutesfois ils tiennent la plus-part que

les Yncas s'en alloient gaignant peu à peu ces Contrées, & que par mesme moyen ils prenoient le soin de cultiuer & d'instruire les habitás. D'autres neantmoins sont d'opinion, qu'ils ne faisoient cela qu'au commencement, quand ils n'auoient point encore la puissance en main, & que lors qu'ils se virent assez de forces, ils se mirent à conquerir tout ce qu'ils peurent gaigner de pays. Mais de quelque façon qu'on le prenne, tant s'en faut que ie trouue à propos d'en dire icy mon aduis, qu'au contraire il est meilleur de n'en parler pas, pour n'ennuyer le Lecteur, en repetant trop souuent les mesmes choses. Cela estant, ie me contenteray icy de parler des Pays conquis par châcun de ces Roys, dont les voyages furent differents, aussi bien que leurs Conquestes. Il faut donc sçauoir que l'Ynca Mayta Capac, continuant celle qu'il auoit commencé de faire, arriua prés d'vn lieu appellé *Cacyauiri*, où il y auoit quantité de maisons champestres, esloignées les vnes des autres, sans aucun ordre, ny sans apparence de ville, & tenuës par de petits Seigneurs, qui se faisoient obeyr aux autres. Ceux-cy n'eurent pas plustost aduis que l'Ynca s'en alloit à eux pour les conquerir, qu'ils s'assemblerent entre eux sur vne montagne qui est en cette frontiere, haute d'vn bon quart de lieuë, & arrondie en pilon. Pource que tout ce pays est vne rase campagne, reserué ce mont, les Indiens le tenoient pour vne chose sacrée à cause de sa beauté, iusques-là mesme qu'ils l'adoroient & y faisoient des sacrifices. Ils s'y retirerent donc comme en vn azyle, afin

que

que cette montagne, qu'ils tenoient pour vne Diuinité leur fust tutelaire, & les desliurast de leurs ennemis. Si tost qu'ils furent en haut, ils s'aduiserent d'y faire vn fort, pour le bastiment duquel l'on tient que les hommes donnerent la pierre, & que les femmes s'obligerent à fournir tout ce qu'il faudroit de gazons, pour acheuer plus promptement ce trauail. Ils s'y retrencherent donc auecque leurs femmes & leurs enfans, qui estoient en fort grand nombre, & y mirent le plus de prouisions & de viures, qu'ils en peurent recouurer.

L'Ynca leur enuoya des gens exprés pour leur faire les sommations ordinaires, & leur dire de sa part, qu'il n'estoit point venu là pour leur oster leurs biens ny leurs vies, mais pour leur faire part des graces & des faueurs que le Soleil vouloit qu'il fit à tout le peuple des Indes ; Et partant qu'ils ne fussent point si mal-aduisez que de mespriser ses enfans, ny d'vser de resistence contre-eux qui estoient inuincibles ; veu que le Soleil leur Pere ne manquoit iamais de leur ayder en tous leurs combats, & en toutes leurs conquestes ; qu'au reste il falloit qu'ils l'adorassent & le tinssent pour leur Dieu. Voila ce que l'Ynca enuoya dire plusieurs fois à ces Indiens, qui sans s'esmouuoir de cette proposition, s'y opposerent directemẽt, disant pour response, Que leur maniere de viure leur sembloit si bonne, qu'ils n'en vouloient point receuoir d'autre; Qu'ils auoient desja leurs Dieux tous acquis, & particulierement ce haut Mont où ils s'estoient fortifiez, le secours du-

quel leur feroit fauorable à ce befoing; Surquoy ils conclurent. Que les Yncas s'en allaffent à la bonne heure inftruire d'autres gens qu'eux, qui ne vouloient point refolument changer de Loy, ny de vie.

L'Ynca les voyant ainfi obftinez, n'en voulut point venir à vne bataille: mais trouua meilleur d'effayer à les auoir ou par flatterie, ou par famine, en cas qu'il ne les peuft reduire autrement. Il diuifa pour cét effet fon armée en quatre, pour les affieger de tous les coftez de la Montagne. Eux cependant perfifterent plufieurs iours en leur opiniaftreté, & fe tindrent prefts à refifter aux gens de l'Ynca, s'ils les venoient attaquer dans leur fort. A la fin, voyant qu'ils ne faifoient point mine de les combattre, ils l'imputerent à crainte, & à lafcheté, & en deuindrent plus temeraires de iour en iour; iufques là mefme qu'ils firent plufieurs forties fur leurs ennemis. Mais eux qui ne vouloient point paffer l'ordre qu'ils auoient du Roy ne faifoient feulement que fe deffendre, fi bien qu'il en demeuroit toufiours quelques-vns fur la place, principalement du cofté des Collas, qui par vne brutalité pluftoft que par vn effet de courage fe precipitoient dans le gros de leurs ennemis, & y laiffoient la vie. Lon tient que déslors il courut vn bruit parmy les Indiens de Collao, & que ces peuples le femerent depuis par tout le Royaume, qu'en vn certain iour, auquel ces Indiens ainfi affiegez firent vne fortie contre les gens de l'Ynca, les traits & les pierres qu'ils tirerent fur leurs ennemis fe

tournerent contre eux mesmes ,& qu'ainsi plusieurs Collas y furent tuez de leurs propres armes. Ce qui fut sans doute vne fable bien plaisante ; que nous expliquerons cy-apres, à cause que ce fut vne des choses qu'ils reuererent le plus. Cependant le sanglant massacre qui se fit ce iour là des assiegez , fut cause qu'ils se rendirent, & particulierement les Curacas, qui se repentans de leur obstination , assemblerent leurs gens par troupes, auecque dessein de s'en aller demander pardon à l'Ynca, pour preuenir le chastiment qui leur pouuoit arriuer. En cette reduction les enfans marcherent tous les premiers auecque leurs meres apres eux ; puis les vieillards, les Soldats, les Capitaines , & les Curacas , qui auoient les mains liées, & la corde au col, en signe qu'ils meritoient la mort, pour auoir esté si temeraires que de prendre les armes contre les enfans du Soleil. Par mesme moyen ils s'y en allerent tous pied nud , coustume qui parmy les Indiens estoit vne grande marque d'humilité, par laquelle ils vouloient donner à entendre que la personne qu'ils reueroient, auoit ie ne sçay quoy de maiestueux & de diuin.

Du pardon octroyé aux Collas par l'Ynca Mayta Capac, auecque l'explication de la fable cy-deuant rapportée.

CHAP. III.

APres que les Collas se furent prosternez deuant l'Ynca, ils l'adorerent comme fils du Soleil auecque de grandes acclamations; en suitte dequoy les Curacas en particulier se presenterent à luy, & auec la veneration & le religieux respect dont ils auoient accoustumé d'vser entre-eux, ils luy dirent qu'ils supplioient tres-humblement sa Majesté de leur pardonner, & que s'il luy plaisoit qu'ils mourussent, ils tiendroient pour bié-heureuse leur mort, pourueu qu'il sauuât la vie à leurs Soldats, qui en cette resistance n'auoient peché que par leur mauuais exemple. Par mesme moyen ils le prierent de faire grace aux vieillards, aux femmes & aux enfans, disant qu'ils estoient innocens, & qu'il n'y auoit qu'eux de coupables, à cause dequoy ils s'offroient volontairement à payer pour tous.

L'Ynca les receut, assis en son Thrône, & enuironné de ses gens de guerre; Puis ayant donné Audience aux Curacas, il commanda qu'on leur desliast les mains, & qu'on eust à leur oster les cordes qu'ils s'estoient mises au col. Par où il tesmoigna

qu'il leur faisoit grace, & qu'il leur donnoit la vie & la liberté. Apres tout cela il se mit à leur remonstrer en termes doux & courtois, Qu'il n'estoit point là venu pour leur oster leurs biens ny leurs vies, mais plustost pour les enrichir, & leur apprendre à viure selon la raison & la loy naturelle; Qu'il leur falloit pour cét effet quitter leurs fausses Idoles, & adorer pour Dieu le Soleil, auquel ils auoient obligation de la grace qu'il leur faisoit; Que par son exprés commandement, sans autre dessein que de leur faire du bien, il les remettoit dans leurs terres, auecque la mesme preéminence qu'ils auoient auparauant sur leurs Sujets. A quoy il adiousta pour conclusion, qu'eux & leurs descendans cognoistroient la verité de son dire par l'experience qu'ils en feroient; puisque le Soleil l'auoit ainsi commandé; & partant qu'il s'en retournassent en leurs maisons, pour y prendre vn particulier soing de leur santé, & d'obeyr aux commandemens qui leur seroient faits pour leur commun bien. Leur ayant dit ces paroles, il leur donna de nouuelles asseurances de sa bonté, & de la grace qu'il leur faisoit, en ce qu'il voulut que les Curacas au nom de tous leurs gens luy vinssent accoler le genoüil droit, pour leur faire voir qu'il les auoüoit pour siens, puis qu'il leur souffroit cela. Aussi tindrent-ils cette faueur pour inestimable, & d'autant plus grande, qu'ils ne pouuoient sans commettre vn sacrilege, toucher à la personne de l'Ynca, qui estoit vn de leurs Dieux, sinon en cas qu'ils fussent de sang Royal, ou qu'ils en eussent la permis-

ſion de luy. Comme ils virent donc par ces demonſtrations de bonté, combien grande eſtoit enuers eux la clemence de ce Roy, ils ſe creurent tout à fait exempts du chaſtiment qu'ils apprehendoient ; & alors les Curacas ſe proſternants derechef à terre, promirent à l'Ynca qu'ils taſcheroient à l'aduenir de luy eſtre bons, & fidelles Sujets. A quoy ils adiouſterent qu'vn ſi grand Roy faiſoit bien paroiſtre, & par ſes paroles & par ſes actions qu'il eſtoit vray fils du Soleil, & particulierement en ce qu'il obligeoit de la plus haute faueur du monde, des perſonnes qui par leur rebellion auoient merité la mort.

Quant à l'explication de la fable cy-deuant ditte, que les Yncas font paſſer pour vne Hiſtoire, l'on tient qu'elle eſt telle ; Que les Capitaines de l'Ynca laſſez de voir que la temerité des Collas s'augmentoit de iour en iour, commanderent ſecretement à leurs gens de guerre, qu'au premier choc que les ennemis leur viendroient donner, ils euſſent à les charger tout de bon, ſans les eſpargner, & à faire main baſſe, iuſques à les mettre tous à feu & à ſang, s'ils le pouuoient, pource qu'il n'eſtoit pas raiſonnable de ſouffrir plus long-temps le meſpris qu'ils faiſoient de l'Ynca. En effet cela ne fut pas pluſtoſt reſolu, que l'execution s'en enſuiuit. Car les Collas qui n'apprehendoient point d'iriter leurs ennemis, eſtãts derechef venus pour les brauer, & les menaſſer à l'accouſtumée, furent receuz d'eux à toute rigueur, & ſi mal traitez, qu'il en demeura la plus part ſur la place. Et d'autant que les gens de l'Ynca n'auoient

bataillé iuſques alors qu'auec deſſein de leur reſiſter, & non pas de les tailler en pieces, ils firent courir le bruit, qu'ils n'auoient non plus combattu ce iour-là que les autresfois; Mais que le Soleil ne pouuant ſouffrir le peu de reſpect que les Collas portoient à ſon Fils, auoit trouué bon que leurs propres armes ſe tournaſſent contre-eux, & qu'elles les chaſtiaſſent, puis que les Yncas ne l'auoient point voulu faire; Ce que les Indiens, comme gens ſimples, tindrent pour tres-veritable, voyant que les Yncas, eſtimez Fils du Soleil, l'aſſeuroient ainſi. Tellement que les Amautas, qui eſtoient leurs Philoſophes, faiſans l'allegorie de cette fable, ou de cette fourberie, dirent depuis que les Collas s'eſtoient enferrez de leurs propres armes, pour ne les auoir voulu poſer, ny obeyr au commandement que l'Ynca leur en auoit fait.

Trois Prouinces ſe rendent à l'Ynca, il en conqueſte d'autres; fait des Colonies, & chaſtie certains peuples qui ſouloient vſer de poiſon.

CHAP. IIII.

LA fable dont i'ay parlé cy-deuant, iointe à la clemence, & à la bonté de ce Prince, qui en donnoit tous les iours de nouuelles preuues à ceux qu'il faiſoit ſes tributaires, fut vne choſe

ſi puiſſante pour le mettre en bonne eſtime, que le bruit en eſtant ſemé dans toutes les villes frontieres de la Prouince appellée *Hatunpacaça*; où l'affaire s'eſtoit paſſée, l'on ne ſçauroit croire combien furent eſtonnez tous ceux qui en ouyrent parler. Cependant ces hautes merueilles gaignerent ſi bien les affections de tous ces peuples, que ceux des villes d'alentour ſe rendirent volontairement à l'Ynca Mayta Capac, qu'ils adorerent & ſeruirent comme Fils du Soleil. Mais entre les autres Nations, qui ſe ſoubmirent à luy, furent remarquables trois grandes Prouinces extremement riches en beſtail, & fort aguerries, qu'on appelloit *Cauquicura, Mallama, & Huarina*; où ſe donna la ſanglante bataille de Gonçalo Piçarro, & Diego Conteno. Apres que l'Ynca eut comblé de faueurs & de graces ceux qui s'eſtoient rendus à luy de leur bon gré, il paſſa le Canal du coſté de Cozco; Puis comme il fut à *Altun Colla*, il enuoya ſon armée au Ponent, ſous la códuitte de ſes quatre Maiſtres de Camp, auſquels il commanda de paſſer le deſert qu'on appelle *Hatunpuna*, iuſques où l'Ynca Lloque Yupanqui auoit eſtendu ſes conqueſtes, & de reduire à ſon obeyſſance les peuples qu'ils trouueroient au delà de ce deſert, tirant vers la mer du Sud. Mais il leur recommanda ſur toutes choſes de n'en point venir à la derniere deſconfiture auecque les ennemis, & que s'il s'en trouuoit parmy eux de ſi obſtinez, & de ſi mutins qu'il ne fuſt pas poſſible de les reduire autrement que par la force des armes, & qu'en tel cas ils euſſent à les laiſſer, pource

que

que l'euenement feroit cognoiſtre à ces Barbares, qu'ils y perdroient plus que les Yncas n'y gaigneroient. Ayant mis cét ordre, & pourueu ſes gens de munitions & de viures, les Capitaines firent marcher l'armée, & paſſerent la montagne neigeuſe auec aſſez de fatigue, à cauſe que le chemin n'y eſtoit point battu, & qu'il auoit trauerſé de ce coſté-là trente lieuës de pays inhabité. A la fin ils arriuerent en vne Prouince appellée *Cuchuna*, dont les habitans eſtoient en aſſez bon nombre, mais tous ſeparez, & eſloignez les vns des autres. Au bruit qui leur vint de cette nouuelle armée, ils firent vn fort incontinant, & s'y retrencherent auec leurs femmes & leurs enfans. Les gens de l'Ynca les aſſiegerent en meſme temps; & pour ne paſſer l'ordre qu'ils auoiét eu de leur Roy, ne voulurent point battre le fort, combien qu'il fuſt aſſez foible, mais ils offrirent des conditions de paix, & d'amitié fort aduantageuſes aux ennemis, qui toutesfois n'en voulurent receuoir aucunes. En cette contention entre les vns & les autres plus de cinquante iours ſe paſſerent, durant leſquels ceux de l'Ynca ne manquerent point d'occaſions de faire beaucoup de mal aux ennemis; mais ils ne le voulurent pas, pour ne violer leur ancienne couſtume, ny les combattre meſme, non plus que les boucler, dans leur fort, ſi eſtroitement qu'ils euſſent peu, afin d'obſeruer de poinct en poinct tout ce que le Roy leur auoit enioint. Cependant ils ne laiſſoient pas d'auoir vn ennemy domeſtique qui les minoit à ſçauoir la faim, qui eſt ordinairemét cótagieu-

ſeſà ceux qu'on tient aſſiegez. Elle les trauailloit d'autant plus, que pour la venuë inopinée des gens de l'Ynca ils n'auoient pas eu loiſir de faire les prouiſions qui leur eſtoient neceſſaires; outre qu'ils ſe promettoient que les ennemis leueroient le ſiege pluſtoſt qu'ils ne firẽt, pour les laſſer en leur obſtination. Or bien que durant cette famine qui eſtoit grande, les hommes & les femmes euſſent aſſez de courage pour la ſouffrir, ſi eſt-ce qu'elle eſtoit inſupportable aux enfans & aux ieunes gens, qui à la façon des beſtes s'en alloient paiſtre l'herbe parmy les champs, & meſme pluſieurs d'entre-eux ſe rendoient aux ennemis, ſans que leurs Peres les en empeſchaſſent, pource qu'ils aymoient bien mieux que cela fuſt, que de les voir mourir de faim. Les Soldats les voyant venir à eux, les traitoient fort doucement, iuſques-là meſme qu'auec ce qu'ils leur bailloient à manger, ils leur donnoiẽt des viures pour les porter à leurs Peres, auſquels par ce moyen ils faiſoient des offres de paix & d'amitié mutuelle. Cepẽdant les ennemis, qui ſe voyoient ſi bien traitez d'eux, & qui n'attendoient du ſecours d'aucune part, demeurerent tous d'accord de ſe rendre volontairement, ſans en venir aux conditions; car ils iugerent apparemment que ceux qui dans leur rebellion leur eſtoient ſi doux & ſi pitoyables, le ſeroient encore plus, quand ils les verroient ainſi humiliez, & ſoubmis à leur volonté. Ils ſe rendirent donc à la mercy des gens de l'Ynca, qui les receurent amiablement, ſans leur teſmoigner d'eſtre faſchez ny de leur obſtination, ny de la reſiſten-

ce qu'ils auoient faite. Au contraire ils leur firent de nouuelles protestations d'amitié, leur donnerent à manger, & les desabuserent de l'opinion qu'ils pouuoient auoir, disant que l'Ynca Fils du Soleil ne tournoit point ses pensées à cõquerir des Prouinces, pour en tyranniser les habitãs, mais plustost pour leur faire du bien, suiuant le commandement qu'il en auoit du Soleil son Pere. En effet pour les mieux asseurer de cette verité, ils leur en voulurent rendre des preuues par les presens qu'ils firent aux Principaux d'entr'eux, ausquels ils donnerent des vestemens au nom de l'Ynca, & aux autres des prouisions & des viures, auec quoy ils s'en retournerent en leurs maisons fort satisfaits & contents.

Ces choses s'estant ainsi passées, les Chefs de l'Armée consulterent entre-eux sur le succés de cette conqueste, & manderent des gens pour peupler deux villes de cette Prouince, qui pour sa fertilité leur sembla capable de nourrir plus de personnes qu'il n'y en auoit, outre qu'ils iugerent necessaire d'y laisser des garnisons, pour asseurer le pays, & preuenir sagement tout ce qui pourroit arriuer au preiudice de leur conqueste. La nouuelle en estãt venuë à l'Ynca, il resolut de leur enuoyer le nombre de gens qu'ils luy demandoient. Ils s'y en allerent donc auecque leurs femmes & leurs enfans, & peuplerent deux villes, dont l'vne, qui estoit au bas de la montagne, où les habitans auoient basty leur fort, fut appellé *Cuchuna*, du nom de ce mesme mont, & l'autre *Moquehua.* Ces deux villes, qui sont à deux lieuës

de diſtance, & de la Iuriſdition de Colliſuyu, ſont des principales de ces Prouinces, qui en retiennent le nom encore auiourd'huy.

Or tandis que les Chefs de cette Armée de l'Ynca iettoient les fondemens des villes aux terres de ces Barbares, & qu'à leur accouſtumée ils donnoient ordre à toutes les choſes qui leur ſembloient neceſſaires à les inſtruire & les gouuerner; Ils apprirent que parmy ces Indiens, il y en auoit quelques-vns qui ſouloient vſer de poiſon contre leurs ennemis, non pas tant pour les tuer, que pour les defigurer en leur viſage, & les affliger en leur perſonne. Ce poiſon eſtoit de cette nature, qu'il n'y auoit que ceux de foible complexion qui en mouruſſent: toutesfois les plus robuſtes en eſtoient quittes à ſi mauuais marché, qu'aſſeurement la mort euſt eſté beaucoup meilleure pour eux que la vie. Car ils la traiſnoient dans vne perpetuelle langueur, priuez de ſentiment, eſtropiez de tous leurs membres, perclus de leur iugement, & defigurez en leur viſage, pource qu'il ſe couuroit à l'inſtant de certaines puſtules noires & blanches, qui les rendoient ſi difformes, qu'on ne les pouuoit regarder qu'auec horreur. En vn mot la malignité de ce venin, qui agiſſoit dedans & dehors, les expoſoit à des peines inſupportables, au grand meſcontentement de leurs parens & de leurs amis; comme au contraire leurs ennemis, qui leur auoient donné le poiſon, ſe plaiſoient à les voir ainſi languir, & en eſtoient plus ayſes en leur ame, que ſi l'effet en euſt eſté violent. Ces Capitaines ne ſceurent pas plu-

ſtoſt cela, qu'ils en donnerent aduis à l'Ynca, qui leur enuoya dire, qu'ils euſſent à faire bruſler à petit feu tous ceux qu'on pourroit conuaincre d'auoir vſé d'vne cruauté ſi grande, & à proceder exactement en cette execution; afin qu'il ne reſtaſt à l'aduenir aucune memoire de ces meſchans. Cependant ce mandemẽt du Roy fut ſi agreable à ceux du pays, qu'ils en firent la recherche eux meſmes, executerent la ſentence, & bruſlerent les delinquants tout en vie. Dequoy n'eſtants pas ſatisfaits, ils deſmolirent leurs maiſons, pour auoir eſté la demeure de ſi maudites gens, ietterent au feu leurs troupeaux, deſolerent leurs poſſeſſions, & deſracinerent les arbres; voulant que ces terres fuſſent à iamais deſertes, de peur que ceux qui y rentreroient heritaſſent à leur dommage des meſchancetez de leurs premiers Maiſtres. Cette ſeuerité mit ſi fort l'alarme par tout le pays, qu'à ce que diſent les habitans, vne ſi noire malice n'y fut iamais plus pratiquee durant le regne des Yncas, iuſques à ce que les Eſpagnols conquirent cette Contrée. Apres que les Chefs de l'armée de l'Ynca eurent fait cette punition, & pourueu aux nouuelles Colonies, auſſi bien qu'au gouuernement des Nations conquiſes, ils s'en retournerent à Cozco, pour y rendre compte des choſes qu'ils auoient faites, & y furent fort bien receus de leur Roy, qui les recompenſa de leurs bons ſeruices.

L'Ynca gaigne trois Prouinces, & vne bataille sanglante.

CHAP. V.

QVelques années apres l'Ynca Mayta Capac se resolut derechef de reduire de nouuelles Prouinces à son Empire. Car l'ambition qu'auoient ces Roys d'en estendre les bornes, s'augmentoit en eux de iour en iour. Ayant pour cét effet mis sur pied tout ce qu'il pût leuer de gens de guerre, & mis ordre aux prouisions necessaires pour leur entretenement, il tira droit à Puraca d'Vmasuyu, qui fut la derniere ville de la conqueste de son Ayeul, ou selon quelques vns de son Pere mesme, comme il a esté dit en son lieu. De Puraca il s'en alla vers le leuant, en vne Prouince appellée *Llaricassa*, qu'il conquit sans resistance, & les habitans de laquelle furent bien ayses de le receuoir pour leur souuerain. De là il passa outre en la Prouince nommée *Sancauan*, qu'il assuietit encore auecque la mesme facilité que l'autre; Car la renommée qui auoit publié de toutesparts les faits memorables de l'Ayeul & du Pere de ce Prince, fut cause que ceux du païs se rendirent volontairement à luy. Où il est à remarquer que ces deux Prouinces, grandement peuplées, & fort riches en bestail, ont plus de cinquante lieuës de longueur; Ioint que d'vn

costé elles en ont tréte de largeur, & vingt de l'autre. Ayant ainsi reduit ces nouueaux Sujets, & mis ordre, comme c'estoit sa coustume, tant aux choses qui regardoient leur Idolatrie, qu'à celles de leur gouuernement, il s'en alla en la Prouince appellée Pacaça, dont les habitans se rendirent à luy comme les autres, sans vser de resistence, ny sans qu'il fust besoing d'en venir à vne bataille, puis que tous d'vn commun accord luy obeïssoient, & le tenoient pour Fils du Soleil.

Cette Prouince, qui est fort grande, & où il y a plusieurs villes, fait vne partie de celle qui fut gaignée, comme nous auons dit, par l'Ynca Lloque Yupanqui, tellement que ces deux Yncas, tant le Pere que le Fils, en acheuerent la conqueste. Ce dernier en estant venu à bout gaigna le chemin Royal d'Vmasuyu, d'où il s'en alla camper tout auprés d'vne ville qu'on appelle Huaychu. Là il fut aduerty qu'vn peu plus auant il y auoit de grosses troupes leuées, en intention de luy faire la guerre. Pour tout céla neantmoins il ne laissa pas de passer outre, & d'aller en queste apres ses ennemis, qui se presenterent pour luy deffendre le passage d'vne riuiere qu'ils appellent *Huychu*. Pour ce mesme effet se mirent à la campagne treize ou quatorze mille Indiens, tous gens de guerre diuersement appellez, bien que neantmoins ils fussent tous compris sous le nom de Colla. Alors l'Ynca, de qui le dessein n'estoit pas tant de leur donner bataille, que de continuer sa conqueste, comme il auoit fait iusques alors, enuoya souuent aux enne-

mis des hommes exprés, pour leur faire de sa part plusieurs belles offres de bien-veillance & de paix. Mais au lieu de les accepter elles ne faisoient qu'acroistre plus fort de iour en iour leur effronterie, & leur temerité. Car ils se faisoient accroire que toutes ces conditions que l'Ynca leur offroit, & ce qu'il differoit d'en venir aux mains, estoient des effets de crainte. Tellement qu'enflez de cette vaine presomption, ils passoient par troupes en diuers endroits de la riuiere, & s'en alloient iusques au Camp de l'Ynca, où ils attaquoient ses gens insolemment. Luy cependant, qui vouloit espargner le sang des vns & des autres, faisoit son possible pour attirer les ennemis par douceur, & souffroit leurs brauades auec tant de patience, que ses gens commencoient desia de l'en reprendre, disant qu'il n'estoit pas bien seant à la Maiesté du Fils du Soleil de laisser impunie l'audace de ces Barbares, & que cela ne se pouuoit sans se faire mespriser à l'aduenir, ny sans diminuer beaucoup de l'estime qu'il auoit gaignée par le passé.

Toute la réponse que l'Ynca faisoit là dessus, afin d'adoucir le mescontentement des siens, estoit que pour obeyr au Soleil son Pere, qui desiroit qu'il eust esgard au commun bien des Indiens, il ne vouloit point d'abbord essayer de les auoir par les armes, mais laisser escouler vn peu de temps sans leur liurer le combat, pour voir s'il ne naistroit point en eux quelque cognoissance du bien qu'il leur vouloit faire. Il les entretint de ces langages vn assez long-temps,

temps, ſans vouloir iamais permetre à ſes Capitaines d'en venir aux mains auec ſes ennemis. Mais enfin vaincu par leur inſolence, qui eſtoit inſupportable, & par l'importunité des ſiens, il commanda qu'on les chargeaſt; ſi bien que ſes gens, qui ne demandoient pas mieux, donnerent incontinant ſur les ennemis. Alors ces Barbares voyãt que ceux qu'ils auoient ſi fort prouoquez au combat, eſtoient ſur le poinct de le donner, s'y preſenterent auecque beaucoup de courage & de promptitude; & commencerent à chamailler d'vne façon bien eſtrange, les vns pour deffendre leur liberté, & perſiſter en la reſolution qu'ils auoient priſe de ne point s'aſſuietir à l'Ynca, quelque Fils du Soleil qu'ils ſe diſt eſtre, & les autres pour chaſtier l'inſolence dont-ils auoient vſé contre leur Roy. Il y fut combattu de part & d'autre, auec beaucoup d'obſtination, & fort peu de preuoyance, principalement du coſté des Collas, qui en hommes inſenſibles ſe iettoient brutalement à trauers les armes des ennemis, & s'expoſoient ainſi aux coups, au lieu de les preuenir, comme gens barbares & deſeſperez, qui n'auoient ny ordre ny diſcipline; ce qui fut cauſe qu'il en demeura pluſieurs des leurs ſur la place. Le iour fut employé tout entier en ce combat obſtiné, où l'Ynca fit tout le deuoir qu'on ſçauroit dire de bon Soldat & d'excellent Capitaine, ſoit qu'il falluſt attaquer, ou faire retraite, & encourager ſes gens à la victoire.

Ceux de Huaychu ſe rendent à l'Ynca, qui leur pardonne.

CHAP. VI.

EN la bataille dont nous venons de parler furent mis à mort plus de ſix mille Collas, à ce que diſent leurs Deſcendans, pour auoir combattu peſle-meſle & confuſement ; Comme au contraire du coſté des Yncas il n'y en eut qu'enuiron cinq cens de tuez, à cauſe de leur bon ordre, & de l'exacte diſcipline qu'ils obſeruoient. L'obſcurité de la nuict ayant ſeparé les vns & les autres, ils firent retraite en leurs logemens, où les Collas ſentant les douleurs de leurs bleſſeures, qui s'eſtoient deſia refroidies, & voyant le nombre des morts, commencerent de prendre courage, ſans ſçauoir ny à quoy ſe reſoudre, ny quel conſeil ils deuoient prendre. Car ils n'auoient ny des forces à ſuffiſance, pour ſe deliurer de leurs ennemis par les armes, ny le moyen de s'eſchapper d'eux par aucun endroit, veu que les paſſages eſtoient pris de toutes parts. Que s'il leur prenoit enuie de recourir à la clemence de l'Ynca, ils s'en eſtimoient indignes pour leur inſolence inſupportable, & pour auoir meſpriſé les conditions aduantageuſes qu'il leur auoit fait offrir tant de fois.

Dans cette confusion de doutes & de pensées, ils ne trouuerent point de voye plus asseurée que de s'en rapporter au iugement des plus vieux, qui furent d'auis de se rendre, disant qu'il valoit mieux tard que iamais, & que s'ils inuoquoient la clemence du Prince, qu'ils auoient offensé, il leur pardonneroit sans doute, à l'imitation de ses Predecesseurs, qui auoient tousiours vsé de misericorde & de compassion enuers les rebelles. Cette resolution prise entre eux; le lendemain si tost qu'il fut iour ils se mirent tous au plus mauuais equipage qu'ils peurent. Car les Soldats à demy-nuds, sans auoir ny la teste couuerte, ny les pieds non plus, ensemble les Capitaines & les principaux d'entre-eux s'estants fait lier les mains, s'en allerent au logement de l'Ynca, & se presenterent deuant la porte, les yeux tous baignez de larmes, sans luy oser dire aucun mot. Mais enfin voyant qu'il les receuoit courtoisement, ils se prosternerent à genoux, & luy dirent qu'ils n'estoient point là venus pour implorer sa misericorde, sçachant bien que leur obstination & leur ingratitude les en rendoiét indignes, mais seulement pour le supplier de commander à ses gens de guerre qu'ils eussent à se ietter sur eux, & à les passer au fil de l'espee, pour seruir d'exemple aux autres, & leur apprendre à n'estre rebelles comme eux au Fils du Soleil.

L'Ynca les ayant ouys voulut qu'vn de ses Capitaines leur dit de sa part; Que le Soleil son Pere ne l'auoit point enuoyé au pays des Indiens pour les mettre à mort, mais pour leur faire du bien, & les

tirer de leur brutale façon de viure, en leur apprenant à cognoiſtre ce grand Luminaire qui eſtoit leur Dieu, & que par meſme moyen il vouloit qu'il leur impoſaſt de bonnes Loix, afin qu'à l'aduenir ils veſcuſſent en vrays hommes ; Et partant que pour s'acquitter de ce commandement, il s'en alloit de Prouince en Prouince, pour attirer au ſeruice du Soleil tout ce qu'il y trouuoit d'habitans, ſans qu'il euſt aucunement beſoing d'eux ; A cauſe dequoy comme fils qu'il eſtoit d'vn ſi bon Pere, il leur pardonnoit, & les laiſſoit viure, encore qu'ils ne le meritaſſent pas ; Qu'au reſte ils pouuoient iuger de l'effet de leur rebellion par le rigoureux chaſtiment que le Soleil ſon Pere auoit fait de leurs gens, ce qui leur deuoit apprendre à eſtre plus ſages à l'aduenir, & à luy rendre obeïſſance, afin de viure heureux & contents par les biens-faits qu'ils en receuoient. Leur ayant fait dire ces paroles, il commanda qu'on euſt à leur donner des habits, & à penſer leurs bleſſeures, les obligeant par toute ſorte de bon traitement à recognoiſtre la faute qu'ils auoient commiſe. Ainſi les Indiens bien ayſes d'en eſtre quittes à ſi bon marché, ſ'en retournerent en leurs maiſons, publiant par tout que leur rebellion eſtoit cauſe de leur mal, & qu'ils ne deuoient leur vie qu'à la clemence de l'Ynca.

De la reduction de plusieurs Villes à l'obeyssance de l'Ynca; & du premier Pont qu'il fit faire.

CHAP. VII.

LA nouuelle d'vne si sanglante desroute fût incontinãt semée par toute cette frontiere, & on la prit pour vne punition que le Soleil auoit faite de ces Indiens rebelles, pour n'auoir voulu ny obeyr aux Yncas, qui estoient ses enfans, ny receuoir ses biens-faits. Cependant cela fut cause que plusieurs villes, qui tenoient sur pied des gens de guerre, pour s'en seruir à resister à l'Ynca, les congedierent, & qu'au bruit de sa clemence & de son bon naturel les habitãs le furent trouuer, luy demanderent pardon, & le prierent de les vouloir adüoüer pour ses tres-humbles Sujets. L'Ynca les receut fort courtoisement, leur fit des presens, & leur donna des habits. Dequoy ils furent si contents, que pour recognoissance de ces biens-faits, ils se mirent à publier de toutes parts, que les Yncas estoient vrays Fils du Soleil.

De cette façon les villes qui vers le Midy tirant du costé des Charcas, s'estendent depuis *Huaychu*, iusques à *Callamarca*, où il y a trente lieuës de chemin

se soubmirent toutes à l'Empire & à l'obeïssance de l'Ynca. Apres les auoir conquises il passa outre; & par le mesme chemin Royal des Charcas, & de Callamarca, il s'en alla droit à Caracollo, faisant tributaires toutes les villes qui se voyent des deux costez du grand chemin, iusques au Marescage de Paria. De là il rebroussa vers le Leuant droit au pays des Antis, & arriua en la vallée que l'on appelle auiourd'huy *Chuquiapu*, c'est à dire en la langue generale du pays *Lance principale*, ou *Lance de Capitaine*. En tout ce destroit il fit peupler plusieurs villes de quantité d'Indiens venus des autres Prouinces, pource qu'il cognut que ces vallées estoient plus chaudes que toutes les autres Prouinces qui sont comprises sous le nom de Colla, & par consequent plus propres pour y semer du Mayz, & en recueillir en abondance.

Continuant son chemin vers le Leuant, de la vallée de Caracata il alla ioindre la grande Montagne neigeuse, qui est au pays des Antis, peuples esloignez de plus de trente lieuës du grand chemin d'Vmasuyu. Apres auoir passé trois années en ce voyage, durant lesquelles il adiousta plusieurs villes à son Empire, imposa des Loix aux habitans, & mit ordre à leur gouuernement, il s'en retourna dans Cozco, où il fut receu de son peuple auec de grandes demonstrations de ioye, & des applaudissemens vniuersels. Là s'estant reposé deux ou trois ans, il fit des preparatifs pour le Prin-temps suiuant, & pourueut abondamment aux munitions & aux viures

qu'il iugea necessaires à faire vne nouuelle conqueste, la grandeur de son courage ne pouuant souffrir qu'il demeurast sans rien faire. Or pource qu'il auoit dessein de s'en aller au Ponent de Cozco, vers le pays qu'on appelle *Contisuyu*, qui contient plusieurs Prouinces de large estenduë; & qu'il luy falloit trauerser la grande riuiere d'Apurimac; il s'aduisa pour cét effet d'y ietter vn Pont, pour donner passage à son armée: & voyant que ses gens ne sçauoient de qu'elle façon s'y prendre, il leur en donna l'inuention luy-mesme, apres en auoir communiqué auec quelques Indiens des plus ingenieux du pays. Et d'autant que ceux qui ont escrit du Peru demeurent bien d'accord qu'il y a des Ponts, sans que toutesfois ils disent de quelle maniere ils sont faits, il me semble fort à propos d'en faire icy la peinture, tãt en faueur de ceux qui n'en ont point veu de semblables, qu'à cause que ce fut icy le premier Pont d'ozier qui se fit dans le Peru, par l'exprés commandement des Yncas.

Pour faire vn de ces Ponts, les Indiens amassent vne grande quantité d'vn certain ozier, qui n'est pas si gros, ny si tendre que celuy d'Espagne, & en font premierement vne maniere de clisse de la longueur dont ils veulent que soit le Pont; puis sur la mesure de celle-cy, de plusieurs autres clisses, qu'ils attachent l'vne à l'autre, au nombre de ving-sept, ils en formẽt vne claye, qui est à peu prés de l'espaisseur du corps d'vn homme, & en font iusques à cinq. Pour les passer de l'autre costé de la riuiere, il y a des In-

diens, qui se mettent à la nage; ou sur des radeaux; dequoy ils viennent à bout de cette sorte. Ils attachent plusieurs petites cordes assez desliées à vn cable, qui est gros comme le bras, & fait d'vn certain chanure que les Indiens appellent *Chahuar*. A ce mesme cable ils lient les grosses clisses auec les petites cordes, si bien que de plusieurs Indiens qu'ils sont châcun en tient vne, & ainsi tous ensemble à force de bras les tirent à l'autre bord. Les ayant passées toutes cinq, ils les esleuent sur deux estençons assez hauts, faits des pierres de quelque rocher qu'ils trouuent cómodement; ou bien à faute de cela, ils fót ces pilotis d'vne autre pierre, qui n'est pas moins forte que celle d'vn roc, comme il se void par le Pont d'Apurimac, qui est au grand chemin de Cozco, lequel a vn estençon de pierre de roc, & l'autre de massonnerie. Ces pilotis du costé de la terre sont creux, & appuyez par les costez de fortes murailles. Or en ce qu'il y a de creux d'vne muraille à l'autre à trauers châque estençon, sont mises par ordre cinq ou six planches fort espaisses, où aboutissent les grosses clayes d'ozier, afin que par le moyen de ces arcs-boutans le Pont soit fortifié, & qu'vne si pesante masse ne s'escroule point par sa propre pesanteur, qui est fort grande. Le plancher de ce Pont est fait de trois grosses clayes, dont nous auons parlé cy-deuant, & les autres y sont mises pour appuys des deux costez. Le Pont a quelques deux aulnes de largeur, & les clisses, qui luy seruent de plancher sont couuertes de pieces de bois, d'enuiron la grosseur

d'vn

d'vn bras, fort proprement agencées mises châcun en son ordre, & attachées aux clisses, afin de les conseruer, & empescher qu'elles ne viennent si tost à se rompre: Sur ce plancher ils mettent encore quantité de ramée, ou de branches d'arbre entrelassées, afin que les bestes de charge qui ont à passer par là ayent le pied plus asseuré, & qu'elles ne viennent point à glisser. Dequoy ils se seruent pareillement, pour fortifier le Pont des deux costez de sa largeur, où de cette mesme ramée ils font comme vne maniere de muraille pour la commodité des passans. Le Pont d'Apurimac, qui est le plus grand de tous ceux du Peru a quelques deux cens pas de longueur; non que ie le veuille asseurer pour l'auoir mesuré, mais pour l'auoir ouy dire en Espagne à quantité de gens qui ont passé par dessus. I'ay veu plusieurs Espagnols, qui ne daignoient mettre pied à terre, quād il le falloit passer, & mesme qui galoppoient dessus, soit qu'ils le fissent par galenterie, ou pour en paroistre plus hardis, combien qu'à dire le vray il y eust en cela vn peu de temerité. Toute cette grande machine n'estoit composée que de trois clayes, ou clisses, entassees l'vne sur l'autre, & ne laissoit pas d'estre si merueilleuse, qu'il ne seroit pas possible de le croire, si l'on ne l'auoit veu. Il y a de l'apparence qu'ō aura tousiours entretenu ce pont, pour la commodité des passans, si ce n'est que le temps l'ayt à la fin desmoly, comme plusieurs autres, que les Espagnols trouuerent en ces contrées, bien plus grands que celuy-cy. Au temps des Roys Yncas, ce Pont se

renouuelloit tous les ans,& ceux des Prouinces frontieres, en faisoient les reparations, fournissant les materiaux, ausquels ils estoient taxez, selon les moyens des habitans de châque Prouince; ce qui s'obserue encore auiourd'huy.

Au bruit de ce Pont, plusieurs Nations se reduisent, & se rengent volontairement sous l'obeïssance de l'Ynca.

Chap. VIII.

L'Ynca ne sceut pas plustost que le Pont estoit acheué, qu'il fit marcher son Armée, qui estoit composée de douze mille hommes, & conduitte par des Capitaines aguerris, & fort experimentez. Auecque ces troupes, il marcha iusques au Pont, où il trouua vne bonne garde de Soldats, prests à le deffendre, en cas que les ennemis y voulussent mettre le feu; A quoy toutesfois ils ne pensoient nullement. Car ils n'estoient pas moins estonnez de l'estrange nouueauté de cette Machine, qu'ils estoient desireux de receuoir pour leur maistre le Prince qui l'auoit faite. Aussi est-il vray qu'en ce temps là, & auant que les Espagnols passassent en ces contrées, les Indiens du Peru estoient si niays & si credules, qu'il ne falloit que la moindre nouueauté, pour leur faire appeller diuins & Fils du Soleil ceux qui en estoient les autheurs, qu'ils recognois-

ſoient incontinant pour leurs Souuerains. Conformement à cela ie diray que rien ne les obligea tant à tenir les Eſpagnols pour Dieux, & à s'aſſuiettir à leur Empire en leur premiere conqueſte, que de les voir combattre ſur des cheuaux, qui leur ſembloient eſtre des animaux farouches & indomptables; & s'aider ſi adroitement des armes à feu, qu'ils tuoient leurs ennemis de deux à trois cens pas. Ces deux choſes principalement, laiſſant les autres à part, furent cauſe qu'ils les tindrent pour Fils du Soleil, & qu'ils ſe rendirent auec peu de reſiſtance; Ce qui fuſt ſans doute vn effet de l'admiration que leur apporta la nouueauté; comme il leur arriue encore auiourd'huy, toutes les fois que les Eſpagnols expoſent au iour quelque choſe qu'ils n'ont point encore veuë, comme des moulins à moudre du bled, des bœufs dreſſez au labourage, des Ponts faits en voultes, & en arcades ſur les riuieres, qui leur ſemblent ſuſpendus en l'air, & ainſi des autres nouueautez qu'ils voyent de iour en iour, qui leur font dire en faueur des Eſpagnols, qu'ils meritent d'eſtre ſeruis par les Indiens. Cõme ils eſtoient dõc beaucoup plus credules au temps de Mayta Capac, ce nouueau Pont leur fut vn ſi haut ſuiet d'admiration, qu'il ne fallut que cela pour reduire pluſieurs Prouinces de cette frontiere, & leur faire receuoir l'Ynca ſans luy reſiſter. La principale de ces Prouinces fut celle qu'ils appellent *Chumpiuillca*, au deſtroit de Cuntiſuyu, qui a vingt lieues de long, & douze de large. Ils ſe rendirent donc à l'Ynca de leur bon gré, tant pour le bruit

que l'on faiſoit courir, qu'il eſtoit Fils du Soleil, que pour la merueille de ce chef-d'œuure nouueau, ne pouuant croire que telles choſes peuſſent eſtre faites par d'autres perſonnes, que par des hommes venus du Ciel. Il ne trouua de la reſiſtence qu'en la ſeule ville de *Villilli*, d'où les habitans ſortirent, & ſe retrancherent dans vn fort qu'ils firent exprés. L'Ynca les tint aſſiegez de tous coſtez, pour empeſcher que pas vn d'eux ne ſortiſt, & les fit ſommer d'vn autre coſté, auec la clemence & la bonté qui luy eſtoient ordinaires. En effet les aſſiegés ne tindrent que dix ou douze iours, à la fin deſquels ils ſe rendirent à luy, qui leur pardonna. Puis laiſſant cette Prouince paiſible, il tira vers le deſert de Cuntiſuyu, qui a ſeize lieuës de trauerſe, dont il en trouua trois, où le pays eſtoit ſi mareſcageux, & ſi mauuais, qu'il arreſta ſon Armée, & l'empeſcha de marcher.

Mais pour ſurmonter par l'art la nature de ce lieu, de pluſieurs pierres grandes & petites, où l'on entremeſloit des mottes de terre, il en fit faire vne chauſſée, où luy-meſme trauailla, ſoit qu'il fuſt queſtion de donner l'ordre à ſes gens, ou de leur ayder à leuer les groſſes pierres, qui eſtoient neceſſaires à ce trauail. Tellement que par ſon exemple il les rendit ſi habilles à l'œuure, qu'en peu de iours ils acheuerent cette chauſſée, qui auoit ſix aulnes de large, & deux de hauteur. Les Indiens de la frontiere l'ont tenuë, & la tiennent encore auiourd'huy en grande veneration, tant pour la commodité qu'ils en retirent, que pource qu'elle leur eſpargne beaucoup de

chemin, & de peine; ce qu'ils ne pouuoient esuiter auparauant, à cause que ce lieu estoit, comme i'ay dit, de part & d'autre, fort marescageux, & remply de bouë. Pour cela mesme ils sont auiourd'huy tellement soigneux des reparations de cette chaussée, qu'vne pierre n'est pas plustost tombée, qu'ils en remettent vne autre en sa place; A quoy châque Nation s'employoit en particulier, & trauailloit punctuellement à l'endroit qu'elle estoit obligée de reparer, si bien que cette œuure sembloit tousiours estre neufue. Ce qu'ils obseruoient encore en toutes les autres reparations, qui se faisoient pour la commodité du public, qu'ils partageoient par familles, ou par feux, si l'œuure estoit petite; ou bien par villes, ou par Prouinces, si elle estoit grande, comme sont les Ponts, les Forteresses, les Maisons Royalles, & ainsi du reste; où il est à remarquer que les gazons ou les mottes de terre sont grandement propres aux chaussées, pource qu'entremeslées ensemble, elles leur seruent de ciment, & les fortifient.

L'Ynca gaigne plusieurs autres Prouinces, & meurt paisible dans son Royaume.

CHAP. IX.

APres que la chaussée fut faite, l'Ynca Mayta Capac passa outre, & entra dans vne Prouince appellée *Allia*, où s'assemblerent plusieurs Indiens de toute cette contrée, auecque dessein de luy deffẽdre le passage de certains costaux extremement rudes, & où il est si mal aysé de monter, qu'ils font horreur à ceux qui passent par là, sans crainte d'aucuns ennemis, & qui sont par consequent fort redoutables à ceux qui en ont plusieurs en teste. Toutesfois quelques dangereux qu'ils fussent l'Ynca trouua moyen de s'y comporter auecque tant de conseil, de prudence, & d'addresse militaire, qu'encore que ceux de la frontiere s'y opposassent, si ne laissa-t'il pas de leur resister courageusement ; de telle sorte qu'il gaigna tousiours pays, & qu'en cette resistance il y en eut plusieurs de tuez de part & d'autre. Mais enfin comme les ennemis virent qu'au lieu de gaigner, ils perdoient de iour en iour, & qu'en ces lieux presque inaccessibles, ils ne pouuoient faire teste aux gens du Roy, ils dirent tous d'vn accord, qu'il falloit asseurement que les Yncas fussent vrays Fils du Soleil, puis qu'ils se montroient ainsi inuinci-

bles dans les dangers. Se laissant doncques surprendre à cette vaine creance, apres auoir resisté plus de deux mois, à la fin du commun consentement de toute la Prouince, ils receurent l'Ynca pour leur souuerain Seigneur, & luy iurerent obeïssance en qualité de bons & de fidelles Sujets.

De cette façon l'Ynca victorieux & triomphant fit son entrée en la principale ville nommée Allca, d'où il passa en d'autres grandes Prouinces appellées Taurisma, Cotahuaci, Pumatampu, & Parihuana-Cocha comme qui diroit *le Lac aux Passereaux*, pource qu'en vn endroit du desert de cette Prouince il y a vn fort grand Lac, & qu'au langage de l'Ynca, ils nomment *Cocha* la Mer, ou vn Marescage, & *Parihuna* les passereaux, & autres oyseaux de ce genre, si bien que de ces deux noms ils n'en font qu'vn, disant *Parihuna-Cocha*, quand ils veulent denoter cette Prouince, qui est grande, fertile & abondante en or; Où il faut remarquer que les Espagnols ont accoustumé de la nommer par syncope *Parin-Cocha*. Quant au mot *Pumatampu*, il est aussi composé, à sçauoir de *Puma*, & de *Tampu*, dont l'vn signifie *Lion*, & l'autre *Depost*, comme qui diroit, *le depost du Lion*, ou possible plus à propos *le repaire*, nom qui fut apparemment imposé à ce lieu, pource qu'il est à croire, que là mesme il y eust autresfois quelque effroyable Lionne, ou possible d'autant qu'en cette Prouince il y a plus de Lions qu'en pas vne autre.

De Parihuana-Cocha l'Ynca passa outre, & trauersa le Desert de Coropuna, où se void vne belle &

haute Pyramide de neige, que les Indiens ont accoustumé d'appeller *Huaca*, c'est à dire *merueilleuse* comme elle l'est en effet; à cause dequoy les habitans de cette frontiere, comme gens superstitieux, & de peu d'esprit, luy faisoient des Sacrifices & l'adoroient pour son extreme beauté. Ayant trauersé le desert, il entra dans la Prouince appellée *Aruni*, d'où il alla plus auant en vn autre lieu nommé *Collahua*, qui s'estend iusques à la vallée d'Arequepa, laquelle à ce qu'en dit le R. P. Blas Valera, signifie *Trompette esclatante*.

Toutes ces Prouinces & ces Nations furent reduites sous l'obeïssance de l'Ynca Mayta Capac, & ce fut auec beaucoup de douceur & de facilité que les habitans se rangerent à son Empire. Car au bruit qui courut incontinant des grandes choses qu'il auoit faites au passage de la montagne d'Allca, qui est effroyable, & pleine de precipices, ils furent bien ayses d'estre ses Sujets, comme le croyant inuincible, & vray Fils du Soleil. L'Ynca s'arresta en châcune de ces Prouinces, durant tout le temps qu'il iugea necessaire, pour y establir la paix, & le bon gouuernement. Or d'autant qu'il trouua despeuplée la vallée d'Arequepa, & qu'à bien considerer la fertilité du pays, & le bon temperament de l'air il le iugea fort habitable, il y enuoya pour cét effet quantité d'Indiens, de ceux qu'il auoit cóquis. Pour les mieux inciter à s'en aller peupler cette vallée, il leur remonstra que ce pays ne seroit pas moins agreable qu'vtile à ceux qui s'y en iroient demeurer, mais particu-

lierement aux gens de leur Nation. Aussi arriua-t'il par ses persuasions que pour la commodité de cette vallée, il tira plus de trois mille familles de leurs maisons pour les y enuoyer. De sorte qu'auec ces gens il fonda quatre ou cinq villes, dont il en nomma vne *Chimpa*, & l'autre *Sucahuaya*; puis si tost qu'il y eust laissé des Gouuerneurs & tels autres Officiers qu'il iugea necessaires à les instruire & les policer, il s'en retourna dans Cozco, ayant employé à cette conqueste trois ans tous entiers, durant lesquels dans le seul destroit appellé Cantisuyu, il conquit vne estenduë de pays qui auoit bien prés de 90. lieuës de longueur, dix ou douze de largeur, à le prendre d'vn costé, & quinze de l'autre, toute laquelle estenduë estoit contigue à celle qu'il auoit gaignée, & soubmise à son Empire.

Il fut receu dans Cozco auec de grandes solemnitez, tellement qu'en la magnifique entrée qui luy fut faite, il ne se parla que de resiouïssances, de festes, de dances & de chansons, qui furent composées à la loüange de ses beaux-faits. Luy cependant ayant recognu de son costé le seruice de ses Capitaines, & de ses autres gens de guerre, congedia son armée, & se contentant de ce qu'il auoit conquis iusques alors, resolut de se reposer de tant de trauaux endurez par le passé. Il fit dessein par mesme moyen de ne tourner ses pensées qu'à faire des Loix, pour le bon gouuernement de son Royaume, auec vn soing tres-particulier de conseruer le bon droit des pauures, des Orphelins, & des Veufues à quoy certes il

employa tout le reste de sa vie. L'on ne sçait pas au vray de combien de temps elle fut; mais quant à son regne, l'on tient qu'il égala celuy de ses Predecesseurs, & qu'il fut d'enuiron trente années, bien que l'on n'asseure au vray ny l'vn ny l'autre. Quoy qu'il en soit, il mourut plein de trophées, & de conquestes, dont il se rendit fameux en temps de paix & de guerre. Tous ses Sujets, qui durant sa vie le cherirent & l'estimerent grandement, le regreterent beaucoup aussi apres sa mort, & en porterent le deüil vn an tout entier comme c'estoit la coustume. Il laissa pour heritier vniuersel *Capac Yupanqui* son fils aisné, qu'il auoit eu de Mama Cuca sa femme & sa sœur. Outre ce Prince il eust plusieurs autres fils & filles, tant de ceux qu'ils disoient estre sortis de sang legitime, que de ces autres qui ne l'estoient pas.

Capac Yupanqui cinquiesme Roy, gaigne plusieurs Prouinces, & se les assuiettit à Cuntisuyu.

CHAP. X.

SI tost que l'Ynca fut mort, Capac Yupanqui son heritier legitime, de qui nous auons expliqué le nom conformement à celuy de ses Predecesseurs, prit la bordure de couleur, marque de la souueraineté, & de la possession qu'il prenoit de l'Empire de son Pere. En ayant fait la pom-

pe funebre, il ſe mit à viſiter toutes les terres de l'eſtenduë de ſes Eſtats, & s'en alla de Prouince en Prouince s'enquerant des deportemens des Gouuerneurs & des Officiers. Il employa deux ans à cette viſite, apres laquelle il s'en retourna vers Cozco. A ſon arriuée il fit leuée de gens de guerre, & de grands preparatifs pour l'année ſuiuante. Car ſon deſſein eſtoit de s'en aller à de nouuelles conqueſtes du coſté de Cuntiſuyu, qui eſt au Ponent de Cozco, où il ſçauoit y auoir pluſieurs grandes Prouinces extremement bien peuplées. Pour s'y en aller plus commodement, il commanda que ſur la grande riuiere d'Apurimac, au Parage qu'on appelle *Huacachaca*, l'on euſt à faire vn autre Pont plus bas que celuy d'Accha. Ce qui fut executé en diligence, & meſme on le fit plus long que le precedent, à cauſe qu'en cét endroit la riuiere y eſt plus large qu'ailleurs.

L'Ynca ſortit donc de Cozco ſuiuy d'vne armée de vingt mille hommes, auec laquelle il arriua droit au Pont, qui eſt à huict lieuës de la ville. Le chemin qu'il tint eſt ſi raboteux & ſi difficile, que le ſeul Coſtau par où il faut paſſer neceſſairement pour aller à la riuiere, a prés de trois lieuës de deſcente, à le prendre perpendiculairement, bien qu'il n'ait pas demy lieuë de hauteur; & quant à ſa montée de l'autre coſté du fleuue, elle eſt auſſi de trois lieuës. Au paſſage de ce Pont il entra dans vne belle Prouince appellée *Yanahuara*, qui a maintenant plus de trente villes, ſans qu'on puiſſe ſçauoir combien elle en auoit alors. Les habitans de celle qu'on nomme *Piti*, ſe rendirent à

luy d'abbord en qualité de Vassaux & de Tributaires, & n'est pas à croire auec combien de zele & d'affection ils le firent. Car en mesme temps qu'ils eurent aduis de sa venuë, ceux de tous âges & de tout sexe furent au deuant de luy auec des chants d'allegresse, & des acclamations vniuerselles. L'Ynca les receut de mesme auec vn grand applaudissement, leur donna des Robbes, & leur fit quantité d'autres presens selon la coustume de sa Cour. Cependant les habitans de Piti enuoyerent des hommes exprés à ceux des autres villes de leur frōtiere, & de la mesme Nation Yanahuara, leur donnant aduis par eux de la venuë de l'Ynca, & comme ils l'auoient receu pour leur Roy. Dequoy l'effet fut si aduantageux pour luy, qu'à leur exemple les autres Curacas se rangerent à son Empire de leur bon gré, & firent de mesme que ceux de Piti.

L'Ynca les receut comme les premiers, les comblant de faueurs & de caresses ; Puis pour les obliger dauantage, il voulut voir toutes les villes de ce pays à vingt lieuës de longueur, & quinze de large. Cela fait, de la Prouince d'Yanahuara, il entra dans celle d'Aymara, & trouua entre l'vne & l'autre vn desert de quinze lieuës de trauerse. De l'autre costé de ce desert, en vne grande montagne appellée Mucanca, il fit rencontre d'vn grand nombre de gens de guerre, qui s'estoiēt là ramassez, pour luy deffendre le passage, & l'empescher d'entrer en leur Prouince, qui a plus de trente lieuës de longueur, & plus de quinze de large ; ioint qu'elle est grandement ri-

che en Minieres d'or, d'argent, & de plomb, abondante en bestail, & peuplée d'vn bon nombre d'habitans en toutes les villes, dont il y en auoit plus de quatre-vingts auant cette reduction. L'Ynca fit camper son armée au pied de la montagne, pour disputer le passage à ses ennemis, lesquels comme gens Barbares & sans discipline auoient abandonné leurs villes, & pris possession de cette Montagne, comme d'vne forteresse, sans considerer qu'ils s'y estoient engagez comme dans vn Clos. L'Ynca laissa passer plusieurs iours, sans vouloir ny leur donner bataille, ny leur faire d'autre mal que couper chemin aux viures, afin de les reduire à se rendre par le moyen de la faim. A quoy d'vn autre costé il les inuitoit à l'amiable.

Il se passa plus d'vn mois en cette contention entre les vns & les autres, iusqu'à ce qu'en fin les Indiens rebelles violentés par la famine qui les pressoit de toutes parts, enuoyerent des hommes à l'Ynca, pour luy dire ; Qu'ils estoient prests à le receuoir pour Roy, & l'adorer pour Fils du Soleil, si comme tel il leur donnoit sa parole, qu'aussi-tost qu'ils se seroient rendus à luy, il assuietiroit la Prouince d'Vmasuyu, dont les habitans leurs voisins, hommes extremement aguerris, les traitoient si cruellement, qu'ils s'en venoient les persecuter iusques aux portes de leurs maisons, où ils rauageoient leurs pasturages, & leur faisoient vne infinité d'autres maux. A quoy ils adiouterent, que pour le mesme suiet, ils auoient eu souuent guerre contre-eux, leurs voleries & les

meurtres qu'ils faisoient leur estant insuportables, sans que ce desordre se fût calmé que pour vn temps, pource que l'inhumanité de ces peuples attiroit de iour en iour de nouuelles seditions; Et partant qu'ayant à estre ses Suiets, ils le prioient tres humblement de les desliurer de si mauuais voisins, puis qu'à cette condition ils estoient contents de se rendre à luy, & de le receuoir pour leur Prince.

L'Ynca leur fit sçauoir son intention par la bouche d'vn de ses Capitaines, qui leur dit de sa part; Qu'il n'estoit là venu qu'auecque dessein de soulager les oppressez, & d'instruire tous ces peuples Barbares en la vraye Loy qu'ils deuoient suiure, leur apprenant à viure en vrays hommes, & non pas en bestes, & à cognoistre le vray Dieu, qui estoit le Soleil. Qu'au reste, puis qu'en qualité d'Ynca il luy appartenoit d'empescher les violences & les iniures, comme pareillement de râger les Indiens à la raison, il ne falloit pas qu'ils se missent en peine d'vne chose à laquelle il se croyoit obligé par le deuoir de sa charge, & qu'ainsi il acceptoit bien l'offre qu'ils luy faisoient d'estre ses Sujets, mais non pas la condition qu'ils luy presentoient, d'autant que ce n'estoit pas à eux à luy imposer des Loix, mais bien à les receuoir du Fils du Soleil, à la volonté duquel ils deuoient remettre leurs differents, leurs diuisions, & leurs guerres, puis qu il sçauoit bien ce qu'il auoit à faire.

Les Ambassadeurs furent renuoyez auec cette response, si bien que le iour d'apres tous les Indiens, hommes, femmes, & enfans, qui s'estoient retirez

ſur cette Montagne iuſques au nombre de trente mille perſonnes, dont il y en auoit plus de douze mille de combattans, vindrent trouuer l'Ynca, pour ſe rendre ſes tributaires & ſes Vaſſaux. En cette ceremonie les habitans de châque ville ſe diuiſerent par troupes, & s'eſtant mis à genoux à leur accouſtumée, le reconnurent pour Roy, & pour marque de cela luy preſenterent de l'or, de l'argent, du plomb, & tout ce qu'ils pouuoient auoir en leur poſſeſſion. L'Ynca les ayant receus auec beaucoup de clemence, commanda qu'on leur donnaſt à manger, pource qu'ils eſtoiét tous affamez, & qu'on les pourueuſt de viures abondamment, pour ſe pouuoir retirer dans leur villes, ſans ſouffrir de l'incommodité par le chemin. Surquoy il leur commanda qu'ils s'en allaſſent en leurs maiſons.

L'Ynca s'aſſuiettit les Aymaras, pardonne aux Curacas, & met des bornes à leurs frontieres.

CHAP. XI.

APres que l'Ynca eut ainſi renuoyé ces nouueaux Sujets, il s'en alla en vne des villes de la meſme Prouince qu'on appelloit *Huaquirça*, qui a pour le iourd'huy plus de mille feux. Mais auparauant qu'y arriuer, il enuoya dire de ſa part aux Caſiques *d'Vmaſuyu*, qu'ils

eussent à comparoistre deuant luy, lequel comme Fils du Soleil vouloit appaiser les differents, qu'ils auoient auecque ceux *d'Aymara*, pour le droit des Pasturages, & qu'au surplus il les attendoit à *Huaquirça*, pour leur imposer des Loix & des ordonnances, afin qu'à l'aduenir ils eussent à viure en hommes raisonnables, & non pas à s'entre tuer brutalement pour les pasturages de leurs troupeaux, puis qu'on sçauoit bien que les vns & les autres auoient abondamment dequoy les repaistre en leur pays. Les Curacas d'Vmasuyu s'estants assemblez pour faire vne comune response, puis que le commandement leur auoit esté fait en commun, dirent resolument, qu'ils n'auoient que faire d'aller trouuer l'Ynca où il estoit, & que si luy-mesme auoit besoing d'eux, qu'il les vint chercher en leur pays, où ils l'attendoient les armes en main; Qu'ils ne sçauoient point au reste s'il estoit Fils du Soleil, ou bien s'il ne l'estoit pas; Qu'ils ne cognoissoient ny ne vouloient cognoistre cét Astre pour leur Dieu; Qu'ils auoient desia leurs Deitez tutelaires, dont ils se tenoient pour contents, sans en vouloir d'autres; Qu'il imposast des Loix tout à son ayse à ceux qui les voudroient obseruer, & que pour eux ils n'en sçauoient point de meilleures que de s'acquerir par les armes ce dequoy ils auoient besoing; Que par elles mesmes ils emportoient de pleine force ce qu'on leur refusoit ouuertement, & deffendoient leur pays de la violence de ceux qui s'en alloient les importuner, comme ils s'asseuroient de le faire voir à l'Ynca, au

champ

champ de bataille, en qualité de vaillants Soldats.

L'Ynca Capac Yupanqui, & ses Maistres de Camp, ayant bien consideré cette responſe de ceux d'Vmaſuyu, conclurent enſemble, qu'il falloit donner dans leurs villes le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, afin que les prenant au depourueu ils euſſent moyen de chaſtier leur temerité, plus par la terreur des armes, que par vn deſir de s'en ſeruir à leur nuire. Car comme il a eſté dit cy-deuant, le premier Ynca Manco Capac fit cette Loy generale, qu'il voulut eſtre obſeruée de tous les Roys ſes Deſcendans, Qu'aux conqueſtes qu'ils feroient à l'aduenir, ils n'euſſent point à reſpendre du ſang qu'aux dernieres extremitez, & qu'ils eſſayaſſent de gaigner les Indiens par careſſes & par biens-faits. Qu'au demeurant s'ils ſe comportoient de cette ſorte, aſſeurement ils ſe feroient aymer de leurs Vaſſaux, qu'ils auroient conquis par amour ; comme au contraire ils leur ſeroient touſiours odieux, s'ils les auoient par la force. Ainſi l'Ynca Capac Yupanqui voyant bien qu'il luy falloit garder cette Loy pour l'accroiſſemét & la conſeruation de ſon Royaume, fit tenir preſts huict mille hommes des plus aguerris de ſon armée, auec leſquels marchant iour & nuict, il ne tarda guere à ſe rendre en la Prouince d'Vmaſuyu, dont les habitans ne l'attendoient pas d'vn mois, à cauſe du grand attirail de ſon armée, & des obſtacles qu'ils ſe figuroient. Comme ils le virent donc arriué ſi ſoudainement au milieu de leur pays auecque des gens d'eſlite, outre le renfort qu'il auoit en l'arriere gar-

de ; l'apparence leur faisant croire qu'ils ne pourroient se r'allier si habillement, ny s'armer si tost pour leur deffense, que l'Yncan'eust moyen auparauant de mettre le feu dans leurs maisons, ils se repentirent de la mauuaise response qu'ils luy auoient renduë. Ce qui fut cause qu'ils mirent les armes bas; Alors les Curacas accourus en diligence de toutes parts, firent implorer sa misericorde & sa clemence, par des gens qu'ils enuoyerent exprés, puis ils s'y en allerent en personne, les suppliant de leur pardonner, puis qu'ils le recognoissoient pour Fils du Soleil, & qu'estant Fils d'vn si grand Pere ils se promettoient qu'il les receuroit pour ses Vassaux; surquoy ils luy protesterent de le seruir fidellement.

En effet les Curacas trouuerent en luy vn procedé tout à fait contraire à l'apprehension qu'ils en auoient. Car au lieu de leur faire trancher la teste comme ils se l'imaginoient, il les receut auec beaucoup de clemence, leur faisant dire, Que dans la barbarie, où ils viuoient, sans estre instruits de personne, il ne s'estonnoit point s'ils ne sçauoient ny la Religion qu'ils deuoient suiure, ny comment viure moralement. Qu'au surplus il estoit bien asseuré que lors qu'ils auroient vne fois gousté le bon ordre, & le gouuernement des Roys ses Predecesseurs, ils seroient fort ayses d'estre ses Vassaux & se porteroiét asseurement au mespris de leurs Idoles, quand ils auroient recognu les grands biens qu'eux & tout le monde receuoient du Soleil son Pere; Que pour ce suiet ils le deuoient tenir pour leur Dieu, au lieu

d'en adorer d'autres, qu'ils disoient estre les tutelaires de leur pays, puis que ces faux Dieux, qu'ils recognoissoient sous des figures d'animaux vils & immondes, estoient plus dignes de mespris que d'adoration: & partant qu'il leur commandoit de luy obeïr en tout, & par tout, & de faire à l'aduenir ce que luy mesme ou ses Gouuerneurs leur commanderoient tant pour le fait de la Religion, que de l'obseruation des Loix, veu que l'vn & l'autre procedoient de leur Pere le Soleil.

Les Curacas respondirent auec beaucoup d'humilité, Qu'ils luy promettoient de n'adorer iamais d'autre Dieu que son Pere le Soleil, n'y de n'obseruer non plus d'autres Loix que celles qu'il leur imposeroit, bien asseurez qu'ils estoient par les choses qu'ils en auoient veuës & ouyes, qu'elles se rapportoient toutes au proffit & au commun bien de ses Sujets. Cependant l'Ynca les voulant fauoriser s'aduisa de s'en aller en vne des principales villes de cette Prouince, qu'ō appelloit *Chirirqui;* Là s'estāt informé de l'estat des pasturages d'où procedoiēt leurs differends, & leurs guerres, & considerant exactement ce qu'il falloit faire de part & d'autre, il y fit mettre des bornes aux endroits qu'il iugea les plus cōuenables, afin que châque Prouince se tint dans ses limites, sans empieter sur celles d'autruy. Comme en effet on les a tousiours tenuës depuis en grande veneration, pour auoir esté les premieres qui furent mises dans le Peru par l'ordre exprés qu'en fit l'Ynca.

Les Curacas des deux Prouinces baiserent les

mains au Roy, & le remercierent bien fort d'auoir fait des partages si iustes pour leur commun contentement. La chose s'estant ainsi passée, le Roy employa quelque tẽps à visiter ces deux Prouinces, pour leur imposer des Loix & des Ordonnances. Ce qu'il n'eust pas plustost fait, qu'il prit resolution de s'en retourner à Cozco, & de ne point passer outre en sa conqueste, bien qu'il le peust faire facilement, à cause du bon succez qu'il auoit eu iusques alors, & de la prosperité de ses armes. Ainsi l'Ynca Capac Yupanqui s'en alla auecque ses gens de guerre en la Capitale de son Empire, où il fit son entrée en maniere de triomphe. Car les principaux Curacas, & les plus nobles des trois Prouinces nouuellement gaignées, accompagnerent le Roy iusques dans sa ville Imperiale, & le porterent sur leurs espaules dans vne chaire à bras toute d'or, pour monstrer par-là qu'il les auoit soubmis à son Empire. En ce triomphe ses Capitaines estoient tout à l'entour de sa chaire, & les gens de guerre marchoient deuant, selon l'ordre qu'il leur auoit donné. Ils estoient diuisez par escadrons, & ceux de châque Prouince rangez par ordre, selon le temps auquel l'Ynca les auoit conquis; de telle sorte que les premiers reduits estoient les plus proches de sa personne, & les derniers en estoient les plus esloignez; Ce qui fut fait au grand contentement de tous les Bourgeois de Cozco, qui allerent solemnellement au deuant de luy, auecque des dances, & des chansons, comme c'estoit leur coustume.

L'Ynca enuoye à la Conqueſte des Quechuas, qui ſe reduiſent volontairement.

CHAP. XII.



L'Ynca employa quatre ans entiers à pouruoir au bon gouuernement de ſes Sujets; Mais enfin ne trouuant pas à propos de paſſer vn ſi long-temps dans les delices de la paix, ſans donner de l'exercice à ſes Soldats, il commanda qu'on euſt vn ſoing particulier de faire prouiſion de viures & d'armes, & que ſes gens de guerre ſe tinſſent preſts pour l'année ſuiuante. Si toſt que ce temps-là fut venu, il choiſit pour General de ſon armée vn ſien frere appellé *Auqui Titu*, & fit Maiſtres de Camp quatre Yncas de ſes plus proches Parens, hommes experimentez aux affaires de la paix & de la guerre. Leur ayant donné la charge de cinq mille hommes, il leur recommanda toutes choſes, & particulierement d'eſtendre plus auant la conqueſte qu'il auoit faite dans le deſtroit de Cuntiſuyu. Puis, pour donner vn bon commencement à cette entrepriſe, il fut auec eux iuſques au Pont de *huacachaca*, d'où il rebrouſſa chemin vers Cozco, apres que par l'exemple des Yncas ſes Predeceſſeurs, il les euſt encouragez à la conqueſte des Indiens.

Si tost qu'il s'en fut allé, le General de l'armée, & ses Maistres de Camp passerent outre, & entrerent dans vne Prouince appellée *Cotapampa.* Le Seigneur de ce pays s'en vint aussi tost au deuant d'eux, accompagné d'vn sien parent, à qui appartenoit aussi vne autre Prouince ditte *Cotanera*, toutes deux de la nation que l'on nommoit *Quechua.* Par mesme moyen les Caciques sçachant que l'Ynca leur enuoyoit vne Armée, s'assemblerent d'vn commun accord, afin de le receuoir volontairement pour leur souuerain Seigneur, y ayant desia long-temps qu'ils le desiroient. Auec cette resolution ils furent tous au deuant de luy accompagnez d'vn grand nombre de gens, qui s'en alloient dansant, & chantant. A son abbord le receuant auec de grandes demonstrations de plaisir & d'allegresse; *Tu sois le bien-venu*, luy dirent-ils, *Ynca Apa* (qui signifient General) *pour nous donner vn estre nouueau, & vne nouuelle qualité, en nous faisant seruiteurs & Vassaux du Fils du Soleil; A cause dequoy nous t'adorons comme son frere, & te faisons sçauoir pour chose certaine que si tu ne fusses venu si promptement nous reduire au seruice de l'Ynca, nous estions tous resolus de nous en aller à Cozco l'année suiuante, & de nous donner au Roy, pour le prier de nous faire du nombre de ses Sujets; Car il faut aduoüer que les grandes choses qu'on nous raconte tous les iours de ces enfans du Soleil, & les hautes merueilles qu'ils ont faites en temps de paix & de guerre; nous rendent si affectionnez & si ardents à le seruir en qualité de Vassaux, que châque iour nous semble vne année. Or ce que nous desirons encore d'estre à luy, est pour nous affranchir des cruautez & des tyrannies que nous*

font tous les iours les Nations Chanca Hancohuallu, & les autres qui leur sont voisines. Ce qui continuë depuis le temps de nos Ayeuls iusques au nostre, durant lequel ils ont gaigné sur nous beaucoup de pays. Dequoy n'estants pas contents ils nous font auiourd'huy plusieurs maux, & nous oppriment de toutes parts ; ce qui nous fait souhaitter auec passion l'Empire des Yncas pour nous mettre à couuert de leurs cruautez. Le Soleil ton Pere te veuille garder & conseruer, puis que tu as si bien sçeu pouruoir à l'accomplissement de nos desirs. Apres auoir ainsi parlé à l'Ynca, & fait le compliment à leur mode, tant à luy mesme, qu'aux Maistres de Camp, ils leur presenterent quantité d'or pour l'enuoyer à leur nouueau Roy. Il faut remarquer icy qu'apres la guerre de Gonçalo Picarro, le Gouuernement de la Prouince de *Cotapampa* escheut à Dom Pedro Louys de Cobrera, natif de Seuille, & celuy de *Cotanera*, ensemble la Prouince de Hüamampallpa furent soubs la charge de Garcillassa de la Vega mon Seigneur; Ce qui fut le second departement qui se fit dans le Peru; car quant au premier, il en sera parlé si auant en son lieu.

Le General Auqui Titu, & les Capitaines leur respondirent, qu'ils agreoient fort les bonnes intentions qu'ils auoient euës par le passé, & les offres qu'ils leur faisoient à present de leur seruice, y adioustant qu'ils ne manqueroient pas de rendre bon compte à sa Maiesté de châque parole qu'ils leur auoient ditte, afin qu'il leur tesmoignast le bon gré qu'il leur en sçauoit, comme c'estoit sa coustume de recognoistre tousiours les choses qui concernoient

son seruice. Les Curacas furent extremement ayses de ce que leurs paroles & leurs bonnes volontez deuoient venir à la cognoissance de l'Ynca. Si bien que de iour en iour ils se fortifioient dans le desir qu'ils auoient de le seruir, & faisoient auec beaucoup de plaisir tout ce que le General & ses Capitaines leur commandoient. Eux cependant, ayant pourueu, comme c'estoit leur coustume, au bon ordre de ces deux Prouinces passerent outre dans celle de *Huamampallpa*, qu'ils assuiettirent sans resistence d'aucun, ny sans qu'il fust besoing d'en venir aux mains. Cela fait, ils passerent la Riuiere d'Amancay en deux ou trois endroits, par où elle coule dans ces Prouinces, qui se ioignants tous ensemble forment vn peu plus auant le celebre fleuue qu'on nomme *Amançay*.

Vn des bras de cette Riuiere passe par *Chuquiinca*, où se donna la bataille des François Hernandez Giron auec le Mareschal Dom Alonso d'Aluarado. Ce fût encore en cette mesme riuiere qu'aduint quelques années auparauant vne autre bataille entre Dom Diego d'Almagro, & le mesme Mareschal au grand preiudice de Dom Alonso d'Aluarado, qui fut vaincu en ces deux iournées, comme il sera dit plus amplement en son lieu, si Dieu nous fait la grace d'y arriuer. Ainsi les Yncas continuant leurs Conquestes, assuiettirent les Prouinces des deux costez de la riuiere d'Amançay, qui sont en grand nombre, fort abondantes en or & en bestail, & toutes contenuës soubs le nom appellatif de *Quechua*.

Les

Les Capitaines de l'Ynca gaignent vn grand Pays, qui est dans vn fonds, le long de la coste de ceste mer, & de la punition par eux faite des Sodomites.

Chap. XIII.

APres que les Capitaines de l'Ynca eurent mis tout l'ordre necessaire au Gouuernement des Prouinces qu'ils auoient conquises, ils passerent le desert de Huallaripa, qui est vne montagne extremement fameuse, à cause de l'or qu'on en tire en abondance. L'ayant trauersée par vn endroit de trente cinq lieuës, ils descendirent en vn fonds, qui est la coste de cette mer; Les Indiens l'appellent *Yunca*, c'est à dire *terre chaleureuse*, & comprennent sous ce nom plusieurs vallons qui se voyent en cette coste; comme les Espagnols encore nomment vallée, ou fonds de terre toute l'estenduë de ce pays qui est arrosé par les Riuieres, qui prenant leur source de ces Montagnes, se vont rendre dans la mer. Cette seule Contrée est habitée en toute la coste; Car si l'on excepte les lieux par où la Riuiere passe, toute autre terre y est inhabitable, pource qu'elle est sablonneuse, & tellement infertile, qu'elle ne produit ny herbe ny autre chose qui soit profitable à la vie.

Dans le Parage où furent ces Capitaines en coſtoyant cette pleine, ſe voit la fameuſe vallée de *Hacari*, qui eſt de large eſtenduë, grandement fertile, & ſi bien peuplée, qu'elle eut autresfois plus de vingt mille Indiens, que les Yncas aſſuiettirent facilement. De la vallée de *Hacari*, ils paſſerent plus auant dans les lieux qu'ils nomment *Vuinna*, *Camana* *Carauilli*, *Picta*, *Quellca*, & ainſi des autres vallons, que l'on trouue le long de la coſte Nord-Sud, & qui ont quelques ſoixante lieuës de longueur. Tous ces vallons que ie viens de nommer, ont plus de vingt lieuës en long, à le prendre depuis le haut de la montagne iuſques à la mer, & en large ils ont ou plus ou moins d'eſtenduë des deux coſtez, ſelon que l'eau y eſt ou grande, ou petite. Il faut remarquer icy qu'en cette coſte il y a des Riuieres que les Indiens empeſchent de s'engolfer dans la mer, à cauſe qu'ils les deſtournent de leur ſource, pour arroſer leurs vergers, & leurs terres labourables. Le General Auqui Titu, & ſes Maiſtres de Camp ayant reduit toutes ces vallées au ſeruice de leur Roy, ſans qu'il fut beſoing d'en venir aux armes, luy rendirent compte de tout ce qui s'eſtoit paſſé. Mais ils l'aduiſerent ſur tout, qu'apres s'eſtre bien enquis de leur maniere de viure, de leurs ceremonies, & de leurs Dieux, qui n'eſtoient autres que les poiſſons qu'ils tuoient, ils auoient trouué qu'en quelques-vnes de ces Contrées les habitans s'addonnoient ſecrettement à l'abominable vice de Sodomie, & par meſme moyen ils l'aduertirent que de ce coſté-là il n'y auoit plus de

pays à conquerir, d'autant que cette coste se trouuoit iointe à ces autres terres tirant vers le Sud.

L'Ynca fut grandement ayse de cette conqueste de ses gens, & particulierement de ce qu'elle n'auoit pas esté sanglante. Surquoy il leur enuoya dire qu'ils s'en reuinssent à Cozco, si tost qu'à leur accoustumée, ils auroient mis ordre au gouuernement de ces Prouinces. Mais sur toutes choses il leur recommanda en particulier de faire vne exacte recherche des Sodomites, & de condamner au feu ceux qui en seroient manifestement conuaincus, ou mesme tenus pour tels, dessus des moindres indices. Il voulut aussi que l'execution en fust faite publiquement, & que leurs maisons fussent bruslées, leurs arbres desracinés, & leurs possessions desmolies, afin qu'il ne restast aucune memoire d'vne chose si abominable. De plus il leur ordonna de faire de tres expresses inhibitions, à ce qu'ils n'eussent à l'aduenir à s'abandonner à vn crime si enorme, sur peine qu'en cas de contrauention toute vne ville porteroit la peine d'vn seul habitant qui en seroit trouué coupable, & que toutes les maisons seroient bruslées.

Cette ordonnance fut executée de poinct en poinct selon le desir de l'Ynca, & la punition s'en fit au grand estonnement de tous les habitans de ces vallées. Aussi est-il veritable que les Yncas & leurs Descendans eurent si fort en horreur cét execrable peché, que le nom mesme leur en estoit odieux. Que si de hazard il arriuoit à quelque Bourgeois de Cozco d'auoir querelle, & d'appeller sodomite son en-

nemy, on le tenoit pour infame; & durant plusieurs iours tous les Indiens n'en faisoient non plus d'estat que d'vn homme de neant, pour auoir eu ce vilain nom à la bouche.

Apres que le General & ses Maistres de Camp eurent satisfait ponctuellement aux commandemens de l'Ynca, ils s'en retournerent tous à Cozco, où ils furent receus en triomphe, & comblez de recompenses & de faueurs signalées. Quelques années apres, l'ynca Capac Yupanqui s'aduisa de faire vne nouuelle conqueste, & d'estendre les bornes de son Empire du costé de Collasuyu, d'autant qu'en ces deux conquestes precedentes ses gens n'estoient point sortis de l'enclos qu'on appelle Cuntisuyu. Pour venir à bout de cette entreprise, il fit tenir prests vingt mille Soldats d'eslite, afin de sortir en campagne auec eux l'année suiuãte. Mais tandis que ses gens de guerre faisoient leurs preparatifs, il mit ordre à son Estat, & aux choses qu'il iugea necessaires à les gouuerner. En suitte dequoy il y establit Lieutenant son frere *Auqui Titu*, auquel il donna pour Conseillers les quatre Maistres de Camp, qui l'auoient accompagné au voyage precedent. Il ne voulut point mener de Capitaines auec luy qui ne fussent Yncas, & en fit luy-mesme le choix, d'autant que par ce moyen ceux des autres Nations ne pouuoient auoir de commandement dans son armée. Et bien que les Soldats qui venoient de diuerses Prouinces eussent des Capitaines de leur Nation, si est-ce qu'aussi-tost qu'ils arriuoient à l'armée du Roy,

l'on donnoit à châque Capitaine estranger vn Ynca pour Superieur, aux commandemens duquel il falloit qu'il obeist, comme n'estant que son Lieutenant en matiere de milice. De cette façon il se trouuoit que toute l'armée estoit sous la conduitte des Yncas, sans qu'on ostast à ceux des autres Nations leurs charges particulieres, de peur que cela ne les des-obligeast, ou qu'ils ne le tinssent pour vn affront. Car les Yncas auoient cette coustume de ne rien faire contre le contentement des Curacas, & des Prouinces de châque Nation, pourueu toutesfois qu'ils ne choquassent point en cela leurs Loix ny leurs ordonnances. De sorte que par cét effet de clemence, & par cette merueilleuse douceur dont ils vsoient en leur gouuernement, ils obligeoient les Indiens à les seruir habilement, & auec affection. Voila quels furent les preparatifs de l'Ynca, pour s'en aller à la guerre, où il voulut que le Prince son heritier le suiuit, combien qu'il fust en bas âge, afin qu'il s'accoustumast de bonne heure à la discipline militaire.

Deux grands Curacas se rendent tributaires de l'Ynca apres l'auoir fait Arbitre de leurs differends.

CHAP. XIV.

SI tost que le temps de partir fut venu, l'Ynca Capac Yupanqui sortit de Cozco, & tira droit au Marescage de Paria, où le Roy son Pere auoit borné ses conquestes. Le long du chemin son armée se grossit tousiours par l'ayde de ses Ministres, qui en passant pays prenoient auec eux les Soldats qui auoient eu commandement de se tenir prests en châque Prouince. Cependant, pour obliger particulierement ces Nations, il estoit soigneux de visiter toutes les villes qu'il trouuoit aux deux costez de son chemin; Ce que les habitans attribuoient à vne si haute faueur, qu'auiourd'huy mesme on reuere la memoire de certains lieux, où ils tiennent que les Yncas se sont arrestez iadis, soit pour y faire monstre publique, ou pour establir des Edits en quelque ville, ou pour leur octroyer quelque grace, ou pour se reposer en passant chemin; Et ce qu'ils respectent ainsi ces lieux n'est qu'à cause que leurs Roys les ont honorez de leur presence.

Si tost que l'Ynca fut arriué au Lac de Paria, il essaya de reduire à son obeïssance les villes qu'il troua en cette frontiere, dont les habitans se rendirent

à luy, les vns pour les bonnes nouuelles qu'on leur auoit dites des Yncas, & les autres pour n'auoir dequoy luy resister. Durant le progrez de ses conquestes, des Ambassadeurs vindrent à luy de la part de deux grands Capitaines, qui dans le destroit que nous appellons Collasuyu, se faisoient vne cruelle guerre l'vn à l'autre. Pour mieux entendre cette Histoire, il faut sçauoir que ces deux grands Curacas estoient descendus de deux renommez Chefs de guerre, qui s'estoient autresfois sousleuez dans ces Prouinces, châcun pour son interest, & auoient gaigné quantité de Villes, faisant tributaires tous ceux qui les habitoient. Mais enfin leurs Conquestes n'estant pas capables de satisfaire à leur ambition, ils tournerent leurs armes l'vn contre l'autre, comme la coustume de ceux qui regnent, est de ne pouuoir souffrir de compagnons. Ils se firent donc vne cruelle guerre, où tantost l'vn auoit du bon, & tantost l'autre du pire, bien que neantmoins il se deffendissent tous deux fort vaillemment durant tout le temps qu'ils vesquirent. Apres leur mort ils laisserent hereditaire cette querelle à leurs Descendans, qui ne furent pas moins obstinez que leurs predecesseurs à la deffendre & la soustenir, ce qui dura iusques au temps de l'Ynca Capac Yupanqui.

A la fin comme ils eurent bien consideré que la continuelle guerre qu'ils se faisoient les auoit plusieurs fois presque reduits aux dernieres extremitez; de peur qu'ils eurent de se ruyner tout à fait, pource qu'ils s'estoient tousiours trouuez esgaux & en va-

leur & en force, ils demeurerent d'accord par l'aduis de leurs Parens & de leurs Capitaines, de faire arbitre de leur querelle l'Ynca Capac Yupanqui, & d'en passer par où il voudroit, afin de terminer ainsi leurs animositez & leurs differends. Or la chose du monde qu'il les obligea le plus a cét accord, fut le bruit qui couroit de toutes parts de la probité des Yncas, les merueilles desquels, & les grandes choses qu'ils disoient auoir esté faites en leur faueur par leur Pere le Soleil estoient si bien publiées parmy toutes ces Nations, qu'il n'y auoit celuy qui ne desirast passionnement de le cognoistre. L'vn de ces Seigneurs s'appelloit *Cari*, & l'autre *Chipana*, noms dont ils auoient herité de pere en fils, pour se remetttre en memoire les belles actions de leurs Predecesseurs, qui auoient esté fort valeureux, comme le remarque Pedro de Cieça de Leon au centiesme Chapitre de son Liure, où il descrit succinctement cette Histoire, bien que toutesfois il n'en parle que longtemps apres qu'elle fust arriuée, nommant l'vn de ces Curacas *Cari*, & l'autre *Capana*. Comme ils sceurent donc que l'Ynca s'en venoit conquerir leurs Prouinces, ils luy enuoyerent des Ambassadeurs pour luy raconter le suiet de leur querelle, & le prierét par mesme moyen de leur permettre de luy aller baiser les mains, pour luy faire vne plus ample relation de leur differend, afin qu'il pleust à sa Maiesté les accorder; Qu'au reste ils protestoient à l'Ynca de s'en rapporter entierement à luy, puis que tout le monde le croyant estre fils du Soleil, ils ne pouuoient attendre

attendre de luy qu'vn bon ſuccez de cette affaire, & qu'il la traiteroit auec tant d'equité, qu'ils ſeroient à l'aduenir touſiours bien enſemble.

L'Ynca n'euſt pas pluſtoſt donné audience à ces Ambaſſadeurs, qu'il leur reſpondit, Que les Curacas euſſent à venir à la bonne heure quand ils voudroient, & qu'il ſe promettoit de les accorder, veu que les maximes & les Loix qu'il leur donneroit pour cét effet, ſeroient purement fondées ſur l'ordonnance de ſon Pere le Soleil, auec qui il conſulteroit de cette affaire; afin que ce qu'il eſtabliroit là deſſus euſt plus de poids & d'authorité. Cette reſponſe pleut grandement aux Curacas, qui peu de iours apres s'en allerent droit à Paria où eſtoit le Roy, & y entrerent tous deux par differents endroits, comme ils en eſtoient demeurez d'accord. Si toſt qu'ils ſe virent deuant le Roy, ſans que l'vn voulut gaigner l'aduantage ſur l'autre, Cari qui auoit ſes terres plus proches de l'Ynca que n'eſtoient celles de Chipana, ſe mit à parler au nom de tous deux, & à l'entretenir amplement du ſuiet & du progrez de leur differend. Tantoſt il diſt que la cauſe en procedoit de l'enuie qu'ils ſe portoient l'vn à l'autre, à raiſon de leurs victoires, & tantoſt il aduoüa que c'eſtoit vn pur effet de leur commune ambition, qui les incitoit obſtinement à ſe quereller ainſi pour leurs conqueſtes, & partant qu'il ſupplioit tres-humblement ſa Majeſté de les vouloir accorder, & d'ordonner là deſſus ce que bon luy ſembleroit, puis qu'auſſi bien ils eſtoient tous deux laſſez de s'eſtre fait ſi long-temps

la guerre. L'Ynca les ayant accueillis auec sa courtoisie ordinaire, voulut qu'ils demeurassent quelques iours en son Camp, & leur donna deux Capitaines Yncas des plus anciens, pour les instruire sur les Loix fondamentales de la nature, dont les Yncas auoient accoustumé de se seruir au gouuernement de leur Royaume. En quoy leur intention n'estoit autre que de maintenir en paix leurs Suiets, & de faire en sorte qu'ils ne s'offensassent ny en leurs biens, ny en leur honneur. Et d'autant que leur querelle estoit fondée sur le fait de leur iurisdiction, & des bornes de leurs terres, il deputa deux Yncas de ses parens, pour se porter sur les lieux, auec commission expresse de s'enquerir exactement de cette affaire dans les Prouinces des Curacas, & d'apprendre l'origine de la guerre qu'ils se faisoient. Apres qu'on l'en eut amplement instruit, & qu'il eut pris l'aduis de ses Conseillers, il fit appeller les Curacas, & leur dit en peu de paroles, Que le Soleil son Pere leur commandoit de viure en paix, d'obseruer les Loix que les Yncas leur auoient apprises, & de pouruoir à la commune conseruation, & à l'accroissement de leurs Vassaux; Dequoy ils ne pourroient iamais venir à bout tant qu'ils seroient en querelle, puisque la guerre seruiroit tousiours à les destruire, plustost qu'à les aduancer. Il leur dit en suitte, qu'ils prinssent bien garde que tandis qu'ils seroient mal ensemble, d'autres Curacas ne se sousleuassent contre-eux; que les trouuant foibles, ils n'enuahissent leurs Estats, & qu'ainsi ils ne bannissent entiere-

ment du mõde la glorieuſe memoire de leurs Anceſtres, au lieu qu'il ne la pouuoiẽt mieux cõſeruer que par vne paix mutuelle. Leur ayant dit toutes ces choſes, il leur marqua les endroits où il falloit qu'ils miſſent des bornes à leurs terres, & les conſeruaſſent en leur entier ; Surquoy il conclud que le Soleil qui eſtoit leur Dieu, le vouloit ainſi; afin qu'à l'aduenir ils ſe maintinſſent en bonne paix, & que luy meſme le confirmoit, ſur peine en cas de contrauention de chaſtier rigoureuſement celuy qui violeroit cette ordonnance, puis qu'ils l'auoient choiſi pour Arbitre de leur differend.

Les Curacas luy reſpondirent, qu'ils obeïroient entierement à ſa Majeſté, & que pour la grande inclination qu'ils auoient à ſon ſeruice, ils ſe comporteroient en vrays amis. En effet ces deux Caciques veſcurent depuis fort paiſiblement, & ſe rendirent conformes aux Loix de l'Ynca, châcun d'eux eſſayant d'imiter ſa maniere de viure au gouuernement de ſa Cour, & de tout ſon Royaume; enſemble cette admirable clemence dont il vſoit à la guerre, & la Iuſtice qu'il rendoit à tous generalement, ſans ſouffrir qu'il fuſt fait le moindre tort à perſonne. Mais ſur tout ils remarquerent particulierement ſon admirable douceur, & la grande eſgalité qu'il auoit obſeruée au partage de leurs terres. Toutes leſquelles choſes bien conſiderées furent cauſe que par l'auis de leurs parens, & de leurs Sujets, ils reſolurent entr'eux de ſe mettre ſous la protection de l'Ynca, & de ſe rendre ſes tributaires. Ce qu'ils iugerent encore fort

à propos, pource qu'ils virent que ſon Empire eſtoit fort proche de leurs Eſtats, & qu'il eſtoit à la veille de les auoir par la force, puis qu'ils ne pouuoient luy reſiſter, ſi bien qu'ils aymerent beaucoup mieux ſe ſouſmettre à luy de leur bon gré que par contrainte; afin de ne perdre le merite qu'auoient accouſtumé de gaigner tous ceux qui procedoient enuers luy de cette ſorte. Comme ils en furent donc demeurez d'accord, ils s'en allerent à l'Ynca, auquel ils dirent, qu'ils ſupplioient tres-humblement ſa Majeſté de les receuoir à ſon ſeruice, puis qu'ils vouloiẽt eſtre ſes Vaſſaux, & les creatures du Fils du Soleil; Que dés l'heure preſente ils mettoient leurs Eſtats en ſa protection, & qu'il luy pleuſt y enuoyer des Gouuerneurs & des Miniſtres, pour inſtruire ſes nouueaux Sujets, & leur apprendre les choſes qu'il leur faudroit faire pour ſon ſeruice.

La reſponſe que l'Ynca leur fit, fût qu'il auoit pour tres-agreable leur bonne volonté, & qu'à l'aduenir il ne manqueroit de leur en rendre des teſmoignages aux occaſions. En ſuitte de cela il fit donner de ſes propres robbes aux Caciques, & à leurs parens il en donna d'autres qui n'eſtoient pas de ſi haut prix; Outre qu'il leur fit quantité d'autres faueurs fort conſiderables, & qui contenterent grandement les Curacas. De cette façon il ſoubmit à ſon Empire beaucoup de villes & de Prouinces, que ces deux Caciques poſſedoient dans le Deſtroit de Collaſuyu; les plus remarquables deſquelles eſtoient *Poco-ata Muru-muru, Maccha, Caracara*, enſemble tout le pays

qui du costé du Leuant s'estend iusques à la Montagne neigeuse des Antis, & pareillemét tout ce grand desert qui se borne de la Prouince qu'on nomme *Tapacri*, & que les Espagnols appellent *Tapacari*, qui est vne solitude si vaste, qu'il y a plus de trente lieuës à trauerser ; Et toutesfois quelque froide qu'elle soit, & despeuplée d'habitans, si ne laisse-t'elle pas d'estre fort considerable, à cause de ses bons pasturages, qui font qu'elle est pleine d'vn grand nombre de bestail, tant sauuage qu'appriuoisé. Mais sur tout il y a en ce mesme lieu plusieurs belles sources, dont l'eau est si chaude, qu'il est impossible d'y tenir la main par l'espace d'vn *Aue Maria* tant seulement. L'on apperçoit de loing cette source par la vapeur qui en sort ; ce qui procede de ce qu'elle est toute sulphureuse ; Où il faut remarquer qu'entre ces fontaines chaudes, il y en a dont l'eau est grandement froide, & fort bonne à boire ; Ioint que des vnes & des autres se forme la riuiere qu'ils appellent *Cochapampa*.

Apres auoir passé le grand desert, où sont ces fontaines, l'on arriue à vn costau, qui a sept lieuës de descente, iusques à la Prouince de *Tapacri*, qui fut le premier departement qu'eust dans le Peru Garcillasso de la Vega mon bon Seigneur. Ce pays est extremement fertile, & fort peuplé de gens & de bestail, ayant plus de vingt lieuës de long, & plus de douze de large. La fameuse Prouince de Cotapampa est à huict lieuës de-là, & toute la vallée ensemble en a trente de long & quatre de large, auec vne fa-

meuſe Riuiere qui paſſe au milieu. Ces deux Prouinces eſtoient compriſes en la reduction que firent de leurs Eſtats les deux Curacas Cari, & Chipana, comme il a eſté dit cy-deuant, par le moyen de laquelle ces Curacas agrandirent leurs Eſtats de ſoixante lieuës de pays. Et d'autant que la Prouince de Cochapampa eſt extremement bonne & fertile, ce fut pour cela que l'an 1566. les Eſpagnols y peuplerent vne aſſez belle ville, qu'ils appellerent *S. Pierre de Cardenna* qui eut pour fondateur le Capitaine Louys Oſorio, natif de Burgos.

En ſuitte de ces Conqueſtes l'Ynca trouua bon que deux Maiſtres de Camp de ceux qu'il auoit auecque luy s'en allaſſent aux Eſtats de ces Curacas, & y menaſſent les officiers neceſſaires pour l'inſtruction, & le gouuernement de ſes nouueaux Sujets. A quoy il n'euſt pas pluſtoſt mis ordre, que ſe contentant pour cette année de la Conqueſte qu'il venoit de faire, qui eſtoit plus grande qu'il n'auoit eſperé, il s'en retourna droit à Cozco, menant auec ſoy les deux Caciques, pour leur faire voir la Capitale de ſes Eſtats, & les y traiter ſplendidement. A leur arriuée ils y furent receus auecque beaucoup d'honneur & de reſioüiſſance publique, pource que l'Ynca l'ordonna ainſi; Ce qui dura quelques iours, à la fin deſquels il leur permit de s'en retourner en leur pays, où ils s'en allerent, extrememét ſatisfaits des graces & des faueurs qu'ils auoient receuës. Mais ſur tout auant leur partement il leur dit qu'ils euſſent à ſe tenir preſts pour la conqueſte qu'il ſe propoſoit

d'aller faire des Indiens qui estoient de l'autre costé du pays.

L'Ynca fait faire vn Pont de Chaume & de Ionc sur le Canal du Lac de Titicaca, & rend tributaires les Indiens de Chayanta.

CHAP. XV.


'Ynca Capac Yupanqui bien ayse de ce qu'on estoit venu à bout si heureusement du Pont de *Huacachaca*, qui fut fait sur la Riuiere d'Apurimac, commanda qu'on en fit vn autre au Canal du Lac de Titicaca, pource qu'il auoit dessein de s'en aller promptement à la conqueste des Prouinces de Collasuyu, que les Yncas pouuoient faire reüssir facilement, d'autant que c'estoit tout pays plat, & où l'on pouuoit commodement mettre vne armée en campagne, à cause dequoy ils n'eurent iamais de repos qu'ils n'eussent conquis toute cette Contrée. Le Pont de Huacachaca, & tous les autres du Peru sont faits de clayes & de clisses d'ozier, comme i'ay dit cy-deuant, horsmis celuy cy que les Espagnols appellent pour l'ordinaire *le Pont du Canal*, qui est de Ionc, de Chaume, & d'autres materiaux semblables. Il flotte sur l'eau comme celuy de Seuille qui est fait de plusieurs bacs attachez ensemble, &

non pas suspendu en l'air, comme cét autre qui est de clayes d'ozier, dont nous auons desia parlé. Par tout le Peru croist vne espece de chaume ou de paille grandement douce, & fort maniable, que les Indiens appellent *Ychu*, & en couurent leurs maisons. Mais sur tout celle qui vient de Collao est particulierement estimée, pour estre fort propre à engraisser le bestail. De ce chaume les Collas font ordinairement des panniers & des corbeilles, comme pareillement des *Patacas*, qui sont comme de petits coffres, ensemble des cables & autres cordages. Outre cette maniere de chaume, il croist au Marescage de Titicaca, vne grande quantité de jonc & de glayeul que les Indiens des Prouinces, qui ont la charge des ponts, ont accoustumé de couper lors qu'il en est temps, afin de le trouuer sec quand ils s'en veulent seruir. Pour cét effet de cette espece de chaume dont nous venons de parler, ils en font quatre cables gros comme la cuisse, dont ils en iettent deux sur l'eau d'vn bord à l'autre de cette riuiere, qui en surface semble dormir, bien que par dedans le courant en soit impetueux, comme l'affirment plusieurs qui en ont fait l'experience. Sur ces cables ils mettent en lieu de barques de grands faisseaux de jonc & de chaume, qui sont de la grosseur d'vn bœuf, & qu'ils attachent aux cables le mieux qu'ils peuuent. Cela fait ils iettent sur ces faisseaux les autres deux cables, & les lient fortemēt, afin que l'vn se renforce par l'autre. Or pour empescher que ces cables ne se rompent si tost à force d'estre foulez, ils y iettent

par

par dessus quantité d'autres faisseaux de jonc & de paille, qui sont liez ensemble par ordre, & attachez à ces mesmes cables. Les Espagnols noment ces petits faisseaux *la chaussee du Pont*, qui est de treize à quatorze pieds de large, & qui d'vn bord à l'autre a bien cent cinquante pas de long; Par où l'on peut voir qu'il faut necessairement qu'on employe vne prodigieuse quantité de jonc & de chaume pour acheuer vne si grande machine. Or il est à remarquer que de six en six mois ils renouuellent ce Pont, ou pour mieux dire ils le refont tout de neuf, pource que les materiaux qu'ils y ont employez ne peuuent plus seruir, n'estant que de jonc & de paille, qui sont des choses par trop fragiles; Et c'est pour cela qu'afin d'asseurer le Pont, ils le renouuellent ainsi, auant que les cables viennent à se rompre, & qu'ils acheuent de se pourrir.

L'œuure de ce Pont, comme celle des autres grandes machines, estoit partagée au temps des Yncas entre les Prouinces frontieres, châcune desquelles sçauoit quelle quantité de materiaux il luy falloit fournir. De sorte que les tenants prests d'vne année à l'autre, ils faisoient le pont en peu de temps. Les deux bouts des cables en estoient comme les fondemens, qu'ils enfonçoient dans la terre, sans les attacher à des pilotis de pierre, soit qu'ils le fissent pource qu'ils le iugeoient plus commode, ou possible à cause qu'ils en changoient l'assiette tantost plus haut, & tantost plus bas; dequoy ils venoient à bout en fort peu de temps. Si tost que l'Ynca fut aduerty

qu'on auoit acheué ce Pont, il ſortit de Cozco auec le Prince ſon heritier, & s'en alla iuſques à *Tapacri*, & à *Çochapampa*, qui eſtoient les dernieres Prouinces des Caciques, Cari & Chepana. Les ayant trouué preſts à ſon ſeruice, & leurs gens de guerre auſſi, ils partirent enſemble de Cochapampa, d'où ils furent à Chayanta, & marcherent trente lieuës dans vn pays ſi deſert & ſi deſolé, qu'il n'y a pas vn pouce de terre qui ne ſoit en friche. En cette ſolitude, qui eſt toute pleine de rochers, s'engendre vne eſpece de chardon aſſez commun par tout le Peru, qui a des eſpines auſſi longues que les doigts de la main, qui ſeruent aux Indiennes d'aiguilles à coudre. Comme ils eurent paſſé le deſert, ils entrerent dans la Prouince de Chayanta, qui a vingt lieuës de long, & preſque autant de large. A ſon arriuée la premiere choſe que fit l'Ynca fut de commander au Prince qu'il euſt à leur enuoyer des hommes exprés, pour leur faire les ſommations accouſtumées.

Quand il fut queſtion de reſpondre aux propoſitions de ces Deputez, il ſe trouua que les Indiens de Chayanta furent d'opinion differente. Car les vns diſoient qu'il eſtoit fort iuſte de receuoir pour Seigneur le Fils du Soleil, & d'obſeruer ſes Loix, puis qu'eſtant faites par le Soleil meſme, il falloit croire qu'elles ſeroient douces, vtiles, & fauorables aux Vaſſaux, ſans que l'Ynca les rapportaſt à ſon intereſt particulier. Les autres tout au contraire remonſtrerent, qu'ils n'auoient aucunement beſoing ny de Roy, ny de nouuelles Loix; qu'ils en auoient deſia

de fort bonnes, puis que leurs Predeceſſeurs les auoient obſeruées, & qu'ils ſe tenoient pour contents de leurs Dieux, ſans ſe mettre en peine d'aucune ſorte de nouueauté en matiere de Religion, & de police. Qu'au reſte ils ne trouuoiẽt rien de pire en cela que de s'aſſuiettir à la volonté d'vn homme, qui apres leur auoir bien preſché la Religion, & la ſainćteté ne les auroit pas pluſtoſt aſſuietis, qu'il leur imposeroit telles Loix qu'il voudroit, qui n'auroient pour but que ſon profit particulier, & la ruïne generale de ſes Suiets. Surquoy ils concluoient qu'ils ſe paſſeroiẽt fort bien d'eſprouuer ces maux, & qu'ainſi il leur falloit conſeruer leur liberté à quelque prix que ce fuſt, leur en deuſt il couſter la vie.

Ils furent quelques iours en ce differend, l'vn de ces partys s'imaginant touſiours que ſon opinion l'emporteroit ſur celle de l'autre. Mais enfin des deux extremitez où ils eſtoient, ils entrerent en vne moderation, quand ils vindrent à conſiderer les forces de l'Ynca, & ce qu'on diſoit de toutes parts de ſes iuſtes Loix, & de ſa probité merueilleuſe à gouuerner ſes Eſtats. Ils reſpondirent doncques aux deputez, comme s'ils ſe fuſſent monſtrez neutres, ſans nier abſolument ce dont ils eſtoient requis, ny ſans l'accorder auſſi. De cette façon, tenant vn milieu entre les deux, compoſé de deux aduis differents, ils dirent franchement qu'ils ſeroient bien aiſes de receuoir l'Ynca pour leur Roy & leur ſouuerain Seigneur, apres qu'il leur auroit fait ſçauoir ſi les Loix qu'il pretendoit leur donner, ſeroient vtiles ou dom-

mageables; & partant qu'ils le supplioient tres-humblement de permettre qu'il y eust vne trefue des deux costez, tandis qu'on les instruiroit en la connoissance de ses Loix, durant lequel temps ils demeuroient d'accord que l'Ynca entrast dans leur Prouince auec son Armée, pourueu qu'il leur donnast sa parole qu'il en sortiroit & les laisseroit en leur liberté, en cas que ses Loix ne les contentassent; Comme au contraire s'ils les trouuoient aussi bonnes qu'il disoit, ils luy promettoient de l'adorer à l'heure mesme comme Fils du Soleil, & de le recognoistre pour souuerain Seigneur.

L'Yncaleur fit respódre à cela, qu'il acceptoit cette conditió, & qu'écore qu'il les peust auoir à force d'armes, il ne le vouloit pas neantmoins, ny s'esloigner de l'exemple de ses Predecesseurs, qui estoit de s'assuiettir les peuples par amour & non par la force; Qu'au surplus il leur donnoit sa parole & sa foy, de les laisser en pleine liberté, quand mesme ils ne voudroient pas adorer le Soleil son Pere, ny obseruer ses Loix, pource qu'il se promettoit qu'apres les auoir bien considerées il les aymeroient passionnement, tant s'en faut qu'ils les deussent auoir en horreur; & qu'il leur desplairoit de ne les auoir cognuës plusieurs siecles auparauant.

Sur cette promesse l'Ynca entra dans Chayata, où il fut receu auec beaucoup de respect & deveneratió, mais non pas auec tant d'allegresse, & de contentement que luy en auoient tesmoigné les peuples des autres Prouinces. Car comme ceux-cy ne sçauoient

pas à quoy tout cela deuoit reüssir, ils furent long-temps en branle entre l'esperance & la crainte; iusques à ce qu'enfin quelques-vns des plus anciens Conseillers de l'Ynca, & des plus aduisez Capitaines de son armée, furent par luy deputez en la compagnie du Prince son heritier, afin de les instruire en leurs Loix. Ceux-cy en la presence du Prince, lequel y assista quelques iours, firent sçauoir à ces Indiens en quoy principalement consistoit leur Idolatrie, & cuel estoit le gouuernement de leur Republique; ce qu'ils leurs demonstrerent à diuerses fois, iusques à ce qu'ils le comprirent. Alors ayant bien cósideré ces Loix, & pris garde qu'elles se rapportoient toutes à leur honneur & à leur commun profit, ils dirent d'vn commun consentement, que le Soleil & les Yncas ses enfans, qui donnoient aux hommes vne si douce façon de viure, meritoient d'estre adorez & tenus pour Dieux, iusques là mesme que l'Empire de toute la terre leur appartenoit legitimement, à cause dequoy ils promettoient de garder particulierement leurs ordonnances, & de quitter leurs Idoles, leurs ceremonies, & leur ancienne façó de viure. Ce qu'ils n'eurent pas plustost protesté deuant le Prince, qu'ils l'adorerent à la place du Soleil son Pere, & de l'Ynca Capac Yupanqui.

Apres qu'ils luy en eurent fait serment, ils le confirmerét par des solemnitez accoustumées, qui estoiét des danses & des chants d'allegresse. Auec cela ils se firent voir en public mieux parez que de coustume, & se mirét à dire des chansons composées à la loüan-

ge du Soleil, des Yncas, de leurs bonnes Loix, & de leur iuste gouuernement. Ce qu'ils firent generallement auec toute la demonstration d'amour, de bien-veillance, & de bonne volonté qu'on pourroit imaginer.

De l'Industrie qu'auoient les Indiens à passer les Riuieres, & à faire leurs pesches.

Chap. XVI.

APres auoir parlé cy-deuant des deux Ponts differents que firent faire les Yncas pour passer l'eau, dont l'vn estoit de clisses d'ozier, & l'autre de jonc & de chaume, il ne sera pas hors de propos que nous rapportions icy quelques autres inuentions qu'ils auoient pour le mesme effet. Car on ne faisoit guere de ponts qu'aux grands passages, à cause que les frais en estoient excessifs. Et d'autant que tout ce pays estoit de large estenduë & qu'il y auoit plusieurs riuieres; Cela fut cause que les Indiens s'aduiserent de plusieurs choses pour les passer, selon que la dispositió en estoit diuerse, & qu'ils en firét de mesme pour aller sur mer, combien qu'ils ne nauiguassent pas beaucoup. Car ils n'auoient pas l'industrie comme ceux de la Floride, des Isles de Barlouente, & de la terre ferme de faire de ces chalouppes qu'ils appellent *Piragas* & *Canoas*. Possible aussi ne le

pouuoient ils pas, pource qu'au Peru il n'y a point de bois qui ſoit propre pour cela. Car bien qu'il ſoit veritable qu'en ce pays-là il y a des arbres fort gros, ils n'en ſont pas neantmoins ſi commodes, pource que le bois en eſt peſant comme du fer; ce qui eſt cauſe qu'ils ſe ſeruent pour le meſme effet d'vn autre maniere de bois qui eſt gros comme la cuiſſe, & leger comme du figuier, dont le meilleur, à ce que diſoient les Indiens, ſe trouuoit dans les Prouinces de Quitu, d'où ils le tranſportoient ſur toutes les riuieres, par l'ordonnance de l'Ynca. De ce meſme bois ils en faiſoient des Radeaux grands & petits, de cinq ou de ſept pieces aſſez longues attachées enſemble, & la plus longue deſquelles eſtoit celle du milieu. Les premieres collaterales eſtoient plus longues, les ſecondes plus courtes, & les troiſieſmes encore plus. Afin que de cette façon ces Radeaux fuſſent plus propres à coupper l'eau, qu'ils ne l'euſſent eſté, ſi on les euſt fait de pieces égales; ils auoient la meſme forme à la pouppe qu'à la proüe, & pour les tirer de part & d'autre, on y attachoit deux cordes; ce que les paſſagers faiſoient quelques fois eux-meſmes, à faute de ceux qui auoient accouſtumé de les paſſer. Ie me ſouuiens à ce propos d'auoir eſté ſur ces Radeaux au temps des Yncas, & ſuis certain que les Indiens les auoient en grande veneration.

Outre ces Radeaux ils ſe ſeruent en lieu de barques d'vne autre inuention fort plaiſante. Car ils prennent vn faiſſeau de jonc de la groſſeur d'vn bœuf,

qu'ils attachent le plus fort qu'ils peuuent, & le façonnent de telle sorte, que depuis le milieu iusques au bout il est fait en pointe, cóme si c'estoit la proüe d'vne barque, afin de mieux coupper l'eau: par mesme moyen il va tousiours eslargissant des deux tiers en arriere, & le dessus en est plat, où ils mettent telle charge qu'ils veulent. Pour gouuerner vne de ces barques, il ne faut qu'vn seul Indien, qui pour cét effet se met au bout de la pouppe, où les bras & les cuisses luy seruent d'auirons, se laissant porter au fil de l'eau; il est vray que si la riuiere est impetueuse, il aborde cent ou deux cens pas plus bas que le lieu d'où il est party. Quand ils passent quelqu'vn ils le font coucher tout de son long sur le batteau, ayant la teste appuyée sur le battelier, qui luy recommande sur tout de se tenir ferme aux cordes de la barque, sans leuer la teste, ny ouurir les yeux pour regarder aucune chose. Ie me souuiens d'auoir autrefois passé de mesme vne impetueuse riuiere (aussi tels batteaux ne vont ordinairement que sur vne eau dont le courant est fort grand) où pour l'extreme soing que se donnoit le battelier, de m'empescher de hausser la teste, & d'ouurir les yeux, il me prit enuie de faire l'vn & l'autre. Car estant fort ieune ie me vy saisy d'vne si grande apprehension, qu'il me sembloit à tout coup que la terre s'esleuoit, ou que le Ciel tomboit. Cóme ie voulus donc voir s'il n'y auoit point là d'enchantement, ou si ie n'estois point en vn nouueau móde; lors que ie iugeay à peu prés que nous estions au milieu de la Riuiere, ie leuay la

teste, pour regarder l'eau, & alors il me sembla veritablement que nous tombions du haut des nuës; Ce qui procedoit sans doute de ce que la teste me tournoit à cause du grand courant de la riuiere, qui emportoit le batteau auec vne impetuosité du tout estrange, tellement que la peur qui me saisit plus qu'auparauant, me fit derechef fermer les yeux, & confesser que le battelier auoit raison de recommander à ceux qui passoient, de s'empescher de les ouurir.

Ils font aussi vne autre maniere de Radeaux de plusieurs grandes Calabasses entieres, & bien attachées l'vne à l'autre de la longueur d'vne aulne & demie en quarré, ou bien plus ou moins, selon qu'il en est besoing. Au deuant de ce Radeau l'Indien qui en a la conduite, se met à la nage pour le tenir auec sa charge, iusques à ce qu'il ayt trauersé la riuiere, ou le bras de mer qu'il veut passer. Que si la necessité le requert, il a derriere luy vn, ou deux Indiens qui nagent aussi, & seruent à repousser le Radeau. Et d'autant qu'on ne peut aller là dessus, non plus que dans les batteaux de jonc, sur les plus grandes Riuieres, à cause de leur impetuosité, & des escueils, qui s'y trouuent; Ioint qu'il n'y a point de lieu propre pour demeurer ou pour aborder facilement, ils suppleent à ce deffaut de la façon qui s'ensuit. Du haut d'vn rocher ils iettēt à l'autre bord vn cable fort gros, fait de cette maniere de chanvre qu'ils appellent *Chahuar*, & l'attachent à de gros arbres, ou à de forts rochers. A ce cable est liée à vne vergue grosse com-

me le bras, vne grande corbeille faite d'ozier où peuuent estre assez commodement trois ou quatre personnes. Ainsi par le moyen de deux cordes dont elle est liée par les deux bouts, les Indiens passent la Riuiere d'vn bord à l'autre. Et d'autaut que le cable est fort long, & par consequent plus mal aysé à manier, à cause des secousses qu'il fait au dessus de l'eau, il est besoing pour cét effet de faire glisser peu à peu iusques au milieu cette corbeille flotante, pource que ne penchant pas également, elle pourroit couler à fonds, ce qu'ils empeschent ingenieusement en la tirant à force de bras. Il y a pour cét effet des Indiens que les Prouinces voisines ont accoustumé d'enuoyer, châcune à son tour, pour passer la Riuiere aux voyageurs sans prendre rien d'eux, iusques là mesme que les passans aydent quelquesfois à tirer les cordes, ou se tenant debout dans la corbeille, ils empoignent le cable, & passent tous seuls eux-mesmes, sans que personne les ayde. Ie me souuiés d'auoir ainsi traietté deux ou trois fois en vn temps, auquel i'estois à peine hors d'enfance, si bien que les Indiens me portoient sur leurs espaules le long du chemin. Dans ces mesmes corbeilles ils passoient assez souuét du bestail, combien que ce fust en petite quantité, & auec beaucoup de trauail. Ce qui ne doit s'entédre que des brebis, des moutós, des chévres & des pourceaux, & ainsi des moindres animaux. Car pour les plus grands, tels que sont les cheuaux, les mulets, les bœufs, & les vaches, ils ne les abandonnent point dans ces corbeilles, à cause de

leur pesanteur qui les pourroit faire couler à fonds; Ce qui est cause qu'ils les destournent par les ponts, ou les menent par les lieux, où ils iugent que le gué n'est point dangereux. Il faut remarquer icy que cette maniere de traiet ou de passage n'est point sur les grands chemins, mais bien aux particuliers, & aux lieux destournez, par où l'on va d'vne ville à l'autre, ce qu'ils appellent Vruya.

Les Indiens de toute la coste du Peru, ont accoustumé de faire leurs pesches sur la mer dans les batteaux de jonc & de chaume, tels que nous les auons descrits cy-deuant, iusques à les faire entrer à quatre cinq & six lieuës dans la mer, pource qu'elle est fort calme en cette coste, & que les moindres chaloupes y peuuent passer. Il est vray que lors qu'il est question de traietter de grands fardeaux, ils ne les fient point sur des batteaux si fragiles, mais en ont d'autres faits de bois. Quand ils veulent faire leurs pesches, ils se mettent à genoux en l'vn des bouts du faisseau de chaume fait en forme de chaloupe, où ils vót voguans auec vne maniere de roseau ou de canne fort grosse, longue d'vne toise, & qui est couppée en deux. Car il est certain qu'en ce pays là il y en a qui ne sont pas moins grosses que la cuisse, comme nous dirons plus amplement cy-apres. Lors qu'ils veulent aller sur l'eau, ils prennent cette canne à deux mains dont l'vne la tiét par vn bout, & l'autre par le milieu, & ce qu'elle est creuse rend cette maniere d'auiron, plus fort à voguer sur l'eau; Ce qu'ils font alternatiuement d'vne main à l'autre, tantost à droit, tan-

tost à gauche, changeant de main d'vn costé & d'autre, si habilement qu'il n'est pas possible de le croire. En quoy certes ce qu'il y a de plus admirable en leur maniere de pescher & de nauiguer, est de voir que lors qu'vn de ces batteaux est au fil de l'eau, il vogue auec tant de vitesse, qu'vn cheual de poste ne le sçauroit suiure en l'vn des costez de la riue. Ils peschent auec des crocs certains poissons, qui sont de la grosseur d'vn homme, & cette pesche est à peu prés semblable à celle que les Biscayns ont accoustumé de faire des balaines. Ils attachent à ce croc vne corde assez deliée, que les Mariniers appellent vn Bolentin, qui a vingt, trente, ou quarante brasses de longueur. Si tost que le pescheur a frappé le poisson de dessus sa chaloupe, où il se tient comme à cheual, il ne cesse de luy donner la chasse, iusques à ce qu'il n'a plus de cordeau, & alors comme il le tient tousjours ferme par l'vn des bouts, il tire à soy peu à peu le poisson, qui fend l'eau auec tant de vitesse, qu'on diroit de loing que c'est quelque oyseau qui vole à fleur des vagues. Luy cependant ne perd point téps, & n'abandonne iamais sa pesche, si bien qu'à la fin le poisson lassé aborde le batteau, & tombe entre les mains de celuy qui le poursuit. Ils souloient pescher encore auec des rets & des hameçons. Mais cette pesche qu'ils ne faisoient point en compagnie, ne pouuoit pas estre grande, puis que leurs rets estoient forts petits, veu que leurs hameçons ne valoiét rien, à cause qu'ils n'auoiét pas l'esprit d'en faire d'acier ny de fer, qu'ils appellent *Quillay*, quoy qu'ils en eus-

ſent des mines. Ils ne mettent point de voile à leurs batteaux de jonc & de chaume, pource qu'ils ne ſont pas aſſez forts pour en ſupporter vne ; Ioint que ie ne penſe pas qu'ils peuſſent aller ſi bien ny ſi viſte à la voile qu'à l'auiron, & en vſent neantmoins aux chaloupes faites de bois, quand ils ont à faire quelque traiet. Voila de quelle façon les Indiens du Peru ſouloient nauiguer, & de quelle ſorte de batteaux ils ſe ſeruoient à paſſer la mer, & les Riuieres impetueuſes. L'vſage en eſtoit encore de mon temps, & il eſt à croire qu'il n'eſt point perdu maintenant, pource que ces gens là, qui n'ont pas l'eſprit de ſe ſeruir des commoditez de leur pays, n'aſpirent point à des choſes plus grandes que celles qu'ils tiennent hereditaires. Dequoy ie ne parleray pas dauantage, pour en auoir deſcrit les particularitez plus au long, au ſixieſme liure de mon Hiſtoire de la Floride, où i'ay fait mention des Canos, dont les habitãs de cette contrée ont accouſtumé d'vſer à paſſer les Riuieres, leſquelles y ſont fort impetueuſes. Reuenons maintenant à la continuation des Conqueſtes de l'Ynca Çapac Yupanqui.

De la Reduction de cinq grandes Prouinces, ſans y comprendre les autres moindres.

CHAP. XVII.



L'Ynca ſortit de Chayanta, apres qu'il y eut laiſſé en garniſon de bons hommes de guerre, & les officiers qu'il iugea neceſſaires pour conſeruer les habitans dans leurs biens, & les inſtruire en ſon Idolatrie. Cela fait il s'en alla aux autres lieux, qui ſont en cette frontiere appellée Charca, qui eſt vn nom ſous lequel ſont compriſes pluſieurs Prouinces differentes de Langue & de Nation, & qui ſont toutes du deſtroit de Collaſuyu. Les principales ſe nomment Tutara, Sipiſipi, & Chaqui. I'obmets qu'au leuant de celle-cy, qui s'eſtend iuſques aux Antis, il y en a d'autres qu'ils appellent Chamuru, où naiſt l'herbe qu'ils nomment Cuca, bien que toutesfois elle ne ſoit pas ſi bonne que celle qui croiſt en la Contrée de Cozco, ſans y comprendre la Prouince de Sacaca, & pluſieurs autres ſemblables, dont ie ne parleray point pour euiter la prolixité, & que l'Ynca enuoya ſommer à l'accouſtumée. Cependant ces peuples, qui ſçauoient deſia bien ce qui s'eſtoit paſſé à Chayanta, reſpondirent preſque tous d'vne meſme ſorte, ou du moins auec

peu de difference des vns aux autres. Leur responſe fut, qu'ils s'eſtimoient bien-heureux d'adorer le Soleil, & de tenir l'Ynca ſon Fils pour leur ſouuerain Seigneur; Qu'ayant deſia vne cognoiſſance aſſeurée de ſes Loix & de ſon bon gouuernement, ils le ſupplioient de les receuoir ſous ſa protection: Qu'ils luy offroient leurs biens & leurs vies, & qu'il luy pleuſt enuoyer à la Conqueſte des autres peuples leurs voiſins, afin qu'ils ne leur fiſſent la guerre, & ne les traitaſſent point mal à l'aduenir, pour auoir quitté leurs anciennes Idoles, afin de ſuiure d'autre Loix, & vne nouuelle Religion.

L'Ynca leur fit reſpondre, qu'en matiere de la conqueſte de leurs voiſins, ils n'auoient ſeulement qu'à luy laiſſer faire; qu'il ne manqueroit pas d'y apporter tous les ſoings neceſſaires pour la commodité des Vaſſaux; & qu'au reſte, ils ne deuoient point ſe donner l'alarme, ny entrer en apprehenſion, pour s'eſtre mis en la ſuietion de l'Ynca, ny pour auoir receu ſes Loix; veu qu'il eſtoit certain qu'ils ſeroient bien-ayſes de les ſuiure; puis qu'elles venoient du Soleil, ſi toſt que les vns & les autres les auroient experimentées. A ces reſponſes il n'y eut aucune contradiction du coſté des habitans, qui tous d'vn commun accord, receurent l'Ynca dans leurs Prouinces, où il ne ſe paſſa rien digne de memoire, ny qui merite que nous en faſſions icy la relation. L'Ynca employa deux ans à cette Conqueſte, ou trois, ſelon quelques-vns; puis y ayant laiſſé ce qu'il y falloit de garniſons, pour empeſcher que ceux des fron-

tieres ne troublassent ses nouueaux Sujets, il s'en retourna à Cozco, & visita le long du chemin les villes & les Prouinces, selon que la commodité le luy permit en passant pays. Il voulut par mesme moyen que son fils s'en allast par vn autre costé, faire la reueuë de ses Vassaux, pource qu'ils tenoient à singuliere faueur de voir dans leurs villes les Roys & les Princes, qu'ils recognoissoient pour leurs souuerains Seigneurs.

L'Ynca fut receu dans Cozco auec de grandes acclamations, & des tesmoignages euidens de l'allegresse publique. Il y fit son entrée, ayant à l'entour de luy ses Capitaines, deuant lesquels marchoient les Curacas, qui estoient venus de ces Prouinces nouuellement conquises, auec dessein de voir la Capitale de ce grand Empire. Le Prince Ynca Roca y fut receu aussi quelques iours apres, auec les mesmes applaudissemens, que le Roy son Pere auoit eus de ses Sujets, qui honorerent sa presence de dances & de chansons, composées à la loüange de ses beaux faits, & de ses victoires. En suitte de tout cecy, l'Ynca congedia ses Capitaines, apres les auoir bien recompensez; Et pour luy il demeura dans Cozco, où il vacqua le mieux qu'il luy fut possible au gouuernement de ses Royaumes, & de ses Prouinces. Les bornes du costé du Sud en estoient à plus de cent & huict lieuës de Cozco, iusques à *Tatyra* & *Chaqui*, & deuers le Ponant, elles aboutissoient à la mer du Sud, où d'vn costé il y a plus de soixante lieuës de la ville, & de l'autre plus de quatre vingts. Du Leuant de

Cozco

Cozco, elles ſe terminoient par la Riuiere de *Paucartampa*, à treize lieuës de Cozco tout droit à l'Oeſt, Et vers Sueſt il auoit conquis iuſques à *Collauaya*, c'eſt à dire quarante lieuës de pays, depuis la ville de Cozco. Cela fut cauſe qu'il ne voulut point pour l'heure penſer à d'autres conqueſtes, ſe contentant de celles qu'il venoit de faire, & de les conſeruer equitablement au proffit de ſes Vaſſaux ; Comme en effet il y ſceut ſi bien vacquer, qu'il ſe maintint durant pluſieurs années en bonne paix, & en pleine tranquillité. Auecque cela il eſſaya de rendre illuſtre la maiſon du Soleil, & des Vierges eſleuées à ſon ſeruice, que le premier Ynca Manco Capac auoit fondées; & fit faire par meſme moyen diuers baſtimens dans la ville, & dehors auſſi en pluſieurs Prouinces, où ils eſtoient neceſſaires pour leur accroiſſement & leur commun bien. Par meſme moyen il commanda que l'on fit de grands Canaux, pour arroſer les terres labourables, & pareillement pluſieurs Ponts ſur les Riuieres, pour la ſeureté des paſſans; Ioint qu'il inuenta de nouueaux chemins, pour aller d'vne Prouince à l'autre; afin que de cette façon ceux de ſon Empire euſſent dequoy communiquer enſemble plus ayſement. Il fit en vn mot tout ce qui luy ſembla neceſſaire à l'vtilité de ſes Sujets, comme auſſi à ſa grandeur, & à ſa Majeſté propre.

Le Prince Ynca Roca reduit à ſon obeïſſance pluſieurs grandes Prouinces mediterranées, & maritimes.

Chap. XVIII.

EN ces exercices & autres ſemblables, l'Ynca paſſa fort heureuſement ſix ou ſept années, à la fin deſquelles il ſe reſolut de reprendre l'exercice militaire, pour agrandir ſon Empire. Il voulut pour cét effet que vingt mille hommes de guerre, & quatre Maiſtres de Camp des plus experimentez, s'en allaſſent auec le Prince Ynca Roca ſon fils, iuſques à *Chincaſuyu*, qui eſt au ſeptention de Cozco. Car de ce coſté-là les Yncas n'auoient point eſtendu les bornes de leur Empire plus loing que le lieu, où le premier Ynca Manco Capac les auoit marquées; à ſçauoir iuſques à *Rimactampu*, qui eſt à ſept lieuës de Cozco. Poſſible auſſi qu'ils n'auoient daigné ſe mettre en peine de conquerir ce pays, pource qu'il eſtoit rude & fort mal peuplé.

Le Prince partit donc de Cozco, & gaigna la Riuiere d'Apurimac, qu'il trajeta dans de grandes barques qu'on luy auoit appreſtées. Et d'autant que tout ce pays eſtoit fort deſert, il paſſa outre iuſques à *Curahuacy* & *Amancay*, à dixhuict lieuës de la ville, où trouuant peu d'Indiens en cette frontiere, il luy

fut facile de les reduire. De la Prouince *d'Amancay* qui eſt à main gauche du grand chemin par où l'on va de Cozco à *Rimac*, il paſſa le deſert que l'on appelle *Cochacaſſa*, qui en ce parage a vingt-deux lieuës de trauerſe, & entra dans *Sura*, qui eſt vne Prouince grandement peuplée, fertile en or & en beſtail, & où les habitans le recognurent pour leur Souuerain. De ce lieu-là, il tira vers Apucara, où il fut recognu tout de meſme, ſans que perſonne s'y oppoſaſt. Or ce que toutes ces Prouinces ſe rendoient à luy auec tant de facilité, procedoit de la grãde inimitié qu'elles auoient les vnes contre les autres. Tellement que dans leurs partialitez, & leurs diuiſions, elles n'eſtoient nullement capables de reſiſtance.

De la Prouince d'Apucara il paſſa en celle de *Rucana* qui eſt diuiſée en deux, dont l'vne s'appella *Rucana*, & l'autre *Hatunrucana*, qui ſignifie Rucana la grande. Il fut receu auec de grands applaudiſſemens de ceux du Pays, qui ſont gens diſpos & de bonne mine. De là prenant le fonds de la coſte de la mer, que les Eſpagnols appellent *Los llanos*, ou *le plat pays*, il arriua en la premiere vallée de ce Parage, que l'on nomme *Nanaſca*, comme qui diroit *la deſolée*, ſans qu'on puiſſe ſçauoir au vray pourquoy on luy donne ce nom, ſi ce n'eſt apparemment, pour quelque fleau qui luy fut poſſible enuoyé. En cette vallée, que les Eſpagnols appellent par corruption *Lanaſca*, ceux du pays receurent l'Ynca de leur bon gré, & luy obeïrent entierement. Il en arriua de meſme des autres vallées qui depuis *Nanaſca* s'eſtendent iuſques à *Arequepa*, le

long de la Coste, ayant plus de quatre-vingts lieuës de longueur, & enuiron quatorze ou quinze de large. Les principales de ces vallées sont *Hacari*, & *Camata*, où il y auoit bien pour lors quelques vingt mille habitans. Car pour les autres vallons, qu'on appelle *Alticu*, *Veuna*, *Atiquipa*, & *Quellca*, qui sont petits, & par consequent moins considerables, il fut tres-facile au Prince Ynca Roca de les reduire, pource qu'ils n'auoient point ce qu'il leur failloit de forces pour luy ressister; Ioint qu'ils estoient despourueus de munitions, & que châcune des moindres vallées n'auoit qu'vn foible Seigneur. Que si les plus grandes en auoient plusieurs, ils estoient tousiours en querelle entre-eux; si bien que leur propres partialitez, & leurs diuisions les rendoient inhabiles à la resistance des forces estrangeres.

Auant que passer outre, ie raconteray icy vn estrange fait qui aduint dans la vallée de Hacari, vn peu apres que les Espagnols l'eurent gaignée, ce que nous ne laisserons pas de dire, bien que nous anticipions le temps de leur conqueste. Il y auoit deux Curacas en cette Contrée, qui n'estoient point encore baptisez, & entre lesquels suruindrent de si grands differends sur les bornes de leurs terres, qu'à la fin il s'ensuiuit vne bataille, où il en demeura de part & d'autre quantité de morts & de blessez. Cependant les Gouuerneurs Espagnols deputerent vn Commissaire par deuers eux, pour leur rendre Iustice, & les remettre si bien ensemble, qu'à l'aduenir ils n'eussent plus de querelles. Comme en effet

ce Commissaire partagea ces bornes, selon qu'il aduisa pour le mieux; & enuoya dire aux Curacas que desormais ils fussent amis, & qu'ils vescussent en bonne paix; aussi le promirent-ils, ou du moins ils en firent semblant. L'vn d'eux neantmoins qui se sentit offensé d'vn tel partage, se resolut d'en tirer raison, & de se vanger secrettement de son ennemy soubs vn specieux pretexte de s'estre reconcilié auecque luy. Voila donc que le mesme iour auquel cét accord se deuoit faire, ils mangerent tous deux ensemble, comme s'ils eussent esté bons amis. Mais apres le repas, le Curaca, qui en vouloit à l'autre, se leua de table, & prit deux vases en main, pour boire à la santé de son amy pretendu, comme les Indiens ont accoustumé de faire. Et d'autant que l'vn des vases estoit empoisonné, soit que celuy qu'il inuitoit s'en doutast, pour le luy auoir veu chäger de la main, ou qu'il n'eust pas suiet de se fier à luy, tant y a que se doutant de ce qui en arriua; *Donne moy cét autre vase*, luy dit-il, *si tu veux que ie te fasse raison;* Alors le Curaca pour ne rendre sa lascheté visible, changea le vase d'vne main à l'autre, de telle sorte qu'ayant pris le breuuage empoisonné, il en creua deux ou trois heures apres; ce qui aduint par la force du venin, & pour le desplaisir qu'il eust de voir qu'il se faisoit mourir luy-mesme dans le dessein qu'il auoit d'oster la vie à son ennemy.

Des Colonies enuoyées dans le pays, & de la mort de l'Ynca Capac Yupanqui.

CHAP. XIX.

APres toutes ces conqueſtes, le Roy s'aduiſa de tirer de Nanaſca des Yncas Indiens de cette Nation, pour les faire aller demeurer ſur la Riuiere d'Apurimac, qui deuers le chemin Royal par où l'on va de Cozco à Rimac, paſſe par vn pays ſi chaud, que les Indiens de la Montagne, comme gens qui ſont en vn climat froid, ou temperé, ne peuuent viure parmy des chaleurs ſi violentes, ſans tomber malades incontinant; tellement qu'ils en meurent la plus-part du temps. Pour donner ordre à cela, les Yncas, comme i'ay deſia dit, qui vouloient enuoyer des Colonies d'vne Prouince à l'autre, ce qu'ils appellent *Mitmac*, prenoient touſiours garde que les pays fuſſent d'vn meſme temperament, ſçachant bien que les habitans mouroient auſſi-toſt, ſi d'vn lieu chaud on les enuoyoit en vne Contrée froide, ſi bien que pour la meſme raiſon, il eſtoit deffendu de mettre les Montaignards dans le plat pays. L'Ynca donc s'aduiſa de preuenir ce danger, voulant que les Indiens d'vn climat chaud, s'en allaſſent peupler des terres qui eſtoient pareillement chaleureuſes. Et toutesfois il n'y en enuoya qu'vn petit nom-

bre, à cauſe qu'il n'y auoit pas beaucoup de pays à peupler. Ce qui procedoit ſans doute de ce que le lõg de la riuiere d'Apurimac, qui paſſe à trauers de hautes & rudes Montagnes, la plus part du terroir eſtoit ſterile ; à raiſon dequoy s'il eſtoit fertile en quelques endroits, l'Ynca s'aduiſa de le faire cultiuer, & de mettre cette terre en iardinages & en vergers, pource qu'aux deux coſtez de cette fameuſe Riuiere ſe cueilloient des fruicts exquis & delicieux.

Apres que le Prince Ynca Roca eut fait tout cela, & pourueu à l'accouſtumée au gouuernement des Prouinces qu'il auoit nouuellement conquiſes il retourna droit à Cozco, où il fut grandement bien receu de ſon Pere, & de tous ceux de ſa Cour. Alors il congedia les Capitaines & les Soldats, qu'il recompenſa dignement des ſeruices qu'ils luy auoient rendus à la guerre. Et d'autant que l'Ynca Capac Yupanqui ſe ſentoit affoibly de vieilleſſe, & qu'il deſiroit de iouyr paiſiblement de ſes Conqueſtes, il ſe reſolut de n'en aller point faire d'autres, ſi bien qu'il veſcut ainſi quelques annèes dans vn grand calme, & eut beaucoup de ſoing de pouruoir au commun bien de ſes Vaſſaux, qui de leur coſté ſe monſtroient zelez, & habiles à executer de poinct en poinct tout ce qui regardoit le ſeruice de l'Ynca, ſoit qu'il fuſt queſtion de contribuer à l'enrichiſſement de la maiſon du Soleil, ou aux autres baſtimens publics, dont l'on en faiſoit les vns par l'exprés commandement de l'Ynca, & les Indiens inuentoient les autres, pour l'embelliſſement, & la commodité de châque Prouince.

L'Ynca Capac Yupanqui ayant fait les choses qui ont esté dittes, mourut au milieu de la tranquillité qu'il auoit sagement establie. Comme c'estoit vn Prince vaillant, & tout à fait digne du nom *Capac*, que les Indiens estimoient si fort, il fut aussi grandement regretté de tous ses Sujets, qui luy tesmoignerent par leurs larmes, combien cette perte leur estoit sensible. Son corps fut embaumé, & mis auec ses Ancestres. Il laissa pour successeur l'Ynca Roca, son fils aisné, qu'il auoit eu de Coya Mama Curyllpay, sa femme, & sa sœur, sans y comprendre ses autres enfans tant legitimes que bastards, dót ie ne parleray point icy, pource qu'on n'en sçait pas le nombre au vray. L'on tient neantmoins, qu'il y en eust plus de quatre vingts; dequoy certes l'on ne s'estonnera pas, si l'on considere que la plus-part de ces Yncas ont eu les vns cent, & deux cens fils, ou filles, & les autres iusques à trois cens.

Description du Temple du Soleil, & de ses grandes Richesses.

Chap. XX.

L'Vne des principales Idoles qu'eurent les Roys Yncas & leurs Vassaux, fut la ville Imperiale de Cozco. Car les Indiens l'adoroient, comme vne chose sacrée, tant pour auoir esté fondée par le premier Ynca Manco

Capac, apres vn grand nombre de victoires & de conquestes, qu'à cause qu'elle estoit comme la Cour & la maison des Yncas leurs Dieux; où il est à remarquer qu'en leur maniere d'adoration, ils se gouuernoient de telle sorte, qu'ils la demonstroient aux moindres choses. Car s'il aduenoit qu'en quelque chemin se renconstrassent ensemble deux Indiens, dont l'vn fust de Cozco, & l'autre s'y en allast, ils se rendoient alors des deuoirs & des respects, ou plus, ou moins, selon qu'ils estoient ou natifs, ou habitans, ou plus proches de cette ville; ce qu'ils obseruoient encore en matiere des semences, des legumes, & des autres choses qu'ils transportoient de Cozco. Car bien qu'elles ne fussent pas meilleures que celles qui venoient d'ailleurs, si ne laissoient-ils pas d'en faire plus d'estime, pour estre venuës de cette ville, qu'ils n'en faisoient des marchandises & des denrées de toutes les autres Prouinces; d'où l'on peut iuger combien ils estoient respectueux en matiere des choses de plus haute consequence. Comme ils auoient donc cette ville en grande veneration, cela fut cause que les Roys de cét Empire l'embellirent le mieux qu'ils peurent de maisons Royales, & d'autres bastimens magnifiques, dont ils en firent la plus-part pour eux, comme il sera remarqué plus particulierement en la description que nous ferons de quelques-vnes de ces maisons. De tous lesquels bastimens celuy qu'ils estimerent le plus, fut le Temple du Soleil, qu'ils comblerent d'incroyables richesses, châcun des Yncas faisant à l'enuy à qui sur-

passeroit son Predecesseur en cette magnificence. Comme les grandeurs de cette Maison sont au dessus de la creance humaine, ie n'oserois presque pas les rapporter icy, n'estoit que les Historiens Espagnols, qui ont escrit du Peru, en demeurent d'accord auecque moy: Mais ny les choses qu'ils en ont dittes, ny celles que ie pourrois adiouster, ne sont pas capables d'exprimer ce qui en est, ny de le deduire entierement. L'on attribuë la gloire du bastiment de ce Temple au Roy Ynca Yupanqui, Ayeul de Huayna Capac, non pour en auoir esté le fondateur, veu que le premier Ynca le fonda, mais pour l'auoir mis dans l'esclat, & dans le comble des richesses, où le trouuerent les Espagnols.

Pour venir maintenant à la description du Temple du Soleil, où est auiourd'huy l'Eglise de S. Dominique, faite d'vne certaine terre extremement belle, i'en laisseray la grandeur & la largeur à part, pour ne la pouuoir dire precisement, & passeray aux autres particularitez. Son grand Autel (nommons le ainsi, afin de nous expliquer, combien que ces Indiens ne sceussent ce que c'estoit que d'Autel) estoit du costé de l'Orient, & le toict de bois fort espaiz, couuert de chaume par dessus, pource qu'ils n'auoienc point parmy eux l'vsage de la thuille ny de la brique. Les quatre murailles du Temple à les prendre du haut en bas, estoient toutes lambrissées de plaques d'or. Sur le grand Autel se voyoit la figure du Soleil, faite de mesme sur vne plaque d'or, plus massiue au double que les autres. Cette figure,

qui estoit toute d'vne piece, auoit le visage rond, enuironné de rayons & de flammes, tout de mesme que les Peintres ont accoustumé de la representer. Elle estoit si grande, qu'elle s'estendoit presque d'vne muraille à l'autre, où ne se voyoit que cette seule Idole; pource que ces Indiens n'en auoient point d'autre, ny en ce Temple, ny ailleurs, & n'adoroient pour tous Dieux que le Soleil, combien qu'il s'en trouue assez qui sont d'opinion contraire.

Quand les Espagnols entrerent en cette ville, cette figure du Soleil escheut par le sort à Maneco Serra de Lequicano, Gentilhomme Castillan, des premiers de cette conqueste, que i'ay autresfois cognu, & que ie laissay plein de vie, quand ie m'en allay en Espagne. Comme il se plaisoit à toute sorte de ieux, voyāt que cette figure l'embarrassoit pour estre trop grande, il luy prit fantaisie de la ioüer; tellement qu'il la perdit dans vne nuict; Ce qui donna lieu à ce prouerbe rapporté par le R. P. Ioseph Acosta. *Il ioüe le Soleil auant qu'il soit iour.* Cela fut cause que le President de cette ville voyant combien son fils estoit porté au ieu, le fit Preuost ordinaire vn an durant, pour l'empescher de ioüer, & luy donner de l'occupatio; Comme en effet il s'en acquitta si bien, & se rendit ponctuel en l'exercice de sa charge, comme il ne tenoit qu'à luy qu'il ne le fit, pour auoir toutes les belles qualitez qui sont requises à vn Caualliet, qu'il ne mania point de cartes toute cette année; ce qui obligea les habitans de l'honorer des charges publiques en suitte de celle-cy. De sorte que son occupa-

tion ordinaire luy fit si bien oublier le ieu, qu'il l'eut tousiours depuis en horreur, se ressouuenant des miseres & des grandes incommoditez qu'il luy auoit causées ; par où l'on peut voir clairement que le vice s'entretient par l'oysiueté, & la vertu par le trauail. Pour reuenir maintenant à nostre Histoire, nous dirons que par cét eschantillon, qui escheut en partage à ce Gentilhomme, l'on peut iuger à peu prés, combien estoit grand le thresor que les Espagnols trouuerent en ce Temple, & dans tout l'enclos de la ville. Aux deux costez de l'Image du Soleil estoient les corps de leurs Roys deffuncts, tous rangez par ordre selon leur ancienneté, comme Fils du Soleil, & embaumez de telle sorte, sans qu'on peust sçauoir comment, qu'ils paroissoient estre en vie. Ils estoient assis en des throsnes d'or, esleuez sur des plaques de mesme metail, & auoient le visage tourné vers le bas du Temple, n'y ayant qu'vn seul Huayna Capac, qui eust cét aduantage particulier par dessus les autres, d'estre directement opposé à la figure du Soleil, comme le plus cher de ses enfans, qui durant sa vie auoit merité qu'on l'adorast pour Dieu, à cause de ses vertus eminentes, & des qualitez dignes d'vn grand Roy, qui en son bas âge auoint commencé d'esclatter en luy. Mais le malheur voulut pour les Espagnols, qu'à leur arriuée les Indiens cacherent ces corps auec tout le reste du thresor, sans qu'on peust sçauoir depuis ce qu'ils estoient deuenus, si ce n'est qu'en l'an 1559. le licentié Polo en descouurit cinq, à sçauoir trois corps de Roys, & deux de Roynes.

La principale porte du Temple, eſtoit tournée du coſté du Nord, cõme elle l'eſt encore à preſent, outre qu'il y en auoit pluſieurs autres moindres, pour le ſeruice du Temple ; toutes leſquelles portes eſtoient couuertes de lames d'or. De plus à l'entour des murailles de ce Temple, eſtoit remarquable vne plaque d'or, qui auoit plus d'vne aulne de largeur, qui l'enuironnoit en forme de couronne, ou de guirlande.

Du Cloiſtre du Temple, & des logemens particuliers, conſacrez à la Lune, aux Eſtoilles, au Tonnerre, à l'Eſclair, & à l'Arc-en-Ciel.

CHAP. XXI.

A Coſté du Temple ſe voyoit vn Cloiſtre à quatre faces, & en ſa plus haute enceinte vne guirlande de fin or, de la largeur d'vne aulne, comme cette autre que i'ay cy-deuant deſcrite. Pour memoire de celle-cy, les Eſpagnols y en firent mettre vne de fer blanc, de meſme largeur que la precedente, que i'y laiſſay à mon partement, pource qu'on n'auoit point encore abbatu l'enclos des murailles. Tout à l'entour de ce Cloiſtre, il y auoit cinq grands pauillons en quarré, couuerts en forme de pyramide. Le premier eſtoit dedié pour ſeruir de logement à la Lune, femme du Soleil, & celuy-cy eſtoit le plus proche de la grande

Chapelle du Temple, ayant ses portes & son enclos, tous couuerts de plaques d'argent, afin de donner à cognoistre par la couleur blanche que c'estoit le logement de la Lune, la figure de laquelle estoit depeinte comme celle du Soleil, sur vne plaque d'argent, si ce n'est qu'elle auoit le visage d'vne femme. C'estoit-là que ces Idolatres s'en alloient faire leurs vœux à la Lune, & se recommander à elle, qu'ils croyoient estre la sœur & la femme du Soleil, comme aussi la mere de leurs Yncas, & de tous leurs descendans; à cause dequoy ils la souloient nommer *Mama Qullia*, c'est à dire, *la Mere Lune*, & ne luy offroient point de sacrifices comme au Soleil. Aux deux costez de cette figure, estoient les corps des Roynes deffunctes, rangez par ordre, selon leur ancienneté. La mesme *Mama Oello*, Mere de Huayna Capac, auoit la face tournée du costé de la Lune, par vn aduantage particulier par dessus les autres, pour auoir esté Mere d'vn si digne fils.

Le logement le plus proche de la Lune estoit celuy de Venus, des Pleyades, & de toutes les autres Estoilles en general. Ils appelloient *Chasca* l'astre de Venus, pour monstrer par là qu'il auoit les cheueux longs & crepus, ioint qu'ils l'honoroient extremement, pource qu'ils le croyoient estre Page du Solel, qu'ils disoient aller tantost deuant luy & tantost apres. Ils respectoient fort aussi les Pleyades, pour l'estrange disposition de ces Estoilles, qui leur sembloient toutes égales en leur grandeur. Quant aux autres Estoilles en general, ils les appelloient les

ſeruantes de la Lune, à raiſon dequoy ils leur donnerent vn logement auprés de leur Dame, afin qu'elles la peuſſent ſeruir plus commodement, pource qu'ils croyoient que les Eſtoilles eſtoient au Ciel, pour le ſeruice de la Lune, & non du Soleil, à cauſe qu'ils les voyoient de nuict, & non pas de iour.

Ce logement eſtoit couuert de plaques d'argent, comme celuy de la Lune, & ſon grand Portail auſſi. Quant à ſon toict, il ſembloit repreſenter vn Ciel, pource qu'il eſtoit ſemé d'eſtoilles grandes & petites. Le troiſieſme logement proche de ce dernier eſtoit dedié à l'Eſclair, au Tonnerre, & à la Foudre; Où il eſt à remarquer, qu'ils comprenoient toutes ces trois choſes enſemble ſoubs le nom *Yllapa,* dont ils diſtinguoient les ſignifications par le moyen du verbe qu'ils y adiouſtoient. Comme par exemple quand ils diſoient *auez vous veu Yllapa*? ils entendoient parler de l'Eſclair, & par ces mots *auez vous ouy Yllapa*? ils comprenoient le Tonnerre, tout de meſme que pour denotter la Foudre, ils ſouloient dire, *Yllapa* eſt tombé en tel endroit, où il a fait tel dommage, &c.

Ils ne tenoient point ces trois pour Dieux, mais pour valets du Soleil, & en auoient la meſme opinion que l'ancienne Gentilité peut auoir euë de la Foudre, la prenant pour vn inſtrument de la Iuſtice de Iupiter. A raiſon de toutes ces choſes, les Yncas dónerent vn logemét tout lambriſſé d'or à l'Eſclair, au Tonnerre, & à la Foudre, qui leur ſembloient eſtre les ſeruiteurs domeſtiques du Soleil; Et voila

pourquoy ils les logeoient dans sa propre maison. Ils ne representerent pas vn de ces trois par aucune Image de relief ny de platte peinture. Et d'autant qu'ils ne les pouuoient peindre au naturel, à quoy principalement ils s'estudioient en toutes leurs images, ils s'aduiserent de les honorer du nom *Yllapa.* Les Historiens Espagnols n'ont peu comprendre iusques icy la signification de ce nom, par où quelques-vns d'entre-eux ont voulu dire que cela s'entendoit d'vn Dieu trine & vn, comme si de ce costé-là ils eussent voulu mettre leur Idolatrie en parallelle, auec nostre saincte Religion. En quoy certes ils se sont grandement abusez, & en ce qu'en d'autres choses où il y auoit encore moins d'apparence, ils ont cherché des symboles de la tres-saincte Trinité, expliquant à leur mode les noms du pays, & attribuant aux Indiens vne creance qu'ils ne s'estoient iamais imaginée. Mais pour moy, ie n'escris rien icy, comme i'ay dit autresfois, que ie n'aye appris en mes plus tendres années, & veu de mes propres yeux, ou du moins ouy dire à mes Ancestres. Et d'autant que i'ay declaré cy-deuant ce qu'ils croyoient du Tonnerre, ce me seroit vne superfluité de le repeter icy.

Ils dedierent à l'Arc en-Ciel le quatriesme logement, pource qu'ils trouuerent qu'il procedoit du Soleil; ce qui obligea les Roys Yncas à le prendre pour leur deuise, à cause du Pere dont ils disoient estre descendus. Ce logement estoit tout enrichy d'or, & dessus les plaques de ce metail se voyoit representé au naturel, auec toutes ses couleurs en

l'vne

l'vne des faces du bastimẽt la figure de l'Arc-en-Ciel, qui estoit si grande, qu'elle s'estendoit d'vne muraille à l'autre. Ils appelloient cét Arc *Cuychu*, & l'auoient fort en veneration. Que s'ils le voyoient paroistre en l'air, ils fermoient la bouche aussi-tost, & y portoient la main deuant, pource qu'ils s'imaginoient que s'ils l'ouuroient tant soit peu, leurs dents en seroient pourries & gastées. Or ce n'estoit pas en cela seulement qu'ils se monstroient sots & ridicules, mais en plusieurs autres choses tout à fait absurdes, qu'ils mettoient en auant, sans sçauoir pourquoy. Le cinquiesme & dernier logement estoit celuy du grand Sacrificateur, & des autres Prestres, qui assistoient au seruice du Temple, & qui deuoient tous estre de la race du sang Royal des Yncas. Cét appartement neantmoins n'estoit destiné ny pour y manger, ny pour y dormir, mais seruoit comme d'vne sale pour y donner audience, & y consulter des sacrifices qu'il falloit faire; comme pareillement de toutes les autres choses qui concernoient le seruice du Temple, & ce logement comme les autres, estoit enrichy d'or depuis le haut iusques en bas.

Du nom du grand Prestre, & des autres endroits de la maison du Soleil.

CHAP. XXII.



Es Espagnols appellent par corruption leur grand Prestre *Vilaoma*, au lieu de dire *Villac-Vmu*, qui est vn nom composé du verbe *Villa*, qui signifie *proferer*, & du nom *Vmu*, qui est le mesme que Deuin ou Sorcier. Le mot de *Villac* auec vn C. est vn participe du present; Que si l'on y adiouste le nom *Vmu*, c'est cóme qui diroit, le Deuin ou le Sorcier, qui dit ou qui profere, sans que toutesfois il specifie la chose; voulant donner à entendre qu'il declaroit au peuple ce dequoy il consultoit auec le Soleil, en qualité de grād Prestre, & ce que le Soleil luy cómandoit de dire à ces Idolatres, selon la doctrine de leurs fables, & les fourberies que le diable leur racótoit par la bouche de leurs Idoles. En vn mot luy-mesme, comme leur Pontife, leur declaroit les choses qu'il deuinoit par le moyen des Augures, des Sacrifices, & de semblables superstitions, qu'ils auoient entre eux. Et d'autant qu'ils n'auoient point de nom propre pour dire Prestre, ils le composoient des mesmes choses que souloient faire les Prestres.

Ie me ſouuiens d'auoir veu trois de ces maiſons, dont le toict & les murailles eſtoient encore en leur entier, ſans qu'il y manquaſt que les plaques d'or & d'argent. Quant aux autres deux, qui eſtoient les logemens de la Lune & des Eſtoilles, on les auoit deſia deſmolies. Dans les murailles de ce logement, qui regardoient le Cloiſtre, il y auoit par dehors en châque face quatre grandes Niches faites en forme de Tabernacle, le tout de terre cuitte, comme le reſte du baſtiment. Elles auoient leurs mouſlures par dehors, & par le dedans elles eſtoient couuertes de lames d'or iuſques au bas. Aux angles de ces mouſlures eſtoiét enchaſſées pluſieurs pierres fines, principalement des Eſmeraudes, & des Turquoiſes, d'autant qu'en ce pays-là, il n'y auoit point de Rubis ny de Diamants. Aux iours de feſte conſacrez au Soleil, l'Ynca s'alloit aſſeoir tantoſt en l'vn de ces Tabernacles, & tantôſt en l'autre, ſelon que la ſolemnité le requeroit.

I'ay veu autresfois quantité de trous ſur les mouſlures des pierres de ces Tabernacles, en la Faciade qui regardoit l'Orient. Celles des Angles aboutiſſoient aux deux extremitez, & les autres du Tabernacle ne ſe faiſoient remarquer que ſur la muraille. I'ay ouy dire aux Indiens, & aux Preſtres de cette maiſon, que là meſme ſouloient eſtre anciennement ſur des lames d'or, les enchaſſures & les chatons de la pierrerie. Les pauillons, les Tabernacles, & meſme les portes par où l'on alloit au Cloiſtre, eſtoient douze de nombre, horſmis les logemens de la Lune,

& des Estoilles, & les autres deux estoient lambrissez d'argent, afin de mieux ressembler au naturel de ce qu'ils representoient.

Outre les cinq grands Pauillons dont nous venons de parler, il y auoit dans la maison du Soleil plusieurs autres logemens pour les Prestres, & les seruiteurs domestiques, qui estoient du nombre des Yncas, qu'on appelloit priuilegiez. Car là dedans ne pouuoit entrer aucun Indien, quelque grand Seigneur qu'il fust, s'il n'estoit Ynca. Les Dames n'y entroient non plus, non pas mesme les filles, ny les femmes du Roy. Les Prestres seruoient dans le Temple par sepmaines, qu'ils souloient compter par les quartiers de la Lune, durant lequel temps ils s'abstenoient de leurs femmes, & ne sortoient du Temple, ny iour ny nuict.

Les Indiens qui seruoient dans le Temple en qualité de valets, comme les Portiers, les Balleyeurs, les Cuisiniers, les Sommelliers, les Valets de garderobbe, & ceux qui auoient le soing des joyaux, ou de faire porter du bois & de l'eau, & de pouruoir à toutes les autres choses necessaires pour le seruice du Temple, estoient de la mesme Nation, & des mesmes Villes que ces autres, qui seruoient dans la maison du Roy; Car il y auoit des villes particulierement obligées à donner des Officiers, pour la maison de l'Ynca, & pour celle du Soleil. Où il faut remarquer qu'en ces deux maisons, pour la mutuelle relation du Pere au Fils, il n'y auoit aucune difference de seruice en chose quelconque, si ce n'est qu'en celle du So-

leil, les femmes ne feruoient point, & que dans le Palais de l'Ynca l'on ne faisoit aucuns sacrifices; mais quant au reste tout y estoit égal, & en grandeur & en Maiesté.

Des lieux destinez à faire leurs Sacrifices, & où il falloit qu'ils se missent pied nud; Auec vne description de leurs fontaines.

CHAP. XXIII.

LEs lieux où l'on souloit faire les Sacrifices estoient conformes à leur solemnité. Car l'on en faisoit les vns en certaines places, & les autres en diuers endroits, qui dans la maison du Soleil estoient dediez pour des festes particulieres, selon la deuotion ou l'obligation des Yncas. Les Sacrifices generaux de la principale feste du Soleil appellée *Raymi*, se faisoient en la grande place de la ville; & les autres, qui n'estoient pas si celebres, au Paruis du Temple, où les habitãs de toutes les Prouinces & des Nations du Royaume auoient accoustumé de danser, & de se resiouyr solemnellemẽt. Il falloit de necessité qu'en ce lieu là ils se missent pied nud, pource que c'estoient les bornes prescriptes pour s'y deschausser, auant qu'entrer dans le Temple, comme nous demonstrerons cy-apres.

Pour cét effet il est necessaire de sçauoir, qu'au sor-

tir de la grande place de Cozco, l'on trouue trois principales ruës, par où l'on va Nord-Sud, iusques au Temple. La premiere est celle où coule vn ruisseau qui est dans la ville. La seconde cette autre qu'on appelloit de mon temps *la ruë de la prison*, à cause que les Espagnols y en auoient vne, qu'ils ont changée depuis, à ce qu'on m'a dit; Et la troisiesme celle par où l'on va en ce mesme quartier, comme l'on sort du Carrefour de cette place. A quoy i'adiouste qu'il y a vne autre ruë qui est plus au Leuant de ces trois, qu'on appelle maintenant du nom de sainct Augustin. Par toutes ces quatre ruës les Indiens s'en alloient au Temple du Soleil. Mais la principale ruë, & qui meine plus droit que les autres iusques à la porte du Temple, est celle qu'on nomme *la ruë de la prison*, qui aboutit à la grande place. Aussi estoit-ce par là qu'ils alloient ordinairement au Temple, pour y adorer le Soleil, & luy faire des vœux, des Sacrifices, des offrandes. A trauers ces quatre ruës, il y en a vne autre qui va du Ponant au Leuant, en ce mesme endroit où est la Riuiere, ou plustost le ruysseau, iusques à la ruë de sainct Augustin. Celle-cy estoit comme vne borne, où ceux qui alloient au Temple se mettoient pied nud, car autrement il leur estoit deffendu de passer outre. Où il est à remarquer, que depuis les bornes de cette ruë, iusques à la porte du Temple, il y a plus de deux cens pas. Ces mesmes limites se remarquoient au Leuant, au Ponant, & au Midy du Temple, où il falloit que châcun se deschaussast, auant que faire ses deuotions. Pour reue-

nir maintenant à l'embelliſſement de ce lieu, il faut ſçauoir qu'en la maiſon du Soleil, il y auoit cinq fontaines, qu'ő y voyoit couler par diuers endroits. Leurs tuyaux eſtoient d'or, & leur baſſins, les vns de pierre, les autres d'or, & les autres d'argent, où ils ſouloient lauer les choſes ſacrifiées, ſelon l'importance du Sacrifice, & la ſolemnité de la feſte. Pour moy ie n'ay veu qu'vne de ces fontaines, qui ſeruoit pour arroſer le jardin de ce Conuent, ſoit que le temps euſt tary la ſource des autres, ou que pour ne la connoiſtre on l'euſt laiſſé perdre ; ce qui eſt à mon aduis la raiſon la plus vray-ſemblable de toutes. Surquoy ie diray qu'il me ſouuient d'auoir veu cette derniere fontaine eſtre ſix ou ſept mois ſans couler, au grand preiudice de ce jardin, qui deperit à faute d'eau ; ce qui faſcha fort ceux du Conuent, & meſme les habitans de la ville, pource qu'il ne ſe trouua perſonne parmy eux, qui peuſt trouuer la ſource de cette fontaine, ny dire au vray d'où elle venoit.

La cauſe pourquoy elle ſe perdit, fut que du coſté du Ponant de cette maiſon ; l'eau couloit par deſſous terre, & s'alloit ioindre au ruiſſeau, qui court par le milieu de la ville. Et d'autant que les tuyaux de cette fontaine ſe conſeruoient par le moyen d'vn Aqueduc de maſſonnerie, & qui eſtoit bien paué, de peur que les courants ne ruinaſſent ce baſtiment, qui s'eſtendoit plus d'vn quart de lieuë hors la ville ; comme les Eſpagnols en negligerent le ſoing, il s'en alla tout à fait en ruïne. Ce qui proceda ſans doute de ce que les courans de ces ruiſſeaux, qui ſont fort

rapides, ſapperent inſenſiblement cét Aqueduc, iuſques au paué.

L'an 1558. l'impetuoſité de ce ruiſſeau acheua de rompre les tuyaux de cette fontaine, qu'elle combla tout à fait, ſi bien que la ſource s'en tarit, & le jardin demeura ſec, ſans qu'on pût diſcerner les endroits où les tuyaux pouuoient eſtre. Car quelque peine que prirent les Religieux du Soleil pour en deſcouurir l'endroit, ſi n'en peurent ils iamais venir à bout. Et d'autant que pour trouuer ces tuyaux, il falloit de neceſſité abbattre des maiſons, & foüiller bien auant dans la terre, pource que la fontaine eſtoit haute; cóme il ne ſe trouua perſonne parmy eux, qui euſt aſſez d'inuention pour reüſſir en cela, ils laiſſerent tarir cette fontaine, auſſi bien que les autres, qui eſtoient dans la maiſon du Soleil. Par où l'on peut voir combien peu de tradition ont pour le iourd'huy les Indiens de ce qui touche l'antiquité, veu que tant ſeulemét depuis quarante deux ans en ça, ils ont laiſſé perdre vne choſe ſi neceſſaire, à ſçauoir l'eau, que leurs deuanciers auoiét attirée dans le Palais du Soleil leur Dieu. Dequoy ie m'eſtonne d'autant plus, qu'il me ſemble que la tradition de tout cecy, deuoit paſſer des principaux du pays à leurs ſucceſſeurs, & de leurs Preſtres aux autres, afin de ne tomber en vne ſemblable faute. Mais d'vn autre coſté il eſt veritable que ceux-cy eſtans deſia morts en ce temps-là, & pareillement les Preſtres, qui en cette Republique auoiét le ſoing & la charge des choſes qu'ils croyoiét eſtre ſacrées, & qui appartenoient à l'honneur & au

ſeruice

ſeruice des Temples, cette relation vint à manquer comme pluſieurs autres, dont les Indiens ne ſçauent point rendre compte. Que ſi par les neuds de leurs tributs, ou dans le departement des Offices de la maiſon de leur Roy, ou par leurs Annales ils pouuoient s'eſclaircir des choſes profanes, ie m'eſtonne fort comme ils n'en faiſoient de meſme des ſacrées, & particulierement de ces fontaines; dequoy ie ne puis rendre d'autre raiſon, ſinon que les Maiſtres de leurs comptes, & ceux qui leur tenoient lieu d'Hiſtoriens, qui auoient la charge de conſeruer la memoire des plus grandes choſes, l'ont laiſſé perdre peu à peu par la reuolution du temps, comme elle ſe perd encore tous les iours, à cauſe que leur maniere de ſupputer eſt maintenant autre qu'elle n'eſtoit anciennement, & qu'il en eſt de meſme de l'Hiſtoire moderne de ces contrées.

Du jardin d'or, & des autres richeſſes du Temple, à l'imitation deſquelles il y auoit pluſieurs grands threſors dans cét Empire.

CHAP. XXIV.

POur reuenir à la fontaine que nous auons cy-deuāt quittée, il faut ſçauoir que ſix ou ſept mois apres qu'elle fut tarie, il arriua de bonne fortune que de jeunes garçons Indiens, qui ſe ioüoient auprés du ruiſſeau de Cozco,

descouurirent vn de tuyaux rompu par où l'eau sortoit. A l'heure mesme la nouueauté de la chose fit qu'ils en appellerent d'autres, pour voir cela; si bien que les Espagnols en eurent aduis, & se douterent par coniecture que c'estoit vn tuyau de la fontaine du Conuent, pource qu'il estoit assez proche de là. Dequoy s'estans plus particulierement esclaircis par la trace des tuyaux, qu'ils descouurirent, ils en donnerent aduis aux Religieux, qui en furent extremement ayses, & les refirent de nouueau, mais non pas si bien qu'ils estoient auparauāt. De cette façon ils attirerent l'eau derechef dans leur jardin, sans se mettre en peine d'où elle venoit, ny par où elle passoit. Il est vray qu'ils ne le pouuoient descouurir que bien difficilement, à cause que les tuyaux estoiēt bien auant enseuelis dans la terre.

Ce jardin, qui sert maintenant à donner des herbes à ceux du Conuent, estoit au temps des Yncas tout d'or & d'argent, cōme ces autres qui se voyoient dans les Palais de leurs Roys, où il y auoit quantité d'herbes, de fleurs, de plantes, & d'arbres de diuerses sortes, comme aussi plusieurs animaux, grands, & petits, sauuages, & appriuoisez, sans y comprendre les Couleuures, les Lesards, les Limaçons & autres reptiles. Là mesme estoient representez naiuement, & mis en leur place, selon la nature de chaque chose, des papillons & des oyseaux de toutes les sortes, pour l'embellissement de ce lieu.

Auecque cela il y auoit vn grand champ semé de Mayz, de Quinua, & d'autres legumes. Là mesme

ſe voyoient des arbres, les fruicts deſquels eſtoient tous d'or, & d'argent, faits au naturel. I'obmets qu'en la maiſon du Roy il y auoit des lingots d'or & d'argent amoncelés l'vn ſur l'autre, comme ſi c'euſt eſté du bois, & pareillement de grandes figures d'hommes, de femmes, & d'enfans, comme auſſi pluſieurs greniers qu'ils appellent *Pirua*, dont les grains eſtoient de pur or, le tout pour l'ornement, & pour vne plus grande Maieſté de la maiſon du Soleil leur Dieu. Car en toutes ſes feſtes principales qu'on ſolemniſoit à châque année, on luy offroit vne grande quantité d'or & d'argent, qu'ils employoient à l'embelliſſement de ſa maiſon, & pour cela meſme ils inuentoient tous les iours de nouuelles magnificences. A quoy s'employoient ſans ceſſe tous les Orfevres dediez pour le ſeruice du Soleil, qui s'eſtudioient à l'enuy, à repreſenter & contrefaire au naturel les choſes dont nous venons de parler. Outre cela ils faiſoient vne infinité de vaiſſelle pour le ſeruice du Temple, comme des pots, des vaſes, des chaudrons, & ainſi des autres vſtencilles. Bref il n'y auoit en toute cette maiſon aucuns outils qui ne fuſſent d'or & d'argent, iuſques aux hoyaux & aux beſches des iardins, tellement que ce n'eſtoit pas ſans raiſon qu'ils appelloient tout l'enclos du Temple, & du Palais du Soleil *Caricancha*, c'eſt à dire *Magaſin d'or*. A la reſſemblance de ce Temple de la ville de Cozco, eſtoient faits tous les autres Temples, qui ſe voyoient en diuerſes Prouinces de ce Royaume, de pluſieurs deſquels, & des maiſons de

leurs Religieuses qu'ils appelloient les Vierges choisies, il est parlé dans le liure de Pedro de Cieça de Leon, où il fait vne description de tout le pays. Or bien qu'il y represente châque Prouince, comme dans vn tableau, si est ce qu'il ne traite pas de toutes les maisons ny de tous les Temples de cét Empire, mais de ceux-là seulement que l'on rencontre le long du chemin qu'ils appellent Royal, sans parler de ceux que l'on void dans les vastes Prouinces, qui sont aux deux costez des grands chemins. Ie n'en parleray non plus moy mesme, afin de n'estre prolixe; Ioint qu'il n'y a pas d'apparence que i'en fasse icy mention, l'ayant desia fait du principal Temple, à la semblence duquel estoient bastis tous les autres.

Châque Curaca taschoit de tout son possible d'embellir le Temple du Soleil, selon l'abondance d'or & d'argent, qu'il auoit en son pays. Ce qu'ils faisoient tous en general, tant pour l'honneur & le seruice de leur Dieu, que par vne maniere de flatterie enuers leurs Roys, qui se picquoient du haut tiltre de Fils du Soleil, plus que d'aucune chose du monde; àcause dequoy tous les Temples de ces Prouinces estoient couuerts de lames d'or & d'argent, aussi bien que celuy de Cozco.

Les plus proches parents des Curacas estoient Prestres dans les Temples du Soleil. Quant au premier d'entre eux en châque Prouince, tel sans comparaison qu'est l'Euesque parmy nous, il falloit qu'il fust Ynca du sang Royal, afin que les Sacrifices que l'on faisoit au Soleil, fussent conformes aux coustu-

mes, & aux ceremonies de Cozco, non pas aux ſuperſtitions que l'on ſouloit faire en quelques Prouinces, qui furent deffenduës par les Yncas. Telle eſtoit l'abominable couſtume qu'ils auoient entre-eux de ſacrifier des hommes, des femmes, & des enfans, de manger de la chair humaine, & ainſi des autres barbaries pratiquées, comme nous auons dit, par ces premiers Gentils.

Pour empeſcher donc que les Suiets ne tournaſſent leur eſprit à ces abominations, ils eſtoient obligez de n'eſleuer à la charge de grand Preſtre qu'vn Ynca du ſang Royal; ce qu'ils faiſoient encore afin que les ſuiets meſmes en fuſſent plus honorez. Car ils ſe priſoient grandement d'auoir des Yncas pour Superieurs, tant en matiere des dignitez de leur Religion, que des charges militaires, afin d'eſtre comme les membres de ceux qu'on leur donnoit pour Chefs; & voila pour ce qui eſt des grandes richeſſes de ce Temple, dont ie me contente d'auoir rapporté le principal, laiſſant à dire le reſte à ceux qui en ſçauront remarquer les particularitez mieux que moy.

Du fameux Temple de Titicaca, & de quelques contes fabuleux de ces Indiens.

CHAP. XXV.

ENtre les Temples les plus fameux qui dans le Peru furent dediez au Soleil, & qui en richesses & en ornemens d'or & d'argent estoient à peu prés comparables à celuy de Cozco, il y en eust vn fort celebre en l'Isle appellée *Titicaca*, qui signifie *Montagne de plomb*, pource qu'il est composé de *Titi*, qui est le mesme que *plomb*, & de *Caca*, nom qui se prend pour vne Montagne, si l'on prononce ces deux syllabes du fonds du gosier, pource que le proferant à la façon des Espagnols ils signifie oncle de mere. Le Lac de Titicaca, où est cette Isle, apris d'elle mesme son nom propre. Elle est esloignée de la terre ferme vn peu plus que de deux traits de harquebuse, & a cinq ou six mille pas de circuit. Ce fut là, du moins les Yncas le tiennent ainsi, que le Soleil voulut que s'arrestassent ses deux enfans, dont l'vn estoit vn fils, & l'autre vne fille, quand il les enuoya sur terre pour instruire en la vie ciuile ces peuples barbares; A laquelle fable ils en adioustent vne autre qu'ils prennent de bien plus loing. Car ils disent qu'incontinant apres le deluge, les beaux rayons du Soleil furent veus en cette Isle, & en ce grand Lac

premier qu'en tout autre lieu. Il eſt ſi profond & ſi grand qu'en certains endroits, il a 48. huict braſſes de fonds, & quatre-vingts lieuës de circuit. Il a cela de propre de ne ſouffrir qu'aucuns batteaux y nagent; Dequoy le R. P. Blas Valera, recherchant la cauſe, il dit qu'elle procede de ce qu'il y a quantité d'vne certaine pierre, qu'on appelle *Himan*, ce que ie ne rechercheray pas plus auant, & m'en tiendray à ſon opinion.

Le premier Ynca Manco Capac voyant que la foy qu'on adiouſtoit à cette ancienne fable, authoriſoit ſa fourberie, & que les Indiens tenoient pour des lieux ſacrez ce Lac & cette Iſle, euſt recours à l'inuention, à la ſouppleſſe, & à l'induſtrie de ſon bon eſprit, pour en faire vne ſeconde, diſant que luy & ſa femme eſtoient enfans du Soleil, & que ſon Pere les auoit enuoyez exprés en cette Iſle, afin que de ce lieu là ils s'en allaſſent par tout le monde inſtruire ces peuples, comme nous l'auons amplement demonſtré au commancement de cette Hiſtoire. Cependant les Yncas Amautas, qui eſtoient les Philoſophes, & les Sages de leur Republique, reduiſoient la premiere fable à la ſeconde, prenant l'vne & l'autre pour vne maniere de prophetie. Ils diſoient donc que le Soleil auoit eſclairé cette Iſle auant que tout autre lieu, pour donner à entendre qu'en ce meſme endroit, il feroit arreſter ſes deux premiers enfans, pour inſtruire ces peuples là, & leur donner vne claire cognoiſſance des plus hauts myſteres, en les tirant de leur brutalité, pour leur apprendre à viure

humainement, comme ils auoient fait depuis le regne des Yncas. Par ces inuentions & autres semblables, ils persuaderent aux Indiens qu'ils estoient fils du Soleil, & le confirmerent par les grands biens qu'ils firent aux hommes. Tellement que ces deux fables, si ingenieusement inuentées, furent cause que les Yncas, & tous ceux de leur Empire, tindrent cette Isle pour vn lieu sacré; & que pour marque de leur veneration, ils y firent bastir à l'honneur du Soleil vn Temple si riche, qu'il estoit couuert de toutes parts de lames d'or. Là tous ceux des Prouinces suiectes à l'Ynca, s'en alloient à châque année faire de riches offrandes d'or, d'argent, & de pierrerie, en recognoissance & action de graces, pour les grands biens que le Soleil leur auoit faits en ce lieu. L'on faisoit dans ce Temple le mesme seruice qu'en celuy de Cozco, & l'on tient qu'en cette Isle il y auoit vne si grande quantité d'offrandes d'or & d'argent, qui consistoient en vstencilles, & en meubles precieux, qu'à ce que disent les Indiens, la merueille en est au dessus des paroles. Le R. P. Blas Valera, parlant des prodigieuses richesses de ce Temple, qui s'y voyoient entassées par monceaux, dit que les Indiens appellez *Mitmac* dont on auoit enuoyé vne Colonie à *Copa Cauano*, l'auoient asseuré que de l'or, & de l'argent, qui estoit resté des offrandes faites en cette Isle, l'on en pouuoit bastir vn autre Temple depuis les fondemens iusques au toict, sans vn meslange d'autre matiere. A quoy il adiouste, que les Indiens ietterent tous ces thresors dans le Lac, si tost qu'ils apprirent

que les

que les Eſpagnols abbordez en ces contrées, enuahiſſoient tout ce qu'ils y trouuoient de richeſſes.

A ce conte eſt encore ſemblable cét autre, à ſçauoir qu'en la vallée d'Orco, qui eſt à ſix lieuës de Cozco, du coſté du Sud, il y a vn petit Lac d'enuiron demy lieuë de circuit, grandement profond, & enuiróné de hautes Montagnes; où l'on tient qu'auſſitoſt que les Indiens furent aduertis de l'arriuée des Eſpagnols au Peru, ils y ieterent dedans la pluſpart des threſors de Cozco, entre leſquels eſtoit remarquable vne grande chaiſne d'or, que Huayna Capac auoit fait faire, comme nous dirons quád il en ſera temps; Ce qui fut cauſe qu'au bruit qui couroit de cecy, il ſe trouua douze ou treize marchands Eſpagnols, habitans de Cozco, qui firent vne compagnie entre eux à perte, ou à gain, pour eſpuiſer tout le Lac, afin d'en tirer ce threſor. Pour cét effet ils y ietterent la ſonde, & trouuerent qu'il auoit vingt-trois ou vingt-quatre braſſes d'eau, ſans ce qu'il y auoit beaucoup de vaſe. Afin d'en venir à bout plus ayſement, ils s'aduiſerent de faire vne mine du coſté de l'Orient de cè Lac, par où paſſe la riuiere Yucay, à cauſe qu'en cét endroit le terrain y eſt plus bas que le Lac, & qu'ainſi l'eau pouuoit auoir ſon courant plus libre, & en eſtre plus ayſement miſe à ſec; Ce qu'ils ne pouuoient faire par les autres endroits, pource qu'ils ſont tous enuironnez de montagnes, ny mener à bout cette entrepriſe ſi ayſement par au-

cune autre inuention que par celle de la mine. Ils commencerent donc de mettre la main à l'œuure l'an mil cinq cens cinquante ſept, auecque de grandes eſperances de s'enrichir par le moyen de ce threſor. Mais apres auoir ſappé le terrain à plus de cinquante pas de la montagne, quand il fut queſtion d'abbattre vne grande maſſe de roc, ils trouuerent qu'en vain ils s'efforçoient de la rompre, pource que c'eſtoit de la pierre à feu, d'où ils tiroient plus d'eſtincelles qu'ils ne briſoient de caillous; Ce qui fut cauſe qu'ayant beaucoup diſſipé d'argent à vne entrepriſe ſi temeraire, ils la quitterent enfin, quand ils virent qu'ils n'y perdoient que leur temps, & leurs eſperances. Comme ils eſtoient apres ce trauail, i'entray dans la fondriere qu'ils auoient faite; ce qui a poſſible donné lieu au commun bruit qui a touſiours couru depuis, à ſçauoir qu'à l'arriuée des Eſpagnols les Indiens cacherent vne infinité de threſors dans les Lacs, & dans les Cauernes, ſans qu'il ayt apparence de les pouuoir iamais recouurer.

Outre les magnifiques ornemens de ce Temple dont nous venons de parler, les Indiens enrichirent grandement toute cette Iſle, pour eſtre à ce qu'ils diſent, la premiere terre, où leurs Anceſtres venus du Ciel auoient mis le pied. Pour la rendre plus agreable à la veuë, ils l'applanirẽt le mieux qu'il leur fut poſſible, en abbattirent les rochers, & y firent tranſporter de loing quantité de terre graſſe & fer-

tile, afin d'y faire croistre du Mayz, pource qu'il ne s'en cueilloit point en toute cette Contrée, à cause de la froideur du climat. Ils en semerent en abondance sur ces pieces de terre ; & d'autres legumes pareillement. De maniere qu'à force de cultiuer le terroir, ils recueilloient de ces grains, bien que ce ne fust qu'en petite quantité, & les enuoyoient aussi-tost au Roy, comme vne chose sacrée. Ils en portoiẽt vne partie au Temple du Soleil, & en enuoyoit l'autre aux *Vierges choisies*, qui estoient les Religieuses de Cozco, auec charge expresse d'en faire ainsi la distribution d'vne année à l'autre aux Conuents & aux Temples du Royaume; afin qu'ils peussent tous auoir part à ces grains, qu'ils tenoient leur estre enuoyez du Ciel. Ils les semoient aux jardins des Temples du Soleil, & des maisons de ces Religieuses, dans les Prouinces où il y en auoit, & la recolte qui s'en faisoit, estoit distribuée de ville en ville. Dauantage ils en mettoient dans les greniers du Soleil, comme aussi en ceux du Roy, & dans les magazins publics, croyant que ces grains, comme diuins, estoient capables de conseruer le pain, qu'on y gardoit ordinairement pour la nourriture des habitans, en cas de famine, ou mesme de l'augmenter, & d'empescher qu'il ne se gatast. Tellement que si quelque Indien pouuoit auoir vn seul grain de ce Mayz, ou de telle autre semence, qui fust venu de cette Isle, pour le mettre dans ses greniers, il croyoit pour chose certaine, que de sa vie il n'auroit

faute de pain; ſi grande eſtoit la ſuperſtition de ces peuples en matiere des choſes où leurs Yncas eſtoiét meſlez, quelques petites & peu importantes qu'elles fuſſent.

Fin du troiſieſme Liure.



LE COMMENTAIRE ROYAL DES YNCAS.

LIVRE IV.

Où il est traité des Vierges, ou des Religieuses consacrées au Soleil; Des Loix expressement faites contre ceux qui les violoiēt; Du mariage des Indiēs en general; De celuy du Prince en particulier; Des conditiōs requises pour heriter du Royaume; De la nourriture des enfās; De la vie d'Ynca Roca sixiesme Roy, où sont comprises ses Conquestes, ses fondations, & ses dicts memorables; De celle du septiesme Roy Yahuar Huacac, & d'vn estrange Fantosme, qui s'apparut au Prince son fils.

De la maison des Religieuses, ou des Vierges dediées au Soleil.

CHAPITRE I.

QVelques Payens que fussent les Roys Yncas, si ne laissoient ils pas d'auoir en leur Religion des choses fort grandes, & dignes de la consideration des hommes. L'vne des principales

estoit la profession que faisoient d'vne perpetuelle virginité les filles qui se voüoient au seruice du Soleil. Elles viuoient pour cét effet retirées du commerce du monde, en plusieurs maisons basties exprés dans ce grand Empire. Mais pour mieux entendre qui estoient ces filles, & à quoy elles s'occupoient, il faut que nous en marquions icy toutes les particularitez, pource que les Historiens Espagnols, qui traitent de cette matiere, passent legerement par dessus, comme le chat sur la braise, ainsi que dit le prouerbe. Nous commencerons donc par la maison qui estoit dans Cozco, & en parlerons particulierement, pource que toutes les autres du Peru furent faites depuis sur le modelle de celle-cy.

Pour bien comprendre cela, il faut sçauoir qu'il y auoit dans cette ville vn quartier qu'on nommoit *Acllahua*, c'est à dire, *la Maison des Estoilles*. L'on appelle de ce nom tout cét enclos qui est entre les deux ruës, par où au sortir de la grande place l'on s'en va droit au Conuent de sainct Dominique, qui souloit estre iadis la maison du Soleil. L'vne de ces ruës du costé du Nord, est à la main gauche de la grande Eglise, & ie me souuiens fort bien que celle-cy estoit la plus marchande de toutes, au temps, que ie sortis de cette ville, qui fut l'an 1560. Quant à l'autre, elle est directement opposée au milieu de la place, où la prison estoit autresfois, & aboutit vers le Nord, au mesme Conuent de sainct Dominique. Ainsi la faciade de cette maison estoit située entre les deux ruës dont ie viens de parler, vis à vis de la grande place, &

le derriere s'estendoit iusques à la ruë qu'on trouue à trauers, si lon va de l'Orient au Ponant. De maniere que ce Palais estoit comme vne Isle entre la place & les trois ruës. A quoy i'adiouste qu'entre elles mesmes, & le Temple du Soleil, il y auoit vne autre Isle de maisons de large estenduë, & deuant le Temple vne place extremement grande. Par où l'on peut voir clairement combien est fausse la relation qu'ont euë ces Historiens, qui disent que ces Vierges esleuës estoient dans le Temple du Soleil, comme des Prestresses qui assistoient à ceux qui sacrifioient, quand il falloit faire les ceremonies; Mais il est bon à voir qu'ils se trompent, si l'on considere la grande distance qu'il y auoit d'vne maison à l'autre; Ioint que la principale intention des Roys Yncas estoit qu'il n'entrast point d'hommes dans la maison de ces Religieuses, ny point de femmes dans celle du Soleil. On l'appelloit ordinairement *la maison des Esleuës*, pource qu'on en faisoit election, selon qu'elles estoient belles, ou de bonne naissance, outre qu'elles deuoient estre Vierges, & que pour mieux s'en asseurer ils les choisissoient de huict ans en bas.

Or d'autant que les Vierges de cette maison de Cozco, estoient dediées pour estre femmes du Soleil, il falloit qu'elles fussent de son mesme sang, c'est à dire filles des Yncas, legitimement descenduës du Roy, ou de ses parens. Car celles qui estoient conceuës du meslange d'vn sang estranger, c'est à sçauoir les bastardes, ne pouuoient entrer dans cette

maiſon de Cozco ; dont nous parlons. Surquoy ils alleguoient pour leurs raiſons, qu'il n'eſtoit non plus permis de mettre au ſeruice du Soleil vne baſtarde, qu'vne femme corrõpuë. Car ſi le Soleil deuoit auoir des enfans, comme ils ſe l'imaginoient, il n'eſtoit pas raiſonnable, diſoient-ils, qu'il y euſt en eux vn confus meſlange de ſang diuin & humain, & voila pourquoy ils concluoient, qu'il falloit que ces Vierges fuſſent legitimes, & du propre ſang du Soleil.

Dans cette maiſon il y auoit pour l'ordinaire plus de quinze cens Religieuſes, ſans que le nombre en fuſt limité. Celles d'entre elles qui eſtoient âgées viuoient dans la meſme profeſſion où elles auoient vieilly, comme y eſtant entrées aux meſmes conditions que les autres. Ils les appelloient *Mama cuna*, tant à cauſe de leur âge, que de l'office qu'elles faiſoient. Que ſi l'on explique ce mot au pied de la lettre, il ſignifie proprement vne Matrone. Mais ſi on luy donne ſa ſignification toute entiere, c'eſt le meſme que ſi l'on diſoit vne femme qui a le ſoing de faire l'office de Mere, eſtant comme il eſt, composé de *Mama*, qui ſignifie Mere, & de la particule *Cuna*, qui en ſa compoſition a la meſme ſignification que nous auons ditte, ioint qu'elle en a pluſieurs autres, ſelon les diuerſes compoſitions qu'elle reçoit. Ce nom leur eſtoit auſſi fort conuenable, veu que les vnes faiſoient l'office d'Abbeſſes, & que les autres eſtoient données pour Gouuernantes aux Nouices, pour les inſtruire au culte diuin de leur Idolatrie, & aux exercices manuels, comme à filer, à

tiſtre,

tiſtre, & à coudre. Bref les vnes auoient le ſoing de garder la porte, & les autres de donner ordre aux neceſſitez de la maiſon, ſelon le beſoing qu'en auoient les Religieuſes, qui eſtoient abondamment pourueuës de tout ce qu'il leur falloit, & cela ſe tiroit du domaine du Soleil, de qui elles eſtoient femmes.

Des ſtatuts des Vierges eſleuës, & de leurs exercices.

CHAP. II.

CEs Religieuſes viuoient touſiours enfermées, & dans vne perpetuelle virginité. Elles n'auoient ny Tour ny Parloir, ny autre tel lieu, & ne voyoient ny homme ny femme, ſi ce n'eſt qu'elles s'entretenoiét enſemble les vnes auecque les autres. La raiſon qu'elles alleguoient là deſſus, eſtoit que les femmes du Soleil ne deuoient point eſtre communes, ny ſe faire voir à perſonne. Ce qu'elles obſeruoient ſi eſtroitemẽt, que l'Ynca meſme s'abſtenoit de iouyr du priuilege de les aller viſiter, bien qu'il le peuſt faire, & parler à elles comme Roy qu'il eſtoit; & il eſt bien à croire qu'il s'en empeſchoit, afin de ranger les autres à ſon exemple, & leur oſter la hardieſſe d'aſpirer à vn ſemblable priuilege, tellemẽt qu'il n'y auoit que la Coya, c'eſt à dire la Royne & ſes filles

qui eussent permission d'entrer dans ce grand enclos, & parler à ces enfermées soit qu'elles fussent ieunes ou vieilles. Ainsi quand le Roy vouloit sçauoir comment elles se portoient, & si elles n'auoient point besoing de quelque chose, il prenoit le soing de les enuoyer visiter par la Royne mesme, & par les Princesses ses filles. Ie me souuiens d'auoir veu cette maison en son entier : car les Indiens n'espargnant que celle-cy, ensemble celle du Soleil, & quatre grands logemens, où souloient demeurer autresfois les Yncas, bruslerent les autres maisons de la ville, lors que tous en general se sousleuerent contre la Nation Espagnole. Que s'ils respecterent ainsi ces maisons, ce fut pource que l'vne auoit esté au Soleil leur Dieu, l'autre à ses femmes, & les autres à leurs Roys. A trauers ce vaste bastiment estoit sur tout remarquable vne petite ruë en forme de gallerie, où deux personnes pouuoient aller de front, & où a main droite & à gauche se voyoient plusieurs logemens dans lesquels trauailloient ordinairement les femmes qui estoient destinées pour le seruice de cette maison. En châcune de ces loges il y auoit vne Portiere, fort soigneuse de s'acquitter de sa charge; & au dernier apartement qui se voyoit au bout de la ruë, où personne n'entroit, estoient logées les femmes du Soleil. Cette maison auoit sa principale porte, qu'on n'ouuroit iamais qu'à la Royne & aux filles, qu'on vouloit receuoir Religieuses.

A l'entrée de la ruë, où estoit la porte du seruice de la maison, il y auoit ordinairement vingt Portiers,

pour faire tenir ou porter eux mesmes iusques à la seconde porte, les choses qui deuoient ou entrer dans le logis, ou bien en sortir. Ils ne pouuoient toutesfois aller plus auant que la seconde porte, sur peine de la vie, quand mesme le commandement leur en fust venu de la part des Religieuses, ny elles le leur commander sur la mesme peine.

Il y auoit là dedans pour le seruice des Religieuses & de toute la maison cinq cens ieunes Damoiselles, qui deuoient estre toutes Vierges, & filles des Yncas, iouissants du priuilege que le premier Ynca donna iadis à ceux qu'il soubmit à son Empire, sans qu'il fust besoing qu'elles fussent de sang Royal, d'autant qu'elles entroient dans cette maison comme seruantes, & non pas pour estre femmes du Soleil. Ces filles auoient aussi leurs *Mamacunas*, ou leurs Gouuernantes, qui faisoient profession de virginité & les instruisoient en ce qu'il falloit qu'elles fissent. Ces *Mamacunas*, comme i'ay dit cy-deuant, auoient vieilly dans la maison, & on les honoroit de ce nom, & de cette charge, à cause de leur âge, comme si on leur eust voulu dire par là qu'elles estoient Meres, & capables de gouuerner le Conuent. Au partage que firent les Espagnols des maisons Royales, pour y demeurer apres auoir gaigné la ville de Cozco, la moitié de ce Conuent escheut à Pierre de Barco, de qui nous parlerons cy-apres, & l'autre moitié au Licentié de Gama, que i'ay connu en mon enfance ; ce qui tomba depuis en la possession de Diego Ortez de

Guzman, natif de Seuille, que ie laissay en vie, quand ie m'en allay en Espagne.

Le principal exercice des femmes du Soleil, estoit de filer, de tistre, & de faire tout ce que l'Ynca & la Coya sa femme legitime auoient d'habillemens sur leur personne, ioint qu'elles en faisoient de mesme de tous les autres vestements les plus fins, qu'on souloit offrir en sacrifice au Soleil. L'Ynca portoit d'ordinaire pour habillemẽt de teste vne maniere de cordon qu'on appelloit *Llautu*, de la largeur du poulce, & d'vne forme presque quarrée, faisant quatre ou cinq tours sur la teste, & pareillement la bordure de couleur, qui ioignoit d'vne temple à l'autre.

Quant à son habillement, c'estoit vne Camisole qui luy alloit iusques aux genoux, appellée *Vncu* de ceux du pays, & des Espagnols *Cusma*; ce qui n'est pas vn mot de la langue generale, mais plustost de quelque Prouince particuliere. Ils portoient en lieu de manteau vne maniere de casaque nommée *Yacolla*. Les mesmes Religieuses faisoient pour l'Ynca vne maniere de bourse quarreé, qu'il souloit porter comme en escharpe, attachée à vn cordon fort bien trauaillé, de la largeur de deux doigts. Ces bourses qu'ils appelloient *Chuspa*, ne seruoiẽt qu'à y mettre de l'herbe *Cuca*, que les Indiens ont accoustumé de mascher, & qui pour lors n'estoit pas si commune que maintenant, n'estant permis qu'au seul Ynca d'en manger, ou du moins qu'à ses Parents, & à quelques Curacas, ausquels le Roy en enuoyoit tous les ans de pleins paniers par vne faueur tres particuliere.

Elles faiſoient encore certaines petites bordures appellées *Paycha*, meſlées de jaune & de rouge, attachées à vn cordon de la longueur d'vne aulne, & qui n'eſtoient point pour l'Ynca, mais pour ſes proches parens, qui les portoient ſur la teſte, d'où par les deux extremitez elles aboutiſſoient à la temple droite.

Du religieux reſpect qu'ils portoient aux choſes que les Vierges eſleuës auoient faites; Et de la punition de celles qui pechoient contre leur honneur.

CHAP. III.



Es Vierges Eſleuës faiſoient de leur main quantité de ces choſes que nous auons dittes, pour l'vſage & le ſeruice de leur Mary le Soleil. Et d'autant que cét Aſtre, qu'elles tenoient pour leur Dieu, ne pouuoit receuoir de leur part ces beaux ornements, ny s'en eſquiper, elles les enuoyoient à l'Ynca, comme à ſon fils legitime, & à ſon vray heritier, afin qu'il luy pleuſt ſe parer de ces liurées; Auſſi les receuoit-il comme des choſes ſacrées, ſi bien que luy-meſme, & tous ſes ſuiets les auoient en plus grande veneration que les Grecs & les Romains n'eurent iamais les Statuës de Iunon, de

Venus, & de Pallas. Car ces nouueaux Gentils plus impertinents que les anciens, adoroient auec vn religieux respect, & vne grande veneration tout ce qu'en leur fausse religion ils tenoient pour diuin & sacré. A quoy certes ils se croyoient obligez, d'autant que ces choses qu'ils reueroient si fort, estoient faites de la main des Coyas, femmes du Soleil, & pour le Soleil mesme, outre que ces femmes estoient de son sang. Aussi l'Ynca ne les pouuoit donner à pas vn autre, qui ne fust de sang Royal & son parent, pource, disoient-ils, que c'estoit vn sacrilege d'employer les choses diuines à l'vsage des personnes humaines. Pour cette consideration, quelque seruice que les Curacas, & les plus fameux Capitaines eussent rendus au Roy, s'ils n'estoient sortis de son sang, il ne leur pouuoit faire present de ces vestements, sans violer ses propres Loix. Il est vray neantmoins, qu'il luy estoit permis d'en donner d'autres tels que nous dirons cy-apres aux Curacas, aux Viceroys aux Gouuerneurs, & aux Capitaines, ce qui leur tenoit lieu d'vne faueur signalée.

Outre les choses dont nous venons de parler, ces Religieuses estoient obligées de temps en temps de faire le pain qu'ils appelloient *Cancu*, pour les sacrifices qu'ils offroient au Soleil, en les plus grandes festes qu'on nommoit *Raymi*, & *Citua*. Elles faisoient le mesme d'vne certaine liqueur que l'Ynca & ses parens souloient boire à ces iours de feste & l'appelloient *Aca*, prononçant la derniere syllabe du fonds du gosier; Car quand on la prononce selon les let-

tres Eſpagnoles elle ſignifie *excrement*. Toute la vaiſſelle de cette maiſon, iuſques aux murailles, aux chaudrons, & aux vaſes, eſtoit d'or & d'argent, comme celle de la maiſon du Soleil, pource que c'eſtoiét ſes femmes qui s'en ſeruoient, & qui le meritoient pour leur naiſſance & leur qualité. Il y auoit de meſme vn iardin, de qui les arbres, les plantes, les herbes, les fleurs, les oyſeaux, & les autres animaux eſtoient tous d'or, & d'argent, faits au naturel comme ceux du Temple du Soleil.

Les Religieuſes de la ville de Cozco, s'occupoient particulierement aux choſes que nous auons dittes; Car pour tout le reſte il eſtoit conforme à la vie & à la conſeruation de certaines femmes, qui viuoient touſiours enfermées, & gardoient vne virginité perpetuelle. Que ſi de hazard parmy vn ſi grand nombre de Religieuſes, il s'en trouuoit quelqu'vne qui vint à faillir contre ſon honneur, il y auoit vne Loy qui vouloit qu'elle fuſt enterrée toute viue, & ſon galand pendu. Et d'autant qu'ils eſtimoient peu de choſe de faire mourir vn ſeul homme, pour vne faute ſi grande qu'eſtoit celle de violer vne fille dediée au Soleil leur Dieu, & le Pere de leurs Roys, il falloit par la meſme Loy qu'auec le delinquant ſa femme, ſes enfans, ſes ſeruiteurs, ſes parens, & de plus tous les habitans de la ville où il demeuroit, iuſques aux enfans qui eſtoient à la mamelle en portaſſent la peine tous enſemble. Pour cét effet ils deſmoliſſoient la ville & y ſemoient de la pierre, ſi bien que toute ſon eſtenduë demeuroit deſerte, deſolée, mau-

dites & excommuniée, pour marque de ce que cette ville auoit engendré vn si detestable enfant ; à cause dequoy ils essayoient d'empescher que ce terroir ne fust foulé de personne, non pas mesmes des bestes, s'il estoit possible. Voila ce qu'ordonnoit cette Loy, qui toutesfois ne fut iamais executée ; pource qu'il ne se trouua iamais aucun dans le pays qui fust conuaincu d'auoir failly à l'encontre ; Où il est à remarquer, comme nous auons dit autresfois, que les Indiens du Peru estoient les peuples du monde les plus soigneux d'obseruer leurs Loix, principalement en matiere de Religion & de Royauté, tellement que si quelqu'vn les violoit, il estoit puny, cóme l'on dit, au pied de la lettre, c'est à dire sans aucune remission, quand il n'eust fait que tuer vn chien. Car les Yncas ne faisoient iamais des Loix, pour estonner leurs Sujets tant seulement ; mais pour les leur faire obseruer de poinct en poinct, si bien que la punition estoit infallible à ceux qui les violoient.

Qu'il y auoit plusieurs autres maisons de Vierges esleuës ; Auec vne preuue particuliere de la Loy contre les Religieuses desbauchées.

CHAP. IV.

TOut ce que nous auons dit iusques icy se doit entendre tant seulemẽt de la maison des Religieuses de Cozco dediées au Soleil, à l'imitation de laquelle il y en auoit plusieurs autres aux principales Prouinces de tout le Royaume, que l'Ynca y faisoit bastir, par vne grace speciale, & vn priuilege particulier. Dans ces maisons on y receuoit toute sorte de filles, soit qu'elles fussent de sang Royal, & legitimes, ou mesmes bastardes, & neés d'vn sang estranger. L'on y admettoit encore par vne faueur bien grande les filles des Seigneurs qui auoient quelques Vassaux, & mesme celles des moindres Bourgeois, pourueu qu'elles fussent belles. Car soubs cette condition elles estoiẽt destinées pour filles, ou pour Maistresses de l'Ynca, mais non pas du Soleil. Ce qu'elles tenoient à singuliere faueur, & s'estimoient bien heureuses d'estre filles d'vn si bel Astre. Aussi auoit on accoustumé de les garder auec le mesme soing que celles qui luy estoient dediées. Car elles auoient, comme les autres, des Damoiselles qui les seruoient, & leur en-

tretenement aux despens du Roy, pource qu'elles estoient ses femmes. Auecque cela, elles s'occupoient pour l'ordinaire, comme les Vierges du Soleil, à filer, à tistre, & à faire quantité de robbes pour la personne de l'Ynca, se donnant le mesme employ que les autres, dont nous auons parlé cy-deuant. De tous ces ouurages de leur main, l'Ynca en faisoit part à ceux de son sang, comme pareillement aux Curacas, aux Capitaines les plus signalez, & à toutes les autres personnes qu'il vouloit obliger, & fauoriser, sans que le droit & la bienseance l'empeschassent de faire des presens à qui bon luy sembloit, à cause que ces vestements estoient de la façon de ses femmes, & non pas de celles du Soleil, & faites pour luy mesme, non pour son Pere.

Ces femmes auoient de mesme leurs *Mamacunas*, ou leurs Gouuernantes, comme celles de Cozco, & pour le dire en vn mot, il n'y auoit que cette seule difference, entre les vnes & les autres, que celles de Cozco deuoient estre legitimes, de sang Royal, & viure tousiours enfermées, qui estoient des conditions necessaires pour estre femmes du Soleil, au lieu qu'aux autres maisons du Royaume, pouuoient entrer des filles de toutes conditions, pourueu qu'elles fussent belles & Vierges, à cause qu'on les voüoit à l'Ynca, à qui on les liuroit à sa premiere demande, tellement que s'il les trouuoit belles, & à son gré, il les retenoit pour ses Maistresses.

Ceux qui entreprenoient sur l'honneur des femmes de l'Ynca estoient punis auec la mesme rigueur

que les adulteres des Vierges esleuës, dediées au seruice du Soleil. La Loy le vouloit ainsi, pource que l'offence estoit vne mesme chose; bien que toutesfois l'execution ne s'en ensuiuit iamais, pour ne s'estre troué personne qui fust coupable d'vn si grand crime. Pour confirmation de ce que nous disons touchant la Loy rigoureuse faite contre les adulteres, commis ou par les femmes du Soleil, ou par celles de l'Ynca; Augustin de Carate, intendant des finances du Roy, parlant des causes de la mort violente d'Atahuallpa au septiesme chapitre de son secód liure, dit ces mesmes paroles, que ie rapporteray icy, pource qu'elles sont du suiet de mon Histoire. *L'on tira des coniectures de cette affaire de la bouche mesme de Filipillo, qui n'en parla toutesfois que selon le dessein qu'il auoit dans l'ame; Quoy qu'il en soit, l'on ne sceut iamais s'esclaircir de la verité du fait, si ce n'est que les apparences firent croire qu'il falloit necessairemẽt que ce fust l'vn des deux, à sçauoir ou que cét Indien ayãt de l'amour pour vne des femmes d'Atabalipa, qui en auoit desia ouy parler, le voulut faire mourir, afin de iouyr auec plus de seureté de la chose aymée. De quoy ce Prince fit sa plainte au Gouuerneur, disant que ny sa prison ny toutes ses infortunes du passé, ny les derniers supplices de la mort ne luy seroient iamais si sensibles que l'affront qu'il auoit receu de cét Indien, tenu de tous pour vn homme de neant. Ce qui luy desplaisoit d'autant plus, que ce courage lasche sçauoit assez, que par la Loy generale du pays, celuy qui se trouuoit conuaincu d'adultere, ou mesme qui auoit eu dessein de le commettre, estoit bruslé tout en vie; auecque la femme par luy desbauchée: ce qui sembloit estre peu de chose à comparaison du reste. Car l'on en exterminoit la race, &*

toutes les dependences, iusques à faire mourir les pere & mere, les enfans, les freres, & les plus proches parens, ensemble tous les troupeaux de l'adultere, ioint que le pays, duquel il estoit natif en esprouuoit la punition, pource qu'on le desoloit; & que d'vne terre habitée l'on en faisoit vn desert, où l'on semoit quantité de sel; & qu'auec cela tous les arbres du lieu estoient desracinez, & toutes les maisons de la ville desmolies, sans y comprendre plusieurs autres chastiments fort grands, qui se faisoient pour expier vn crime si detestable, &c. Voila ce qu'en dit Augustin de Carate, qui par ces paroles tesmoigne assez d'auoir eu vne entiere relation de la rigueur de cette Loy; En ayant escrit ce que ie dis, i'ay esté extremement ayse de me seruir de son authorité pour fortifier mon dire. Car bien que tous les autres Historiens en parlent, si est-ce qu'ils n'en disent autre chose, sinon qu'on faisoit mourir les coupables, sans specifier qu'on executoit à mort ceux qui luy estoient parens, & mesme qu'on exterminoit tous les habitans de sa ville, iusques à tuer le bestail, desraciner les arbres, desoler les terres, & les semer de pierre ou de sel. La Loy le vouloit ainsi, pour monstrer l'enormité de l'offense, comme fit le pauure Ynca Atahuallpa, disant que cét affront luy desplaisoit plus que sa prison, ny que les autres aduersitez quand mesme il luy eust fallu perdre la vie.

Celles qu'on auoit vne fois choisies pour estre Maistresses du Roy, comme corrompuës qu'elles estoient, ne pouuoient s'en retourner chez elles, & seruoient dans le Palais en qualité de Dames, ou de femmes de chambre de la Royne. Ce qu'elles fai-

ſoient, iuſques à ce qu'on leur permit de s'en retourner en leur pays, où elles eſtoient comblées de biens, & ſeruies auec vn religieux reſpect, pource que ceux de leur Nation tenoient à tres-grand honneur d'auoir vne femme de l'Ynca. Quant à ces autres que le Roy ne daignoit prendre pour ſes Maiſtreſſes, elles gardoient la maiſon, iuſques à ce qu'elles commençoient de venir ſur l'âge, & alors il leur eſtoit permis de s'en retourner en leur pays, où elles eſtoient ſeruies, comme nous auons dit, ou bien elles demeuroient dans leurs maiſons tout le reſte de leur vie.

Du ſeruice, & des ornemens des Vierges choiſies, qui n'eſtoient données pour femmes à perſonne.

CHAP. V.

APres que le Roy eſtoit mort, ſes Maiſtreſſes eſtoient honorées par ſon ſucceſſeur du nom de *Mamacuna,* pource qu'elles eſtoient deſtinées pour eſtre les Gouuernantes des Maiſtreſſes de l'Ynca nouueau, qu'elles inſtruiſoient comme les belles meres ont accouſtumé d'inſtruire leurs brus. Châcune de ſes maiſons auoit ſon Gouuerneur particulier, qui deuoit eſtre Ynca, comme auſſi ſon Maiſtre d'Hoſtel, ſon Intendant, & tous les autres Officiers, neceſſaires pour le ſeruice des femmes du

Roy; qu'on appelloit de ce nom, combien qu'elles fussent ses Maistresses, afin d'en parler plus honnestement. En toutes les maisons des filles choisies pour le plaisir de l'Ynca, la vaisselle, & les autres vtencilles estoient tous d'or & d'argent, comme ceux qui se voyoient en la maison des femmes du Soleil, en son fameux Temple, & dans les maisons royales ainsi que nous monstrerons cy apres. Car pour le dire en vn mot il est tres-certain que toutes les richesses d'or, d'argent, & de pierrerie, que l'on tiroit de ce grand Empire, n'estoient employées qu'à l'ornement, & au seruice des Temples du Soleil, dont il y en auoit plusieurs, & des maisons des Vierges choisies, qui par consequent estoient aussi en grand nombre; comme pareillement à la somptuosité, & à la magnificēce des Palais du Roy. Quant aux Seigneurs particuliers, de qui plusieurs Vassaux releuoient, ils n'auoient pour toute vaisselle d'or ou d'argent, que les vases ordinaires dont ils se seruoient à boire, encore falloit il qu'ils ne passassent pas le nombre limité par l'Ynca, conformement au priuilege qu'ils en auoient; Pour tout le reste on l'employoit aux habits, & aux ornemens necessaires à celebrer leur principales & plus solemnelles festes.

De dire maintenant, que des maisons de ces filles par eux choisies, ils en tiroient quelques-vnes pour les marier aux Curacas, ou aux plus renommez Capitaines, & aux autres Officiers de la Couronne, qui pour auoir bien seruy l'Ynca les receuoient de sa propre main, pour recompense de leurs belles actions;

c'eſt aſſeurement vne pure extrauagance, née de la fauſſe relation que celuy qui l'a eſcrit ainſi en peut auoir euë. Car il eſt certain qu'apres que ces filles eſtoient vne fois admiſes pour femmes de l'Ynca, il n'eſtoit aucunement permis de les raualler de leur condition, ny de les donner à vn particulier, de peur qu'on ne dit à l'aduenir, vne telle fut femme de l'Ynca; Comme en effet à le conſiderer à leur mode, c'euſt eſté profaner les choſes ſacrées; car ils appelloient de ce nom tout ce qui eſtoit dedié pour le ſeruice de l'Ynca, & particulierement ſes femmes, pour l'eſtroite vnion qu'elles auoient auec luy, tellement qu'ils n'auoient garde de ſouffrir que de femmes de l'Ynca elles le deuinſſent d'vn particulier: Auſſi eſt-il vray-ſemblable, que ſi en matiere des choſes les moins importantes, ils ne permettoient iamais que l'on fit tort à perſonne, ils le ſouffriroient encore moins en celle-cy, qui eſtoit d'vne ſi haute importance, qu'elles euſſent mieux aimé ſans doute eſtre eſclaues de l'Ynca, que femmes des Curacas, ou des grands Seigneurs du pays. Car bien que le nom d'eſclaue ne fuſt point connu parmy les Peruuiens, ſi eſt-ce qu'en cas que les Maiſtreſſes de l'Ynca l'euſſent eſté de leur Prince, ils n'auroient pas laiſſé de les reuerer comme vne choſe ſacrée, au lieu que les femmes des Seigneurs n'eſtoiẽt non plus eſtimées que les communes, à comparaiſon de celles du Roy. Auſſi comme ces conſiderations eſtoient fortes, les Indiens ſe rendoient grandement ſoigneux de n'y point faillir, & les obſeruoient d'autant plus reli-

gieusement, qu'ils tenoient leurs Roys pour Dieux, & leur Maiesté pour vne chose sacrée.

Des femmes dont l'Ynca souloit gratifier les Curacas, & les autres grands Seigneurs.

CHAP. VI.



Vtre ce que ie viens de dire, il est veritable que les Yncas donnoient eux mesmes des fémes à ceux qui par leurs seruices auoient bien merité de luy, tels qu'estoient les Curacas, les Capitaines, & leurs semblables. Ces femmes estoient filles d'autres grands Seigneurs, que l'Ynca choisissoit, pour les donner de sa main à ceux qui l'auoient bien seruy dans les occasions; où il faut remarquer que le Pere de qui l'on demandoit la fille ne s'en estimoit pas moins honoré, que celuy à qui on la dónoit en mariage, pourueu que l'Ynca demeurast d'accord d'en gratifier vn sien seruiteur. Car en matiere de cela, & de toute autre chose, l'on ne prisoit pas tant le don, quelque grand qu'il fust, pour sa propre valeur, que pour auoir esté fait de la main de l'Ynca, ce qu'ils tenoient pour vne chose diuine.

L'Ynca marioit encore, combien que fort rarement, les bastardes de sang royal aux Curacas Seigneurs des grandes Prouinces, tant pour recompen-

ſe de leurs bons ſeruices, que pour les obliger à luy eſtre fidelles; d'où l'on peut conclure qu'ayant tāt de femmes à donner, il n'eſtoit nullement beſoing qu'il les tiraſt du nombre de celles qu'on luy auoit dediées dans les maiſons dont nous venons de parler. Car s'il eúſt fait telle choſe, elle euſt tourné ſans doute à ſon propre meſpris, comme auſſi au deshonneur de ſa Religion, & de la femme qu'il euſt donnée, qui eſtoiēt des maximes qu'ils tenoiēt pour inuiolables. Auſſi eſt-il vray, comme nous auons dit, que les legitimes pouuant eſtre femmes du Soleil, ou de l'Ynca, (de qui les Maiſtreſſes eſtoient pour l'ordinaire de ſang royal) ou elles meſme eſpouſer vn autre Ynca legitime, en cas que le precedent fuſt mort; qu'en ces trois degrez de choſes, ils ne ſortoient iamais hors des bornes de ce qu'ils tenoient pour diuin, & ne ſouffroient pas qu'vn homme mortel eſpouſaſt vne femme de leur race, qu'ils croyoient eſtre diuine; Et voila pourquoy, puis que les baſtardes degeneroient de leur fauſſe diuinité, ce n'eſtoit point leur faire tort que de les donner pour femmes aux grands Seigneurs du pays.

De quelques autres femmes qui ne se marioient iamais, & particulierement des Veufues.

Chap. VII.

APres auoir parlé assez amplement de celles qui entroient dans des Monasteres pour y faire profession d'vne virginité perpetuelle, ie diray en suitte qu'il y en auoit aussi plusieurs autres de sang royal, à qui leurs maisons seruoient d'vn cloistre, où elles viuoiẽt fort retirées, & taschoient de s'acquiter du vœu qu'elles auoient fait d'estre tousiours Vierges. Que si de hazard elles sortoiẽt quelquesfois, ce n'estoit que pour aller visiter leurs plus proches parentes, quand elles estoient indisposées, ou en mal d'enfant, ou bien lors qu'il estoit question de couper les cheueux à leurs aisnez, ou de leur donner vn nom. La chasteté de ces femmes, & leur honneste façon de viure les faisoient tenir en si grande veneration, que par excellence on les appelloit *Oello*; qui estoit vn nom consacré dans leur detestable Idolatrie. Il ne falloit pas au reste que leur chasteté fust feinte, mais tres-veritable. Car si contre le vœu de leur vaine Religion ils descouuroient qu'il y eust de la fourberie, celles qui auoient failly estoient bruslées toutes en vie, ou iettées dans la fosse aux Lions. Ie me souuiens d'auoir connu en son extreme vieillesse, vne de ces femmes qu'on

nommoit *Oello*, qui ne s'estoit iamais mariée. Elle visitoit quelquesfois ma Mere, de qui elle estoit tante, à ce qu'on me disoit. Comme elle auoit tousiours chastement vescu, ils l'auoient tous en si grande veneration, qu'ils luy donnoiēt le haut-bout, en quelque lieu que ce fût, & particulierement ma Mere, qui luy cedoit en tout, tant à cause de la parenté, que de l'âge qu'elle auoit tousiours passé honorablement.

Il ne faut pas oublier icy l'honneste façon de viure des veufues, qui ne sortoient point durant la premiere année de leur veufuage. Que si elles n'auoient point d'enfans, on les voyoit rarement se remarier, ou si elles en auoient, elles passoient leur vie dans vne continence perpetuelle, & ne s'engageoiēt plus au mariage. Cette vertu les mettoit si fort dans l'estime de tout le monde, qu'il y auoit des Loix & des ordonnances expresses, qui vouloient que les terres des veufues fussent plustost labourées, que celles des Curacas, ny de l'Ynca mesme, sans y comprendre plusieurs autres grands priuileges qu'elles auoient. I'adiouste à cecy, que les Indiens espousoient bien rarement des veufues, s'ils ne l'estoient eux mesmes, pource qu'ils croyoient degenerer de leur condition, si ayans vescu en garçons, ils prenoient vne femme qui eust esté desia mariée; Et voilà, ce me semble, les plus remarquables choses que l'on sçauroit de dire l'honnesteté des filles, des femmes, & des veufues Indiennes.

Des leurs Mariages ; enſemble de leur Meſnage.

CHAP. VIII.



Ous auons, ce me ſemble, aſſez amplement traité de la maiſon du Soleil, & des Religieuſes qui luy eſtoient conſacrées. Diſons maintenant de quelle ſorte on auoit accouſtumé de ſe marier en tous les Royaumes, & en toutes les Prouinces ſuiettes à l'Ynca. Il faut ſçauoir pour cét effet qu'à chaque année, ou bien de deux en deux ans, le Roy faiſoit aſſembler à certain temps tout ce qu'il y auoit de filles & de garçons de ſa race, qui eſtoient à marier dedans la ville de Cozco. Les filles ne deuoient eſtre âgées que de dix-huict à vingt ans, ny les garçons que de vingt-quatre en bas. Car ils ne leur permettoient point de ſe marier pluſtoſt, pource diſoient-ils qu'afin de bien gouuerner leur maiſon, il falloit qu'ils euſſent l'âge & le iugement requis, & que c'eſtoit vne pure extrauagance de les engager plus ieunes.

Quand il eſtoit queſtion de les marier, l'Ynca ſe mettoit au milieu d'eux, qui ſe tenoient proches les vns des autres, & les appelloit par leur nom, puis les prenant par la main, il leur faiſoit donner la foy mutuelle, & les remettoit entre les mains des parens;

Alors les nouueaux mariez s'en alloient en la maiſon du pere de l'eſpoux, & la nopce ſe faiſoit trois ou quatre iours durant, ou dauantage, ſi bon leur ſembloit, parmy les parens qui leur eſtoient les plus proches. Ces filles ainſi mariées s'appelloient par apres les femmes legitimes, ou bien *les femmes liurées* de la main de l'Ynca; nom qu'ils leur donnoiét, afin de leur faire plus d'honneur. Apres que l'Ynca auoit ioint enſemble de ce lien les perſonnes de ſa race, le lendemain des Miniſtres deputez pour cét effet marioient auec le meſme ordre les autres ieunes hommes, fils des habitans de la ville, obſeruant la diuiſion des quartiers qu'on appelloit *Cozco la haute*, & *Cozco la baſſe*, dont nous auons parlé aſſez au long au commencement de cette Hiſtoire.

Les maiſons deſtinées pour la demeure des Yncas nouuellement mariez, eſtoient faites par les Indiens des Prouinces, auſquels par le deuoir de leur charge il appartenoit d'y pouruoir, conformement à la diſtribution qui eſtoit faite de chaque choſe. Quant aux meubles ou aux vtenſilles de la maiſon, les parens ayant accouſtumé d'y donner ordre, châcun apportoit ſa piece de meſnage. Ce qu'ils faiſoient entre eux fort ponctuelement, ſans vſer en leur mariages ny de ſacrifices, ny d'autres ceremonies. Que ſi quelques Hiſtoriens Eſpagnols ont dit qu'ils y obſeruoient d'autres particularitez, c'eſt qu'ils n'ont pas ſceu diſtinguer les Prouinces où telles choſes ſe faiſoient, ſeparement les vns des autres; tellement qu'on peut bien dire qu'à faute d'auoir eſté in-

instruits en ces matieres, ils ont attribué en commun aux Yncas les coustumes inciuiles & barbares qu'auoient desia plusieurs Prouinces auant qu'ils en fussent Maistres, sans considerer que tant s'en faut qu'elles fussent particulieres aux Yncas, qu'au contraire à leur aduenement à la Couronne, ils les osterent aux Indiens, & leur deffendirent d'en vser, s'ils ne vouloient encourir de grandes peines qu'ils leur imposerent.

Voila quelle methode obseruoient les Yncas en ces mariages; suiuant laquelle châque Gouuerneur & châque Curaca estoit obligé par le deuoir de sa charge, de pouruoir les garçons & les filles, qui estoient à marier dans sa Prouince. Car il falloit que les Curacas assistassent en personne à tels mariages, ou qu'ils les fissent eux mesmes, comme Seigneurs & Peres de la Patrie. En quoy certes il faut remarquer que les Yncas ne tyrannisoient iamais aucun Curaca en matiere des priuileges de sa Iurisdiction; Et que si eux mesmes se trouuoient aux mariages que le Curaca faisoit ce n'estoit pas auec dessein d'y adiouster ou d'en retrancher aucune chose, mais bien pour les approuuer seulement au nom du Roy.

S'il y auoit entre les Bourgeois quelque nouueau marié, c'estoit aux communautez de châque ville à luy faire sa maison, & aux plus proches parens à luy fournir des meubles pour son mesnage; Ceux d'vne Prouince, ou d'vne ville, ne pouuoient se marier en l'autre, mais il falloit qu'ils s'alliassent tous dans leurs villes, & parmy des personnes de leur parenté,

comme les anciennes tributs d'Israël. Ce qu'ils faisoient tout exprés, afin que par le meslange des vns auec les autres, ils ne confondissent les Nations ny les lignées. Ils en exceptoient les sœurs neantmoins; & tous les habitans d'vne ville, ou mesme d'vne Prouince, se disoient parens, pourueu qu'ils fussent d'vne mesme nation, & qu'ils parlassent vne mesme langue. I'adiouste à cecy, qu'il leur estoit deffendu d'aller viure d'vne Prouince, d'vne ville, ou d'vn quartier à l'autre, pource qu'ils ne pouuoient confondre les Decuries, qui estoient faites par les Bourgeois; Ioint que c'estoient les Communautez qui donnoient ordre aux maisons; Ce qu'ils ne deuoient faire plus d'vne fois, encore falloit il que ce fust dans leur quartier, & du consentement de leurs parens.

Des raisons pour lesquelles ils marioient à sa propre sœur le Prince heritier de la Couronne.

CHAP. IX.

AYant monstré cy-deuant quels estoiét en general les mariages des Indiens, il est à propos que nous parlions en particulier de celuy du Prince, heritier de ce grand Empire. Il faut donc sçauoir, que depuis le premier Ynca tous ses Successeurs

firent passer en coustume, & tindrent pour inuiolable la Loy qui vouloit que l'heritier du Royaume se mariast auecque sa sœur aisnée, conceuë d'vn legitime mariage, & c'estoit cette femme qu'ils appelloient entr'eux la *Coya*, c'est à dire la Royne, ou l'Imperatrice.

L'aisné des freres estoit l'heritier legitime de la Couronne, & se marioit à l'exemple du premier Ynca Manco Capac, & de sa femme Mama Oello Huaco, qui pour mieux authoriser cette Loy s'aduiserent de dire à ce peuple, qu'ils estoient enfans du Soleil, & de la Lune; Comme en effet ceux d'entre les Indiens qui estoient leurs Vassaux, ou mesme qui ne l'estoient pas, le creurent ainsi. Pour mieux confirmer cette extrauagance, ils mirent en auant vne autre chose aussi impertinente que la premiere, qui fut de soustenir, comme nous auons monstré ailleurs, que la Lune estoit sœur & femme du Soleil, & que les Yncas tiroient leur naissance de tous les deux. Pour cette raison, afin de ne rien faire qu'à l'imitation du Soleil, les premiers Yncas ses fils, ordonnerent par vne Loy qu'ils firent exprés, que l'aisné de l'Ynca suiuant l'vn & l'autre exemple se marieroit auec sa propre sœur de pere & de mere; Ordinairement aussi à faute de sœur legitime, ils marioiēt le Prince heritier auec la parente la plus proche de la tyge royale, soit qu'elle fust sa cousine, sa sœur, sa niepce, ou sa tante, & qu'à faute d'homme, elle peust heriter du Royaume, comme c'est la coustume d'Espagne.

Si le

Si le Prince n'auoit aucuns enfans de la premiere sœur, il espousoit la seconde, ou bien la troisiesme, iusques à ce qu'il en auoit. Ce qui estoit vne Loy, & vne coustume qu'ils fondoient sur les exemples rapportez cy-dessus. Ils alleguoient pour raison, que puisque le Soleil auoit espousé sa sœur, & fait le mariage de ses deux premiers enfans, la raison vouloit que l'on gardast ce mesme ordre en la personne des aisnez du Roy. Ils le faisoient encore pour conseruer pur & net le sang du Soleil, dont ils disoient qu'il ne falloit point faire vn meslange auecque le sang humain, car ils appelloient ainsi tout autre sang que celuy des Yncas. En suitte de cette raison ils en alleguoient vne autre, à sçauoir qu'ils marioient les Princes auec leurs sœurs, afin que le Royaume escheut à l'heritier, tant du costé du pere que de la mere; à faute dequoy, ils tenoient que le Prince degeneroit de par sa mere du pretendu heritage, & voila dans quel poinct de rigueur ils mettoient le droit de la succession, en matiere de Royauté.

Pour confirmer toutes ces maximes, ils disoient encore, qu'il ne falloit pas souffrir qu'aucune femme fust honorée du tiltre de Royne, s'il ne luy appartenoit par droit legitime, plustost que par alliance auecque le Roy, n'y ayant pas d'apparence, que puis qu'elle n'estoit point de soy-mesme capable de tenir le Sceptre; les autres de meilleure naissance qu'elle, la seruissent, & l'adorassent.

Outre leur femme legitime, ces Roys auoient plusieurs Maistresses pour l'ordinaire, dont les vnes

estoient estrangeres, & les autres leurs parentes dans le quatriesme degré, & mesme dehors. Ils tenoient pour legitimes les enfans qu'ils auoient de leurs parentes, pource qu'ils n'estoient point dans le meslange d'vn sang estranger, les Yncas & les Roys de cette Nation estimants sur toutes choses cette pureté de sang; que tous les autres de la tige royale prisoient aussi grandement. Les enfans que les Yncas auoient eus des estrangeres, ne passoient que pour bastards. Car bien qu'ils les respectassent pour estre de naissance Royale, ils ne le faisoient pas neantmoins auec la mesme veneration qu'ils deferoient à ceux du sang royal, tellement qu'ils adoroient ceux-cy comme des Dieux, & les autres comme des hommes. D'où il faut conclure que le Roy Ynca auoit trois sortes d'enfans, à sçauoir ceux de sa femme, destinez, comme legitimes, à la succession du Royaume, ceux de ses parentes, qui estoient de sang legitime, & les bastards naiz des estrangeres.

Des differentes manieres d'heritier du Royaume.

Chap. X.

IL y auoit vne Loy entre eux qui vouloit qu'à faute d'auoir des enfans de la femme legitime, l'aisné de ceux qui estoit legitimement sorty du sang des Yncas, peust heriter du

Royaume ; comme fit Manca ynca Huascar, ainsi qu'il sera dit en son lieu ; à quoy les autres pouuoient paruenir encore successiuement, pourueu qu'ils ne fussent point bastards ; Et en cas qu'il n'y en eust point de sang legitime, la succession appartenoit au plus proche parent legitimement conceu.

Ce fut à cause de cette Loy qu'Atahuallpa fit mettre à mort ceux du sang Royal de tous les deux sexes, pour l'apprehension qu'il auoit qu'estant bastard on ne luy ostast le Royaume par luy vsurpé, & qu'on ne le donnast à quelqu'vn des legitimes. Or afin qu'il y eust plusieurs enfans de sang legitime, tous ceux de naissance royale dans le quatriesme degré, se marioient auec leurs parentes, la seule sœur reseruée, pource qu'autre que le Roy ne la pouuoit espouser. L'aisné heritoit tousiours du Royaume, si bien que cette succession ne manqua iamais dans tous les regnes des douze Princes qui tindrent le sceptre, iusques à ce qu'il vint entre les mains des Espagnols. Quant aux Curacas, qui commandoient à vn nombre de Vassaux, il y auoit diuers moyens d'heriter de leurs Estats. Car en certaines Prouinces, l'heritage n'appartenoit qu'aux aisnez, tellement qu'ils y succedoiét ainsi de pere en fils. En d'autres les Sujets acceptoient pour leur Seigneur celuy de tous les enfans qu'ils aymoient le plus, à cause de sa vertu, & de son humeur affable ; ce qui deuoit, à mon aduis, s'appeller election plustost qu'heritage ; En quoy certes il me semble qu'ils se seruoient de cette Loy comme d'vn frein, pour mettre à la raison les

fils du Curaca, & les empeſcher de faire des actions tyranniques, l'intention des Vaſſaux eſtant que châcun de ſes enfans ſe rendiſt digne de l'heritage de ſon pere par les belles qualités de ſon ame, & qu'ainſi le recognoiſſant pour vertueux, ils fuſſent tous obligez de le demander pour leur Seigneur.

En quelques Prouinces le droit d'aiſneſſe authoriſoit celuy de l'heritage, de telle ſorte qu'au pere deffunct ſuccedoit le fils aiſné, le ſecond à l'aiſné, le troiſieſme au ſecond, & ainſi des autres. Que ſi tous les freres venoient à mourir, en tel cas la ſucceſſion retournoit au fils de l'aiſné, du ſecond, ou du troiſieſme, & de cette façon ils ne manquoient iamais d'heritier ny de ſucceſſeur. Cette maniere de ſucceſſion particuliere aux Curacas, a eſté cauſe qu'vn certain Hiſtorien Eſpagnol, pour ne l'auoir bien entenduë, s'eſt grandement abuſé, quand il a dit, que par la couſtume vniuerſellement receuë au Peru, non ſeulement à l'eſgard des Caciques, mais du Roy meſme, les freres du Prince heritoient de la Couronne, & en ſuitte leurs enfans, ſelon leur rang & leur droit d'ancienneté; Ce qui n'auoit point de lieu en la perſonne des Yncas, mais en celle des Curacas tant ſeulement, comme il a eſté dit cy deſſus.

Pour reuenir maintenant aux trois differentes Loix ou couſtumes introduittes en diuerſes Prouinces, pour heriter du bien des Seigneurs, qui commandoient à des Vaſſaux, ce ne furent nullement les Yncas qui les eſtablirent, attendu que leurs Loix & leurs ordonnances eſtoient communes, & genera-

les par tout le Royaume. Aussi est-il vray que les Curacas obseruoient desia ces Loix deuant l'Empire des Yncas. Les ayant conquis depuis, comme ils ne leur osterent point leurs Estats, ils n'abolirent non plus leurs anciennes coustumes, & les laisserent viure à leur mode, pourueu qu'ils ne fissent rien qui fust contraire à ce qu'ils leur commandoient. Ie diray bien dauantage, c'est qu'ils confirmerent plusieurs de leurs institutions, qui leur semblerent fort bonnes, & particulierement celle qui vouloit que l'heritage appartint à celuy des enfãs, qui estoit le plus vertueux, & le mieux aymé; Coustume qui leur semblant fort loüable fut approuuée de tous, iusques-là mesme, qu'ils ordonnerent qu'on eust à l'obseruer inuiolablement aux lieux où l'on en souloit d'en vser. Ce qui fut cause qu'vn de leurs Roys se voulut seruir de cette Loy des Curacas contre le mauuais naturel, & la desobeissance du Prince son fils aisné, comme il sera dit en son lieu. Ie rapporteray à ce propos ce qui aduint à Sutcunca, ville que i'ay veuë, qui est en la Prouince des Quechuas, à quarante lieuës de Cozco, deuers le Ponent. Le Curaca de cette ville nómé Dom Garcia se voyant proche de sa fin, fit appeller quatre garçons qu'il auoit, & auec eux tous les Gentilshommes, ausquels il dit par forme de testament & de derniere volonté, qu'ils se souuinssent sur toutes choses d'obseruer de poinct en poinct la saincte & sacrée Loy de Iesus-Christ, qu'ils auoient nouuellement receuë; de rendre de continuelles graces à Dieu qui la leur auoit

enuoyée; de seruir & respecter les Espagnols, qui les instruisoient, & d'aymer leur Maistre auec tendresse, puis que leur bonne fortune vouloit qu'ils l'eussent pour Seigneur. A ces dernieres paroles il adiousta les suiuantes. Vous sçauez, leur dit-il, que c'est la coustume du pays de prendre pour heritier celuy des enfans du Curaca, qui est le plus vertueux, & le mieux aymé de tous les Suiets. Cela estant, ie veux que mon successeur ayt toutes ces qualitez, & que si vous recognoissez qu'il n'en soit pourueu apres que vous en aurez fait election, vous ayez à le desheriter, pour en mettre vn autre à sa place, selon qu'il vous semblera plus propre à vostre conseruation, & à vostre cómun bien, que ie prefere aux interests particuliers de mes enfans; & voila ce que dit ce Curaca, au rapport qu'en fit depuis le Prestre, qui l'assista en cette derniere fin, & qui ouyt les instructions par luy faites à ses enfans.

Des ceremonies qu'ils obseruoient à sevrer les enfans, à leur couper les cheueux, & à leur donner vn nom.

CHAP. XI.



Es Yncas souloient faire de grandes festes, & se resiouyr d'vne façon extraordinaire, quand ils sevroient leurs enfans aisnez ; mais en matiere des filles ou des cadets, il s'en falloit de beaucoup que la solemnité n'en fust si grande que des premiers, pource que le droit d'aisnesse, principalement des masles, estoit en grande estime parmy les Yncas, à l'imitation desquels tous leurs suiets le prisoient aussi grandement.

Ils sevroient les enfans à deux ans, & leur coupoient les premiers cheueux, auec lesquels ils estoiét venus au monde; Car auparauant ce temps-là ils n'y touchoient pas, & ne leur donnoient point le nom propre qu'ils deuoient auoir. Quand il estoit question de faire cette ceremonie, tous les parens s'assembloient exprés, & celuy qu'on auoit esleu pour Parrain, donnoit le premier coup de ciseau à son filleul, si toutesfois on peut appeller ciseaux certains rasoirs faits de pierre à feu, dont ils vsoient pour cét effet, les Indiens n'ayant pas encore l'inuention des

ciſeaux, dont nous auons accouſtumé de nous ſeruir. Apres le parrain, tous les autres ſuiuoient à leur tour, & châcun ſelon ſon âge, ou ſa qualité, couppoit le poil à l'enfant; qu'ils n'auoient pas pluſtoſt raſé à leur mode, que tous d'vn commun accord luy impoſoiét vn nom, & luy offroient les preſens qu'ils auoient à luy faire, à ſçauoir les vns des habillements, les autres du beſtail, les autres des armes de diuerſes ſortes, & quelques-vns des vaſes d'or & d'argent, propres à boire, leſquels toutesfois on ne preſentoit qu'à ceux d'extraction royale. Car les petites gens n'en pouuoient vſer que par vn particulier priuilege.

Apres auoir fait ces preſens, ils ſe mettoient à boire d'autant; autrement la feſte n'euſt pas eſté bonne, & à danſer aux chanſons iuſques à la nuict. Ce qui duroit trois ou quatre iours, tant du plus, que du moins, ſelon que l'enfant eſtoit bien apparenté. Ils obſeruoient preſque le meſme quãd ils ſevroient le Prince heritier, & luy coupoient les cheueux; ſi ce n'eſt que la ſolemnité en eſtoit royale, & qu'ils prenoient pour parrain le ſouuerain Preſtre du Soleil. Alors les Curacas de tout le Royaume, ou en propre perſonne, ou par leurs Ambaſſadeurs, accouroient tous à cette feſte, qui ne duroit pas moins de vingt iours, & faiſoient au Prince de grands preſens, d'or, d'argent, de pierrrrie, & de tout ce qu'ils auoient de meilleur en leurs Prouinces.

Or comme l'ordinaire des Sujets eſt de ſe ranger à l'imitation du Chef; les Curacas, & generalement tous ceux du Peru en faiſoient de meſme, châcun ſelon

ſelon ſon rang, & ſa qualité, ce qui eſtoit vne de leurs feſtes les plus ſolemnelles. En ſuitte de tout cecy, il ſera bon que ceux qui ſont curieux des langues, ſoiét aduertis que la generale du Peru a deux noms pour dire fils, dont l'vn eſt *Churi*, & l'autre *Huahua*, l'vn exprimé par le pere, & l'autre par la mere tant ſeulement. Où il eſt à remarquer que ce nom ſe doit eſcrire ſans les H. H. châcune des quatre voyelles eſtant prononcee à part-ſoy aux deux diphtongues *vaua*, à quoy ie me ſuis aduiſé d'adiouſter H. H. afin que deux ſyllabes n'en ſoient formées. L'vn & l'autre de ces noms ſont le meſme que fils, comprenant en eux tous les deux ſexes, & les deux nombres, auecque tant de rigueur, que les pere & mere ne les peuuent changer, à moins que de prendre le maſle pour la femelle, & la femelle pour le maſle. Quand ils veulent diſtinguer les ſexes, ils y adiouſtent les noms qui ſignifient le maſle ou la femelle, & lors qu'ils veulent dire fils, ou au plurier ou au ſingulier, le pere vſe du mot *Churi*, & la mere de celuy de *vaua*. Les freres ont quatre noms differents, pour s'appeller l'vn l'autre. Quand l'homme dit à l'homme *Huanque*; cela ſignifie *frere*, & quand la femme dit à la femme *Nanna*; cela ſignifie *ſœur*; Que ſi le frere diſoit à la ſœur *Nanna*, il changeroit le ſexe du maſle; comme au contraire ſi la ſœur diſoit au frere *Huanque*, elle châgeroit celuy de la femelle: le frere appelle donc la ſœur *Pana*, qui ſignifie ſœur, & la ſœur nomme le frere *Tora*, qui ſignifie frere; tellement que ny vn frere ne peut dire ce mot à l'autre, bien qu'il

soit le mesme que frere; pource que ce seroit se faire femme, ny vne sœur non plus ne peut appeller *Pana* vne autre sœur; bien que ce mot la denote, d'autant que ce seroit se faire homme. D'où il faut inferer necessairement qu'ils ont des noms d'vne mesme signification, & d'vn mesme genre, les vns appropriez aux hommes, & les autres aux femmes, sans qu'ils les puissent changer, sur peine de prendre vn sexe pour l'autre: Et voila ce que i'ay bien voulu remarquer icy, d'autant que c'est vne chose qui ne me semble pas moins cõsiderable, que necessaire à ceux qui veulent instruire les Indiens en nostre saincte Religion, sans se rendre ridicules par les barbarismes qu'ils pourroient faire autrement; A cause dequoy les Religieux qui sont par de là, & particulierement ceux de la Compagnie de Iesus, s'estudient fort à cette langue, afin de pouuoir auec plus de facilité apprendre la doctrine Chrestienne à ces Gentils, comme nous auons dit au commencement de cét ouurage.

De l'austerité auec laquelle ils esleuoient leurs enfans.

CHAP. XII.

ILs esleuoient leurs enfans le moins delicatement qu'il leur estoit possible. Ce qui s'obseruoit indifferemment en la personne des Yncas, & de leurs Suiets, ou riches, ou pauures. Si tost que l'enfant estoit venu au monde, ils le lauoient d'eau froide, & l'enueloppoient ainsi dans ses langes; Ce qu'ils continuoient tous les matins, apres auoir laissé la plus-part du temps cette eau au serain. Si la mere vouloit caresser extraordinairement son enfant, elle prenoit de l'eau en sa bouche, & luy en iettoit par tout le corps, hormis sur le sommet de la teste, où elles ne touchoient iamais. Que si l'on demandoit à ces peuples, quelle chose les obligeoit à cela, ils respondoient qu'ils le faisoient à dessein, pour accoustumer leurs enfans au froid & à la fatigue, & leur renforcer les membres. Ils laissoient passer plus de trois mois, sans leur enuelopper les bras, pource disoient-ils, que cela n'eust seruy qu'à les affoiblir; De plus ils les tenoient ordinairemẽt dãs leur berceau, qui estoit vne maniere de banc de quatre pieds, dont il y en auoit vn plus court que les autres, afin de les pouuoir bercer plus facilement. Le lict où ils couchoient l'enfant estoit vne

maniere de rets assez grosse, dõt ils l'enueloppoient de tous les deux costez du berceau, pour l'empescher de tomber.

En quelque temps que ce fust, & mesme quand il falloit donner à tetter, les meres ne prenoient point les enfans entre leurs bras, pource, disoient-elles, qu'ils n'en vouloient iamais bouger, depuis qu'on les accoustumoit à cela, & qu'on pouuoit difficilement les faire demeurer dans le berceau. Lors qu'vne mere vouloit donner la mamelle à son enfant, elle se couchoit sur luy, & l'alaittoit trois fois le iour, à sçauoir au matin, à midy, & au soir, hors lequel temps, elle ne luy donnoit iamais le tetin, & aymoit mieux le laisser crier, que de luy faire prendre l'habitude de tetter tout le iour. Toutes les femmes du pays obseruoient le mesme, & disoient pour leur raison, que cette coustume les rendoit vilains & suiets à vomir, qu'ils en deuenoient gloutons, quand ils estoient grands, & que l'experience monstroit cela par l'exemple des bestes mesmes, qui n'alaittoient leurs petits qu'à certaines heures du iour, & non pas toute la nuict. Quelque grãde Dame que fust vne mere, elle mesme esleuoit son enfant, & ne le mettoit point à nourrisse, si quelque indisposition particuliere ne l'y obligeoit, durant lequel temps elle s'abstenoit de voir son mary, pource, disoit-elle, que la compagnie de l'homme corrompoit le laict de la mere, & rendoit l'enfant ethique, ou comme nous disons, le faisoit venir en chartre. Pour denoter cette indisposition des enfans, ils

vſoient du mot *Ayuſca*, participe du preterit, qui ſignifie proprement *vn enfant changé pour vn autre*; Ce qui paſſoit en prouerbe parmy les ieunes gens, quand ils vouloient dire que leurs Maiſtreſſes ne les fauoriſoient pas tant que leurs Riuaux. Mais il eſtoit deffendu de dire ce mot à vn homme marié, pource qu'il eſtoit du nombre des cinq, qu'on ne pouuoit proferer impunement. Ie diray à ce propos, qu'il me ſouuient d'auoir autrefois connu vne Palla de ſang royal, qui ne pouuant eſleuer vne ſienne fille, fut contrainte de la donner à vne nourriſſe, qui pour s'eſtre laiſſée engroſſir durant cette nourriture, fut cauſe que l'enfant deuint ethique de telle ſorte, qu'il n'auoit que les os & la peau. Cependãt la mere voyãt ſa fille *ayuſca*, ou en chartre, ſe fit reuenir le laict à force de fomentations, & de cataplaſmes qu'elle s'appliqua, l'ayant perdu au bout de huict mois; & fit ſi bien qu'elle acheua de nourrir ſa fille, & la remiſt en ſanté, ſans qu'elle vouluſt depuis ſe fier à pas vne nourriſſe, s'accommodant à cette maxime, que le laict d'vne mere donne la vie à l'enfant.

Quand vne mere auoit du laict à ſuffiſance, pour nourrir ſon enfãt, elle ne luy dõnoit iamais à mãger qu'apres l'auoir ſevré, diſant que tout autre aliment meſlé au laict ne faiſoit que le corrõpre, & qu'alterer la ſanté du nourriſſon. Que ſi elle iugeoit à peu prés qu'il fuſt temps de le tirer du berceau; pour s'exempter de l'auoir touſiours ſur les bras, elle faiſoit vn creux dans la terre, où elle le mettoit debout iuſques au ſein, & l'enuironnoit de vieux drappeaux

pour estre plus mollement, luy donnant diuers ioüets pour l'amuser, & ainsi elle le laissoit ioüer sans le prendre iamais entre ses bras, quand c'eust esté mesme l'enfant du plus grand Seigneur du Royaume.

Quand l'enfant commencoit à se traisner sur les pieds, il falloit qu'il prit le tettin à genoux du mieux qu'il pouuoit, sans que la mere le souffrit iamais en son giron; Que s'il vouloit l'autre mamelle, elle la luy monstroit, afin qu'il l'a prit, sans le receuoir entre ses bras. Si tost qu'vne femme estoit accouchée, elle n'vsoit point d'autre delicatesse, ny enuers soy-mesme, ny enuers son enfant, sinon qu'elle le lauoit d'eau froide, apres s'en estre lauée elle mesme, puis elle se mettoit à faire son mesnage, comme si elle ne fut point accouchée. A quoy i'adiouste qu'il n'y auoit personne qui aydast les femmes en cela, & que si quelqu'vne se mesloit de les assister en l'enfantement, elle passoit plustost pour sorciere, que pour sage femme; Et voila de quelle sorte les Indiennes auoient accoustumé de traiter leurs accouchées, & de nourrir leurs enfans, sans qu'il y eust distinction ny des riches aux pauures, ny des nobles aux roturiers.

De la maniere de viure, & de l'exercice des femmes mariées.

Chap. XIII.

DEpuis qu'vne femme estoit vne fois mariée, la plus-part du temps elle ne bougeoit de sa maison, où elle s'occupoit à filer, & à tistre de la laine & du cotton ; à sçauoir de la laine aux contrées froides, & du cotton aux pays chauds. Or ce que châcune filoit & tissoit ainsi, estoit tant pour son vsage particulier, que de son mary & de ses enfans. Elles cousoient rarement, pource qu'il n'y auoit pas beaucoup de coustures aux habillemenr ny des hommes ny des femmes. Toute leur tissure, ou de cotton, ou de laine, estoit retorse ; & toute leur toille, à quatre lizieres, sans qu'ils l'ourdissent iamais que de la largeur qu'ils iugeoient necessaire à peu prés, pour faire des mantes ou des chemisettes. Leurs vestements n'estoient point coupez, mais on les tiroit du mestier tous d'vne piece, pource qu'auant qu'en ourdir la toille, on leur donnoit plus ou moins la largeur & la longueur qu'il falloit qu'ils eussent.

Il n'y auoit parmy ces Indiens ny tailleurs, ny cordonniers, ny chaussetiers, pource qu'ils sçauoient fort bien se passer de plusieurs choses, que le luxe plustost que la necessité semble auoir introduites

parmy nous. Les femmes se donnoient le soing des vestements de leur famille, & les hommes l'auoient de la fournir de chaussure. Car, comme nous dirons ailleurs, il falloit qu'ils en sceussent le mestier, quand on les armoit Cheualliers. Et bien que les Yncas du sang royal, comme aussi les Curacas, & les plus riches du pays, eussent des valets qui trauailloient à cela pour eux, si ne laissoient-ils pas de s'y exercer de temps en temps, & de forger toute sorte d'armes, que leur profession les obligeoit de sçauoir faire, pource que la coustume du pays, dont ils se picquoient plus que de chose du monde, les incitoit à cela.

Les hommes & les femmes trauailloient à l'enuy à la campagne, où les vns aydoient aux autres à bien cultiuer la terre. En quelques Prouinces fort esloignées de Cozco, dont le terroir n'estoit pas encore bien labourable, les femmes auoient cette coustume de trauailler aux terres des Yncas, tandis que leurs maris demeuroient à la maison, où ils s'occuppoient à filer & à tistre; En quoy toutesfois ie n'entends parler que de l'estenduë de cette Cour, & des Nations qui l'imitoient, qui estoient presque toutes suiettes à l'Empire de l'Ynca: Car pour le regard des autres, ie les trouue si barbares, qu'elles ne vallent pas la peine qu'on en parle. Les Indiennes aymoient si fort à filer, & se plaisoient si peu à perdre le temps, que soit que des villages d'alentour de Cozco, elles s'en allassent à la ville, ou que d'vn quartier à l'autre elles fissent des visites, elles portoiét

tousiours dequoy s'occupper & à filer & à tordre, dont ils faisoient l'vn le long du chemin, comme le plus facile, & l'autre en compagnie, dans les maisons des personnes de leur cognoissance. Il est vray neantmoins que cette coustume de s'en aller ainsi filant par les chemins n'appartenoit qu'aux petites gens ; Car quant aux Pallas, qui estoient de sang royal, quand elles auoient à visiter quelque personne de leur cognoissance, elles faisoient porter leurs quenoüillées par leurs Damoiselles ; si bien que de cette façon, & celles qui visitoient, & qui estoient visitées, trauailloient de compagnie, & s'empeschoient d'estre oysiues. Leurs fuseaux sont faits d'vne maniere de canne ou de roseau, comme en Espagne ils sont de fer, auec leur peson, sans estre vuidez par la pointe. Elles attachent auec vn lasset leur filasse, ou leur quenoüillée, qu'elles font la plus large qu'il leur est possible, & la tirent auec les deux premiers doigts de la main gauche, pour l'aiuster au fuseau. C'est de cette mesme main, qu'elles soustiennent la quenoüille, qui n'a de longueur qu'vn quart d'aulne, & se seruent des deux mains pour tirer plus subtilement la laine ou le cotton, sans en porter les doigts à la bouche: Aussi n'en est-il pas besoing, pource qu'elles ne manient point de lin ; du moins de mon temps elles n'en filoient aucun. Et d'autant que c'est leur coustume d'aller assez lentement en besongne, comme ie pense auoir dit ailleurs, ce n'est pas merueille, si en matiere de filler, ces femmes n'aduancent pas beaucoup leur trauail.

Des visites des Indiennes. De quelle façon elles refaisoient leurs habillements; Et comment on souffroit les femmes publiques.

CHAP. XIV.

S'Il aduenoit qu'vne femme, qui n'estoit ny de la condition des Pallas, ny mariée à vn Curaca, Seigneur de plusieurs Vassaux, s'en allast visiter vne Palla, c'est à dire vne Dame de sang royal, elle ne portoit point auec soy aucune besogne à faire, mais incontinant apres les premieres paroles du compliment qu'elle faisoit en cette visite, ou plustost en cette adoration; si grandes estoient les submissions qu'on souloit rendre à la Palla, elle la prioit de luy donner dequoy trauailler, pour luy faire cognoistre par là, qu'elle ne la visitoit point en qualité de son égale, mais comme sa tres-humble seruante. Alors la Palla par vne faueur bien signalée, essayoit de la contenter en sa demande, & luy donnoit quelque chose à faire de son propre ouurage, ou de celuy de ses filles, pour ne la mettre au rang de celles qui la seruoient; Ce qui estoit vne des plus grandes graces que peust receuoir la personne qui alloit en visite, voyant que la Palla l'auoit mise au pair auec elle, ou auecque ses filles. Cette mesme correspondance de courtoisie & d'honnesteté, se pratiquoit entre les autres fémes,

& parmy les hommes en tout ce Royaume, où les inferieurs faisoient leur possible, pour se rendre agreables à ceux dont ils releuoient, & les Superieurs aussi obligeoiẽt leurs Suiets de plusieurs faueurs, à le prẽdre depuis l'Ynca, qui estoit leur Roy, iusques aux moindres Bergeres, qu'ils appelloient *Llamamicher*.

Cette loüable coustume qu'auoient les Indiennes de se visiter ainsi, & de porter leurs ouurages, afin de ne demeurer oysiues, seruit d'imitation aux Espagnoles de Cozco, qui obseruerent le mesme, iusques au temps de Francisco Hernandez Giron, qui dans les mouuemens de la guerre abolit cette vertu, comme c'est l'ordinaire d'vne iurisdiction tyrannique de ruyner de fonds en comble toutes les bonnes coustumes. Ie rapporteray icy, en suitte des visites & de l'ouurage des Indiennes, de quelle façon les gens du commun ont accoustumé de rappiecer leurs habillements. S'il arriue fortuitement qu'ils se deschirent par le moyen d'vn accroc, ou qu'vne flammeche tombant dessus, il s'y fasse quelque trou; pour en reparer le deffaut, ils se seruent d'vne certaine aiguille faite d'vne espine, car ils n'en ont aucune de metail, où ils passent vne aiguillée de fil de mesme couleur que la robbe, & à force de l'aiuster, & de coudre d'vn bout à l'autre, pour couurir ce qui est rompu, ils le rentrent si proprement, qu'il semble qu'il n'y ait iamais eu de trou, fust il de la largeur de la main. Pour en venir à bout plus facilement, & rendre la toile égale par les deux bouts, ils se seruent en lieu de mestier d'vne callebasse coupée par le milieu, ou biẽ

de la circóferáce d'vn pot de terre, ce qui passoit parmy eux pour vne inuention de rappiecer leurs habits, si belle, & si excellente ; qu'ils se mocquoient d'ordinaire des Espagnols, pource qu'ils les leur voyoiét racoustrer tout autremét, à cause que la tissure estoit differente de celle des Indiens. Il faut remarquer encore, que pour s'apprester à manger, ils auoient dans leurs maisons en lieu de foyer certains fours d'argille, ou grands, ou petits, selon les moyens qu'auoit le Maistre du logis. Ils y mettoient le feu par l'ouuerture ordinaire, & au dessus du four ils en faisoient deux ou trois, tant du plus, que du moins, pour y mettre cuire dans des pots de terre les viandes qu'ils vouloient assaisonner. Or ce qu'ils vsoient de cette inuention, estoit pour mesnager le bois, au contraire des Espagnols, qui leur donnoient dequoy s'estonner en ce qu'en leur maniere de faire la cuisine, ils voyoient qu'ils en perdoient beaucoup, & le laissoient brusler inutilement.

En suitte de tout cecy, il reste à parler des femmes publiques, que les Yncas souloient souffrir en leurs terres, pour obuier à de plus grands maux. Elles demeuroient à la campagne, châcune à part soy, dans de chetiues Cabannes, & ne pouuoient entrer dans les villes, de peur que leur communication n'attirast la perte des femmes de bien. Ils les appellent vulguairement *Pampauruna*, nom qui signifie & leur demeure, & leur façon de viure, composé qu'il est de *Pampa*, c'est à dire plaine, & de *Runa*, qui au singulier signifie vn homme ou vne femme, & au plurier

plusieurs gens ensemble. Tellement que si l'on vient à joindre ces deux mots, l'on trouuera que *Pampa-runa* denote des gens qui viuent à la campagne, ou bien *des femmes de place*; par où ils vouloient donner à entendre que comme vne place est publique, & destinée pour receuoir tous ceux qui s'y en veulent aller, ces femmes l'estoient de mesme, & se prostituoient à tous venans. Les hommes les traitoient auec beaucoup de mespris, & il estoit deffendu aux fémes de parler à elles, sur peine de porter le mesme nom, pour vne marque d'infamie, & auec cela d'estre rasees en public, & repudiées de leurs maris, si elles en auoient. En vn mot, pour les inmoler à la honte publique, ils ne les nommoient iamais autrement que *Pampauruna*, qui signifie putain.

Ynca Roca conqueste plusieurs Nations dont les plus remarquables estoient les Chancas, & la Prouince de Hanco-Huallu.

CHAP. XV.

APres la mort de ce dernier Ynca, le Roy Ynca Roca son fils, le nom duquel, selon l'explication qu'en donne Blas Valera, que nous auons cy-deuant rapportée, signifie *vn Prince prudent*, prit la bordure de couleur à son aduenement à la Couronne; & ayant rendu les derniers deuoirs à

ſon pere par vne pompe funebre qu'il fit ſolemnellement, il paſſa les trois premieres années de ſon regne, à viſiter ſon pays. Par meſme moyen il leua des gens de guerre, pour conquerir de nouueaux lieux, du coſté de *Chinchaſuya*, qui eſt au Septentrion de Cozco. Auecque cela il fit faire vn Pont ſur la riuiere d'Apurimac, qui eſt au chemin Royal de Cozco, tirant vers la ville des Roys. Car il luy sembla que ce ſeroit vne choſe indigne de ſa Maieſté, s'il falloit que ſon armée paſſaſt cette riuiere ſur des radeaux, cõme elle auoit fait au temps de ſon pere, qui s'eſtoit deſiſté de faire vn Pont, pour n'auoir encore aſſuietty les Prouinces de cette frontiere, qui eſtoient maintenant deſſous l'Empire de l'Ynca ſon fils.

Ayant fait ce Pont, il ſortit de Cozco auec vingt mille hõmes de guerre, & quatre Maiſtres de Camp. L'ordre qu'il tint en ſon armée fut de faire paſſer ſur le nouueau Pont tous ſes gens de guerre, dont il fiſt vn eſcadron, & mit trois hommes à châque file. Apres auoir marché quelque temps, il entra dans le vallon qu'ils appellent *Amancay*, c'eſt à dire lys, à cauſe du grand nombre de ces fleurs, qui naiſſent dans cette vallée. Elles ſont differentes des *lys* d'Eſpagne, & en forme & en odeur, pource que la fleur *Amancay* eſt faite en façon de cloche, ioint qu'elle a la tige verte, & qu'auec ce qu'elle eſt fort liſſée, elle n'a ny feüilles, ny odeur, ſi bien que les Eſpagnols ne luy ont donné le nom de lys, qu'à cauſe de ces deux couleurs, qui ſont le blanc & le verd. *D'Amancay* il laiſſa à main droite la haute montagne neigeuſe,

entre laquelle & le grand chemin, il ſoubmit à ſon Empire ce peu de villes qu'il y trouua, dont les habitans ſont des Nations appellées *Tacmara*, & *Quinualla*. De-là il paſſa à *Cochacaça*, où il mit quelques gens en garniſon, puis à *Curampa*, où il trouua fort peu de gens, qu'il aſſuiettit facilement; & de Curampa il tira vers la grande Prouince appellée *Antahuaylla*, dont les habitans s'eſtendent d'vne main à l'autre à coſté du chemin royal de ſeize à dixſept lieuës. Ces peuples appellez *Chancas* ſont grandement riches, & fort aguerris; Auſſi ſe ventent-ils d'eſtre ſortis de la race d'vn Lion, à cauſe dequoy ils tiennent cét animal cõme vn Dieu & meſme ils l'adorent. Auant que les Roys Yncas les euſſent conquis, en leurs principales feſtes, ils ſouloient produire en public vingt-quatre ieunes Indiens, eſquippez de la meſme façon qu'on a de couſtume de peindre Hercule, c'eſt à dire couuerts de la peau d'vn Lion, de qui la teſte leur ſeruoit comme de tymbre, couſtume qu'ils obſeruerent encore depuis, & ie me ſouuiens de les auoir veus ainſi habillez dans Cozco, le iour de la feſte du tres-ſainct Sacrement de l'Autel.

Sous le nom de *Chanca* ſont compriſes pluſieurs autres Nations, comme celles qu'ils appellent *Hanco Huallu*, *Vtunſullu*, *Vramarca*, *Villca*, & ainſi de leurs ſemblables, qui ſe vantẽt d'eſtre ſorties de diuers peres; à ſçauoir les vnes d'vne fontaine, les autres d'vn Lac, & les autres d'vne haute Colline, châque peuple tenãt pour Dieu celuy qu'il croyoit eſtre ſon pere, iuſques à luy ſacrifier pour vne marque d'adoration.

Les predeceſſeurs de ces peuples, venus de terres lointaines, conquirent diuers pays, auant qu'arriuer en la Prouince *d'Antahuaylla*, qu'ils gaignerent à force d'armes, en chaſſerent les anciens habitans, & firent reſſerrer en leurs Prouinces les Quechuas, qu'ils rendirent leurs tributaires. Et d'autát qu'apres auoir fait toutes ces choſes, dont leurs deſcendans ſe vantent encore auiourd'huy, ils traitoient leurs Suiets tyranniquement, cela fut cauſe que ſur l'aduis qu'en eut le Roy Ynca Roca, il ſe reſolut de les aller voir, pour les mettre à la raiſon. Comme il fut donc arriué aux confins de la Prouince *d'Antahuaylla*, il enuoya faire aux *Chancas* les ſommations accouſtumées, pour les reduire à ſe ſoubmettre au Fils du Soleil, ou à prendre les armes pour ſe deffendre de luy. Cette propoſition eſtant faite aux *Chancas*, ils s'aſſemblerét pour y reſpondre, & mirent l'affaire en deliberation, où les aduis furent differents; Car les vns diſoient qu'il eſtoit raiſonnable de recognoiſtre l'Ynca pour leur ſouuerain Seigneur; puis qu'il portoit le tiltre de Fils du Soleil: les autres tout au contraire, à ſçauoir ceux qui ſe croyoient deſcendus d'vn Lion, s'oppiniaſtroient à ſouſtenir, qu'il n'y auoit pas d'apparence qu'eux qui commandoient à tant de Vaſſaux, & qui venoient d'vne ſi bonne race, s'aſſuiettiſſent à vne domination eſtrangere; Qu'ils n'eſtoient pas gens à croire que l'Ynca fuſt Fils du Soleil; Que leur genealogie & les beaux-faits des *Chancas* leurs deuanciers leur deuoient apprendre à s'eſtimer plus glorieux de ſoubmettre les autres peuples à leur

Empire,

Empire, que de ſe faire tributaires de l'Ynca; Qu'au reſte ils n'auoient pas fait encore la derniere preuue de la valeur de leurs bras, & qu'il valoit bien mieux reſiſter à l'Ynca, que luy obeyr laſchement, & ſe rendre à luy à la premiere ſemonce, au lieu de deſployer à la campagne leurs enſeignes victorieuſes, & prendre les armes en gens de bien.

Pluſieurs iours ſe paſſerent en ces differends qu'eurent les *Chancas*, durant leſquels les vns trouuoient bon de receuoir l'Ynca pour leur Souuerain, & les autres s'y oppoſoient directement, ſans ſe pouuoir accorder. Cependant l'Ynca n'en fut pas pluſtoſt aduerty, qu'il ſe reſolut d'entrer dans leur Prouince à main armée, afin de les eſtonner, de peur qu'vſant de clemence & de douceur enuers eux, ils n'en deuinſſent plus temeraires, & que rendus inſolens par les victoires gaignées, ils n'entrepriſſent ſur luy quelque choſe qui l'obligeaſt à leur faire vne cruelle guerre, & à les punir à toute rigueur. Voila donc qu'il commanda tout auſſi-toſt à ſes Maiſtres de Camp d'entrer en la Prouince *d'Antahuaylla*, & enuoya par meſme moyen vn de ſes hommes aux *Chancas*, auec commiſſion expreſſe de leur dire de ſa part, qu'ils euſſent à faire l'vn des deux, à ſçauoir à le recognoiſtre pour Roy, ou à tenir pour certain qu'il les feroit tous paſſer par le fil de l'eſpée, pour n'eſtre plus reſolu de ſouffrir la rebellion que iuſques alors ils luy auoient teſmoignée. Ces paroles, qui leur furent dites de la part de l'Ynca, les eſtonnerent ſi fort, que voyant qu'en ſon armée s'alloit rendre

quantité de *Quechuas* & d'autres Nations, qu'ils auoient offensées par le passé, ils rauallerent leur orgueil, & flefchirent soubs le ioug des Yncas, plus pour la peur qu'ils auoient de ses armes, & de la vengeance de leurs ennemis, que pour l'amour de ses Loix & de son gouuernement; de sorte que sans marchander plus long-temps, ils luy firent dire qu'ils estoient prests à luy obeïr, & à faire de poinct en poinct ce qu'il leur commanderoit, comme gens qui se soubmettoient à ses ordonnances; mais quelques offres qu'ils luy fissent, elles ne diminuerent point la haine secrette qu'ils auoient dans l'ame, comme nous verrons cy-apres.

Apres que l'Ynca eust ainsi conquis ceux *d'Antahuaylla*, & laissé dans leur Prouince les Ministres qu'il iugea necessaires pour les ranger au deuoir, il passa outre en sa conqueste iusques au pays que l'on appelle *Vramarca*, & autrement *Chanca* qui a son estenduë assez petite, mais dont les habitans ont de grands courages, & sont naturellement fort aguerris. Aussi ne se rendirent-ils point sans resistance, & il est à croire que s'ils eussent eu les forces égales au cœur; ils ne se fussent point possible, si tost soubmis à l'obeïssance des Yncas, enuers lesquels les Indiens de ces Contrées ne se monstrerent pas si enclins ny si soupples, que ceux des Prouinces de *Cuntisuyu*, & de *Collasuyu*, tellement que ce ne fut qu'à contre cœur que ces habitans *d'Vramarca* recognurent enfin vne puissance estrangere. Au sortir *d'Vramarca* l'Ynca entra dans la Prouince que les Indiens appellent *Hanco*

hualla, ou *Villca,* & les Eſpagnols *Villcas*, peuples qui n'eurent pas moins de regret de ſe rendre, qu'en auoient eu leurs voiſins. Car ces Nations du nombre des Chancas auoient conquis d'autres Prouinces à force d'armes, & gaignoient de iour en iour de nouuelles terres, auec vn excés d'ambition, qu'ils accompagnoient d'vne ſuperbe du tout deſreglée, & d'vne tyrannie inſupportable à leurs Sujets. Mais le Roy Ynca Roca, ſceut fort bien reprimer l'vn & l'autre, & les rendit ſoupples à ſes commandements, dequoy ils s'affligerent fort en leur ame, où ils conceurent depuis vne hayne ſecrette contre leur nouueau Prince. En ces deux Prouinces, les habitans ſouloient ſacrifier des enfans à leurs Dieux en leurs feſtes principales. Ce qu'eſtant venu en la cognoiſſance de l'Ynca, il leur perſuada par vn diſcours qu'il leur fit d'adorer le Soleil pour leur Dieu, & de ſe deſpoüiller de cette inhumanité qui leur eſtoit naturelle. Pour les y porter dauantage, & les empeſcher d'y recheoir à l'aduenir, il fit vne Loy, qu'il prononça de ſa propre bouche, afin de la faire mieux obſeruer; par laquelle il les aſſeura, que pour vn enfant qu'ils ſacrifieroient, il les feroit tous paſſer au fil de l'eſpée; & peupleuroit leur pays d'autres habitãs, qui ne ſeroient pas ſi barbares qu'eux, & ne tueroient point des innocens, enuers leſquels ils teſmoigneroient auoir plus de bon naturel, que leurs propres peres n'en auoient. Or combien que ces paroles fuſſent ſenſibles à ces Barbares, ſi ne conſentirent-ils qu'à regret à quitter leur abomination, pource que

le Diable leur auoit mis dans l'esprit que cette coustume d'immoler des enfans luy estoit le sacrifice le plus agreable de tous.

De Villca il prit son chemin à main gauche deuers le Ponant, iusques à la coste de la mer, & se rendit en l'vne de ces deux grandes Prouinces, qui porte presque le mesme nom, si ce n'est que pour y mettre vne difference on appelle la premiere *Sulla*, & la seconde *Vtumsulla*. Ces deux Prouinces contiennent plusieurs Nations, qui ont diuers noms; joint que les vnes sont mieux peuplées que les autres. Mais sans m'arrester à les deduire par le menu, il me suffira de dire, que le nombre des habitans estoit de quarante mille hommes, qui firent perdre beaucoup de temps à l'Ynca, deuant qu'en pouuoir venir à bout. Car ceux du pays, disent qu'il fut bien trois ans, pource qu'il ne voulut point les reduire à force d'armes, mais les auoir par caresses. Pendant ce temps-là, les Indiens, qui estoient plusieurs en nombre, & qui se sentoient fort aguerris, furent souuent sur le poinct de prendre les armes, pour resister courageusement, iusques à ce qu'enfin vaincus par le bon traitement de l'Ynca, & par l'honneste procedé, dont il vsoit enuers eux, ils se rengerent à son seruice, embrasserent ses Loix, & receurent pour Gouuerneurs ceux qu'il luy plût leur donner; ce qu'il n'eust pas plustost fait, qu'il s'en retourna victorieux à Cozco. Il est aduenu depuis qu'en ces deux Prouinces de *Sulla*, & *d'Vtumsulla*, il y a quelque trente deux ans qu'on a descouuert quelques mines d'ar-

gent, & de vif-argent, qui sont d'vn grand reuenu, & fort importantes à la fonte des metaux, principalement de l'argent.

Du Prince Yahuarhuacac, & l'explication de son nom.

CHAP. XVI.



E Roy Ynca Roca ayant employé quelques années à gouuerner paisiblement ses Estats, s'aduisa de reprendre les armes, & d'enuoyer pour cét effet le Prince sō fils & son heritier, qu'on appelloit *Yahuarhuacac*, à la conqueste d'*Antisuyu*, qui est au Leuant de Cozco, & assez proche de cette ville. Car de ce costé là il n'auoit pas aduancé les bornes de son Empire plus loin que la riuiere de *Paucartampu*, iusques où s'estendoit la conqueste du premier Ynca Manco-Capac.

Auant que passer outre, ie trouue à propos que nous rapportions icy la signification du nom *Yahuarhuacac*, & que nous monstrions par mesme moyen pourquoy l'on appella ainsi ce Prince. Parmy les Indiens les vns en attribuent la cause à ce qu'en l'âge de trois ou quatre ans il pleura du sang, sans toutesfois sçauoir au vray si ce fut vne seule fois ou plusieurs ; Ce qui procedoit possible de quelque mal

qu'il pouuoit auoir aux yeux ; & les autres disent qu'il respandit ces larmes sanglantes quând il nasquit ; ce qui est, à mon aduis, vne opinion plus vray-semblable que l'autre. Il se pût faire aussi que venát au monde, il luy demeura sur le visage quelque goutte du sang de sa mere, & que ces peuples comme superstitieux, & qui se picquoient d'estre deuins, se firent à croire que c'estoient des larmes, que l'enfant respandoit. Quoy qu'il en soit, ils tindrent tous pour certain qu'il pleura du sang, & s'arrestent d'autant plus à cét accident, qu'ils le creurent arriué au Prince heritier de la Couronne ; De sorte que le prenant pour vn tres-mauuais augure, ils apprehenderent fort pour luy, & se persuaderent que cela le menassoit de quelque grande infortune ou de la malediction de son Pere le Soleil, comme ils souloient dire. Voila donc quelle est l'explication du nom *Yahuarhuacac*, qui signifie *celuy qui pleure du sang*. Ce qu'il ne fit qu'en son enfance, & non pas en l'âge viril, ny pour auoir esté vaincu, ou fait prisonnier de guerre, ce qui n'arriua iamais à pas vn Ynca, hors-mis à l'infortuné Huascar, qui fut arresté par Atahuallpa son frere bastard, comme il sera dit en son lieu. Il ne fut non plus changé en nourrisse ny supposé, comme vn certain Historien nous a voulu faire accroire. Car toutes ces choses sont grandement esloignées du religieux respect que les Indiens portoient à leurs Yncas, & du soing qu'en auoient leurs Gouuerneurs, & les autres Ministres destinez pour le seruice, & pour la garde du Prince. Cela estant ainsi, tant s'en faut

qu'ils euſſent voulu ſouffrir qu'on l'enleuaſt pour en mettre vn autre à ſa place, ny qu'il y euſt quelqu'vn ſi hardy que de l'entreprendre ; qu'au contraire quiconque l'euſt imaginé tant ſeulement, celuy-là ſans doute euſt creu que la terre ſe fuſt à l'inſtant ouuerte pour l'engloutir, & toute ſa parenté, ou meſme la Prouince & la ville dont il eſtoit natif. Car, comme nous auons dit ailleurs, ils tenoient leurs Roys pour Dieux, & les adoroient en qualité de Fils du Soleil, auec plus de veneration que tous les anciens Gentils n'en ont iamais eu pour leurs Deitez imaginaires.

A cét Augure qu'ils tiroient des pleurs, eſtoit à propos ſemblable cette autre ſuperſtition, ou ce vain preſage qu'ils ſouloient tirer du remuement des paupieres d'en-haut & d'em-bas. Ce qui me ſemble à propos d'eſtre remarqué icy, ſur le ſuiet des yeux dont nous parlons. Il faut donc ſçauoir que tous les Yncas, & leurs Vaſſaux, tenoiēt pour vn bon preſage, quand la paupiere d'en-haut de l'œil gauche ſe mouuoit plus que l'ordinaire; car alors ils diſoient que c'eſtoit vn ſigne qu'il leur arriueroit quelque bien, qui les combleroit de contentement & de ioye. Mais ſi c'eſtoit la paupiere de l'œil droit, l'Augure leur ſembloit incomparablement meilleur, & leur promettoit, à ce qu'ils diſoient, des proſperitez ſans nombre, & des richeſſes ineſtimables, qu'ils croyoiēt deuoir eſtre accompagnées d'vn plaiſir, & d'vne tranquilité d'eſprit qu'on ne pouuoit exprimer. Mais quant aux paupieres d'em-bas, elles leur preſageoiēt tout le contraire, s'il arriuoit qu'elles tremblaſſent

plus que de coustume ; Ce qui leur estoit vn indice de tristesse, & de voir des choses qui les accableroiét de douleur & de misere. Que si c'estoit la paupiere d'em bas de l'œil gauche, ils prenoient cela pour le pire de tous les presages qu'ils eussent iamais sceu auoir, qui les menassoit, à ce qu'ils disoient, d'vne infinité de larmes, & d'estre exposez à l'aduenir, à tous les maux & à toutes les tristesses imaginables. Ils adioustoient foy de telle sorte à ces petits accidens, qu'à châque fois que ce dernier leur arriuoit ils s'abandonnoient aux pleurs, de mesme que s'ils se fussent veus enueloppez de tous les mal-heurs qui leur pouuoient arriuer. Alors pour ne se point perdre, à force de pleurer les maux qu'ils n'auoient pas encore veus, ils auoient entre-eux vne superstition aussi ridicule, que l'Augure mesme ; car ils moüilloient de saliue le bout d'vne paille, qu'ils appliquoient à la paupiere d'em-bas en la resserrant, & disoient pour leur consolation que cette paille ainsi mise, empeschoit le cours des larmes qu'ils apprehendoient de repandre, & deffaisoit le mauuais presage du tremblemét de la paupiere. Ils tiroient presque les mesmes coniectures du bruit des oreilles, que ie laisse à part pour ne m'esloigner de mon suiet, pouuant parler veritablement de l'vn & de l'autre pour l'auoir veu.

Le Roy *Ynca Roca*, comme nous disions n'agueres, ayant fait dessein d'enuoyer le Prince son fils à la conqueste *d'Antisuyu*, fit tenir prests quinze mille hommes de guerre, soubs la conduitte de trois Maistres

de Camp,

de Cāp, qu'il luy dóna pour l'accópagner, & pour luy seruir de Conseillers. Apres cela, il le fournit de toutes les munitiós qui luy estoiēt necessaires; auecquoy le Prince se mit en chemin iusques à la riuiere de *Paucartampu*, d'où il passa outre à *Challapampa*, où il soubmit à son obeïssance ce peu d'Indiens qu'il trouua en ces Contrées. De *Challapampa* il cōtinua son voyage à *Pillcapata*, & y peupla quatre villes d'autres gens que de ceux du pays. Cela fait, il s'en alla à *Hauisca*, & à *Tunu*, où les Indiens trouuerent l'herbe par eux appellée *Cuca*, qu'ils prisent si fort, comme i'ay dit cy-deuant. La terre de *Hauisca*, escheut depuis en heritage à Garcillasso de la Vega mon bon Seigneur, qui m'en ayant fait vne donation durant ma vie, il arriua depuis que ie la perdis pour m'en aller en Espagne. Pour entrer dans les Vallons où croist l'herbe Cuca, il faut passer par vn costau qu'on appelle *Cannachuay*, où il y a cinq lieuës de descente presque perpendiculaire, de maniere que si lon ne peut la regarder qu'auec effroy, à plus forte raison doit on auoir peur de monter en haut, ou de descendre par vn sentier si dangereux, par où l'on va comme serpentant, auec beaucoup de danger, de quelque costé que lon se tourne.

Des Idoles des peuples appellez Antis, & de la conqueste des Charcas.

CHAP. XVII.

EN ces Prouinces des *Antis* les habitans souloient adorer pour Dieux les Tygres, & les grandes Couleuures par eux appellées *Amaru*, dont les vnes sont plus grosses que la cuisse d'vn homme, & longues de vingt cinq à trente pieds, & les autres beaucoup moindres. Les Indiens les adoroient toutes, à cause de leur prodigieuse grandeur. Elles ne sont point malignes, & ne fót mal à personne, ce que ceux du pays attribuent à l'effet de l'enchantement d'vne Magicienne, qu'ils croyent les auoir ainsi appriuoisées, pource qu'auparauant elles estoient grandement farousches. Ils adoroient de mesme les Tygres, pour estre nés à la cruauté, & auoient accoustumé de dire qu'eux & les Couleuures estoiét natifs du pays, à raison dequoy ils meritoient d'estre adorez, & que pour eux ils estoient estrangers en ces Contrées. Vne pareille adoration estoit deferée à l'herbe par eux appellée *Cuca*, ou *Coca*, comme disent les Espagnols.

En ce voyage le Prince *Yahuarhuacac*, adiousta prés de trente lieuës de conqueste à son Empire, dans vn pays qui n'estoit guere peuplé, & ne passa point ou-

tre, pource que les marescages, les precipices, & les montagnes, rendoient presque inaccessible cette Contrée, qui sert comme de frontiere à la Prouince qu'on appelle proprement *Anti*, d'où prend son nom toute celle d'*Antisuyu*. Apres auoir fait cette conqueste, le Prince s'en retourna droit à Cozco, & deslors le Roy son pere se desista de faire d'autres voyages de guerre, pource que du costé d'*Antisuyu*, qui est au Leuant, il n'y auoit rien à conquerir, non plus qu'au Ponant, où est le pays de *Cantisuyu*, d'autant qu'en cét endroit-là son Empire aboutissoit vers la mer du Sud; de maniere qu'à le prendre ainsi, de l'Orient au Ponant, il y auoit vers le parage de Cozco plus de cent lieuës de terre, & du Septentrion au Midy plus de deux cens. En toute ceste estenduë les Indiens s'occuperent à bastir de magnifiques Palais à leur Roy, comme pareillement, des iardins, & des maisons de plaisance à l'Ynca. Par mesme moyen ils prirent le soing de faire des magazins dãs les grands chemins, afin d'y serrer les munitions de guerre, & les habillements, pour l'vsage de ceux du pays.

Le Roy Ynca Roca s'estant addonné quelques années aux exercices de la paix, se resolut à la fin à vne entreprise d'importance, qui fut d'acheuer la conqueste des grandes Prouinces appellées les *Charcas*, que son pere *Ynca Capac Yupanqui* auoit commencée au detroit de *Collasuyu*. Pour l'execution de ce dessein, il mit sur pied trente mille hommes de guerre, & fut le premier de tous les Yncas qui marcha auec

vne ſi groſſe armée, pas vne de ſes predeceſſeurs n'en ayant eu de ſemblable. Ayant nommé ſix Maiſtres de Camp, ſans les autres Chefs, & les moindres gens de commandement, il ſe mit en campagne, & laiſſa pour ſon Lieutenant dans le Royaume le Prince *Yahuarhuacac*, auquel il donna pour adioincts quatre autres Yncas, afin qu'ils luy ſeruiſſent de Conſeillers.

Comme il eut mis cét ordre aux affaires de ſon Eſtat, il ſortit de Cozco par le grand chemin de Collaſuyu, & prit en paſſant toutes les troupes qu'on tenoit preſtes dans les Prouinces, auec leſquelles il arriua aux confins de *Chuncuri*, de *Pucuna*, & de *Muyumuyu*, qui eſtoient les Prouinces les plus proches de ſon Royaume. Il leur enuoya d'abbord des hommes exprés pour leur dire de ſa part, qu'il eſtoit là venu pour les ranger ſoubs l'obeïſſance, & ſoubs les Loix de ſon Pere le Soleil, afin qu'ils le recogneuſſent pour leur Dieu, & que par meſme moyen, ils quittaſſent leurs Idoles faites de pierre, & de bois, ſe deportans de pluſieurs abus qu'ils commettoient ordinairement contre la Loy naturelle, & contre la vie humaine. Les habitans s'offenſerent ſi fort de ces langages, que ceux d'entre eux qui auoient du commandement ſur les autres, & qui eſtoient les plus aguerris, en vindrent aux armes auec beaucoup de furie, diſant qu'on ne les pouuoit traiter auec plus de rigueur que de les vouloir contraindre de quitter leurs Dieux, pour adorer ceux des eſtrangers, & de renoncer à leurs couſtumes & à leurs propres Loix,

pour s'assuiettir à celles de l'Ynca, qui faisoit mestier d'enuahir tous les Estats, & de rendre tributaires les peuples qui ne releuoient point de luy, iusques à s'en seruir comme d'esclaues; surquoy ils conclurent, qu'ils ne deuoient point souffrir cela, mais se resoudre plustost à mourir en gens de bien, pour la deffense de leurs Dieux, de leur patrie, & de leur liberté.

Remonstrance des Vieillards aux Ieunes, qu'ils font resoudre à receuoir l'Ynca.

CHAP. XVIII.

A Ces obiections des ieunes gens du pays, les Vieillards comme les plus aduisez de tous firent response; Que les difficultez qu'ils proposoient n'estoient fondées sur aucune apparence; Que pour estre proches voisins des Suiets de l'Ynca, l'experience leur auoit appris depuis quelques années, qu'il n'y auoit rien que de bon dans ses Loix, & dans son gouuernement, & qu'il souloit traiter ses Suiets comme ses propres enfans. Qu'au reste il ne conqueroit sur les Indiens que les terres qu'il trouuoit en frische, iusques-là mesme qu'il les faisoit labourer à ses propres frais, & qu'au lieu de leur imposer vn tribut, il leur donnoit de son bien, leur partageant tout ce qu'il en auoit de reste, apres l'en-

tretenement de ses armées. Ils conclurent là dessus, que pour preuue de leur dire, sans s'amuser à rechercher d'autres raisons, ils n'auoient seulement qu'à considerer sans passion, combien estoit different l'Estat present des Vassaux de l'Ynca, qui se voyoient dans le comble des richesses, des prosperitez, & de la tranquillité; Qu'apres que les dissentions & les querelles qu'ils souloient auoir entre-eux pour les moindres choses seroient terminées, il arriueroit asseurement que leurs biens en seroient plus à couuert de la violence des larrons, & l'honneur de leurs femmes plus asseuré contre les efforts des adulteres; sans qu'il fallust mettre en doute que les riches, & les pauures, les grands & les petits, & tous les autres en general ne fussent à l'aduenir exempts des insolences, & des outrages des plus puissants.

Ils adiousterent à cecy, Que ceux des Prouinces frontieres ayant eu de veritables aduis des grands biens que faisoit l'Ynca, s'estoient soubmis à son Empire de leur bon gré, pour iouyr de la douceur de son gouuernement; Qu'estants asseurez de cette verité, ils feroient bien de les imiter, & qu'il valoit beaucoup mieux appaiser l'Ynca, en luy octroyant sa demande, que l'irriter par vn refus; Qu'il leur sçauroit peu de gré de s'estre rendus à luy, quand il les y auroit contraints par les armes; Que par cette voye ils se rendroient tout à fait indignes de ses bonnes graces, & par consequent qu'ils les deuoient acquerir par l'obeyssance; Qu'en vn mot ce chemin estoit le meilleur de tous, puis qu'il mettoit à couuert leurs

vies, leurs biens, leurs femmes, & leurs enfans; Qu'au demeurant pour le regard de leurs Dieux, l'Ynca sembloit auoir raison de leur dire, que le Soleil meritoit beaucoup mieux que leurs Idoles, d'estre adoré de tous generalement; & partant qu'ils ne fissent point difficulté de receuoir vn si grand Prince pour Roy, & le Soleil pour leur Dieu, puis qu'en tous les deux il n'y auoit que du proffit & de l'hóneur à gaigner. Par ces raisons & autres semblables, les vieillards sceurēt si bien appaiser les ieunes, que tous d'vn commun accord ils s'en allerent au deuant de l'Ynca. Les ieunes, qui le furent receuoir auec les armes à la main, luy dirent pour complimēt, qu'ils ne les portoient en qualité de bons & de fidelles Suiets, que pour le seruir en ses armées, & luy ayder à conquerir de nouuelles Prouinces; & quant aux vieillards, ils luy firent diuers presens des fruits du pays, disant, qu'ils les luy offroient de bon cœur, en recognoissance de ce qu'il prenoit possession de la terre qui les produisoit. L'Ynca les ayant accueillis fauorablement, commanda qu'on donnast des habillemens aux vieilles gens. Par mesme moyen il voulut que les principaux eussent de ses propres robbes, & fit habiller tous les autres à l'ordinaire. Auecque cela, pour tesmoigner aux ieunes Soldats, & aux Capitaines, combien luy plaisoient les effets de leur courage, il s'aduisa d'en receuoir cinq cens au nombre de ses autres gens de guerre; Et afin qu'ils ne se portassent enuie entre-eux, il les fit tirer au sort, donnant à entendre aux autres, qu'il n'en pou-

uoit prendre dauantage, de peur que tout le pays ne demeuraſt deſpourueu de gens de guerre. Cepẽdant ſes biens-faits & ſes faueurs ſignalées, comblerẽt les Indiens d'vn ſi grand contentement, que tous peſle-meſle, ieunes, & vieux, en donnerent des teſmoignages viſibles par leurs applaudiſſemens; puis en ſigne de recognoiſſance addreſſant leurs yeux & leurs voix à luy; Aſſeurement, ſe mirent-ils à dire, tu monſtres bien par tes actions que tu es Fils du Soleil; Toy ſeul merites le nom de Roy; & ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on t'appelle Amy des pauures, puis qu'à peine auons nous eu l'honneur d'eſtre tes Sujets, que tu nous as comblez de biens & de recompenſes. Veuille donc le Soleil ton pere te remplir à iamais de benedictions, & puiſſes tu commander à tous les peuples du monde, afin d'eſtre honoré du nom de *Capa Ynca* qui ſignifie ſouuerain Monarque, & que tes grandes vertus t'en rendent digne. Voila les vœux que ces nouueaux Sujets firent tous enſemble pour la proſperité de leur Roy Ynca Roca, qu'ils adorerent comme Dieu. Leur ayant donné des gens pour les inſtruire, il paſſa outre, afin de reduire les Prouinces voiſines, à ſçauoir *Miſqui, Cacaca, Macaca, Caracara*, & ainſi des autres, iuſques à *Chuquiſaca*, qui eſt la meſme qu'on appelle maintenant *Ciudad de la plata*, ou *ville d'argent*. Bien que ces Prouinces ſoient differentes de langue & de Nation, ſi ne laiſſent-elles pas de porter vn meſme nom, qui eſt celuy de *Charca*. Le Roy Ynca Roca les ſoubmit à ſon obeïſſance auec la meſme facilité que les autres, tellement

tellement qu'en ce voyage il estendit les bornes de ses Estats à plus de cinquante lieuës de long, Nord-Sud, & autant de large Lest-ouest. Ce qu'il n'eust pas plustost acheué, & laissé, comme c'estoit l'ancienne coustume, en tous ces pays les Ministres necessaires pour instruire ses Sujets en leur Idolatrie, & au fait du mesnage, qu'il s'en retourna droit à Cozco, apres auoir renuoyé les Soldats aux Prouinces où il les auoit pris, & recompensé les Capitaines.

Toutes ces choses estant par luy mises à fin, il trouua bon de se reposer, & de donner du relasche à ses cõquestes, pour ne tourner ses pẽsées qu'au gouuernement de son Royaume. A quoy il employa tout le temps qui luy resta de vie, sans qu'on puisse dire au vray combien d'années il vescut depuis. A la fin comme il eut rendu l'esprit, tous ses suiets sceurent par espreuue, qu'il n'auoit en rien degeneré de la vertu de ses Ancestres, mais plustost imité en tout leurs faits glorieux, soit qu'il fust question d'accroistre les bornes de son Empire, ou de faire du bien à ses Sujets. Il fonda des Escholes publiques, où il voulut que les Amautas enseignassent les sciences dont ils auoient cognoissance. Auecque cela il fit bastir auprés d'elles son Palais Royal, comme il sera dit en son lieu, establit des Loix, & dit plusieurs sentences notables, que ie rapporteray en suitte de ce Chapitre, les tirant mot à mot de ce qu'en a escrit en particulier le R. P. Blas Valera. Il fut pleuré generalement de tous ses Sujets, & embaumé selon la coustume de ces Roys. Son heritier fut Y*ahuarhuacac*, qu'il eut

de *Mama Micay* sa sœur & sa femme, outre qu'il laissa plusieurs autres enfans, tant bastards que legitimes.

De quelques Loix qu'establit le Roy Ynca Roca: Des Escholes par luy fondées dans Cozco, & de ses dicts memorables.

CHAP. XIX.

CE que le R. P. Blas Valera, qui s'est monstré fort exact, en la recherche des choses des YNCAS, nous a laissé par escrit de la vie de celuy-cy, est, qu'il regna presque cinquante ans, durant lesquels il fit plusieurs Loix, dont les principales furent les suiuantes. *Qu'il ne falloit esleuer aux sciences que les Gentilshommes, & non pas les fils des petites gẽs, de peur qu'vne si haute cognoissance ne les rendit orgueilleux, & que l'Estat n'en receust quelque dommage; Que pour leur donner dequoy s'exercer, il suffisoit que chacun d'eux apprit le mestier de son pere; Qu'on ne deuoit auoir aucune pitié du meurtrier, du boute-feu, du voleur, ny de l'adultere, mais qu'il les falloit tous pendre sans remißion; Et que les enfans seroient obligez de seruir leurs pere & mere iusques à l'âge de vingt-cinq ans, auquel temps, ils trauailleroient pour le seruice du public. L'on tient qu'il fut le premier qui fonda des Escholes dans la ville de Cozco, afin que les Amautas y peussent enseigner les sciences aux Princes Yncas, à ceux de sang royal, & aux Gentilshommes de son Empire, non par le moyen*

des lettres, car ils n'en auoient aucunes, mais bien par l'vſage & la pratique qu'ils en pourroient auoir tous les iours. Le deuoir de ces Amautas eſtoit de leur apprendre les ceremonies, & les preceptes de leur fauſſe Religion, de leur donner à entendre la raiſon & le fondement de leurs Loix, leur en monſtrant la veritable explication; de les inſtruire en la Polytique, & en la Milice; de les ciuiliſer en leurs mœurs; de leur apprendre l'Hiſtoire & la Chronologie par le moyen des neuds dont ils auoient accouſtumé d'vſer pour tenir compte des années; de les faire parler elegamment, & de ne rien obmettre de ce qui eſtoit neceſſaire pour eſleuer leur enfans, & gouuerner leurs maiſons. Ces meſmes Amautas, qui leur eſtoient en grande veneration, comme Philoſophes & gens de ſçauoir, s'eſtudioient de plus à monſtrer aux ieunes Indiens ce peu qu'ils ſçauoient de Poëſie, de Philoſophie, de Muſique, & d'Aſtrologie. Toutes leſquelles choſes furent de l'inſtitution du Prince Ynca Roca, qui maintint touſiours depuis ces Loix, & les amplifia de beaucoup; Ioint que l'Ynca Pachacutec, qui eſtoit ſon arriere-nepueu, y en adiouſta pluſieurs autres. Le meſme Roy Ynca Roca auoit ordinairement ces paroles à la bouche; Que toutes les fois qu'il conſideroit la grandeur, la lumiere, & la beauté du Ciel, il en tiroit cette conſequence, qu'aſſeurement il falloit bien que le Pachacamac (c'eſt ainſi qu'ils appellent Dieu) fuſt vn Roy grandement puiſſant, puis qu'il auoit vne ſi belle demeure. Quelquesfois auſſi pour monſtrer combien il eſtimoit les vertueux; S'il falloit, diſoit il, que i'adoraſſe quelqu'vne des choſes d'icy bas, il n'y a point de doute que i'adorerois vn hõme ſage & diſcret, pource qu'il ſurpaſſe en dignité toutes les choſes du monde. Auſſi eſt-il vray qu'on ne doit point adorer, celuy qui naiſt au monde parmy les pleurs, qui d'enfant qu'il eſtoit deuient homme, qui ne ſubſiſte iamais en vn meſme eſtat, qui vint hier

au monde, & qui en ſort auiourd'huy, & qui ne peut ny s'exempter de la mort, ny renaiſtre apres cette derniere fin. Tout ce que deſſus eſt tiré du R.P. Blas Valera.

De l'Ynca, ſurnommé Pleure-ſang, *ſeptieſme Roy du Peru. Auec vn recit de ſes deffiances, de ſes conqueſtes, & de la diſgrace du Prince.*

Chap. XX.

APres la mort du Roy Ynca Roca, ſon fils *Yahuarhuacac* prit poſſeſſion du Royaume, qu'il gouuerna auec beaucoup de Iuſtice, de clemence, & de pieté, ne ceſſant de faire à ſes Suiets toute ſorte de biens, & de careſſes imaginables. Son principal deſſein fût de ſe maintenir dans la proſperité où ſes Predeceſſeurs l'auoient mis, ſans vouloir faire la guerre à perſonne, ny sás pretendre à de plus hautes cóqueſtes que celles de ſes Anceſtres. Il ſe tenoit ainſi dans ſa condition, & ne faiſoit aucune entrepriſe, à cauſe que ſon nom eſtoit ſi malencontreux, & qu'on luy en prediſoit de ſi mauuaiſes choſes, qu'il n'oſoit point tenter la fortune, de peur qu'il auoit qu'irritant ſon Pere le Soleil, il ne luy enuoyaſt, comme ils ſouloient dire, quelque chaſtiment qui fuſt cauſe de ſa perte. Il paſſa quelques années en cette apprehenſion, durant leſquelles il

maintint la paix le mieux qu'il luy fut possible, & dás son pays, & dans les terres de ses voisins. Cependant, pour ne demeurer oysif, il visita deux ou trois fois ses Royaumes, où il fit faire des bastimens magnifiques. Sa coustume estoit de bien traiter ses Sujets, tant en general qu'en particulier, & d'auoir plus d'affection & de tendresse pour eux, que tous ses Predecesseurs ne leur en auoient iamais tesmoigné; Ce qu'il falloit proprement nommer des effets de deffiance & de crainte, qui le tindrent en allarme neuf ans durant. Mais enfin pour s'exempter du tiltre de lasche, & empescher qu'on ne luy reprochast d'estre le seul Ynca, qui n'auoit daigné accroistre les bornes de son Empire, il s'aduisa d'enuoyer vne armée de vingt mille hommes au Sud ouest de Cozco, par de là la coste d'Arequepa, où ses Ancestres auoient borné leurs victoires; Ce qu'il fit en intention de gaigner vne pointe de terre extrememét lógue, & qui toutes-fois n'estoit pas beaucoup peuplée. Il choisit pour General de son armée son frere *Ynca Mayta*, qui depuis ce voyage se fit tousiours appeller *Aupu Mayta*, c'est à dire, le *General Mayta*. Il luy donna pour Maistre de Camp, quatre Yncas, fort experimentez au fait de la guerre, où il ne voulut point aller en personne, combien qu'il desirast fort de se trouuer à cette conqueste; Mais il ne pût s'y resoudre, pource qu'en matiere de guerre son destin luy sembloit si mal-heureux, & dans les apprehensions & les doutes, l'exposoit à de si estranges tempestes, qu'à mesure que le desir de cette entreprise naissoit en luy;

la deffiance l'en retiroit. Aussi fut ce pour cela qu'il enuoya son frere pour Lieutenant à cette conqueste, auec d'autres Chefs qui la firent reüssir en fort peu de temps, & adiousterent à l'Empire des Yncas tout ce qu'il y a de pays depuis *Arequepa*, iusques à *Tacama*, autrement *Collasuyu*, qui deuers la coste sert de frontiere à toute ceste estenduë que l'on appelle auiourd'huy le Peru. Ce pays est assez long, mais fort estroit, & mal peuplé ; tellement que les Yncas ne furent pas si long-temps à s'en faire Maistres, qu'à le visiter en tous ses endroits.

Comme ils eurent acheué cette conqueste, où ils rendirent compte à l'Ynca *Yahuarhuacac*, de tout ce qu'ils auoiet fait ; Les nouuelles de cette victoire luy plûrent extremement, & luy firent tourner ses pensées à autre vne entreprise pl⁹ honorable & plus gloreiuse, qui fut de s'assuiettir certaines Prouinces du destroit de Collasuyu, qu'on appelloit *Caranca*, *Vllaca*, *Llipi*, *Chicha*, & *Ampara*. Outre qu'elles estoient grandes, & bien peuplées, les habitans se pouuoient vanter d'estre vaillants, & fort aguerris, à cause dequoy les autres Yncas ne les auoient point voulu attaquer, ny faire cette conqueste à force d'armes, pour ne ruyner tout à fait ces Nations barbares & indomptables ; De maniere qu'ils attendoient tousiours qu'ils se rangeassent d'eux-mesmes soubs la domination des Yncas, & que l'exemple de leurs voisins, qui en trouuoient le gouuernement si doux & si proffitable, par l'experience qu'ils en faisoient, les y attirast insensiblement.

Cependant l'entreprise que l'Ynca *Yahuarhuacac* auoit faite de conquerir ces Prouinces, ne laissoit pas de luy donner bien de la peine, & de le faire flotter entre l'esperance & la crainte. Car il se promettoit tantost que ce voyage auroit vn aussi bon succez que celuy de son frere *Apu Mayta*, & tantost il s'en deffioit, à cause de son nom mal-encontreux, qui luy abbattoit le courage, & l'empeschoit de faire aucune entreprise, pour les dangers qu'il apprehendoit. A ces inquietudes, qui le trauailloient ainsi, & le tenoient en allarme, estoient ioints d'autres ennuis domestiques, dont les principaux procedoient des mauuais deportements, & du cruel naturel de son fils aisné, qui deuoit heriter de ses Royaumes. Car dés son enfance il auoit commencé à dóner des preuues visibles de ses mauuaises inclinations, en ce qu'il faisoit mestier de tourmenter, & de battre ceux de son âge, & qu'il se mesloit dans ses actions vne certaine malice noire, de qui l'on ne pouuoit esperer qu'vn extreme inhumanité. Or bien que l'Ynca fit tout son possible pour le corriger, sur l'esperance qu'il auoit que le iugement luy croissant auecque l'âge, luy feroit perdre cette premiere fougue de ieunesse, si est-ce que le voyant aller de mal en pis, il desesperoit tout à fait de luy, & le tenoit pour incorrigible. Cependant il n'est pas à croire combien luy estoient sensibles toutes ces choses. Car quand il venoit à considerer auec combien de soing ses Predecesseurs s'estoient addonnez à la douceur & à la clemence, il luy desplaisoit extrememét de voir que son

fils pratiquoit tout le contraire. Pour essayer donc d'y mettre remede, il eut recours aux remonstrances & aux exemples des ses Ancestres, qu'il luy remit en memoire, pour l'animer à bien faire, y adioustant les paroles aigres, & mesme les effets particuliers de son mescontentement. Mais quelque peine qu'il prist, elle ne luy seruoit de rien, & il sembloit que le ieune Prince s'estudiast par ses actions, à ne point faire mentir le prouerbe, qui dit, qu'il arriue rarement que ceux qui sont grands de naissance quittent les vices où ils sont enclins, & se rendent susceptibles de correction. Il en donnoit vne preuue bien euidente, en ce qu'il conuertissoit en poison tous les remedes qu'on employoit pour guerir son mal, & desraciner son inclination au vice, qui s'estoit desia tournée en habitude. A quoy l'Ynca son Pere ne sçachant plus quel ordre apporter, il se resolut enfin de le disgracier tout à fait, & de le chasser; iusques-là mesme, qu'en cas que cét exil ne le fit point sage, pour luy apprendre à le deuenir, il luy prit enuie de le desheriter, & de mettre à sa place vn de ses autres enfans, qui ne degenerast point des vertus de ses Ancestres. Il fut induit à cela par l'exemple de quelques Prouinces de son Empire, où le fils qu'on aymoit le plus souloit auoir l'heritage, tellement que le Roy s'aduisa de pratiquer le mesme, combien que par le passé, l'on n'eust iamais vsé de cette rigueur à l'endroit des autres Yncas. Auec ce dessein il fit mettre hors de sa Cour & de sa maison ce malheureux Prince, qui n'auoit alors que dix-neuf ans,

& voulut

&voulut qu'il fuſt confiné dans vn grand parc, appellé *Chita*, qui conſiſtoit en pluſieurs beaux paſturages, où ie me ſouuiens d'auoir eſté pluſieurs fois; Or d'autant qu'il y auoit là quantité de beſtail conſacré au Soleil, il luy ordonna pour punition de le mener paiſtre auec les autres Bergers. Le Prince ne pouuant s'oppoſer à cét exil, fut contraint de s'y reſoudre, & de ſouffrir cette diſgrace, qui eſtoit vn effet de ſon courage altier & mutin. Il ſe mit donc en la compagnie des autres Bergers, auec leſquels il garda les troupeaux du Soleil, & mena trois ans durant cette maniere de vie champeſtre, où ie ſuis d'auis de le laiſſer, iuſques à ce qu'il ſoit temps de parler plus amplement de luy, & que les grandes choſes qu'il fiſt depuis, nous donnent ſuiet de les eſcrire.

De l'apparition d'vn Fantoſme au ieune Prince, & d'vn aduis qu'il luy donna pour en aduertir ſon Pere.

CHAP. XXI.

APres que l'Ynca *Yahuarhuacac* euſt banny de ſa preſence ſon fils aiſné, de qui l'on ne ſceut pas le nom tant qu'il fut Prince, pource que celuy qu'auparauant on luy donna s'abolit auec le temps; ce qui aduint ſans doute, pource que ces peuples n'ayans aucun vſage des lettres, oublioient

facilement la plus-part des choses, qu'ils ne pouuoient se remettre en memoire que par la tradition qu'ils en auoient, il se resolut de ne faire plus la guerre. Quittant donc le soing de conquerir de nouuelles Prouinces, il tourna toutes ses pensées à gouuerner paisiblement son Royaume. Cependant, il empeschoit tousiours le mieux qu'il pouuoit, que son fils ne s'eschapast, son dessein n'estant que de luy faire changer de vie. Car de conclure à le confiner dans vne prison perpetuelle, ou à le desheriter tout de bon, & mettre à sa place vn autre sien fils, toutes ces choses, à les bien considerer, luy sembloient violentes, & mal-asseurées. Il les apprehendoit donc, tant pour l'importance, & la nouueauté du fait, qui estoit proprement profaner, & mesme deshonorer la diuinité des Yncas, qu'on tenoit pour Dieux, & pour enfans du Soleil, qu'à cause du peu d'apparence qu'il y auoit que ses Sujets endurassent qu'il traitast auec cette rigueur le Prince son fils.

En cette apprehension qui luy donnoit sans cesse l'alarme, il passa trois ans entiers, durant lesquels tout ce qu'il y eut de memorable, fut qu'il enuoya par deux fois faire la visite de son Royaume, à quatre de ses parens, entre lesquels il partagea les Prouinces où châcun deux deuoit aller. En ce voyage ils eurent commission expresse de faire les reparations & les bastimens qu'ils iugeroient necessaires à la dignité de l'Ynca, & au commun bien de ses Sujets, tels qu'estoient les Canaux, ou les Aqueducs, les maisons Royales, les Magazins publics, les Fontai-

nes, les Ponts, les Chaussées, & ainsi des autres choses. Luy cependant n'osa point sortir de Cozco, où il employa le temps à solemniser les festes de l'année, principalement celles du Soleil, & à rendre la Iustice à ses Sujets. Mais enfin comme il ne pensoit à rien moins, il arriua qu'vn iour enuiron midy, le Prince disgracié entra tout seul dans la maison de son Pere, auquel il fist sçauoir qu'il estoit là, & qu'il auoit vne expressé Ambassade à luy faire. L'Ynca bien fasché, luy enuoya dire qu'il eust à s'en retourner au lieu où il l'auoit confiné; sinon, qu'il le feroit executer à mort, pour auoir esté rebelle au commandement du Roy, sçachant bien qu'il n'estoit permis à personne de le violer, non pas mesme pour la moindre chose. La response que le Prince fit à ces paroles, fut qu'il n'estoit point venu là pour enfraindre son commandement, mais pour obeyr à vn autre Ynca, qui estoit aussi grand Seigneur que luy, & qui l'enuoyoit pour luy dire certaines choses qui luy estoient grandement importantes; & partant que s'il desiroit de les apprendre, il luy donnât permission d'entrer, sinon, que pour s'acquitter de sa commission, il s'en retourneroit vers celuy qui l'enuoyoit, auquel il rendroit compte de sa response.

L'Ynca fut bien estonné d'ouyr que le Prince se disoit enuoyé par vn aussi grand Seigneur que luy, & le fit entrer en mesme temps, pour apprendre que vouloient dire ces extrauagances, & qui estoit si hardy que de se seruir de son fils à faire de tels messages, sans considerer que ces nouueautez ne seroient pas

pluſtoſt deſcouuertes, qu'il les feroit chaſtier. Le Prince ſe voyant deuant ſon pere; Seigneur, luy dit-il, ſcache qu'auiourd'huy enuiron midy, comme ie me repoſois ſoubs vn des rochers qui ſont aux paſturages de *Chita*, ſans ſçauoir ſi ie dormois ou non, tandis que pour t'obeyr i'y faiſois paiſtre les troupeaux de noſtre Pere le Soleil; voila qu'il s'eſt apparu à moy vn certain homme habillé d'vne eſtrange ſorte, & d'vne mine bien differente de la noſtre. Car il auoit la barbe fort longue, & vne robbe qui le couuroit iuſques aux pieds, outre qu'il menoit en leſſe vn animal qui m'eſt incognu. S'eſtant mis d'abbord à parler à moy; Mon nepueu, m'a t'il dit, ie ſuis fils du Soleil, & frere de l'Ynca Manco Capac, & de Coya Mama Oello Huaco ſa femme & ſa ſœur, les premiers de tes Anceſtres; à cauſe dequoy ie ſuis frere de ton pere, comme auſſi de tous vous autres; & me nomme *Viracocha Ynca*. Or ce que ie viens icy de la part du Soleil noſtre Pere, eſt pour te donner vn aduis de grande importance, afin que tu en aduertiſſes l'Ynca mon frere. C'eſt que la plus-part des Prouinces de *Chinchaſuyu*, ſuiettes à ſon Empire, & les autres qui n'en releuent point, ſe ſont mutinées, & ont pris les armes, auecque deſſein de le precipiter de ſon Throſne, & de ruyner de fonds en comble la ville de Cozco Capitale de noſtre Empire. Va t'en donc trouuer l'Ynca mon frere, & dy luy de ma part, qu'il ſe tienne preſt pour preuenir vn ſi grand mal, & y mettre le remede qu'il iugera neceſſaire. Pour ton particulier, ſçache qu'en quelque peine que tu ſois

à l'aduenir, ie ne te manqueray iamais, & qu'en tes aduersitez ie t'assisteray comme vne personne qui est ma propre chair & mon sang; Et partant quelque grande affaire qui se presente, entreprends la courageusement, pourueu qu'elle soit digne de la Maiesté de ta race, & de la grandeur de ton Empire; Car pour t'en faire venir à bout, ie te seray fauorable, & te deffendray sans cesse, te donnant pour cét effet toute l'assistance qui te sera necessaire. Ayant proferé ces mots, conclud le Prince, l'Ynca Viracocha est disparu sans que ie l'aye veu depuis, & en mesme temps ie me suis mis en chemin, pour t'aduertir de ce qu'il a voulu que ie te disse.

Conseil des Yncas touchant l'apparition & l'aduis donné de la part de ce Fantosme.

CHAP. XXII.



L'Ynca *Yahuarhuacac* fût irrité si fort contre son fils, qu'au lieu d'adiouster foy à ses paroles, il luy respondit, qu'il estoit vn extrauagant, & que son humeur altiere l'auoit porté à dire effrontément les fables qu'il s'estoit imaginées, afin de les faire passer pour des reuelations de son pere le Soleil; Qu'au surplus il eust à s'en retourner bien viste à *Chita*, & à n'en sortir iamais, s'il ne vou-

loit eſprouuer à ſon dommage les effets de ſa colere. Le Prince s'en retourna là deſſus, faire l'office de Berger, plus diſgracié de ſon pere qu'il n'eſtoit auparauant. Cependant les plus proches parents de l'Ynca, tels qu'eſtoient ſes freres, & ſes oncles, qui ſe tenoient prés de ſa perſonne, ſe figurerent diuerſes choſes touchant l'aduis que le Prince luy auoit donné; Car leur ſuperſtition ordinaire, principalement en matiere de ſonges, fit qu'ils ſe donnerent l'allarme, & que pour ne le flâter, ils luy dirent; Qu'il ne deuoit point meſpriſer l'aduis de l'Ynca Viracocha ſon frere, Qu'il n'y auoit pas d'apparence que le Prince euſt inuenté ces raiſons au meſpris du Soleil; Que c'euſt eſté vn ſacrilege de les imaginer ſeulement, & à plus forte raiſon de les dire au Roy. Et partant qu'il ſeroit bon d'examiner les paroles du Prince l'vne apres l'autre, de faire des ſacrifices au Soleil; de conſulter les deuins, & de voir ſi les augures ſeroient ou bons ou mauuais, pour faire les diligences requiſes, & donner ordre à vne choſe de telle importance. Surquoy ils conclurent, que faire autremẽt ſeroit attirer leur cómune ruyne au grand meſpris du Soleil leur Pere, qui leur enuoyoit ces aduis; Ioint que ſon fils Viracocha s'en pourroit bien offenſer, & qu'ainſi il ſe trouueroit qu'ils adiouſteroient faute ſur faute.

Voila le conſeil que donnerent à l'Ynca tous ſes plus proches parents; Auſquels tant s'en faut qu'il vouluſt adiouſter foy, qu'au contraire pour la grande haine qu'il portoit à ſon fils, il leur dit pour toute reſponſe; Qu'il ne falloit point s'arreſter au

dire d'vn forcené, qui au lieu de corriger ses deffauts & son mauuais naturel, pour se rendre digne de l'amitié de son Pere, luy venoit compter de nouuelles extrauagances, pour lesquelles il meritoit d'estre desherité, comme il espéroit de le faire en peu de temps, & de mettre à sa place celuy de ses freres qui se rendoit digne imitateur de ses Ancestres, & du haut tiltre de fils du Soleil, pour sa clemence & sa probité. Il adiousta en suitte, qu'il n'estoit pas raisonnable qu'vn Insensé, qui par vn ardent desir de vengeance ne suiuoit que les mouuemens de sa colere, entreprist luy seul de ruyner par vn effet d'inhumanité tout ce que les autres Yncas auoient reduit à leur Empire par leurs biens-faits, & par leur doux traitement; Qu'il importoit plus de prẽdre garde à cela, pour preuenir les mal-heurs qui en pourroient arriuer, que de s'arrester aux impertinances d'vn enragé; Que ses propres discours authorisoient son effronterie, pour auoir osé dire que le message qu'il faisoit estoit de la part d'vn fils du Soleil, & que pour estre sorty du lieu où il l'auoit exilé, il meritoit d'auoir la testé tranchée. La conclusion de ses paroles fut, de leur commander de ne parler iamais plus de cette affaire, mais de l'enseuelir plustost dans le silence, pource, leur dit-il, qu'on ne luy pouuoit faire vn plus grand desplaisir que de l'entretenir d'vn si mauuais fils, touchant lequel il sçauoit fort bien ce qu'il deuoit faire.

En effet les Yncas voyant que leurs aduis deplaisoient au Roy, firent son commandement, & ne luy

parlerent plus de cela, combien qu'en leurs ames, ils ne laissassent pas d'estre tousiours en allarme, & d'apprehender quelque euenement sinistre. Car la coustume de ces Indiens, & de tous les autres Gentils estoit d'estre fort superstitieux, sur tout en matiere de songes, principalement si le Roy s'y trouuoit meslé, ou le Prince son heritier, ou bien leur souuerain Prestre. Aussi tenoient-ils tous ceux-cy pour Dieux, & pour leurs plus grands oracles, ausquels les Deuins & les Sorciers souloient demander raison de leurs songes; afin de les expliquer, iusques-là mesme que si les Yncas ne vouloiēt dire ce qu'ils auoient songé, ils en faisoient vne declaration publique.

De la rebellion des Chancas, & de leurs anciennes promesses.

CHAP. XXIII.

TRois mois apres le songe du Prince *Viracocha Ynca* (car on l'appella tousiours ainsi, depuis qu'il eut veu ce fantosme) des nouuelles vindrent, bien qu'incertaines, que les Prouinces de *Chincasuyu* s'estoient sousleuées au de là *d'Atahualla*, qui est à quarāte lieuës de Cozco tirant vers le Nord. La renommée en sema le bruit confusement, & en cachette, comme c'est sa coustume en choses semblables, sans qu'il fust possible d'en sçauoir l'Autheur; Et bien qu'elle fust

confirmée

confirmée par le ſonge qu'en auoit fait auparauant le Prince *Viracocha*, le Roy n'en fit point d'eſtat neantmoins, & prit cela pour vn compte fait à plaiſir, pour renouueller l'apparition du Fantoſme de qui l'on ne parloit plus. Voila cependant que peu de iours apres l'on ouyt dire la meſme nouuelle; Et toutesfois l'on ne laiſſoit pas de la mettre en doute comme auparauant, pource que les ennemis auoient fermé les paſſages en diligence, pour empeſcher qu'on ne ſceuſt rien de leur entrepriſe pour le deſir qu'ils auoient d'eſtre dans Cozco premier que les habitans fuſſent aduertis qu'ils s'y en alloient. Mais enfin l'on s'eſclaircit de l'affaire au vray par les nouuelles qui vindrent pour la troiſieſme fois qui portoient, que les Nations appellées *Chanca, Vramarca, Villca, Vltuſulla, Hanco, Huallu,* & les autres Prouinces d'allẽtour s'eſtoient reuoltées, apres auoir mis à mort les Gouuerneurs, & les Miniſtres que le Roy y auoit laiſſez, & qu'elle s'en venoient aſſieger la ville auec vne armée de plus de quarante mille hommes. Ces peuples eſtoient ceux-là meſme que nous auons dit s'eſtre reduits ſoubs l'Empire du Roy Ynca, plus par l'apprehenſion de ſes armes, que pour aucune enuie qu'ils euſſent de l'auoir pour Roy, tellemẽt que cela fut cauſe, comme il a eſté remarqué en ce meſme endroit, qu'ils couuerẽt touſiours depuis en leurs ames vne ſecrete animoſité contre les Yncas, en attendant l'occaſion de la pouuoir faire eſclorre. Comme ils virent donc que l'Ynca *Yahuarhuacac*, n'eſtoit pas homme d'executiõ, & qu'il auoit peur de ſon propre nom

jointque les mauuais deportemens du Prince *Ynca Viracocha* son fils l'embarassoient grandement, & que depuis peu il couroit vn bruit parmy eux qu'il l'auoit disgracié plus qu'auparauant, sans que personne en sceust le suiet; toutes ces choses ensemble leur firent prendre leur temps, & s'ayder de cette occasion, pour tesmoigner qu'ils ne souffroient qu'à regret d'estre soubs le joug de l'Ynca. Ainsi le plustost & le plus secretement qu'ils peurent, ils s'assemblerent de part & d'autre, & firent en sorte d'attirer à cette guerre tous leurs voisins, auec lesquels ils formerent vn corps d'armée de plus de trente mille hommes, & s'en allerent assieger Cozco. Les Autheurs de cette mutinerie, & ceux qui furent de cette ligue les autres Seigneurs du pays, furent trois Indiens principaux Curacas de trois grandes Prouinces de la Nation appellée *Chanca*, qui est vn nom soubs lequel sont comprises plusieurs autres Nations. Le premier se nommoit *Hanco Huallu*, ieune Gentilhomme âgé d'enuiron vingt-six ans, le second, *Tumay Huaraca*, & le troisiesme *Astu Huaraca*, qui estoient tous deux freres, & de *Hanco Huallu*. Auant le regne de l'Ynca, les Predecesseurs de ces trois Roytelets auoient eu tousiours guerre auec les peuples de leur frontiere, & particulieremẽt auec les *Quechuas*, Soubs lequel nom sont comprises plusieurs Prouinces fort grandes. Et d'autant qu'il les traitoit tyranniquement, les Quechuas & leurs voisins furent bien ayses de se desliurer de l'insolence des *Chancas*, en se mettant soubs la protection des

Yncas. Ce qu'ils firent de leur bon gré,& par amour plustost que par force ; Mais ils se lasserent enfin de cette domination de l'Ynca ; Car il leur despleut de voir qu'il arrestoit leurs heureux succez, & que de Seigneurs qu'ils estoient de plusieurs Vassaux, il les auoit rendus ses tributaires. Se reseruant donc la hayne secrette que leurs deuanciers leurs auoient laissée, ils se resolurent enfin de la mettre en euidence, & de leuer quantité d'hommes de guerre, par le moyen desquels ils se promettoient de venir à bout de l'Ynca, & de le vaincre facilement, pource qu'ils s'imaginoient de le prendre au depourueu, & qu'ainsi par vne seule victoire, ils pourroient se rendre maistres non seulement de leurs anciens ennemis, mais de tout l'Empire des Yncas.

Enflez de cette esperance ils firent leuée de gens, se seruant pour cét effet des suiets de l'Ynca, & de ceux qui ne l'estoient pas. Ce qui fit qu'attirez par les grandes recompenses qu'ils leur promirent,&par l'espoir du butin,ils se laisserent persuader facilemẽt, joint qu'il y auoit fort long-temps qu'ils tenoient les Chancas pour estre vaillants & aguerris. Ils firent General de leur armée vn valeureux Indien appellé *Hanco Huallu*, & prirent pour Maistres de Camp les deux freres dont il a esté parlé cy-deuant, sans y comprẽdre les autres Chefs de leur Nation, auec lesquels ils s'en allerent à grandes iournées assieger Cozco.

L'Ynca ſort de la ville de Cozco, qui eſt ſecouruë par le Prince.

CHAP. XXIV.

L'Ynca *Yahuarhuacac*, ne ſe trouua iamais ſi confus ny ſi eſtonné qu'il le fut tout à la fois, d'eſtre aſſeuré de la venuë des ennemis. Car il n'auoit peu croire que telle choſe deuſt arriuer, veu que l'experience luy apprenoit que de toutes les Prouinces conquiſes par ſes Predeceſſeurs, & ſoubmiſes à leur Empire, pas vne ne s'eſtoit encore reuoltée, depuis le premier Ynca Manco Capac iuſques à luy, qui regnoit alors; tellement que cette aſſeurance iointe à la haine qu'il portoit à ſon fils, qui luy auoit predit cette rebellion, l'empeſchoit d'y adiouſter foy, & de prendre l'aduis de ſes parens, pource que la paſſion l'aueugloit entierement. Comme il ſe vid donc maintenant reduit à ces dernieres extremitez, & qu'il n'auoit pas le temps de leuer des gens, pour s'en ſeruir à reſiſter à ſes ennemis, outre que la ville eſtoit deſpourueuë de garniſons pour ſe deffendre; en attendant du ſecours, il ſe reſolut de ceder à la fureur des Rebelles, & de faire retraite à Collaſuyu, où pour la fidelité des habitans ſes Sujets, il ſe promettoit de mettre à couuert ſa vie. Il s'y en alla donc auec ce deſſein, ſuiuy d'vn bien petit nombre d'Yncas, & fut iuſques au

destroit de *Muyna*, qui du costé du Sud est à cinq lieuës de Cozco. Or pource qu'il estoit en doute de l'intention des ennemis,& de ce qu'ils faisoiẽt,il s'arresta là pour s'en asseurer, & apprendre par mesme moyen quel chemin ils auoient pris, & ce qu'ils pretendoient faire.

Cependant la ville de Cozco se trouua tout à fait abandonnée par l'absence de son Roy, sans qu'il y eust ny Chef, ny Lieutenant, qui osast parler, ny à plus forte raison entreprendre sa deffense ; à cause dequoy pour preuenir le mal-heur qui les menassoit, ils s'en fuirent qui çà qui là en diuers endroits, selon qu'ils croyoient y pouuoir estre plus asseurez de leur vie. Comme ils s'abandonnoient ainsi à la fuitte, il y en eust quelques-vns qui rencontrerent le Prince *Viracocha*, qu'ils aduertirent de la rebellion de *Chinchasuyu*, & de la retraite de l'Ynca son Pere, qu'ils luy dirent s'estre refugié à *Collasuyu*, pour auoir creu qu'il ne pouuoit apparemment resister aux ennemis, pource qu'ils le venoient prendre au despourueu.

Il fut grandement sensible au Prince d'ouyr dire que par la retraite de son Pere, la ville de Cozco estoit miserablemẽt exposée à la mercy de ses ennemis. Ce qui fut cause qu'en mesme temps il y enuoya ceux là mesme qui luy auoient apporté cette nouuelle, & quelques-vns des Bergers qui luy tenoient compagnie. Par leur entremise il fit dire aux habitans, & à tous les Indiens qu'on trouuoit par les chemins, qu'ils eussent à tenir bon, & à suiure l'Ynca leur souuerain Seigneur, auec toutes les armes dont

ils se pourroient fournir ; adioustant qu'il esperoit de faire le mesme, & qu'à cette fin ils eussent à faire passer ce commandement des vns aux autres. Ayant donné cét ordre ; il courut apres son pere par des sentiers obliques, sans vouloir entrer dans la ville, & fit vne telle diligēce, qu'en fort peu de temps, il l'alla ioindre au destroit de *Muyna*, d'où il n'estoit point encore sorty. Là plein de sueur & de poudre, il se presenta deuant le Roy, auec vne lance en main, qu'il auoit prise par le chemin, & luy dit les paroles suiuantes auec vne mine triste & serieuse.

Est-il bien possible, Seigneur YNCA, Souuerain de cét Empire, que pour vne simple nouuelle, ou fausse, ou veritable qui t'est n'aguere venuë touchant la rebellion de quelques Vassaux, tu sois si mal conseillé que d'abandonner ta ville & ta maison, pour tourner le dos à des gens que tu n'as pas encore veus. Comment souffres-tu que la maison du Soleil ton Pere soit despourueuë de secours, & en danger d'estre foulée des ennemis? Pourras-tu bien te resoudre à permettre qu'ils y mettent le pied, & que renouuellant les abominations que tes glorieux Predecesseurs ont abolies, ils y sacrifient mal heureusement les hommes, les femmes, & les enfans, commettant dans ce lieu sainct & sacré des sacrileges enormes, & des barbaries plus que brutales? Si cela est, quel compte pourrons nous rendre des Vierges qui sont dediées au Soleil, pour le seruir dans son Temple? Comment garderont elles inuiolable la virginité qu'elles luy ont voüée; si nous les laissons indignement à la brutalité de nos ennemis, qui en fe-

ront tout ce qu'ils voudront? Quel honneur nous reuindra-t'il d'auoir ſouffert laſchement tous ces deſordres & ces mal-heurs, pour vn ſimple deſir de prolonger noſtre vie? Le permettre qui voudra, de moy tant s'en faut que i'y veuille conſentir, qu'au contraire ie m'en vay de ce pas au deuant des ennemis, afin de me faire tailler en pieces auant que ſouffrir qu'ils entrent dans Cozco. Car ie ne ſuis pas d'aduis de voir les indignitez, ny les abominations que ces Barbares feront dans la ville Capitale de cét Empire, que le Soleil & ſes enfans ont fondée. Me ſuiue donc qui voudra, puis que ie m'aſſeure qu'il ne viendra perſonne apres moy à qui ie n'apprenne à changer vne vie honteuſe auec vne mort honorable.

Ayant acheué de parler ainſi, auec de grandes demonſtrations de douleur & de triſteſſe, il prit le chemin de Cozco, ſans vouloir ny boire ny manger, ce qui luy reüſſit ſi à poinct, que les Yncas du ſang Royal, qui eſtoient ſortis auecque le Roy en la compagnie de leurs freres, de leurs nepueux, de leurs couſins, & de leurs autres parens, le ſuiuirent tous en meſme temps, iuſques au nombre de plus de quatre mille hommes, ſi bien qu'il n'y eut que les vieillards inutiles à la guerre qui demeurerent auec le Roy, pour luy tenir compagnie. Ayant rencontré le long du chemin quantité de gens, qui fuyoient hors de la ville, ils les firent rebrouſſer, par l'aduis qu'ils leur donnerent que le Prince *Ynca Viracocha*, s'en alloit deffendre la ville & la maiſon de ſon Pere le Soleil. Dequoy les Indiens furent ſi contents, que tous les fugitifs y retournerent, principalement ceux qui

pouuoient estre vtiles. Ainsi la parolle passant des vns aux autres parmy ceux qui estoient à la compagnie, ils se resiouirent tous extremement de sçauoir que le Prince s'en alloit deffendre la ville, & cette nouuelle leur fut si agreable, que leur plus grande consolation fut de se resoudre de mourir auecque luy. Aussi meritoit il bien qu'ils le suiuissent, puisque son exéple estoit capable d'encourager tous les siens.

Auec cette resolution d'entrer dans Cozco, il cómanda que les gens qu'il s'en alloit ramassant de toutes parts le suiuissent en diligence. Luy cependant passa outre, & prit le chemin de *Chinchasuyu*, par où il sçauoit que les ennemis venoient : ce qu'il fit expres, afin de se mettre entre eux & la ville. Car son intention n'estoit point de leur resister, sçachant bien qu'il n'estoit pas assez fort pour eux, mais bien de mourir en combattant vaillamment, auant que les ennemis eussent moyen d'entrer dans la ville, & de la profaner en hómes victorieux & barbares, sans porter aucun respect à la maison du Soleil; ce qui luy desplaisoit plus que toutes les choses du monde. Or pource que l'Ynca *Yahuarhuacac*, de qui nous auons escrit la vie, ne regna que iusques icy, comme nous verrons plus amplement, il me semble à propos de coupper le fil de cette Histoire, pour diuiser ses actiós d'auec celles de son fils Ynca Viracocha, & y entremesler d'autres choses touchant le gouuernemét de cet Empire, diuersifiant l'vn & l'autre, pour en faire voir la differéce. En suitte de quoy ie reuiendray aux faits memorables du Prince Viracocha.

Fin du quatriesme Liure.



LE COMMENTAIRE ROYAL DES YNCAS.

LIVRE V.

Où il est parlé du partage que les Indiens faisoient de leurs terres, & de la maniere de les cultiuer: Du tribut qu'ils payoient à l'Ynca. De leurs armes, & de leurs munitions de guerre: Du soing qu'ils prenoient de reuestir leurs sujets, & de ne souffrir aucuns mendiens: Des Loix, & des Ordonnances par eux faites en faueur de leurs Vassaux, & de plusieurs autres choses remarquables. Auec vn recit des grandes victoires, & des actions genereuses du Prince Ynca Viracocha, huictiesme Roy du Peru: De l'infortune de son Pere, que l'on priua de l'Empire: De la fuitte d'vn grand Seigneur, & d'vn presage de la venuë des Espagnols en ces contrées.

De l'accroissement que les Yncas faisoient des terres; Et de quelle façon ils les souloient partager à leurs Suiects.

CHAPITRE. I.

AVssi tost qu'vn Ynca victorieux auoit conquis quelque Royaume ou quelque Prouince, & pourueu tant au gouuernement des villes, qu'à la nourriture des habitans, conformement à leurs Loix, & à leur Idolatrie, il donnoit ordre que les terres labourables, c'est à dire, celles qui portoient du Mayz, fussent augmentées & renduës fertiles. Il employoit pour cet effet les Ingenieurs, & les maistres des fontaines, dont il y en auoit parmy eux de fort habiles, cóme il se voit encore au iourd'huy par les marques qui en sont restées. Ces Ingenieurs faisoient donc les canaux necessaires, selon le profit que l'on pouuoit retirer des mesmes terres. Car il faut sçauoir que tout ce pays en a fort peu qui portent du bled, à cause de quoy ils s'employoient de tout leur possible à les deffricher & à les accroistre. Et d'autát que pour estre soubs la Zone Torride, elles ont vn extreme besoing d'estre arrosees, ils estoient si curieux de cela, qu'ils ne semoient iamais leur mayz ou leur bled, sans les arroser. Ils obseruoient aussi le mesme en leurs pasturages; & par l'abondance de l'eau qu'ils tiroient de ces canaux en les ouurant, ils suppleoient au def-

faut de celle de l'Automne, n'estant pas moins soigneux de la fertilité de leurs pasturages que de leurs champs, pour le grand nombre de bestail qu'ils auoient. L'on voit encore auiourd'huy les vestiges de ces canaux, faits autresfois pour arroser les prairies, qui se perdirent par l'arriuee des Espagnols en ces pays là.

Apres qu'ils auoient fait les canaux ils applanissoient les champs en forme quarree; afin qu'ils en fussent mieux arrosez. Auecque cela pour applanir plus facilement les tertres, ou les endroits raboteux, dont le terroir estoit bon, ils y faisoient des dehors ou des saillies, comme il se voit encore au iourd'huy à Cozco, & en tout le Peru. Pour venir à bout de cet ouurage, ils esleuoient trois murailles de bonne pierre, l'vne par le deuant, & l'autre par les costez, qu'ils faisoient pancher en dedans, cõme toutes les murailles qu'ils ont accoustumé de bastir, afin de pouuoir plus aysemẽt supporter la pesanteur de la terre, qu'ils rendoiẽt esgale au mur; puis en suitte de la premiere saillie, ils en faisoient vne secõde, qui estoit moindre, & vne troisiesme encore plus petite. De cette façon, ils gaignoient peu à peu tout le tertre, & l'applanissoient par le dehors, en façon d'escallier, iouissans ainsi du fruict de toute la terre, qui estoit bonne à semer, & qui pouuoit estre arrosee. Que si de hazard ils y trouuoient quelques veines de rocher, ils les ostoient incontinent, & les combloient de terre, afin de faire tout profiter. Les premieres saillies ou plateformes, estoient grandes selon la situation du lieu,

comme ayant ou plus ou moins d'estenduë iusques à trois cens pas de longueur & de largeur. Les secondes estoient moindres, & ainsi elles alloiẽt tousiours en diminuant, iusques aux dernieres, qui estoient de deux ou trois arpents à semer du mayz. Car les Yncas se rendoient si curieux de cela, & d'accroistre le nombre des terres labourables, qu'il arriuoit quelquefois qu'en diuers endroits ils faisoient venir vn canal de quinze ou vingt lieuës, pour arroser des champs de fort petite estenduë, de peur que le terroir ne demeurast en friche.

Comme ils auoient augmenté les terres, ils prenoient les dimentions de toutes celles de la Prouince, qu'ils diuisoient en trois parties, dont la premiere estoit pour le Soleil, La seconde pour le Roy, Et la troisiesme pour ceux du pays. En quoy ils prenoient tousiours soigneusement garde, qu'en matiere de semer, ils eussent tousiours du lieu de reste, plustost que d'en auoir faute. Que si le nombre du peuple croissoit insensiblemnt dans quelque Prouince, à force de la peupler, en tel cas ils retranchoient de la part du Soleil ou de l'Ynca, ce qu'ils iugeoient estre necessaire aux Vassaux; D'où il s'ensuiuoit que le Roy ne prenoit pour soy mesme, ny pour le Soleil, que les terres qui auoient à demeurer desertes, sans estre sous la domination d'aucun; Et pour le regard de celles qu'on auoit rendues labourables, elles estoient pour la plus part annexees au domaine du Soleil, & de l'Ynca, pource que le Roy seul y auoit fait trauailler. Outre les champs de mayz, que l'on

ſouloit arroſer, ils en partageoient d'autres qui n'auoient beſoing que de l'eau du Ciel, & y ſemoient des graines & des legumes de grande importance, comme ſont celles qu'ils appellent *Papa*, *Yca*, & *Annius*. De toutes ces terres ils en donnoient le tiers aux Vaſſaux, & le reſte au Soleil, & à l'Ynca. Et d'autant qu'elles eſtoient ſteriles, à faute d'eſtre arroſees, ils ne daignoient y ſemer qu'vne ou deux fois l'annee, & les laiſſoient en friſche à deſſein, pour cultiuer les autres chacun à ſon tour; & ainſi l'abondance des vnes ſuppleoit à la ſterilité des autres. Il ne ſe paſſoit point d'annee en laquelle ils ne ſemaſſent les terres, qu'ils iugeoient propres à porter du mayz, & y mettoient ſi bon ordre, qu'à force de les arroſer, & de les fumer, comme on fait les iardins, elles produiſoient touſiours: A quoy j'adiouſte qu'outre le mayz, ils ſouloient ſemer vne certaine graine appellee *Quinua*, preſque ſemblable au ris qui ſe cultiuoit aux pays froids.

De l'ordre qu'ils obseruoient à cultiuer leurs terres ; Et de leur commune resiouissance, quand ils labouroient celles de l'Ynca, & du Soleil.

CHAP. II.

QVand il estoit question de labourer, & de cultiuer quelques pieces de terre, ils y procedoient, comme en tout le reste, auecque l'ordre requis. Car ils labouroient premierement celles du Soleil, des Orphelins, & des Veufues, comme pareillement des personnes que la vieillesse ou la maladie rendoit inhabiles à la vie actiue. Et d'autant que tous ceux-cy estoient mis au rang des pauures gens, l'Ynca commandoit pour cet effet que l'on eust à labourer leurs terres. Il y auoit en chasque ville, ou en chacun de ses quartiers, si elle estoit grande, des hommes expressement deputez pour faire valoir les terres des pauures. Ces officiers, que l'on nommoit *Lactacamayu*, c'est à dire, les Commissaires de la ville, se donnoient le soing, quand la saison le requeroit, de labourer la terre, de la semer, & de faire la recolte; puis quand il estoit nuict close, ils montoient sur des eschauguettes & sur des tours faites pour cela, où apres auoir sonné la trompette, afin qu'on les escoutast, ils proferoient ces paroles à haute voix. *C'est aujourd'huy que l'on laboure les terres des impotents ; Et voila pour-*

quoy ceux qui pretendent d'y auoir quelque intereſt en ſont aduertis, afin qu'ils ayent à s'y trouuer. Comme en effet ceux de chaſque communauté, qui par le roolle qui en auoit eſté fait ſçauoient en quelles terres de leurs parens, ou de leurs alliez, ils ſe deuoient treuuer, ne manquoient point de s'y rendre. Auecque cela chacun eſtoit obligé de porter ſa prouiſion à ſes propres frais & deſpens, & non pas des pauures à qui les terres appartenoient : Ce qu'ils faiſoient tres-volontiers, alleguant pour raiſon que les Orphelins, les Veufues, les Vieillards, & les malades eſtoient aſſez empeſchez d'eux meſmes, ſans ſe mettre en peine d'autruy. Que ſi les impotens ou les pauures n'auoient ny mayz ny autres graines à ſemer ; en tel cas on leur en ſouloit fournir des magazins publics, dont il ſera parlé cy apres. Les terres des ſoldats qui s'occupoient à faire la guerre, eſtoient pareillement cultiuées, comme celles des Veufues, des Orphelins, & des pauures ; & tandis que les maris ſeruoient dans les armées, à cauſe de leur abſence, leurs femmes eſtoient miſes au roolle des veufues, & on leur faiſoit ce bien, comme à des perſonnes incommodées. Que s'il arriuoit qu'ils mouruſſent à la guerre ; on prenoit alors vn ſoing tres-particulier de leurs enfans, & quand ils eſtoient en aage on les marioit aux deſpens du public.

Apres qu'ils auoient ainſi trauaillé aux terres des pauures, ils labouroient les leurs, châcun à ſon tour, puis celles du Curaca, qui deuoiẽt eſtre les dernieres à

labourer en chaque ville ou Prouince, ie diray à ce propos, qu'au temps de *Huayna Capac*, il arriua en vne ville de *Chachapuya*, qu'vn Gouuerneur Indien, pour auoir proferé les terres d'vn Curaca, ſon parent à celles d'vne pauure veufue, fut pendu & eſtranglé, comme violateur de la Loy que l'Ynca auoit eſtablie touchant le fait du labourage, & la potence dreſſee au champ meſme du Curaca. Par l'ordonnance de l'Ynca, il falloit que les terres de ſes ſuiets fuſſent labourees auant les ſiennes, auſſi n'y manquoient ils pas & en eſtoient fort ſoigneux, pource, diſoient ils, qu'il ne ſe pouuoit faire que le Roy ne fuſt bien ſeruy quand les ſuiets eſtoient à leur ayſe; Comme au contraire s'il y auoit de la pauureté parmy eux, ils eſtoient inutiles en temps de paix & de guerre.

Les terres du Roy, & du domaine du Soleil eſtoiét celles qu'ils labouroient les dernieres. Quand il falloit qu'ils s'occupaſſent à ce trauail, tous les Indiens generalemét s'y en alloiét enſemble auec beaucoup de reſiouiſſance, prenant les plus beaux habits qu'ils euſſent, où eſclatroient des grandes placques d'or & d'argent; & ſur la teſte ils portoiét quantité de belles plumes. Lors qu'ils faiſoient les guerets, ce qui eſtoit le trauail auquel ils ſe reſiouiſſoient le plus, ils diſoiét diuerſes chanſons compoſées à la loüange de leurs Yncas, & tournoient en allegreſſe toute cette fatigue; à cauſe que ce qu'ils en faiſoient ſe rapportoit directement au ſeruice du Soleil & de leur Roy.

Dans l'enclos de la ville de Cozco, en ce meſme endroit du mont où ſe void la Citadelle, il y auoit

vne

vne piece de terre de grand rapport, appellee *Colcampata*, qui se peut bien voir encore si lon n'y a basty depuis. Le quartier où elle est, a pris son nom de la terre mesme qu'ils tenoient pour estre vne des principales richesses du Soleil, pour auoir esté la premiere chose qui luy fut dediée en tout l'Empire des Yncas. Il n'estoit permis qu'à ceux de sang Royal de labourer cette terre; tellement que les seuls Yncas & les Pallas y pouuoient trauailler. A quoy certes ils s'employoient de tout leur possible, & solemnisoient ce iour auec beaucoup de resiouissance, principalement quand ils faisoient les guerets. Car alors les Yncas se paroient de leurs principaux attours, & de leurs plus riches ioyaux. Durant ce trauail, ils laissoient à part tous les soucis, & chantoient à l'enuy, pour tesmoigner combien ils prenoient en gré leur peine. Les chansons qu'ils disoient à la loüange du Soleil & de leurs Roys, estoient toutes composees sur le mot *Haylli*, qui signifie triomphe en la langue generalle du Peru, comme s'ils eussent voulu dire par là, qu'en fendant la terre, & la desfrichant pour luy faire porter du fruict, ils s'en rendoient maistres, & triomphoient d'elle. Parmy ces chants d'allegresse, ils entremesloient les mots les plus agreables, & les plus ordinaires aux gens de guerre, & aux fidelles Amants, le tout sur le suject de la terre qu'ils labouroient. Le mot *Haylli* estoit le refrain de tous leurs coupplets, & ils le repetoient autant de fois, qu'ils le iugeoiét necessaire, pour l'accommoder à la cadence, en vn certain contre-temps qu'ils sou-

loient faire d'vn bout à l'autre, afin de prendre aduantage à mieux trauailler.

Ils ont ordinairement pour ſoc de charrue vn certain pieu de la longueur d'vn bras, plat par deuant, & rond par derriere: il a quatre doigts de large, & vne aſſez bonne pointe, afin d'entrer plus auant dans la terre. Ils l'eſtençonnent par le milieu auec deux pieux attachez au principal, où l'Indien met le pied, & ainſi à force de preſſer le ſoc, & de le fouler, il l'enfonce iuſques à l'eſtençon. De cette façon, comme ils vont par troupes, ſept à ſept, & huict à huict, tant du plus que du moins, ſelon que le nóbre des parens eſt grand ou petit; il iettent à coſté des ſillons de ſi grãdes mottes de terre, que ſi l'on ne les voyoit, il ne ſeroit pas poſſible de croire que de ſi foibles outils peuſſent produire de tels effets. En ce trauail les femmes aydent ordinairement aux hommes à ſouſleuer les mottes, & à deſraciner les mauuaiſes herbes, afin d'auoir moins de peine à l'aduenir. Elles chantent auſſi auec eux, taſchant le mieux qu'elles peuuent de s'accorder enſemble, quand il faut repeter le mot *Haylli.*

L'air de ces chanſons des Indiens ayant ſemblé aſſez agreable au Maiſtre de la Chapelle de l'Egliſe Cathedrale de Cozco, il me ſouuient que l'an mil cinq cens cinquante vn; il s'aduiſa de le mettre ſur l'Orgue, & de compoſer vn motet deſſus, à l'honneur du tres-ſainct Sacrement de l'Autel, s'accommodant le mieux qu'il pût au chant de ce peuple. Huict jeunes garcons Meſtis, & mes compagnons

d'eſchole veſtus à la mode du pays, & chacun d'eux ayant en main vn ſoc de charruë, chanterent à la proceſſion le *Haylli* des Indiens, tout le cœur de muſique leur reſpondant, au grand contentement des Indiens, qui eſtoient rauis d'ayſe & de merueille de voir que les Eſpagnols ſe ſeruoient de ce chant là, pour ſolemniſer la feſte de noſtre Dieu, qu'ils appellent *Pachacamac*, c'eſt à dire, *Celuy qui donne vie à l'Vniuers.*

I'ay bien voulu rapporter les particularités qu'obſeruoient les Yncas, le iour qu'ils defriſchoient cette piece de terre, qui eſtoit dediée au Soleil, pour les auoir deux ou trois fois remarquées en mon bas aage; Ce que i'ay fait encore, afin que cela ſerue à tirer des conſequéces touchát les autres feſtes que les Peruuiens ſouloiét celebrer, quand ils trauailloient aux champs du Soleil & de l'Ynca, bien que ceſte feſte, ou pour mieux dire, cette allegreſſe publique, ne fuſt que l'ombre des autres, qu'ils ſolemniſoient au temps de leurs Yncas, à ce que diſoient les Indiens.

Du partage des terres fait aux Indiens; Et de la methode qu'ils obſeruoient à les engraiſſer.

CHAP. III.

ILs donnoient à châque Indien vn *Tapu*, comme qui diroit vne piece de terre, pour y ſemer du mayz. Il eſt vray que par ce meſme mot ceux de pays denottent encore vne lieuë de che-

min, ioint qu'ils le font verbe, & alors il ſignifie *meſurer*, appellant *Tupu*, quelque meſure que ce ſoit, ou d'eau, ou de vin, ou d'autre liqueur, comme pareillement les grandes eſpingles dont les femmes ont accouſtumé d'attacher leurs robbes. Aquoy i'adiouſte que la meſure de leurs grains a vn autre nom que celuy de *Tupu*, à ſçauoir *Poccha*, contenant enuiron ſix boiſſeaux.

Vn *Tupu* de terre ſuffiſoit pour la nourriture d'vn homme marié, pourueu qu'il n'euſt aucuns enfans: auſſi toſt qu'il en auoit, l'on donnoit à châque maſle vn *Tupu*, & à châque fille la moitié de cette meſure tant ſeulement. Que ſi le fils de la maiſon ſe marioit, ſon pere luy donnoit alors la piece de terre qu'il auoit receuë pour ſon entretenement: Car la Loy du pays vouloit qu'il le fiſt ainſi, quand il le mettoit hors de la maiſon.

Les filles n'eſtoient point receuës à ce partage, pour leur tenir lieu de domaine, quand elles ſe marioient, mais de nourriture tant ſeulement; Car il ſuffiſoit qu'on euſt dóné ces terres à leurs maris, ſans qu'elles les poſſedaſſent; Auſſi ne ſe mettoient ils point en peine des femmes, depuis qu'elles eſtoient mariées, mais bien durant qu'elles eſtoient filles, ou veufues, ou qu'elles n'auoient perſonne qui ſe donnaſt vn ſoing particulier de leur entretenement. Que ſi les peres n'auoient dequoy ſe paſſer de ces terres, ils les reſeruoient en tel cas: ſinon, ils les rendoient à la communauté, pource qu'on ne pouuoit ny les achepter, ny les vendre. Touchant les terres qu'ils donnoient pour y ſemer les legumes, qu'il

n'estoit pas besoing d'arroser, ils les partageoient de mesme façó que les autres, où l'ó semoit du mayz.

Quant au partage des terres de la Noblesse, l'ordre en estoit tel, qu'aux Curacas, qui estoient Seigneurs de plusieurs Vassaux, ils en donnoient plus ou moins, selon le nombre des femmes, des enfans, des maistresses, des seruantes, & des valets qu'ils auoient. Ce qu'ils obseruoient encore, bien qu'auecque plus d'aduantage enuers les Yncas du sang Royal, entre lesquels ils partageoient les meilleures terres, sans y comprendre la part qu'ils auoient tous en commun aux possessions tant du Roy que du Soleil, comme fils de l'vn, & frere de l'autre.

Ils souloient fumer les terres, pour les rendre plus fertilles; Où il est à remarquer, qu'en tout le plat pays de Cozco, & presque en tous les lieux de montaigne, ils vsoiét pour cet effet d'excremés humains; Et d'autant qu'ils les croyoient plus propres à cela que toute autre sorte de fiét, il n'est pas à croire cóbié ils estoiét soigneux d'é ramasser, pour en engraisser la terre qui portoit du mayz, apres l'auoir seiché & reduit en poudre. Par tout le pays de Collao, à plus de cent cinquáte lieuës à la ronde, où il ne croist point de mayz, à cause de la froideur du climat, ils ont accoustumé de semer des *Papas*, & d'autres legumes, & engraissent la terre auecque du fient, pource qu'ils le croyent plus propre à cela que toute autre chose.

En toute la coste de la mer depuis *Arequepa*, iusques à *Tarapaca*, où il y a plus de deux cens lieuës de longueur, ils n'vsent point d'autre fient que

de l'emutissement de certains oyseaux, qu'ils appellent des *Passereaux marins*, dont il y en a vn si grand nombre en toute la coste du Peru, qu'il n'est pas possible de les voir voler par troupes sans en estre estonné. Ils se nourrissent dans les isles desertes de ceste coste, qu'ils blanchissent de telle sorte à force d'y emutir, qu'on prendroit ce lieu de loing pour quelque montagne couuerte de neige. Au temps des Roys Yncas on estoit si soigneux de la conseruation de ces oyseaux, que lors qu'ils couuoient leurs œufs, il n'estoit permis à personne, sur peine de la vie, d'entrer dans les isles où ils estoient, de peur de les effrayer, & de les faire sortir de leurs nids, ny de les tuer encore moins, ou dans les isles ou dehors, sur les mesmes peines.

L'Ynca souloit reseruer chacune de ces Isles pour telle Prouince que bon luy sembloit : Que si l'Isle estoit grande, il la donnoit à deux ou trois Prouinces ensemble, & y faisoit mettre des bornes, afin que ceux d'vne Prouince n'empietassent sur les autres. Que s'il estoit question de distribuer plus particulierement ce fient, en cela ils obseruoient si bien les limites, que sans en sortir, ils partageoient egalement châque ville, & châque habitant, sans que l'vn en peust frustrer l'autre, sur peine d'estre executé à mort, ny tirer des bornes prescrittes que la quantité de fient qu'on luy auoit donnée, selon l'estenduë des terres qu'il auoit, sur peine en cas de contrauention d'estre chastié comme voleur. On vse auiourd'huy tout autrement qu'on ne faisoit iadis de

l'emutissement de ces oyseaux, qui est fort propre à engraisser la terre, & à la rendre fertile.

En d'autres pays de la mesme coste, comme en la Contrée d'*Atica*, d'*Atitipa*, de *Villacori*, de *Malla*, & de *Chillca*, ils n'vsent pour tout fient à engraisser la terre, que des testes de sardines, qu'ils y sement en abondance. Dequoy les habitans de ces contrées & les autres que nous auons nommez viennent à bout auecque beaucoup de peine, pour l'extreme disette qu'ils ont d'eau, pour en arroser la campagne. Car il est certain, qu'il y a plus de sept cens lieuës de coste en longueur, où il ne pleut iamais; ioint que la terre n'est arrosée d'aucunes riuieres. Elle est toute sablonneuse, & grandement chaude à cause dequoy les villes y sont la plus part proches de la mer, afin que par l'humidité du lieu les habitãs y puissent plus commodement semer du mayz. Pour ce mesme effet, ils ont accoustumé d'oster tout le sable qui est par dessus la terre, & de la creuser, iusques à ce qu'ils trouuent de l'eau. Ces pieces de terre ne sont pas égales, mais plus ou moins grandes ou petites. Aux moindres on y peut semer demy boisseau de grain, & aux plus grandes trois ou quatre boisseaux. Ils ne les labourent iamais, pource qu'elles n'en ont pas besoing. Quand ils y veulent semer, ils se seruent d'vn baston assez gros & pointu par le bout, auec lequel ils font vn trou bien auant dans le sable; où en vne proportion à peu pres esgale, ils enterrent les testes des sardines, apres y auoir mis dedans deux ou trois grains de mayz. Quelques vns neantmoins tiennét,

que cette maniere de fumer la terre, eſt pluſtoſt nuiſible que profitable. Mais quoy qu'il en ſoit, la prouidence Diuine, qui met ordre abondamment à toutes les choſes du monde, ne laiſſe point deſpourueus ces Indiens; & auec ce qu'elle leur donne l'inuentió d'vſer de ces oyſeaux pour la fertilité du païs, à certaine ſaiſon de l'année la mer iette à bord vne ſi grande quantité de ſardines viues, qu'ils en ont de reſte, & pour leur prouiſion, & pour engraiſſer leurs champs, iuſques là meſme que s'ils les vouloient ramaſſer toutes, ils en pourroient charger pluſieurs nauires. Quelques-vns recherchant la cauſe pourquoy ce poiſſon ſort de la mer en ſi grand nombre, diſent, qu'ils le font, pour ſe garantir de la violence des plus grands, comme ſont les Rayes, & les Baleines, qui leur font la guerre pour les manger; ce qui tourne entierement au commun proffit des habitans du pays. Quand on leur demande qui a eſté le premier inuenteur de ſemer ainſi le mayz, & de l'enſeuelir dans des creux qu'ils font, ils n'en ſçauent point rendre raiſon, tellement qu'il eſt à croire qu'ils l'ont appris de la neceſſité, qui a cela de propre de rendre ingenieux les plus groſſiers. D'ailleurs y ayant fort peu de terres en tout le Peru, où l'on puiſſe ſemer du bled pour faire du pain, il eſt à croire que ces Indiens ont recherché toute ſorte de moyens pour les rendre labourables; de maniere qu'il ne faut pas s'eſtonner ſi tous en general ſemoient les grains qui leur eſtoient neceſſaires pour la nourrirure de leurs familles, ſans que par conſequent ils euſſent beſoing

ny de

ny de vendre les prouisions de bouche, ny de les encherir, comme gens qui ne sçauoient ce que c'estoit, ny de disette ny de cherté.

Du partage qu'ils faisoient de l'eau pour arroser les terres ; & de la punition des faineants, & des paresseux.

CHAP. IV.

AVx terres où il y auoit peu d'eau pour les arroser, on obseruoit cette methode, comme en toutes les autres choses, d'en donner à châcun à son tour la quantité qui luy estoit necessaire, afin qu'il n'y eust entre eux aucun differend là dessus: Ce qui s'obseruoit principalement aux années de seicheresse; & lors qu'il pleuuoit le moins. Or comme l'experiēce leur auoit appris quelle quātité d'eau il falloit auoir pour arroser vne piece de terre, ils permettoient à châque Indien d'arroser son champ durant les heures qu'ils iugeoient à peu prés conformes pour y satisfaire abondamment ; Ce qu'ils faisoient châcun à son tour, sans que le plus riche ny le plus noble fust preferé à celuy qui l'estoit le moins, non pas mesme le fauory, ny le parent du Curaca ny le Ministre ou le Gouuerneur d'vne Prouince du Roy. Si quelqu'vn se monstroit non-chalant en matiere d'arroser sa terre dans le temps qui luy estoit

prescrit, l'on en faisoit vn chastiment exemplaire, en luy donnant publiquement trois ou quatre coups de pierre sur les espaules; ou bien ils le foüetoient aux bras & aux cuisses auec des verges d'osier, & l'appelloient faineant & lasche: Ce qui estoit parmy eux vne grande iniure, qu'ils exprimoient par le mot *Mezquitullu*; c'est à dire os delicat, comme composé qu'il est de *Mezqui*, qui est le mesme que *doux* ou *delicat*, & de *Tullu*, qui signifie vn ossement.

Du tribut qu'ils souloient donner à l'Ynca; & du soing qu'ils auoient de leurs greniers.

CHAP. V.

APres auoir dit de quelle façon les Yncas auoient accoustumé de partager leurs terres, & de gratifier leurs subiets, il sera fort à propos, ce me semble, de monstrer quelle sorte de tribut ils souloient donner à leurs Roys. Le principal estoit de labourer les terres du Soleil & de l'Ynca, de les défricher le mieux qu'ils pouuoient, de faire la recolte des grains, & de les serrer dans les greniers, ou dans les magazins du Roy, dont il y en auoit vn exprés en châque ville: où il faut remarquer que le fruict ou le grain, que ceux du pays nomment *Vehu*, & les Espagnols Axi, n'estoit pas des moins considerables.

Ils appellent *Pirua* leurs greniers ordinaires, l'en-

clos desquels est d'argile, où ils entremesléť du chaume. Au temps de leurs Roys ils y souloient trauailler auec beaucoup de soin & de curiosité, & de les faisoiēt longs, ou plus ou moins, selon la hauteur des murailles; Ils estoient estroits & quarrez, les vns grands & les autres petits, suiuāt la quantité des grains qu'ils y vouloient mettre. Dans le quarré que faisoient les quatre murs, il y auoit des separations differentes, en forme de ruës, ou pour mieux dire de galleries, pour les remplir, ou les vuider quand il en estoit tēps. Ils laissoient pour cet effet ouuertes par le deuant du grenier certaines fenestres en quarré, par où se vuidoit le grain à boisseaux, dont ils sçauoient à peu prés le compte sans le mesurer; & selon que la cloison estoit ou large ou estroitte, ils iugeoient par coniecture, combien de mayz il y pouuoit auoit dedans. Ie me souuiens d'auoir veu quelques-vns de ces greniers faits au temps des Yncas, & qui deuoient estre des principaux, pource qu'on les auoit bastis dans la maison des Vierges esleües, & destinées au seruice du Soleil. Mais comme le temps apporte de la reuolution à toutes choses, il auoit changé les hostes de cette maison, où demeuroient lors que ie la vy, les fils de Pedro de Barco, qui auoient esté mes compagnons d'eschole.

L'on souloit faire & serrer aussi separement la recolte des grains du Soleil, & de l'Ynca, bien que toutesfois ce ne fust qu'vn mesme enclos; & lors qu'il falloit semer leurs terres, ceux qui en estoient maistres, à sçauoir le Soleil mesme & le Roy fournissoiēt

de quoy le faire. C'estoit à leurs despens encore que les Indiens, qu'on y faisoit trauailler, estoient nourris & entretenus; tellement que ces manœuures n'y apportoient que le trauail de leur corps. Quand la saison de la recolte estoit venuë, les subiets de l'Ynca la faisoient, sans estre obligez de luy en donner aucune chose par maniere de tribut, comme le confirme le R. P. Ioseph Acosta par ces paroles, tirées du quinziesme Chapitre de son sixiesme Liure, où parlant de cette matiere; *l'Ynca*, dit-il, *donnoit à la Communauté la troisiesme partie des terres. Or bien qu'on ne puisse pas dire au vray si cette portion estoit ou moindre ou plus grande que celle de l'Ynca, & des Gacas, si est-ce qu'il est certain qu'on prenoit garde qu'elle peust suffire abondamment à la nourriture des habitans de châque ville. Pas vn des particuliers ne possedoit en propre aucune chose de ce tiers, ou de cette troisiesme partie, si ce n'estoit par vne grace speciale de l'Ynca; encor ne la pouuoit on pas aliener, ny la faire passer aux heritiers. L'on partageoit tous les ans ces terres de la Communauté, & en donnoit-on à chacun telle part que l'on iugeoit necessaire pour l'entretenement de ceux qui auoient vne femme & des enfans; & ainsi on les partageoit ou plus ou moins, selon la charge de leur famille, y ayant pour cet effet des portions & des mesures reiglées. Ceux qui receuoient ce partage n'en payoient point d'autre tribut, sinon qu'ils labouroient & faisoient valoir les terres tant de l'Ynca que des Gacas, se donnant le soing d'en serrer les grains.* Voila ce qu'en dit le P. Acosta, qui appelle *terres des Guacas* celles du Soleil, pource qu'elles luy estoient consacrées.

En toute la Prouince des Collas, à plus de cent

cinquante lieuës de longueur on ne cueille aucun mayz,à cauſe de la froideur du climat, mais bien quantité de *Quinua* qui eſt comme du ris, & d'autres ſemences & legumes, qui croiſſent dans la terre, entre leſquelles eſt remarquable celle qu'ils appellent *Papa*, qui eſt ronde, & fort ſuiette à ſe corrompre, à cauſe de ſon humidité. Pour empeſcher que cela n'arriue, ils la mettent ſur de la paille, dont il y en a de fort bonne en cette contrée, & l'expoſent à la gelée durant pluſieurs nuicts, car cette Prouince eſt ſi froide qu'il y gele toute l'année: en ſuitte de quoy ils couurent ces legumes auec de la paille, & les eſcachent doucement, afin d'en faire ſortir l'humidité, qui leur eſt naturelle, ou que la gelée leur cauſe. Apres cela ils la mettent au Soleil, pour la faire ſeicher entierement, & prennent garde ſur tout que le ſerein ne donne deſſus. Cette maniere de legume ainſi preparée changeoit de nom. Car en lieu de *Papa* ils l'appelloient *Chunnu*, & la conſeruoient vn aſſez long temps, ioint qu'ils en faiſoient de meſme de toutes celles qu'ils cueilloiét dans les terres du Soleil & de l'Ync, qu'on ſouloit garder dans les magazins publics auec les autres legumes, & ſemences.

Des habillemens, des armes, & de la chaussure qu'ils souloient faire pour l'vsage des gens de guerre.

Chapitre. VI.



Vtre le principal tribut, qui consistoit à semer les terres, à recueillir les grains & à faire valoir les reuenus du Soleil, & de l'Ynca, ils en souloient donner vn autre, qui estoit de faire les habits, les armes & la chaussure des soldats, & des pauures gens, que la vieillesse ou la maladie rendoit inhabiles au trauail. Quand il estoit question de partager, ou de payer ce tribut, on y obseruoit le mesme ordre qu'aux autres choses. Les habillemens qui se faisoient en toute cette contree estoient de laine, que l'Ynca souloit fournir de ce nombre infiny de troupeaux qui luy appartenoient, & à son Pere le Soleil. Au pays plat, c'est à dire en toute la coste de la mer, où la chaleur du clymat empeschoit que les habitãs ne portassent des robbes de laine, ils en faisoient de cotton, & l'estoffe en estoit aussi tirée du domaine du Soleil, & de l'ynca, sans que les Indiens y contribuassent autre chose que le trauail de leurs mains. Ils faisoiẽt trois sortes de vestemẽs de laine, dõt la premiere appellée *Auasca*, ne seruoit qu'aux petites gens, la

seconde, qu'on nommoit *Campi*, estoit de fine laine, & reseruée à l'vsage des Gentilshommes, & des Officiers de l'Ynca, à tels qu'estoient les Capitaines & les Curacas, ioint qu'elle estoit de toutes couleurs, & trauaillée auecque soing, comme sont les draps qui viennent de Flandres; La troisiesme, qui s'appelloit aussi *Compo*, se faisoit de la plus fine laine qui fust, pour le commun vsage de ceux du Sang Royal, tant soldats que Capitaines, & Officiers du Roy, en temps de paix & de guerre. Les vestemens les plus fins estoient faits dans les Prouinces, dont les habitans auoient le plus d'addresse à s'en aquitter; & les plus grossiers, dans les autres contrées, où ils n'estoient pas si habiles. Les femmes filoient la laine, de laquelle estoient tissuës les plus grossieres estoffes nommées *Aunsca*; & quant aux fines, elles estoiét de l'ouurage des hommes. Or ce n'estoient pas les Yncas, mais bien leurs subiets qui trauailloient à cecy. Ce que i'ay bien voulu rapporter, pource qu'il s'en est trouué qui ont voulu faire accroire que les Yncas se messoient eux mesmes de filer; ce qui doit s'entendre de la ceremonie qu'ils obseruoient quand ils armoient des Cheualiers, comme il sera dit en vn autre endroit, où nous monstrerons comment & pourquoy ils le pratiquoient. Quant à leur chaussure, elle se faisoit ordinairement par ceux des Prouinces, où il y auoit grande abondance de chanvre, qui se tiroit de la tige & des racines d'vn certain arbre appellé *Maguey*. Pour le regard de leurs armes, on les faisoit dans le pays qui auoit le plus de materiaux pour y

trauailler. Ainſi certaines contrées fourniſſoient d'arcs & de fleſches, les autres de lances, de iauelots & de haches d'armes, les autres de frondes, & les autres de pauois ou de rondaches ; & voila toutes les armes deffenſiues qui leur eſtoient ordinaires. En vn mot toutes les Prouinces ou les nations donnoient en particulier les choſes que leur terroir produiſoit, ſans ſe mettre en peine d'aller chercher chez autruy ce qui ne ſe trouuoit point dãs leur pays, comme n'y eſtant pas obligées. Que s'il falloit payer le tribut, tous le pouuoient faire ſans ſortir de leurs maiſons, cette Loy eſtant vniuerſelle dans tout l'Empire du Peru, qu'aucun Indien ne ſortiſt hors de la Prouince, pour s'en aller chercher ailleurs le tribut qu'il eſtoit obligé de payer; ce que les Yncas fondoient ſur cette raiſon, qu'il n'eſtoit pas iuſte de demander à leurs ſuiets vne choſe que leur terroir ne portoit point, & que cela s'appelloit proprement leur donner ſuiet de faire les vagabonds de Prouince en Prouince, & authoriſer leur faineantiſe d'vn ſpecieux pretexte d'aller chercher le tribut. De tout ce que i'ay dit cy deuant lon peut inferer ce me ſemble, que les Vaſſaux eſtoient obligez de fournir quatre choſes à l'Ynca, à ſçauoir des prouiſions, qui ſe prenoient dans les terres meſmes du Roy, de la laine, qui venoit de ſes troupeaux, pour en faire des habillemens, enſemble la chauſſure, & les armes conuenables aux gens de guerre, ſelon les Prouinces qui auoient les materiaux propres pour en fournir. Toutes ces choſes ſe diſtribuoient auec beaucoup

d'ordre

d'ordre & de bonne correſpondance. Car les pays qui fourniſſoient d'habillemens pour la commodité qu'ils auoient d'en faire, eſtoient exempts de donner aucune chauſſure, ny meſme des armes, comme pareillement, ſi vne Prouince donnoit plus d'vne choſe, ils la deſchargeoient d'vne autre ; & ainſi ils obſeruoient touſiours le meſme ordre en matiere de contribution, ſans qu'il y euſt aucun de foulé ny en general ny en particulier. Auſſi à dire le vray, la douceur de ces Loix produiſoit de ſi merueilleux effets, qu'il n'eſt pas à croire combien les Vaſſaux de l'Ynca eſtoient habiles à le ſeruir. Dequoy ils s'acquittoient auec tant de zele & de franchiſe, qu'vn fameux Hiſtorien Eſpagnol a bien raiſon ce me ſemble, lors que parlant à ce propos ; *Ces Roys Barbares,* dit-il, *n'auoient point de plus grandes richeſſes que les affections & les bonnes volontez de leurs ſubiets ; des trauaux deſquels ils iouyſſoient à ſouhait & à leur contentement. Or ce qu'il y auoit en cela de plus admirable, eſtoit de voir qu'ils n'appelloient pas ſeruitude mais felicité le deuoir qu'ils leurs rendoient.* Voila ce qu'en dit cet Hiſtorien, qui eſt le R. P. Ioſeph Acoſta, de l'authorité duquel & de celle des autres Autheurs Eſpagnols, ie me ſers tres-volontiers, pour donner plus de credit à mon dire, de peur que les mediſans ne m'accuſent d'auoir feint des fables & des comptes à plaiſir, en faueur de mon pays & de mes parens.

Outre ce tribut que receuoient de leurs ſubiets ces Roys idolatres, les impotens ou les pauures en payoient vn autre qui ne pouuoit pas beaucoup en-

richir leur maistre. Car ils estoient obligez de temps en temps de donner aux Gouuerneurs de leurs villes certains cornets pleins de poux. Les Yncas le vouloient ainsi, à ce qu'ils disoient, afin que pas vn de leurs subiets, pour pauure qu'il fust, ne se vantast d'estre exempt du tribut. Or la principale intention pour laquelle les Yncas en exigeoient vn si estrange des pauures, estoit pour les obliger à se despoüiller, & se nettoyer de cette vermine, afin qu'ils n'en fussent mangez: Ce qui procedoit d'vn pur zele qu'ils témoignoient auoir enuers ces infortunez, pour lequel on les appelloit ordinairement *Amateurs des pauures*. Les Decurions ou les Dixainiers, dont il a esté parlé cy deuant, auoient charge expresse de faire payer ce tribut, sans que ceux du Sang Royal, ny les Prestres, non plus que les Ministres des Temples, ny les Curacas, Seigneurs de plusieurs Vassaux, ny tous les Maistres de Camp, non pas mesme les Capitaines, ny les Centeniers, bien qu'ils ne fussent pas de Sang Royal, ny tous les Gouuerneurs, les Iuges, & les Officiers du Roy, fussent obligez en aucune sorte aux droits dont nous venons de parler, durant tout le temps de leur administration. L'on exemptoit encore de ce tribut tous les soldats, qui estoiét actuellement occupez aux fonctions de la guerre, ensemble les ieunes garçons au dessous de vingt-cinq ans, d'autant que iusques alors il falloit que châcun d'eux rendist seruice à son pere, ioint qu'ils ne pouuoient se marier, & que durant la premiere année de leur mariage ils estoient libres de toute

ſorte d'impoſts. De ce meſme priuilege iouyſſoient encore les vieillards de cinquante ans en haut, comme auſſi les filles, les veufues, & les mariées, bien que certains Autheurs Eſpagnols tiennent le contraire, s'imaginant qu'elles payoient le tribut, pource, diſoient ils, qu'elles trauailloient toutes: mais ils ne conſiderent pas qu'elles le faiſoient de leur bon gré, pour ayder à leurs maris, & à leurs plus proches parens; afin qu'ils euſſent moins de peine à faire leur tache, ſans qu'aucune choſe les obligeaſt à cela. L'on exemptoit de meſme de ces impoſts & de tous ces droits du Roy, les aueugles, les eſtropiez, les bleſſez, & les malades, iuſques à ce qu'ils fuſſent entierement gueris; Comme au contraire, ny les muets, ny les ſourds n'en eſtoient pas exempts, pource qu'ils pouuoient trauailler. Et ainſi le tout bien conſideré, le trauail du corps eſtoit le tribut ordinaire qu'vn châcun ſouloit payer. Ce que le R. P. Blas Valera, comme nous verrons ailleurs, confirme en termes exprés, ſi approchans de ceux du R. P. Ioſeph Acoſta, qu'ils ſemblent l'auoir tiré l'vn de l'autre, ioint que nous trouuerons cette meſme conformité en tous les endroits où il ſera parlé de ces tributs.

Que l'Or, l'Argent, la Pierrerie, & telles autres choses de prix, tenoient lieu de present parmy eux, & non pas de tribut.

CHAP. VII.

L'Or, l'argent, & la pierrerie dont les Yncas, comme châcun sçait, auoient vne quantité merueilleuse, n'estoient point des choses qui leur fussent données par maniere de tribut. Car ny les Indiens n'estoient point obligez à cela, ny leurs Roys non plus n'auoient pas accoustumé d'exiger d'eux ces richesses. Car ils ne les estimoient necessaires ny pour la guerre ny pour la paix, estant certain qu'ils ne vendoient ny n'acheptoient aucune chose à prix d'or & d'argent, & qu'ils n'vsoient point de ces metaux pour la paye de leurs soldats, ny pour aucune necessité qui se presentast, à raison dequoy ils tenoiét ces choses pour superflües, pource qu'elles n'estoient ny bonnes à manger, ny l'vsage introduit parmy eux de s'en seruir pour auoir des viures. Que s'ils les auoient en quelque consideration, c'estoit seulemét à cause de leur esclat, & de leur beauté : aussi les employoient ils ordinairement pour le seruice, & l'embellissement des Palais du Roy, des Temples du Soleil, & des maisons de leurs Religieuses, ainsi qu'il

a esté dit en son lieu, & comme nous le verrons cy apres. Les Yncas auoient aussi cognoissance des mines du Mercure, ou de l'argent vif : mais ils ne daignoient s'en seruir, pource qu'il leur sembloit plus dommageable qu'vtile ; ce qui fut cause qu'enfin ils deffendirent à leurs subiets de le tirer hors de terre, comme il sera dit plus particulierement en son lieu.

Or ce que les Indiens donnoient à leur Roy de l'or, de l'argent, & d'autres choses de prix, ils le faisoient, comme i'ay dit n'aguere, non pas pour y estre obligez par contrainte, mais pour ne violer la coustume qu'ils obseruent encore auiourd'huy, qui est de ne visiter iamais leur superieur, sans luy apporter quelque present, quand ce ne seroit qu'vn petit panier de fruict verd ou sec. Comme c'estoit donc la coustume des Curaças Seigneurs de plusieurs vassaux, de visiter l'Ynca aux principales festes de l'année, & particulierement en la plus remarquable de toutes, qui estoit celle du Soleil appellée *Raymi* ; en leurs triomphes, qu'ils solemnisoient apres leurs victoires ; aux iours qu'ils couppoient le premier poil au Prince heritier, & qu'ils luy donnoient vn nom, & pour le dire en vn mot en toutes les autres occasions qui s'offroient durant l'année ; comme aussi quand ils auoient à parler au Roy pour leurs affaires particulieres, ou pour celles de leur Prouince, ou mesme aux visites que les Roys faisoient de leur Royaume; En toutes ces occasions dis-je, ils ne baisoient iamais la main au Prince, qu'ils ne luy appor-

tassent tout ce que les Indiens leurs subiets auoient tiré d'or, d'argent, & de pierrerie à leurs heures de loisir. Car comme ils n'estimoient point ces choses necessaires à la vie humaine; ils ne s'amusoient pas aussi à les tirer de leurs mines, quand ils auoiét d'autres affaires plus pressées. Mais enfin comme ils virent qu'on employoit ces richesses à l'embellissemét des maisons Royales, & des Temples du Soleil; ce qu'ils estimoient par dessus tout, ils tindrent pour bien employé le temps qui leur restoit, s'ils le passoient à chercher de l'or, de l'argent, & des pierres de prix; pour en faire present à l'Ynca & au Soleil, qui estoient leurs Dieux.

Outre ces richesses les Curacas souloient presenter au Roy du bois de plusieurs façons, & qu'ils prisoient fort, pour l'employer au bastiment de ses maisons. Ils luy offroient par mesme moyen les meilleurs ouuriers qu'ils pouuoiét trouuer en quelque mestier que ce fust, tels qu'estoient des Orfevres, des Paintres, des Maçons, & des Charpentiers, dont il y auoit dans le pays d'excellés Maistres, que l'on presentoit à l'Ynca, pource qu'on les iugeoit dignes de le seruir: aussi est il vray que ceux du commun n'en auoient aucunemét besoing, comme gens qui n'ignoroient rien de ce qui leur estoit necessaire pour leur famille, comme de faire leurs habillemens & leur chaussure, ou mesme de pauures cabannes, pour s'y mettre à couuert; bien que pour lors le Conseil leur en donnast de toutes faites, au lieu que maintenant châcun trouue moyen de ba-

ſtir, auec l'aſſiſtance de ſes parens ou de ſes amys. Par où l'on peut voir que les plus habiles artiſans qui fuſſent entre eux ne ſeruoient de rien aux pauures, pource qu'ils ſe contentoient de paſſer leur vie ſans aucun luxe, & ſans s'arreſter aux ſuperfluitez dont les grands ont accouſtumé d'vſer.

De plus, ils faiſoient preſent à l'Ynca de diuers animaux apriuoiſés ou farouches; comme de tygres, de Lions, d'Ours, de Singes, de Guenuches, de Loups ceruiers, de Perroquets, d'Auſtruches, & de l'Oyſeau appellé *Cuntur*, qui eſt le plus grand de tous ceux qui ſe voyent. Ils luy preſentoient encore des couleuures de toutes façons, dont les plus grandes qu'on nomme *Amaru*, paſſent trente pieds de longueur; & pareillement des monſtrueux crapaux, & des leſards furieux, qu'ils nommoiẽt *Caymanes*, qui ont auſſi trente pieds de long. Bref tout ce qu'ils trouuoient en leur pays, ou de monſtrueux, ou de farouche, ou de beau, ils le donnoient à leur Roy, de meſme que l'or & l'argent, comme s'ils euſſent voulu dire par là, qu'il eſtoit ſouuerain Seigneur de toutes les choſes qui luy eſtoient preſentées; & luy teſmoigner par conſequent la grande inclination qu'ils auoient à ſon ſeruice.

Comment ils gardoient les prouisions, & à quoy ils les employoient.

CHAP. VIII.

APres auoir parlé du tribut que les Indiens souloient donner à l'Ynca, il est à propos que nous disions comment ils le gardoient; & à quoy principalement ils le souloient employer. Il faut sçauoir pour cet effet, qu'il y auoit en tout le Royaume trois sortes de magazins, où ils serroient le tribut & la recolte; & qu'en châque ville, ou grande ou petite il y en auoit deux. en l'vn desquels on mettoit les prouisions reseruées pour en assister ceux du pays en temps de famine; & en l'autre celles qui prouenoient des reuenuz du Soleil, & de l'Ynca. A quoy i'adiouste qu'aux grands chemins se voyoient de trois en trois lieuës, d'autres magazins; qui seruent maintenant d'hostelleries aux Espagnols.

L'on portoit à Cozco pour l'entretenement de la Cour, toute la recolte qui se faisoit à cinquãte lieuës à l'entour dans les terres du Soleil, & de l'Ynca, qui en gratifioient les Capitaines & les Curacas. Il est vray qu'en châque ville, qui estoit dans cette estenduë de pays, on mettoit au magazin ordinaire des habitans certaine portion de ces prouisions, que l'on tiroit des reuenus du Soleil.

La

La recolte des autres villes hors de l'estenduë de la Cour, estoit gardée dans le magazin du Roy, qu'on y auoit fait exprés, d'où l'on auoit accoustumé de la transporter aux autres magazins, qui estoient sur les grands chemins, & d'y serrer les prouisions de bouche, ensemble les armes, la chaussure & les habillemens necessaires aux gens de guerre, qui passoient par là, pour s'en aller aux quatre parties du monde, qu'ils appelloient *Tauantinsuyu*. Ces magazins estoient si bien fournis de ces choses, qu'il y en auoit tousiours de reste, pour grandes que fussent les compagnies des soldats, qui tenoient la campagne. Car il faut sçauoir que les Yncas ne leur permettoient iamais de se loger dans les villes aux despens des habitans. Ils alleguoient pour raison, qu'il suffisoit que châque ville eust des-ja payé le tribut, sans qu'il fust raisonnable de la charger dauantage, ce que l'on ne pouuoit faire iustement. Pour cela mesme, il y auoit vne Loy qui deffendoit aux soldats de ne prendre sur les habitans aucune chose, pour petite qu'elle fust, sur peine aux contreuenans d'estre executez à mort. A quoy se rapporte ce que remarque Pedro de Cieça de Leon, Chapitre 60. où parlant des grands chemins du Peru; *Il y auoit là*, dit-il, *de vastes corps de logis, bastis exprés pour les Yncas; & des magazins aussi pour y serrer les prouisions des gens de guerre Car l'Ynca se sçauoit si bien faire craindre, que s'il aduenoit que son armée marchant en campaigne, il y eust quelque soldat qui fust si hardy que de prendre la moindre chose, il estoit incontinent chastié. Par mesme moyen si quelqu'vn de ceux qui le suiuoient*

à la guerre entroit dans les champs, ou dans les maisons des Indiens, & qu'il y fist le moindre dommage, il commandoit aussi tost qu'on le fist mourir; & voilà ce qu'en dit Pedro de Cieça. Les Indiens alleguoient là dessus, que cette discipline estoit iuste, puisque pour empescher que les soldats ne foulassent personne, ny à la campagne, ny dans les villes, on leur donnoit tout ce qui leur estoit necessaire. Aussi du bon ordre qu'on mettoit à distribuer aux gens de guerre les munitions & les viures, que l'on serroit pour cela dans les magazins des grands chemins, & qu'on transportoit de ceux des villes, il s'ensuiuoit vne telle vtilité, qu'on n'y trouuoit iamais de faute.

Augustin de Carate, apres auoir remarqué combien estoient longs les grands chemins dont nous parlerons cy apres, dit ce qui s'ensuit au 14. Chapitre de son premier Liure. *Outre la despense qui se fit aux reparations de ces chemins*, Guaynacaua *commanda qu'à chaque iournée de celuy de la montaigne on eust à bastir plusieurs grands logemens, qui fussent capables de le loger auec toute son armée. Il en fit faire d'autres aussi dans le chemin du plat pays, bien qu'on ne les peust bastir si prés l'vn de l'autre qu'à la montaigne, horsmis à costé des riuieres, qui en sont esloignées de huict à dix lieuës; & mesme de quinze, & de vingt en quelques endroits. Dans ces logemens, qu'on appelle* Tambos, *les Indiens de leur iurisdiction serroient ordinairement les prouisions qu'ils auoient faites de toutes les choses necessaires à l'entretenement de leur armée; comme par exemple, de viures, d'armes, & d'habillemens. De maniere qu'en chacun de ces* Tambos *l'Ynca en pouuoit trouuer assez pour esquipper iusques à trente mille*

hommes, ſans ſortir de ſon Palais. Il auoit à ſa ſuitte vn grand nombre d'hommes de guerre armés de picques, de halebardes, de maſſuës & de haches, dont il y en auoit d'argent & de cuiure, & quelques-vns d'or; & pareillement des frondes, faites de feüilles de palmier bruſlées par le bout, &c. C'eſt ce que dit Auguſtin de Carate, parlant des munitions & des viures qu'auoient les Roys du Peru, dans les magazins baſtis exprés ſur les grands chemins, pour l'entretenement de leur armée. Que ſi de hazard les rentes du Roy ne pouuoient fournir à l'exceſſiue deſpenſe qui ſe faiſoit à la guerre, il ſe ſeruoit en tel cas du reuenu du Soleil, duquel il ſe diſoit eſtre fils legitime, & ſon heritier vniuerſel. Que s'il reſtoit quelques prouiſions de l'entretenement des gens de Cour, & de guerre, on les ſerroit incontinent dans ces trois ſortes de magazins, dont nous auons parlé cy deuant, afin qu'en cas de neceſſité on les peût diſtribuer aux ſubiets, au bien deſquels les Yncas ſouloient tourner leurs principales penſées.

Ils entretenoient en tout le Royaume les Preſtres & les Miniſtres de leur idolatrie aux deſpens des reuenus du Soleil; ce qu'ils ne faiſoient toutesfois que durant le temps qu'ils eſtoient en charge dans les Temples, où ils ſeruoient par ſemaines châcun à ſon tour. Mais quand ils eſtoient en leurs magazins, ils ſe nourriſſoient à leurs propres deſpens. Car on leur donnoit à eux comme à tout le reſte du peuple, ce qu'on iugeoit à peu prés qu'il leur falloit de terres pour y ſemer. Et toutesfois ce qui ſe prenoit ſur les reuenus du Soleil, eſtoit ſi peu de choſe à compa-

raiſon de ces grands biens, qu'il y en auoit touſiours de reſte pour l'Ynca.

Qu'il n'y auoit entre eux aucuns Mendians, & qu'ils donnoient aux ſubiets dequoy s'habiller.

Chapitre. IX.

LE meſme ſoing qu'ils prenoient à pouruoir abondamment d'habits les hommes de guerre, ils l'employoient à faire en ſorte que de deux en deux ans, il y euſt de la laine diſtribuée à tous les Vaſſaux, & aux Curacas en general; afin qu'ils s'en habillaſſent, enſemble leurs femmes & leurs enfans; à quoy les Decurions ou les Dizainiers eſtoient obligez de prendre ſoigneuſement garde. Il faut remarquer icy que les Indiens, parlant generalement, eſtoient ſi deſpourueus de beſtail, que les Curacas en auoient à peine pour eux, & pour leur famille; Comme au contraire le Soleil, & l'Ynca, en auoient vne quantité du tout incroyable. Les Indiens ſouloient dire qu'au temps que les Eſpagnols entrerent dans leur pays, ils n'auoient pas ce qui leur falloit de paſturarages pour faire paiſtre leurs troupeaux. Ce que ie me ſouuiens d'auoir ouy ſouuẽt aſſeurer à mon pere, & à ceux de ſon temps, lors qu'ils ſe mettoient à parler des grands rauages de beſtail qu'auoit fait dans le Peru la nation Eſpagnolle; comme il ſera demon-

ſtré en ſon lieu. Dans les pays chauds ils donnoient aux Indiens du cotton, qu'ils tiroient du reuenu du Roy, afin qu'ils s'en habillaſſent & toute leur famille. De cette façon ils auoient abondammét dequoy ſe veſtir, ſans que pas vn d'eux euſt faute des choſes qui ſont neceſſaires à la vie humaine, ny qu'il peuſt par conſequent eſtre appellé pauure, ny reduit à demander l'aumoſme. Il eſt vray qu'en matiere de luxe & de ſuperfluité, ils ſe pouuoient dire fort neceſſiteux, comme n'ayant iuſtement que ce qu'il leur falloit pour s'entretenir. Aquoy ſe rend conforme le R. P. Ioſeph Acoſta, lors que parlant du Peru, il deduit en peu de mots ce que nous auons demonſtré au long. Voicy ſes meſmes paroles, qui ſont à la fin du quinzieſme Chapitre de ſon liure. *Ceux du Peru*, dit-il, *tondoient leurs troupeaux, quand la ſaiſon en eſtoit venuë, & donnoient à chaque meſnage autant de laine qu'il luy en falloit pour s'habiller. Cela fait, ils s'en alloient de maiſon en maiſon, pour voir ſi les hommes, les femmes, & les enfans n'eſtoient point laſches à ce trauail; & s'ils remarquoiët qu'ils y apportaſſent de la nonchalance, en tel cas ils chaſtioient les coupables. Que s'il y auoit de la laine de reſte, ils la ſerroient dans leurs magazins: dequoy ſceurent fort bien profiter les Eſpagnols; qui les trouuerent pleins de ces choſes, & de toutes les autres prouiſions neceſſaires à la vie humaine. A bien conſiderer maintenant cette maniere de viure des Indiens; ie m'aſſeure qu'il n'y aura point d'homme d'eſprit, qui ne s'eſtonne d'vn ſi bon gouuernement & de cette merueilleuſe preuoyance qu'ils teſmoignoient auoir entre eux; puis que ſans eſtre Chreſtiens, ils obſeruoient cette haute perfection de n'auoir rien de propre, de ſe contenter*

du necessaire, & de pouruoir abondamment à tout ce qui regardoit leur Religion, & le seruice de leur Roy. C'est par ces mots que le R. P. Acosta, finit son quinziesme Chapitre, qu'il intitule. *Des reuenus de l'Ynca & des tributs que ses subiets luy payoient.*

Le mesme Autheur dans le seiziesme Chapitre de son liure, parlant des mestiers des Indiens, où il rapporte plusieurs choses que nous auons des-ja dittes, & que nous dirons cy apres, en fait mention en ces termes, que i'ay tirez mot à mot. *Les Indiens du Peru auoient encore vn aduantage particulier par dessus les autres nations, qui estoit de s'instruire quand ils estoient ieunes en toutes les choses qui leur sembloient necessaires à l'entretenement de la vie humaine. Car il n'y auoit entre eux aucuns ouuriers qui excellassent en leur mestier, tels que peuuent estre parmy nous les tailleurs, les cordonniers, & les tissarans, tellement qu'ils se contentoient d'apprendre tout ce qui leur faisoit besoing, ou pour leur personne en particulier, ou pour leur mesnage, à quoy ils ne manquoient de mettre bon ordre. Il se trouuoit par ce moyen qu'ils sçauoient tous, bien que grossierement le mestier de tissarant, & de tailleur, dont ils se seruoient à se faire des habillemens, de la laine que leur donnoit l'Ynca. Ils n'ignoroient nonplus ny l'art de cultiuer la terre, ny les moyens de la faire valoir, sans que pour cet effet ils eussent besoing d'autres laboureurs que d'eux mesmes. Ils veilloient tous au commun bien de leurs familles, & les femmes estoient les personnes qui s'y estudioient le plus, se tenant pour contentes d'vne honneste mediocrité, & de seruir leurs maris auec le respect qu'elles leur deuoient, sans esleuer leurs enfans ny dans la delicatesse ny dans le luxe; Cela n'empeschoit pas toutesfois, qu'outre cette cognoissance qu'ils auoient*

des choses du mesnage, & qui sont ordinaires à la vie humaine, ils n'eussent en particulier des gens de mestier, & des artisans, comme par exemple des Orfevres, des Peintres, des Potiers, des Bateliers, des Menestriers, & des Maistres de leurs Comptes; & qu'en matiere de tistre la laine, & de bastir des maisons, il n'y eust parmy eux de bons ouuriers; que les grands Seigneurs employoient. Mais quant aux petites gens, chacun auoit soing de son mesnage, & y trauailloit selon qu'il l'auoit appris comme il s'obserue encore à present, sans que les vns eussent besoing des autres en ce qui concernoit leur maison, & le soing de leur personne comme pouuoient estre la chaussure, le vestement, l'industrie à bastir vn logis, à semer, & à faire la recolte, & les prouisions necessaires. De maniere qu'apres tout on trouuera qu'il s'en falloit bien peu qu'en cecy la façon de viure des Indiens ne fust semblable à celle des anciens Hermites rapportée dans les vies des Saincts Peres. Aussi à dire le vray, ces peuples font si peu d'estat du luxe, & de la delicatesse, à laquelle ils preferent la mediocrité, qu'il est hors de doute que s'ils suiuoient aussi bien ce train de vie par eslection, comme ils le suiuent pour y estre accoustumez & enclins naturellement, l'on pourroit à fort bon droict appeller parfaite cette habitude, & asseurer veritablement que des gens si fort ennemis de l'orgueil, de l'ambition, & des mondanitez sont grandement susceptibles de la doctrine du sainct Euangile; à quoy les Predicateurs qui la leur preschent se doiuent rendre conformes. Voila ce qu'en dit le R. P. Acosta, qui adiouste vn peu plus bas; *Que c'estoit vne Loy inuiolable entre eux de n'alterer iamais la mode, ny la Coustume de leur Prouince, quand mesme l'exemple d'autruy les y portoit. Comme en effet l'Ynca tenoit cette maxime pour tres importante au Gouuernement de son Estat, tellement qu'elle*

s'obſerue encore à preſent, bien que ce ne ſoit pas auec le meſme ſoing qu'on y ſouloit apporter autrefois De là vient auſſi que les Indiens eſtants ſi accouſtumez à ſe tenir dans leurs anciennes couſtumes, s'eſtonnent extremement de voir que les Eſpagnols changent preſque tous les ans de façon de viure, & l'attribuent à vn excez d'orgueil, & de preſomption.

Il n'y auoit point de mendians parmy eux, & cela s'obſeruoit ſi bien de mon temps, que ie ne penſe pas y en auoir iamais veu dans le Peru, ſi ce n'eſt qu'au temps que i'en ſortis, qui fut en l'an 1560. ie pris garde qu'vne vieille femme qu'on appelloit Iſabelle, que i'auois cognuë à Cozco, s'en alloit gueuſant de porte en porte, non pas tant par neceſſité, que pour faire la Charlatane dans les maiſons, comme font les Ægiptiennes; ce que les Indiens, & les Indiennes auoient ſi fort en horreur, qu'à chaque fois qu'ils la voyoient, ils la querelloient, & crachoiét à terre, en ſigne d'abomination, & d'infamie. Ce qui fut cauſe qu'en fin cette vieille perdit la couſtume de leur demander l'aumoſne, & ne s'adreſſa plus qu'aux Eſpagnols. Or comme il n'y auoit point encore en mon pays d'argent monnoyé, on luy donnoit du mayz, qui eſtoit ce quelle deſiroit. Que ſi elle remarquoit qu'on luy fiſt l'aumoſne de bon cœur, elle demandoit vn peu de chair, & à boire enſuitte, iuſqu'à ce qu'enfin elle paſſoit au dernier point de friandiſe; qui eſtoit d'obtenir d'eux par ſa charlatannerie vn peu de ceſte herbe precieuſe appellée *Cuca*, que les Indiens ont accouſtumé de maſ-

cher, & ainsi elle s'entretenoit dans son vice, & dans sa gueuserie ordinaire.

Les *Yncas* eurent soing encore de pouruoir aux voyageurs en leur Republique. Car ils mirent ordre, qu'en tous les chemins generalement il y eust des hospitaux, qu'ils appelloient *Corpahuasci*, où ils donnoient à manger aux passans, & leur fournissoient tout ce qui leur estoit necessaire, tirant toutes ces prouisions des magazins que le Prince auoit en châque ville. Que si de hazard ils tomboient malades en leur voyage; ils les traittoient auec vn merueilleux soing, sans les laisser manquer d'aucune chose; iusques là mesme qu'ils leur en donnoient de reste. Il est vray qu'ils se croyoient particulierement obligez de les assister, sçachant bien qu'ils ne voyagoiét ny pour leur plaisir, ny pour leurs propres affaires, mais pour celles du Roy, ou des Curacas, qui les enuoyoient d'vn costé, & d'autre, ou bien par l'ordre des Capitaines, ou des autres Officiers, qui estoient en charge, en temps de paix & de guerre. C'estoit donc pour cela qu'ils traittoient si bien cette maniere de voyageurs; car quant aux autres, qui se mettoient en chemin sans cause legitime, ils les chastioient comme vagabonds.

La diuision & l'ordre de leur bestail; & des autres animaux qu'ils nourrissoient.

Chap. X.

AFin que les Yncas peussent plus facilemét tenir compte de ce grand nombre de bestail qu'ils nourrissoiét, ils le souloient diuiser par les couleurs qui luy estoient naturelles. Car il auoit plusieurs taches diuersement colorées comme les cheuaux d'Espagne, si bien que ceux du pays donnoiét vn nom particulier à châque couleur. Mais sur tout ils appelloient *Murmuru*, & les Espagnols *Mormoro* les animaux tachetez. Que si de hazard il naissoit quelque Aigneau qui fust d'autre couleur que la brebis qui l'auoit porté, ils le mettoient aussi-tost auec le troupeau qui estoit marqué de mesme, & ainsi ils pouuoient facilement rendre compte de leur bestail par le moyen de leurs neuds, pource que les fils estoient de la mesme couleur de leurs troupeaux.

Pour transporter les prouisions de part & d'autre, ils se seruoient de cette sorte d'animaux que les Espagnols appellent *Carneros*, bien que toutesfois ils ressemblent plustost à des Chameaux, que non pas à des moutons, horsmis qu'ils n'ont point de bosse sur l'eschine. Or quoy que les Indiens s'en seruissent pour l'ordinaire comme de bestes de charge,

ſi eſt-ce qu'en matiere des choſes qui regardoient le ſeruice de l'Ynca, il vouloit qu'on les eſpargnaſt le plus qu'il eſtoit poſſible, & qu'ils fuſſent reſeruez pour le trauail le plus neceſſaire, tel qu'eſtoit celuy de faire des fortereſſes, des maiſons Royales, des ponts, des grands chemins, des canaux, & autres choſes ſemblables, à quoy les Indiens eſtoient ſans ceſſe occupez.

Nous auons dit cy-deuant que l'or & l'argent que les Vaſſaux preſentoient à l'Ynca, s'employoiét pour l'ordinaire à l'embelliſſement des Temples du Soleil, & des maiſons Royales: Dequoy nous toucherons encore quelque choſe, quand nous parlerons de cette ſorte de Religieuſes, qu'ils appelloient *Les Vierges eſleuës.*

Pour le regard des Oyſeaux, des Quadrupedes, & des Reptiles, que les Curacas ſouloient preſenter au Roy, ils les nourriſſoient en certaines Prouinces, qui retiennent encore auiourd'huy les noms de ces animaux, ou bons ou mauuais, ou des grandes, & des petites coulevres qu'on y gardoit. Lon en nourriſſoit auſſi vn bon nombre à la Cour, tant pour vne marque de grandeur, que pour donner à cognoiſtre aux Vaſſaux qui en auoient fait preſent au Roy, qu'il falloit bien que ces animaux luy fuſſent tres-agreables, puis qu'il les faiſoit nourrir, & garder à ſa Cour, ce qui plaiſoit grandement aux Indiens.

Lors que ie ſortis de Cozco, il s'y parloit encore des lieux qui ſeruoient de repaire à ces animaux. Ils appelloient *Amarucancha*, c'eſt à dire, *l'enclos des Ama-*

rus, qui ſont les grandes couleuures, cet endroit de la ville où eſt à preſent la maiſon des Peres Ieſuites, & pour la meſme raiſon ils nommoient auſſi *Pumacurca*, & *Pumapchupan* (mot tiré de *Puma*, qui ſignifie *Lion*) les deux cartiers de la ville où ils nourriſſoient des Lions, des Ours, & des Tygres, dont l'vn eſt au bas du mont de la Citadelle, & l'autre derriere le Conuent de Sainct Dominique

Or afin que les oyſeaux qu'ils gardoient ſe portaſſent mieux, ils les tenoient hors de la ville, en vn clos qu'on appelloit *Surihualla*, c'eſt à dire, *le pré aux Auſtruches*, qui eſt à vne lieuë de Cozco deuers le midy, lieu qui appartint autresfois à Iean d'Alcobaça, mon Gouuerneur, qui le laiſſa hereditaire à ſon fils Diego d'Alcobaça, qui fut homme d'Egliſe, & mon compagnon d'eſchole. Quant aux animaux cruels & ſauuages, tels que ſont les Tygres, les Lions, les prodigieux crapaux, & les monſtrueuſes couleuures; outre qu'ils les gardoient dans cette Cour, pour vne marque de grandeur, ils s'en ſeruoient pareillement pour la punition des Criminels, comme nous le monſtrerons en vne autre, endroit où il ſera parlé des Loix qu'ils auoient pour les condamner au dernier ſupplice.

Voilà ce que i'auois à dire touchant le tribut que ces Indiens ſouloient payer aux Roys Yncas, & à quoy ils les employoient. Ce que ie diray au Chapitre ſuiuant, ie l'ay tiré des memoires du curieux & docte Pere Blas Valera, pour faire voir la grande conformité qu'il y a entre les choſes qu'il a rappor-

tées, & ce que i'ay dit touchant l'origine, les Loix, les Coustumes, & le Gouuernement de ce grand Empire. Et d'autant que cet excellent homme a descrit tout cecy plus succinctement que moy, & auec vn meilleur ordre, & qu'en ses escrits il a des graces & des beautez qui luy sont particulieres, i'ay iugé qu'il ne seroit pas hors de propos de rapporter icy ce qu'il en a dit, tant pour faire voir la conformité de son Histoire auecque la mienne, que pour suppleer à mes deffauts par les ouurages d'autruy.

Des Loix & des Ordonnances faittes par les Yncas, pour le commun bien de leurs subiets.

CHAP. XI.

LE R. P. Blas Valera, parlant du Gouuernement des Yncas en a dit ce qui s'ensuit, que i'ay traduit de son beau Latin, & l'ay mis icy, pour m'en seruir, comme d'vne authorité irreprochable. *Les Indiens du Peru commencerent de s'establir en forme de Republique, au temps de l'Ynca Manco Capac, & de l'Ynca Roca, qui fut vn de leurs Roys. Ils auoient vescu iusques alors, c'est à dire plusieurs siecles auparauant, dans vne brutalité desreiglée, & pleine de barbarie, sans auoir aucune cognoissance des Loix, ny de la Politique, tellement qu'ils commencerent depuis d'esleuer leurs enfans dans les bonnes mœurs, de les instruire aux sciences, de communiquer les vns*

auec les autres, de couurir leur nudité par les vestements qu'ils firent, où ils garderent quelque maniere de bien-seance & d'honnesteté, de cultiuer la terre auec industrie, de se rendre sociables entre eux; d'obseruer quelques formalitez de Iustice; de parler ciuilement, de faire des bastimens particuliers, & publics, & quantité d'autres choses dignes de grandes loüanges. Auecque cela ils se porterent tres-volontiers à l'obseruation des Loix, que leurs Princes leur enseignerent, guidez par la seule lumiere de la nature. En quoy certes ces Yncas du Peru me semblent preferables non seulement au peuple de la Chine, du Iapon, & des Indes Orientales, mais encore aux anciens Gentils d'Asie, & de Grece. Car à bien considerer l'establissement des vns & des autres, ie trouue pour moy que Numa Pompilius, Solon & Lycurgue ne meritent pas tant de gloire qu'on leur en donne, pour auoir imposé des Loix aux Romains, aux Atheniens & aux Lacedemoniens, puis qu'il leur estoit bien aysé d'en faire, veu la grande connoissance qu'ils auoient des belles lettres, & des sciences humaines. Aussi fust-ce d'elles, qu'à leur grand contentement, ils tirerent les iustes Loix, & les loüables coustumes qu'ils laisserent escrites à ceux de leur temps, & à leur Posterité. Mais ce qui passe au delà de toute merueille, est à mon aduis de dire que ces Indiens, qui n'auoient aucune de ces cognoissances, pour s'en ayder au besoing, sceurent si bien fonder leurs Loix, & en faire de si raisonnables, laissant à part celles qui regardẽt leurs abus, & leur idolatrie, qu'auiourd'huy mesme nous en voyons vne infinité que ces peuples obseruẽt fort exactement, pour estre toutes conformes à la

raiſon, & aux plus belles ordonnances que les ſçauans hommes puiſſent auoir eſtablies. L'extreme deſir qu'ils ont touſiours eu d'en conſeruer la memoire, a fait que par le moyen de leurs neuds, & de leurs filets de diuerſes couleurs, qui leur ſeruoient à compter, ils l'ont transmiſe à leurs deſcendans. Comme en effet, bien qu'il y ait plus de ſix cens ans que leurs premiers Roys les ont eſtablies, ſi ne laiſſent-ils pas d'en auoir la memoire auſſi freſche que ſi elles venoient d'eſtre faites. Ils eurent la Loy *Municipale*, traitant des intereſts particuliers de châque ville, ou de châque peuple dans ſa propre uriſdiction. I'obmets celle que les Latins appellent *Agraria*, qui ne leur fut pas moins naturelle, qu'aux Romains, puis qu'ils ſçauoient auſſi bien qu'eux comment il falloit meſurer les terres, & les partager entre les habitans des villes: à quoy certes ils s'employoient auec beaucoup de ſoing & de probité. Car ils auoient des hommes exprés, qui ſe ſeruoient pour cet effet de certaines meſures par eux appellées *Tupu*, & qui donnoient à châcun d'eux la part qui luy eſtoit conuenable. Ils nommoient *Loy commune* celle qui ordonnoit aux Indiens (du nombre deſquels on exemptoit les enfans, les vieillards, & les malades) de s'employer aux œuures publiques, comme par exemple d'ayder au baſtiment des Temples, & des maiſons de leurs Roys, ou des grands Seigneurs; de labourer leurs terres, de faire des ponts, de nettoyer les chemins, & ainſi des autres choſes. Par la Loy qu'ils appelloient *Fraternelle*, ils entendoient

celle qui enioignoit expressement à tous les habitans des villes de se donner vne mutuelle assistance, quand il estoit question de labourer la terre, de semer, de faire la recolte,& de trauailler aux bastimés, ou aux reparations des maisons, sans que pour cela on fust obligé de leur donner aucune chose. Ils obseruoient aussi fort exactement la Loy par eux nommée, *Mitachanacuy*, mot qui signifie changer par lignées,& châcun à son tour. Elle vouloit, qu'en toutes les œuures, & en tous les bastimens qui s'acheuoient aux despens de la peine du public, on y apportast les mesmes considerations qu'au partage de leurs terres, si bien que châque Prouince, châque ville, châque famille, ou châque personne, ne fist que la tasche qui luy estoit imposée, & que ce trauail fust alternatif entre ceux qu'on y mettoit tour à tour, afin de les deslasser. Ils auoient vne Loy touchant leur despense ordinaire, par où il leur estoit deffendu de ne profaner en leurs habits l'vsage de l'or, de l'argent, ny de la pierrerie. Cette mesme Loy retranchoit toutes les superfluitez des festins, & vouloit que les habitans des villes s'assemblassent deux ou trois fois le mois, pour manger en compagnie deuant leurs Curacas; & qu'auec cela ils s'exerçassent à des ieux militaires, & à d'autres passe-temps honnestes; Ce qu'ils faisoient à dessein, afin de donner quelque relasche à leurs esprits, & de se maintenir en bonne paix; comme pareillement pour diuertir ceux qui trauailloient à la campagne, & les diuertir vn peu de leur fatigue par cette resiouissance

sance

ſance publique. La Loy par eux faite en faueur des pauures, ordonnoit que les aueugles, les muets, les boiſteux, les eſtropiez, les vieillards, les malades, & autres ſemblables, qui pour eſtre incommodez de leur perſonne ne pouuoient vacquer au labourage de leurs terres, ny ſe pouruoir d'habillemens, fuſſent nourris & entretenus des prouiſions que l'on tiroit des magazins publics. C'eſtoit là meſme que ſuiuant vne autre ordonnance qu'ils auoient, ils ſouloient prendre dequoy aſſiſter les nouueaux hoſtes qui leur venoient, ſoit qu'ils fuſſent eſtrangers, ou du pays, & qu'ils voyageaſſent en quelque part. Or afin de les mieux receuoir ils auoient des maiſons publiques, ou des hoſpitaux, par eux appellez *Corpahuaci*, où ils leur donnoient abondamment tout ce qui leur eſtoit neceſſaire. Outre tout cecy, par la meſme Loy eſtoit expreſſement ordonné aux habitans de châque ville, d'appeller aux feſtins publics les pauures dont i'ay parlé cy deſſus, afin de leur faire oublier vne partie de leur miſere par cette commune reſiouiſſance. Ils auoient encore vne autre Loy touchant le meſnage, par laquelle deux choſes principalement leur eſtoient recommandées. La premiere, qu'aucun d'eux ne fuſt oyſif; comme en effet ils y mettoient ſi bon ordre, comme il a eſté deſ-ja dit, qu'ils occupoiét iuſques aux enfás de cinq ans, aux choſes qu'ils iugeoint eſtre conformes à leur âge. Les aueugles meſmes, non-plus que les boiſteux; & les muets, n'eſtoient pas exempts de trauailler diuerſement, s'ils n'auoient quelqu'autre in-

diſpoſition qui les en empeſchaſt ; & ainſi tous ceux qui auoient aſſez de force, & de ſanté pour mettre la main à l'œuure, s'y employoient de tout leur poſſible, tant pour s'acquitter de ce qu'il leur falloit faire, que pour n'encourir le blaſme des faineants, qu'ō chaſtioit en public. Auec tout cela il eſtoit enioint par la meſme Loy, que les Indiens euſſent à laiſſer leurs portes ouuertes, lors qu'ils prendroient leur pas ; afin que les Officiers de la Iuſtice euſſent vne entree publique en leur logis, en s'y en allant faire leurs viſites : Car il y auoit parmy eux certains Iuges appellez *Llactacamayu*, qui auoient charge de viſiter les Temples, & les maiſons, ou particulieres, ou publiques ; Ce qu'ils faiſoient ponctuellement, ou en perſonne, ou par leurs Commis, afin de voir ſi l'homme & la femme apportoient le ſoing neceſſaire à leur meſnage, & à l'inſtruction de leurs enfans. Dequoy ils tiroient des conſequences ſelon la netteté qu'ils remarquoient plus ou moins dans châque maiſon, aux habillemens, aux meubles, & aux vaſes meſmes. Ils loüoient publiquement ceux qu'ils trouuoient les plus propres & les meilleurs meſnagers : comme au contraire ils chaſtioient les nonchalans à coups de foüet qu'ils leur donnoient aux bras & aux cuiſſes, les ſoubmettant aux autres peines qui eſtoient portées par la Loy, Cependant d'vne ſi bonne police il s'enſuiuoit qu'il y auoit parmy eux vne ſi grande abondance des choſes neceſſaires à la vie, qu'on donnoit preſque pour rien celles qui ſont auiourd'huy les plus eſtimées. Quant aux autres

Loix, & aux Ordonnances morales, qu'ils obseruoient tous en general, & en particulier, sans s'esloigner des bornes de la raison, on pourra les recueillir de ce que nous dirons en d'autres endroits, de leurs coustumes, & de leurs vies. Mais il est aduenu depuis qu'on a perdu la plus part de ces Loix, & qu'vn gouuernement si politique & si digne de loüange s'est aboly, tellement qu'on peut bien dire qu'en matiere de viure moralement, la barbarie est aujourd'huy plus fort introduitte parmy les Indiens, qu'elle ne l'estoit alors, & qu'ils ont plus de faute qu'en ce temps là, des choses necessaires à la vie.

De quelle façon ils se comportoient enuers leurs nouueaux sujets, apres les auoir conquis.

CHAP. XII.

IL seroit dommage sans doute, de ne point rapporter icy l'ordre qu'obseruoient les Yncas à conquerir de nouueaux pays, & la methode ordinaire dont ils vsoient à instruire leurs suiets en la vie ciuile, & en la politesse des mœurs. Car il est certain que depuis le temps des premiers Rois du Peru, leurs successeurs les imiterent si exactement, qu'ils ne firent iamais la guerre, s'ils ne s'y creurent obligez par quelque raison, qui leur semblast de grande importance; comme pouuoit estre l'extreme besoin qu'auoiēt

ces Barbares d'estre ciuilisez, & rangez à vne façon de viure qui fût ensemble, & politique, & ciuile. A quoy ils se portoient encore, pour estouffer les troubles & les outrages que faisoient à leurs vassaux les peuples de leur frontiere; sans que iamais ils entreprissent aucune guerre, qu'auparauant ils n'en aduertissent leurs ennemis, & ne se declarassent deux ou trois fois. Apres auoir assuiety quelque Prouince, la premiere chose que faisoit l'Ynca, estoit de prendre la principale Idole du pays, & de la transporter à Cozco, où il commandoit qu'elle fust mise dans vn Temple, iusques à ce que le Cacique, & les Indiens de cette contrée, se desabusans de la creance de leurs Dieux, tournassent leurs affections à l'Idolatrie des Yncas, qui adoroient le Soleil. Quand ils conqueroient quelque Prouince, pour tesmoigner le respect qu'ils luy portoient, ils n'abbatoient point les Idoles du pays ; de peur que les habitans ne se mutinassent, s'ils voyoient que l'on mesprisât leurs Dieux; & n'en abolissoient l'vsage qu'apres qu'ils les auoient cultiuez & instruits en leur vaine Religion. Par mesme moyen, ils menoient à Cozco le principal Cacique, & tous ses enfans, pour les y traitter splendidement, & leur faire voir la Cour; afin que par la conuersation des honnestes gens, ils apprissent non seulement les Loix, les mœurs, & la langue de ceux du pays, mais aussi leurs ceremonies, leurs coustumes, & leurs vaines superstitions. En suitte de tout cela, l'Ynca remettoit incontinent le Curaca, en sa premiere dignité, & commandoit à ses vas-

ſaux qu'ils euſſent à le ſeruir, & à luy obeyr comme à leur Seigneur. De plus, afin que les ſoldats vainqueurs,ou vaincus ſe recóciliaſſent à l'aduenir les vns auecque les autres, & qu'ils veſcuſſent en bonne paix, perdant à iamais la memoire des animoſitez qu'ils pouuoient auoir euës durant la guerre, il ordonnoit pour eux auec toute ſorte de magnificence & de bonne chere,des feſtins ſolennels & publics,où ſe trouuoient peſle-meſle les aueugles, les boiteux, les muets, & tous les autres pauures eſtropiez, qui participoient tous enſemble aux liberalitez de leur Roy. En ces feſtes les ieunes gens du pays danſoient à leur mode auecque les filles,& ceux d'vn aage plus meur faiſoient l'exercice militaire. La meſme on leur faiſoit quantité de preſens, d'or, d'argent, & de belles plumes, pour en parer leurs habits en leurs principales feſtes, ioinct qu'on leur donnoit des veſtemens, & pluſieurs autres galanteries, qu'ils eſtimoient grandement entr'eux. Voyla de quelles amorces ſe ſeruoit l'Ynca, pour gaigner à ſoy les volontez des Indiens, qu'il auoit nouuellement conquis; Comme en effet, quelques barbares & brutaux qu'ils fuſſent, ſi ne laiſſoient-ils pas à la fin de ſe ſoubmettre à ſon ioug, & de le ſeruir auec tant de zele & d'obeiſſance, qu'il n'arriuoit iamais qu'aucune Prouince ſe mutinaſt. Auecque cela, pour couper chemin aux plaintes, & empeſcher que les meſcontentemens publics ne fuſſent vn acheminemét aux rebellions, il confirmoit de nouueau, & faiſoit publier toutes les anciennes Loix,& les Ordonnan-

ces du pays, afin de les mettre plus en credit, horſmis celles qui ſe trouuoient cõtraires à l'Idolatrie, & aux eſtabliſſemens de l'Empire. Quand l'Ynca le iugeoit neceſſaire, il changeoit les habitans des Prouinces, auſquels il donnoit abondamment les poſſeſſions, les maiſons, les ſeruiteurs, & les troupeaux de beſtail, qui leur eſtoient neceſſaires. A la place de ceux-cy il enuoyoit aux Prouinces dépeuplées, des bourgeois de Cozco, ou des autres villes, qu'il ſçauoit luy eſtre fidelles, afin que faiſant la charge de ſoldats dans les garniſons, ils enſeignaſſent à ceux de la frontiere, les Loix, les Ceremonies, les Couſtumes, & la langue generale du Royaume.

Que s'il eſt queſtion de voir par des preuues manifeſtes, combien eſtoit doux le reſte du Gouuernement des Roys Yncas, en quoy certes ils ſurpaſſoient tous les autres Roys, & tous les peuples du nouueau monde cela ſe; pourra verifier à mon aduis, non ſeulement par les nœuds, & les comptes des Indiens, qui font Foy de leurs Annales, mais encore par les cahiers eſcrits à la main, & dignes de foy, que le Vice-Roy Dom François de Toledo, enuoya aux Viſiteurs generaux, aux Iuges, & aux Greffiers, pour en faire des coppies, apres s'eſtre amplement inſtruit par la bouche des Indiens de l'eſtat de châcune de ſes Prouinces. De ces papiers, qui ſont encore auiourd'huy aux archiues publiques, l'on en peut tirer des teſmoignages irreprochables du bon traitement que les Yncas Rois du Peru ſouloient faire à leurs ſubiets. Car comme nous auons dit n'a-

guere, si l'on excepte certaines choses, qui regardoient la seureté de ce grand Empire, l'on trouuera qu'ils conseruoient inuiolables toutes les autres Loix, & tous les droits des vassaux. Les Yncas prenoient garde encore qu'on laissast en leur entier les biens, ou communs, ou particuliers, sans en diminuer aucune chose. Quant à la discipline militaire, ils la faisoient obseruer auec tant d'integrité, qu'ils ne donnoient iamais au pillage les Prouinces ny les Royaumes qu'ils conqueroient à force d'armes, & ne vouloient en façon quelconque que leurs soldats enuahissent le bien d'autruy. Que si les habitans de quelque pays se rendoient volontairement, on esleuoit bien tost apres les plus capables d'entre-eux aux Gouuernemens de paix, & aux charges de la guerre, comme si les vns eussent esté de long temps vieux soldats de l'Ynca, & les autres ses fidelles subiets. Pour le regard des tributs que ces Roys imposoient à leurs vassaux, ils consistoient en si peu de chose, que ce que nous en dirons cy-apres semblera tout à fait ridicule à ceux qui le liront. Dequoy neantmoins les Yncas n'estans pas satisfaits, ils distribuoient liberalement & en abondance des prouisions de bouche, des vestements, & des dons, non seulement aux Seigneurs & aux autres Gentilshommes du pays, mais encore aux roturiers & aux paures; tellement que de la façon qu'ils se comportoient enuers tous, on les pouuoit plustost appeller de bons peres de famille, ou de soigneux pouruoyeurs, que non pas des Roys. Aussi fut-ce pour

cela que les Indiens leur donnerent le ſurnom de *Capac Titu*, dont l'vn, à ſçauoir *Capac* ſignifie vn Roy puiſſant en richeſſes & en grandeurs, & *Titu* vn Prince liberal, & magnanime; ou ſi voulez, vn ſecond Auguſte, & vn Demydieu. Pour de ſi rares vertus & des qualitez ſi eminentes, ces Roys du Peru furent de leur temps ſi cheris de leurs ſubiets, qu'auiourd'huy meſme les Indiens, qu'il a pleu à Dieu eſclairer de la lumiere de la Foy, n'en peuuent perdre le ſouuenir; ſi bien qu'en leurs trauaux, & en leurs neceſſitez, ils les appellent par leurs noms l'vn apres l'autre, auec des gemiſſemens, & des plaintes dignes de compaſſion; Et certainement s'il en faut dire le vray, il ne ſe lit point dans l'Hiſtoire qu'aucun des anciens Roys d'Afrique, d'Aſie, & d'Europe ait eſté ſi doux, ſi courtois, ſi vtile, ſi franc, & ſi liberal enuers ſes ſubiets, que le furent autrefois les Roys Yncas, dont nous deſcriuons icy les vies. De toutes leſquelles choſes, & de celles que nous dirons cy-apres, le Lecteur pourra iuger combien ont eſté conformes à la raiſon les Loix, les Couſtumes, les Statuts, les Offices, & la maniere de viure des Indiens du Peru. Dequoy ce me ſemble on peut profiter beaucoup, pour les conuertir plus ayſement, & auec moins de rudeſſe à la Religion Chreſtienne.

De la

De la methode qu'on obseruoit à pouruoir aux charges, & à toute sorte d'Officiers.

CHAPITRE. XIII.

LE R. P. Blas Valera continuant son Histoire, donne ce tiltre à ce qui s'ensuit; *De la methode obseruée par les Yncas à creér des Ministres, & des Gouuerneurs en temps de paix. Du partage qu'ils faisoient des Ingenieurs, & des Maneœures, De quelle sorte ils disposoient des biens, tant en commun qu'en particulier; & comment ils imposoient le tribut.*

L'Ynca n'auoit pas plustost assuiety quelque nouuelle Prouince, & fait transporter à Cozco la principale Idole de tout le pays, qu'apres le calme où il auoit mis l'esprit des Seigneurs & des Vassaux, il ordonnoit que tous les Indiens, tant les Prestres & les Deuins, que tout le reste du peuple adorassent le Dieu *Ticci Viracocha*, qu'on appelloit autrement le *Pachacamac*, comme le plus puissant de tous les Dieux, desquels il triomphoit hautement. Apres cela il leur commandoit de tenir l'Ynca pour leur Roy, & leur souuerain Seigneur, afin de le seruir en cette qualité, & de luy rendre obeyssance. Quant aux Caciques, il leur estoit expressement enioint de s'en aller à la Cour à châque année, ou du moins de deux en deux ans, selon la distance des Prouinces. D'où il s'ensuiuoit que la ville de Cozco estoit la plus

frequẽtée, & la mieux peuplée de toutes les villes du nouueau mõde. Auecque cela il dõnoit ordre qu'on eust à enrooller & mettre par cõpte tous les habitãs de la Prouince nouuellement conquise; mesme iusques aux enfans, y specifiant l'âge, l'extraction, la charge, les biens, la famille, les mestiers, & les coustumes de tous generalement, afin de les marquer en lieu descrit par les filets & les neuds de diuerses couleurs, dont ils vsoient d'ordinaire; Ce que les Yncas faisoient exprés, afin d'imposer le tribut, conformement à la condition d'vn chacun, & ainsi pouruoir aux autres choses, à quoy ils se croyoient obligez pour le bien de tout le public. Ayant mis ordre à cela, ils nommoient diuers Ministres pour les fonctions de la guerre, comme les Generaux d'armée, les Maistres de Camp, les Capitaines en chef, & les subalternes; les Enseignes, les Sergents, & les Chefs d'esquadre, dont les vns commandoient à dix soldats, & les autres à cinquante. Les moindres Capitaines auoient cent soldats sous leur charge, & les autres ou plus ou moins, iusques à mille hommes. Les Maistres de Camp en auoient quatre ou cinq mille, & les Generaux, qu'ils appelloient *Hatun Apa*, c'est à dire *Grands Capitaines*, commandoient iusques à dix mille hommes de guerre. Ils appelloiẽt Curacas, les Seigneurs de plusieurs Vassaux, comme par exemple les Ducs, les Comtes, & les Marquis. Ceux-cy, cõme vrays, & legitimes Seigneurs, commandoient à leurs subiets en temps de paix & de guerre; outre qu'ils auoient vn plein pouuoir de

faire des Loix particulieres, d'ordonner des tributs, d'assister châque famille, & de pouruoir en general au bien des Vassaux en temps de necessité, conformement aux statuts, & aux ordonnances de l'Ynca. Touchant les Capitaines en chef, & leurs subalternes, bien qu'ils n'eussent ny l'authorité de faire des Loix, ny de mettre des imposts, si est-ce qu'ils auoiét cet aduantage de laisser hereditaires leurs Offices, de mesme qu'ils les auoient receuz; ioint qu'en téps de paix ils ne payoient iamais de tribut, & qu'on leur fournissoit des magazins du Roy, & non pas des particuliers, les choses qui leur estoient necessaires. Leurs inferieurs, comme les chefs d'esquadre de dix à cinquante, payoient le tribut, pource qu'ils n'estoient pas Gentilshommes. Les generaux & les Maistres de Camp les creoient par election, & ne pouuoient leur oster leurs charges, depuis qu'ils les y auoient mis vne fois. Ce qu'ils payoient de tribut n'estoit autre chose que d'exercer l'Office de Dizainiers, ausquels il appartenoit encore de faire la visite des champs, des possessions, & des maisons Royales; comme aussi de pouruoir aux vestemens, & aux prouisions de bouche du commun peuple. L'Ynca souloit nommer par mesme moyé plusieurs autres Ministres & Gouuerneurs subalternes les vns aux autres, pour s'en seruir à donner ordre à toutes les choses qui touchoient le gouuernement & le tribut de l'Empire, afin que par ce moyen chacun pûst sçauoir son compte, & qu'aucun ne fust trompé. Tous les troupeaux du pays tant ceux du Roy que du

peuple auoient des Bergers, qui dependoient les vns des autres, & gardoient auec tant de fidelité le bestail, qui leur estoit commis, qu'il n'en venoit iamais faute, non pas mesme d'vne seule brebis, veu le bon ordre qu'ils y mettoient; Ce qui leur estoit d'autant plus facile, qu'il n'y auoit aucuns larrons en tout le pays, & qu'ainsi pour empescher le degast qui se pouuoit faire de leurs troupeaux, il n'estoit question que de chasser les bestes sauuages. Dauantage il y auoit des Commissaires de toutes les sortes, expressement establis à la garde des possessions, ou des biens de la terre; & pareillement des Intendans, des Administrateurs, des Visiteurs, & des Iuges, le deuoir desquels estoit de prendre garde qu'en leur ville il n'y eust faute d'aucune chose, ny en general, ny en particulier. Que s'il s'en trouuoit quelques vns qui fussent dans l'incommodité, ces Officiers en donnoient aduis tout aussi tost aux Gouuerneurs, aux Curacas, & au Roy mesme, afin d'y pouruoir: comme en effet les vns & les autres s'en acquittoiẽt dignement; mais par dessus tous l'Ynca s'y portoit auec tant de zele & de charité, que par ses actions il tesmoignoit veritablement qu'il n'estoit pas seulement Roy, mais tuteur de ses subiets, & vray pere, de famille. La charge des Iuges & des Visiteurs consistoit à faire en sorte par leur diligence que tous les hommes fissent leur deuoir & leur charge, pour s'empescher d'estre oysifs: Que les femmes eussent le soing de leur mesnage, des meubles, des vestemens, des prouisions, de filer, de tistre & d'esleuer

leurs enfans; Que les ieunes filles obeissent à leurs meres, & à leurs maistresses, sans vser de nonchalance en ce qui touchoit le mesnage & l'exercice des femmes; Que les personnes âgées, & pareillement les impotens, qui n'estoient pas propres au grand trauail s'employassent à quelque chose qui fust vtile pour eux, comme à ramasser de la paille, & des buchettes de bois, à se despoüiller pour se nettoyer de leur vermine, & porter leurs poux à leurs Decurions, ou au Chef d'esquadre. L'ordinaire employ des aueugles estoit d'oster les ordures du cotton, & d'esgrener le mayz hors des espics où il s'engendre. Les gens de mestier auoient leurs Iurés, & releuoient la plus part les vns des autres. Tels estoient tous les ouuriers qui trauailloient en or, en argent, en cuivre, en letton, ensemble les Charpentiers, les Massons, les Potiers, les Lapidaires, & ainsi des autres mestiers, necessaires à la Republique. Que si leurs enfans les eussent tous exercez, conformement aux ordonnances des Yncas, & au reglement qu'en fit depuis Charles Cinquiesme, asseurement le pays des Indes seroit plus fleurissant qu'il n'est aujourd'huy, & aussi abondant qu'il estoit alors en toute sorte de prouisions, ioint qu'on y prescheroit l'Euangile auec bien plus de fruict qu'on ne fait. Tous ces inconueniens n'estans arriuez que par nostre nonchalance, sont cause que les Curacas, & les autres Indiens des principaux du pays, se pleignent à tout moment en leurs assemblées du gouuernement present; & qu'ils n'y trouuent pas

leur compte, lors qu'ils le veulent comparer à celuy des Yncas, comme nous le monſtrerons cy-apres au neufieſme Chapitre du ſecond liure. Tout ce que ie viens de dire eſt tiré du R. P. Blas Valera, & ce qu'il promet de nous donner eſt perdu.

Le meſme Autheur continuant cette matiere, dit ce qui s'enſuit. *Outre les choſes que i'ay cy-deuant rapportées, les Indiens auoient des Commiſſaires deputez à la viſite des champs, comme pareillement des Giboyeurs, des Peſcheurs, des Tiſſerans, & des Cordonniers, enſemble des Buſcherons, qui trauailloient à coupper du bois pour les maiſons Royales, ou meſme pour les baſtimens publics, & des gens de forge qui faiſoient de cuivre les outils qui leur eſtoient neceſſaires. Outre tout cecy, il y auoit quantité d'autres Artiſans, qui trauailloient tous auec vne diligence incroyable. Mais au temps où nous ſommes il y a dequoy s'eſtonner de voir de quelle façon les Indiens ont oublié l'ancien ordre qui s'obſeruoit en l'exercice de ces meſtiers, & auec combien d'obſtination ils obſeruoient les autres Couſtumes, dont ils ne ſe deſiſtent qu'à leur grand regret, & le plus tard qu'il leur eſt poſſible, s'il aduient que nos Gouuerneurs en retranchent quelque choſe.*

De l'Ordre & des Reiglemens de l'Ynca, touchant les biens du public, & des particuliers.

Chap. XIIII.

APres que l'Ynca s'estoit fait maistre d'vne Prouince, & qu'ayant rendu les habitans tributaires, il leur auoit donné des Gouuerneurs, & des Maistres pour les instruire en leur Idolatrie, il ne tournoit ses pensées qu'à pouruoir à tout l'estat du pays. Il commandoit pour cet effet qu'ils eussent à compter par leurs neuds les pasturages, les collines, & les montagnes, les terres labourables, les possessions, les mines des metaux, les salines, les fontaines, les lacs, les riuieres, les terres qui portoient du cotton, les arbres fruictiers, & les troupeaux de bestail. Ces choses & plusieurs autres estoient, comme l'on dit, mises en ligne de compte, châcune à par soy; premierement celles de toute la Prouince, puis de châque ville, & finalement de châque habitant. Apres cela il falloit sçauoir ce que les terres labourables auoient d'estenduë tant en longueur qu'en largeur, & par consequent le reuenu qu'elles rapportoient. Comme on s'en estoit bien esclaircy, & de toutes les particularitez qui en dépendoient, l'on en faisoit le rapport à l'Ynca, qui estoit

bien ayse de s'en instruire nettement, & d'en prendre connoissance, non pas pour ses interests particuliers, ny pour accroistre son domaine des terres de ses subiets, mais pour le soulagement du public. Car apres qu'il s'estoit bien informé de l'abondance, ou de la pauureté de tout le pays; selon qu'il estoit ou fertile ou sterile, il donnoit ordre à l'entretenement des habitans: ce qui luy seruoit encore pour preuenir les necessitez publiques, & faire des prouisions, pour en assister ses pauures subiets en temps de famine, de peste, ou de guerre. Bref il faisoit en sorte qu'il ne se passast aucune chose qui regardast son seruice particulier, ou celuy des Curacas ou de l'Estat, de laquelle tous ses Vassaux n'eussent aduis par vne declaration publique. De cette façon ny les subiets ne pouuoient rien retrancher de ce qu'ils estoient obligez de faire, ny les Curacas non plus que les autres Officiers du Roy, les troubler, ny les fouler en aucune sorte. Outre tout cecy, apres qu'on auoit fait le denombrement de chàque Prouince, l'on y mettoit des limites, afin de la separer d'auec les autres terres qui luy estoient frontieres. Or afin qu'à l'aduenir il n'y eust point de confusion en cela, l'Ynca imposoit de nouueaux noms aux montagnes, aux collines, aux champs, aux prez, aux fontaines, & aux autres lieux, chàcun à part soy. Que s'ils en auoient des-ja de particuliers, il les confirmoit, en y adioustant quelque chose de nouueau, pour en faire distinction auec les autres Contrées; Ce qu'il est bien necessaire de remarquer, afin que nous allions

iusques

iuſques à la ſource de la veneration & du reſpect que les Indiens portẽt encore auiourd'huy à tous ces lieux, comme il ſera dit en ſuitte. Apres que l'Ynca auoit mis ordre à ces choſes, il partageoit les terres entre les villes de la Prouince, donnant particulierement à châcune ce qui luy deuoit appartenir. Auecque cela il faiſoit des inhibitiõs tres-expreſſes qu'on n'euſt aucunemẽt à confondre les bornes des châps, depuis qu'il les auoit marquées à châque ville; voulãt que le meſme s'obſeruaſt en matiere des paſturages & des montagnes, ſelon le partage qui en eſtoit fait en faueur des habitãs d'vne Prouince. Quant aux anciennes mines, d'or, & d'argent, & meſme aux nouuelles, il en permettoit l'vſage au Curaca, iuſques à ſouffrir, que luy meſme, & pareillement ſes parens, & ſes Vaſſaux en prinſſent ce qu'ils vouloient, non pas pour en faire des threſors, dequoy ils ſe soucioient fort peu, mais pour en parer & enrichir leurs habillemens aux iours de leurs feſtes principales, comme auſſi pour en faire des vaſes à l'vſage du Cacique, encore falloit-il que le nombre en fuſt limité. Comme ils auoient à ſuffiſance, de ces metaux, ils ne penſoient plus aux mines, & meſme ils les laiſſoient perdre, ce qui eſtoit cauſe qu'ils auoient fort peu d'ouuriers qui ſceuſſent l'art d'y trauailler, & de fondre les metaux, ayant quant au reſte vn grand nombre d'Artiſans. Tels fondeurs de metaux, & autres ouuriers que l'on employoit aux mines, ne payoient pour tout tribut que le trauail de leur corps. Ils eſtoient entretenuz d'outils, de ve-

ſtemens, & de prouiſions de bouche aux deſpens du Roy, ou du Seigneur de la terre, qui leur en fourniſſoit abondamment, & il falloit de plus que pour s'acquiter de leur tribut, ils trauaillaſſent deux mois, eſtant permis à châcun d'employer le reſte de l'année à ce que bon luy ſembloit ; A quoy l'on n'occupoit point tous les Indiens de la Prouince, mais ceux là tant ſeulement qui en ſçauoient le meſtier. En lieu de fer, ils ſe ſeruoient ordinairement du cuivre, qu'ils nommoient *Anta*, l'accommodant à l'vſage de leurs armes. Ils en faiſoient auſſi des couteaux, & ce peu d'outils qu'ils auoient pour leur charpenterie, enſemble les grandes eſpingles dont les femmes attachoient leurs robbes; comme pareillement des miroirs, des hoyaux à remuer la terre, & des marteaux pour les forgerons ; à cauſe dequoy ils eſtimoient ce metail plus que l'or ny que l'argent, & en tiroient vne plus grande quantité que de tous les autres.

Leur ſel ordinaire, qui ſe faiſoit de l'eau de quelques Fontaines, & de celle de la mer, enſemble le poiſſon des riuieres & des lacs; les fruicts des arbres, le cotton, le chanvre & ainſi du reſte, eſtoient des choſes que l'Ynca vouloit eſtre communes à tous ceux du pays, qui les produiſoit, encore que châcun n'en priſt que pour ſon vſage. Et quant aux arbres fruictiers, ceux qui en vouloient planter, le pouuoient faire à leur volonté, afin d'en auoir les fruicts.

L'Ynca faiſoit trois diuers partages des pieces de

terre qui produisoiét du mayz, ou d'autres legumes, que les Indiens souloient semer. Le premier partage estoit pour l'entretenement des Temples du Soleil, de ses Prestres, & de ses autres Ministres. Le second, pour le domaine du Roy, des reuenuz duquel l'on entretenoit ses Lieutenans, & ses Officiers, quand ils estoient en voyage, ioint qu'on en mettoit vne partie dans les magazins publics. Le troisiesme, pour les habitans des villes, châcun desquels en auoit vne portion pour la nourriture de sa famille. l'Ynca faisoit ce partage en toutes les Prouinces de son Empire, où nul ne pouuoit demander le tribut aux habitans; qui n'estoient point aussi obligez d'en fournir aucun, ny à leurs Caciques ny aux magazins publics, qui estoient dans leurs villes, ny aux Lieutenans du Roy, ny à luy mesme, non plus qu'au Temple du Soleil, ny à ses Prestres, ny aux sacrifices ordinaires; Et la raison estoit, pour ce qu'on auoit des-ja pourueu abondamment à ces choses, par le moyen de tous ces partages. Ce qui restoit de la portion du Roy estoit mis dans le magazin de châque ville, & le surplus des terres du Soleil, seruoit à l'entretenement des impotens, tels qu'estoient les boiteux, les aueugles, les estroppiez, & ainsi des autres, que les deffectuositez de leur personne rendoient inhabiles au trauail, ce qu'on ne faisoit toutesfois qu'apres auoir pourueu amplement aux choses requises à ce grand nombre de Sacrifices qu'ils souloient faire, & à la nourriture des Prestres, & des Ministres des Temples, qui estoient en fort grand nombre.

Des formalitez & des Loix qu'ils obseruoient au payement du tribut.

CHAP. XV.

LE tribut que les Roys Yncas du Peru souloiẽnt imposer à leurs subiets estoit si moderé, qu'à bien considerer en quoy il consistoit, l'on trouuera veritablement que pas vn des anciens Roys ny de ces grands Empereurs qui se flattoient de diuers surnoms, comme de celuy d'Auguste & de Debonnaire, n'est cõparable à ceux du Peru. Car de la façon qu'ils se comportoient enuers leurs Vassaux en matiere de tribut, ils sembloient plustost leur en donner, qu'en receuoir d'eux, ou du moins ne rien faire, qui ne se rapportast directement au bien de tout le public. Que s'il le faut supputer à raison du temps, de la iournée des ouuriers, de la valeur des choses, & de la despense des yncas, il se trouuera que ces contributions n'estoient presque rien, & qu'àpeine plusieurs Indiens payoient quatre reales de tribut. Au reste si pour s'acquitter de ce deuoir, ou du seruice du Roy, ou bien des Curacas, il leur falloit prendre de la peine, ils l'enduroient tres-volontiers, pource qu'elle consistoit en peu de chose, & que d'vn si petit trauail ils en tiroient vn grand bien. Les formalitez & les

Loix faittes en faueur des tributaires, qui s'obseruoient si religieusement, que ny les Iuges, ny les Gouuerneurs, ny les Generaux d'armée, ny mesme les Yncas ne les pouuoient corrompre au preiudice de leurs subiets, estoient celles qui s'ensuiuent. La premiere & la principale; Qu'on n'eust à troubler ny à trauailler en façon quelconque ceux qu'on auoit exemptés du tribut pour des raisons particulieres. Tels estoient generalement les Princes du Sang, les Generaux d'armée, les Capitaines, iusques aux Centeniers, ensemble leurs nepueux, & leurs enfans, comme aussi tous les Curacas, & ceux de leur parenté. Durant que les moindres Officiers du Roy faisoient leur charge, ils ne payoient aucun tribut nonplus que les soldats, lors qu'ils estoient à la guerre, ny les ieunes gens au dessous de vingt cinq ans, pource qu'ils estoient obligez de seruir iusques à cet âge là leurs plus proches parens, qui les auoient mis au monde. Les vieillards en estoient aussi exempts, depuis cinquante ans en haut, & pareillement tout le sexe des femmes, ou veufues, ou mariées. De ce priuilege iouïssoient encore auec beaucoup de raison tous ceux qui se trouuoient indisposez, & par consequent les impotens, comme les aueugles, les boiteux, les estropiez, & ainsi des autres; bien que toutesfois les muets & les sourds ne laisassent pas d'estre employez à des choses que l'on pouuoit faire sans ouïr ny sans parler. La seconde Loy vouloit que tous les autres Indiens, qui n'estoient pas du nombre de ceux que nous venons de nommer, fussent obli-

gez à ce tribut, horſmis toutesfois les Preſtres, ou les Miniſtres du Temple du Soleil, ou bien les Vierges eſleuës. La troiſieſme, que pour quelque ſuiet que ce fût, aucun Indien n'euſt à payer de ſon bien aucune choſe qui luy tint lieu de tribut, mais qu'il s'en acquittaſt ou par le trauail de ſa perſonne, ou par le deuoir de ſa charge, ou par le temps qu'il employoit au ſeruice du Roy ou de ſon Eſtat; En quoy certes les pauures & les riches ſe trouuoient eſgaux, pource que l'vn ne payoit pas dauantage, ny l'autre moins. L'on appelloit riche celuy qui auoit vne famille & des enfans, pource qu'ils luy aydoient à trauailler, & qu'ainſi il acheuoit plus facilemẽt la taſche qu'il luy falloit faire en lieu de tribut, ſi bien de cette ſorte celuy qui n'auoit aucuns enfans ſe trouuoit pauure, bien qu'il fuſt riche d'ailleurs. La quatrieſme Loy eſtoit, Que chacun euſt à ſe tenir à ſon meſtier, ſans ſe meſler de celuy d'autruy, horſmis au fait du labourage; & de le Milice, qui eſtoient deux choſes toutes communes. La cinquieſme, Que le payement du tribut ſe feroit des denrées qui naiſſoient dans châque Prouince, ſans les emprunter des autres. Ce que l'Ynca ne vouloit pas ſans raiſon, iugeant bien qu'il fouleroit ſes ſubiets, s'il falloit qu'ils luy donnaſſent des fruicts que leurs terres ne produiſoient point. La ſixieſme ordonnoit, que tous les Ouuriers qu'on employoit au ſeruice de l'Ynca, ou de ſes Curacas, ſeroient abondamment pourueuz de toutes les choſes qui leur eſtoient neceſſaires pour l'exercice de leur meſtier, comme par exemple qu'õ

donneroit à l'Orfevre de l'or, de l'argent, ou du cuivre, pour le mettre en œuure; au Tissaran de la laine, ou du cotton, au Peintre des couleurs, & ainsi du reste. En toutes lesquelles choses l'on procedoit de telle sorte, qu'vn Ouurier n'estoit obligé que de donner pour le plus, afin de s'acquitter du tribut, trois mois de son temps, lesquels expirez il pouuoit quitter le trauail à sa volonté, si ce n'estoit qu'il le voulust acheuer pour son plaisir, & en tel cas le tēps qu'il y employoit de plus estoit en deduction du tribut de l'an à venir; dequoy ils tenoient compte en leurs nœuds, afin de n'en perdre la memoire. La septiesme Loy vouloit que tous les ouuriers, de quelque mestier & proffession qu'ils fussent, qui payoient le tribut aux despens de leur peine, fussent pourueuz de toutes les choses qui leur estoient necessaires, cōme des prouisions de bouche, d'habits & mesme de medicamens, s'ils tomboient malades durant leur trauail, & qu'on en fist de mesme à leurs femmes & à leurs enfans, afin qu'ils les soulageassent en leur ouurage, & leur aydassent à l'acheuer; Car en ce partage du trauail, qu'ils faisoient par tasche; ils ne se soucioient aucunement du temps qu'on y pouuoit employer, pourueu que l'on acheuast; de maniere que si vn ouurier aydé par ses gens, acheuoit en vne semaine vn trauail de deux mois, cela luy tenoit lieu du tribut de toute l'année, sans qu'on luy en pust demander vn autre. Cette seule raison suffira pour respondre à quelques-vns, qui disent qu'anciennement les garcons, les filles, & les meres, de

quelque condition qu'elles fussent, estoient tributaires ; Ce qui est tout à fait hors d'apparence, veu que ces personnes ne trauailloient point, pour estre obligées à ce tribut, mais bien pour ayder leurs peres, ou leurs maris, ou leurs maistres. Car si vn ouurier vouloit trauailler tout seul, sa femme, & ses enfans estoient exempts de cette peine, & pouuoient demeurer à la maison, pour s'y employer aux affaires du mesnage, sans que le Decurion ny les Iuges eussent droit de les contraindre à aucune chose, pourueu qu'en leur particulier ils ne fussent point oysifs. Pour cette mesme raison au temps des Yncas l'on estimoit extremement riches ceux qui auoient vne grande famille, ou quantité d'enfans, pource qu'il arriuoit souuent que les Ouuriers qui n'en auoient aucuns tomboient malades, durant le temps destiné à leur trauail, pour s'acquitter du tribut. Pour remedier à cela, il y auoit encore vne autre Loy, qui ordonnoit que les riches, c'est à dire ceux qui auoient des enfans, & les autres qui auroient acheué leur tasche, leur aydassent vn iour ou deux ; ce qui plaisoit fort à tous les Indiens, pource qu'ils en estoient beaucoup soulagez.

De l'Ordre obſerué au Tribut, & de la generoſité de l'Ynca, qui donnoit aux Curacas la pluſpart des choſes qui luy eſtoient preſentées.

CHAPITRE. XVI.

LA huictieſme Loy, eſtoit touchant la maniere qui s'obſeruoit au payement de ces tributs, qui ſe faiſoit auec beaucoup d'ordre & de raiſon, de la façon qui s'enſuit. A certain temps prefix s'aſſembloient dans la capitale de châque Prouince, les Iuges, les Receueurs, & les Maiſtres des Comptes, ou ceux qui en lieu de Regiſtre auoiét les neuds du tribut. Alors en la preſence du Curaca, & du Gouuerneur Ynca ils faiſoient leurs partitions, & leurs comptes, par les neuds de leurs filets, & auec de petits caillous, ſelon le nombre des habitans de châque Prouince, Dequoy ils venoient à bout auecque tant de iuſteſſe, que ſans d'autres reigles d'Arithmetique, que celles qu'ils ſçauoient par habitude, ils aiuſtoient les choſes au dernier poinct, & plus nettement que ne ſçauroient faire les meilleurs Arithmeticiens que nous ayons parmy nous. De maniere que leur Gouuerneur & les Officiers du Roy comprenoient leurs comptes incontinent, & les entendoient auec vne facilité merueilleuſe.

Ces nœuds faiſoient foy du meſtier ou de l'employ d'vn châcun, & des voyages qu'il auoit faits par l'exprés commandemẽt du Prince ou des Superieurs; Et ainſi toute cette occupation luy tenoit lieu de tribut. Apres tout cela l'on monſtroit aux Iuges, aux Receueurs, & au Gouuerneur, châque choſe ſeparement, de celles qui eſtoient dans le magazin public, comme pouuoient eſtre les prouiſions de bouche, les habillemens, la chauſſure, les armes, & ainſi du reſte que les Indiens ſouloient donner pour tribut, iuſques à l'or, à l'argent, à la pierrerie, & au cuiure qui appartenoit au Roy. Par meſme moyen ils rendoient compte de tout ce qu'il y auoit de biens dans les magazins de châque ville; de toutes leſquelles choſes la Loy commandoit que l'Ynca Gouuerneur de la Prouince euſt vn memoire, par deuers luy, afin qu'il ne ſe fiſt aucune tromperie ny du coſté des Receueurs, ny des Indiens ttibutaires. La neufieſme Loy, portoit exprés que tout ce qui reſteroit de ces tributs apres la deſpence du Roy, ſeroit appliqué au commun bien des ſubiets, & mis dans des magazins publics, pour s'en ſeruir au beſoing. Quant aux choſes de prix, comme l'or, l'argent, la pierrerie, les plumes fines, les diuerſes couleurs, pour en vſer à peindre & à la teinture, & pareillement le cuiure, & les autres ſingularitez que les Curacas preſentoient à l'Ynca vne fois l'année, elles tournoient auſſi toſt à leur proffit qu'à celuy du Roy. Car apres qu'il en auoit fait tirer ce qu'il falloit à peu prés pour le ſeruice de ſa maiſon, & de ceux du ſang Royal, il

partageoit tout le reste entre les Capitaines, & les Seigneurs, qui luy auoient fait ces presens. Car bien qu'ils eussent ces choses en leur pays, si est-ce qu'ils ne pouuoient s'en seruir que par la permission de l'Ynca, & sans en auoir de luy vn priuilege particulier. De tout ce que i'ay dit cy deuant l'on peut conclure que les Roys Yncas prenoient pour eux la moindre partie du tribut qu'on leur dónoit, & qu'ils conuertissoient l'autre au commun proffit de leurs Vassaux. La dixiesme Loy contenoit vne expresse declaration des choses où les Indiens se deuoient occuper, tant pour le seruice de leur Roy, que pour le commun proffit de leurs Republiques & de leurs villes, ce qu'on leur imposoit en lieu de tribut; Comme par exemple, on leur donnoit pour tasche d'applanir les chemins, & de les pauer; de rebastir les Temples du Soleil, ou d'y faire les reparations necessaires, & de pouruoir à toutes les autres choses qui appartenoient à leur Idolatrie: On les obligeoit par mesme moyen de trauailler aux maisons du public, comme par exemple aux magazins, & aux Palais des Gouuerneurs, & des Iuges; de redresser les ponts, de faire l'office de Messagers ou de Courriers, qu'ils appelloient *Casqui*, de labourer les terres, de serrer les fruicts, de mener paistre les troupeaux, de garder les biens de la terre, de faire des Hospitaux pour y receuoir les voyageurs, & d'y estre en personne pour les seruir, & leur fournir aux despens du Roy tout ce qui leur seroit necessaire. Outre cela ils estoient tenuz de faire ponctuellement quantité

d'autres choses, pour leur commun proffit, ou de leurs Curacas, ou pour le seruice de l'Ynca. Mais d'autant qu'en ce temps là cette partie des Indes estoit grandement peuplée, il aduenoit que ceux du pays auoient si peu à faire en cecy, qu'ils ne se ressentoient presque pas de ce trauail; ioint que chacun seruoit à son tour, & que cela se faisoit auec tant d'équité, que jamais les vns n'estoient plus foulez que les autres. Par ceste mesme Loy il estoit ordonné qu'vne fois l'année les chemins fussent applanis, les ponts renouuellez, & les canaux nettoyez, afin qu'on pûst plus facilement arroser les terres, ce que la Loy commandoit qu'ils fissent volontairement, à cause que ce trauail se rapportoit generalement au commun bien de châque Royaume, de châque Prouince, & de tout l'Empire.

Ie laisse à part plusieurs autres petites Loix, qu'ils obseruoient, pource qu'elles pourroient ennuier le Lecteur, & qu'en matiere de tribut ie pense auoir rapporté les principales. Tout ce que ie viens de dire est tiré du R. P. Blas Valera; surquoy, ie voudrois bien demander à vn certain Historien, d'où vient qu'il dit que les Yncas faisoient des Loix iniustes & tyrániques, pour tirer de leurs subiets de trop grands subsides, & des imposts extraordinaires. Ce que ie n'ay iamais reconnu pour moy, ioint qu'il faut bien croire que toutes ces Loix, & celles que nous rapporterons cy-apres, estoient equitables, puisque les Roys d'Espagne les ont depuis confirmées de leur bon gré, comme le remarque le mes-

me P. Blas Valera. Reuenons maintenant au Prince Viracocha, & voyons comment il se tirera de la peine, où nous l'auons laissé, pour deffendre son honneur, & celuy de ses Predecesseurs.

L'Ynca Viracocha est aduerty que les ennemis s'approchent, & il luy vient vn secours de vingt mille hommes.

CHAP. XVII.

Les memorables faicts d'armes de l'Ynca Viracocha nous obligent de laisser à part toute autre chose, pour ne parler que de ses hauts faits. Nous auons dit à la fin de l'Histoire de son pere, que l'ayant laissé à *Muyna*, il s'en retourna droit à Cozco, ramassant par les chemins tout ce qu'il trouuoit de gens espars à la campagne. Ce qu'il n'eut pas plustost fait, qu'il sortit hors de la ville, pour s'en aller audeuant des ennemis, en intention de les combattre vaillamment, aymãt beaucoup mieux mourir les armes à la main, que voir les insolences & les vilenies qui s'en alloiẽt estre faittes apparemment dans le temple du Soleil, en la maison des Vierges esleües, & en toute la ville de Cozco, qu'ils croyoient estre sacrée. Il faut sçauoir maintenant qu'à demye lieuë de la ville tirant vers le Nord, se void vne grande plaine, où s'arresta

le Prince Ynca Viracocha, pour y attendre les gens de guerre, qui ſortoient de Cozco apres luy, & ramaſſer tous ceux qui s'en eſtoient fuis qui çà, qui là par la campagne. Les vns & les autres eſtans ioints à ceux qu'il auoit amenez auec ſoy, il en fit vn corps d'armée, de plus de huict mille hommes, tous reſolus de mourir pour la defenſe de leur Prince. Comme il eſtoit là campé, il euſt aduis que les ennemis eſtoient à neuf ou dix lieuës de la ville, & que deſia meſme ils paſſoient la grande riuiere d'Apurimac. A cette mauuaiſe nouuelle en ſucceda le lendemain vne autre fort bonne en faueur des Yncas, qui fut, que de la Prouince de *Cuntiſuyu* luy venoit vn ſecours de quelques vingt mille hommes de guerre, des Nations *Quechua*, *Cotapampa*, *Cotanera*, *Aymara*, & des autres peuples de la frontiere des Prouinces reuoltees.

Quelque peine que priſſent les ennemis pour cacher leur trahiſon, les *Quechuas* ne laiſſerent pas de la deſcouurir, pour eſtre voiſins des *Chancas*. Ce qui fut cauſe que le temps d'en donner aduis à l'Ynca leur ſemblant trop court, ils ne le voulurent point faire, ſi bien que ſans attendre ſon mandement, ils mirent ſur pied tout ce qu'ils pûrent auoir de gens, y employant toute la diligence en tel cas requiſe. Auecque ces troupes, ils s'en allerent droit à la ville de Cozco, en intention de la ſecourir, s'il eſtoit poſſible, ou de mourir au ſeruice de leur Roy. Car ces nations s'eſtoient deſia volontairement reduites à l'Empire de l'Ynca *Capac Yupanqui*, comme il a eſté

dit cy-deuant. Pour tesmoigner donc l'ardent zele qu'auoient ceux de leur pays au bien du public, ils vindrent exprés pour les secourir, s'y laissant porter encore par la consideration de leurs propres interests. Car il y auoit plusieurs années que les *Chancas*, & les *Quechuas* estoient ennemis mortels, de maniere que les derniers firent ces leuées, pour ne tomber sous la tyrannie des *Chancas*. Or pour empescher que les ennemis n'entrassent les premiers dans la ville, ils prirent leur chemin du costé du Nord, afin de leur gagner le deuant; comme en effet les vns & les autres se rencontrerent presque en mesme temps.

Cependant le Prince Ynca *Viracocha* & tous ses soldats prirent courage, quand ils sceurent qu'en ces extremitez où ils se trouuoient reduits, il leur venoit vn si grand secours. Ce que le Prince reconnut estre vn effet de la promesse de son oncle Ynca *Viracocha*, lequel, comme nous auons dit, s'estant apparu à luy en songe, l'auoit asseuré qu'en toutes ses necessitez il luy seroit fauorable, comme à sa chair, & à son propre sang, & qu'il luy donneroit toute l'assistance dont il auroit besoin. En effet le Prince se voyant secouru si à propos, se soutint de ces paroles de son oncle, & les repeta souuent, inuitant ses gens à prendre courage, puis qu'ils auoient pour eux leur Dieu Viracocha, & qu'ils voyoient sa promesse accomplie. Aussi arriua-t'il que par ces paroles les Yncas s'animerent de telle sorte, qu'ils tindrent la victoire pour gagnée. Ils changerent donc le dessein qu'ils auoient ait de combattre les ennemis dans les mauuais pas-

ſages que l'on trouue depuis la riuiere d'*Apurimac* iuſques aux coſtaux de *Villacunca*, pour les empeſcher de ſe preualoir de l'aduantage qu'ils auoient ſur eux, pource qu'ils tenoient le haut. Et d'autant qu'ils eſtoient bien aſſeurez qu'il leur venoit du ſecours, ils ſe reſolurent de l'attendre de pied ferme, & de ſe deſlaſſer vn peu, en attendant la venuë des ennemis. D'ailleurs l'Ynca *Viracocha* & ſes Conſeillers de guerre, qui eſtoient tous ſes parens, furent d'aduis que puis qu'il leur venoit du ſecours, il ne falloit pas qu'ils s'eſloignaſſent de la ville, tant pour la pouuoir deffendre plus promptement en cas de neceſſité, que pour ſe preualoir des prouiſions qui eſtoient dedans, afin d'en aſſiſter les gens de guerre. Ce conſeil ſembla fort bon à l'Ynca Viracocha, qui ne bougea de la plaine, iuſques à ce que le ſecours qu'il attendoit auec tant d'impatience ſe vint ioindre à ſon armée. Il eſtoit de douze mille hommes de guerre, que le Prince receut auec de grandes demonſtrations de bienueillance. Mais ſur tout il fit beaucoup de careſſes & de bon accueil aux Curacas de châque nation, & à tous les autres Capitaines, dont il loüa la fidelité, promettant aux ſoldats qu'il reconnoiſtroit à l'aduenir les ſignalés ſeruices qu'ils luy rendoient à ce beſoing.

Apres que les Curacas eurent adoré leur Ynca Viracocha, ils luy dirent qu'à deux iournées de là marchoient cinq autres mille hommes de guerre, qu'ils auoient laiſſez derriere, pour venir plus promptemét au ſecours. Le Prince les remercia derechef de l'a-

cheminement des vns & des autres; puis ayant tenu le conseil auec ses parens, il aduisa les Curacas, qu'ils enuoyassent des hommes exprés pour faire aduertir les gens de secours qui estoient derriere, de toutes les choses qui se passoient. Qu'au reste ils eussent à leur dire que le Prince les attendoit à la campagne auec son armée; & qu'ils se hastassent de marcher iusques à ce qu'ils arriueroient en certains costaux qui estoient proches de là, où ils se mettroient en embuscade, & s'y tiendroient clos & couuers, pour y voir la contenance des ennemis. Le dernier ordre qu'ils eurent, fût que s'ils voyoiét qu'ils fissent mine de vouloir combattre, ils les chargeassent d'vn costé, pour en venir à bout plus facilement: Sinon qu'ils se tinssent tousiours sur leurs gardes, afin de faire le deuoir de bons soldats. Deux iours apres que le secours fut venu, l'Ynca descouurit sur le haut de la coste de *Rimac tampu* l'auantgarde des ennemis, lesquels sçachant que l'Ynca Viracocha estoit à cinq lieuës de là, firent passer la parole de l'vn à l'autre, afin que l'arrieregarde s'auançast, & se vint ioindre à l'auantgarde. De cette façon les vns & les autres marcherent tout ce iour là, & se rencontrerét à *Sacsahuana*, à trois lieuës & demy du lieu où estoit le Prince Viracocha, & où se donna depuis la bataille de Gasca & de Gonçalo Piçarro.

De la ſanglante bataille qui fut donnée par l'Ynca Viracocha, & de la deffaitte des Chancas.

Chap. XVIII.

L'Ynca Viracocha enuoya à *Sacſahuana* des hommes exprés aux ennemis, pour leur dire qu'il s'offroit à leur dóner vne abolition du paſsé, s'ils vouloient à l'aduenir viure en bonne paix, & en amitié. Mais quoy que les Chancas, qui ſçauoient deſ-ja que l'Ynca *Yahuarhuacac* s'eſtoit retiré, & qu'il auoit abandonné la ville de Cozco, fuſſent bien certains d'vn autre coſté, que le Prince ſon fils eſtoit reſolu de la deffendre; ſi eſt-ce qu'ils ne s'eſtonnerent pas pour cela, & ne voulurent point donner audience à ſes gens. Ce qu'ils ne iugerent pas à propos, pource qu'eſtans d'vn naturel grandement altier, ils ſe flattoient de l'eſperance de la victoire, ſe faiſant acroire qu'il ne falloit point craindre le fils, puis que le pere auoit deſ-ja pris la fuitte. Sur cette eſperance ils renuoyerent les deputez, ſans les daigner eſcouter. Le lendemain ils ſortirent de *Sacſahuana* de fort grand matin & cheminerent iuſques à Cozco. Mais quelqu diligence qu'ils fiſſent, pource qu'il leur falloit marcher en eſquadron formé, ſelon l'ordre de la guerre, ils ne peurent arriuer auant la nuict au lieu

où estoit le Prince : Luy cependant leur enuoya derechef des hommes exprés, pour leur faire les mesmes offres d'amitié qu'auparauant il leur auoit faittes, auecque promesse de leur pardonner leur rebellion. Mais les Chancas, qui estoient desja campez, ne les voulurent point escouter non plus qu'auparauant, & les traitant auecque mespris ; *Demain*, leur dirent ils, *nous verrons à qui il appartient d'estre Roy, & de pardonner.* Les deputez se retirerent auec cette mauuaise response, & ceux de l'vn & de l'autre party poserent leurs sentinelles. Le lendemain, si tost qu'il fut iour, ils s'armerent tous, & se mirent à marcher auec de grands cris au son des hautbois, des cornets, des atabales, & des trõpettes. l'Ynca Viracocha voulut paroistre à la teste de ses gens, & fut le premier à charger les ennemis, qui de leur costé s'obstinerent au combat, pour essayer de gaigner la victoire qu'ils s'estoient promise. Les Yncas en firent de mesme, pour deliurer leur Prince du danger present, & de la honte d'estre vaincu. Il fut combattu vaillamment en cette iournée, où il se fit vn sanglãt massacre iusques à midy, sans que la victoire penchast plus d'vn costé que de l'autre. Cependant voila suruenir les cinq mille Indiẽs de l'embuscade que nous auons ditte ; qui chargerent vistement les ennemis du costé droit de leur esquadron. Comme ils estoient frais, auec l'impetuosité dont ils se ietterent sur eux, ils les traitterent fort mal, si bien qu'ils furent contrains de se retirer quelques pas en arriere. Mais enfin s'encourageant les vns les autres,

ils regaignerent le terrain qu'ils auoient perdu, & combattirent obstinement. Ce ne fut pas toutesfois sans auoir vn grand desplaisir en eux mesmes, d'estre si long temps, sans gaigner la victoire qu'ils se promettoient, & qu'ils tenoient mesme comme asseurée.

Apres cette seconde charge ils combattirent plus de deux heures auec vn esgal aduantage des deux costez; Mais enfin les Chancas s'affoiblirent peu à peu, pource qu'à tout moment il venoit vn nouueau renfort de gens au party de l'Ynca. Car ceux qui s'en estoient fuïs de Cozco, & les habitans des villes prochaines, sçachant que le Prince Viracocha Ynca combattoit pour la deffense de la maison du Soleil, se r'allierent incontinent par trouppes de cinquante & de cent hommes, tant dù plus que du moins, selon qu'ils se rencontroient; Tellement qu'ainsi ramassez on les voyoit se ietter courageusement dans la meslée, où pour les haut cris qu'ils faisoient, il sembloit que leur nombre fust beaucoup plus grand qu'il n'estoit. Ce nouueau secours fit que les Chancas se deffierent de la victoire, & que faisant courage de desespoir, ils ne combattirent pas tant pour vaincre que pour mourir. Durant que cela se passoit ainsi, les Yncas qui faisoient coustume de rendre illustre l'Histoire de leurs beaux faits par des comptes fabuleux, & par de faux tesmoignages tirez de leur pere le Soleil, voyant qu'il leur venoit tousiours du renfort, ne voulurent point laisser perdre cette occasion, & s'aduiserent de s'en seruir comme ils

ſouloient faire en ſemblables choſes. Ils publierent donc hautement, & firent courir le bruit, que les pierres de ces campagnes ſe transformoiét en hommes, qui par l'exprés commandement du Soleil, & du Dieu Viracocha qui le vouloient ainſi, combattoient pour le ſeruice du Prince. Cependant les *Chancas*, chez qui les fables ſe debitoient pour des veritez, s'eſtonnerent ſi fort de ceſte nouuelle, & ſe l'imprimerent ſi bien dans l'ame, qu'il ne fut pas poſſible de l'en effacer depuis. Mais ſur tout le menu peuple de tout le Royaume y adiouſta foy comme à vne choſe aſſeurée, & la tint pour vn miracle, comme le remarque le R. P. F. Ieroſme Roman, au ſecond liure de ſa Republique des Indes Occidentales, Chapitre vnzieſme ; Où parlant de cette bataille il en dit ce qui s'enſuit, que i'ay tiré de luy mot à mot. *l'Ynca s'eſtant fait maiſtre du champ de bataille, cette victoire ſembla ſi extraordinaire aux Indiens, qu'auiourd'huy meſme, quand ils en parlent, ils aſſeurent que lors qu'il fut queſtion d'en venir aux mains, toutes les pierres de la campaigne ſe transformerent en hommes, & s'armerent pour leur deffenſe ; Ce que le Soleil permit ainſi, pour s'acquitter de la parole qu'il auoit donnée au valeureux Pachacuti Ynca Yupanqui*, car c'eſtoit ainſi que s'appelloit ce vaillant jeune homme. Voila ce qu'en dit l'Autheur de ces Republiques, lequel au Chapitre allegué, & au ſuiuant, rapporte plus ſuccintement pluſieurs choſes, de celles que nous auons dittes, & que nous dirons des Roys du Peru. Le R. P. Ioſeph Acoſta fait auſſi mention du Fantoſme qui s'apparut à Viracocha, changeant les

noms des Roys de ce temps, & décrit la bataille des *Chancas*, comme aussi plusieurs autres choses du nóbre de celles que nous dirons de ce Prince. Dequoy neantmoins il ne parle qu'en abregé & confusemét. Aussi est il vray que presque toutes les relations que les Indiens donnent aux Espagnols, sont obscures & sans ordre, tant pour les difficultez de ceste langue, que pour auoir perdu les memoires des traditions de leurs Histoires. De maniere qu'ils ne parlent que confusement de la substance des choses, sans y obseruer aucune Chronologie. Mais de quelque façon qu'en ayt escrit cet Autheur, ie ne laisseray pas de le rapporter icy, afin de faire voir aux Lecteurs, que ie ne feins point des fables, si ce n'est que mes parens les ayent inuentées, & que ie ne dis rien qui ne soit venu dans la connoissance des Espagnols, qui ne l'ont pas apris dans le berceau comme moy.

Il en parle donc ainsi au vingt-vniesme Chapitre du sixiesme liure. *Pachacuti Ynca Yupanqui regna soixante ans, & fit de grandes conquestes. Ses victoires prirent naissance du mal'heur de son aisné, qui du viuãt de son pere tenoit le Sceptre de l'Empire. Il arriua donc que faisant la guerre en son nõ il fut deffait en vne bataille qu'il eut cõtre les Changas, nation qui tenoit alors la vallée d'Andaguayllas, qui est à trente lieuës de Cozco, tirant vers Lima. Apres cette desroutte, il se retira auec fort peu de gens: Ce que son cadet Ynca Yupanqui n'eust pas plustost apperceu, que pour se rendre souuerain il s'aduisa de cette inuention. Il fit accroire, qu'vn iour comme il estoit seul, & fort ennuyé, le Viracocha s'apparoissant à luy, s'estoit plaint extremement de n'estre ny seruy ny obey comme il falloit par les*

hommes, bien que toutesfois ils déppendissent de son Empire, & qu'il eust creé le Ciel, le Soleil, les Estoilles, & toutes les choses du monde; Qu'au reste il luy desplaisoit fort de voir la grande veneration qu'ils portoient au Soleil, au Tonnerre, à la Foudre, & aux autres choses, qui n'auoient qu'autant de vertu qu'il leur en donnoit; Et qu'il les aduisoit tous, qu'au Ciel où il estoit on l'appelloit ordinairement Viracocha Pachayachachic, *c'est à dire,* Createur vniuersel. *En suitte de tout cecy le ieune Prince dit, que le mesme Viracocha l'auoit aduerty, qu'encore qu'il fust tout seul, qu'il ne laissast point pour cela de leuer des troupes; Que les Changas quelques victorieux qu'ils fussent seroient à la fin vaincus par luy; Qu'il les assuiettiroit à son Empire, & que pour cet effet il luy enuoyeroit des gens qui l'assisteroient, sans qu'ils fussent veus. Aussi arriua til ainsi, & que le Prince ayant mis sur pied quantité d'hommes de guerre gaigna la victoire, si bien qu'il osta l Empire à son pere, & à son frere pareillement. Depuis qu'il eust gaigné cette victoire, il ordonna qu'on eust à tenir le Viracocha pour Seigneur Vniuersel, & que les statuës du Soleil, du Tonnerre, & des autres Guacas luy fussent soubmises; Comme en effet on les mit tousiours depuis au dessoubs de celles du Viracocha. Or bien que cet* Ynga Yupanqui *annexast quantité de terres & de troupeaux au domaine du Soleil, & mesme qu'il en donnast au Tonnerre & aux Guacas, si est-ce qu'il ne donna rien de semblable au Viracocha, alleguant pour raison, qu'il n'auoit aucunement besoing des choses du monde, puis qu'il les possedoit toutes.*

Apres qu'il eut remporté cette victoire des Changas, il fit sçauoir à ses soldats; Que ce n'estoit pas eux qui auoient vaincu, mais bien certains hommes barbus que l'Ynca luy auoit enuoyez: Qu'ils ne s'estoient rendus visibles qu'à luy seulement;

Qu'apres cette deffaitte ils s'estoient changez en pierres, & que si on les cherchoit, il les sçauroit bien cognoistre. En effet ayant amoncelé quantité de pierres de la montagne, qu'il choisit luy mesme, elles furent mises au lieu des Guacas, que l'on adora depuis, & mesme on leur fit des sacrifices. Ces Barbares les nommoient ordinairement Pururaucas, *& les souloient porter à la guerre auec vne grande deuotion, tenant pour certain, que fauorisez de leur ayde, ils ne pouuoient manquer de venir à bout de leurs ennemis; Et voila comme la feinte, ou l'imagination de cet Ynca eust tant de pouuoir, que par son moyen il gaigna plusieurs victoires fort remarquables.* Tout ce que ie viens d'alleguer est du R. P. Acosta, & se rapporte à peu prés à la fable que i'ay declarée ailleurs. De dire maintenant qu'ils mirent la statuë du Viracocha plus haut que celle du Soleil, cela me semble hors d'apparence dans la verité des choses, & se doit proprement appeller vne nouuelle inuention des Indiens, qui l'ont voulu faire accroire aux Espagnols pour les flatter, comme s'ils eussent donné la preference au Dieu qu'ils estimoient le plus grand de tous : Ce qui n'estoit pas ainsi neantmoins. Car il ne se trouue point qu'ils eussent plus de deux Dieux, à sçauoir le *Pachacamac* qu'ils nommoient *le Dieu, qui n'estoit ny veu ny connu*, & le Soleil, qui estoit visible à tous. Mais quãt au *Viracocha*, & aux autres Yncas, ils les tenoient seulement pour fils du Soleil.

Des actions

Des actions genereuses que fit le Prince Ynca Viracocha, apres qu'il eut gaigné la bataille.

CHAP. XIX.

LEs Yncas voyant que les forces des ennemis s'affoiblissoient, ayant tous à la bouche le nom de *Sutio* (c'est ainsi que le Prince voulut qu'on appellast le Fantosme Ynca Viracocha) les furent ioindre de prés, & les poursuiuirent auec tant de violence, qu'ils les mirent hors de leurs rangs, en tuerent vn grand nombre, & firent prendre la fuitte aux autres. Le Prince ayant esté quelque temps à s'eschauffer apres la victoire, fit à la fin sonner la retraite, ne voulant pas que ses gens fissent vn plus grãd massacre des ennemis, puis qu'ils se rendoient à eux, & se confessoient vaincus. Apres qu'il eut fait cela, il parcourut tout le champ de bataille, fit penser les blessez, enseuelir les morts, & desliurer les prisonniers, qu'il renuoya en leur pays, apres leur auoir pardonné à tous. En ce combat, où les vns & les autres s'obstinerent tellement, qu'il dura plus de huict heures, il y eut tant de sang respandu à la campagne, qu'à ce que disent les Indiens, vne petite riuiere qui passoit à trauers en fut toute rouge, & se grossit merueilleusement, au lieu qu'elle estoit auparauant tarie; à raison dequoy tou-

te cette plaine fut appellée depuis *Yahuar Pampa*, c'est à dire, *Campagne de Sang*. Il y demeura sur la place plus de trente mille Indiens, dont il y en eut huict mille du costé de l'Ynca Viracocha, & le reste des nations *Chanca, Hancohuallu, Vramarca, Villca, Vtunsulla*, & ainsi des autres. Les deux Maistres du Camp des ennemis y furent faits prisonniers, comme aussi le General *Hauco huallu*, que le Prince fit pẽser auecque beaucoup de soing, pource qu'il auoit esté blessé; son intention estant de les retenir tous trois pour le triomphe qu'il pretendoit faire. Quelques iours apres la deffaitte, vn oncle du Prince les tança grandement d'auoir esté si hardis que de s'attaquer aux fils du Soleil, disant qu'il falloit bien que le Ciel leur fust fauorable, puis que par l'exprés mandement de leur Pere, les pierres mesmes combattoient pour eux, & les arbres se changeoient en hommes, comme ils l'auoient veu en ce combat, & comme ils le verroient en tous les autres, s'ils estoient si temeraires que de le vouloir esprouuer. Il leur raconta plusieurs autres fables en faueur des Yncas, & leur dit finalement, Qu'ils eussent à rendre graces au Soleil, qui vouloit que ses enfans traitassent humainement les Indiens; Que pour cette raison le Prince leur dónoit la vie; Qu'il les remettoit dans leurs Estats, & tous les autres Curacas qui s'estoient rebellez contre luy, bien qu'ils meritassent d'estre cruellement mis à mort; & qu'à l'aduenir ils fissent le deuoir de bons subiets, s'ils ne vouloient que le Soleil les punist, & qu'il commandast à la terre de les engloutir tous en

vie. Cette remonſtrance donna de l'apprehenſion aux Curacas, qui s'humilians deuant luy, le remercierent de la grace qu'il leur auoit faite, & promirent de luy eſtre à l'aduenir bons & fidelles ſubiets.

Apres le ſuccez d'vne ſi grande victoire, l'Ynca Viracocha deſpeſcha trois Courriers pour en dire la nouuelle. Le premier fut enuoyé à la maiſon du Soleil, pour le remercier de ce que par ſon moyen, il eſtoit heureuſement venu à bout de ſes ennemis. Où il eſt à remarquer qu'il l'aduertiſſoit de cette deffaitte, comme ſi le Soleil, qui eſt tout clairvoyant, ne l'euſt pas luy meſme veuë. Ce qui monſtre aſſez qu'encore que les Yncas tinſſent le Soleil pour leur Dieu, ils le traitoient neantmoins auſſi corporellement que s'il euſt eſté vn homme comme eux. Car entre les autres teſmoignages qu'ils en donnoient, ils beuuoient à luy, comme à vne perſonne mortelle, puis ce que le Soleil deuoit boire, ils le iettoient dans vn grand vaſe d'or, qu'ils mettoient au milieu de la place, où ils ſe reſiouiſſoient enſemble, ou bien dans ſon Temple. Et dautant que ſa chaleur en conſommoit vne partie, ils eſtoient ſi fols que de dire qu'il l'auoit beuë. Ils luy preſentoient auſſi des plats tous chargés de viande, pour l'inuiter à manger; Et quand quelque affaire de conſequence eſtoit aduenuë, comme la victoire paſſée, ils deſpeſchoient vn Courrier particulier, pour luy en donner aduis, & l'en remercier. Pour ne deſroger à cette ancienne couſtume, le Prince *Ynca Viracocha* enuoya vn homme exprés au Soleil, afin de luy dire des nouuelles

de cette victoire, & par mesme moyen il fit sçauoir à ses Prestres, que ceux d'entre eux qui s'en estoient fuïs, eussent tous à reuenir le remercier des biens-faits receus, & à luy faire de nouueaux Sacrifices. Il en aduertit pareillement les Vierges qu'on nommoit *esleuës*, consacrées au Soleil pour estre ses femmes, leur faisant sçauoir ponctuellement les nouuelles de cette victoire; comme si le Soleil l'eust donnée par le merite de leurs prieres. Quant au dernier Courrier, par eux nommé *Chasqui*, il l'enuoya à l'Ynca son pere, auquel il rendit compte de tout ce qui s'estoit passé iusques alors, le suppliant instamment de ne point bouger du lieu où il estoit, qu'il ne fust de retour auparauant.

Retour du Prince en la ville de Cozco, & son entreueuë auecque son pere ; auquel il oste l'Empire.

CHAP. XX.

APres que le Prince eut despesché ces trois Courriers, il choisit dans son armée quelques six mille hommes de guerre, & renuoya tous les autres en leurs maisons, auec promesse aux Curacas de recognoistre, quand il en seroit temps, les bons seruices qu'ils luy auoient rendus. Il nomma pour Maistres de Camp deux de ses oncles, & vou-

lut qu'ils le ſuiuiſſent; puis deux iours apres la victoire, il ſe mit en Campagne auecque ſes gens, en intention de pourſuiure ſes ennemis. Ce qu'il ne fit pas toutesfois pour les traiter mal, mais bié pour les raſſeurer, & les mettre à couuert de l'apprehenſion que leur pourroit cauſer la faute par eux commiſe. Auſſi arriua-til qu'en ayant trouué pluſieurs le long du chemin, dont les vns eſtoient bleſſez, & les autres ne l'eſtoient pas, il leur donna des gens pour penſer leurs playes; & quant aux Indiens qui s'eſtoient deſja renduz, il leur fit dire par des hommes enuoyez exprés, qu'ils euſſent à ſe retirer en leurs villes, & en leurs Prouinces, & que par meſme moyen ils aſſeuraſſent les autres, que l'Ynca ne les alloit voir qu'en intention de leur pardonner, & de les conſoler; Et partant qu'ils n'euſſent aucune crainte. Ayant vſé de ces precautions, il continua ſon voyage; & marcha en diligence. A ſon arriuée en la Prouince d'Antahuaylla, qui eſt celle des Chancas, les femmes & les enfans, qui s'eſtoient ioints enſemble furent au deuant de luy auec des rameaux en main s'eſcriant d'vne commune voix, *Vnique Seigneur, fils du Soleil, & Amateur des pauures, ayez pitié de nous, s'il vous plaiſt, & nous pardonnez.*

Le Prince les receut auec beaucoup de clemence, & leur fit dire, que leurs peres & leurs maris auoient eſté cauſe de tous les malheurs qui leur eſtoient arriuez; Qu'au reſte il pardonnoit de bon cœur à tous les rebelles, & qu'il n'eſtoit là venu, que pour leur donner vne abolition generale de tout le paſſé; afin

qu'en estants asseurez par sa propre bouche, ils en fussent plus satisfaits à l'aduenir, & perdissent toute l'apprehension où leur faute les pouuoit mettre. En suitte de cela il commanda qu'on leur donnast tout ce dequoy ils auroient besoing, & que par mesme moyen on fust soigneux de les traiter auec toute sorte d'amour & de charité; Recommandant sur tout la nourriture des veufues, & des orphelins, fils de ceux qui estoient morts en la bataille de *Yahuar-pampa.*

Il parcourut ainsi en peu de temps, toutes les Prouinces qui s'estoient reuoltées, où il laissa de bons Gouuerneurs, & y mit en garnison tout ce qu'il falloit de gens pour la deffense des places gaignées; puis il s'en retourna droit à la ville, où il entra vne lune apres en estre party, selon la suputation des Indiens, qui comptent les mois par lunes. Les rebelles, & ceux qui ne l'auoient pas esté, furent esgallement estonnez de voir tant de marques de douceur & de clemence en ce nouueau Prince; de l'inclination duquel ils se promettoient vn si mauuais traitement, qu'ils s'asseuroient presque, qu'incontinant apres la victoire, il feroit quelque massacre sanglant. Toutesfois, comme ils virent depuis tout le contraire, ils en attribuerent la cause au Soleil, disant qu'il luy auoit commandé de changer de vie, & d'imiter ses Predecesseurs. Mais il est certain que ce changement ne proceda que d'vn ardent desir de gloire, qui fait ordinrirement que les genereux courages se violentent eux mesmes, pour vaincre leurs mauuaises

habitudes, & en prendre de bonnes, comme il aduint à ce Prince, qui en vsa de cette sorte, pour laisser à ses subiets vne loüable memoire de soy.

L'Ynca Viracocha voulut entrer à pied dans Cozco, pour monstrer aux habitans qu'il se picquoit plus du nom de soldat que du tiltre de Roy. Il descendit par le tertre au bas de *Carmença*, enuironné de ses gens de guerre. Il tenoit le milieu entre les deux Maistres de Camp ses oncles, & les prisonniers marchoient apres luy. Tout le peuple le receut auec de grands applaudissemens, & de publiques demonstrations de joye. Les vieux Yncas le furent accueilir solennellement, & l'adorerent pour fils du Soleil; Ce qu'ils n'eurent pas plustost fait, auec de grands tesmoignages de respect, & d'obeissance, qu'ils se meslerent parmy ses soldats, pour prendre part au triomphe de cette victoire, disant tout haut, qu'il leur faschoit fort de n'estre point ieunes, pour pouuoir combattre sous vn si braue Capitaine. La *Coya Mama Chicya*, & ses plus proches parentes, comme ses sœurs, ses tantes & ses cousines, accompaignées d'vn grand nombre de Pallas, le furent receuoir d'vn autre costé, auec des chants d'allegresse, & des tesmoignages d'vn contentement extraordinaire. Les vnes l'embrassoient auec tendresse, les autres luy essuioyent la sueur du visage, les autres ostoient la poudre qui estoit dessus son corps, & les autres semoiét de fleurs & d'herbes odorantes les lieux par où il deuoit passer. Il s'en alla de cette façon en la maison du Soleil, où selon la coustume de ceux du pays

il entra pied nud, & remercia ſon Pere de la victoire qu'il luy auoit donnée. Apres cela il fut viſiter les Vierges eſleuës, & conſacrées au Soleil, pour eſtre ſes femmes; puis il ſortit de la ville, & s'en alla voir ſon pere, qui eſtoit encore dans le détroit de *Muyna*, où il l'auoit laiſſé.

L'Ynca *Yahuarhuacac* accueillit le Prince ſon fils, non pas auec l'allegreſſe & le contentement qu'il deuoit teſmoigner apparemment apres vne ſi grande victoire, mais bien auec vne contenance graue, & vn viſage plus triſte, que ioyeux. Aquoy certes l'on ne ſçauoit s'il eſtoit porté ou pour le deſplaiſir qu'il auoit d'vne ſi grande victoire que ſon fils auoit gaignée; ou par la hôte de ſa propre laſcheté, ou par l'allarme qu'il ſe donnoit, que le Prince ne luy oſtaſt ſon Royaume, pour auoir abandonné la maiſon du Soleil, comme auſſi les Vierges ſes femmes, & la Capitale de l'Empire. Quoy qu'il en fuſt, l'on ne pouuoit dire au vray quelle de ces choſes cauſoit ſon mal, ou s'il ne procedoit point de toutes les trois iointes enſemble.

En cette entreueuë, qui ſe fit publiquement de l'vn & de l'autre, ils n'eurent pas beaucoup de diſcours. Mais apres qu'ils ſe furent retirez en particulier, ils parlerent fort long temps, ſans que les Indiens peuſſent ſçauoir au vray quel auoit eſté le ſubiet de leur conference, ſi ce n'eſt que par coniecture, ils iugerent apparemmẽt qu'ils auoient mis en queſtion lequel des deux deuoit eſtre Roy, ou le Pere, ou le Fils. De quoy fut vne preuue aſſez euidente la

reſolution

resolution que prit le Prince apres cette conference, qui fut de ne point permettre à son pere de retourner en la ville de Cozco, puis qu'il l'auoit si laschement abandonnée. Comme l'ambition des Princes, qui ne demandent qu'à regner, s'authorise ordinairement par le moyen du pretexte qu'ils en ont, il n'en fallut point d'autre à celuy-cy pour oster le Royaume à son pere; qui ne pût s'opposer à cette reuolution, voyāt bien que tous ceux de la Capitale de son Empire fauorisoient les desseins de son fils. De maniere que pour couper chemin aux scandales, & aux guerres ciuiles, ioint qu'il ne pouuoit faire autrement, il fut contraint de consentir à tout ce que le Prince desira de luy. Cét accord ne fut pas plustost passé entre eux que dans le détroit de *Muyna* & de *Quiesspicancha*, dont la situation est fort agreable, cōme toute cette vallée l'est aussi, fut bastie vne maison magnifique, auec toutes les delices, & tous les embellissemens qu'on sçauroit s'imaginer. Car là se voyoient des parcs, des iardins, des boys, des estangs pour le plaisir de la chasse, & de la pesche; outre que la riuiere de Y*ucay*, où s'engolfoient plusieurs autres petits ruisseaux, estant assez proche de ce lieu, y apportoit beaucoup d'ornement & de commodité.

Le Prince *Viracocha* Y*nca* ayant ietté le plan de ce Palais, les mazures duquel sont encore belles, & se voyent auiourd'huy, s'en retourna à la ville de Cozco, où il quitta la bordure iaune, & en prit vne rouge, sans vouloir permettre neantmoins

que ſon pere poſaſt la ſienne, tenant pour indifferent, comme c'eſt l'ordinaire, qu'il portaſt cette marque d'honneur de l'Empire pourueu que pour ſon regard, il en fuſt maiſtre en effet. Apres que ce baſtiment fut acheué ; il pourueut abondamment ſon pere de toutes les choſes qui luy eſtoient neceſſaires, luy donnant vn train digne de luy, & quantité de ſeruiteurs domeſtiques ; de ſorte qu'apres la Royauté que ſon fils luy auoit oſtée, il ſembloit n'auoir rien à deſirer. Cependant l'Ynca *Yahuarhuacac* n'euſt pas beaucoup de plaiſir en cette ſolitude, où il paſſa le reſte de ſes iours, depoſſedé de ſon Royaume, & reduit à viure parmy les beſtes dans vn miſerable exil, tel que celuy où quelque temps auparauant il auoit confiné le Prince ſon fils.

Les Indiens diſoient pluſieurs choſes là deſſus, dont les principales eſtoient ; Que dés le moment de ſa naiſſance, les larmes de ſang par luy reſpanduës auoient eſté des preſages de ce malheur ; Qu'à bien conſiderer les choſes paſsées, puis que cet Ynca apprehendoit ſi fort le mauuais naturel de ſon fils, il en deuoit preuenir le mal-encontre en luy donnant du poiſon, comme c'eſtoit la couſtume des tyrans, & des ſorciers de quelques Prouinces de ſon Empire, & que s'il s'en fuſt deffait de cette ſorte, il n'euſt pas receu l'affront d'eſtre ietté de ſon throſne en bas. Les autres, qui parloient en faueur du Prince, duquel ils ſouſtenoient le party, alloient publiant ; Qu'il auoit en effet oſté l'Empire à ſon pere, mais qu'vn mal encore pire luy ſeroit poſſible encore arriué, ſi

la mauuaiſe fortune l'euſt fait tomber en la puiſſance de ſes ennemis; Et que leur ayant tourné le dos, & abandonné la ville, ils luy euſſent oſté la vie, & le Royaume, ou meſme la ſucceſſion à ſes enfans; à quoy le Prince auoit mis bon ordre par les merueilles de ſon courage. Il y en auoit d'autres encore, qui diſoient à la commune loüange de leurs Roys; Que cet Ynca infortuné euſt mieux aimé bannir du mõde le pernicieux vſage du poiſon, que s'en ſeruir cõme d'vn preſent remede; Et quelques-vns, qui encheriſſoient encore plus fort ſur la nobleſſe & la generoſité de leurs Yncas, aſſeuroient pour certain; Qu'il n'euſt pas voulu pour rien du monde en venir à ces extremitez, ſçachant bien que c'eſtoit vne choſe indigne des Yncas, fils du Soleil, de pratiquer enuers leurs propres enfans vne ſupercherie, dont ils ne vouloient pas que leurs Vaſſaux meſme vſaſſent contre les eſtrangers. Voila les contes qu'ils en faiſoient en leur conuerſation ordinaire, auſquels ils en adiouſtoient pluſieurs autres, ſelon qu'ils le iugeoient à propos; Et c'eſt où nous laiſſerons l'Ynca pleure-ſang, pour ne parler iamais plus de luy.

Du nom Viracocha, *& pourquoy les Indiens le donnerent aux Espagnols.*

CHAPITRE. XXI.

POur reuenir à ce nouueau Prince, il faut sçauoir qu'à cause du songe qu'il auoit fait, ou de l'apparition qu'il croyoit auoir euë, les Indiens l'appellerent tousiours depuis *Viracocha Ynca*, ou Y*nca Viracocha*, ce qui signifie vne mesme chose, soit que le mot Y*nca* precede, ou qu'il suiue le nom de *Viracocha*. On l'appella ainsi, pource que le Fantosme qui s'apparut à luy se donna ce nom. Et d'autant que le Prince leur dit, que ce mesme Fantosme auoit de la barbe, au contraire des Indiens qui n'en ont point, & que son habillement luy traisnoit iusques à terre, en cela different de celuy des Indiens, qui ne leur va que iusqu'aux genoux; Cela fut cause qu'ils appellerent *Viracocha*. Les premiers Espagnols qui entrerent dans le Peru, pource qu'ils les virent barbus, & habillez par tout le corps: Or pource qu'à leur abbord en ces Contrées, ils prirent le tyran *Atahuallpa*, & le mirent à mort, apres que par vne extreme iniustice il eust tué luy mesme *Huascar Ynca*, legitime heritier de cette Couronne, & en suitte de cela exercé sur la famille Royalle, sans respecter ny âge, ny sexe, des cruautez innoüies, dont il sera parlé en son lieu; ils

confirmerent aux Eſpagnols ce meſme nom de *Viracocha*, diſant qu'ils eſtoient fils de leur Dieu, ainſi appellé, & qu'il les auoit enuoyez du Ciel pour tirer les Yncas de ſeruitude, & deliurer la ville de Cozco auecque tout ſon Empire, des cruautez & des tyrannies d'Atahuaïlpa, cóme le fit autrefois Viracocha, lors qu'il s'apparut au Prince Ynca Viracocha, pour l'affranchir de la rebellion des Chancas. Ils adiouſtoient à cecy, que les Eſpagnols tuant le tyran, auoient vengé les Yncas par l'exprés commandement du Dieu Viracocha, pere de ces eſtrangers; à raiſon dequoy ils donnerent ce nom aux premiers d'entre eux qui aborderent leurs terres. Auſſi eſt il vray que les croyant fils de leur Dieu, ils les reſpecterent iuſques au poinct de les adorer, & n'oſerent pas meſme ſe deffendre d'eux, lors qu'ils en furent attaquez, comme nous verrós en la conqueſte qu'ils firent de ce Royaume; Ce qui parût aſſez viſible en ce que ſix Eſpagnols ſeulement, du nombre deſquels eſtoit Hernando de Soto, & Pedro de Barco, furent bien ſi hardis, que d'aller depuis Caçamarca iuſques à Cozco, & de faire en d'autres endroits deux & trois cens lieuës de chemin, pour voir les richeſſes de ces villes, les Indiens les portant ſur des chaires à bras, afin qu'ils fuſſent mieux à leur ayſe: ioint qu'ils leur donnoiét le meſme tiltre qu'à leurs Roys, les appellant *Yncas fils du Soleil.* Que ſi les Eſpagnols euſſent pris leur temps là deſſus, ou s'ils ſe fuſſent accommodés à cette vaine creance des Indiens, en leur diſant, Que le vray Dieu les auoit là enuoyez,

pour les deliurer des tyrannies du diable, qui estoient plus grandes que celles d'Atahuallpa, & s'ils leur eussent presché le Sainct Euangile, en y adioustât l'exemple que la doctrine requiert; il n'y a point de doute qu'ils eussent fait vn merueilleux fruit en tout cet Empire. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne le fissent, côme il est remarqué dans leurs propres Histoires, où ie renuoye le Lectur, pource qu'il ne m'est pas seant de le dire, & qu'estant Indien côme ie suis, on me pourroit obiecter que i'é parle par passion. Il est vray neantmoins qu'ils ne furent pas tous blasmables, & que la plus-part se côporterét en vrays Chrestiés. Mais tout le mal fût, que parmy des ignorans tels que ces Gentils, vn seul meschant fût plus nuisible, que cent hommes de bien ne furent vtiles.

Les Historiens Espagnols disent que les Indiens les appellerent ainsi, pour auoir passé la mer. Car le mot *Viracocha* signifie *enfleure de mer*, comme composé qu'il est de *Vira*, & de *Cocha*, qui denote l'vn & l'autre. Mais ils me pardonneront, s'il leur plaist, si ie dis qu'ils ne se trompent pas moins en la signification qu'en la composition, conformement à laquelle de la façon que les Espagnols se la figurent, le mot *Viracocha* est le mesme que si l'on disoit *vne mer de suif*, d'autant que *Vira* en sa propre signification veut dire *du suif*, & Cocha signifie *Mer*; Où il faut remarquer qu'en de semblables compositions du nominatif & du genitif, les Indiens font tousiours preceder ce dernier. Par où l'on peut voir clairement, que ce mot n'est point composé, mais

que c'est le nom propre de ce Fantosme, qui dit qu'il se nommoit *Viracocha*, & qu'il estoit fils du Soleil; Ce que i'ay bien voulu rapporter icy, pour le contentement des curieux, qui seront bien-ayses d'apprendre l'explication d'vn nom si commun; & pour faire voir par mesme moyen, combien s'abusét en l'interpretation des mots du Peru, ceux qui n'ont pas appris la langue de Cozco, combien qu'ils soient Indiens. La raison est, pource que ceux qui n'en sont pas natifs, ne sçauent pas dauantage de cette langue que les Castillans, & les autres estrangers. A la raison que i'ay cy-deuant alleguée, pour monstrer pourquoy les Indiens appelloient les Espagnols du nom de *Viracocha*, l'on en peut adiouster vne autre, à sçauoir l'effet de l'artillerie, & des harquebuzes, qui leur estant inconnu iusques alors, passa chez eux pour vne chose miraculeuse, comme nous le monstrerons cy-apres. Le R.P. Blas Valera declare la signification de ce nom par cette diction *Numen*, qui est le mesme que la volonté & la puissance de Dieu, non qu'il veüille montrer par là que telle fust la signification du mot *Viracocha*, mais pour vne marque de la Diuinité que les Indiens attribuoient à ce Fantosme, qu'ils adorerent pour Dieu apres le Soleil, & pareillement leurs Yncas & leurs Roys, qui estoient tous les Dieux qu'ils auoient.

L'Ynca Viracocha fût en si grande reputation parmy ses parens & ses vassaux, tant pour le songe qu'il auoit fait, que pour la victoire qu'il gagna depuis, qu'il fut adoré durant sa vie comme vn nouueau

Dieu, qu'ils disoient auoir esté enuoyé par le Soleil, pour la defense de leur maison, afin que la famille en fust immortelle, & que les ennemis ne pussent iamais destruire ny la ville de Cozco capitale de cet Empire, ny la maison du Soleil & de ses Vierges esleuës. A raison de toutes ces choses, ils le reueroient auec de plus grandes marques d'adoration qu'ils n'en auoient iamais tesmoigné à leurs Predecesseurs, pource qu'ils le croyoient plus grand Dieu qu'eux, à cause des choses estranges & merueilleuses, qui estoient aduenuës par son moyen. Aussi quelque peine que prist l'Ynca, pour empescher que les Indiens n'adorassent que son oncle, qui s'estoit apparu à luy, il n'en pust iamais venir à bout; de maniere qu'à la fin il souffrit qu'ils les adorassent tous deux également, & que le mesme nom s'entendist de l'vn & de l'autre, iusques là mesme que pour vn plus grand honneur de son oncle le Fantosme, & de soy-mesme pareillement, l'Ynca s'aduisa de bastir vn Temple comme il sera dit cy-apres.

Cette vision fut apparemment vn effect du diable, comme ingenieux qu'il est à forger des meschancetez; soit qu'il s'apparust à luy en songe, ou visiblement, comme il estoit au creux d'vn rocher, ainsi que nous auons dit cy-deuant; à quoy principalement s'accommodoit la croyance des Indiens. Il n'est pas incompatible aussi que l'ennemy du genre humain ne fist cela, pour mettre plus fort en credit l'idolatrie des Yncas. Car voyant que leur Empire s'establissoit, & qu'ils deuoient eux-mesmes authoriser par

leurs

leurs loix les vaines ſuperſtitions de ces Gentils, il s'aduiſa de ſe montrer en cette figure & en pluſieurs autres, comme le racontent les Indiens, afin que les Yncas fuſſent adorez, & cõnus pour Dieux. Mais pas vn de ces Fantoſmes, ou de ces Spectres ne les eſtonna ſi fort que l'Ynca Viracocha, d'autant qu'il ſe dit eſtre fils du Soleil, & frere des Yncas; de ſorte que la rebellion des Chancas eſtant aduenuë, il n'eſt pas à croire combien acquit de reputation à l'Ynca la victoire qu'il gaigna contr'eux, ſi bien que tous les commandemens qu'il fit depuis aux Indiens, & toutes ſes ordonnances paſſerent pour des Oracles. Ce Viracocha eſt ce Dieu fantaſtique que ceux du pays ont tenu pour le principal de tous leurs Dieux, au rapport de quelques Hiſtoriens Eſpagnols, & qu'ils ont plus eſtimé que le Soleil. Mais c'eſt vne fauſſe relation que les Indiens leur ont faite par vne maniere de flatterie, leur faiſant accroire qu'ils leur auoient donné le nom du plus grand Dieu qu'ils adoraſſent, qui eſtoit le Soleil, ou poſſible le *Pachacamac*, qu'ils appelloient le *Dieu inconnu*; Où il eſt à remarquer, que leur flatterie alla iuſques à ce poinct, que pour honorer les Eſpagnols du tiltre de diuins, à leur arriuée ils les appellerent fils du Soleil; ce qui fut le meſme nom qu'ils donnerent au Fantoſme Viracocha.

L'Ynca Viracocha fait bastir vn Temple à la memoire du Fantosme qui s'estoit apparu à luy, & qui se disoit son Oncle.

Chap. XXII.

Afin que la memoire de l'apparition qu'à-uoit euë l'Ynca Viracocha fust transmise à la posterité, & qu'on l'estimast dauantage, il voulut qu'en vne ville appellée *Cacha*, qui est à seize lieuës de Cozco, tirant vers le Sud, fust basty vn Temple à l'honneur du Fantosme son oncle. Il commanda pour cét effet qu'on imitast le mieux qu'il seroit possible la nature du lieu, où il s'estoit apparu à luy, & qu'il fust à descouuert, & sans toict, horsmis vne petite Chapelle qu'il voulut estre couuerte de pierre, & semblable à la grotte où il estoit quand il eust ceste vision, ordonnant au reste qu'il y eust vn estage auec vn plancher; ce qu'on n'auoit iamais veu iusques alors aux bastimens des Indiens. Ce Temple, dont la pierre estoit fort bien taillée, comme celle dont les Indiens ont accoustumé d'vser, auoit six vingts pieds en lógueur, & quatre vingts en largeur. Ces quatre portes regardoient les quatre principales parties du Ciel, n'y en ayant qu'vne d'ouuerte, si bien que les autres trois n'y estoient mises que pour l'embellissement des murailles. Celle qui regardoit, l'Orient seruoit

pour entrer au Temple & pour en sortir. Et d'autant que ces Indiens ne sçauoient point vser de voutes pour y faire vn plancher & vn estage au dessus, ils s'aduiserent d'y bastir des murailles de la mesme maçonnerie, afin qu'elles seruissent de soliues, qui durassent plus que si elles eussent esté de boys. D'vne muraille à l'autre ils laisserent sept pieds de distance, châcun en ayant trois de massif, si bien qu'elle formoit ainsi douze petites ruës en façon de gallerie. En lieu de plancher, elles estoient pauées de grandes pierres, qui auoient dix pieds de longueur. De la porte du Temple on tournoit à main droite par la premiere ruë, d'où l'on abordoit la muraille qui estoit à la mesme main, de laquelle tournant à gauche on alloit ioindre la seconde ruë, iusques à l'autre muraille. De ce lieu l'on tournoit derechef à main droite vers la troisiesme ruë, & de cette façon suiuant tout l'allignement de ruë en ruë l'on arriuoit à la derniere, qui estoit la douziesme, où l'on trouuoit vn escalier pour monter au haut du Temple. En châque ruë allant d'vne main à l'autre se voyoiét des fenestres en façon de canonnieres, par où le iour entroit; & au bas de châque fenestre, il y auoit vne niche dans la muraille, où vn portier se tenoit assis, sans occuper le passage; L'escallier estoit faict à deux vis, par où l'on pouuoit monter & descendre, le haut duquel regardoit de front le grand Autel. Le plancher de l'estage estoit paué de quarreaux de pierre noire, qu'on auoit fait venir de fort loing, & qui reluysoit comme du jayet. Du costé du grād

autel il y auoit vne Chapelle de douze pieds en quarré, couuerte de la mesme pierre noire en façon d'escailles, enchassées les vnes dans les autres en forme de chapiteau, ce qui estoit le plus beau de tout l'ouurage. Dans cette mesme Chapelle, en l'endroit le plus massif de la muraille du Temple se voyoit vn Tabernacle, où estoit l'image du Fantosme Viracocha; Et aux deux costez il y auoit deux autres pauillons fort beaux & tous vuides, qui ne seruoient que d'embellissement à la principale Chapelle. Les murailles du Temple s'esleuoient au dessus du plancher de trois aulnes de hauteur, sans qu'il y eust aucunes fenestres, auec des corniches faites de pierre ouuragée en toutes les quatre faces. Au Tabernacle de la Chapelle estoit remarquable vn grand piedestail, sur lequel fut mise vne statuë de pierre, que l'Ynca Viracocha fit faire, de la mesme forme en laquelle il disoit que le Fantosme s'estoit apparu à luy.

Cette statuë representoit vn grand homme ayant vne barbe de la longueur d'vn pied, & vne robbe en façon de soutanne, qui luy trainoit iusques à terre. Il menoit en lesse auec vne chaisne vn animal tout à fait estrange, de figure inconnuë, & qui auoit les griffes d'vn lion. Tout cet ouurage estoit fait de pierre, à la fantasie de l'Ynca, qui voyant que les ouuriers qui trauailloient à cette figure ne la pouuoient si bien faire qu'ils eussent voulu, pour n'en auoir veu l'original, leur en faisoit la description le mieux qu'il pouuoit, iusques à s'habiller plusieurs fois comme ce Fantosme, & à se mettre deuant eux en la po-

ſture qu'il diſoit l'auoir veu. Ce qu'il faiſoit auec tant de reſpect, qu'il ne voulut iamais permettre qu'autre que luy l'imitaſt, pour ne ſembler meſpriſer l'image de ſon Dieu Viracocha, ſi grande eſtoit l'eſtime qu'ils faiſoient tous de leurs Dieux.

Cette ſtatuë, ſi toutesfois il eſt permis de comparer les choſes profanes aux ſacrées, reſſembloit à peu prés aux images de nos bien-heureux Apoſtres, & particulierement à celle de ſainct Barthelemy, qu'on peint d'ordinaire foulant aux pieds le maling eſprit, tout de meſme que l'Ynca Viracocha tenoit attaché vn animal inconnu. Les Eſpagnols ayant veu ce Temple, & cette ſtatuë, voulurent dire qu'il ſe pouuoit faire que l'Apoſtre ſainct Barthelemy euſt eſté iuſques au Peru preſcher l'Euangile à ces Gentils, & que cela euſt donné ſubiet aux Indiens d'eriger à ſa memoire, & cette figure & ce baſtimēt. Mais il y a bien trente ans, qu'en vne Confrairie que firent les Meſtis natifs de Cozco, qu'ils ſolemniſent tous ſeuls auec beaucoup de dépenſe, & où ils ne veulent admettre aucuns Eſpagnols, ils prirent pour Patron ce bien heureux Apoſtre, diſant qu'ils le reconnoiſſoient pour tel, ſoit que ce fuſt vne feinte ou vne verité qu'il euſt preſché l'Euāgile au Peru, d'où toutesfois il s'eſt enſuiuy qu'ētre les Eſpagnols, il s'eſt trouué quelques meſdiſās, qui voyans les magnificences que ceux de cette Confrairie ſouloient faire ce iour là, ont voulu dire qu'ils ne les faiſoiēt pas pour aucune deuotion qu'ils euſſent enuers cet Apoſtre, mais ſeulement pour l'amour de l'Ynca Viracocha.

Les Indiens ne sçauoient point rẽdre raiſon pourquoy l'Ynca Viracocha fit baſtir ce Temple à *Cacha*, & non pas à *Chita*, où ce Fantoſme s'apparut à luy, ou bien à *Yahuarpampa*, qui fut l'endroit où il gaigna la victoire ſur les Chancas, l'vn de ces deux lieux leur ſemblant plus propre à ce deſſein que n'eſtoit *Cacha*. Tellement qu'apres y auoir bien penſé, ils concluẽt que l'Ynca le voulut ainſi, pour quelque raiſon qui luy eſtoit particuliere. Or bien que ce tẽple fuſt conſiderable, pour eſtre baſty d'vne eſtrange ſorte, ſi eſt-ce que les Eſpagnols n'ont pas laiſſé de le deſmolir : dequoy toutesfois il ne faut pas s'eſtonner puis qu'ils en ont fait de meſme des plus beaux baſtimẽs qu'ils ont trouué dans le Peru, au lieu qu'ils deuoiẽt pluſtoſt les entretenir à leurs deſpens, afin que la poſterité pûſt voir les grandes choſes qu'ils auoient gaignées par leur trauaux, & par leur bonne fortune. Mais il ſemble que par ie ne ſçay quelle enuie, ils les ayent expreſſemenr abbatus, & raſez à fleur de terre, de telle ſorte que les fondemens de ces edifices ny de tous les autres, ſont à peine reſtez auiourd'huy, au grand regret des plus aduiſez, & de ceux qui ſont curieux de la conſeruation de ces chefs-d'œuure d'antiquité. Mais la principale choſe qui les eſmût à deſmolir ainſi ces baſtimens, fut vne certaine imagination qu'ils eurent, qu'il y auoit là deſſous pluſieurs grands threſors cachez. Pour cette meſme raiſon ils abbatirent la premiere, la ſtatuë que nous auons deſcritte, & en firent de meſme du Temple, qu'ils ſaperent iuſques au profond de ſes fondemẽs,

& ainsi ils le ruinerent de fonds en comble. Il est vray neantmoins qu'il n'y a que fort peu d'années que cette statuë de pierre estoit encore debout, bien que toute deffigurée, à cause des coups de caillou qu'on luy tiroit contre.

D'vn plaisant ouurage que fit faire l'Ynca Viracocha, & des recompenses par luy données à ceux qui l'auoient secouru.

CHAP. XXIII.

L'Ynca Viracocha estoit si ayse & si glorieux de ses beaux exploits, & de se voir nouuellement adoré par les Indiens, que ne se contentant pas d'auoir fait bastir le Temple dont nous venons de parler, il fit faire vn autre chef-d'œuure, non moins ingenieux qu'agreable à voir, mais autant aduantageux pour luy, qu'il estoit satyrique contre son pere. Les Indiens disent qu'auant que le faire, il attendit que le vieux Roy son pere fut mort. Quoy qu'il en soit, parmy plusieurs rochers qui se voyent en ce parage, on son pere s'arresta, lors qu'au sortir de Cozco il euita la poursuitte des Chancas, il fit representer en relief deux de ces oyseaux, que les Indiens appellent *Cuntur*, dont il y en a de si grands, qu'il s'en est trouué plusieurs qui auoient cinq aulnes de long, à le mesurer de la

pointe d'vne aisle à l'autre. Ces oyseaux, comme accoustumez à la proye, sont extremement farouches; & le seroient bien plus encore, si la nature nostre commune mere, ne leur auoit osté les serres. Car ils ont les pieds comme les poulles, mais le bec si fort, que d'vn seul coup qu'ils donnent à vne vache, ils luy percent le cuir, tellement que deux de ces oyseaux suffisét pour la cōbattre; Ce qu'ils font ordinairemét, & la deuorent cóme des loups affamez apres l'auoir tuée. Ils sont noirs & blancs, comme des pies, & font d'estranges desgats. l'Ynca voulut donc qu'on en representast deux, dont l'vn auoit les aisles retirées, & la teste basse & resserrée, comme la portent ordinairemét les oyseaux, quelques farouches qu'ils soient, lors qu'ils se veulent cacher. Il auoit le bec tourné vers *Collasuyu*, & la queuë du costé de Cozco. Comme au contraire le second oyseau la tournoit vers la ville, & paroissoit estre fort farouche, ayant les aisles ouuertes, comme s'il eust voulu prendre son vol, & aller fondre sur quelque proye. Les Indiens disoient là dessus, que par l'vn de ces *Cunturs*, l'Ynca Viracocha vouloit donner à entédre son pere, qui estoit sorty de Cozco, pour s'aller cacher au pays des *Collas*; & que par l'autre il se representoit soy mesme, comme s'il eust voulu dire qu'il auoit promptement pris son vol du costé de Cozco, pour deffendre cette ville, & tout son Empire.

Ces deux figures estoient encore sur pied, l'an mil cinq cens quatre-vingts, & il me souuient que l'an 95. ie demanday à vn Prestre qui s'en vint du Peru

Peru en Espagne, s'il ne les auoit point veuës ; surquoy il me dit qu'elles estoient presque mesconnoissables, tant pour le peu de soing qu'on auoit eu de les conseruer, qu'à cause de l'iniure du temps, qui les auoit gastées, & plusieurs autres antiquitez semblables.

L'Ynca Viracocha se voyant souuerain dans son Empire, & si fort aymé des siens, que le respect qu'ils luy portoient, comme i'ay dit cy-deuant, passoit iusques à l'adoratió, tascha de tout son possible à son aduenement à la Couronne, de mettre ses affaires en tel estat, que par son bon gouuernement son Royaume s'establist en vne pleine tranquillité, pour le commun bien de ses subiets.

La premiere chose qu'il fit, fût de reconnoistre les seruices de ceux qui luy auoient donné du secours durant les troubles passez. Il leur fit donc beaucoup de faueurs & de graces signalées, & particulieremét aux *Quechuas* de *Cotapampa*, & de *Cotanera*. Car pour auoir esté les principaux Autheurs du secours, il leur permit de porter les cheueux par eschellons, ensemble la bande appellée *Llautu*, & les oreilles percées comme les Yncas, à condition neantmoins que la largeur du trou seroit limitée, & conforme au reiglement qu'en fit le premier Ynca *Manco Capac* en faueur de ses Vassaux.

Il donna de mesme plusieurs priuileges aux autres nations, qui en furent grandement contentes & satisfaites. Auecque cela il visita ses Estats, ce que tous ces peuples tindrent à singuliere faueur, pour

les grandes choses qu'on racontoit de luy ; Aquoy il employa quelques années, à la fin desquelles, il s'en retourna droit à Cozco. Y estant arriué, il assembla son Conseil, par l'aduis duquel il fit dessein de conquerir les grandes Prouinces qu'on nomme *Caranca, Vllaca, Lilpi, & Chicha*, la conqueste desquelles auoit esté negligée par son pere, pource que son fils, qui estoit d'vn naturel fort remuant, le tenoit tousiours en apprehension, comme il sera dit en son lieu. Pour haster donc l'execution de cette entreprise, l'Ynca Viracocha ordonna qu'aux Prouinces de *Collasuyu* & de *Cuntisuyu*, on fist leuée de trente mille hommes de guerre, qui se tinssent prests pour le printemps suiuant. Il choisit pour Capitaine General vn de ses freres appellé *Pahuac mayta Ynca*, c'est à dire *Celuy qui vole*, pource que ce Prince fut vn des hommes de son temps le plus adroit, & le plus dispos.

Il donna pour Conseillers & pour Maistres de Camp à son frere quatre des principaux Yncas, auec lesquels ce Prince sortit de Cozco ; & des gens de guerre qu'il trouua prests en passant chemin, il en fit vn corps d'armée auecque ses troupes. Luy & ses gens s'en allerent droit aux Prouinces que nous venons de nommer, deux desquelles, à sçauoir *Chicha, & Ampara*, adoroient toute la vaste estenduë de la mōtagne neigeuse, tant pour sa beauté, qu'à cause de ses belles sources, d'où se formoient plusieurs riuieres qui arrousoient leurs campagnes. Quelques escarmouches de peu d'importance se passerent entre

eux, & les ennemis, qui pour aguerris qu'ils fussent, ne voulurent pas hazarder leurs forces ouuertement contre celles des Yncas, de qui la puissance estoit grande: mais sur tout ce qui leur donnoit plus fort l'allarme, estoit la reputation que l'Ynca Viracocha auoit depuis peu acquise par ses beaux faits; qui estoit si grande, que les ennemis ne se sentoiēt point assez forts pour luy resister; Ce qui fut cause qu'enfin ces grandes Prouinces se rengerent à l'obeïssance des Yncas, auec moins de danger & plus de facilité. Et toutesfois, pource qu'elles estoiēt fort aguerries, & grandement bien peuplées, il fallut plus de trois ans, pour les reduire, & les conquerir.

L'Ynca conqueste d'autres Prouinces, & fait faire vn Canal pour arrouser les pasturages.

CHAPITRE. XXIV.

L'Ynca *Pahuac Mayta*, & ses oncles, ayant conquis ces Prouinces, y laisserent les Gouuerneurs & les Officiers, qu'ils iugerent necessaires, pour instruire ces nouueaux subiets, & les mettre à la raison. Cela fait, ils s'en retournerent à Cozco, où l'Ynca les receut auec toutes les faueurs, & toutes les demonstrations d'allegresse, qui luy semblerent dignes d'vne si grande conqueste, qu'estoit celle qu'ils venoient de faire. De cette façon l'*Ynca Viracocha* estendist aussi auant

qu'il se pût les bornes de son Empire. Car du costé du Leuant il auoit pour frontiere la grande montagne neigeuse, du Ponant la mer, & du Midy la derniere Prouince des Charcas, à plus de deux cens lieuës de la ville. Ainsi en ces trois endroits il n'y auoit plus rien à conquerir, pource que la mer l'en empeschoit d'vn costé, & de l'autre la hauteur des grandes montagnes des *Antis*, tousiours couuertes de neige, ioint qu'il auoit pour dernier obstacle le desert qui est entre le Peru, & le Royaume de *Chili*. Mais comme la conuoitise de s'assuietir plusieurs peuples estoit insatiable en luy, elle fit naistre en son ame de nouueaux desseins, si bien que tournant ses pensées vers la Prouince de *Chinchasuyu*, qui est du costé du Nord, il se resolut d'y porter ses armes, pour augmenter son Empire. Apres qu'il eut donc communiqué ce dessein à ceux de son Conseil, il fit leuer trente mille hommes de guerre, ausquels il donna pour Chefs six Yncas, des plus experimentez qui fussent auecque luy. Ainsi ayant pourueu à toutes les choses qui luy pouuoient estre necessaires en ce voyage; il se mit en campagne auec son armée, & prit le chemin de *Chinchasuyu*, laissant dans la ville pour Gouuerneur l'Ynca *Pahuac Mayta* son frere. La premiere Prouince où il aborda, fut celle d'*Antahuilla*, qui est de la nation des Chancas, ainsi appellée pour la rebellion de ses habitans contre l'*Y*nca *Yahuarhuacac*, nom qui luy est demeuré iusques à present. Car les Indiens n'vsent iamais du mot *Chanca*, qu'ils n'y adioustent en mesme temps la diction *Auca*, c'est à

dire *traiſtre.* Par cet adiectif eſt encore denoté vn tyran infidelle, & pariure, à qui ſont ordinaires toutes les actions les plus infames, & les plus noires des vſurpateurs, & des mauuais Princes. A quoy i'adiouſte que ce meſme mot ſignifie combattre, & donner vne bataille; Par où l'on peut voir combien de choſes comprennent ceux du Peru par vne ſeule parole.

L'Ynca Viracocha fut receu des Chancas auec tout le bon accueïl que luy pûrent faire des perſonnes affligées. Luy cependant ſe monſtra fort bening enuers tous, & obligea les principaux par des paroles de courtoiſie, & pareillement par des preſens qu'il leur fit d'habillemens & d'autres choſes, afin qu'à l'aduenir ils perdiſſent toute apprehenſion du chaſtiment dont les menaſſoit la faute commiſe par le paſſé. Car ſe ſentans coupables, ils ſe donnoient eux meſme l'allarme, & auoient peur qu'on ne les puniſt. Outre ce bon traitement, que l'Ynca leur fit, il viſita toutes ces Prouinces, & y mit l'ordre qui luy ſembla le plus conuenable. En ſuitte de cela il rallia les gens de guerre, qui eſtoient eſpars en diuers endroits, & s'en alla auec eux aux Prouinces qu'il deſiroit aſſuiettir. La plus proche de toutes eſtoit celle qu'on nomme *Huaytara,* grandement bien peuplée, & dont les habitans fort riches & aguerris auoient eſté du nombre des rebelles. A la premiere ſemonce que l'Ynca Viracocha leur fit par ſes deputez, elle ſe rendit, ſi bien que ceux du pays luy obeirent incontinant, & le furent receuoir auec beaucoup d'hô-

neur & d'humilité, pource que les grandes choses qu'ils auoient ouyes de la bataille de *Yahuarpampa*, les estonnoient d'vne estrange sorte. L'Ynca les receut courtoisement, & leur fit dire qu'ils ne se souciassent que de viure contents, & en bonne paix.

De *Huaytara* il tira droit en vne autre Prouince, que l'on nommoit *Pocica*, ou bien *Huamanca*, & s'en alla voir par mesme moyen *Sancaru*, *Parco*, *Picuy*, *Acos*, & la plus part des lieux d'alentour, dont les habitans se rendirent à luy tout aussi tost, & furent bien ayses d'estre ses subiets, pource qu'il n'y auoit point de lieu où il ne fust desiré passionnemẽt, pour les grandes merueilles qu'il auoit faites. Ayant conquis toutes ces Prouinces, il congedia son armée, & pourueut au commun bien de ses nouueaux subiets. Mais entre les autres choses dont il s'aduisa pour la commodité publique, il fit faire vn grand Canal d'enuiron douze pieds de profond, & qui auoit plus de six vingts lieuës de longueur. Il en tira l'eau des fameuses sources qui sont sur le haut des montagnes, qui se voyent entre *Parcu* & *Picuy*, d'où ce Canal s'estendoit iusques à la frontiere de *Rucana*, & seruoit pour arrouser les pasturages de ces solitudes, qui n'ont que dixhuict lieuës de largeur, mais dont la longueur s'estend presque par tout le Peru.

A cet aqueduc est semblable vn autre Canal qui trauerse presque tout le Pays de *Cuntisuyu*, & s'estend à plus de cent cinquante lieuës du Sud au Nord par les plus hautes montagnes de ces Prouinces, d'où il aboutit aux *Quechuas*, & sert seulement pour arrou-

ſer les paſturages, quand ils manquent d'eau en la ſaiſon de l'Automne. Dans tout l'Empire des Yncas il y a pluſieurs de ces Canaux, qui ſont autant de chefs-d'œuure, dignes, à dire le vray, de la grandeur, & du gouuernement de ces Princes. Auſſi i'oſeray bien dire qu'ils ſont comparables aux plus merueilleux ouurages qu'on ayt iamais veus au monde ; & meſme qu'ils les ſurpaſſent. En quoy certes, ce qu'il y a de plus admirable eſt de cóſiderer, comme quoy ſans aucuns inſtruments de fer ny d'acier, mais ſeulement à force de bras & de groſſes pierres, les Indiens pouuoient mener ce trauail à trauers de hautes montagnes, où il falloit de neceſſité qu'ils rompiſſent de grandes maſſes de rocher, ioint qu'ils n'auoient pas encore l'inuention d'vſer d'arcboutans pour faire des voutes & des arcades, propres à ſoutenir le terrain, & l'impetuoſité de l'eau. Que ſi quelque riuiere trop profonde, & qu'il falluſt trauerſer, les incommodoit en leur deſſein, ils l'alloient chercher iuſques dans ſa ſource, & tournoyoient pour cet effet tout ce qu'ils trouuoient de montagneux. En ces Canaux, qui auoiét dix ou douze pieds de profond, s'il ſe récontroit quelque rocher qui les empeſchaſt d'auancer leur trauail, ils le rompoient auſſi toſt pour donner paſſage à l'eau, & par le dehors ils fortifioient cet œuure de grandes pierres de taille, qui auoient iuſques à deux aulnes de lógueur, qu'ils cimentoient les vnes contre les autres ; puis pour empeſcher que le beſtail qui paſſeroit par deſſus n'y gaſtaſt quelque choſe auecque le temps, ils

couuroient le deſſus du paué de grandes mottes de terre, amoncellées les vnes deſſus les autres.

Ie me ſouuiens d'auoir veu en la Prouince appellée *Quechua*, le canal qui trauerſe tout le détroit de *Cuntiſuyu.* Apres l'auoir conſideré attentiuement, i'en trouuay la ſtructure au delà de toute merueille; Comme en effet il faut aduoüer que ces chefs-d'œuure ſont ſi admirables, qu'il n'eſt pas poſſible de les repreſenter comme il faut, quelque peine que l'on prenne d'y encherir par deſſus; Et toutesfois les Eſpagnols, comme eſtrangers en ce pays là, les ont ſi fort negligez, qu'ils n'ont daigné ny en empeſcher la ruine, ny monſtrer qu'ils les eſtimoient, ny en faire tant ſoit peu mention en leurs Hiſtoires. Au contraire il ſemble qu'ils les ayent laiſſé perdre à deſſein, ou pluſtoſt par nonchalance. Il en eſt arriué de meſme des canaux que les Indiens ſouloient faire pour arrouſer les champs, où ils ſemoient du mayz; Car il s'en eſt perdu plus des deux tiers, qui ne ſeruent plus il y a long temps. Que s'il en eſt reſté quelques vns, aux reparations deſquels on apporte aujourd'huy quelque ſoing, c'eſt pource qu'on ne ſçauroit s'en paſſer. Pour tous les autres qui ont eſté autresfois, ou grãds, ou petits, l'on n'en voit plus que les marques, que le temps n'a pas encore effacées.

L'Ynca visite son Empire, & reçoit des Ambassadeurs, qui luy font hommage de la part de quelques peuples.

CHAP. XXV.

APres que l'Ynca *Viracocha* eut pourueu au dessein de l'aqueduc, dont nous venons de parler, & aux choses necessaires à ce trauail, afin d'arroser les pasturages, de la Prouince de *Chinchasuyu* il s'en alla droit à celle de *Cuntisuyu*, auec dessein de faire en ce voyage vne visite generale de ses Royaumes. Les premieres Prouinces où il s'en alla, furent celles qu'ils appellent *Quechuas*, les principales desquelles sont deux, dont l'vne se nomme *Cotapampa*, & l'autre *Cotanera*. Il fit des faueurs particulieres à ses habitans, pour reconnoissance du secours qu'il auoit receu d'eux contre les *Chancas*. Apres cela il fut visiter toutes les autres Prouinces de *Cuntisuyu*, ensemble celles de la montagne, du plat pays, & de la coste maritime, afin qu'estant desiré en toutes ces contrées, il n'y eust point de Prouince qu'il n'honorast de sa presence.

A son arriuée en châque lieu il fit de grandes enquestes, pour sçauoir si ses Lieutenans & ses Officiers faisoient le deuoir de leur charge. Que s'il se trouuoit quelqu'vn qui ne s'en fust point acquitté

en homme de bien, il le faisoit punir à toute rigueur. Car il souloit dire, que les mauuais Ministres estoiét beaucoup plus punissables que les voleurs, pource qu'ils abusoiét de l'authorité Royalle, qui leur estoit donnée pour rendre la Iustice; & qu'au lieu de soulager les subiets du Roy, ils les opprimoient par leurs concussions faites contre la volonté de l'Ynca, les Ordonnances duquel estoient par eux mesprisées. Comme il eut fait la visite de *Cuntisuyu*, il entra dans les Prouinces de *Collasuyu*, où il visita de mesme les principales villes l'vne apres l'autre, & y fit plusieurs graces tant aux Indiens en general, qu'aux Curacas en particulier; puis il s'en alla le long de la coste de cette mer iusques à *Taracapa*.

L'Ynca estoit en la Prouiuce de *Charca*, quand des Ambassadeurs luy vindrent exprés du Royaume de *Tuema*, que les Espagnols appellent *Tueuman*, qui du costé du Sud-Oest, est à deux cens lieuës des *Charcas*. Comme ils eurent abordé le Roy; *Capac Ynca Viracocha*, luy dirent ils, *le bruit que la renommée a semé des beaux faits des Yncas tes predecesseurs, leur probité merueilleuse, leur Iustice tousiours égale, la sincerité de leurs Loix, leur Gouuernement fauorable à leurs subiets, l'excellence de leur Religion, leur pieté, leur clemence, leur mansuetude, & les grandes merueilles que ton pere le Soleil a nouuellement faites en ta faueur, sont paruenues iusques aux derniers confins de nostre pays; & mesme elles ont passé beaucoup plus loing. Des choses si grãdes & si extraordinaires ont tellement gaigné les volontez & les affections des Curacas de tout le Royaume de Tuema, qu'ils t'enuoyent prier d'auoir agreable de les receuoir sous ton Empire,*

& de leur permettre de se dire tes Vassaux, afin qu'ils iouyssent du bon-heur d'auoir part à tes bien-faits. C'est pour cela mesme que tout ce que nous sommes d'habitans te prions tres-instamment de nous donner des Yncas de ton sang, qui s'en viennent auec nous pour desraciner nos Loix & nos Coustumes barbares, nous instruisant en la Religion que nous deuons suiure, & aux Ordonnances qu'il faut que nous obseruions. Pour reconnoissance de toutes ces choses, nous t'adorons comme fils du Soleil, au nom de tout nostre Royaume, & te receuons pour souuerain Seigneur, t'offrant nos personnes, & les biens que nostre pays produit, pour vn tesmoignage de ce que nous sommes entierement à toy. Ayant fait cette harangue, ils estallerent quantité de cotton, de miel, de bled, qu'ils appellent çara, & de legumes de leur pays, qu'ils presenterent à l'Ynca, pour l'asseurer qu'ils le mettoiét en pleine possession de tous les biens que leurs terres produisoient. Ils n'apporterent ny or ny argent, pource que les Indiens de cette contrée n'en auoient point, & que mesme on n'a peu iusques icy descouurir aucune mine de ces metaux, quelque diligence qu'on y ayt apportée.

Apres que les Ambassadeurs eurent fait ce present à l'Ynca, ils se mirent à genoux deuant luy, selon la coustume du pays, & l'adorerent comme leur Dieu, & leur Roy. Il les accueillit d'abord auec beaucoup de douceur & de courtoisie ; Puis ayant receu leur present, pour monstrer qu'il entroit en possession de tout ce Royaume, il enuoya dire à leurs Parens qu'ils leurs fissent bonne chere, & beussent à sa santé, ce qu'ils imputoient à singuliere faueur.

S'estant ainsi resiouïs, on les asseura de la part du Roy, qu'il estoit fort ayse de voir que de leur bon gré ils s'estoient soubmis à l'obeyssance & à l'Empire des Yncas, & que le traitement qu'il leur feroit, seroit d'autant plus preferable à celuy des autres, que par leur affection & leur bonne volonté, ils s'en estoient rendus dignes, bien plus que ceux qu'il auoit fallu auoir par la force. Il commanda là dessus qu'on eust à leur donner pour leurs Curacas quantité d'habillemẽs de la plus fine laine qui se trouueroit, & de ceux là mesme que les Vierges esleuës faisoient pour la personne du Roy, qui estoient tenus entre eux pour des choses diuines & sacrées. En suitte de ces presens, que les Ambassadeurs receurent en grand nombre, il deputa quelques Yncas de ses parens, pour s'en aller instruire en son Idolatrie ces Indiens nouuellement soubmis à luy; leur recommandant sur tout de leur faire perdre les abus & les infames coustumes qu'ils auoient entre eux, & de les instruire aux Loix & aux Ordonnances des *Yncas*, afin qu'ils les tinssent pour inuiolables. Il voulut aussi que des Ingenieurs s'y en allassent, & des Artisans qui s'entendissent à faire des canaux & des aqueducs, & à cultiuer la terre, pour augmenter les reuenus du Soleil & du Roy.

Apres que les Ambassadeurs eurent esté quelques iours à la Cour de l'Ynca, grandement contens de voir les belles qualitez qui estoient en luy, & les bonnes Loix qui s'obseruoient dans son pays, desquelles faisant vn parallele auec les leurs propres, ils

disoient que celles de l'Ynca estoient asseuremẽt les loix du fils du Soleil, au lieu que les leurs passoient pour brutales; Ils conceurent vne si grande opinion de l'Ynca, & de tout ce qui le touchoit, que prenant congé de luy auant que partir; *Vnique Seigneur*, luy dirent ils, *afin qu'il n'y ayt point de peuple dans le monde qui n'ayt le bon-heur d'embrasser ta Religion, tes Loix, & ton Gouuernement, nous t'aduisons que loing de nostre contrée, il y a entre le Sud & le Ponent vn grand Royaume qu'on nomme Chili: Quoy qu'il soit peuplé d'vn merueilleux nombre d'habitans, si est-ce que nous n'auons aucun commerce auec eux, à cause de la grande estenduë de la Montagne neigeuse, qui nous separe les vns des autres. Mais d'autant que nous en auons eu la relation de nos peres & de nos ayeuls, nous auons creu que le deuoir nous obligeoit de t'en aduertir, afin que tu fisses en sorte de conquerir ce pays, & de le ranger à ton Empire, ce qui sera vn grand bien pour ces peuples, lesquels instruits en ta Religion adoreront le Soleil, & prendront part à tes biens-faits.*

L'Ynca fit prendre vn memoire de cet aduis, & congedia les Ambassadeurs, qui s'en retournerent en leur pays. Luy cependant continua son voyage, comme nous auons dit, & visita toutes les Prouinces de *Collasuyu*, obligeant de ses faueurs & de ses biens-faits les Curacas, les Capitaines, les Communautez, & le menu peuple; de maniere qu'il n'y eut celuy d'entre eux qui ne fust extremement ayse de l'auoir pour Roy. Aussi tous les habitans de ces Prouinces l'accueillirent auec des demõstrations d'allegresse, & des acclamations qu'on n'auoit iamais ouyes; Ce qui procedoit, comme nous auons dit,

plusieurs fois, de la vision qu'il auoit euë du Fantosme Viracocha, & de la grande victoire de *Yahuarpampa*, toutes lesquelles choses faisoient que ces Indiens auoient l'Ynca en vne si grande veneration, qu'ils l'adoroient comme vn nouueau Dieu, tellement qu'auiourd'huy mesme ils reuerent le rocher, dans la grotte duquel ils disent qu'il estoit caché, quand le mesme Fantosme s'apparut à luy. Ce qu'ils ne font pas toutesfois par vne maniere d'Idolatrie, veu que par vne particuliere grace de Dieu, ils sont à present desabusez de leur fausse Religion, mais bien par vn certain respect qu'ils portent à la memoire de leur Roy, pour leur auoir esté si bon en temps de paix & de guerre

Ayant acheué la visite de *Collasuyu*, il entra dans *Cuntisuyu*; & bien qu'il y fust receu auec moins d'applaudissement & de pompe qu'ailleurs, à cause que ces contrées ne sont pas si bien peuplées que les autres, les habitans neantmoins ne laisserent pas de luy faire tout le bon traitement qui leur fut possible. Pour luy donner des preuues bien euidentes de leur volonté en tous les lieux par où il passa, ils firent des arcs de triomphe couuerts de ionc & de fleurs, dont ils couurirent aussi les chemins, chose commune aux Indiens, toutes les fois qu'il est question de receuoir vn grand, & de luy faire en quelque ville vne entrée solemnelle; Et pour le dire en vn mot, ils se mirent en tous les deuoirs imaginables, pour luy donner à entendre qu'ils ne desiroient rien tant que de l'adorer. Ainsi l'Ynca Viracocha employa trois ans

entiers en la visite generale de ces trois parties de son Empire, durant lequel temps il ne laissa pas de faire les festes du Soleil, par eux appellées *Raimy*, & pareillement celle qu'on nomme *Citua*, les solemnisant toutes au lieu où il se trouuoit, bien qu'auec moins de magnificence que dans la ville de Cozco; sans que toutesfois il laissast de s'en acquitter le mieux qu'il pouuoit, pour ne desroger à la vanité de sa Religion. Cette visite acheuée il s'en retourna en la Capitale de son Empire, où il ne fut pas moins bien receu qu'il auoit esté ardemment desiré. Car les plus nobles de Cozco, qui le consideroient comme le soustien, le deffenseur, & le nouueau fondateur de leur ville, s'en allerent tous au deuant de luy, & le receurent ioyeusement auec de nouueaux chants, & des hymnes qu'ils composerent à sa loüange.

La fuitte du courageux Hancohuallu, hors de l'Empire des Yncas.

CHAP. XXVI.

L'Ynca visita deux fois encore de la façon que nous auons ditte, tous ses Royaumes & ses Prouinces. En la seconde visite qu'il fit, comme il s'en alloit en la Prouince des Chichas, qui du costé du midy est la derniere du Peru, des nouuelles luy vindrent d'vn estrange eue-

nement qui le mit bien fort en peine. Il arriua par vn genereux despit du braue Hancohuallu, dont il a esté parlé cy-deuant. Combien que ce Prince, qui estoit Roy des Chancas, eust espreuué neuf ou dix ans durant le paisible gouuernement des Yncas, qui l'auoient laissé dans vne pleine iurisdiction, sans luy oster vn pouce de terre, de maniere qu'il estoit aussi grand Seigneur qu'auparaurnt, si ne laissa-t'il pas à la fin de s'ennuyer, de ce qu'ayāt accoustumé d'estre libre, il se voyoit assuietty à l'Empire d'autruy. Ainsi quelque bon traitement que luy fist l'Ynca, cela n'osta rien au iuste ressentiment de son courage altier & genereux. Car il ne pouuoit souffrir le ioug de personne, apres auoir commandé à tant de vassaux, dont ses glorieux predecesseurs auoient conquis les Estats, & particulierement les terres des Quechuas, qui furent les premiers à secourir l'Ynca Viracocha, pour l'empescher de gaigner vne victoire qu'il se promettoit d'emporter à force d'armes. Comme il se voyoit donc simplement esgal à tous ceux qu'il auoit auparauant tenus au dessus de luy, il s'alla mettre dans l'esprit auec beaucoup de raison, que ses ennemis estoient en plus grande consideration que luy prés de la personne de l'Ynca, pour le bon seruice qu'ils luy auoient rendu, & partant, que sa condition en seroit moindre de iour en iour. Emporté par ces imaginations, qui de moment en moment luy troubloient la fantasie, & par cette consideration vray-semblable, qu'à la fin les Yncas soubmettroient à leur Empire tous les Estats du pays, & toutes les Republiques,

ques, il aima mieux ceder à la puissance d'autruy, & abandonner tout ce qu'il auoit, pour se conseruer la liberté, que sans elle la perdre indignement, & posseder d'autres pays de plus grande estenduë que n'estoient ses terres. Ayant donc fait ce dessein, il le communiqua secrettement à quelques-vns de ses subiets, & leur declara que son intention estoit de quitter son propre pays & le lieu de sa naissance, pour secoüer le ioug des Yncas; qu'il vouloit resolument aller peupler de nouuelles terres, pour se rendre Seigneur absolu, ou mourir glorieusement en cette entreprise; Et partant que pour en venir à bout, ils eussent à parler les vns aux autres, & qu'auec toutes les precautions qui leur seroient possibles, ils sortissent petit à petit des terres de la iurisdiction de l'Ynca, menans auec eux leurs femmes & leurs enfans; qu'au reste il leur donneroit pour cet effet de bons passe-ports, afin qu'ils ne treuuassent aucuns obstacles en leur voyage; Et qu'ils l'attendissent en la frontiere, pource qu'il ne leur seroit pas possible d'en sortir tous ensemble, sans que les nouuelles en vinssent à l'Ynca, qui les empescheroit sans doute de passer outre; Qu'il viendroit incontinant apres eux le plus promptemẽt qu'il pourroit, & que c'estoit le chemin le plus asseuré de tous pour regaigner la liberté qu'ils auoient perduë; qu'au surplus ce seroit folie & temerité d'en venir à vne rebellion manifeste, pource qu'ils auoient trop peu de forces pour resister à l'Ynca; Ioint qu'en son particulier il ne le deuroit pas faire, quãd mesme il en auroit le moyen,

pour ne se monstrer ingrat & méconnoissant de tant de biens-faits qu'il auoit receus de luy, ny pour vser d'infidelité enuers son Prince, qui l'auoit traitté genereusement; Et partant qu'il se contentoit d'aller chercher à se mettre en liberté, auecque le moins d'offence qu'il en pourroit faire à vn si bon Roy qu'estoit l'Ynca Viracocha.

Par ces paroles, le braue & genereux *Ancohuallu* persuada cette commune retraite à ses subiets; si bien que les premiers qui en furent aduertis, firent passer cet aduis des vns aux autres, & ainsi l'ardante inclination que tous les Indiens en general ont pour leur Seigneur legitime, obligea les Chancas à suiure le leur par tout où il les voudroit mener. Cette resolution prise; il arriua qu'en fort peu de temps, il sortit de ce pays là plus de vingt mille hommes de guerre, sans y comprendre les femmes ny les enfans. Auecque tous ces gens le valeureux *Ancohuallu* se mit en campagne, s'ouurant vn passage dans le pays d'autruy par la terreur de ses armes, & par le nom de *Chanca* redoutable à toutes les natiõs de cette cõtrée. Par cette grãde opinion qu'on auoit de son courage, il se fist tousiours fournir des prouisiõs & des viures, iusques à son arriuée aux Prouinces de *Tarma*, & de *Pompu*, qui sont à soixante lieuës de son pays, où il fist quelques rencontres. Or bien qu'il luy fut facile de s'assuietir ces nations, & de les peupler, il n'en voulut rien faire pourtant, pource qu'elles luy sembloient trop proches de l'Empire de l'Ynca, l'ambition duquel luy fist croire qu'il ne tarderoit pas long

temps à s'en faire maiſtre, & qu'il tomberoit ainſi dans le meſme deſaſtre qu'il auoit eſſayé de fuïr auec tant de ſoing pour la conſeruation de ſa liberté. Il ſe reſolut doncques de paſſer outre, & de s'en aller en quelque lieu loing de là, affin que l'ynca n'y pût ſi promptement arriuer pour le conquerir. Pour cet effet, il prit ſon chemin à main droitte, & ne ceſſa de marcher iuſques à ce qu'il arriua aux grandes Montagnes des Antis, auecque deſſein de ſe donner vne entrée par là, & de peupler le premier pays où il iugeroit de le pouuoir faire commodement: auſſi ny manqua t'il pas, à ce que diſent ceux de ſa nation; & ſe treuua eſloigné d'enuiron deux cens lieuës de ſon pays; mais l'on ne ſçait pas au vray ny par où il entra, ny quelle de ces contrées il peupla. Il eſt vray que la commune opinion eſt, qu'ils s'eſtablirent tous en vn pays où il y auoit quãtité de lacs & de fort belles riuieres, & là meſme, à ce que l'on tient, ils firent de ſi memorables exploits, qu'ils ſont au de là de toute croyance, & peuuent paſſer pour des fables inuentées à la loüange des Chancas leurs parens, pluſtoſt que pour des Hiſtoires veritables. Ce n'eſt pas pourtant qu'on doiue douter de la haute valeur du grand Hancohuallu, qui fit des choſes extraordinaires, que nous laiſſerons à part, pource qu'elles n'ont rien de commun auec noſtre Hiſtoire; & qu'il nous doit ſuffire d'en auoir dit ce qui nous a ſemblé à propos d'eſtre mis icy.

L'Ynca Viracocha enuoye des Colonies au pays de Hancohuallu ; & embellit la vallée d'Yucay de plusieurs beaux bastiments.

Chap. XXVII.

LA fuitte de *Hancohuallu* mit extremement en peine l'Ynca Viracocha, qui eust bien voulu qu'elle ne fut point aduenuë. Mais ne sçachant quel remede y mettre, il se consola sur ce qu'il ne luy auoit point donné subiet de faire cette retraite. Les Indiens neantmoins considerant ses interests de plus prés, disoient qu'il estoit bien ayse de son partement, suiuant en cela l'ordinaire maxime des grands Princes, qui s'offencent la plus part du temps de l'excessiue valeur de leurs subiets, principalement quand leur naissance iointe à leur courage les peut rendre redoutables. Apres qu'il se fut doncques bien informé de cette fuitte de Hancohuallu, & qu'il eust sceu qu'en ces Prouinces il n'y auoit aucun desordre, afin que cela ne l'empeschât d'aller faire sa visite, il commanda que son frere Pahuac Mayta, qui estoit demeuré pour Gouuerneur à Cozco, & quelques autres de son Conseil assistés d'vne bonne garde de gens, s'en allassent visiter les villes des Chancas, & qu'auec toute la douceur qui leur seroit possible, ils calmassent les courages que le partement de Hancohuallu auroit esmeus.

Les Yncas s'en allerent donc à la visite de ces villes, & des Prouinces d'alentour, qu'ils laisserent pacifiques le mieux qu'ils peurent. Ils visiterent par mesme moyen deux fortes places, qu'on appelloit *Challcumarca* & *Suramarca*, qui par le soing des predecesseurs de Hancohuallu auoient esté de longtemps basties; où il est à remarquer, que *Marca* signifie forteresse en la langue de ces Prouinces. Ce fût d'où partit Hancohuallu, quand il s'exila volontairement de son pays; & il luy fut plus sensible, à ce que disent les Indiens de quitter ces deux Chasteaux, que tout son pays ensemble. Apres que l'Ynca eust fait appaiser l'esmotion que la fuitte de *Hancohuallu* auoit causée, & qu'il eust acheué de visiter son Empire, il s'en retourna tout droit à Cozco, auecque dessein d'y passer quelques années, & de les employer au Gouuernement de ses subiets, pour leur commun bien, en attendant que les Chancas fussent entierement r'asseurez. La premiere chose qu'il fist à son arriuée à Cozco, fut de faire publier quelques Loix, qui luy semblerent les plus conuenables, pour empescher que d'autres troubles ne suruinssent cóme par le passé. Il enuoya aux Prouinces des Chancas de nouuelles Colonies pour les peupler, iusques au nombre de dix mille habitans, pour suppleer au deffaut de ceux qui estoient morts en la bataille de *Yahuarpampa*, & pareillement de ces autres qui s'en estoient allez auec *Hancohuallu*. Il leur donna pour conducteurs ou pour Chefs, des Yncas priuilegez, qui peuplerent tous les lieux deserts de cette

Contrée. Ayant mis ordre à tout cela, il fit faire de grands & superbes bastiments par tout son Empire, principalement en la vallée de Yucay, & à Tampu, qui est vn peu plus bas. Cette vallée est la plus fertile & la plus agreable de toutes celles qui sont au Peru; à raison dequoy tous les Roys Yncas depuis *Manco Capac*, qui fut le premier, iusques au dernier, la tindrent en leur temps comme pour le iardin de leur Empire, & pour vn lieu de plaisance, où ils s'alloieẽt descharger du pesant fardeau des affaires de la paix & de la guerre, d'auec qui les inquietudes, & les ennuis sont inseparables en matiere de Royauté. Cette vallée est à quatre petites lieuës de Cozco du costé de Nordoüest. La situation en est agreable, l'air extrememement bon, & l'eau en abondance, sans qu'il y fasse ny chaud, ny froid, tant le temperament en est doux, ny sans qu'il y ayt aucunes mouches, ny autres insectes importuns. Elle est située entre deux vastes montagnes, dont l'vne, à sçauoir celle du costé du Leuant, est la grande montagne neigeuse, d'où se precipitent dans la vallée plusieurs torrens, qui seruent en bas d'autant de canaux pour arroser la campagne. Comme le haut de cette montagne a plusieurs rochers qui s'auoisinent des nuës, ainsi au bas elle abonde en riches pasturages, qui sont pleins de toute sorte de venaison, comme de cerfs, de daims, de cheureuls, de chamois, de chevres sauuages, & de Huanacus, sans y comprendre le gibier, & particulierement les perdris, dont y en a quantité; & y en auroit bien encore plus, n'estoit que les Es-

pagnols ont deſolé tout ce pays de chaſſe. Cette vallée eſt abondante en poſſeſſions, qui ſont pleines de vignes, d'arbres fruictiers, & de cannes de ſuccre, qui par le ſoing des Eſpagnols y croiſſent abondamment.

L'autre montagne, qui regarde le Ponent, eſt baſſe à comparaiſon de la precedente, bien que toutesfois elle ayt plus d'vne lieuë de hauteur. Au bas de celle-cy coule la belle riuiere de *Yucay*, dont le courant eſt fort doux, & où il y a quantité de herons, & de canars, & d'autres oyſeaux de riuiere. Tous les malades de Cozco ſe font porter en cette vallée, pour y recouurer leur ſanté, à cauſe du bon temperament de ſon air, pource que la ville eſtant plus froide, eſt par conſequent moins propre à la gueriſon de ceux qui ſe trouuent indiſpoſez. Auſſi eſt-ce pour cela principalement, qu'auiourd'huy il n'y a preſque point d'Eſpagnol dans Cozco qui n'ayt quelque poſſeſſion dans cette vallée. Mais ſur tout *l'Ynca Viracocha* ayma ce lieu plus que pas vn autre, à cauſe dequoy il y fit faire pluſieurs baſtimens, les vns par recreation, & les autres par vne marque de grãdeur & de maieſté. Luy meſme augmenta beaucoup l'eſtat de la maiſon du Soleil en richeſſes, en baſtimens, & en ſeruiteurs, le tout ſuiuant le reſpect & la grande veneration que les Yncas portoient à cette maiſon, & particulierement l'Ynca Viracocha, en memoire du Fantoſme qui luy eſtoit apparu, comme nous auons dit cy-deuant.

L'Ynca Viracocha donne vn nom à ſon fils aiſné, & predit l'arriuée des Eſpagnols.

Chapitre. XXVIII.

L'Ynca Viracocha employa quelques années aux choſes dont il a eſté parlé cy-deuant; & par ſon bon gouuernement il mit ſon Empire dans vne pleine tranquillité. Par le teſtament qu'il fit il voulut que ſon aiſné, qu'il eut de *Coya Mama Runtu*, ſa ſœur, & ſa femme legitime, fuſt appellé *Pachacutu*, au lieu qu'auparauant on le nommoit *Titu Manco Capac*. Ce mot, qui eſt vn participe du preſent, ſignifie *Celuy qui boulleuerſe le monde.* Aquoy ſe rapporte vn prouerbe qu'ils ont entre eux, lors qu'ils vſent de la diction *Pachamcutin*, quand ils veulent dire *que le monde ſe change*, qui eſt vn terme dont ils vſent ordinairement, lors que les grandes choſes vont de bien en mal; & en vſent rarement quand elles ſe changent de mal en bien, pource, diſent ils, que ce dernier n'eſt pas ſi ordinaire que l'autre. Conformement à cecy l'Ynca Viracocha pouuoit bien eſtre appellé *Pachacutec*, pource qu'ayant trouué ſur pied ſon Empire, qui par la rebellion des Chancas, & par la fuitte de ſon Pere ſe changeoit de bien en mal, il le changea tout au contraire de mal en bien. Or pource que l'Ynca ne pouuoit

pouuoit porter ce nom, à cause que dés aussi tost que le Fantosme se fut apparu à luy tous ses subiets l'appellerent *Viracocha* ; Ce fut pour cela qu'il voulut que son premier nom, à sçauoir *Pachacutec*, demeurast à son heritier, afin qu'en ce fils se conseruast la memoire des beaux faits du pere. Le R. P. Acosta, parlant de cecy au vingtiesme Chapitre de son sixiéme liure; *Cet Ynca*, dit-il, *se doutant bien qu'on trouueroit mauuais qu'il s'appellast* Viracocha, *d'autant que ce nom n'appartenoit qu'à Dieu, allegua pour excuse, que le mesme Viracocha s'estoit apparu à luy en songe, & luy auoit commandé de prendre son nom. A celuy-cy succeda* Pachacutec Ynca Yupamqui, *qui fut vn valeureux Conquerant, grand homme d'Estat, & comme ie diray cy-apres, inuenteur de la plus part des coustumes, & des ceremonies de leur superstitieuse Idolatrie.* Il conclud ce Chapitre par ces paroles, qui se rapportent à ce que i'ay dit cy-deuant, à sçauoir que le Fantosme s'apparut à luy, & qu'il prit son nom depuis; & fit appeller son fils *Pachacutec.* Auecque celà ce que le mesme Acosta au vingt-vniesme Chapitre dit, que *Pachacutec* osta le Royaume à son pere, est conforme à ce qui a esté declaré par nous, qui est, Que *l'Ynca Viracocha* osta son Estat à son pere *Yahuarhuacac*, & non pas *Pachacutec* à *Viracocha*, estant vray semblable qu'il y a eu de la faute en cette relation. Mais quoy qu'il en soit, ie suis bien ayse qu'ils l'ayent ainsi donnée, pource qu'elle est fauorable à mon dire.

Le nõ de la Royne, femme de *l'Ynca Viracocha*, fut *Mama Runtu*, c'est à dire *mere œuf*, nom qu'ils luy don-

nerent, pource que cette *Coya* eut le teint plus blanc que ne l'ont pour l'ordinaire les Indiennes ; tellement que par comparaiſon ils l'appelerent *mere œuf* ou *mere blanche comme vn œuf*, qui eſt vne façon de parler dont ils vſent par galanterie ; Ce que i'ay bien voulu rapporter, en faueur de ceux qui ſont curieux des langues, à qui, ie m'aſſeure, ces choſes ne ſeront pas ennuieuſes : Que ſi elles le ſont aux autres, ie les prieray de m'excuſer.

Les Peruuiens parlans de *l'Ynca Viracocha*, le faiſoient Autheur de cette prediction dont l'experience leur donna depuis à connoiſtre la verité, à ſçauoir, qu'apres qu'il y auroit eu dans le pays vn certain nombre de Roys, il y arriueroit des hommes qu'on n'auoit iamais veus, qui leur oſteroient l'Idolatrie & l'Empire. Voila quelle eſtoit cette prediction, qui fut ditte en termes confus, & qui ſe pouuoient prendre en deux ſens. Les Indiens diſent qu'apres que le Fantoſme ſe fut apparu à l'Ynca, les *Amautas*, qui eſtoient les Philoſophes du pays, le ſouuerain Preſtre, & les plus anciens du Temple du Soleil, qui paſſoient pour deuins parmy eux, luy firẽt de temps en temps pluſieurs queſtions touchant le ſonge qu'il auoit fait ; duquel & des Cometes du Ciel, comme auſſi des Augures, qu'ils tiroient des oyſeaux, de leurs ſuperſtitions, & de leurs vains Sacrifices, ils eſſayerent d'apprendre ce que vouloit dire vne apparition ſi extraordinaire ; Mais qu'en cette conſultation *l'Ynca Viracocha* ſe monſtra plus grand Deuin qu'eux par la prediction que nous venons d'alleguer, qu'il

voulut estre transmise par tradition à la memoire de ses descendans. Il deffendit par mesme moyen qu'õ n'eust à la diuulguer parmy les petites gens, pource qu'il n'estoit ny permis de profaner ce qu'ils sçauoient par reuelation diuine, ny de la bien-seance non plus de dire; *Qu'il viendroit vn temps, auquel les Yncas perdant leur Idolatrie, & leur Empire, se verroient descheuz de leur plus haute grandeur, & de la diuinité qu'on leur souloit deferer.* A raison de ces choses, il ne se parla plus de cette prediction iusques au regne de l'Ynca Huayna Capac, qui la declara ouuertement vn peu auant que mourir, comme il sera dit en son lieu. Quelques Historiens neantmoins rapportant succinctement les relations que nous en auons faites au long, attribuẽt cette prediction de la reuolution de ce grand Empire à vn certain Dieu que les Indiens appelloient *Ticci Viracocha*; comme en effet ie me souuiens d'auoir ouy dire quelque chose de semblable à vn vieux Ynca, qui deuisant auecque ma mere l'entretenoit de l'antiquité & des fables des Roys du Peru.

Cette prediction de *l'Ynca Viracocha* s'estant depuis accomplie par la venuë des Espagnols au Peru; & par la conqueste qu'ils firent de ce pays, où ils abolirent l'Idolatrie des Yncas, & y prescherent la foy de la vraye Eglise, fut cause que les Indiens attribuerent aux Espagnols le nom de *Viracocha*. La seconde raison qui les y obligea, s'adioustant à la premiere, fût de dire qu'ils estoiẽt fils du Dieu fantastique *Viracocha*, qui les auoit enuoyez en leur pays, comme nous auons dit ailleurs, pour la deliurance

des Yncas, & le chastiment du tyran. Ce qui m'a semblé assez à propos d'estre icy rapporté, bien que hors de son lieu, sur le suiet d'vne prediction si merueilleuse, que les Rois Yncas auoient eu plusieurs années auparauant, qui s'accomplit au temps de *Huascar*, & d'*Atahuallpa*, qui furent petits nepueux de cet Ynca Viracocha.

La mort de l'Ynça Viraçocha, le corps duquel fut veu par l'Autheur.

Chap. XXIX.

L'Ynca Viracocha rendit l'esprit, apres auoir vescu dans la pompe & dans la maiesté dont nous auons parlé cy-deuant. Il fut pleuré generalement de tous ses subiets, qui l'adorerent pour Dieu fils du Soleil, & luy offrirent plusieurs Sacrifices. Il laissa pour son heritier l'Ynca *Pachacutec*, & eust quantité d'autres enfans, les vns legitimement sortis de sang Royal, & les autres bastards. Il conquit vnze Prouinces, à sçauoir sept du costé du Septentrion, & quatre vers le midy de Cozco. L'on ne sçait pas au vray combien il vescut d'années, ny combien il en regna. Mais la commune opinion est, qu'il tint le Sceptre plus de cinquante ans durant, comme il paroissoit assez à voir son corps, qui me fut monstré à Cozco, au commencement de l'an 1560. lors qu'ayant à m'en aller en Espagne, ie fus à la maison du Licentié Paul On-

degardo, natif de Salemanque, & Iuge de cette ville. Comme ie fûs pour le voir, & luy dire adieu, auant mon partement, entre les autres faueurs qu'il me fit; Puis qu'il est ainsi, me dit il, que vous vous en allez en Espagne, entrez vn peu dás cette salle, & vous y verrez quelques-vns des vostres, que i'ay voulu estre exposez à la veuë du public; dequoy vous serez bien ayse de rendre raison à ceux du pays où vous allez. Là dessus il me fit entrer dans vne salle, où ie trouuay cinq corps Yncas d'extraction, à sçauoir trois d'hommes, & deux de femmes. Le premier, à ce que disoient les Indiens, estoit celuy de *l'Ynca Viracocha*, qui par sa teste, qu'il auoit blanche comme la neige, monstroit bien qu'il auoit vescu long temps. Le second estoit le grand *Tupac Ynca Yupanquì*, arriere nepueu de l'Ynca Viracocha, & le troisiesme *Huayna Capac*, fils de *Tupac Ynca Yupanqui*, & petit nepueu du mesme Ynca Viracocha. Quant aux deux derniers corps, ils ne paroissoient point auoir vescu si long temps que les autres, du moins ils n'auoiét pas la teste si blanche qu'eux. L'vn estoit celuy de la Royne *Mama Runtu*, femme de ce mesme Ynca Viracocha, & l'autre de la *Coya Mama Oello*, mere de *Huayna Capac*; Et il est vray-semblable qu'apres leur mort, les Indiés s'aduiserét de ioindre ensemble les femmes à leurs maris, comme ils l'auoient esté durant leur vie. Les corps estoient si entiers, qu'il ne leur manquoit pas vn cheueu, ny vn seul poil du sourcil. Ils estoient vestus comme durant leur vie, & n'auoient pour tout ornement, ou pour toute mar-

que de Royauté que la bordure, ou le *Llautu* sur la teste. Ils estoient assis à la façon des Indiens, & des Indiennes, ayant les mains croisées sur l'estomach, & les yeux panchez en terre. Le R. P. Acosta parlant de l'vn de ces corps au vingtvniesme Chapitre de son sixiesme liure, dit, *Qu'il estoit si entier, & si bien embaumé, auec vn certain bithume, qu'il paroissoit estre en vie; & qu'auec cela il auoit les yeux approchans du naturel, & faits auecque de l'or, &c.* A quoy ie confesse n'auoir pris garde, pource que ie ne m'y arrestay point de si prés, ne croyant pas que ie deusse à l'aduenir escrire cecy. Que si i'y eusse pensé; asseurement ie me fusse enquis de ces choses plus exactement que ie ne fis; Mais sur tout i'eusse voulu sçauoir comme quoy ils enbaumoient ces corps; ce qu'on n'eust point refusé de me dire estant du pays, comme l'on a fait aux Espagnols, qui ne l'ont iamais peu apprendre des Indiens, quelque diligence qu'ils y ayent apportée; Possible aussi en ont ils perdu la tradition, comme de plusieurs autres choses que nous auons dittes, & dont nous parlerons cy-apres. Ie n'apperceu non-plus qu'il y eust aucun bithume, & n'en puis dire autre chose, sinon, comme le remarque le mesme Acosta, qu'ils paroissoient estre en vie. Et certainement il n'y a pas d'apparence, que des corps qui estoient là depuis tant d'années, fussent si entiers, & si charnus, s'il n'y auoit quelque secrette drogue qui les conseruât, quoy qu'elle fust si bien appliquée qu'il estoit impossible de le descouurir. Le mesme Autheur parlant de ces corps au 16. Chapitre de son

cinquiesme liure ,en dit ce qui s'ensuit. *Ils auoient soing sur toutes choses de conseruer les corps de leurs Roys & de leurs Seigneurs ; Ce qu'ils faisoient auecque tant d'art , qu'ils se gardoient plus de deux cens ans en leur entier, sans corruption, & sans puanteur. Cela se voyoit dans Cozco, où les Roys Yncas ainsi enbaumez estoient placez chacun dans vne Chapelle où les Indiens les adoroient. Pour desraciner cette Idolatrie, le Marquis de Canete, lors Viceroy du Peru fit tirer & transporter à la ville des Roys trois ou quatre de ces corps, au grand estonnement de tous ceux qui les virent si entiers apres tant d'années.* Voila ce qu'en dit le R. P. Acosta. Où il est à remarquer que la ville des Roys, où il y auoit bien prés de vingt ans que ces corps estoient, quand ce bon Religieux les vit, est scituée en vn païs fort chaud & humide, & par consequent fort corrosif, principalement en ce qui est de la chair, qui ne s'y garde que d'vn iour à l'autre, tellement qu'on ne s'estonnoit point sans raison de voir des corps ainsi conseruez, depuis tant de temps. Cela estant, il n'y a pas de doute qu'ils se fussent incomparablemēt mieux conseruez à Cozco, où l'on tient que la chair deuient seiche comme du bois, au lieu de se corrompre, pource que le païs est froid & sec. Pour moy c'est mon opinion que leur principal secret, en matiere d'embaumer ces corps, estoit de les enseuelir dans la neige, pour les y faire seicher; puis d'y appliquer le bithume dont fait mention le R. P. Acosta, afin de suppleer par ce moyen au deffaut de la chair, qui s'estoit ainsi deseichée; d'où il s'ensuiuoit que les corps estoient aussi entiers que s'ils eussent esté en vie, si bien qu'à les voir, il sem-

bloit, comme l'on dit d'ordinaire, qu'il ne leur manquast que la parole. I'ay tiré cette coniecture, de voir qu'en toutes les contrées froides qui sont aux Indes, ceux du païs qui veulent conseruer de la chair, ne font que la mettre à l'air, où ils la laissent iusques à ce qu'elle ait perdu toute son humidité, & la gardent autant de temps qu'ils veulent, sans y ietter ny sel, ny autre preseruatif; Et c'estoit ainsi qu'on en vsoit durant le regne des Yncas, quand on en faisoit prouision pour la nourriture des gens de guerre.

Ie me souuiens que voyant ces corps, il me prit fantasie de toucher vn des doigts de la main de *Huayna Capac*, qui me sembla estre d'vne statuë de bois, tant il estoit dur & fort. Ces corps pesoient si peu, que le moindre Indien en pouuoit porter vn entre ses bras, ou sur ses espaules, lors qu'il en estoit requis par quelque Cauallier Espagnol, qui auoit la curiosité de le voir. Quand les Indiens les vouloient porter, ils les couuroient de draps blancs, & ainsi ils les monstroient dans les ruës, & dans les Places publiques: où tous ceux qui les voyoient passer, se mettoient incontinant à genoux, & les adoroient auec les larmes aux yeux. Et d'autant que les Espagnols mesmes leurs ostoient le chapeau, à cause du tiltre de Roy, que ces corps auoient porté durant leur vie; Il n'est pas à croire combien estoit agreable aux Indiens cette maniere de submission. Voila toute la relation qu'on a pû auoir des faits memorables de l'Ynca Viracochà. Quant aux autres particularitez de sa

de sa vie, & à ses bons mots, l'on ne les sçait point ponctuellement, & il est dommage qu'à faute d'auoir connoissance des lettres, les actions particulieres de la plus part de ces Princes soient demeurées enseuelies.

Le R. P. Blas Valera ne rapporte qu'vne seule chose, touchant les paroles les plus ordinaires à cet Ynca Viracocha (qu'il dit auoir apprises de trois Yncas, qui luy en donnerent la tradition) & de plusieurs dicts memorables de quelques autres Rois, dont il sera parlé cy-aprés. Cet Ynca se souuenant auec cóbien de rigueur, & de mauuais traictement son pere l'auoit fait esleuer, souloit remonstrer à ses subiets de quelle sorte ils deuoient instruire leurs enfans, pour les faire honnestes gens. Les peres, disoit-il, sont bien souuent cause de la perte de leurs enfans, & de la corruption de leurs mœurs, par les mauuaises habitudes qu'ils leur laissent prendre en leur bas age. Car les vns font gloire de les nourrir dans les delicatesses & les delices, & leur souffrent de faire tout ce qu'ils veulent, comme s'ils estoient enchantez des merueilles imaginaires de leur esprit & de leur beauté, sans se mettre en peine de ce qui en arriuera quand ils seront grands. Les autres tout au contraire les esleuent auec trop de rigueur, & ceux-cy les perdent encore. Car comme par vne excessiue delicatesse, les forces du corps & de l'esprit s'affoiblissent, ainsi par vn chastiment trop rude, ils deuiennent si hebetez, qu'ils perdent toute esperance d'apprendre, & sont en des

apprehensions continuelles, qui les empeschent de faire rien de viril, de maniere que pour les rendre tels qu'ils doiuent estre, il n'est rien de meilleur que de tenir vn milieu entre la douceur & la seuerité, afin qu'aux occasions de la guerre, ils ne soient pas moins courageux & vaillans, qu'ils deuoient estre discrets, & sages en temps de paix ; Et c'est par ces paroles que le R. P. Blas Valera conclud la vie de cet Ynca Viracocha.

Fin du cinquiesme Liure.

